



**HAL**  
open science

# Plasti-cités : Enquêtes sur les déchets et les transformations écologiques au Viêt Nam

Mikaëla Le Meur

► **To cite this version:**

Mikaëla Le Meur. Plasti-cités : Enquêtes sur les déchets et les transformations écologiques au Viêt Nam. Anthropologie sociale et ethnologie. Université libre de Bruxelles (Belgique), 2019. Français. NNT: . tel-03895518

**HAL Id: tel-03895518**

**<https://shs.hal.science/tel-03895518>**

Submitted on 16 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



FACULTÉ  
DE PHILOSOPHIE &  
SCIENCES SOCIALES

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

## Plasti-cités : Enquêtes sur les déchets et les transformations écologiques au Viêt Nam

**Thèse présentée par Mikaëla LE MEUR**

en vue de l'obtention du grade académique de docteur en Sciences  
politiques et sociales

Année académique 2018-2019

Sous la direction du Professeur Pierre PETIT, promoteur

LAMC – Laboratoire d'Anthropologie des Mondes Contemporains

### Jury de thèse :

Pierre PETIT (Université libre de Bruxelles, Promoteur)  
Jean-Louis GENARD (Université libre de Bruxelles, Président)  
Vanessa FRANGVILLE (Université libre de Bruxelles, Secrétaire)  
Annabel VALLARD (CNRS – France)  
Frédéric JOULIAN (EHESS – France)



**Thèse soutenue à Bruxelles le 18 janvier 2019**

*Aux grands-mères*

*À Fred*

*Bruxelles, le 28 novembre 2018*



# Remerciements

*Il faut le dire et le répéter, la recherche est une affaire collective ! Je souhaiterais donc remercier ici les personnes sans qui ce manuscrit n'aurait pas pu exister.*

*Pierre Petit, qui m'a accueillie chaleureusement à l'Université libre de Bruxelles en plein hiver 2011 et qui a su créer l'opportunité et les conditions propices à la réalisation de ce doctorat, s'assurant que je gardais le cap, entre la Belgique et le Viêt Nam, tout en préservant mon indépendance. Je le remercie pour les relectures attentives et exigeantes de ce manuscrit.*

*Jean-Louis Genard, Mathieu Hilgers (†) et Annabel Vallard, membres du comité qui m'a accompagné depuis la première inscription au doctorat. Je les remercie pour leurs conseils, leurs lectures, leur présence, leur soutien dans les circonstances difficiles et l'enthousiasme scientifique qu'ils ont partagé avec moi. Le dialogue avec eux s'est poursuivi, sous la forme de petites voix intérieures, jusque dans les moments d'ascèse et de solitude scripturale.*

*Frédéric Joulian, qui m'a accueillie dans la belle institution marseillaise de la Vieille Charité en 2016 et qui a soutenu mes tentatives pour raconter cette recherche de mille façons. Je le remercie également de m'avoir permis de découvrir le Japon – Kyoto, son musée du manga – et d'y partager mon travail, au sein de centres de recherches prestigieux.*

*Vanessa Frangville, pour sa présence discrète mais rassurante et stimulante, lors des séminaires où j'ai mis à l'épreuve mon travail, ainsi que pour son enthousiasme et sa disponibilité à faire partie de mon jury.*

*David Berliner, qui m'a ouvert l'esprit et fait découvrir les grands enjeux de l'anthropologie, à l'échelle internationale comme dans nos petites vies ordinaires.*

*Joël Noret, pour sa présence espiègle, son ironie et son mordant.*

*Sylvy Jaglin, pour ses invitations régulières à Marne-la-Vallée et pour son soutien.*

*Je souhaiterais aussi remercier les talentueuses « sorcières » de mon laboratoire bruxellois (Chollet, 2018). Je pense en particulier à Gina Aït-Mehdi, Lisa Richaud, Maité Maskens, Madeleine Sallustio, Françoise Lauwaert, ainsi qu'à Sandrine Levêque et Geneviève Corbisier. Je pense également à Edgar Tasia, Samuel Lempereur, Laurent Legrain et à tou.te.s les autres (post)doctorant.e.s avec qui j'ai partagé repas et réflexions, à Bruxelles ou à Marseille.*

*Au Viêt Nam, il faut mentionner de nombreuses personnes sans qui mes recherches n'auraient pas pu se déployer.*

*Je pense tout d'abord à l'équipe du Département de Sociologie de l'Université Nationale d'Agriculture du Viêt Nam, qui m'a permis de réaliser des enquêtes déterminantes pour mon doctorat, dans la région de Hanoï. Ensuite, je souhaite remercier chaleureusement Ngô Anh Tú et les membres du Département de Géographie et d'Aménagement de l'Université de Quy Nhon, avec qui la collaboration scientifique se construit depuis 2014. Entre la lagune de Thị Nại, le campus de l'université, la région de Quy Nhon et les cafés sur le port, nous avons partagé enquêtes, réflexions et séminaires dans une grande complicité. Je souhaite également remercier Émilie Strady et Kiêu Lê Thủy Chung avec qui nous avons réalisé l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages » – que je présente dans ce manuscrit – ainsi que toute l'équipe du CARE (Centre Asiatique de Recherche sur l'Eau) pour leur accueil lors de mes passages à Hô-Chi-Minh-Ville. Je remercie également Alexis Drogoul, Nguyễn Phương Anh et la représentation de l'IRD (Institut de Recherche pour le Développement) au Viêt Nam pour leur soutien dans sa réalisation et sa diffusion.*

*Je souhaite ensuite remercier mes interprètes et toutes les personnes rencontrées en chemin, qui m'ont accueillie chez elles, avec qui j'ai bu un ou plusieurs cà phê sữa, qui m'ont prise à l'arrière de leur moto, qui m'ont invitée à dîner, qui ont accepté de discuter avec moi. Je pense également à Uyên et Long, Lala et son petit frère, Hiên, Loan, Phước et leurs filles, Hà, Liên et Alex, Viêt et Manuela, Vũ, Christine, Thomas, Lionel, et bien sûr à « mes tantes », mes sœurs et frères de Quy Nhon et de sa région.*

*Parce que cette recherche est en effet une affaire de famille, je remercie ma mère et Nicolas pour leurs relectures attentives, matinales, tardives, critiques, exigeantes et enthousiastes. À mes yeux, il s'agissait de bien plus qu'une collecte de coquilles. Vos avis ont été précieux. Merci aussi à Pierre-Yves qui a mis entre mes mains le bon bouquin au bon moment et à Basile, pour son coup de main audiovisuel. La famille est grande, je ne nommerai pas tout le monde, mais je les remercie pour leurs encouragements, leurs crêpes, leur présence divertissante, leurs conseils avisés, leur affection.*

*Pour conclure ces longs remerciements en soulignant à nouveau la dimension collective de la recherche, je souhaite mentionner les deux associations avec qui je m'engage et qui m'accompagnent depuis plusieurs années déjà : à Marseille, Le Tamis – Anthropologies coopératives, et à Bruxelles, l'AHA – Atelier d'Hybridations Anthropologiques.*

*L'amitié et le plaisir partagés sont les mamelles du travail bien fait.*

# Note sur la traduction

Cette thèse est le fruit d'un travail de recherche trilingue : français, anglais, vietnamien. Ces trois langues ont un statut différent, qu'il s'agisse de l'expérience d'enquête, de la lecture ou de l'écriture : le français est ma langue maternelle ; l'anglais est une langue de travail apprise et longuement pratiquée ; le vietnamien est une langue que j'ai découverte tardivement et que je pratique en tant que débutante, essentiellement à l'oral. Si les enquêtes ont majoritairement mobilisé l'anglais et le vietnamien et que de nombreuses références bibliographiques sont anglophones, j'ai fait le choix d'un manuscrit intégralement francophone pour assurer la fluidité de la lecture.

Ainsi, la totalité des entretiens sont traduits et légèrement travaillés pour les besoins de l'écrit (les éléments de langage oral qui n'influençaient pas le sens de manière fondamentale ont été gommés). Tout au long de ce manuscrit, je ferai toutefois en sorte d'intégrer et d'expliquer des termes vernaculaires vietnamiens, dans la mesure de mes compétences. N'étant ni linguiste ni spécialiste de la langue vietnamienne, mes recherches lexicales sont en effet fortement contraintes à la fois par mes connaissances et par les outils que j'utilise (plusieurs dictionnaires, dont le dictionnaire en ligne [vdict.com](http://vdict.com)).

Enfin, les références anglophones dont je ne trouvais pas de traduction ont été traduites par mes soins, afin de pouvoir intégrer des citations donnant à lire les mots des auteurs.





Plasti-cités :

Enquêtes sur les déchets et les transformations  
écologiques au Viêt Nam



# Introduction

« Dire que la crise écologique ne porte pas sur la *nature* est [...] une question politique, ou plutôt épistémo-politique. [...]

La ‘nature’ est un outil conceptuel qui a toujours été mobilisé pour disqualifier, détruire et maltraiter les non-humains comme les humains, et critiquer cet usage ne suffit pas à en désamorcer les effets. »

Émilie Hache

*Ce à quoi nous tenons*

La Découverte – 2011

pp. 10-11

Je suis à Quy Nhơn, mon port d’attache vietnamien. Nous sommes en 2016 et cela fait quelques semaines que je me suis installée dans la maison d’hôtes de l’université de la ville. Je mène mes enquêtes sur les déchets et les plastiques de manière indépendante, parfois aidée d’un ou d’une interprète, tout en travaillant régulièrement avec les chercheurs du Département de géographie et d’aménagement. Dans la chambre que j’occupe, il n’y a pas de cuisine, alors je mange souvent à l’extérieur. Le Viêt Nam est un pays où il est très facile de manger dans la rue. J’achète aussi toutes sortes de repas bon marché à emporter – de la « nourriture d’étudiants »<sup>1</sup> – et de retour dans ma chambre, j’étudie la variété des emballages qui deviendront des déchets un jour. Aujourd’hui je cherche une connexion internet de qualité – celle de la maison d’hôtes fonctionne parfois mal – pour passer un appel vers la France. Afin de mettre toutes les chances de mon côté et comme j’imagine que richesse, confort et technicité vont de pair, je me rends dans un des hôtels les plus cossus du bord de mer, à quelques pas de l’université : l’Hôtel Les Mouettes (*Khách sạn Hải Âu*).

---

<sup>1</sup> Une expression souvent employée par une amie vietnamienne qui s’inquiète que je ne mange pas des plats bien cuisinés, comme en famille à la maison.

*Je rentre sur la terrasse fermée par la promenade qui longe la plage. Je demande au barman s'il est possible de manger en vietnamien. Il rit. Nous échangeons quelques mots. Je m'installe sur une table non loin d'un groupe de touristes qui sirotent des noix de coco. J'ai commandé un sandwich légumes fromage, l'un des moins chers de la carte, alors qu'il coûte déjà 110 000 VND<sup>2</sup>. [...] je reçois mon plat, un sandwich de pain de mie carré sans croûte coupé en diagonale et accompagné de frites, ketchup et mayonnaise. Je commence à manger ce repas sans grand intérêt gustatif. En coupant mon sandwich, je découvre un film de plastique entre le fromage fondu et une tranche de pain de mie. Je l'enlève, dégoûtée. Dans le second triangle, je trouve l'autre morceau du film qui a été chauffé au moment de toaster le sandwich. [...] [Plus tard], je retrouve Ben, [un ami] qui m'amène en moto à la sortie en bateau que Hà<sup>3</sup> a organisé en dernière minute. Je lui raconte l'histoire, renfrognée. Il rit : « Le plastique te suit ! » C'est ma malédiction. [Carnet de terrain du 19.02.2016]*

Cette anecdote issue d'un moment de relâchement lors de la seconde phase de mes enquêtes de terrain sur la question des déchets et des plastiques au Viêt Nam peut sembler insignifiante. À mes yeux, elle représente pourtant un événement important, car elle signe un basculement dans mon rapport à l'objet de ma recherche : je n'étais plus en quête de plastiques – le nouveau programme ethnographique que je m'étais donné après avoir passé quelques années à concentrer mon attention sur les déchets en général – mais les plastiques venaient à moi. Ils me « suivaient », pour reprendre les mots de l'ami à qui je venais de raconter ma mésaventure. C'est probablement à la suite de cet épisode que j'ai progressivement pu prendre la mesure de « la force des choses » et de leur capacité à s'imposer à nous, d'exercer un pouvoir sur les humains, le premier étant de nous obliger à penser (Braun & Whatemore, 2010 ; Stengers, 2010 ; Benett, 2010).

### 1.1. Matières à penser

Cette relation forte et ambiguë avec les plastiques, entre intérêt et dégoût, je l'ai également nouée avec les déchets, une catégorie d'objets se recoupant partiellement avec la précédente : si l'on trouve des déchets plastiques – dans une proportion toutefois faible par rapport à la totalité des déchets produits par les ménages vietnamiens<sup>4</sup>, mes enquêtes m'ont amenée à

---

<sup>2</sup> Dans la rue ou dans les petits restaurants, on mange facilement un repas complet pour 20 000 ou 25 000 VND (dôngs vietnamiens), soit un peu moins d'1 euro. Les sandwiches ou les encas sont encore moins chers.

<sup>3</sup> Les prénoms ont été changés, en tentant de conserver ce qu'ils évoquent des nationalités de leurs détenteurs.

<sup>4</sup> En 2012, dans la métropole d'Hô-Chi-Minh-Ville, le DONRE – Département des Ressources Naturelles et de l'Environnement vietnamien estimait que la quantité de déchets plastiques représentait entre 0,5 et 10% des déchets produits par les ménages et collectés par les services municipaux (PADDI, 2012). Les modes de vies évoluant rapidement, la consommation de plastiques, notamment d'emballages, augmente cependant fortement. Il convient également de noter que les filières de récupération recueillent souvent ces matières plastiques recyclables à la source, directement auprès des foyers, ce qui implique qu'elles peuvent pour partie échapper au comptage des types de matières dans les conteneurs de collecte

considérer des matières et des objets plastiques qui n'étaient pas, plus ou pas encore des déchets. Les déchets (*rác thải*) sont, comme les plastiques de synthèses, des objets problématiques – au sens où ils peuvent devenir des objets de recherche, mais également dans un sens plus large : des objets « forçant la pensée » des humains (Stengers, 2010). Ils sont toutefois associés à des questionnements socio-anthropologiques plus anciens que ceux liés aux plastiques, du simple fait de leur existence antérieure. Il faut ici rappeler que les matières plastiques – polymères de synthèse<sup>5</sup> (*nhựa tổng hợp*<sup>6</sup>) – ont été développées à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'elles ne sont commercialisées à grande échelle que depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. À la suite des premières matières plastiques faites à partir de polymères dits « naturels » comme la cellulose, la Bakélite, premier polymère de synthèse fabriqué à partir du benzène (hydrocarbure), a été développée, aux États-Unis, par le chimiste belge Leo Baekeland entre 1907 et 1909, puis progressivement utilisée pour fabriquer des objets de consommation courante (Boote & Pretting, 2010). Si l'on voit que les matières plastiques font partie de notre histoire récente, les déchets, quant à eux, sont des objets aussi vieux que les humains. On pourrait même dire qu'ils sont constitutifs du devenir humain : les premiers déchets que produit l'être humain sont en effet ses excréments et lorsque le fœtus expulse les rebuts de son alimentation dans le ventre de sa mère, il commence à « différencier ce qui est soi et ce qui est non-soi » et il découvre les « limites externes de son corps » (Edmond, 2005 : 41-42). L'étymologie du mot « excrément » renvoie par ailleurs à la racine latine *cernere*, qui donne notamment le terme *se-cernere* : séparer, distinguer (Harpet, 1999 : 187). Le terme vietnamien *phân*, qui désigne les excréments, est également présent dans des expressions contenant l'idée d'une séparation et d'une division : *Phân quyền hành* (le partage du pouvoir) ; *Phân công việc* (la division du travail). Le rejet et l'écartement sont donc constitutifs du rapport que l'individu entretient avec ses déchets et de la distinction qu'il fait entre lui-même et le reste du monde, entre son identité et l'altérité. Au-delà de cette dimension individuelle et subjective du déchet, dans laquelle les excréments corporelles sont des marqueurs de distinction entre la vie et la mort,

---

municipale. Je reviendrai sur ces questions par la suite. Il faut toutefois retenir que la très grande majorité des déchets produits quotidiennement par les ménages vietnamiens est organique (déchets alimentaires) à hauteur de 60 à 96% (*idem*). Enfin, si je concentre ici mon attention sur les déchets ménagers, pour comprendre davantage la notion de déchet, il faudrait prendre en considération les déchets de construction, industriels, médicaux et tous les autres types de déchets produits par les activités humaines.

<sup>5</sup> On peut entendre l'expression « matière plastique » de deux manières : 1) des matières ayant pour caractéristique d'être plastiques, modelables, malléables (l'argile, la cire, le caoutchouc etc.) ; 2) des matières fabriquées à partir de polymères de synthèses obtenus par l'extraction puis le raffinage des combustibles fossiles (pétrole, charbon, gaz naturel). Bien que ces définitions se recoupent partiellement et que la plasticité des matériaux soit au cœur des réflexions qui suivront, c'est le second sens de l'expression, le plus courant, que je privilégierai pour mon propos.

<sup>6</sup> En vietnamien, on désigne habituellement les matières plastiques par le terme « *nhựa* », qui veut initialement dire « résine » et qui a permis également de décrire les gommes et caoutchouc, dont le pays est un producteur. Le terme « *tổng hợp* » permet de préciser qu'ils sont d'origine synthétique, mais comme en français, cette précision se fait rarement dans les conversations ordinaires. On parle donc simplement de plastiques (*nhựa*).

le singulier et l'indéterminé, la raison et la folie<sup>7</sup>, les ordures peuvent aussi être considérées comme « des marqueurs négatifs des territoires de vie » (Gouhier, 1999 : 81). Les déchets ainsi repoussés « signalent les zones les moins appropriées de l'espace social de vie, les écarts distants du noyau significatif du foyer vers le haut, vers le bas, vers l'extérieur, vers le fond de la parcelle : ce sont les périphéries et les marges » (Gouhier, 1999 : 81). Ces processus de répulsion matérielle, qui permettent de distinguer les êtres et les espaces, de les classer et de les ordonner selon des logiques de centralités et de périphéries (*idem*) ou de pureté et d'impureté (Douglas, 2001), permet d'envisager les déchets comme des constructions individuelles et sociales. L'étymologie du mot français « déchet », qui ne trouve quant à lui son origine qu'au Moyen-Âge, nous permet également d'introduire la dimension économique de cette catégorie linguistique. Ce terme est en effet lié au verbe déchoir et viendrait du mot « déchiet » (XIVe ou XVe siècle), qui désigne la « quantité qui est perdue dans l'emploi d'un produit »<sup>8</sup> (Dagognet, 1997). On voit s'opérer une classification des objets selon leur valeur d'usage et la perte de cette valeur fait chuter les matières dans la catégorie de déchet. Dans le terme vietnamien pour désigner les ordures – *rác thải* – *thải* fait référence au fait d'éliminer et de se débarrasser de quelque chose, ce qui rejoint l'idée d'abandon contenue dans la notion de déchet en français, notamment dans son acception juridique (Monsaingeon, 2014)<sup>9</sup>. La dimension subjective et construite du déchet, qui est liée à des mécanismes d'accumulation et de rejet, de valorisation et de dévalorisation, nous engage à relativiser ses acceptions en fonction des contextes concernés et à analyser les variations de pratiques et de représentations autour des objets et des matières déchues. Il est en effet important de questionner ce construit social et de rendre compte des dimensions non seulement culturelles, économiques, mais aussi morales et politiques contenues dans les pratiques et les discours liés aux matières détritiques (Ortar & Anstett, 2017).

---

<sup>7</sup> Les accumulations d'objets, les collections et l'incapacité à jeter les déchets, peuvent devenir des « obsessions pathologiques » que l'on qualifie de *syllomanie* (Dossey, 2005). Par ailleurs, le « syndrome de Diogène », une catégorie psychiatrique discutée (Murray, 2008), est caractérisé par « une relation aux objets inhabituelle » liée à la *syllomanie* ainsi qu' « une relation au corps inhabituelle » pour des sujets le plus souvent âgés avec une prédominance féminine (Ducasse *et al.* 2011 : 735). Il permet de décrire des cas relativement rares de démence, s'accompagnant parfois de délires psychotiques, caractérisés par des troubles du comportement conduisant certaines personnes à cohabiter avec des ordures accumulées, dans l'insalubrité et la négligence corporelle (*idem*).

<sup>8</sup> Dictionnaire étymologique (CNRTL - Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

<sup>9</sup> Dans les droits français et européens, le déchet est considéré comme la résultante d'un abandon : « Le déchet est, dans les cas les plus simples, *res derelictae*, chose de personne, sans propriétaire car abandonnée volontairement » (Monsaingeon, 2014 : 24).

## 1.2. Toucher et « être affecté »

Pourtant si les déchets génèrent autant de questionnements, c'est aussi parce qu'ils ont des qualités matérielles propres qui en font des réalités physiques concrètes, des objets et des êtres présents, avec qui les humains cohabitent. La caractéristique physique première des déchets est, paradoxalement, leur indétermination matérielle : ils se définissent d'abord en tant que choses déchues, rejetées, et ce quels que soient leurs multiples propriétés physiques ou les différents matériaux qui les composent. Dans leur chute, leur singularité s'érode (Edensor, 2005). Cela en fait des assemblages hétérogènes, hybrides, des mélanges, des amas et des tas d'ordures, ou encore une « masse informe, barbouillée de nos inquiétudes et de nos fascinations » (Pacreau, 2017 : 84). Ils sont à la fois tout ce qui reste et tout ce qui (nous) résiste. Ces matières impures, abjectes et dangereuses encombrant notre espace, notre esprit mais aussi notre regard, c'est pourquoi nous souhaiterions les remettre à leur place, les classer (tri), les faire rentrer dans l'ordre (récupération, recyclage) ou, plus simplement ne plus voir (mise en décharge, enfouissement) (Douglas, 2001 ; Dagognet, 1997 ; Monsaingeon, 2017). Or pour conjurer la malédiction de cette inquiétude fascinée face aux déchets, il est important de regarder la matière en face, voire de la toucher, afin d'éviter d'en faire une abstraction : « les déchets ne sont pas les mathématiques. Pour les comprendre, il faut les toucher, les ressentir, les trier, les sentir » (Rathje & Murphy, 2001 : 9). Cette proposition rejoint celle de l'ethnologue Agnès Jeanjean, qui a mené ses enquêtes auprès des égoutiers de la ville de Montpellier : « Toucher, c'est assumer la matière, rester lucide face aux fantasmes et à la charge symbolique dont elle est porteuse [...] et par conséquent être capable de continuer à penser » (Jeanjean, 2006 : 85). Afin de ne jamais traiter les matières détritiques comme de pures abstractions, idées ou symboles construits par les représentations sociales et culturelles, il faudrait donc faire preuve d'une certaine « empathie avec la matière » (Küchler & Were, 2009) :

« La connaissance du rôle des propriétés physiques de la matière, non seulement au niveau des processus techniques et sociaux, mais aussi au niveau plus abstrait et général des représentations et modélisations de la société, constitue un enjeu transversal à l'ensemble des disciplines qui traitent de la culture matérielle. » (Küchler & Were, 2009 : 192)

Si la proposition d'une empathie matérielle prend le risque de créer « un concept non fédérateur » au même titre que l'empathie intersubjective habituellement mobilisée, autant que décriée, par les sciences sociales (Gallenga, 2008 : 9)<sup>10</sup>, elle a le mérite d'insister sur la nécessité

---

<sup>10</sup> Tantôt considérée comme une qualité humaine nécessaire pour l'exercice de la recherche, tantôt comme un concept destiné à analyser la relation d'enquête, l'empathie est un terme souvent mobilisé par les sciences humaines et sociales. Cette notion reste cependant mal définie et la nécessité même de son usage ne fait pas consensus parmi les chercheurs (Gallenga, 2008).



d'étudier la matière dans toutes ses dimensions, des plus subjectives aux plus objectives<sup>11</sup>. Elle rappelle la dimension sensible des modes d'existence<sup>12</sup> ainsi que l'importance de la perception et des émotions dans les rapports entretenus avec les choses, des questions profondément liées à la matérialité. Il faut en effet considérer l'agentivité des choses « non pas dans le sens où elles auraient des esprits ou des intentions, mais parce qu'elles produisent des *affects* sur les personnes » (Tilley, 2007 : 260 ; Julien & Rosselin, 2005 ; 2009). La proposition méthodologique reposant sur une « empathie avec la matière » pourrait donc être reconsidérée en prenant en compte cette « dimension affectuelle » ou affective prise dans les relations (Favret-Saada & Isnart, 2008 : 208).

Jeanne Favret-Saada refuse en effet de mobiliser la notion d'empathie, une notion de son point de vue trop polysémique. Elle relèverait soit d'une mise à distance entre le chercheur et son objet – l'empathie serait la capacité à se mettre à la place de l'Autre « observé » ; à comprendre son point de vue tout en restant extérieur à la situation – soit d'une fusion affective entre le chercheur et l'objet de son enquête – la communication serait immédiate et transparente avec les personnes qu'il rencontre ; il serait *devenu* l'Autre. Ces deux acceptions finalement contradictoires de l'empathie nient selon elle la position même de l'ethnographe, qui « est pris » dans le système des positions et des relations qui fait l'objet de sa recherche. Autrement dit, il n'y a ni fusion, ni extériorité ; seulement une position médiane, où il faut accepter la part de soi qui « est affectée » comme la part de soi qui « reprend » l'expérience pour l'analyser et construire un discours scientifique. Or ces affects, suggère Jeanne Favret-Saada, sont souvent négligés, ou bien entendu dans leur forme exclusivement représentationnelle, ce qui est une manière de les disqualifier – c'est-à-dire de les exclure du discours scientifique et de les renvoyer à la sphère du profane – tout en faisant oublier leurs effets bien réels sur l'expérience (Favret-Saada, 2009). Aussi, si l'empathie ne peut devenir un concept descriptif heuristique pour les sciences sociales – « l'empathie matérielle » comprise –, une recherche sur les formes de matérialités pourrait reposer sur l'étude des modes d'« être affecté ». En effet, « personne, jamais, où que ce soit, ne saurait être désaffecté » (Favret-Saada & Isnart, 2008 : 208), que ce qui affecte soit humain ou non-humain.

---

<sup>11</sup> Selon David Lapoujade, « le tort de la division sujet/objet est de supposer toujours implicitement deux mondes qui se redoublent l'un l'autre ou dont l'un se règle sur l'autre » or, il convient d'affirmer que, « [e]n tout état de cause, [...] il n'y a qu'un monde » (Lapoujade, 2007 : 36).

<sup>12</sup> Il ne faut pas confondre la sensibilité et la fragilité ou la douceur ! Ce sont des dimensions parmi d'autres de l'expérience sensible, qui peut tout aussi bien être liée à l'inquiétude, au dégoût (Vallard, 2017) ou encore au conflit, à la violence (Bouillon *et al.*, 2005). Je reviendrai sur cette notion par la suite.

### 1.3. Techniques et transformations

Comment, alors, transformer les affects – inquiétude, fascination, embarras, dégoût ? – produits par la présence visible et sensible des déchets en un doute méthodologique ? Si l'indétermination matérielle de la chose déchue fait barrage à notre compréhension, si la chose résiste, il me semble intéressant de réintégrer le déchet dans un univers de relations matérielles et sociales plus vaste, autrement dit, de le comprendre comme un objet technique. C'est un détour par les plastiques de synthèse qui m'a permis de faire ce pas de côté et de faire évoluer mon regard d'anthropologue sur les matières détritiques, qu'une forme de constructivisme social ne contentait pas : dire que les déchets sont uniquement des construits sociaux, c'est à nouveau les mettre de côté pour ne plus les voir, alors qu'ils sont bien là et qu'il faut les saisir, concrètement. Lorsque les matières plastiques ont *littéralement* envahi mon paysage ethnographique – cela s'est produit dans un village de recycleurs de la banlieue de Hanoï où des monticules de plastiques envahissaient les rues – la question technique s'est imposée à moi. La présence de machines, d'instruments mécaniques, de procédés de transformation matérielle et d'usines m'a amenée à penser une notion – *la technique* – qui n'avait pas affleuré de manière significative auparavant, tant on oublie sa présence lorsque l'on regarde les objets de manière isolée, dans leurs usages quotidiens :

« L'objet technique a ceci d'opaque et, pour tout dire, d'incompréhensible, qu'on ne peut le comprendre qu'à la condition de lui ajouter les *invisibles* qui le font exister d'abord, puis qui l'entretiennent, le soutiennent et parfois l'ignorent et l'abandonnent. » (Latour, 2010 : 26)

Les plastiques de synthèse m'ont ainsi permis d'élargir mon champ de vision conceptuel et analytique, et de considérer les multiples états et modes d'existence de la matière. Parce que j'étais tombée sur un nœud – le village des recycleurs de plastiques – j'ai pu suivre quelques-unes des lignes qui y étaient entrelacées (Ingold, 2012), des lignes socio-techniques caractérisées par la capacité de la matière plastique à se métamorphoser et à s'adapter à de nouveaux contextes, sous l'action des humains et d'une multitude d'actants : machines, rivières, transports, routes, cargos, conteneurs, océans. En partant d'un simple sac plastique contenant des déchets ménagers, déposé sur un trottoir de petite ville vietnamienne dans l'attente du camion de collecte des ordures, je suis arrivée aux amas de sacs et de films plastiques destinés à être recyclés dans le village de *Minh Khai*, près de Hanoï. Ces tonnes de plastiques amassés m'ont conduite aux conteneurs de déchets plastiques arrivés par le port depuis les océans, sur des cargos affrétés en Europe, aux États-Unis ou au Japon. Ce commerce international des déchets plastiques m'a permis de décrire le voyage des « *pellets* » (ou granulés) de plastiques pures, directement issues du raffinage du pétrole, et de les mettre en regard avec les

microparticules et fragments de plastiques rejetés avec les eaux usées des usines dans les rivières du village des recycleurs. Ce passage par un des nœuds vietnamiens où s’enroulent les lignes de la « vie sociale » des matières plastiques (Appadurai, 1986) m’a également permis de reconsidérer les pratiques locales de récupération et de recyclage matériel, réalisées notamment par des paysannes vietnamiennes, à pied ou à vélo. Comment comprendre ces pratiques de récupération sans décrire toute la chaîne des acteurs et des actants ? Malgré le fait que « la technique aime à se faire oublier » (Latour, 2010 : 27), les multiples formes prises par les matières plastiques que j’ai rencontrées lors de mes enquêtes m’ont obligée à la penser, en orientant mon regard sur ses usages ordinaires plutôt que sur l’innovation technologique du laboratoire et des ingénieurs (Edgerton, 2013). Ces métamorphoses du plastique m’ont permis de reconsidérer la gradation souvent proposée dans les études de sciences sociales sur le déchet, un objet considéré comme « un peu technique, beaucoup économique<sup>13</sup>, et passionnément socio-culturel »<sup>14</sup> (Mettelet *in* Beaune, 1999 : 214). Si je n’ai pas l’ambition, dans ce manuscrit, de renverser un quelconque ordre établissant une hiérarchie dans les dimensions du déchet – duquel je n’ai qu’une vision partielle et située depuis ma discipline des sciences sociales : l’anthropologie – un détour par les matières plastiques de synthèse m’a amenée à envisager cet objet de recherche sous un nouvel angle, comme un objet technique. Cette perspective m’a permis de réfléchir à la plasticité de ses devenirs matériels, mais aussi sociaux et politiques (Gabrys *et al.*, 2013), en tentant de décrire les différentes ramifications qui l’entourent.

Par ailleurs, la rencontre des plastiques de synthèse durant mes enquêtes de terrain coïncide avec une prise de conscience des transformations majeures à l’œuvre dans la société vietnamienne et dans les rapports entretenus entre les êtres qui évoluent sur ce territoire. Face à la globalisation des flux de matières plastiques, au constat d’un développement urbain et industriel accéléré, s’accompagnant de fortes dégradations environnementales et d’un creusement des inégalités économiques (Gironde & Tessier, 2015), j’ai été amenée à questionner les transformations écologiques du Viêt Nam contemporain<sup>15</sup>. L’idée que le Viêt Nam soit actuellement pris dans des transformations socio-culturelles, économiques, politiques et environnementales majeures n’est pas en contradiction avec la prise en compte de l’historicité de cet espace, qui comme tous les autres sur cette planète, n’a cessé de changer, sous l’action des humains, comme des non-humains. Cependant, il faut à mon sens considérer

---

<sup>13</sup> Notamment parce qu’il est lié à la question de la valeur, comme je l’évoquais plus haut.

<sup>14</sup> D’autres auteurs ajouteraient qu’il est éminemment politique (par exemple : Bouju & Ouattara, 2002).

<sup>15</sup> J’entends le terme “écologie” comme une discipline s’intéressant aux relations entre les êtres, et non comme une science qui se serait donné comme objet une nature sans l’humain. Cette idée de la nature constitue par ailleurs une construction culturelle occidentale : l’ontologie naturaliste (Descola, 2011). Je reviendrai en fin d’introduction sur les controverses écologiques et la question de la nature.

l'*accélération* de ces transformations durant les dernières décennies (Rosa, 2013), notamment du fait de la mondialisation capitaliste. La multiplication, la diversification et la croissance quantitative des échanges de tous types – humains, matériels, financiers etc. –, bien qu'elles n'aboutissent jamais à une véritable dématérialisation des flux<sup>16</sup>, engendrent selon Hartmut Rosa une « compression de l'espace » par le temps (*idem* : 45), car les techniques de déplacement permettent de parcourir les espaces en un temps de plus en plus réduit. Il est alors intéressant de regarder les bouleversements structurels du Viêt Nam intervenus durant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle sous le prisme de cette *accélération* mondiale. Cette période a été marquée par des guerres successives, puis par l'ouverture du pays au commerce international et à une économie de marché avec le *Đổi mới* – politique de *Renouveau* décrétée par le Parti Communiste en 1986. Dans cette doctrine gouvernementale le terme *đổi* signifie *changer, transformer, se muer*, et *mới* signifie *nouveau*. Aussi pourrait-on le traduire, pour coller à la langue vietnamienne, par « changer pour faire du neuf » (Bao An & Tréglodé, 2009 :123). Si l'on voit l'intérêt qu'ont les gouvernements à attribuer à leurs politiques les atours de la nouveauté, on peut aussi réfléchir concrètement à l'ampleur de cette métamorphose vietnamienne et « assumer clairement l'hypothèse d'une logique de continuité qui exclut la rupture » (*idem* : 124). C'est ce je propose de faire, par le bas, en suivant les matières plastiques de synthèse et les déchets dans leurs rapports ordinaires avec les humains. Il me semble d'autant plus intéressant de faire intervenir les plastiques dans la réflexion sur les transformations écologiques du pays, que le champ lexical du plastique offre des outils langagiers idoines à qualifier ces processus. En effet, « plastique » vient du grec ancien « πλαστικός » (*plastikos*), substantif issu du verbe « πλάσσειν » (*plassein*) : former, qui a donné transformer<sup>17</sup>.

#### 1.4. Plasticité

Le mot « plasticité » a émergé dans ma recherche au point de rencontre entre deux mouvements de pensée complémentaires. D'une part celui amorcé par la relation empirique, puisque fondée sur l'ethnographie, que j'ai progressivement nouée avec les objets et les matières plastiques et auxquels on peut attribuer la notion de « plasticité » comme une qualité première et essentielle : la plasticité est l' « état de ce qui est plastique »<sup>18</sup>. D'autre part, *la plasticité* est apparue dans mes lectures théoriques comme un concept, notamment utilisé par la philosophie et les sciences pour penser et décrire certains phénomènes sans rapport immédiat avec les multiples formes de

---

<sup>16</sup> Même les flux informationnels ou énergétiques ont une existence matérielle, quelles que soient les échelles et les espaces vers lesquels nous dirigeons notre regard : par exemple, les câbles sous-marins servent à acheminer la très grande majorité des télécommunications de la planète ainsi que de l'énergie électrique.

<sup>17</sup> Dictionnaire Littré en ligne.

<sup>18</sup> Définition du dictionnaire (CNRTL - Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

matières plastiques que j'ai pu rencontrer lors de mes recherches. Ce sont ces deux mouvements intellectuels, l'un empirique, l'autre théorique, qui me poussent donc à inscrire *la plasticité* au cœur de ma réflexion socio-anthropologique. Après avoir décrit précédemment comment les matières plastiques de synthèse sont devenues saillantes dans mon travail de recherche ethnographique, il convient donc de questionner le concept de *plasticité*.

Catherine Malabou a fait de ce concept une clé de voûte de son travail de philosophe à partir notamment d'une lecture croisée de Hegel et de Heidegger sur les métamorphoses du sujet. Elle relève que « le mot 'plasticité' a deux sens fondamentaux. Il désigne à la fois la capacité à *recevoir la forme* (l'argile, la terre glaise par exemple sont dites 'plastiques') et la capacité à *donner la forme* (comme dans les arts ou la chirurgie plastique) » (Malabou, 2005 : 21). Elle ajoute également qu'il existe une tension des formes plastiques vers l'explosion et la destruction en rappelant que le « *plastic* » est un explosif composé de dérivés pétrochimiques et de gommes liantes. Cet anglicisme introduit dans la langue française en 1945 est d'ailleurs de même étymologie que le *plastique* des matières plastiques<sup>19</sup>. Cela lui permet d'énoncer que « la plasticité se situe entre deux extrêmes, d'un côté la figure sensible qui est la prise de forme (la sculpture ou les objets en plastique), de l'autre côté la destruction de toute forme (l'explosion) » (*idem* : 26). Elle a ainsi analysé comment ce concept est devenu opérant pour qualifier des formes « [d]'organisation spontanée des fragments » (*idem* : 21), en décrivant, en particulier, son émergence dans les sciences cognitives et les neurosciences. On y emploie en effet cette notion dans l'expression « plasticité cérébrale », qui permet de qualifier la capacité des synapses à s'adapter aux signaux neuronaux, à les reformer et donc à s'auto-organiser. Plus largement, dans les sciences du vivant, la biologie médicale parle de plasticité cellulaire ou de plasticité des tissus. Cette émergence du concept de *plasticité* dans les sciences du vivant vient selon elle remplacer le paradigme de l'écriture, dont « *l'élargissement sémantique* » a été décrit par Jacques Derrida « non comme une décision philosophique arbitraire mais comme un événement, l'apparition d'une nouvelle donne à partir de la prégnance des motifs du programme, de l'information ou du code » (*idem* : 109). On peut voir en effet dans l'ADN « la traduction biologique d'une ontologie générale du graphe » (*idem* : 108) reposant sur l'idée qu'un message génétique codé serait à l'origine de la formation des corps, par des opérations de traduction successives.<sup>20</sup> Or les productions scientifiques actuelles remettent en question ce rapport génétique d'équivalence entre un code initial et sa traduction physique. Elles défendent désormais des conceptions du vivant qui mettent en évidence des adaptations, recompositions,

---

<sup>19</sup> *Idem*.

<sup>20</sup> En anthropologie, on peut penser le tournant *Writing Culture* comme une des facettes de ce mouvement imposant l'écriture, la graphie et les récits comme un paradigme d'interprétation du monde (Clifford & Marcus, 1986).

reformations de multiplicités d'éléments et de fragments, comme des « populations neuronales » (*idem* : 110), en fonction des contextes et des environnements.<sup>21</sup> C'est pour cette raison que, selon Catherine Malabou, le concept de *plasticité* a progressivement pris le pas sur une vision graphique, car génétique, du vivant.

À ses yeux, *la plasticité* dépasse même le domaine des sciences du vivant et « se laisse découvrir aujourd'hui dans tous les domaines de l'activité humaine [...] au niveau de l'organisation sociale et économique, au niveau du 'genre' ou de l'identité sexuelle des individus », ce qui suggère qu'elle « s'impose, progressivement mais sûrement, comme la figure paradigmatique de l'organisation en général » (*idem* : 107-110). Partant du constat de l'élargissement du domaine d'application de *la plasticité* – au-delà de son histoire philosophique liée à la subjectivité et à l'esthétique – elle propose d'analyser la migration de ce concept dans d'autres champs de la pensée et de lui « conférer une signification *ontologique* » (*idem* : 72). Selon la philosophe, *la plasticité* pourrait même se hisser au rang de « schème moteur », une notion « qui correspond à ce que Hegel appelle la caractéristique [...] d'une époque, son style, sa marque propre » (*idem* : 34), car « le concept de plasticité tend à devenir à la fois le motif formel dominant de l'interprétation et l'outil exégétique et heuristique le plus productif de notre temps » (*idem* : 107). Réfléchir à son application dans une recherche socio-anthropologique prenant pour objet la relation entre les matières plastiques de synthèse et les humains s'inscrirait donc dans ce mouvement de pensée. Cela impose tout à la fois de considérer les espaces de circulation de ce « concept voyageur » (*idem* : 58) et de préserver un regard critique sur ce qu'il convoque en termes de représentations et d'imaginaire. C'est la raison pour laquelle il faut alerter d'emblée sur sa proximité avec le champ sémantique de l'économie néolibérale, où les « liquidités boursières » côtoient « l'élasticité du marché », la « flexibilité de l'emploi » ou encore la « flexi-sécurité »<sup>22</sup>.

Loin de vouloir conférer au concept de *plasticité* la capacité absolue de *tout* expliquer ou de tout démontrer, il me semble intéressant de le mobiliser pour *situer* ma réflexion. Il faut en effet rappeler que « les arguments que construisent les philosophes ont pour vocation d'obliger à

---

<sup>21</sup> On peut voir un écho à cette évolution de la pensée sur le vivant en sciences humaines et sociales avec la critique que fait Tim Ingold de la notion de « transmission » dans ses travaux sur l'apprentissage et l'éducation. Selon lui, la transmission fait référence à la communication d'un « message » entre un individu sachant et un individu apprenant. Cette « transmission » lui semble relever d'une vision erronée de l'éducation car elle reposerait sur la définition abstraite de contenus informationnels inopérants dans l'expérience ordinaire. Selon lui, l'apprentissage serait au contraire lié à l'expérience vécue et partagée dans un environnement propice à l'attention et à l'expérimentation, suivant le processus de la vie et de l'évolution de l'humain en perpétuel devenir (Ingold, 2018).

<sup>22</sup> Outre ces métaphores économiques, Catherine Malabou discute également des métaphores politiques liées au cerveau en tant qu'organe de « commandement » doté de plasticité (Malabou, 2004).

penser, pas de démontrer » (Stengers, 2002 : 14) et c'est en ce sens que la saillie des matières plastiques dans le cadre de ma recherche socio-anthropologique sur la question des déchets au Viêt Nam m'*oblige* à penser et à travailler avec *la plasticité*. Elle constituera donc le point d'ancrage conceptuel principal et la métaphore filée de ce manuscrit, tant les concepts, comme les métaphores, nous sont utiles pour penser et pour expliquer :

« Être humain, c'est penser par métaphores et exprimer ces pensées au moyen d'énonciations linguistiques [...] L'essence de la métaphore est d'opérer du connu vers l'inconnu, de faire des connexions entre les choses afin de les comprendre. [...] C'est précisément ce que nous faisons dans tous les travaux interprétatifs des sciences sociales. Les théories fondamentales du social sont fortement métaphoriques. » (Tilley, 2007 : 262)

En étudiant l'évolution des théories de la biologie cellulaire et des embryons au début du XXème siècle, Donna Haraway a en effet montré l'importance des métaphores dans la construction des paradigmes scientifiques. En procédant par analogies et en testant la pertinence de celles-ci, il s'agit de « rechercher les *limites* du système métaphorique » afin de discuter de la stabilité d'un paradigme, d'un modèle de connaissance (Haraway, 2004 : 9). Aussi, si l'ambition de construire une anthropologie de la plasticité me semble relativement périlleuse, je m'attacherai plutôt à fabriquer, décrire et décortiquer des *plasti-cités*, c'est-à-dire de petites formes plastiques et plurielles, singulières, mais reliées, et construites à partir de fragments ethnographiques assemblés de manière temporaire sous la forme du manuscrit de cette thèse.

### 1.5. Plasti-cités

Les *plasti-cités* que je souhaite présenter sont avant tout des territoires, des espaces physiques qui font référence aux lieux multiples où j'ai déployé mes enquêtes ethnographiques, à la rencontre des êtres qui les peuplent, humains et non-humains. Les *cités* de mes enquêtes sont donc d'abord des lieux : des villes vietnamiennes, souvent petites, parfois de taille moyenne, toujours connectées aux métropoles du pays, où j'ai également été amenée à enquêter. Ma démarche d'enquête s'est d'ailleurs initialement construite autour de l'idée de la ville en tant que territoire propice à l'exploration, notamment par la marche déambulatoire, afin de comprendre l'organisation des espaces et les institutions qui les gouvernent. C'est pour cette raison que j'ai, à l'origine, choisi de m'intéresser à des petites villes du Viêt Nam<sup>23</sup>, des contextes urbains circonscrits que la recherche qualitative et l'ethnographie ambulatoire<sup>24</sup> pourraient permettre de comprendre dans leur globalité (ce qui semble plus compliqué dans le

---

<sup>23</sup> D'une population oscillant entre 15 000 et 20 000 habitants environ.

<sup>24</sup> Je développerai cette notion par la suite.

cas d'une grande ville). Par ailleurs, les petites villes sont peu étudiées, notamment dans les pays en développement, alors qu'elles constituent une dimension fondamentale de l'urbanisation (Bercegol, 2015). En suivant les filières matérielles du plastique, j'ai toutefois été amenée à quitter les petites villes et à étudier les connexions que celles-ci entretiennent avec les villes de dimensions régionale, ainsi que les deux mégalo-poles vietnamiennes que sont Hanoï et Hô-Chi-Minh-Ville. Ma recherche s'intègre donc dans le champ des études urbaines et des réflexions socio-anthropologiques sur le « faire ville » (Agier, 2009 ; Grafmeyer, 2005) car elle documente le processus d'urbanisation multi-niveaux à l'œuvre au Viêt Nam, en décrivant les liens essentiels entre urbanisation et industrialisation, notamment à travers l'exemple de l'industrie du recyclage du plastique et de la plasturgie. Elle contribue également à documenter la « mondialisation par le bas » (Tarrus, 2002) en s'intéressant aux filières humaines et matérielles qui mettent en relations, de proche en proche, les territoires vietnamiens et le reste du monde.

Outre la dimension physique et spatiale des territoires qualifiés d'urbains, il faut également entendre la *cit*é comme la communauté politique élémentaire. En effet, au cœur des plasti-*cit*és que je propose de penser, il me semble important de faire référence à la *cit*é antique des Grecs – la πόλις (*polis*) – qui a forgé notre conception du politique et de l'assemblée de citoyens. Si cette notion philosophique s'est construite dans un rapport manichéen entre les idées et les matières, les secondes étant « ce qui nous perd et dont il faut s'éloigner » (Dagognet, 1997 : 56), dans la *cit*é, observer les objets matériels peut permettre de réfléchir aux principes structurant la vie en commun, ainsi que les différentes institutions et les pouvoirs qui s'exercent au sein de la communauté. Pour certains auteurs, la *cit*é grecque est d'ailleurs la première entité politique à avoir produit des formes de régulation autour du dépôt d'ordures :

« Vers 500 avant J.-C., les Grecs mirent en place la première décharge municipale de l'Occident. [...] Le Conseil d'Athènes commença à imposer une ordonnance réclamant aux chiffonniers de rejeter les déchets à une distance minimale d'un kilomètre des murs de la ville. Athènes a également émis le premier édit connu contre le dépôt d'ordures dans les rues. » (Melosi, 2005 : 4)

Pour d'autres auteurs comme Sabine Barles, on ne peut véritablement parler de *déchets urbains* qu'à partir de la révolution industrielle européenne, au XIX<sup>ème</sup> siècle. L'« invention des déchets urbains » est liée à un basculement dans les configurations techniques et matérielles, où les surplus de production se sont révélés non assimilables par les activités économiques existantes et où la matière résiduelle produite s'est retrouvée sans valeur dans les échanges. Au contraire, la gestion de cette matière est devenue un coût pour la collectivité. À cette époque,



Sabine Barles observe également une rupture du lien entre la ville et la campagne, qui était l'espace privilégié de récupération et de recyclage des rebuts, auparavant essentiellement organiques et donc utilisés pour fertiliser les champs (Barles, 2005). Si les déchets sont souvent traités par les sciences sociales comme un phénomène historiquement urbain, on peut se demander dans quelle mesure les matières plastiques de synthèse sont liées à la ville et plus largement comment les questions qu'elles font émerger mettent en jeu la *cit*é. L'ethnographie sur laquelle repose ce manuscrit s'intéresse aux nombreuses facettes de la vie quotidienne *en ville* et des modes d'*être urbain* avec les déchets et avec les plastiques, en regardant à la fois les interactions singulières et les différentes structures et pouvoirs urbains. Aussi, mes réflexions sur l'*urbanité*, une notion faisant autant référence à la ville qu'à la dimension morale de la vie en commun, poseront la question du politique et de la définition des enjeux partagés par les collectifs urbains (Hilgers, 2009). Il faut ajouter que, par extension, le concept de *cit*é pose la question des institutions et de l'État, dont on peut documenter les formes locales en s'intéressant aux modes de gouvernement urbain, notamment à travers les objets techniques comme les déchets (Hawkins : 2017). Aussi, si la *plasticité* permet de penser les formes d'organisation des fragments et des populations (Malabou, 2005), les *plasti-cités* que je propose questionneront les rapports politiques fondant les relations entre les humains, les matières plastiques et les déchets.

Enfin, il me semble important de noter que la notion de *cit*é peut faire référence à la typologie des formes politiques de la grandeur élaborée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot pour rendre compte du fonctionnement des organisations (Boltanski & Thévenot, 1991). Dans cette proposition théorique qu'ils souhaitent ancrer dans un « réalisme dynamique » vis-à-vis de l'étude des phénomènes sociaux (*idem* : 31), le sociologue et l'économiste cherchent à concevoir des outils conceptuels capables de décrire les mécanismes de l'accord et de la construction d'ordres communs, notamment via les arbitrages et les compromis qu'impliquent le règlement de différends et de litiges. Ils envisagent les situations et les organisations où se jouent ces conflits de manière souple, « comme des montages composites comportant des dispositifs relevant de différents mondes » (*idem* : 32), à partir desquels les individus impliqués tirent leurs sources de justification :

« L'économie politique fonde ainsi une *cit*é en montrant comment des personnes, pour éviter une discorde perpétuelle, peuvent faire appel, dans leurs conduites et les argumentations les justifiant, à un principe de cohérence. » (*idem* : 103)

Pour eux, *le modèle de cité* est une réponse à la tension entre la multiplicité (voire l'infinité) des valeurs et des principes, qui émergent des actions des individus tout en les structurant en retour, et la cristallisation de valeurs communes supérieures, les grandeurs. Ils dénombrent alors six formes politiques de la grandeur – c'est-à-dire « six principes supérieurs communs » (*idem* : 92), ou encore six valeurs légitimes : la cité inspirée, la cité domestique, la cité de l'opinion, la cité civique, la cité industrielle et la cité marchande. Chacune de ces cités se construit sur des valeurs de référence qui sont validées par des formes d'épreuves et représentées par des sujets archétypaux, cristallisant les caractéristiques valorisées collectivement. Par exemple, la « cité inspirée » est l'univers de l'imagination et la figure de l'artiste y est valorisée, notamment pour sa capacité à créer avec passion. Dans la cité industrielle, c'est l'efficacité qui prime et les professionnels spécialistes ou les experts cherchent à atteindre cette valeur supérieure en mettant en place des tests et évaluations techniques. Selon les deux théoriciens des *cités*, « ces principes constituent [...] un équivalent politique fondamental pour confectionner le lien social » et ils ajoutent que « la liste de ces principes n'est pas fermée » (*idem*)<sup>25</sup>. Ainsi, la proposition théorique de Boltanski et Thévenot est une manière de monter en généralité pour expliquer le monde social, tout en cherchant à ne pas enfermer les actions singulières des individus, qui sont pris dans différents régimes de valeur. Pour cela, elle « laisse ouverte la possibilité de cette multiplicité » des principes d'action, tout en assurant « la construction d'un ordre entre eux » (*idem* : 101). Ce modèle se déploie donc dans un continuum organisé de valeurs allant d'une multiplicité de biens particuliers à une liste réduite, mais ouverte, de biens communs. S'il me semble imprudent de vouloir appliquer ce modèle tel quel dans le cadre de ma recherche socio-anthropologique, notamment du fait de son anthropocentrisme (Latour, 1995)<sup>26</sup>, je retiens de cet exercice de théorisation autour de la notion de *cité* plusieurs réflexions fondamentales pour la construction des *plasti-cités* qui se succéderont ensuite.

Tout d'abord, il me paraît nécessaire de réfléchir aux « actes élémentaires de l'activité scientifique » que sont « les opérations de qualification » du social (*idem* : 12) et de penser le travail de montée en généralité en évitant à tout prix d'enserrer l'expérience des acteurs, de réduire ce qui est en réalité irréductible. C'est donc dans une démarche pragmatique que je souhaite inscrire cette recherche et « [s]'inspirer du pragmatisme, c'est promouvoir davantage encore l'enquête empirique dans le travail sociologique et dans le travail de la pensée, en concevant la connaissance comme une activité pratique » (Céfaï *et al.*, 2015 : §5). Si les

---

<sup>25</sup> Viendra ensuite « la cité par projet », lorsque Luc Boltanski travaillera avec Ève Chiapello sur *Le nouvel esprit du capitalisme* (Boltanski & Chiapello, 1999).

<sup>26</sup> Or j'ai largement défendu, depuis le début de cette introduction, la prise en compte des choses, des objets, des matières, en somme, des non-humains.

propositions conceptuelles et les catégories que je formule dans ce manuscrit peuvent dialoguer avec divers courants philosophiques, parfois métaphysiques, je les envisage dans un dialogue étroit avec l'enquête empirique. Le pragmatisme socio-anthropologique auquel je me réfère « n'est en effet pas seulement une théorie philosophique [...] suspendue dans le ciel des idées. Il est indissociable d'un travail réflexif qui fait émerger simultanément des faits sociaux à examiner, des méthodes d'investigation et des idées à analyser » (*idem* : §14). C'est pour ces raisons que je ferai une large place, dans cet écrit scientifique, à l'analyse réflexive du processus d'élaboration et de réalisation de cette recherche, sans laquelle je ne pourrais construire de propos sur le monde social et matériel.

Ensuite, je rejoins l'intérêt de Luc Boltanski et Laurent Thévenot pour les controverses et les situations de conflit ou de discordance, dans la mesure où elles permettent, entre autres, de mettre en évidence ce à quoi les personnes tiennent, pour paraphraser le titre de l'ouvrage de la philosophe Émilie Hache – *Ce à quoi nous tenons* (Hache, 2011). Il s'agit bien de se rapprocher des acteurs, de leur expérience, de leurs attachements et de prendre au sérieux ce qu'ils ont à dire sur ces derniers. Les justifications que donnent les acteurs de leurs propres pratiques, l'« épreuve de cohérence » et l'exercice de réflexivité sur ce qu'ils font – avec les déchets, avec les matières etc. – à laquelle l'ethnographe les invite dans le cadre de l'enquête me semble cruciale (Boltanski & Thévenot, 1991 ; Monsaingeon, 2014). Je note toutefois les limites de ce cadre d'analyse qui repose pour beaucoup sur le discours, car il peut s'avérer inopérant dans des contextes où la parole et la réflexivité ne sont pas habituelles, ou quand le discours, notamment politique, est contraint.

« Le modèle des cités a l'inconvénient d'insister sur la justification au détriment des autres formes d'action et d'engagement qui pourraient, de façon subreptice, inventer des formes originales de vie politique, sans pour autant produire de philosophie propre. » (Latour, 1995 : 8)

Il convient en effet de rappeler que la République Socialiste du Viêt Nam – le territoire politique où s'est déroulé l'essentiel de mes enquêtes – est un régime autoritaire où les conditions de l'expression politique et critique sont contrôlées. Comment alors ne pas risquer de passer à côté de certaines formes d'écologies politiques ?

## 1.6. Controverses écologiques multi-scalaires

Afin de décrire des controverses dans le cadre non démocratique vietnamien, il me semble alors intéressant de regarder de plus près d'autres formes d'engagement et de réfléchir à la diversité des manières d'être et d'agir par lesquelles des attachements se créent, ou sont mis à l'épreuve,

afin de forger des organisations collectives et du commun. Cependant, si Boltanski et Thévenot ont travaillé à décrire les modes d'ordonnement des valeurs auxquelles tiennent les acteurs, dans leur modèle de cités, ils se sont peu penchés sur les objets et les choses concrètes qui faisaient ces attachements. D'autres travaux de sciences sociales pragmatistes viennent compléter cette approche. Par exemple, le courant des *Science and Technology Studies*<sup>27</sup> s'intéresse à des controverses « socio-techniques » où les objets, les non-humains, les techniques et les matières font l'objet d'une attention particulière (Latour, 1984, Akrich, 1989 ; Barthe *et al.*, 2001). En effet, pour la sociologue australienne Gay Hawkins, spécialiste des déchets et des plastiques, il faut « faire entrer les matériaux et les objets dans l'analyse » et « enquêter sur la manière dont ils viennent animer les controverses et les désaccords sur le savoir public » (Hawkins, 2017 : 26). Selon Antoine Hennion, le pragmatisme – malgré ses courants multiples depuis les origines (Céfaï *et al.*, 2015) – se définit d'ailleurs par son regard sur les « choses-relations » et non simplement sur la pratique, « un mot qui, lui, n'oblige nullement à remettre ainsi en cause le grand partage entre l'action des hommes et les choses sur lesquelles elle porte » (Hennion, 2013 : §25). Si je souhaite mobiliser la notion de *cités*, dont l'histoire récente est liée au courant pragmatiste, c'est donc en concevant ces *cités* comme des « collectifs hybrides » composés d'humains et de non-humains (Latour, 1997) dans lesquels émergent des questions et des controverses, des objets :

« [...] des objets qui soient des *pragmata* (William James) – ces choses en tant qu'elles ne sont pas données, mais en train de se faire – des *concerns* (John Dewey) – ces choses communes qui surgissent du débat public par leur mise à l'épreuve, sans qu'on puisse faire a priori la liste des enjeux, des acteurs ou des arènes de la discussion – tout cela dans un monde sans extériorité mais pluriel et ouvert » (Hennion, 2013 : §5).

Les plastiques de synthèse, comme les déchets, outre le fait d'être des objets matériels, répondent à mon sens à cette double définition de *pragmata* et de *concern*. Ils ont émergé durant mes enquêtes vietnamiennes, au contact de différents terrains dans lesquels la présence des objets – bouteilles, sacs, fragments, pâtes, microparticules etc. – devenait saillante, mais aussi problématique. C'est donc une « question plastique » que je souhaiterais aborder au fil des différents chapitres de ce texte – des chapitres que j'ai donc nommés *plasti-cités*.

Il me semble en effet que ces objets et matières concrètes posent des questions à la fois morales, politiques, écologiques, éthiques et esthétiques, que ce soit dans le contexte du Viêt Nam contemporain, mais également plus largement, dans les sociétés où ces objets cohabitent avec

---

<sup>27</sup> Études des sciences et technologies.

les humains. Les géologues, les archéologues et les stratigraphistes nous enseignent d'ailleurs qu'aucun espace de la planète ne serait totalement exempt de la présence de ces matières plastiques de synthèse, dont les microparticules font le tour du globe et s'immiscent jusque dans les couches de la croûte terrestre (Bonneuil & Fressoz, 2013) :

« [...] des substances entièrement nouvelles larguées dans les écosystèmes depuis cent ans (chimie organique de synthèse, chimie des hydrocarbures, plastiques, perturbateurs endocriniens, pesticides, radionucléides dispersés par les essais nucléaires, gaz fluorés) constituent une signature typique de l'Anthropocène dans les sédiments et fossiles en cours de formation. » (Bonneuil & Fressoz, 2013 : 28)

À ce stade, en effet, il est nécessaire de replacer la « question plastique » vietnamienne dans la controverse plus globale de l'Anthropocène, à laquelle il est désormais impossible de faire la sourde oreille. Ce grand récit anthropocentrique – c'est tautologique, mais il faut le rappeler – fait de l'humain la force géologique majeure de notre temps, ce qui a poussé la communauté scientifique à proposer ce mot pour remplacer l'Holocène, le terme employé pour qualifier la période géologique dans laquelle nous viv(i)ons depuis les 11 500 dernières années.

C'est au début de l'année 2000 que le scientifique néerlandais Paul Crutzen, prix Nobel de chimie pour ses travaux sur l'atmosphère et la couche d'ozone, a proposé ce concept, depuis débattu dans la communauté scientifique internationale autant que dans une communauté politique élargie. Les historiens Christophe Bonneuil et Jean Baptiste Fressoz se sont intéressés à l'Anthropocène en tant qu' « événement » et non en tant que « chose » (l'Anthropocène n'est pas un donné, c'est un concept débattu), afin de « prendre au sérieux l'histoire » tout en décryptant ce que ce récit implique politiquement. Ainsi, ils notent que « si le dérèglement écologique atteint une dimension jamais égalée, ce n'est pas la première fois que les humains se posent la question de ce qu'ils font à la planète » (*idem* : 12). Ils voient alors dans ce moment de questionnement globalisé l'opportunité de refonder des « humanités environnementales » en partant du principe qu' « il est impossible d'occulter que les relations 'sociales' sont truffées de processus 'écosystémiques' » (*idem* : 53). Si l'on évoque la question de l'usage d'objets en plastiques de synthèse, il est donc nécessaire, comme je l'ai expliqué précédemment, de lever l'invisibilité sur leurs ramifications socio-techniques, notamment celles liées aux hydrocarbures et en particulier à l'extraction du pétrole.

L'or noir est une huile minérale qui se forme selon un processus géologique et chimique. Il naît de l'emprisonnement dans la roche de matières organiques végétales qui n'ont pas été

assimilées par la biosphère<sup>28</sup> et qui, suite à leur maturation progressive en carbone fossile, deviennent des hydrocarbures. Remonter les filières matérielles permet ainsi de mettre directement en cause les dichotomies habituelles : quelle est la part de nature et quelle est la part de culture qui composent un sac plastique ? On constate par ailleurs que l'industrie plasturgique repose sur l'industrie extractive des hydrocarbures, qui, selon Pablo Servigne et Raphaël Stevens, est la pierre angulaire énergétique d'un système productif mondialisé et fragile, prêt à s'effondrer, et dont nous constatons déjà les dérèglements inquiétants (Servigne & Stevens, 2015). Or si les matières plastiques ont eu le succès industriel et commercial que l'on connaît, c'est pour leur solidité et leur *durabilité* physique (Boote & Pretting, 2010), ce qui fait même dire à certains industriels que les plastiques de synthèse sont inertes et ne risquent en aucun cas d'intervenir dans les cycles biologiques<sup>29</sup>, contrairement à ce que nombre d'études affirment<sup>30</sup>. Ainsi, de quelle durabilité matérielle parle-t-on (Monsaigne, 2014) ? D'une durabilité technique des objets à l'échelle des productions industrielles ? D'une durabilité problématique des plastiques retrouvés dans l'environnement et qui ne s'y dégradent que très lentement et très mal (Sivan, 2011) ? Une durabilité hors de l'expérience humaine, à l'échelle des processus géologiques ? Quelle est l'échelle spatiale et temporelle la plus pertinente pour comprendre les différentes ramifications socio-techniques liées aux déchets et tenter de formuler une réponse à la « question plastique » ?

### 1.7. Enquêtes et expérimentations

Ce détour rapide par les controverses en cours sur les polymères de synthèse nous enjoint à l'humilité et à l'usage de catégories adaptées, moins généralistes et plus spécifiques – que la dichotomie nature/culture, notamment – qui correspondent à une écologie qui, contrairement aux idées reçues, ne prend pas pour objet la nature, mais « en dissout au contraire les contours et en redistribue les agents » (Latour, 1995 : 17). Aussi, dans la controverse internationale sur la place de l'humain dans les bouleversements écologiques actuels, je rejoins la méfiance analytique et critique de Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz et propose de penser « l'événement Anthropocène » en redescendant sur un territoire parsemé de petites *plasti-cités*,

---

<sup>28</sup> Le cycle « habituel » des matières organiques végétales est celui d'une dégradation sur la croûte terrestre, dans la biosphère, par la production d'humus et la circulation biologique dans le vivant végétal. Le pétrole, et plus largement, les hydrocarbures, sont issus d'une fraction réduite de matières végétales qui n'intègrent pas ce cycle et qui se sédimentent, ce qui explique qu'ils ne soient présents que dans certains espaces circonscrits liés à des configurations bio-géo-chimiques favorables.

<sup>29</sup> C'est le cas d'un industriel français de la plasturgie que j'ai rencontré au Viêt Nam et qui défendait le fait que le plastique est recyclable à l'infini du fait de cette « inertie », à partir du moment où il n'était pas souillé par d'autres composés matériels, notamment organiques. Je reviendrai sur la question du recyclage plus longuement durant ce manuscrit.

<sup>30</sup> Voir par exemple les études sur la pollution des océans par les plastiques (Eriksen *et al.*, 2014), l'impact potentiels de la toxicité des micro- et nano-plastiques sur les écosystèmes (Chae & An, 2017) et leurs effets sur la reproduction des crustacés, qui serait affectée par une ingestion de ces éléments via le milieu aquatique (Sussarellu, *et al.* : 2016).

fabriquées à partir de mes enquêtes. Ces enquêtes sont elles-mêmes le fruit de transformations progressives, déterminées par le déplacement de l'ethnographe pris dans son terrain. Aussi si ce manuscrit s'intéresse aux déchets, aux matières plastiques et aux transformations écologiques du Viêt Nam, il traite également de l'expérience de l'enquête en tant que mouvement scientifique, à la fois intellectuel et physique, et de la manière de rendre cette expérience publique (Dewey, 2005). À travers la marche et la déambulation, j'invite donc les lectrices et lecteurs à parcourir et explorer avec moi ces *plasti-cités*. Ce concept qui est issu, comme je l'ai expliqué, d'une réflexion à la fois empirique et théorique, me semble intéressant parce qu'il est composite, hybride et pluriel, tout à la fois social, matériel et technique. Ce fil d'Ariane intellectuel, que j'utiliserai afin de ne pas perdre mon chemin dans la pluralité des échelles temporelles et spatiales, ethnographiques et conceptuelles, me paraît en effet propice à produire « des récits multiples, discutables et polémiques » de la question écologique actuelle (Bonneuil & Fressoz : 268). Car en effet, dans la septième cité des économies de la grandeur, la cité écologique (Latour, 1995) – s'il en est une – les réponses ne sont pas données d'avance :

« Qu'est-ce que l'état de petit dans la nouvelle cité ? Savoir qu'une chose a ou, au contraire, n'a pas de lien avec une autre, et le savoir absolument, irréversiblement, comme seul un expert sait quelque chose. À l'inverse, quel est l'état de grandeur ? C'est laisser ouverte la question de la solidarité entre les fins et les moyens. Tout se tient ? Non, pas forcément. On ne sait pas ce qui se tient, ce qui se trame. On tâtonne. On expérimente. On essaie. » (Latour, 1995 : 22-23)

Le manuscrit que je présente ici répond d'une certaine manière à ce projet de *cité écologique*, en présentant une expérimentation : celle de rendre compte, *plastiquement*, de plusieurs enquêtes sur les transformations écologiques à l'œuvre au Viêt Nam, à travers une perspective sociale et matérielle mettant au centre du dispositif les déchets, les matières plastiques et les humains. Il sera donc composé de six *plasti-cités* : quatre formes textuelles « traditionnelles » – c'est-à-dire des chapitres de thèse – et deux formes hybrides – une exposition et un film – introduites par un court texte et glissées au cœur du propos académique comme on fait une tentative. Chacune de ces formes rendra compte d'une dimension de la démarche globale d'enquête et de son analyse, entre ethnographie et théorie. En voici la présentation :

La *première plasti-cité* – ou *plasti-cité première*, car elle fonde toutes les autres – est celle de la situation ethnographique et de ma démarche scientifique. Il s'agit d'une enquête sur l'enquête, « [l]orsque l'expérience est accompagnée de la conscience de ce qu'elle 'fait' et de ce qu'elle 'transforme' (ou de ce qu'elle 'crée' comme dans l'art) » (Zask, 2005 : 29). Cette construction réflexive propose de montrer comment les concepts et les méthodes faisant sens

dans le reste du manuscrit se sont progressivement tissés dans l'expérience ethnographique. L'objectif est ainsi de construire un propos sur la multiplicité, tout en situant mon point de vue scientifique. J'y analyserai l'évolution de la situation d'enquête, initialement construite sur la déambulation urbaine dans des petites villes vietnamiennes ; je décrirai ensuite le mouvement d'ouverture de la recherche, résolument nomade, sur les vies sociales et matérielles des matières plastiques dans une perspective multi-située ; enfin je m'intéresserai à la question de la sensibilité de l'expérience de terrain, entre contraintes politiques et expérience esthétique. C'est la *démarche sensible*.

La *seconde plasti-cité* propose de revenir sur le déchet et de le considérer comme une chose commune à partir de laquelle se nouent des relations multiples, dont l'examen permet de décrire les agencements moraux et politiques locaux. Cette analyse synchronique et comparative repose sur trois « cas d'étude » : trois petites villes vietnamiennes du centre du pays. En faisant dialoguer ces trois situations urbaines circonscrites, il s'agit de décrire les relations intimes, quotidiennes, ordinaires et parfois théâtralisées entre les humains, les déchets et d'autres non-humains (objets techniques, paysages, animaux), afin de questionner plus largement la matérialité du politique. Entre normes, ordres, ajustements, marginalités et conflictualité, je propose de montrer comment le déchet peut nous aider à poser la question du commun : avec qui et avec quoi faisons nous communauté ? C'est la *chose commune*.

La *troisième plasti-cité* adopte une perspective diachronique en retraçant l'arrivée progressive des plastiques de synthèse au Viêt Nam, puis le développement d'une production nationale insérée dans les échanges mondiaux, notamment à travers des objets spécifiques : les emballages. Il s'agit de montrer comment les emballages plastiques ont reconfiguré les usages et les pratiques, notamment alimentaires, via leur hybridation avec des matières préexistantes, comme les feuilles de bananier. Je décrirai également comment la grande distribution, l'industrie agro-alimentaire et l'industrie plasturgique se retrouvent associées dans un processus accéléré de production et de consommation croissante d'emballages plastiques. Cette réflexion socio-historique me permettra de questionner la plasticité du régime communiste vietnamien depuis l'ouverture du pays avec le « Renouveau ». C'est l'*emballage plastique*.

La *quatrième plasti-cité* est dédiée au village de recycleurs du Nord Viêt Nam, *Minh Khai*, qui s'est avéré être le nœud matériel, technique et intellectuel d'où la « question plastique » traitée dans ce manuscrit est issue. Dans ce village de plus en plus médiatisé, au Viêt Nam et à l'international, se joue une variation locale d'une controverse globalisée sur le recyclage du plastique. Le recyclage, élément clé du credo environnementaliste qui promeut le tri des déchets



à la source et l' « économie circulaire », est ici entendu comme un mythe à la fois matériel – car alchimique – et social – car il permettrait « d'abolir la pauvreté »<sup>31</sup>. Les acteurs locaux du recyclage et les actants tels que les machines, les matières plastiques ou les eaux usées viennent mettre le mythe à l'épreuve et mettent en lumière des dégradations. Le village est envisagé dans une perspective multi-scalaire afin de comprendre la complexité des agencements socio-techniques dans lequel il s'inscrit. C'est *le mythe du recyclage*.

La *cinquième plasti-cité* est une composition hybride, à la fois photographique, dessinée et textuelle qui emprunte aux sciences sociales comme aux sciences environnementales. Il s'agit d'une exposition de médiation scientifique, que j'ai co-écrite avec Émilie Strady, géochimiste des eaux, et Kiêu Lê Thủy Chung, géologue, avec le soutien de l'IRD – Institut de Recherche pour le Développement. Entre les illustrations et objets graphiques composés par Elza Montalhuc, les photographies, les informations chiffrées et les extraits d'entretiens, cette exposition propose de suivre les vies sociales et environnementales des matières plastiques au Viêt Nam. C'est une expérimentation intitulée « *Matières plastiques : des vies sauvages* ».

La *sixième* et dernière *plasti-cité* de ce manuscrit est filmique. Il s'agit d'une composition ethnographique et réflexive fabriquée à partir de fragments vidéo et sonores recueillis dans une ville portuaire du centre du Viêt Nam, Quy Nhon. Elle questionne les liens qui se nouent entre cette ville et ses habitants à travers le temps, dans une perspective écologique. Cet objet filmique est conçu comme une médiation sensible entre l'ici et l'ailleurs, entre les personnes et les espaces, en mettant à l'honneur la parole de trois habitants ainsi que la mienne. La narration ne se veut pas analytique, mais plutôt évocatrice des questionnements qui traversent une recherche ethnographique dans ses aspects concrets comme dans sa dimension subjective. C'est un souvenir dédié *À nos ancêtres*.

---

<sup>31</sup> Cette expression provient d'un dessin d'enfant qui sera décrit et analysé en introduction de la plasti-cité n°4.

Plasti-cité n°1 :  
Démarche sensible



Hanoï - 2014

*52. Écrire avec le pied*  
Je n'écris pas qu'avec la main ;  
Mon pied veut toujours être aussi de la partie.  
Il tient son rôle bravement, libre et solide,  
Tantôt à travers champs, tantôt sur le papier.

Friedrich Nietzsche  
*Le gai savoir*  
Gallimard [1887] – 1950  
p. 30

## Introduction

Les déchets, puis les emballages plastiques, m'ont amenée à parcourir des kilomètres, en particulier au Viêt Nam, mais également ailleurs dans le monde, et à explorer des territoires dont je ne concevais pas l'existence au moment d'entamer ma recherche doctorale<sup>32</sup>. Ils ont été beaucoup couverts par la marche, une pratique intuitive que j'ai progressivement érigée en clé de voûte de ma méthodologie d'enquête, voyant dans cet acte primitif et constitutif du devenir humain<sup>33</sup> une ressource inépuisable et inaliénable de questionnements socio-anthropologiques. D'autres modes de déplacement, parfois à contre cœur, se sont révélés nécessaires afin de suivre des questions de recherche dont la résolution devenait, périodiquement, le seul moteur de mon mouvement. C'est également pour des raisons exogènes, en voyant par exemple qu'un chemin devenait impraticable, qu'un bourbier m'attendait à tel carrefour, que j'ai pris la décision de rendre mobile une recherche que je croyais initialement ancrée<sup>34</sup>. C'est donc une forme de nomadisme ethnographique qui a caractérisé mon travail de terrain durant ces dernières années. Cette mise en mouvement s'est tout de même limitée au Viêt Nam<sup>35</sup>, dont les frontières administratives ont constitué une des contraintes importantes me permettant de circonscrire le champ d'une recherche dont j'ai pu éprouver la plasticité, au sens propre comme au sens figuré<sup>36</sup>.

Si l'on peut voir dans la narration scientifique une réinterprétation, voire une justification, *a posteriori* des choix contextuels d'une recherche empirique (Namian & Grimard, 2013a), il me semble tout de même important d'accorder à ce nomadisme ethnographique une place de premier ordre dans l'exposition de mes résultats. En effet, je vois dans ce mouvement, mû par la marche, puis d'autres modes de déplacement, une caractéristique fondamentale de ma pratique d'enquête et de ma démarche scientifique. Aussi, parce que « l'analyse critique de la situation ethnographique [...] est [...] la condition de possibilité d'un savoir anthropologique ou sociologique » (Fassin, 2008 : 9), ce chapitre proposera d'examiner la manière avec laquelle

---

<sup>32</sup> Je mobiliserai tout au long du manuscrit les enquêtes que j'ai réalisées lors de mon master et celles réalisées dans le cadre du doctorat car elles se situent dans une continuité thématique et certaines des relations que j'ai nouées dès le master sont toujours actives actuellement, qu'elles soient professionnelles ou amicales. Le matériau ethnographique que je mobilise a donc été produit durant environ 16 mois passés au Viêt Nam (12 mois réalisés dans le cadre du doctorat et 4 mois lors du master).

<sup>33</sup> Ou du processus d'homínisation, pour reprendre les termes des paléanthropologues, c'est-à-dire le processus de différenciation des humains au sein de la lignée des homínidés, par l'apparition progressive de la bipédie (Warnier, 1999 ; Picq, 2015). J'y reviendrai par la suite.

<sup>34</sup> Le premier projet de recherche s'intitulait « Politique des déchets et identité urbaine au Viêt Nam : vers une anthropologie de la ville en développement. » et il prévoyait que je concentre mon attention sur deux petites communes d'une région centrale du pays. L'objectif était de réaliser une comparaison des enjeux liés aux déchets via ces deux « cas d'étude ».

<sup>35</sup> Quelques débordements internationaux ont pu être observés, de manière très marginale.

<sup>36</sup> J'ai fait état, dans l'introduction, des deux mouvements intellectuels, l'un empirique, l'autre théorique, qui m'ont amenée à réfléchir à ce concept particulièrement riche dans le cadre d'une recherche sur les matières plastiques de synthèse.

la déambulation et l'itinérance ont contribué à construire le propos général de cette thèse. J'analyserai donc ma posture scientifique au prisme du déplacement et l'expérience sensible associée à celui-ci, en mêlant des réflexions méthodologiques sur l'enquête ethnographique, une restitution d'expériences de terrain et des développements épistémologiques sur la science et ses conditions de production. L'articulation de ces différents éléments théoriques et empiriques vise à ancrer l'écriture dans l'expérience de l'enquête et ainsi, à construire une « épistémologie de terrain » (Olivier de Sardan, 2008 : 19), dont les questionnements, je l'espère, serviront à la compréhension de mon objet de recherche, déployé dans les différents chapitres de ce manuscrit. J'ambitionne également, au-delà de l'objet spécifique de cette recherche, de soulever des questions disciplinaires plus générales et communes aux sciences humaines et sociales ayant recours à l'enquête ethnographique. Cette première *plasti-cité* s'intéresse donc à une double transformation : celle de l'ethnographe pris dans le processus d'enquête et celle de la prise de forme d'une recherche à partir de l'expérience.

Le principe moteur de mon propos sera la pratique de la déambulation, c'est-à-dire de la mise en mouvement d'un corps<sup>37</sup> par la promenade, une activité ouverte sur les aléas de la situation et sans but préétabli. Si la marche constitue le point de départ de ma réflexion sur la déambulation, j'associerai à cette dernière notion d'autres expériences de déplacement et de mise en mouvement, qu'elles soient d'ordre physique et/ou intellectuel. Je m'intéresserai ici au développement de la recherche *en chemin*, c'est-à-dire aux changements qui interviennent dans le cadre de l'expérience ethnographique et qui impliquent la construction du propos socio-anthropologique, car « [l]e changement est toujours [...] à la fois changement de parcours et changement de forme, déplacement et transformation » (Malabou, 2005 : 60). Cette réflexion sur la construction d'une recherche scientifique s'apparente à la proposition d'un « empirisme radical » élaboré par William James (James, 2005), pour qui « la connaissance est produite par l'ambulation dans le flux de l'expérience » (James, 1907 : 399). Pour le philosophe pragmatiste américain, le processus de *connaissance ambulatoire* s'oppose à une logique d'élaboration intellectuelle *saltatoire*, c'est-à-dire qui suppose un saut d'une idée à une autre (les idées étant conçues comme des variables discrètes et finies). Si la *connaissance saltatoire* repose sur l'abstraction, la définition de systèmes *a priori*, ainsi que des raisonnements hypothético-déductifs, il entend intégrer la *connaissance ambulatoire* dans la concrétude et la complétude du monde (*idem*)<sup>38</sup>. Dans cette première partie consacrée à ma *démarche*, je choisis de suivre

---

<sup>37</sup> Ici, le corps fait référence à un tout, physique et psychique, deux composantes souvent distinguées, parfois opposées, et que je ne souhaite pas dissocier plus avant.

<sup>38</sup> Dans sa lecture de William James, David Lapoujade affirme que « [d]u point de vue de l'empirisme radical, les distinctions sujet/objet, pensée/matière, monde psychique/monde physique ne sont que des interprétations – rien d'autre que des séries de

la proposition empiriste au mot, en prenant comme objet de réflexion mes propres déambulations ethnographiques, afin de montrer comment elles structurent l'analyse socio-anthropologique dont les différents fragments sont rassemblés dans ce manuscrit. Ces déambulations s'inscrivent dans la continuité mouvementée du parcours de recherche et laissent une grande place aux revirements et à l'imprévu. En effet, qu'il s'agisse de la flânerie urbaine – quand la marche fait percevoir l'espace en mouvement, de l'errance intellectuelle – où l'on navigue d'écrits en écrits par association d'idées en chaîne, ou bien encore du voyage – lorsque le corps a recours à des moyens de locomotion l'amenant à parcourir de longues distances en peu de temps<sup>39</sup>, la déambulation répond à une logique de pas à pas. Cette itinérance suppose de cheminer dans une variété de contextes, au sein desquels le sujet négocie perpétuellement la direction de son mouvement. La déambulation, dans ses dimensions physiques et intellectuelles, crée ainsi la possibilité d'une émergence, au sein des situations, de l'imprévu et du fortuit, que l'on pourrait regrouper sous le néologisme de « sérendipité » (Namian & Grimard, 2013a). En effet, dans cette mise en mouvement, il n'y a pas de destination finale fixée, mais le trajet est, en permanence, en train d'être inventé. La déambulation me semble donc être une porte d'entrée heuristique pour questionner l'épistémologie dans laquelle j'entends inscrire cette thèse, une épistémologie tentant « de réconcilier [les] éléments procédant à la fois du hasard *et* de l'intelligence d'une programmation scientifique » (*idem* : §2), et faisant l'effort de réfléchir conjointement empirie et théorie.

Différents ouvrages montrent comment la pensée – *via* l'écriture et la lecture notamment – et la marche se font écho (Solnit, 2002 ; Gros, 2011 ; Le Breton, 2012, Picq, 2015). Ces pratiques semblent même consubstantielles chez certains poètes, écrivains et philosophes parmi lesquels on cite généralement Jean-Jacques Rousseau, Friedrich Nietzsche, Søren Kierkegaard, Henry David Thoreau, Arthur Rimbaud ou Walter Benjamin.<sup>40</sup> Plus rarement, on trouve des références féminines, comme Jane Austen, pour qui la promenade dans les vastes jardins anglais du XIX<sup>e</sup> siècle devenait source d'inspiration littéraire, mais aussi de libération physique et intellectuelle, tant les femmes étaient habituées à être recluses à la maison (Solnit, 2002). Ces différents écrits récents sur la marche, ainsi que de plus anciennes réflexions mettant

---

signes » (et non des ontologies) qui sont reliées par des chaînes d'interprétation et de réappropriation de « l'expérience pure », dans laquelle ces différentes catégories apparaissent unifiées (Lapoujade, 2007 : 46).

<sup>39</sup> On peut penser aux bottes de sept lieues, mais aussi aux bicyclettes, aux voitures, aux avions, qui transforment l'expérience phénoménologique du déplacement (Ingold, 2012), mais peuvent être situés, à mon sens, dans une forme de continuité avec l'expérience déambulatoire, si l'on modifie l'échelle de l'observation et que l'on analyse les nouvelles contraintes et les nouveaux espaces de libertés offerts au corps en mouvement.

<sup>40</sup> Liste non exhaustive.

directement en lien l'activité de penser et de marcher<sup>41</sup>, permettent selon moi de mettre en évidence la continuité de l'expérience sensible chez l'individu et ainsi de réfléchir à la subjectivité de manière unitaire. Historiquement cependant, la philosophie européenne, notamment avec Descartes, s'est efforcée de distinguer corps et esprit, émotions et raison. Les travaux sur la marche permettent au contraire d'identifier un lien entre une pratique que l'on pourrait classer dans la catégorie des activités physiques – il pourrait aussi s'agir d'un sport<sup>42</sup> – et d'autres, que l'on pourrait considérer comme intellectuelles<sup>43</sup>. À la manière des auteurs travaillant à relier pratique pédestre et pratique intellectuelle, je souhaite donc mettre en avant l'unité d'expérience du chercheur nomade dans le cadre de sa pratique scientifique.

Au-delà de la marche, qui constitue le point de départ de ma réflexion sur la construction du savoir scientifique, je m'intéresserai donc à la déambulation dans une acception plus large. Réfléchir à la mise en mouvement du corps, une unité dans laquelle s'imbrique une multiplicité de dimensions, permet de mettre en évidence les différentes facettes du déplacement du chercheur. Il se déplace en effet dans des espaces à la fois matériels et mentaux, défrichant ainsi des « chemins-de-pensée » (James, 2005 : 71). Parmi les espaces de la recherche, on retrouve *le terrain* – un espace à la fois physique et mentalement construit<sup>44</sup> par et pour la pratique de l'enquête (Copans, 2008). Le *terrain* de l'anthropologue est, dit Jean Copans, autant un lieu qu'un objet scientifique et il se rapproche en cela d'un autre espace que parcourt le chercheur : son *domaine de recherche*, qui partage avec le *champ scientifique* d'être un espace conceptuel et matériel, structuré et habité par des pensées, des auteurs, des livres, des institutions. Ces espaces sont soumis à des enjeux structurels, des luttes de positions, des controverses dans lesquels toute personne est prise (Bourdieu, 1975). Centrer son attention sur le déplacement du chercheur dans ces espaces suggère donc d'emblée que celui-ci y occupe une position située et qu'il peut faire varier cette situation, dans la limite des contraintes qui s'exercent sur lui, par pas de côté successifs. Les questions liées à la position de l'ethnographe *sur le terrain*, au point de vue de l'observateur ou encore la notion de « savoir situé » (Haraway, 2007) occuperont

---

<sup>41</sup> Même si l'on peut voir un lien entre marche et pensée dès la philosophie grecque (avec les philosophes péripatéticiens notamment), Rebecca Solnit considère que c'est Jean-Jacques Rousseau « qui a posé les bases de l'édifice idéologique où la marche serait bientôt enchâssée », car c'est l'un des premiers à avoir directement écrit et élaboré une pensée sur la marche (Solnit, 2002 : 29).

<sup>42</sup> La philosophe et ancienne sportive de haut niveau Isabelle Queval fait le parallèle entre l'effort intellectuel demandé par l'écriture et l'effort physique demandé aux personnes pratiquant un sport. Ces deux efforts font selon elle référence au même système de valeur impliquant le dépassement de soi, en passant éventuellement par la douleur (Queval, 2017).

<sup>43</sup> J'utilise cette distinction physique / intellectuel de manière schématique. Car, par exemple, les activités comme penser ou écrire mettent également en jeu des mécanismes physiques. On pensera à la mise en mouvement des mains et du corps dans l'écriture manuscrite ou assistée par ordinateur, ou encore la mise en mouvement des neurotransmetteurs entre les synapses lorsque l'on réfléchit. Je reviendrai dans le point 1.1. sur cet aspect.

<sup>44</sup> *Le terrain*, une notion constituante de l'anthropologie et du métier de chercheur en sciences sociales, est également une métaphore (Perrot & Soudière, 1994).

donc une place de choix dans l'argumentation qui suit. Ces réflexions seront soutenues par un recours aux images, en particulier à des photographies produites au cours de mes enquêtes. Je considère ici l'appareil photographique – un outil cardinal de ma panoplie professionnelle<sup>45</sup> de chercheuse – comme une extension du corps de l'ethnographe déambulant. En commençant par la prise d'images fixes, j'ai progressivement élargi mon usage de cet outil à la prise d'images animées, de vidéos<sup>46</sup>. La mobilisation des images produites lors de mes enquêtes et une analyse réflexive des conditions de la prise de vue me permettront de questionner avec acuité les notions de point de vue situé, de cadre d'expérience, de perception sensorielle et de « perspectives partielles » sur le réel (*idem*). On pourrait reprocher à cette proposition fondée sur les images de renforcer une métaphore visuelle moderniste dans l'épistémologie des sciences sociales. Selon Johannes Fabian, en effet, l'idée du regard en anthropologie est liée à la « raison observatrice » et au scientisme des anthropologues. Elle serait alors un obstacle à une véritable rencontre avec l'Autre et au désir mutuel d'intercompréhension et d'échange dialogique avec les personnes (Fabian, 2017). Il me semble que ce biais peut être évité à partir du moment où l'image est analysée dans son rapport au sensible et à son partage (Rancière, 2000), une réflexion que je propose de mener en analysant la dimension sensible de ma recherche, à la fois d'un point de vue sensoriel, perceptif, mais également politique. Ainsi, dans ce chapitre, la démarche déambulée et sensible d'une ethnographe-photographe sera le fil rouge d'une réflexion plus générale sur la tension constitutive entre subjectivité et objectivité dans le cadre du travail scientifique.

Dans un premier temps, je décrirai la manière dont la marche et la déambulation sont devenues des outils de travail fondamentaux dans le cadre de mes enquêtes ethnographiques. Après des développements théoriques sur la mise en mouvement du corps, entre déplacements physiques, intellectuels et émotionnels, il s'agira de montrer comment la marche urbaine est passée du stade de l'intuition à une forme de méthodologie de recherche. Cette méthode s'est progressivement structurée et déployée sur *un terrain* déjà structuré par des pratiques ordinaires de la marche, imposant au chercheur déambulant de faire un pas de côté et de réfléchir aux implications scientifiques d'un tel décalage. Dans un second temps, je montrerai comment le mouvement et le nomadisme ethnographique sont devenus des outils essentiels de ma pratique d'enquête sur un terrain contraint, où le chercheur peut se sentir empêché, notamment par le

---

<sup>45</sup> Cette panoplie est constituée d'autres objets techniques comme l'équipement vestimentaire, le sac, le chapeau, mais également l'enregistreur, le carnet et le stylo. Les images sont donc à mon sens des matériaux ethnographiques au même titre que des observations ou récits extraits des carnets de terrain, ou encore des retranscriptions d'enregistrements issus d'entretiens. Je souhaite cependant développer des réflexions spécifiques sur leur statut dans l'analyse que je propose ici.

<sup>46</sup> Notamment par le recours à un smartphone, mais également avec un appareil photo numérique capable de filmer.

contexte administratif et politique du Viêt Nam contemporain. Après avoir décrit différentes situations de contraintes et de blocages, je montrerai comment ma recherche s'est progressivement ouverte sur une ethnographie multi-située, propice à comprendre les enjeux sociaux, matériels et environnementaux liés à ma recherche sur les déchets et les matières plastiques. Ce déploiement élargi de l'enquête, créant même des débordements ethnographiques hors du Viêt Nam, m'a imposé de réfléchir à mon positionnement de chercheuse dans le cadre des controverses socio-techniques multi-situées que j'ai pu étudier. J'expliquerai donc pourquoi j'entends adopter une *perspective chiffonnière* dans ce travail socio-anthropologique sur les déchets et les matières plastiques. Dans un troisième et dernier temps, je développerai une réflexion autour de la tension entre objectivation et subjectivité dans la construction d'une recherche en analysant ma pratique de l'image dans le cadre d'une ethnographie ambulatoire. L'image, fixe puis animée, me permettra de développer une réflexion sur la dimension sensible de la recherche et les questions inhérentes au partage et à la transmission du savoir, qui éclaireront les différentes tentatives de narration scientifique présentes dans ce manuscrit.

## 1. Marcher à la rencontre d'un terrain et de ses habitants

La confrontation avec les déchets est un moment singulier dans l'activité des marcheuses et des marcheurs, qu'ils soient en pleine flânerie où qu'ils avancent de manière déterminée vers un endroit précis. Lors d'une promenade dans les ruelles de la capitale portugaise après une conférence scientifique, j'ai relevé sur un mur un graffiti au message déroutant : « *clean is boring* », c'est-à-dire « ce qui est propre est ennuyeux ». Cela voudrait-il dire que, pour certains, ce qui est sale est amusant ? ou plus simplement, comme probablement pour tout chercheur travaillant sur les déchets, que ce qui est sale est intéressant ? La rencontre avec les déchets peut susciter différentes émotions – agacement, dégoût, énervement, tristesse, colère, intérêt ? – et faire agir : peut-être se contentera-t-on d'un détour, peut-être que cette rencontre provoquera un engagement plus fort avec la matière – ramasser les déchets « des autres », dénoncer leur présence, débiter une enquête etc.<sup>47</sup> Quoi qu'il en soit, pour le marcheur, il y a une transformation, il y a un avant et un après la rencontre avec ce quelque chose au milieu du chemin, ce quelque chose sur lequel on bute et qui questionne (Wiser, 2013). Cette idée de la

---

<sup>47</sup> Une enquête scientifique, mais aussi une enquête policière : dans le documentaire canadien *La loi et l'ordure*, réalisé par Stéphane Thibault en l'an 2000, on suit un service municipal de la ville de Montréal qui enquête à partir des déchets retrouvés sur la voie publique « au mauvais moment » ou « au mauvais endroit », par référence aux heures et lieux de passage de la collecte des ordures. Les employés municipaux, une « police des ordures » est mandatée pour fouiller les déchets et identifier leurs propriétaires afin de leur infliger une amende (Thibault, 2000).



rencontre en chemin – avec les humains comme les non-humains – invite à réfléchir plus largement à l’activité de la marche, au trajet parcouru, à cette ligne que l’on croit suivre mais que l’on trace tout autant, ainsi qu’au réseau des relations, le maillage – ou *meshwork* (Ingold, 2012) – dans lequel elle est prise : quel est la place de ce chemin parmi tous les autres ? qui l’a emprunté ? qu’a-t-il de particulier ? de banal ? qui ou quoi y rencontre-t-on ? et pour quelle raison ? Marcher, c’est aller à la rencontre et toute découverte effectuée sur le chemin peut ouvrir un univers de relations et de questionnements, ce qui en fait une activité intéressante pour la recherche en sciences sociales. Je tâcherai donc ici de montrer comment la marche déambulatoire est devenue une activité fondamentale de ma pratique d’enquête, alors qu’elle ne fait pas partie des outils habituellement décrits dans les manuels d’ethnographie<sup>48</sup>. Cette activité intuitive, répondant à une démarche de connaissance par l’expérience, s’est pourtant heurtée à un contexte local peu propice à sa réalisation. C’est donc, pour finir, la posture décalée de l’ethnographe, produite par cette pratique incongrue *sur le terrain*, dont je tenterai d’analyser les apports scientifiques potentiels.

### 1.1. De l’angoisse à la marche ?<sup>49</sup>

La formation universitaire en sciences humaines et sociales ne prémunit pas contre les doutes et les questionnements issus de l’expérience du terrain. Au contraire, ces questions font partie de la construction même de la recherche et de la démarche de production de connaissance. Or si le doute peut être le moteur d’un questionnement critique, comme le doute méthodologique défendu par Descartes dans sa philosophie de la raison, il s’agit de savoir utiliser cette disposition personnelle scientifiquement cultivée sans se laisser déborder par un doute plus largement existentiel aux effets éventuellement paralysants. Je montrerai ici comment la mise en mouvement, par la marche, peut permettre de domestiquer cette disposition de l’anthropologue au doute et à ses dérives anxieuses, ainsi que de constituer un élément de méthode d’enquête.

#### 1.1.1. En quête d’une méthode

Diverses émotions participent de la pratique et de l’environnement professionnels des chercheurs en sciences sociales. Certaines peuvent sembler encombrantes, nous empêchant de mener notre travail à bien. Parmi les émotions ambivalentes, on retrouve l’inquiétude : tantôt entrave, tantôt moteur de la pratique scientifique. Selon Didier Fassin, être inquiet est « une

---

<sup>48</sup> On peut toutefois noter que certaines formations aux sciences sociales intègrent à leurs enseignements la pratique de la promenade urbaine, dont les vertus pédagogiques sont nombreuses (Gélard *et al.*, 2016).

<sup>49</sup> On verra dans cette expression une référence au livre de Georges Devereux : *De l’angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* (Devereux, 2012)

condition de l'intelligibilité anthropologique et sociologique des sociétés humaines » et il fait même de cet état éventuellement passager, une disposition que le chercheur devrait développer (Fassin, 2008 : 10). Au-delà de l'inquiétude (un état de préoccupation, d'agitation et de mise en mouvement dont on peut relever l'intérêt heuristique de manière plus évidente) certains remarquent que les émotions par lesquelles passent les anthropologues sont plutôt de l'ordre de l'angoisse (Caratini, 2012 : 127 ; Tasia, 2014). Une gradation s'opère alors dans la définition des affects de l'anthropologue, car l'angoisse, contrairement à l'inquiétude, fait référence à la souffrance et à la douleur de l'individu dans la réalisation du travail scientifique, en y incorporant ainsi un champ lexical thérapeutique et médical. Ce glissement sémantique, de l'inquiétude à l'angoisse, peut s'expliquer par une filiation de pensée avec le fondateur de l'ethnopsychanalyse, Georges Devereux, auteur du livre éponyme *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Dès les années 1960, Devereux y proposait d'aborder la question de la réflexivité du scientifique dans la production de connaissances en sciences du comportement, en s'inspirant de l'épistémologie relativiste des sciences physiques transformées par les théories d'Einstein. La question des circonstances d'observation, conditionnées par la position singulière de l'observateur, devenait alors centrale pour identifier les biais d'analyse et expliquer la relativité des résultats. Devereux combattait donc les ambitions parfois positivistes des sciences du comportement, qui négligeaient selon lui les perturbations impliquées par les dispositions psychologiques des individus observateurs. Parmi ces perturbations, il identifiait les angoisses du scientifique, que celui ou celle-ci devait ne pas occulter, au contraire : « [l']angoisse bien comprise est source de sérénité psychologique et de créativité, et donc aussi de bonne science » (Devereux, 2012 : 147).

Il faut admettre que les premiers pas de l'anthropologue *sur le terrain* suscitent des affects ambivalents, teintés d'excitation et de profond doute sur la démarche entreprise : l'ethnographie « est en un exercice [...] fait de heurs et de malheurs [...] qui restera inévitablement source de perplexité de la part des défenseurs de méthodes plus classiques de production des connaissances, et source de plaisir, de 'gai savoir' pour ceux à qui il est donné de [la] pratiquer » (Petit, 2010 : 6). En anglais, le terme pour désigner le terrain, *fieldwork*, a pris une place telle dans la littérature scientifique qu'il en est venu à « 'subsumer toute l'entreprise ethnographique' » (Keesing & Strathern, 1998. cités par Fassin, 2008 : 7), faisant ainsi de cette expérience initiatique un rite de passage dans la profession (Copans, 2008). Parmi les outils principaux que décrivent les manuels d'enquête ethnographique pour encadrer ce travail déroutant pour le néophyte, on retrouve l'entretien semi-directif et l'observation participante. Or, si l'on peut se représenter la forme du premier (bien que la conduite d'un entretien en elle-

même recèle d'innombrables questions), la notion d'observation participante, attribuée au père fondateur de l'anthropologie de terrain<sup>50</sup>, Bronislaw Malinowski, n'est pas aussi évidente. L'observation participante, qui consisterait à « vivre au milieu des indigènes » afin de partager leur quotidien et d'observer les situations ordinaires, est une notion intelligible lorsque l'on identifie un village au milieu duquel planter sa tente (Malinowski, 1922). Elle l'est beaucoup moins dans le cadre d'une recherche dont les bornes géographiques, conceptuelles ou contextuelles (cadre du village, du bâtiment, du rituel, de la famille, de la communauté etc.) sont moins bien définies ou trop larges pour être appréhendées par le chercheur<sup>51</sup>. Il y a en effet des terrains qui semblent s'adapter plus facilement que d'autres à l'exercice de l'observation, mais cela n'empêche pas l'observation d'être une méthode d'enquête profitable dans des contextes moins circonscrits (Arborio & Fournier, 2008). Il faut donc nécessairement savoir réadapter ces préceptes théoriques et méthodologiques à d'autres cadres d'expérience et ce travail n'est pas sans générer de l'inconfort, de l'inquiétude ou même de l'angoisse.

Dans le cadre de ma recherche au Viêt Nam, la réalisation d'entretiens semi-directifs a été initialement empêchée (ou retardée) par une frontière linguistique. Si j'ai commencé à prendre des cours de vietnamien dès mes premières enquêtes de 2011, au Viêt Nam, puis dans une université parisienne durant quelques mois d'apprentissage intensif, ma maîtrise de cette langue tonale complexe<sup>52</sup> ne me permet pas encore de converser avec aisance sur le sujet de mon choix. Il a donc fallu trouver d'autres manières d'entrer en relation et de lancer le processus d'enquête : d'abord en recourant à l'anglais, une langue à la pratique relativement répandue au Viêt Nam ; en travaillant avec des interprètes ; en développant enfin ma propre manière de « faire de l'observation participante ». Mes activités d'ethnographe ont donc commencé par être les suivantes : observer, réfléchir et écrire<sup>53</sup>. Ces différentes activités, même si l'ethnographe y est préparé, peuvent être difficiles à justifier auprès de ses interlocuteurs, ce qui rend leur revendication plus délicate. Dans son essai savant sur la marche, Rebecca Solnit relève cette difficulté lorsque l'activité de penser est réalisée dans un contexte productiviste qui appelle des

---

<sup>50</sup> Avant Malinowski, les anthropologues travaillaient à partir d'informations recueillies par d'autres (voyageurs, missionnaires etc.). Ils ont donc été qualifiés d'*armchair anthropologists* : des anthropologues de salon (Petit, 2010).

<sup>51</sup> On peut penser aux terrains multi-situés, internationaux, ou variant les échelles d'analyse. Mais il faut convenir qu'aucun objet de recherche ne relève d'une entité circonscrite *a priori*. C'est plutôt la définition du cadre de l'enquête par le chercheur qui borne arbitrairement l'ethnographie et construit l'objet de recherche.

<sup>52</sup> Le vietnamien est une langue tonale qui nécessite une oreille musicale et une prononciation extrêmement précise. Chaque mot est composé d'une seule syllabe, qui change de sens en fonction de son altération tonale. Ainsi, la même syllabe peut avoir 6 sens différents : *ma* (fantôme) ; *mà* (trou de grenouille) ; *mả* (tombe) ; *mã* (apparence) ; *má* (joue) ; *mạ* (pousse de riz). En outre, ce seul exemple ne permet pas de rendre compte de la variété des diphtongues. Il faut encore ajouter à cela des accents locaux forts et des variations lexicales importantes du Nord au Sud. Tous ces éléments posent souvent des problèmes de prononciation et de compréhension pour les étrangers et parfois pour les Vietnamiens eux-mêmes.

<sup>53</sup> Puis faire des photographies, et, dans une moindre mesure, enregistrer des ambiances sonores – j'y reviendrai.

formes de justifications sur l'utilité d'une pratique et sa concordance avec la définition courante de ce qu'est *un travail*. Le travail est en effet souvent réduit à des acceptions très partielles, mettant en difficulté l'ethnologue, car observer ou penser est plus régulièrement associé au loisir, au temps libre, tant ces activités non quantifiables peuvent s'apparenter au désœuvrement ou à l'oisiveté<sup>54</sup>. Solnit suggère alors que l'on parvient mieux à réfléchir, « en faisant semblant d'agir, et rien n'approche plus ce désœuvrement que marcher. » Pour l'auteure et marcheuse, marcher « crée un équilibre subtil entre travailler et muser, être et faire » (Solnit, 2002 : 12).

C'est d'une certaine manière ce besoin de *faire* quelque chose, qui m'a poussée à marcher autant au Viêt Nam, tant le simple fait d'*être sur le terrain* semblait insuffisant et parfois désagréable<sup>55</sup>. Ce sont certaines rencontres qui m'ont obligée à expliciter cette manière de faire de l'ethnographie en marchant. Ainsi, en 2011, j'ai très vite eu recours à deux jeunes interprètes à qui j'ai dû expliquer mon travail et ma méthode d'enquête. Or j'étais encore relativement démunie pour identifier les interlocuteurs à contacter, les lieux à explorer. J'ai donc débuté en définissant une méthode d'exploration simple : parcourir des petites villes à pied, en faisant du porte à porte pour rencontrer des habitants et nous entretenir avec les personnes sur le vif. Nous avons donc commencé à *faire* de l'ethnographie ensemble, en marchant côte à côte.

Cet équilibre entre *être* et *faire* est probablement une tension inhérente à la pratique ethnographique. L'identité de l'anthropologue est elle-même fluctuante : il est tantôt scientifique distancié, tantôt enquêteur impliqué, tantôt individu embarqué dans la routine du quotidien. Selon Jeanne Favret-Saada, l'anthropologue doit en effet assumer cette multiplicité d'expériences et cette ambivalence entre le moment où l'on *est pris* dans l'enquête et le temps de la *reprise* réflexive et analytique sur l'expérience (Favret-Saada, 2009). Cette position difficile à assumer auprès des interlocuteurs peut toutefois révéler des fragilités, chez la personne de l'enquêteur et dans son enquête. Dans le contexte ethnographique, une définition du positionnement du chercheur par la pratique peut alors lui permettre de conjurer ses propres inquiétudes et d'afficher un *ethos* professionnel plus rassurant pour les personnes qu'il rencontre (Devereux, 2012). Il convient alors de se demander si la méthode est un instrument rassurant employé par l'enquêteur pour protéger son identité professionnelle et défendre son

---

<sup>54</sup> L'observation, comme l'entretien et l'enquête en général, peuvent aussi être assimilés à une activité policière, de contrôle ou d'espionnage, ce qui peut rendre l'enquêteur ou l'enquêtrice indésirable.

<sup>55</sup> La solitude ou l'inactivité ont parfois été des éléments anxiogènes qui m'empêchaient d'écrire dans mes carnets de terrain. Pour écrire, il fallait avoir des choses à dire et donc provoquer des expériences. Je ne pouvais me résoudre à attendre que l'on me contacte pour *faire quelque chose*, ou que les tentatives de contacts que j'avais initiées aboutissent.

domaine d'activité face à d'éventuelles atteintes (réelles ou fantasmées), ou si cette méthode est véritablement productrice de connaissance :

« l'important n'est [...] pas de savoir si on *utilise* la méthodologie *aussi* comme un moyen de réduire l'angoisse mais de savoir si on le fait *en connaissance de cause* de manière sublimatoire ou, de façon inconsciente ou, *seulement* de manière défensive. » (Devereux, 2012 : 147-148)

On peut voir dans l'ouvrage de Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La rigueur du qualitatif*, une proposition pour combiner ces deux effets. D'un côté, son titre semble être un pied de nez aux pourfendeurs de la méthode qualitative des sciences sociales, à laquelle ils préfèrent les traitements numériques des statistiques et les analyses quantitatives (Olivier de Sardan, 2008). Ce plaidoyer pour la rigueur des sciences sociales peut donc être lu comme une manière de défendre un champ professionnel contre ses ennemis extérieurs tout en réaffirmant les identités internes en proie au doute (comme le sont souvent les étudiants), du fait des débats sur la scientificité des sciences humaines et sociales. D'un autre côté ce texte développe des éléments méthodologiques et épistémologiques intéressant la réflexion sur la pratique scientifique et propose une synthèse sur les débats ayant cours dans la discipline socio-anthropologique. Dans une moindre ambition d'exhaustivité, je propose de questionner la capacité de la marche utilisée dans l'enquête ethnographique à relever de cette heureuse conjonction d'intérêt : être à la fois une pratique capable de domestiquer un trouble professionnel et une méthode favorisant la production de nouveaux questionnements et résolutions scientifiques.

### 1.1.2. Créer l'écart : se mouvoir et s'émouvoir

On pourrait voir dans le fait de marcher debout, sur ses deux pieds, l'activité humaine par excellence. En effet, la bipédie est considérée comme le moteur de l'hominisation, c'est-à-dire la distinction progressive du genre homo au sein de la famille des hominidés, dont la seule espèce représentante de nos jours est *homo sapiens* : nous. Cette évolution majeure dans le mode de déplacement a progressivement remplacé la quadrupédie des grands singes (capables de bipédie temporaire) et libéré définitivement les mains des représentants du genre *homo*. Ce faisant, ceux-ci ont pu développer leurs habiletés dans la manipulation de la matière et la fabrication d'outils (Warnier, 1999). La bipédie s'est accompagnée d'un profond bouleversement morphologique, mais également psychologique. La boîte crânienne a cessé d'être suspendue à une colonne vertébrale horizontale – une position qui contraignait son poids et son articulation avec le reste du corps – et a pu se développer librement au sommet de l'édifice corporel. Cette position de la tête, désormais à la verticale, a permis d'offrir un espace de développement pour le cerveau, un organe devenu prééminent chez les humains, en

proportion de leur taille globale. Les élaborations intellectuelles de l'espèce sont donc profondément liées à l'acquisition progressive de la bipédie, ce qui fait dire à Pascal Picq, dans son livre *La marche : sauver le nomade qui est en nous*, que la marche est nécessaire à la pensée. Il s'inquiète alors de la propension des sociétés contemporaines à vouloir réduire les moments de marche en les remplaçant par la sédentarité ou le transport (Picq, 2015).

On voit ainsi comment marcher et penser sont des activités aux histoires entremêlées, ce dont témoignent l'évolution et la morphologie actuelle du corps humain. Plus récemment, les sciences cognitives tendent d'ailleurs à montrer que la concentration et la mémoire peuvent être améliorées par la pratique de la marche. Dans leur recherche sur les dispositifs cognitifs et sensorimoteurs impliquant deux tâches réalisées simultanément, Sabine Schaefer et son équipe notent que les performances des enfants durant des tests évaluant leurs facultés cognitives sont supérieures lorsqu'ils réalisent en même temps une tâche sensorimotrice. Parmi ces tâches sensorimotrices, marcher facilite et améliore leur concentration et leurs résultats aux exercices mémoriels (Schaefer *et al.*, 2010). Si les sciences cognitives développent des protocoles qui confirment que la marche peut faciliter l'exercice de la pensée, elles ne rendent pas compte de la complexité de l'expérience pédestre et de la variété des contextes dans lesquelles elle se réalise : marcher dans la rue, sur un chemin de randonnée ou dans un musée n'ont de commun avec le fait de marcher sur un tapis roulant de laboratoire que le fait de mettre le corps en mouvement<sup>56</sup>. Il est toutefois intéressant de réfléchir plus en détail à la nature de ce mouvement et de ses effets sur l'activité de pensée au-delà des exercices circonscrits des cognitivistes.

Tim Ingold affirme de son côté que « l'expérience du mouvement entre un lieu et un autre [...] est inhérent à la vie, au développement et au savoir » (Ingold, 2012 : p. 134). Il me semble en effet que la création d'un écart entre deux éléments, une tension constituante, crée le désir d'exploration, de compréhension et met en action corps et intellect. Si dans le mouvement corporel, c'est bien le chemin et l'itinéraire qui doivent faire l'objet de l'attention (*idem*), il en est de même dans le mouvement intellectuel. Comme le souligne François Jullien, c'est dans l'*écart* que se jouent les questionnements. Pour le philosophe à la fois helléniste et sinologue, « l'entre » deux pôles – en l'occurrence les traditions culturelles européennes et chinoises – est un continuum de relations, qui constitue un espace à la fois conceptuel et physique duquel des problématiques particulières émergent et s'imposent à la réflexion (Jullien, 2012)<sup>57</sup>. Comme je

---

<sup>56</sup> Je détaillerai différentes situations de marche dans le 1.2. de ce chapitre.

<sup>57</sup> Je transpose ici la réflexion de François Jullien sur l'altérité et le dialogue des cultures, dans laquelle il développe les notions d'« écart » et d'« entre ». Il critique une approche comparatiste reposant sur l'identification de « différences culturelles », dans la mesure où celle-ci contribue à essentialiser la culture et à recréer artificiellement des frontières, qui risquent de se révéler infranchissables. À l'opposé, il rejette également une forme d'universalisme aplanissant les écarts culturels et

le soulignais en introduction, William James a également développé une distinction entre le *saltatoire* et l'*ambulatoire* afin de qualifier le processus de construction du savoir. Si la *connaissance saltatoire* procède par abstraction et par évidence de ce qui existe dans l'intervalle entre un objet A et un objet B, la *connaissance ambulatoire* s'intéresse au contraire au processus et à l'expérience continue du mouvement, à l'itinéraire (James, 1907). Il s'agirait donc, pour développer une recherche, de créer des intervalles.

La mise en tension qui crée un écart entre le sujet et l'objet de sa quête, ou de son enquête, peut être favorisée, à mon sens, par une stimulation à la fois mécanique (par exemple marcher, se mettre physiquement en mouvement) ou par une stimulation affective, une autre forme de mouvement : en d'autres termes, l'ethnographe doit être en capacité de se mouvoir et de s'émouvoir. Si l'on mobilise une réflexion spinoziste sur les affects, la notion de *conatus* permet de décrire ce mouvement à la fois affectif, physique et intellectuel. Le *conatus*, est en effet à la fois associé à l'effort et au désir, car il s'agit de « l'impulsion qui fait passer du repos au mouvement, cette énergie fondamentale qui produit l'ébranlement du corps et initie sa mise en route à la poursuite d'un certain objet » (Lordon, 2010 : 18). Du reste, émotions, actions et réflexions sont profondément reliées dans l'expérience ordinaire<sup>58</sup> et « l'émotion forme l'adjuvant indispensable à la prise de décision cohérente avec la situation, du fait notamment de son soubassement sensorimoteur et sa propriété de préparation à l'action » (Richard *et al.*, 2016 : 224). Dans le cadre du déploiement d'une enquête de terrain, la prise en compte de la dimension affective est essentielle et il convient de construire « une approche globale de l'émotion (et non seulement psychologique, ni dissociée de l'action et de la raison) » (*idem*). C'est en particulier l'« intensification affective » que suppose l'expérience de la surprise qui offre « une portée épistémologique dès lors qu'elle ouvre à des tensions réflexives [...], à l'alimentation de tensions entre théorisation et empirie » (Genard & Roca i Escoda, 2013 : §10). Il me semble alors intéressant de montrer comment la marche permet de créer cette tension entre travail empirique et réflexion analytique, en favorisant notamment l'émergence de la surprise dans le cadre de l'enquête.

---

rassemblant tout dans une unité non problématisée, alors qu'elle est souvent le résultat de l'extension d'une perspective ethno-centrée (Jullien, 2012).

<sup>58</sup> William James relève le caractère ambigu des expériences affectives, une ambiguïté qu'il envisage d'ailleurs comme un avantage pour déconstruire la dichotomie corps/esprit, qui est liée à des opérations de classification – et non à un état objectif – qui peuvent varier selon les buts poursuivis : « Si 'physique' et 'mental' désignaient deux types de natures intrinsèques différents, immédiatement, intuitivement et infailliblement discernables, et que chacun des deux était fixé pour toujours au morceau d'expérience qu'il qualifie, on ne voit pas comment le doute ou l'ambiguïté auraient jamais pu surgir. Mais si, au contraire, ces termes sont des termes classificatoires, l'ambiguïté est naturelle » (James, 2005 : 126).

### 1.1.3. Mode mineur ethnographique : lenteur, attention et surprise

Marcher est une activité qui implique une certaine lenteur, comparativement à d'autres modes de déplacement. Cette lenteur intéresse également le fonctionnement de la pensée. L'écrivain Milan Kundera considère que « le degré de la lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire », et qu'à l'inverse, « le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli » (Kundera, 1998 : 52). Cette lenteur me semble intéressante dans la pratique de l'enquête. Elle permet d'une part de développer l'attention du chercheur en situation : il s'implique en se déplaçant, en observant, en interagissant et mémorise progressivement des éléments de détails du contexte dans lequel il évolue. De ce processus d'agrégation émergent des élaborations intellectuelles éventuellement détachées de la situation donnée. Éléments contextuels et souvenirs plus ou moins anciens se mettent en lien et s'organisent dans la pensée du marcheur. Elle chemine au rythme de ses pas.

L'attention du chercheur itinérant est par ailleurs paradoxale car elle oscille entre flânerie distraite, concentration intellectuelle et implication physique dans l'espace, ce qui la rend intéressante pour analyser les différentes intensités du travail ethnographique. *Sur le terrain*, en effet, il y a des moments forts, mais aussi des moments calmes qui requièrent autant que les premiers de cultiver une « hospitalité à la surprise » permanente (Genard & Roca i Escoda, 2013). Ces moments calmes sont d'ailleurs probablement les plus courants, ce qui demande au chercheur une attention sur la durée, pour relever les détails qui le guideront dans ses questionnements scientifiques. Dans certaines situations d'entretien ou d'observation participante emblématiques, on peut avoir la sensation d'une réalité dense et complexe, voire complète, demandant toute la concentration du chercheur qui regarde, enregistre, note, mémorise, participe etc. Ce sont des moments marquants dans le travail d'enquête, car l'attention y est à son apogée. Pour autant, d'autres moments semblent plus volontiers s'apparenter au *rien*, et donc à une perte de temps pour l'ethnographe. Ce presque rien est pourtant fondamental, comme le suggère Jean Pierre Olivier de Sardan qui considère qu'« [i]l faut, sur le terrain, avoir perdu du temps, beaucoup de temps, énormément de temps, pour comprendre que ces temps morts étaient des temps nécessaires » (Olivier De Sardan, 2008 : 45). Il me semble cependant que qualifier ces moments comme des « temps morts » ne rend pas justice à leur densité et à ce qu'ils peuvent receler d'intéressant pour l'enquête.

Quelle attitude faut-il alors adopter dans ces moments de flottement ? Il serait judicieux pour le chercheur de cultiver sa disponibilité à ce presque rien, sans pour autant chercher de la pertinence là où elle n'existe pas (et ainsi risquer de renforcer artificiellement des



interprétations, de surinterpréter à partir de peu). Au-delà de l'image de l'ethnographe totalement attentif à tout et en toute situation, je propose donc de réfléchir à la possibilité d'être ethnographe et de *faire* de l'ethnographie *en mode mineur*, pour reprendre et détourner une notion chère à Albert Piette. Ce mode mineur ethnographique s'inscrirait « [e]ntre l'indifférence et le fanatisme » de l'implication dans une situation, permettant à l'enquêteur de gérer « un dosage humain d' 'attention' et de 'souplesse intérieure' ». Il s'agirait pour l'ethnographe de cultiver méthodologiquement « le mode mineur de la réalité » (Piette, 1998 : 277). Une manière d'y parvenir pourrait être de s'inspirer de la notion d'attention ou d'écoute flottante développée par Sigmund Freud dans la pratique de la psychanalyse. Dans le cadre de la cure de parole que les psychanalystes proposent à leurs patients, ils travaillent en effet à développer une forme d'écoute singulière, entre attention et détachement, laissant travailler l'esprit (et l'inconscient) en toile de fond. Cette écoute flottante est le pendant de la libre association d'idées et de paroles dans laquelle doit s'inscrire la personne analysée (Chemama & Vandermersch, 2009). Pour le psychanalyste, il s'agit d'être disponible à l'émergence du sens et de l'interprétation, sans pour autant être activement à la recherche de ceux-ci. En anthropologie, cette écoute ou attention flottante ferait plutôt référence à l'observation, qui, comme le suggère Jean-Pierre Olivier de Sardan « circule entre deux pôles : l'observation flottante, et l'observation focalisée » (Olivier de Sardan, 2008 : 146). Mais au-delà de la seule dimension visuelle, la souplesse de l'attention et la sensibilité aux êtres et aux choses qu'il s'agirait de développer dans le cadre de l'activité ethnographique, permettrait à l'enquêteur d'équilibrer son travail entre les temps forts et les temps relâchés de l'enquête de terrain. La marche permet à mon sens de développer cette attitude dans les espaces où elle est pratiquée et éventuellement, avec les personnes avec lesquelles elle est pratiquée. Avant d'évoquer, dans la seconde partie de cette plati-cité, des situations de marche collective, durant lesquelles les conversations prennent une tout autre forme que dans des entretiens en face à face, l'écrivain Luis Sepúlveda nous offre une première conclusion métaphorique de ce que la marche fait à la recherche en duo :

« La tortue, d'un mouvement lent, très lent, fit demi-tour et revint dans le pré. Tandis qu'elle bougeait, avec l'escargot sur le dos, elle lui expliqua qu'il ne fallait pas craindre d'avoir peur et, en cherchant dans tout ce qu'elle savait, elle lui raconta que les humains disaient qu'un vrai rebelle ressentait la peur, mais qu'il la dominait. » (Sepúlveda, 2014 : 46)

Il s'agit maintenant de se demander dans quels contextes une telle pratique peut se déployer et de réfléchir plus spécifiquement à la posture de l'ethnographe dans ces situations singulières.

## 1.2. Faire un pas de côté : une heuristique du décalage

La marche est devenue une activité importante durant mes enquêtes, pour des raisons à la fois méthodologiques et affectives : à mon goût, c'est une activité mêlant l'utile et l'agréable. Or la « dimension affectuelle » du travail ethnographique évoquée en introduction (Favret-Saada & Isnart, 2008 : 208) ne doit pas faire oublier sa dimension affective, dans un sens plus ordinaire. Toutefois, j'ai été confrontée à certains obstacles, que nombre de marcheurs rencontrent dans le contexte de l'urbanisation vietnamienne. Il convient en effet de rappeler que marcher, cet « acte social et perceptif ordinaire » (Thomas, 2007) peut « comme se nourrir ou respirer, [...] revêtir des acceptions culturellement très diverses » (Solnit, 2002 : 11). Une description de certaines acceptions, certaines pratiques et certains contextes ordinaires de la marche au Viêt Nam semble donc nécessaire, en évitant toutefois de faire de ces quelques situations des révélateurs de ce que marcher voudrait dire pour l'ensemble de l'espace vietnamien<sup>59</sup>. La marche ethnographique exploratoire répond quant à elle à des objectifs spécifiques, engendre des situations non pas ordinaires, mais inhabituelles, tout en mobilisant une attitude et des dispositions subjectives qui font de l'ethnographe un marcheur peu commun. L'ethnographe déambulant devient alors un être difficile à classer parmi les catégories identitaires habituelles et la marche peut permettre de révéler les jeux d'identification réciproques propres au contexte d'enquête. Il conviendra alors de réfléchir plus avant au potentiel heuristique contenu dans la déambulation ethnographique, en décalage avec les acceptions locales ordinaires de la marche.

### 1.2.1. Aller à pied : *đi bộ*

En vietnamien, *marcher* est généralement traduit par *đi bộ*, combinaison de deux morphèmes<sup>60</sup> traduits respectivement par *aller* et *à pied*<sup>61</sup>. Il faut cependant préciser que le morphème *bộ* ne signifie pas directement *le pied*. C'est le terme *bàn chân*, qui désigne cette partie du corps humain. Le morphème *bộ* peut faire référence à une multitude de significations selon les différentes associations lexicales dans lequel on le retrouve. On notera qu'il fait parfois référence à la terre, au sol, notamment dans l'expression *lên bộ*, qui signifie *descendre à terre*

---

<sup>59</sup> Je souhaite ici me distancier d'une approche culturaliste sur la marche au Viêt Nam. Je ne considère pas cette entité géographique et administrative comme un tout homogène aux frontières identitaires rigides et qui serait caractérisé par une seule manière « vietnamienne » de marcher. Je renvoie ici aux nombreux travaux de l'anthropologie sur la construction sociale des nations, ethnicités, identités culturelles (quelques exemples : Brubaker & Cooper, 2000 ; Alonso, 1994).

<sup>60</sup> C'est-à-dire les particules élémentaires de la grammaire vietnamienne, dont la singularité est de ne posséder aucun mot pluri syllabique. Les mots exogènes, pluri syllabique dans la langue d'origine, sont d'ailleurs systématiquement scindés en plusieurs morphèmes. Exemple : *café* donne *cà phê*. De manière générale (et hors ces cas d'acclimatation lexicale), tout morphème peut être qualifié de lexème : c'est-à-dire qu'il est associé à une ou plusieurs significations lexicales. Cependant, certains de ces lexèmes ne s'expriment que dans des associations, des structures grammaticales à plusieurs morphèmes.

<sup>61</sup> Parfois le terme *đi* (*aller*) peut évoquer la marche, seul ou accompagné d'autres termes qualifiant la situation (le fait de se déplacer à deux par exemple). Mais *đi* est un terme très général – fonctionnant à la manière d'un verbe auxiliaire en français – qui est employé dans nombre d'expressions sans rapport avec la marche ou même le déplacement.

ou *mettre pied à terre*. L'expression *đi bộ* relève donc plus de l'action de cheminer sur le sol, de fouler la terre, que de celle de mettre un pied devant l'autre. Par ailleurs, si le français suggère une symétrie dans l'usage du pied ou d'un moyen de transport secondaire pour se déplacer – on va quelque part *à pied* ; *à bicyclette* ; *en voiture* ; *à cheval* – la langue vietnamienne opère, à mon sens, une séparation plus franche entre la marche et le déplacement recourant à un mode de transport. En effet, on peut associer le morphème *đi* (*aller*) à une multitude de manière de se déplacer : ainsi *đi xe đạp* signifie *aller à bicyclette*, *đi xe buýt* signifie *aller en bus* et *đi xe ô-tô* signifie *aller en voiture*. Dans chacune de ces expressions, le terme *xe* permet de désigner tous les moyens de transports<sup>62</sup> – un terme absent de l'expression *đi bộ*.

S'il n'existe pas de classement des modes de déplacement selon une échelle de valeur dans les traités de linguistique ou les dictionnaires, j'ai pu me rendre compte, par l'expérience répétée de la marche en ville ou à la campagne, que cette activité semblait poser problème pour nombre de mes interlocuteurs, jusqu'à être parfois dénigrée. Ainsi, la grande majorité de mes amis et interlocuteurs de passage s'est toujours inquiétée de mon désir de marcher, cherchant souvent à limiter mon effort en me suggérant d'autres moyens de locomotion, et faisant parfois même un détour pour me déposer à destination en motocyclette. Marcher, *đi bộ*, ferait alors référence à un manque, l'absence d'un moyen de locomotion permettant de s'extraire du sol : le marcheur ou la marcheuse serait contraint, maintenu, terre-à-terre, condamné à un effort désagréable. Réciproquement, une amie vietnamienne m'a raconté avec émoi à quel point elle avait « beaucoup marché » pendant son voyage en France, expliquant que cette expérience avait été intense, fatigante et surprenante (voire réjouissante), me rappelant ainsi qu'au Viêt Nam, on ne marchait pas autant.

L'idée que la marche serait problématique ou peu valorisée mérite cependant quelques précisions, car cette hypothèse recouvre une variété de situations, selon les espace-temps durant lesquels s'exprime l'activité de marcher, mais aussi selon les acteurs qui la pratiquent. En effet, il ne semble pas adéquat de marcher dans la rue ou au bord d'une route (marche que je pratique abondamment) et celles et ceux qui le font sont souvent condamnés par la nécessité d'un déplacement qui ne peut être réalisé d'une autre manière. Autrement dit, ce sont principalement les pauvres qui marchent, quand ils n'ont pas, *a minima*, une bicyclette pour se déplacer. Parmi ces personnes, que l'on voit arpenter les rues vietnamiennes, on retrouve de vieilles femmes portant le chapeau conique emblématique de la ruralité rizicole. Ce sont souvent d'anciennes paysannes, sans retraite et trop fatiguées pour travailler la terre pour leur subsistance. Elles

---

<sup>62</sup> Il relève des termes « classificateurs », propres à la langue vietnamienne et d'autres systèmes linguistiques.

circulent lentement, à pied, de terrasses de café en arrêts de bus, en passant par les petits restaurants de rues où sont installés leurs cadets, vendant des billets de loterie pour ne pas afficher qu'elles mendient. Ce sont également des paysannes qui vendent des produits de leurs récoltes en porte à porte, avec des paniers à balanciers. On retrouve ces mêmes paniers chez les paysannes qui recourent à la collecte des ordures pour les vendre sur le marché des matières recyclables ou réutilisables, afin d'augmenter leurs revenus. Peu de ces femmes circulent encore à pied, car la bicyclette permet de couvrir un territoire plus grand, mais on peut apercevoir certaines d'entre elles dans la rue<sup>63</sup> :

### Une collectrice de déchets recyclables



J'ai rencontré cette femme en 2011, lors de mes premières enquêtes de terrain au Viêt Nam, dans une petite ville du centre du pays. Aidée de ma traductrice de l'époque, avec qui je sillonnais les rues de la ville, nous avons très brièvement échangé. Elle nous a expliqué qu'elle ne pouvait pas s'acheter de bicyclette et qu'elle était obligée de réaliser sa collecte en marchant.  
– 2011 – Binh Định

Parmi les marcheurs réguliers, on rencontre aussi certains étudiants, une population structurellement désargentée, au Viêt Nam ou ailleurs. Beaucoup possèdent cependant une bicyclette, de plus en plus souvent électrique, et certains conduisent même un scooter. Il semble ainsi que, pour les vietnamiens en capacité de s'acheter un moyen de locomotion motorisé ou non motorisé<sup>64</sup>, la marche devrait se réduire à sa portion minimale. Cela entraîne les

---

<sup>63</sup> Le travail de collecte des ordures en porte à porte, ou sur les décharges, et les filières dans lesquelles il s'inscrit sera décrit plus longuement dans les chapitres suivants.

<sup>64</sup> La voiture est de moins en moins rare, y compris dans les villes provinciales. Mais elle ne remplace pas encore les deux-roues motorisés pour toutes les activités de la vie quotidienne, du fait des habitudes de déplacements, mais aussi de différentes contraintes structurelles. Par exemple, la consommation en essence des deux-roues reste très largement inférieure à celle des

conducteurs et conductrices de deux-roues à s'arrêter au plus près de leur lieu de destination et parfois, à ne pas retirer leur casque de leur tête s'ils ont posé pied à terre, car leur départ pétaradant est imminent.

### Le devenir motocycliste



De nombreuses personnes gardent leur casque sur la tête lorsqu'elles font des courses, au marché ou sur le bord de la route, car leur départ en moto est toujours en vue. Pour les femmes, en particulier, qui craignent souvent le soleil et sortent rarement sans chapeau (et d'autres protections du visage et du corps), le casque remplit alors une double fonction de couvre-chef obligatoire (selon les règles de circulation) et nécessaire (pour se protéger du soleil). – 2014 – Bình Định

#### 1.2.2. *Espaces contemporains de la marche*

Si l'on rencontre quelques marcheurs dans les centres-villes denses, où de nombreuses activités, notamment commerciales sont regroupées (comme dans le quartier des 36 corporations en plein cœur de Hanoï), la marche urbaine n'est pas une activité très prisée au Viêt Nam. Il faut avouer que la voirie et ses usages divers sont rarement favorables aux piétons, malgré la présence de trottoirs. En effet, ceux-ci sont envahis par les activités commerciales ou encore utilisés comme parkings par les propriétaires de deux-roues, qui deviennent autant d'obstacles sur le chemin pour un piéton :

---

voitures lorsqu'il s'agit de petits déplacements et la voirie est globalement peu adaptée au stationnement temporaire ou régulier des voitures.

## Un trottoir envahi



Cette photographie a été prise dans la ville de Quy Nhon, une ville moyenne au centre du pays, qui constitue une des zones principales de mes enquêtes. – Mars 2014 - Bình Định

Certains espaces de la ville sont pourtant de plus en plus dédiés à la marche, une activité pédestre imposant de fouler le sol – élément dont les caractéristiques spécifiques (en termes de revêtement notamment) méritent en effet une attention particulière. Ces espaces sont, pour les plus caractéristiques des espaces urbains, les parcs et, plus récemment, les centres commerciaux. Ils partagent le fait d’être pavés, d’un revêtement souvent esthétique et agréable à fouler (ce qui n’est pas le cas de nombreux bas-côtés, notamment à la campagne). Ils sont également circonscrits, ce qui les distingue de la rue et leur permet d’être contrôlés par des entités spécifiques, régulant leur accès<sup>65</sup>. Le type de marche que l’on y pratique n’a pas grand rapport avec l’idée d’un déplacement utilitaire. Il relève plus de la flânerie et des plaisirs de la lenteur, car cette marche récréative s’intègre alors pleinement dans le temps libre. Si l’on va au parc ou au centre commercial, on dira d’ailleurs que l’on va faire une promenade avec l’expression *đi chơi*, composée de *đi*, marquant toujours le mouvement, et *chơi*, verbe que l’on traduit généralement par *jouer*, *s’amuser*. Le terme *chơi* est d’ailleurs parfois associé à l’idée d’une facilité d’action ou d’une forme de distraction frisant le désœuvrement, comme avec l’expression *làm chơi*, que l’on traduit par *faire quelque chose sans but*.

---

<sup>65</sup> Cette définition rapide exclut des espaces hybrides, entre voirie et parc, comme les promenades, dont certaines villes sont dotées. A Quy Nhon, on retrouve une promenade de bord de mer, où les marcheurs se rendent au coucher du soleil. A Hanoi, on retrouve également les promenades longeant les lacs du centre-ville. Ces espaces ne se sont pas clos et leur accès n’est pas régulé, mais ils sont associés à des usages similaires aux parcs.

## Déambuler au parc



A Phú Phong, petite ville de la province de Bình Định, au centre du pays, le parc du musée Quang Trung, héros national aux racines locales, est très prisé pour les promenades de la vie quotidienne ou lors d'événements festifs. Sur la seconde image, les promeneurs se rendent dans le parc pour profiter des animations organisées dans le cadre des festivités du nouvel an. – 2011



Les parcs sont, très généralement, interdits aux deux-roues, que les conducteurs doivent laisser aux parkings prévus à cet effet. On est alors contraint d'y marcher, mais il est encore possible de garder son casque sur la tête. – 2014 – Bình Định

La plupart des communes vietnamiennes dispose d'au moins un parc, entretenu par un personnel souvent conséquent et visible, qui est chargé de tailler, de garnir et d'arroser les massifs de fleurs, ou de nettoyer les allées. Les parcs constituent en effet un des éléments urbains de l'affirmation de la puissance publique, dans la théâtralité des festivités saisonnières, mais également dans des temporalités plus quotidiennes. C'est le cas notamment dans le

contexte des républiques socialistes, comme en République Populaire de Chine, où l'État s'est historiquement impliqué dans la performativité du pouvoir et dans la ritualisation des pratiques collectives visibles au parc, marquant ainsi des générations de citoyens dans leurs usages de ces lieux (Richaud, 2016). Si les autorités communales vietnamiennes accordent de l'importance à l'apparence des parcs, c'est donc pour des raisons multiples, allant au-delà des considérations esthétiques. Ainsi, ces lieux constitutifs de la ville, quelle qu'en soit la taille, offrent des possibilités de distraction pour les citoyens et organisent même leur vie quotidienne, dans ses aspects individuels et collectifs : le parc est utilisé comme lieu de rencontres, de repos, mais aussi de pratiques artistiques ou encore sportives. Marcher relève alors du plaisir ou de l'exercice physique<sup>66</sup>, ce que la tenue des marcheurs peut parfois révéler : les chaussures de sports et les pantalons amples constituant l'essentiel de la panoplie destinée à la marche sportive.

Si le parc est un lieu de distraction ancien, ce sont désormais les centres commerciaux qui accueillent de plus en plus les promenades pédestres des citoyens. Ces lieux, gérés par des sociétés multinationales et ouverts au public selon des horaires précis, sont devenus des attractions dans les villes contemporaines asiatiques, comme partout ailleurs dans le monde<sup>67</sup>. Clos, ils prétendent parfois créer une ville dans la ville, comme en témoigne le nom du plus grand centre commercial de Hanoï : le Royal City. Marc Augé les qualifierait plutôt de « *non-lieux* », car la relation que les personnes y développent se bornerait, selon lui, uniquement à des formes de consommation répliquées à l'identique dans chaque pays, contrairement aux relations de co-construction identitaire existant dans les *lieux*, comme entre les habitants et leur ville (Augé, 1992). Cet extrait tiré de mon carnet de terrain, écrit après un week-end de 1<sup>er</sup> mai (jour férié), passé en compagnie d'une famille vietnamienne<sup>68</sup> à explorer des sites patrimoniaux du Nord du pays, montre comment la visite d'un centre commercial peut s'intégrer dans une sortie « culturelle » : la consommation reste alors avant tout visuelle et sujette aux élaborations imaginaires. Cette sortie de deux jours, qui avait nécessité la location d'une petite voiture et d'une nuit d'hôtel en province, s'est conclue par une promenade familiale au Royal City :

---

<sup>66</sup> Dans de nombreux parcs vietnamiens, comme sur les promenades longeant les rivières ou le bord de mer, du mobilier destiné à créer des parcours de santé, ou de forme a été disposé : barres fixes et parallèles, structures à balancier, machines de musculation métalliques etc.

<sup>67</sup> Si j'évoque ici la présence des centres commerciaux, je décrirai l'évolution des modes de consommation vietnamiens à travers la question des emballages dans ma troisième *plasti-cité*, intitulée *L'emballage plastique* (partie 2).

<sup>68</sup> J'ai rencontré les parents de cette famille via mon rattachement à une université de la capitale. Ce sont tous deux des fonctionnaires diplômés de l'enseignement supérieur vietnamien.



*Nous allons au nouveau centre commercial appelé Royal City. C'est un immense complexe de luxe avec patinoire et piscine intégrée. Toute la famille est excitée. Mme Linh<sup>69</sup> m'explique que c'est la première fois qu'elle vient. Nous manquons de nous perdre dans l'immense parking souterrain. « C'est tout nouveau au Viêt Nam ! Cela fait peut-être un an qu'il a été construit. Les gens ne sont pas encore habitués comme en Thaïlande. » Au programme : balade et lèche vitrine. La seule chose que nous achetons durant notre longue promenade, ce sont les glaces à 3 000 VND du KFC<sup>70</sup>, un prix imbattable<sup>71</sup>. Nous en mangeons même deux chacun. [Carnet de terrain du 3.05.2014]*

Outre le lèche vitrine, de nombreuses animations organisées au sein du Royal City ont permis de rendre la promenade riche en expériences – à défaut de réaliser des désirs de consommation, car tout était considéré comme hors de prix, sauf les glaces. Dans les allées, nous avons rencontré des calligraphes faisant des démonstrations en costumes traditionnels vietnamiens, contemplé la fontaine de dauphins monumentale installée à l'intérieur de la galerie et admiré l'architecture néo-victorienne du lieu. Dans cet espace contraint et contrôlé, la marche déambulatoire paradoxalement se libère. En effet, on peut y marcher bras dessus bras dessous, en laissant les pieds traîner longuement au sol, conversant distraitement avec notre partenaire de promenade, les yeux étant occupés à contempler les vitrines et tout ce qu'offre cet environnement fermé. Cette flânerie encadrée, peut-être dans la lignée de la flânerie « moderne » que décrit Walter Benjamin à Paris au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>72</sup> (Benjamin, 2003), est rendue possible notamment par la fluidité de la marche, facilitée par la régularité du sol, pavé et légèrement glissant, sur lequel avancer est un jeu d'enfant. L'air ambiant des centres commerciaux est également contrôlé par des systèmes de climatisation ce qui en fait des lieux convoités durant les fortes chaleurs<sup>73</sup>. Ce contrôle de l'atmosphère pourrait en effet être « susceptible de faire advenir la passion consommatrice chez le badaud » (Grandclément, 2004). Par ailleurs, comme au parc, les allées des centres commerciaux sont protégées par

---

<sup>69</sup> Les noms ont été modifiés.

<sup>70</sup> Chaîne de restauration rapide américaine.

<sup>71</sup> A l'époque, 3 000 VND valaient environ 0,10 euros. Un repas bon marché dans la rue coûte environ 20 000 VND ; des épis de maïs cuits à la vapeur, en-cas bon marché par excellence que l'on achète sur le trottoir, coûtent entre 2 000 VND à la campagne et jusqu'à plus de 5 000 VND dans les grandes villes. Une glace à 3 000 VND est donc abordable pour une très grande majorité de la population.

<sup>72</sup> La ville de Paris n'est-elle pas devenue un centre commercial à ciel ouvert, notamment avec la création des grands magasins, dès le XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, comme la Samaritaine ou les Galeries Lafayette Haussmann ? Encore aujourd'hui, ces magasins investissent largement la rue en redoublant d'inventivité pour l'agencement de leurs vitrines, qui sont même des attractions touristiques.

<sup>73</sup> En plein mois de juin à Hanoï, la chaleur et l'humidité rendent les activités en plein air difficiles. En juin 2014, après plusieurs journées d'enquêtes fatigantes dans le village des recycleurs de plastiques de *Minh Khai* (dont je parlerai longuement au chapitre 4), mon interprète a insisté pour passer une après-midi dans un centre commercial de la périphérie. Dans cet espace restreint bien moins spectaculaire que le *Royal City*, nous avons passé environ deux heures à déambuler en conversant tranquillement, profitant de la climatisation, sans dépenser d'argent.

l'absence de véhicules, qui, ailleurs, imposent la concentration et l'attention des marcheurs<sup>74</sup>. Le sol que l'on foule, la qualité de la voirie et l'atmosphère sont donc pour beaucoup dans le désir de marcher et l'effort réalisé par des marcheurs volontaires dans des circonstances périlleuses ou moins accueillantes, peut sembler relever d'une forme de bizarrerie, voire de folie.

### 1.2.3. *L'identité de l'ethnographe en question*

Après avoir présenté quelques éléments de contexte sur les pratiques de la marche dans le Viêt Nam contemporain, on peut se demander pourquoi l'ethnographe s'obstinerait à marcher *dans la rue*, tant cette pratique va à l'encontre de sa capacité à se fondre dans le paysage<sup>75</sup>. En effet, comme le soulignait déjà Bronislaw Malinowski dans sa monographie fondatrice *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, si l'anthropologie se donne pour objectif de « saisir le point de vue de l'indigène », la méthode privilégiée de l'enquêteur consiste à partager la vie de ses interlocuteurs en s'intégrant au mieux à leurs pratiques et leurs habitudes. Vivre au milieu de la population étudiée, c'est-à-dire littéralement planter sa tente au milieu du village, comme l'a fait Malinowski dans les îles Trobriand, constituerait le point de vue idéal depuis lequel on pourrait observer et comprendre « les impondérables de la vie authentique », après avoir inscrits ses « observations minutieuses, détaillées, sous forme de journal ethnographique » (Malinowski, 1922 : 81). Le « désir de participation » de l'ethnographe en contexte vietnamien, combiné à son ambition de « devenir l'autre » pour mieux le comprendre (*going native*), nécessiterait alors, peut-être, de renoncer à la marche en rue à chaque proposition et/ou injonction contradictoire de la part desdits « indigènes ». Il semblerait *a minima* nécessaire qu'il contienne sa pratique dans les espaces décrits plus haut, afin d'assurer son intégration locale. La capacité mimétique nécessaire à l'anthropologue pour devenir un véritable caméléon (Berliner, 2013) devrait alors l'entraîner à renoncer à la marche, tant celle-ci le rend visible, différent, voire ridicule.

Lors de mes premières enquêtes de terrain dans le centre du Viêt Nam en 2011, j'ai pris pour habitude de sillonner les deux petites villes où j'enquêtais à pied. J'ai entraîné dans ma lubie

---

<sup>74</sup> Les accidents de la circulation sont parmi les dix premières causes de mortalité dans le monde, en particulier dans les pays en développement (statistiques de l'Organisation Mondiale de la Santé 2015 – [www.who.int](http://www.who.int)) : « Plus de 90 % de ces décès se produisent dans des pays de revenu faible à moyen, où le taux de mortalité par accidents de la circulation (respectivement égal à 21 et 24 pour 100 000 habitants) est environ deux fois plus élevé que dans les pays à fort revenu (12 pour 100 000 habitants) » (OMS, 2002 : 78). Il est important en effet de rappeler que les risques encourus par les piétons au Viêt Nam ne sont pas les mêmes qu'en Europe. Il suffit de traverser une rue dans une grande ville vietnamienne pour le comprendre.

<sup>75</sup> C'est le cas en particulier dans les villes de provinces, peu denses et peu touristiques ou un étranger se déplaçant à pied est très vite repéré. Les rues des centres-villes de Hanoï et de Hô-Chi-Minh-Ville connaissent plus de marcheurs, même si l'on pourrait s'interroger sur la distribution de cette population entre les étrangers et vietnamiens.

pédestre successivement deux jeunes femmes vietnamiennes d'environ 25 ans toutes les deux, qui terminaient leurs études à la capitale de la province<sup>76</sup>. Je souhaitais, avec elles, pouvoir « couvrir » par la marche ces territoires urbains relativement circonscrits, afin de relier différents espaces de l'expérience citadine. Ces deux petites villes, d'environ 15 000 habitants chacune, étaient d'une taille autorisant une exploration pédestre capable, à mon sens, de questionner ce que l'on pourrait appeler la « totalité urbaine » (Hilgers, 2009). Dans la filiation de la sociologie urbaine de l'École de Chicago, la déambulation me permettait de penser la pluralité des mondes qui constituent la ville tout en adoptant une « philosophie de la connexion » : c'est-à-dire une conception de l'urbain comme fondé sur « la circulation, par laquelle les relations s'établissent, [ce qui] interrompt toute visée partitionniste et fusionnelle de la ville » (Bulle, 2009 : 209 ; 217). À pied, mon objectif était de découvrir les différents espaces citadins, centraux comme périphériques, et d'y rencontrer des personnes, notamment en faisant du « porte à porte » pour réaliser des entretiens avec des habitants, mais également en rencontrant mes interlocuteurs dans des situations de travail ou de loisir, sur le vif, depuis la rue<sup>77</sup>. C'est à cette période que j'ai commencé à développer certains réflexes dans les interactions, lorsque les passants ou les habitants, intrigués, nous voyaient déambuler, mes traductrices et moi. La question, succincte mais parfois inquisitrice que certaines personnes nous posaient était « *đi đâu đấy ?* » qui signifie littéralement « vous allez où comme ça ? », mais que l'on peut aussi traduire aussi par « qu'est-ce que vous faites là ? ». Ma première acolyte m'avait suggéré d'y répondre, pour aller vite, éviter les ennuis ou les longues palabres, par la formule : « *chúng ta đi bộ* », c'est-à-dire, « nous marchons ». Cette réponse répétée à l'envi pendant les enquêtes, est l'une des premières expressions vietnamiennes que j'ai retenues, alors que je commençais seulement mon apprentissage de la langue.

Dans l'une des petites villes, où l'exploration s'est révélée plus compliquée que prévu, mon interprète et moi avons dû faire des démarches auprès de l'administration locale pour obtenir des autorisations d'enquêter supplémentaires<sup>78</sup>. C'est à cette occasion que nous avons rencontré le vice-président du district à laquelle cette commune était rattachée. Après une rencontre dans son bureau, dans les locaux du Comité Populaire du district où il nous avait interrogé sur mes

---

<sup>76</sup> Pour la seconde de mes interprètes, l'enquête se transforma en supplice. Elle traînait les pieds (au sens propre et au sens figuré) lors de nos journées d'exploration, qui devenaient alors longues et déprimantes. Mais je ne peux affirmer que la marche soit le seul facteur de son accablement, qui se répercutait dans d'autres situations que celles de nos déambulations : à la fin de notre collaboration, soulagée que cela se termine, elle m'expliqua que nos séjours dans la province l'avaient amenée à dormir hors de chez ses parents pour la première fois de sa vie. Elle m'a ensuite témoigné des réflexions existentielles que ce travail d'enquête avait suscité chez elles. La déambulation transforme toutes les personnes qui s'y engagent.

<sup>77</sup> *La chose commune*, deuxième *plasti-cité* de ce manuscrit, est le produit direct de ces ethnographies pédestres localisées dans des petites villes du centre du pays.

<sup>78</sup> Je détaille certaines de ces difficultés administratives et politiques entourant la recherche dans la seconde partie de ce chapitre.

méthodes de travail, j'ai eu l'occasion de le rencontrer de nouveau, quelques semaines plus tard, à la capitale provinciale. C'est au cours d'une réception, organisée par le projet de développement qui m'accueillait alors et destinée à faire se réunir des fonctionnaires de toute la région pour qu'ils partagent leurs expériences de la gestion des déchets, que j'ai revu ce monsieur. Alors que j'étais installée à l'une des nombreuses tables rondes nappées de blanc dans le grand hôtel qui nous recevait, entourée de convives vietnamiens et étrangers, le vice-président du district de mon enquête m'a reconnue. Il s'est approché de la table en disant rapidement aux convives, en riant, qu'il me connaissait très bien, parce qu'il me voyait régulièrement marcher dans sa commune. Nous avons ri ensemble sur ces quelques mots « *đi bô* », répétés plusieurs fois par le vice-président dans des éclats de rire. Après une poignée de main, nous nous sommes salués et il est parti en riant.

C'est ainsi que j'ai compris à quel point l'attitude de l'ethnographe pouvait sembler décalée aux yeux des personnes côtoyées lors des enquêtes, un décalage pouvant entraîner une forme de fragilité (il n'est pas toujours agréable de se sentir remarqué), mais devenant également un support d'interaction et de discussion – ou d'humour. Il faut avouer qu'une occidentale – *ngừoi tây*<sup>79</sup> – jeune femme blanche déambulant dans les rues de petites villes sans affluence touristique, risque difficilement de passer inaperçue, même accompagnée. Il m'est d'ailleurs souvent arrivé d'être montrée du doigt par des enfants dans la rue, voire d'être apostrophée : « *ngừoi tây oi !* », c'est-à-dire, « *eh ! l'occidentale !* ». Qu'on le veuille ou non, le corps, les habits, l'attitude et d'autres éléments d'*hexis* corporelle rappellent, outre la langue, là d'où nous venons, ou révèlent ce que les gens projettent sur nos origines. C'est ainsi qu'aux yeux des citadins, on pourrait identifier les campagnards à leur manière de marcher en ville. Selon Matthieu Hilgers, c'est en effet en marquant la frontière entre leur démarche et celle des « individus Venus Directement du Village »<sup>80</sup> que les habitants des villes construisent la singularité de leur identité citadine, leur *urbanité*, et marquent une frontière avec ce qu'elle ne serait pas (Hilgers, 2009 : 151)<sup>81</sup>.

Durant mes enquêtes, il m'a progressivement semblé intéressant d'assumer et d'affirmer ce décalage<sup>82</sup> instauré par la déambulation, une attitude de recherche à la fois professionnelle et existentielle, car cette identité de marcheuse était confortable, tout en étant un support d'interaction. À partir de la marche, j'ai pu aborder avec mes interlocuteurs les raisons de ma

---

<sup>79</sup> Terme signifiant littéralement « personne de l'ouest ».

<sup>80</sup> Une expression qu'il recueille dans ses entretiens avec les citadins de Koudougou, ville de taille moyenne du Burkina Faso.

<sup>81</sup> La notion d'« urbanité » sera d'avantage analysée dans *La chose commune*, où je l'articule à la question des déchets.

<sup>82</sup> On pourrait également parler d'*hysteresis*, c'est-à-dire « le décalage structural entre les règles objectives du fonctionnement d'un espace social et les dispositions durables d'un agent » (Hilgers, 2009 : 151).

recherche, l'origine de mon désir de marcher (parfois en plein soleil<sup>83</sup>), ou la question de ma solitude de jeune femme dans les rues vietnamiennes. Lors de ces discussions, les projections de mes interlocuteurs sur mes attitudes intrigantes ont au contraire été utiles à ma compréhension de certaines pratiques ou opinions plus ou moins ancrées localement. Afin de faciliter les discussions suscitées par ma démarche, j'ai donc également joué de mon image d'enquêtrice intéressée par le recyclage et les déchets en arborant un sac en bandoulière fait de matières recyclées vietnamiennes (des sacs tressés ayant contenu du poisson ou du riz), que j'avais acheté sur un marché touristique cambodgien. Cet objet a, à de multiples reprises, été remarqué par les personnes que j'ai rencontrées en chemin, facilitant souvent leur parole au sujet des déchets. En parallèle, le port et l'usage d'un appareil photo volumineux, ainsi que d'un enregistreur assez visible<sup>84</sup> lors de mes déambulations, seule ou accompagnée, ont suscité des réactions très différentes en fonction des lieux où je marchais. Dans le centre du pays, j'étais plus volontiers assimilée à une touriste, car la marche déambulatoire accompagnée d'un appareil photo s'apparentait à une pratique de villégiature, notamment dans la ville de Quy Nhon, un port de taille moyenne où le tourisme balnéaire se développe<sup>85</sup>. Dans d'autres espaces, au contraire, cette déambulation fortement équipée<sup>86</sup> inquiétait mes interlocuteurs, qui me prenaient pour une journaliste ou quelqu'un enquêtant d'une manière policière. Dans les lieux où les touristes ne vont guère, comme le village des recycleurs de *Minh Khai*<sup>87</sup>, marcher dans la rue devenait révélateur de tensions et de conflits, des situations qui intéressent particulièrement les chercheurs en sciences sociales. Ces situations permettent en effet de mettre en évidence les valeurs auxquelles sont attachés les différents acteurs (Boltanski & Thévenot, 1991), ainsi que de matérialiser le système de positions dans lequel l'ethnographe « est pris » (Favret-Saada, 1977) ou est « encliqué » (Olivier de Sardan, 2008). Les journalistes étant rarement des personnes désirables lorsqu'il ne s'agit pas de communication ou de promotion<sup>88</sup>, j'ai donc largement usé de mon statut d'étudiante en doctorat pour tenter de rassurer mes interlocuteurs. J'avais en effet remarqué que le terme « étudiant » est souvent

---

<sup>83</sup> Ce qui est tout à fait incongru aux yeux de beaucoup de personnes, en particulier pour une femme, qui devrait protéger sa peau blanche des effets jugés néfastes du soleil.

<sup>84</sup> Notamment du fait de la bonnette protégeant le micro du vent, qui ressemble à une bête poilue, comme beaucoup d'interlocuteurs me l'ont fait remarquer en riant.

<sup>85</sup> Dans cette ville, la perception de la frontière entre travail de recherche et tourisme chez mes interlocuteurs vietnamiens était d'autant plus poreuse que les seuls occidentaux que l'on rencontre dans la rue sont majoritairement des touristes. Les rares travailleurs qui y sont expatriés sont moins visibles (ils passent plus souvent leurs journées dans des bureaux, usines, commerces, institutions etc.).

<sup>86</sup> Marcher sans sac et sans objet technique d'enregistrement ne produirait probablement pas le même effet.

<sup>87</sup> Il fait l'objet de la quatrième *plasti-cité*.

<sup>88</sup> En 2018, le Viêt Nam a été noté 175<sup>ème</sup> sur 180 pays dans le classement mondial de Reporter Sans Frontières sur la liberté de la presse. RSF qualifie le Viêt Nam de « seconde prison du monde pour les journalistes-citoyens, après la Chine. » <https://rsf.org/fr/> consulté le 2 août 2018.

attaché à une forme de fragilité appelant la solidarité des aînés<sup>89</sup>. Cette fragilité, notamment financière, pouvait peut-être expliquer, aux yeux des personnes rencontrées, mon recours intempestif à la marche.

À travers ces différentes situations de marche dans la rue, on comprend les processus de catégorisation et d'identification (Brubaker & Cooper, 2000) dans lequel le marcheur est pris *sur le terrain* et comment son identité d'ethnographe se construit dans la relation avec ses interlocuteurs. En assumant le décalage et en négociant son équilibre dans les contextes d'interaction, il me semble alors que l'ethnographe peut gagner en compréhension des phénomènes qu'il étudie, car il devient lui-même un espace de projection et de questionnements pour ses interlocuteurs, qui livrent, par leurs interrogations, une part d'eux-mêmes. Je souhaite à présent décrire les contraintes qui s'exercent plus fortement sur les mouvements du chercheur et montrer comment certains blocages m'ont amenée à développer une forme de nomadisme scientifique, se traduisant en une enquête multi-située.

## 2. Un nomadisme ethnographique (multi)-situé

Si la marche de l'ethnographe lui permet de mettre en mouvement son enquête et de provoquer des situations propices à nouer le dialogue en créant un décalage avec ses interlocuteurs, « il existe une tension continue entre le fait de se conformer aux régulations qui sont imposées au corps en marche, et la tendance naissante à vouloir vagabonder hors des frontières » (Edensor, 2010 : 71). Les régulations qui s'exercent sur la pratique ambulatoire de l'ethnographe vont en effet au-delà d'un contexte plus ou moins propice ou familier à la marche urbaine. Ce sont entre autres des contraintes administratives qui ont fait de mon expérience de terrain au Viêt Nam une suite de rebondissements inattendus m'empêchant d'enquêter dans certains endroits, me facilitant le travail de terrain dans d'autres. Comme je l'évoquais auparavant, le projet initial de mon doctorat visait à développer une comparaison de la politique locale des déchets dans deux petites villes du centre du pays. J'avais eu accès à ces espaces dès mes recherches de master et il s'agissait de retrouver des autorisations d'enquête dans la province du centre que je connaissais déjà pour pouvoir approfondir l'ethnographie, la déployer et développer de nouvelles analyses. La recherche des autorisations d'enquête étant suffisamment complexe

---

<sup>89</sup> Si les étudiants peuvent être assimilés à des fauteurs de troubles, des fainéants ou des assistés dans certains contextes européens marqués par les mouvements sociaux portés au sein des universités, dans le contexte vietnamien, j'ai pu remarquer que les études et la jeunesse font l'objet d'une protection et d'une bienveillance très forte. Le gouvernement vietnamien attache une importance particulière à cette « cohorte » démographique des personnes âgées de 16 à 30 ans et à son lien avec l'histoire révolutionnaire du pays. Elle est encadrée par l'Union des Jeunes, une organisation paraétatique dont le parlerai dans la plasticité n° 2 : *La chose commune*. (cf. « Loi jeune et stratégie de développement de la jeunesse vietnamienne 2011-2020 », 2012)

dans le contexte vietnamien (Turner, 2013), s'appuyer sur des contacts institutionnels existants semblait la meilleure stratégie. Cependant, un ensemble de facteurs liés aux contraintes administratives m'ont amenée à délocaliser mes enquêtes, d'abord au Nord, dans la région de Hanoï, puis au Sud et dans divers endroits du centre du Viêt Nam où j'ai progressivement retrouvé des opportunités de partenariat universitaire. Sans reprendre ce parcours de manière chronologique ni exhaustive, j'aimerais développer une réflexion sur les contraintes qui influencent l'exercice de la recherche en contexte vietnamien : des contraintes administratives et politiques, dans un contexte où la parole est parfois sous contrôle, mais aussi et surtout, inter-médiée et interprétée. Je décrirai ensuite comment les relocalisations de ma recherche m'ont amenée à reconsidérer mon objet d'étude et à déployer une enquête multi-située (Marcus, 1995). Ce nomadisme ethnographique m'a par ailleurs obligée à réfléchir à ma position d'anthropologue dans le cadre de controverses socio-techniques autour des déchets et des matières plastiques et à la notion de « savoir-situé » (Haraway, 2007).

## 2.1. Contraintes et tactiques du mouvement

Tout chercheur souhaitant déployer des enquêtes de terrain au Viêt Nam est immédiatement confronté à un certain nombre de procédures administratives et réglementaires, qui peuvent procurer chez lui une sensation de pesanteur et de ralentissement désagréable. Ces procédures d'encadrement du travail scientifique peuvent être vécues comme des freins à l'exercice même de la recherche, une activité qui, historiquement, risquerait de réveiller la « méfiance idéologique » du gouvernement vietnamien (Dinh, 1986), mais aussi des personnes directement impliquées dans la recherche, comme les partenaires de travail ou encore les interprètes (Le Meur, 2014)<sup>90</sup>. Ces différentes contraintes poussent les chercheurs à adopter des « tactiques » ethnographiques afin de résister aux contraintes qui s'imposent à eux sans qu'ils comprennent tout à fait ce qui leurs arrive<sup>91</sup> :

---

<sup>90</sup> Cette sous-partie peut être complétée par la lecture d'un article publié en 2014 où j'analyse les conditions de mes premières enquêtes de terrain au Viêt Nam, en partenariat avec un projet de coopération bilatérale. J'y développe différentes réflexions sur la circulation de l'information et les contraintes exercées sur la parole, à la fois dans deux petites villes concernées par le projet de développement, ainsi que dans les institutions même du projet, à l'échelle provinciale (Le Meur, 2014).

<sup>91</sup> Un anthropologue renommé travaillant sur au Viêt Nam m'a expliqué un jour que sa tactique principale était d'« être vu » par l'administration : c'est-à-dire être en règle, avec les autorisations nécessaires. Selon lui, c'est lorsque l'administration « ne voit plus » les chercheurs qu'elle s'inquiéterait et commencerait à les inquiéter. Je rejoins cette idée, qui en plus d'être tactique, me semble relever d'une éthique de la recherche respectant les règles administratives vietnamiennes. Cependant, les situations imposent souvent des arbitrages un peu plus complexes, que ce soit pour le chercheur ou pour les institutions locales, qui sont parfois en conflit.

Cependant, les circonstances contraignent parfois à être imparfaitement en règle : comme combiner un visa touristique avec des autorisations d'enquête locale, par exemple.

« Sans lieu propre, sans vision globalisante, aveugle et perspicace comme l'on est dans le corps à corps sans distance, commandée par les hasards du temps, la tactique est déterminée par l'absence de pouvoir comme la stratégie est organisée par le postulat d'un pouvoir. » (Certeau, 1990 ; 62)

### 2.1.1. Administration, intermédiaires et tactiques

Si l'on peut espérer que l'« espionite » de l'administration vietnamienne (Dinh, 1986) se soit atténuée avec le « Renouveau » de la République Socialiste du Viêt Nam (*Đổi mới*), l'État vietnamien reste un régime autoritaire où mener des enquêtes, en particulier en sciences sociales, peut sembler « mettre en danger la sécurité nationale ». Cette accusation a été formulée à mon égard à plusieurs reprises lorsque j'enquêtais sur la politique locale des déchets avec mes interprètes dans une province du centre du pays en 2011. Dans les deux petites villes où j'avais débuté ma recherche de terrain, en partenariat avec un projet de coopération bilatérale provincial qui était chargé de me délivrer des autorisations d'enquête, les relations avec l'administration locale m'ont permis de me rendre compte que marcher dans la rue à la rencontre des habitants pouvait être perçu comme une activité politiquement subversive. C'est après cette première expérience ethnographique au Viêt Nam que j'ai pu voir le décalage entre ma méthode de travail intuitive, qui consistait dans ce contexte, à *faire du terrain* « hors-piste » (Doquet, 2007), et ce que serait une méthode d'enquête canonique au Viêt Nam. Cette méthode officielle m'a été décrite en détail par une chercheuse vietnamienne qui s'inquiétait de mes manières de faire : après avoir obtenu un visa de recherche validé par le ministère de l'Immigration et le ministère de l'Éducation, il fallait que je fasse une demande d'autorisation d'enquête au Comité Populaire de la province, puis à celui du district et enfin à celui de la commune concernée par mon enquête. Ce n'est qu'à ce moment que l'administration locale m'octroierait un assistant de recherche pour « m'aider » à rencontrer les habitants et effectuer des entretiens<sup>92</sup>. Reprenant ainsi chaque niveau de la pyramide administrative, elle me recommandait de me mettre en quête des autorisations officielles et de leurs multiples « tampons rouges » (Scott *et al.*, 2006 : 31 ; Turner, 2013) quitte à euphémiser le contenu du projet de recherche à l'écrit et même à l'oral, pour qu'il n'alerte pas les autorités (Bonnin, 2011). Un sociologue vietnamien avec qui j'ai eu l'occasion d'échanger sur la difficulté à déployer une méthode proprement empirique dans ce cadre contraint m'a confié en plaisantant que les enquêtes de terrain réalisées via les universités vietnamiennes étaient à la recherche en

---

<sup>92</sup>Les assistants de recherche peuvent s'avérer être des représentants locaux du Parti Communiste et imposer une présence dérangeante dans le cadre d'une enquête (Scott *et al.* 2006). Ces présences exogènes peuvent ressembler à celle des « chaperons » souvent imposés par l'administration vietnamienne lorsque l'on organise un entretien avec un fonctionnaire (Le Meur, 2014).



sciences sociales ce que les nouilles instantanées étaient à la soupe traditionnelle « *phở* »<sup>93</sup>. En enquêtant plus tard avec des géographes du centre du pays, j'ai en effet pu me rendre compte du peu de moyens financiers et temporels dont les chercheurs vietnamiens sont dotés pour leurs recherches de terrain et de la variabilité des méthodes et des éthiques de travail selon les contextes administratifs locaux. Si une sociologue du Nord m'avait suggéré de bien réfléchir à mon budget d'enquête et de « penser aux enveloppes » pour les personnes rencontrées, je n'ai jamais suivi ses conseils et les chercheurs du centre du pays avec qui j'ai travaillé par la suite ne m'ont jamais incitée à agir de la sorte<sup>94</sup>. De la même manière, au centre du pays, une université m'a octroyé des autorisations d'enquête sans requérir que j'obtienne un visa de recherche, ce qui avait au contraire été obligatoire le Nord. Cette procédure complexe avait d'ailleurs entraîné une attente handicapante pour mon travail d'enquête de 2014 : elle m'avait obligée à m'expatrier près d'un mois en Thaïlande sans billet de retour pour le Viêt Nam, attendant là-bas de recevoir une lettre m'autorisant à entrer à nouveau dans le pays. La variabilité des démarches et des freins administratifs est souvent expliquée par le caractère procédurier des fonctionnaires du Nord du pays, quand le Sud serait plus libéral – un héritage de la partition du pays qui façonne largement les discours et les pratiques.

Le parcours institutionnel et administratif du chercheur au Viêt Nam, peut s'apparenter à un jeu de l'oie, car même en croyant connaître les procédures, il semble que l'on joue toujours un peu au dés, étrangers comme vietnamiens. En effet, certaines situations en apparence simples peuvent se complexifier brutalement, alors que des blocages peuvent se résoudre tout aussi rapidement. C'est souvent sous l'action de « *gatekeepers* », les gardiens de certains nœuds stratégiques dans un système de relations et de positions, que la situation de l'ethnographe peut évoluer. Ces personnes, « directement ou indirectement, facilitent ou entravent l'accès des chercheurs à des ressources telles que des personnes, des institutions, des informations et des éléments de logistique » (Bonnin, 2011 : 12). Parmi ces intermédiaires, on trouve les chercheurs, les fonctionnaires, les entrepreneurs, les habitants, mais également les policiers, qui exercent un contrôle régulier sur les mouvements de l'ethnographe. En 2011, un contrôle policier, dans une commune où j'enquêtai, a convaincu notre logeuse de nous mettre à la porte, mon interprète et moi. Nous avons alors été temporairement interdites de séjour dans la petite ville par les policiers locaux. C'est après avoir obtenu une rencontre avec le président du Comité

---

<sup>93</sup> Carnet de terrain du 20.01.2014 – Le *phở* est une soupe de nouilles typique du Nord Viêt Nam et de Hanoï qui peut être au bœuf ou au poulet. C'est probablement l'un des plats vietnamiens les plus connus à l'étranger. Sa qualité gustative et les variations de sa recette peuvent nourrir de longues discussions chez les gourmets.

<sup>94</sup> Un étudiant européen en master de sciences naturelles m'a confirmé que lors de ses propres enquêtes auprès des habitants d'une région côtière du Nord, il avait été frappé par le rituel systématiquement imposé par ses partenaires scientifiques vietnamiens, d'octroyer à chaque fonctionnaire local rencontré une petite enveloppe contenant des billets.

Populaire du district, un homme engagé avec le projet de développement avec lequel je travaillais, que nous avons à nouveau pu séjourner dans la ville avec une autorisation manuscrite tamponnée et signée à plusieurs reprises (chaque niveau administratif devant valider le document à son tour). Nous avons alors pu être hébergées par une fonctionnaire locale du département de l'agriculture, rencontrée lors des enquêtes, qui nous avait déclaré ne pas avoir peur des visites éventuelles de la police. Si la pyramide administrative semble fonctionner de manière ascendante, on remarque une certaine autonomie des institutions à chaque niveau : province, district, commune, village/zone résidentielle. Le niveau provincial est probablement celui disposant du plus de latitude par rapport à l'administration centrale. Il faut y ajouter l'autonomie individuelle de certains fonctionnaires, ou habitants, qui se préoccupent parfois peu des autorisations. Ils peuvent toutefois être mise en cause par les déplacements de l'enquêteur. En 2016, alors que j'étais en déplacement à Hanoï, mon partenaire universitaire d'alors, un géographe du centre du pays, m'a contactée par téléphone, paniqué. La police provinciale venait de l'interroger sur mes activités et mes intentions, car elle avait noté que, dans le programme de recherche que j'avais déposé auprès de l'administration pour obtenir des autorisations d'enquêter, il était inscrit que je devais être, à ce moment-là, à Hô-Chi-Minh-Ville. Cet écart de plus de 1 500 km par rapport à ma feuille de route officielle avait alerté leurs services, rendant ainsi visible le travail de surveillance réalisé par l'administration vietnamienne sur les enquêteurs étrangers. À ma connaissance, cet épisode téléphonique n'eut aucune suite.

Entre la lenteur de l'administration vietnamienne, qui tarde souvent à octroyer les autorisations, ou à exprimer son refus, et le désir de faire avancer une enquête soumise à d'autres contraintes administratives et temporelles (celle du pays d'origine et du financeur de la recherche), les temporalités de travail du chercheur sont comprimées. Or, comme l'avance Michel De Certeau, « les tactiques misent sur une habile utilisation du temps, des occasions qu'il présente et aussi des jeux qu'il introduit dans les fondations d'un pouvoir » (Certeau, 1990 ; 63). C'est donc souvent en me mettant en mouvement, en commençant à enquêter alors que les procédures administratives étaient en cours et m'imposaient l'attente et la stagnation ; en cherchant des espaces d'enquête moins risqués ; en séjournant chez des amis avec qui la confiance est suffisante pour ne pas nécessiter d'alerter la police locale<sup>95</sup> ; en déambulant dans les rues de certaines villes, jouant sur l'ambiguïté identitaire du touriste-ethnographe ; ou en suivant des pistes soudaines impliquant un voyage, que j'ai pu donner des impulsions à mes enquêtes et

---

<sup>95</sup> Tout séjour chez l'habitant d'un étranger doit, comme tout séjour à l'hôtel, faire l'objet d'une déclaration et d'un enregistrement à la police locale, qui se réserve le droit de refuser la présence du chercheur – pratique dont je ne sais si elle est légale, mais j'ai pu le constater.

ainsi leur permettre de se déployer. Néanmoins, si certaines contraintes administratives s'exercent directement sur l'ethnographe et lui imposent de trouver des tactiques pour mettre son enquête en mouvement, d'autres contraintes touchent plus directement les situations d'interlocution avec les personnes rencontrées et lui imposent d'autres formes d'adaptation.

### 2.1.2. *Paroles interprétées et conversations déambulées*

Durant mes différents séjours de recherche au Viêt Nam, j'ai réalisé des entretiens avec des acteurs vietnamiens multiples – habitants, fonctionnaires locaux, collecteurs et collectrices de déchets, entrepreneurs du recyclage et de la plasturgie, vendeuses sur les marchés, dans la rue, gestionnaires de supermarché etc. – la plupart du temps aidée d'un ou d'une étudiante pour assurer une traduction entre le vietnamien et l'anglais. Aucune de ces deux langues n'étant ma langue maternelle, la traduction a pris une place importante dans ma recherche et j'ai dû réfléchir au statut singulier de la parole de mes interlocuteurs et interlocutrices. À mes yeux, les premières interviews se sont révélées relativement décevantes par rapport aux objectifs que les méthodes d'enquête qualitatives peuvent fixer, ce qui m'a amenée à tenter de contourner les contraintes contenues dans les relations d'entretien<sup>96</sup>.

Si l'exercice de l'interview a pu constituer, par le passé, une activité de recherche au bas de la hiérarchie scientifique, car réalisée par des ethnographes ou des techniciens en position subalterne par rapport aux anthropologues et aux sociologues institutionnels, de nos jours, cet outil d'enquête est devenu une clé de voûte de la recherche qualitative (Beaud, 1996 ; Beaud & Weber, 2010). La confiance du chercheur dans le bon déroulé de son enquête se mesure alors à l'obtention du premier « bon entretien enregistré » (Beaud, 1996 : 234) et il peut nourrir le désir de *libérer la parole* de ses interlocuteurs afin de recueillir de profonds et denses récits de vie, propices à des analyses discursives comparées (Veith, 2004 ; Bertucci, 2008). Or mon expérience des situations d'entretien dans les petites villes vietnamiennes que j'ai explorées s'est d'abord caractérisée par une certaine aridité discursive. Par comparaison avec ceux des manuels, mes entretiens paraissaient majoritairement peu approfondis, limités à un contenu informationnel très factuel qui m'empêchait d'avoir accès à des discours plus affectifs, politiques – des opinions – et j'arrivai vite à une situation de saturation à la fois empirique et émotionnelle car les discours dressaient « *un portrait des situations comme les choses doivent être plutôt que comme elles sont réellement* » (Scott *et al.*, 2006 : 33). En effet, dans un contexte où le discours officiel construit la société idéale, la critique ou la dénonciation, une « *parole*

---

<sup>96</sup> J'ai évoqué plus haut les raisons qui m'ont poussée à marcher et à recourir à l'observation déambulée. Je proposerai ensuite, dans la troisième partie, une réflexion plus avancée sur le statut de ces observations en analysant mon recours à la photographie et à la vidéo. Dans cette sous-partie, je me concentrerai uniquement sur la question de la parole.

*créatrice, qui fait exister ce qu'elle énonce* » (Bourdieu, 1982 : 21), risque de mettre en évidence des problèmes et des conflits dans un monde social consensuel.

La sensation que mes entretiens étaient pauvres est également liée à des difficultés de compréhension inhérentes aux limites de la traduction. Soumise aux compétences linguistiques de mes jeunes interprètes, très inégalement à l'aise avec l'anglais et avec l'exercice de traduction instantanée, ainsi qu'à une progression lente de mes compétences linguistiques vietnamiennes, j'ai dû revoir mes ambitions dialogiques. Si les techniques de relance de la discussion et l'orientation douce de la parole des personnes peuvent s'exercer lors d'un entretien en face à face dans sa langue maternelle (repandre une expression de la personne en demandant des précisions, faire revenir sur des mots, laisser des silences etc.), la présence d'un traducteur implique une circulation de la parole séquencée. Cela enferme progressivement l'entretien dans un rapport codifié de questions/réponses où les risques de pertes et de réductions sont nombreux : l'ethnographe formule une question qui doit être comprise par l'interprète chargé de la traduire à la personne rencontrée ; celle-ci formule une réponse, plus ou moins longue, que l'interprète restitue, plus ou moins instantanément, de manière plus ou moins résumée, à l'ethnographe. Par ailleurs, les ajustements délicats qu'impose l'objectif d'intercompréhension, dans le cadre de ces discussions triangulées, nécessitent une certaine confiance entre l'ethnographe et son interprète.

Cette confiance a pu être ébranlée à différentes reprises et dès le début de mes enquêtes, quand je remarquai que ma première interprète avait refusé de traduire certaines paroles prononcées par un habitant d'une petite ville lors d'un entretien réalisé sur le seuil d'une maison modeste, au bord d'une route passante du centre du Viêt Nam. En l'interrogeant rapidement sur ce silence dans le cours de l'entretien, elle m'a répondu que les paroles de l'homme sortaient du cadre strict de ma recherche sur les déchets et que leur contenu n'était pas intéressant. Pourtant, l'homme avec qui nous discutons, qui était accompagné d'un ami, s'était mis à parler longuement et avec intensité, et, si je ne pouvais pas comprendre exactement ses propos, il me semblait qu'ils contenaient des critiques politiques. Cette situation d'entretien intense et sous tension, alors que mon interprète restait désespérément silencieuse, m'a profondément déstabilisée. Le détachement que je ressentais parfois lors des entretiens – notamment avec cette interprète qui semblaient parfois mener les enquêtes à ma place – s'est mué en une sensation de perte de contrôle sur ma recherche. Cet événement est apparu d'autant plus problématique que dans la majorité des autres entretiens, certaines personnes n'osaient pas s'exprimer ouvertement ou décrivaient des situations en décalage avec mes observations – notamment en ce qui concerne la présence de déchet et la pollution urbaine. Après l'entretien,

j'ai expliqué à ma collègue vietnamienne que ce n'était pas à elle de choisir ce qui était pertinent ou non pour ma recherche et qu'elle devait *tout* traduire. Son interprétation du projet de recherche m'obligeait à justifier en permanence la pertinence de mes questions ou d'essayer des critiques sur l'ambivalence de mon apparente innocence (Doquet : 2007) alors que, pour certains fonctionnaires, mes questions mettaient en danger la sûreté de l'État (Le Meur, 2014). J'avais en effet demandé à un fonctionnaire local des déchets les chiffres de la population d'une des deux communes, « des informations impliquant la sûreté nationale » selon le représentant de l'aire résidentielle où nous logions, qui m'avait convoquée et sermonnée. Il faut rappeler que les fonctionnaires vietnamiens doivent passer un examen de moralité auprès de la cellule du Parti Communiste de leur institution avant tout entrée en fonction (cet examen est valable pour les chercheurs et enseignants de l'université). Face aux risques multiples de censure et afin de vérifier les informations de certains entretiens importants ou problématiques, j'ai donc eu recours à des retranscriptions *a posteriori*, en mobilisant des étudiantes pour qu'elles traduisent mot à mot. J'ai retrouvé les mêmes problèmes de coupures et de sélection d'information en recevant des fichiers textes très succincts, justifiés par certaines jeunes femmes par la phrase « ce que la personne disait n'était pas intéressant ». Par la suite, j'ai tenté de structurer ce travail de retranscription en demandant à mes traducteurs et traductrices une version vietnamienne et une version traduite en anglais, afin de pouvoir opérer des allers-retours entre les langues. J'ai également essayé de travailler avec des personnes qui acceptaient un rapport de travail plus directif, tout en construisant une relation de confiance.

Toutefois, l'expression d'une conflictualité avec mes interprètes a pu se révéler fructueuse à de multiples égards, lorsque nous avons réussi à la transformer en discussion. Mon court recadrage après l'entretien problématique évoqué plus haut avait par exemple engendré une tension entre moi et mon interprète. Nous marchions alors au bord de la route avec pour ambition de rejoindre la rivière et d'en profiter pour visiter une tour *cham* des environs<sup>97</sup>. Après plusieurs minutes de silence crispé durant lesquelles nous étions concentrées sur nos pas, mon interprète a fini par s'ouvrir et à expliquer son point de vue sur cette situation d'entretien, puis sur d'autres entretiens que nous avons réalisés auparavant, ainsi que sur les propos critiques vis-à-vis de l'administration vietnamienne et des problèmes de corruption que venait de prononcer l'homme en colère. Ce sujet, récurrent au Viêt Nam, la touchait particulièrement car son père était représentant au Comité Populaire de sa commune d'origine et il espérait qu'elle trouve un travail dans l'administration provinciale :

---

<sup>97</sup> Ces tours en brique héritées du Royaume de Champa (les dynasties s'étalant de la fin du II<sup>ème</sup> siècle au début du XIX<sup>ème</sup> siècle) sont caractéristiques du patrimoine architectural et des paysages du centre du pays.

« *Quand je dis que je vais travailler pour le département des affaires étrangères, les gens me répondent : 'Ah ! Ton père doit être un évêque<sup>98</sup> !'* Un personnage très haut placé. Ils disent cela parce que tout le monde obtient son poste grâce à des recommandations. Les fils de fonctionnaires obtiennent leurs postes et leurs diplômes sans travailler. Ils n'ont aucune compétence dans leur domaine mais on les a aidés à arriver là, uniquement grâce à des relations. Tu sais, le fonctionnaire de l'office environnemental que l'on a interviewé il y a deux jours... Il était nul ! Il ne trouvait aucun mot pour répondre à mes questions. On aurait dit qu'il ne connaissait pas son travail. Il a fallu que je l'aide à répondre ! Tes questions étaient trop difficiles pour lui [...] Du temps de l'oncle Hô<sup>99</sup>, cela ne se passait pas comme ça. Les fonctionnaires travaillaient pour leur pays, pas pour eux-mêmes. Maintenant, depuis 10 ou 20 ans, avec le développement économique est arrivée la corruption. Avec l'argent on peut tout faire ! Le bien et le mal ! » [Conversation du 23.09.2011]<sup>100</sup>

Après cette première expérience de libération de la parole de mon interprète par la marche, notre relation a profondément évolué et nous avons pu développer une intimité professionnelle renforcée par la sensation d'avoir vécu ensemble des épreuves (parmi lesquelles certains contrôles policiers évoqués plus haut). J'ai progressivement remarqué que les déambulations avec mes interprètes étaient des moments propices au développement de conversations très riches, à la fois par leur « contenu informationnel », mais également par leur densité en termes d'expérience intersubjective. Entre chaque entretien, visite et rencontre, nous avions le temps d'analyser nos expériences, d'échanger nos avis sur les situations de parole, les discours, l'attitude des personnes tout en ne s'imposant pas de réunion destinée à organiser ce retour réflexif sur l'enquête en train de se faire. Nous passions de sujets en sujets, discutant de la recherche en cours, de nos histoires plus intimes, de nos désirs professionnels etc. Dans la marche, notre esprit était « rendu, par l'effort continu et automatique du corps, à sa disponibilité. C'est alors que les pensées [pouvaient] venir, survenir, advenir » (Gros, 2011 : 215).

En marchant côte à côte, je pouvais développer, avec mes interprètes, mais aussi les connaissances vietnamiennes avec qui j'ai pratiqué la promenade, une relation d'interlocution proche de celle que décrit Margareth Kusenbach avec sa méthode du « *go-along* ». Afin de

---

<sup>98</sup> « *Bishop* » dans sa phrase.

<sup>99</sup> Hô Chi Minh, surnommé *Bác Hồ* - l'oncle Hô. Les termes d'adresse vietnamiens reprennent les positions du système de parenté. Certaines expressions sont relatives à la position de l'énonciateur et de la personne à laquelle il s'adresse (par exemple, je dois me présenter comme « grande sœur » – *Chi* – à une personne de ma génération, mais d'un âge moindre, que j'appelle alors « petit frère » ou « petite sœur » – *Em*) d'autres sont invariantes car honorifiques et liées à un statut, notamment institutionnel : *Bác* (vieil oncle), mais aussi *Ông* (grand-père) etc.

<sup>100</sup> J'ai retranscrit ces propos, de mémoire, juste après la discussion. Les phrases ne sauraient être parfaitement exactes, même si le contenu précis de l'échange en est très proche. C'est pourquoi je nomme ce type de discours « Conversation » et non « Entretien », car la situation d'interlocution, non formalisée, ne me permettait pas de prendre des notes et ou d'enregistrer.

remédier aux limites de l'entretien assis, qui inscrit le chercheur dans une relation inégale et frontale avec la personne interviewée, elle propose de réaliser des entretiens en marchant, afin de développer avec elles un rapport plus horizontal. Il s'agit d'accompagner les personnes dans leurs trajets quotidiens et de discuter avec eux tout en développant une « phénoménologie de la rue » (Kusenbach, 2003). La différence principale que je vois avec les conversations déambulées que j'ai pu avoir est que mes interprètes et moi nous accompagnons mutuellement, décidant ensemble des différents endroits où nous nous rendons et des discussions à élaborer – même s'il existe toujours une inégalité fondamentale entre nous puisque c'est ma recherche et mes objectifs d'enquête qui nous rassemblent au départ. Dans l'histoire de la philosophie, on retrouve ce lien entre conversation et promenade avec les philosophes grecs péripatéticiens. Si le terme περιπατητικός (*peripatetikos*) signifie « celui qui aime se promener », le verbe περιπατειν (*peripatein*), signifie à la fois « se promener », « converser » et « dialoguer en marchant » (Gros, 2011). Outre la combinaison heureuse d'une action physique et d'une action intellectuelle (Schaefer *et al.*, 2010) d'une manière d'être et de faire quelque chose (Solnit, 2002), c'est à mon sens la configuration du déplacement en duo qui permet de faciliter la libération de la parole et de susciter la conversation. En effet, les deux interlocuteurs ne se regardent pas en face à face et leurs paroles, ou leurs silences, ne sont donc pas soumises au regard immédiat de l'autre, ce qui réduit d'autant la gêne occasionnée par ce type de situation. Les conversations déambulées sont ainsi devenues des moments importants de mes enquêtes, que la mise en mouvement des interlocuteurs soit fondée sur la marche ou sur d'autres manières de se déplacer.

En développant d'autres situations d'interlocution plus propices à la libération de la parole que les entretiens chez les habitants ou dans les locaux de l'administration, notamment via le déplacement et la promenade<sup>101</sup>, j'ai réussi à me réapproprier des enquêtes de terrain qui semblaient parfois échapper à mon contrôle. En effet, s'il s'agit pour l'ethnographe empiriste de se laisser porter par les situations, il faut parfois aussi lutter contre certaines contraintes intrusives voire aliénantes afin de préserver son indépendance. C'est en multipliant les lieux d'enquête, les interlocuteurs et les institutions partenaires que j'ai réussi à préserver une certaine liberté de mouvement et à transformer une recherche initialement localisée en une étude multi-située capable de questionner les transformations écologiques du Viêt Nam.

---

<sup>101</sup> J'ai également décrit ailleurs comment les discussions au café peuvent alléger les contraintes sur les interlocuteurs, notamment les fonctionnaires, dont la parole est soumise au contrôle politique de leur administration (Le Meur, 2014).

## 2.2. Matières et filières plastiques

Comme je l'ai expliqué en introduction, ma recherche doctorale s'est d'abord intéressée aux matières détritiques avant que les plastiques n'envahissent mon paysage ethnographique<sup>102</sup>. En basculant progressivement des déchets aux déchets plastiques, en passant par le recyclage, j'ai opéré des aller-retours entre différents contextes ethnographiques qu'il a fallu peu à peu relier et connecter entre eux. Je propose ici de décrire certains de ces basculements, qui se sont manifestés par des déplacements à la fois intellectuels et corporels stimulés par la découverte de controverses socio-techniques liées aux matières plastiques.

### 2.2.1. Saturations

Après plusieurs mois d'enquête sur la politique urbaine des déchets dans les petites villes du centre du Viêt Nam, l'accumulation des entretiens avec les habitants et les fonctionnaires locaux m'a procuré une sensation de saturation à la fois scientifique (Oliver de Sardan, 2008) et émotionnelle. Cette saturation est liée, comme je l'expliquai précédemment, au contexte contraint de ces enquêtes. Elle est également liée à la redondance de certaines paroles croisées, exprimées par de nombreux habitants d'une part et par de nombreux fonctionnaires d'autre part<sup>103</sup>. D'un côté, le discours des habitants des deux petites villes oscillait entre une description neutralisée de la situation environnementale et du fonctionnement du service de gestion des ordures ménagères – qui était souvent considéré comme suffisant et « normal »<sup>104</sup> – et des dénonciations virulentes de la corruption des fonctionnaires et des dysfonctionnements communaux, qui dépassaient souvent le cadre de la question des ordures. D'un autre côté, le discours des fonctionnaires s'apparentait à un langage officiel et communicationnel vantant les efforts des services de l'État local qui faisaient « de leur mieux » avec pourtant « peu de moyens ». Et si des dysfonctionnements ou des problèmes de pollution étaient à déplorer, la faute revenait aux habitants, qui étaient sales, mal éduqués et peu conscients des problèmes écologiques contemporains. Cette progressive dichotomisation des discours des acteurs tendait à essentialiser à la fois la catégorie des habitants et la catégorie des fonctionnaires – alors que l'on peut être les deux à la fois. De mon point de vue de chercheuse, il fallait trouver une forme de triangulation pour éviter d'enfermer l'analyse de la question des déchets dans une relation duale entre l'État et les administrés, qu'il s'agisse d'une relation de collaboration, de

---

<sup>102</sup> Je reviendrai sur la notion de paysage et de paysage ethnographique dans le 3.2.

<sup>103</sup> J'ai également rencontré d'autres acteurs, notamment des collecteurs et des collectrices de déchets, des employés contractuels de la collecte des ordures, des entrepreneurs du recyclage, mais dans une proportion moindre, car les petites villes ne disposaient pas, à ma connaissance, d'un secteur commercial et industriel du recyclage très développé.

<sup>104</sup> L'expression « *cùng đượ* », que mon interprète de l'époque proposait de traduire par RAS – « rien à signaler », revenait très souvent. (Le Meur, 2014)



domination ou de résistance (O'Rourke, 2004)<sup>105</sup>. Il m'a alors semblé intéressant de faire un pas de côté par rapport à ce cadre d'analyse des politiques locales de gestion des déchets en suivant les matières et les objets, en déroulant les filières matérielles de la récupération et du recyclage, et en questionnant le devenir déchet des choses dans l'environnement.

Après avoir opéré un déplacement vers la région de Hanoï pour des raisons liées à l'obtention d'autorisations d'enquêter, j'ai cherché à déployer ma recherche sur la question des déchets dans d'autres petites villes d'une taille équivalente à celles que je connaissais dans le centre du pays. Au départ, mon objectif était de renforcer la dimension comparative de mon travail. En présentant les résultats de mes précédentes enquêtes dans un séminaire de laboratoire de l'Université d'Agriculture du Viêt Nam<sup>106</sup>, mon nouveau partenaire institutionnel, j'ai expliqué que je souhaitais savoir où allaient les déchets recyclables collectés par les paysannes et les entrepreneurs locaux que j'avais rencontrés précédemment. Dans les petites villes du centre, je savais seulement que ces matières étaient achetées par des courtiers qui affrétaient des camions destinés à acheminer ces matières dans les grandes villes du pays. Une chercheuse vietnamienne m'a alors suggéré de visiter un village, non loin de l'université, où elle avait entendu que s'était développée une très forte activité de recyclage. Elle m'a expliqué que là-bas, les gens étaient devenus « très riches » mais que leur commune était pourtant « très sale »<sup>107</sup>. Cette description m'a intriguée et nous avons lancé une procédure administrative, avec l'Université, pour que j'enquête dans ce village : le village des recycleurs de plastique de *Minh Khai*. Au printemps 2014, j'ai ainsi commencé à enquêter à *Minh Khai* en réinscrivant le village dans la commune de *Như Quỳnh*, une commune d'une taille similaire à celles que j'avais explorées dans le centre du pays (elle compte environ 20 000 habitants). Avec une nouvelle interprète, j'ai reproduit ma méthode d'exploration urbaine par déambulation et entretiens sur le vif, en espérant provoquer des situations d'interaction (Hannerz, 1983 ; Agier, 2009) et en faisant l'effort de connecter les lieux de la ville, de recréer des liaisons entre les différents contextes urbains (Bulle, 2009). Je m'intéressais bien sûr à l'activité économique très spécifique du village de *Minh Khai*, mais souhaitais également comprendre comment il s'intégrait dans le tissu urbain et industriel local, quelles étaient ses relations avec les quartiers plus résidentiels de la commune, ou encore avec ses marges agricoles. J'ai ainsi persisté dans mon projet d'étude de la politique locale de collecte

---

<sup>105</sup> Je propose d'ailleurs, dans la deuxième *plasti-cité* intitulée *La chose commune*, de complexifier cette analyse duale en intégrant plusieurs échelles de regard sur les déchets et en faisant intervenir des situations et des acteurs multiples, tout en préservant un regard localisé dans trois petites villes vietnamiennes.

<sup>106</sup> Ancienne Université d'Agriculture de Hanoï.

<sup>107</sup> Cette première présentation du village de *Minh Khai* par une collègue universitaire m'a amenée à réfléchir le recyclage sous le prisme du mythe à la fois matériel et social. C'est dans la quatrième *plasti-cité* que je développerai cette réflexion sur les mythologies d'une alchimie du déchet à l'or.

et de gestion des déchets, alors que, dans cette commune pas comme les autres, les déchets s'amoncelaient de manière tout à fait inédite. Si mon paysage ethnographique était déjà envahi par les plastiques, qu'ils soient à l'état de déchet, de matières en fusion, de « *pellets* » ou de sacs plastiques recyclés, je n'avais pas encore complètement intégré à mon programme de recherche les modifications que cette nouvelle expérience ethnographique m'incitait à opérer. J'ai d'abord ressenti du dégoût face aux amoncellements de déchets plastiques, à la compréhension progressive des inégalités liées au commerce international des déchets et au constat d'une importante pollution locale et de conditions de vie et de travail dégradées<sup>108</sup>. L'expérience du dégoût a été partagée avec mon interprète, avec qui nous avons, à plusieurs reprises, perdu l'appétit. Manger dans la commune de Nhu Quỳnh lors de nos journées d'enquête devenait de plus en plus un supplice. Nous allions dans les restaurants ouvriers avec peu d'envie et revenions à l'université épuisées. La chaleur accentuait notre fatigue, car nous avons enquêté au printemps essentiellement, une saison très chaude. Ce dégoût n'était pas uniquement émotionnel, car les émanations issues des déchets en putréfaction ou des plastiques en fusion provoquent, entre autres, des maux de têtes et des troubles digestifs. Il m'a fallu revenir en Belgique, puis repartir au Viêt Nam pour que cette expérience d'enquête difficile signe le « réenchantement » plastique de ma recherche.

### 2.2.2. « Réenchantement » plastique

Lors de mon second long séjour de terrain au Viêt Nam au premier semestre 2016, l'expérience ethnographique, qui avait déjà commencé à subir des déplacements géographiques importants, s'est progressivement affirmée sous une forme « multi-située » (Marcus, 1995). Auparavant, j'avais accepté de faire le deuil du projet initial – une comparaison de petites villes vietnamiennes – qui supposait d'être ancrée territorialement et de pouvoir revenir enquêter aux mêmes endroits. Au contraire, il m'était arrivé plusieurs fois de ne pas pouvoir rétablir de contact avec un partenaire antérieur et donc de ne pas retrouver les autorisations d'enquêtes que j'avais précédemment obtenues. Chaque mission au Viêt Nam devenait alors une aventure nouvelle, faite de nouveaux partenaires institutionnels et de nouveaux espaces à explorer. J'ai ainsi laissé de plus en plus de place à ce que semblait induire mon matériau d'enquête : une étude de filière ou de réseau, où l'objet de la recherche n'était plus lié à un territoire délimité, mais se déployait à différents niveaux, dans différents lieux et à différentes échelles (Vallard, 2013). C'est donc avec des dispositions intellectuelles nouvelles, témoignant d'« une 'hospitalité' à la surprise » restaurée (Genard & Roca i Escoda, 2013), voire déplacée par ces nouveaux questionnements théoriques, que j'ai commencé à véritablement enquêter sur les

---

<sup>108</sup> Ces questions seront développées dans la plasti-cité n°4.

matières plastiques de synthèse. Le récit d'une rencontre singulière me permettra ici de décrire comment cette évolution de mon objet de recherche m'a amenée à faire de nouveaux types de déplacements.

Je suis retournée dans le port de Quy Nhon, au centre du pays, à la fin de l'hiver 2016. Cette fois, j'étais hébergée sur le campus de l'université locale, après avoir obtenu un partenariat avec le département de géographie et d'aménagement du territoire. Dans la maison d'hôtes de l'université, j'ai rencontré un universitaire français, qui séjournait lui aussi à Quy Nhon. Étant les deux seuls chercheurs étrangers sur le campus, à un moment où les vietnamiens étaient occupés par les préparatifs des vacances du nouvel an, le *Tết*, nous avons lié connaissance. Un soir peu avant son départ, nous avons décidé de nous rendre dans un restaurant de fruits de mers à l'autre bout du port, en empruntant la promenade du bord de mer. Cette promenade d'un peu moins d'une heure, nous offrit le temps de converser longuement, la marche contribuant à libérer la parole. Je pris ainsi le temps d'expliquer à mon interlocuteur le contenu de ma recherche, de lui partager mes préoccupations autour de l'usage des emballages au Viêt Nam, en particulier des sacs plastiques. Je lui racontai également que, le matin même, dans le dernier supermarché construit en ville, j'avais découvert l'existence de sacs plastiques aux propriétés intrigantes et inquiétantes : des sacs dit « oxo-fragmentables », qui se révélaient, après une recherche sur internet, le sujet d'une controverse écologique et industrielle internationale. Ces sacs plastiques font partie des procédés que l'industrie plasturgique a mis en œuvre pour se mettre au diapason du nouveau référentiel environnementaliste influençant la consommation quotidienne (Monsaingeon, 2017). Ils sont conçus pour se fragmenter dans la nature, c'est-à-dire pour « disparaître » et ainsi « résoudre » la prolifération des sacs plastiques dans l'environnement. En réalité, les réglementations environnementales de plusieurs pays les interdisent car ils les jugent dangereux, notamment parce que leur production implique l'usage d'additifs nocifs comme des métaux lourds (Le Meur, 2018). À la suite de notre discussion technique au sujet de ces sacs, mon interlocuteur me suggéra de contacter un parent à lui, industriel de la plasturgie, afin de connaître l'avis d'un professionnel du secteur. J'ai donc saisi l'occasion d'écrire un courriel à cet industriel français.

Ce que ne savait peut-être pas mon compagnon de promenade de Quy Nhon, c'est que son parent, installé dans un territoire d'outre-mer français, travaillait directement avec des industriels vietnamiens. Après quelques échanges de courriels, il m'expliqua qu'il avait prévu de se rendre au Viêt Nam au printemps de la même année pour y rencontrer certains de ses fournisseurs et que nous pouvions envisager de nous rencontrer à cette occasion pour discuter. Après cet échange, je n'eus plus de nouvelles pendant plusieurs semaines, reprenant le fil de

mes activités. Moins d'une semaine avant sa venue au Viêt Nam, alors que j'étais en séjour de recherche au Sud du pays, à Hô-Chi-Minh-Ville, cet industriel m'a recontactée en me proposant un rendez-vous à Hanoï, au Nord du pays. Après de courtes hésitations, car de nouvelles pistes de recherche se dessinaient au Sud à ce moment-là, j'ai annulé mes différents rendez-vous et pris un avion pour le Nord. J'ai accueilli l'industriel français à son arrivée à l'aéroport d'Hanoï, comme il me l'avait proposé, sans totalement savoir quel était le programme qu'il avait fixé. Je l'ai alors suivi dans le minibus luxueux qui avait été réservé pour lui par son fournisseur vietnamien principal, installé dans une province du delta du Fleuve Rouge. Après cette première journée de visite, entrecoupée de longues discussions pendant les trajets de minibus sur la production des sacs plastiques, l'organisation économique de secteur industriel, les controverses environnementales, médiatiques et politiques liées à cette production, l'industriel français m'a proposé de nous retrouver à nouveau le lendemain. Durant les quelques jours de sa présence à Hanoï, j'ai fait connaissance avec cet interlocuteur privilégié. Les rencontres avec ses partenaires vietnamiens ont été particulièrement intéressantes, d'autant que, seule, il m'était difficile d'obtenir des rendez-vous avec les professionnels vietnamiens de la plasturgie, en particulier les grands producteurs. Les portes des usines se sont par ailleurs ouvertes à moi dans des conditions exceptionnelles, du fait des situations commerciales, alors qu'il est difficile d'entrer dans les lieux de production pour une enquêtrice qui n'a pas l'intention d'acheter quoi que ce soit. Ainsi, j'ai pu observer des situations de négociation entre ce producteur et acheteur français de sacs plastiques<sup>109</sup> et les industriels vietnamiens, ce qui m'a permis de documenter concrètement les échanges internationaux et de renforcer le matériau empirique que j'avais commencé à constituer sur l'industrialisation du Viêt Nam<sup>110</sup>. En résumé, cet évènement ethnographique déterminant est le fruit d'heureux hasards en chaîne, provoqués par deux mises en mouvements aux portées heuristiques : d'abord une conversation pédestre sur la promenade du bord de mer d'un port du centre du Viêt Nam ; puis un volte-face géographique soudain pour rencontrer un industriel français de passage express dans le pays.

### 2.3. Multiplicité et savoirs situés

L'ethnographie amène le chercheur à naviguer entre différentes situations ou contextes d'interaction, oscillant entre la poursuite d'un projet scientifique défini au préalable et le hasard

---

<sup>109</sup> L'industriel français m'a expliqué qu'il était rare qu'un producteur de sacs plastiques soit également acheteur et que, dans les voyages commerciaux, on rencontrait plutôt des personnes ayant uniquement la compétence commerciale. Lui, étant installé dans un territoire d'outre-mer français – un marché très contraint –, avait développé une activité limitrophe entre production locale et approvisionnement international. Cela lui permettait de comparer, avec un regard de spécialiste technique, les systèmes de production vietnamiens que nous rencontrions avec ceux d'un pays industrialisé comme la France.

<sup>110</sup> Les *plasti-cité* n°3 et n°4 traitent en particulier de l'industrialisation et du développement de la plasturgie vietnamienne.

des découvertes (Namian & Grimard, 2013a ; 2013b). Afin de suivre les « vies sociales » des déchets et des matières plastiques (Appadurai, 1986) que j'avais rencontrés en chemin, j'ai dû opérer des déplacements importants me conduisant à enquêter dans des contextes très variés du Viêt Nam : petites villes, métropoles, régions fluviales, côtières, industrialisées, rurales etc. Si j'ai parfois cherché à décrire des « biographies d'objets » (Kopytoff, 1986), ce sont le plus souvent les controverses socio-techniques (Akrich, 1989) liées aux déchets et aux plastiques de synthèse qui ont été le moteur de ma recherche. J'aimerais à présent montrer comment j'ai tenté de relier les différents fragments de mon ethnographie multi-située (Marcus, 1995) et comment ces controverses m'ont obligée à définir ma position d'anthropologue.

### 2.3.1. *Multiplicité, polymères et plasti-cités*

Avec le « réenchantement » plastique de mon ethnographie, j'ai été amenée à évoluer dans des réseaux d'acteurs internationaux du commerce des matériaux plastiques et de l'industrie plasturgique, ainsi que dans des réseaux scientifiques et citoyens impliqués dans des réflexions et des actions politiques en lien avec ces matières et les enjeux écologiques qu'elles impliquent. En plus de ma recherche de terrain déambulée dans les petites villes du centre du Viêt Nam ou dans le village des recycleurs de *Minh Khai*, j'ai par exemple enquêté au sein d'un salon international de la plasturgie organisé en mars 2016 à Hô-Chi-Minh-Ville et regroupant des industriels européens, nord-américains et asiatiques : *Plastics & Rubber Vietnam*. Aidée par la rencontre de l'industriel français présenté plus haut, j'ai également eu l'occasion de visiter plusieurs usines de production de sacs et d'emballages plastiques du Nord Viêt Nam, allant des leaders nationaux du secteur à des entreprises de quelques dizaines de salariées. En parallèle, j'ai continué à réfléchir au devenir-déchet des choses et aux implications environnementales de l'usage des plastiques en enquêtant sur les filières de récupération dans le centre du pays. J'ai également travaillé avec des géographes de Quy Nhon sur les liens entre pollution plastique et inondations dans le bassin versant de la région de Binh Định. La rencontre avec une biogéochimiste française installée au Sud du Viêt Nam, Émilie Strady, m'a par ailleurs amenée à comprendre comment les sciences environnementales peuvent évaluer cette pollution dans les rivières vietnamiennes. La frontière entre *le terrain*, l'activité de partage au sein du champ scientifique et l'engagement personnel s'est révélée plus floue à mesure que j'explorais les réseaux d'acteurs impliqués dans les différentes controverses sur les déchets et les matières plastiques. Ce brouillage des lignes s'est renforcé lorsque mes observations ethnographiques ont débordé du cadre vietnamien. En été 2016, à peine revenue en France après un long séjour

de terrain au Viêt Nam, j'ai assisté – avec le statut ambigu de l'auditeur libre<sup>111</sup> – à une conférence sur la toxicité des matières plastiques impliquant des biologistes, des endocrinologues, ou encore des industriels<sup>112</sup>. En janvier 2017, j'ai également assisté, à Bruxelles, à une discussion au Parlement Européen sur la régulation de la production des sacs plastiques et de leur recyclage. Elle impliquait une députée et ses assistantes, des fonctionnaires européens, des lobbyistes représentant différents secteurs industriels, des acteurs du monde scientifique et de la « société civile », notamment des représentants d'ONG environnementalistes. Si ces situations ethnographiques prennent une place plus ou moins prépondérante dans le manuscrit, il me semble intéressant de mentionner ces apparents débordements ethnographiques. Ils permettent de montrer comment des controverses socio-techniques *a priori* localisées – au Viêt Nam – ont des ramifications internationales. La tâche du chercheur est alors de relier ces différentes situations et de reconstruire un monde d'archipels, « plurivers » dans lequel « la pluralité des relations qui composent le monde [...] le font tenir en système » (Bulle, 2012).

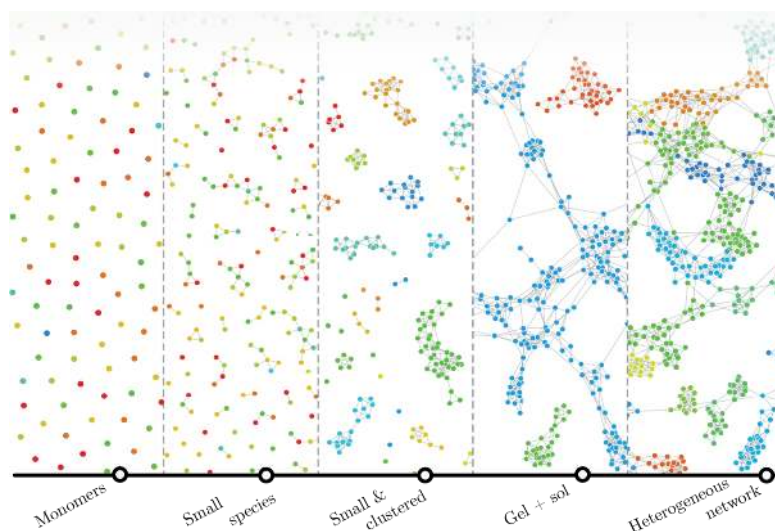
La multiplicité des acteurs rencontrés et des contextes explorés m'a ainsi amenée à réfléchir au caractère rhizomique de ma recherche (Deleuze & Guattari, 1980), qui n'était plus véritablement une étude de filière (Vallard, 2013 ; Rosenfeld, 2018) pouvant répondre à une analyse génétique. Il m'a alors semblé intéressant de faire le lien entre l'agencement des fragments de mon ethnographie et le processus de polymérisation des plastiques de synthèses, les polymères étant des « molécules géantes » ou des macromolécules formées à partir de la connexion d'une multitude de monomères via des liaisons covalentes (Harper, 2000). On définit ainsi les polymères comme des « [e]nsembles de macromolécules dans lesquelles on retrouve un ou plusieurs motifs répétitifs dont le nombre, dans une macromolécule, s'appelle *degré de polymérisation* » (Mazura, 1997 : 105). Voici un exemple de processus de polymérisation aboutissant à la formation d'une structure hétérogène :

---

<sup>111</sup> L'auditeur libre pourrait tout à fait être un observateur ou un enquêteur. À ce moment précis, je n'ai pas tellement su comment classer cette expérience : parce que c'est au Viêt Nam que l'on m'avait conseillé d'assister à cette conférence, émanait-elle de mon ethnographie ? était-elle reliée à mon activité habituelle de participation à des conférences de sciences sociales ?

<sup>112</sup> Ce colloque a été organisé par l'ARET - Association pour la Recherche en Toxicologie, et c'est au Viêt Nam que j'ai pris connaissance de leurs activités.

## Étapes du processus de polymérisation



Auteur inconnu – Source : Wikipedia

Dans l'ouvrage *Mille plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari proposent de définir le rhizome comme « un système acentré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états » (Deleuze & Guattari, 1980 : 32). L'idée de cet « agencement met[tant] en connexion certaines multiplicités » (*idem* : 34) m'a amenée à faire un parallèle entre système polymérisé et système rhizomique, puis à réfléchir plus avant à la question de la *plasticité*. Selon Catherine Malabou, dont j'ai évoqué les travaux en introduction, ce concept est d'ailleurs à même de décrire la tension constitutive entre la multiplicité des fragments et l'organisation du système (Malabou, 2005). Une réflexion sur la capacité du concept de plasticité à décrire les situations socio-techniques émergeant de mes recherches m'a donc amenée à élaborer l'architecture de ce manuscrit en six *plasti-cités*. Il me semble que l'on peut les comprendre comme les plateaux d'un rhizome : autonomes mais connectés, sans début, ni fin (Deleuze & Guattari, 1980).

Cette forme polymérisée et hétérogène s'oppose selon moi à l'idée de la monographie traditionnelle des sciences sociales car « quand l'anthropologie postule l'homogénéité du social sous la seule juxtaposition de ses observations en chapitres, elle écrase les faits, les dépouille de leur profondeur, de leur nature contradictoire et, par-là, de leur dynamique » (Bensa, 1996 : 42). Si l'on peut toutefois considérer l'existence d'hypertextualités entre ces chapitres monographiques, les *plasti-cités* que j'ai construites s'en détachent, car elles ne visent pas à construire d'unité macro-sociale. Elles proposent au contraire d'articuler des situations micro-sociales à des contextes plus larges en jouant sur les échelles, en réfléchissant à l'exemplarité des situations sans les réduire à un caractère représentatif d'une totalité. Il s'agit de construire

« un mode d'exposition [de la recherche] qui participe [...] de la construction de l'objet et de son interprétation » (Revel, 1996 : 36). Les *plasti-cités* me permettent donc de décrire le monde social à partir de situations multiples, à l'image de la *microstoria* italienne<sup>113</sup>, en connectant ces expériences entre elles, à plusieurs niveaux, afin de construire des « objets complexes [permettant] la prise en compte de la structure feuilletée du social » (*idem* : 13) :

« Des phénomènes massifs, que nous sommes habitués à penser en termes globaux, comme la croissance de l'État, la formation de la société industrielle, peuvent être lus en termes tout différents si l'on tente de les appréhender à travers les stratégies individuelles, les trajectoires biographiques, individuelles et familiales, des hommes qui leur ont été confrontés. Ils n'en sont pas moins importants pour autant. Mais ils sont construits autrement. » (*idem* : 12)

Il me semble qu'un nomadisme scientifique favorise ces « jeux d'échelles » heuristiques (*idem*). Cependant, si l'expérience du déplacement permet de connecter les différentes positions situées et d'envisager la multiplicité infinie des points de vue et des échelles de regard sur le monde social, c'est aussi une manière de se rendre compte que l'ubiquité est impossible. En tant qu'individu, les positions que l'on peut occuper sont limitées en nombre et l'on ne peut être qu'à un endroit à la fois. Il me semble alors intéressant de mettre en regard cette « multiplicité » (Deleuze & Guattari, 1980) avec la question du « savoir situé » (Haraway, 2007) en décrivant ma propre situation scientifique.

### 2.3.2. Par le bas-côté : une perspective chiffonnière

Si un déplacement scientifique m'a conduit des déchets aux matières plastiques de synthèse, ma réflexion sur ces matériaux industriels et de consommation ordinaire est toujours restée ancrée dans une réflexion sur le devenir-déchet des choses. Cette articulation entre la question des déchets et la question plastique m'impose de définir la place de mon discours scientifique dans la controverse socio-technique contemporaine autour des polymères de synthèses, des matières devenues symboles médiatiques de nombreux problèmes écologiques mondialisés. On peut par exemple évoquer les inquiétudes soulevées par les « continents de plastique », qui sont en réalité des « soupes détritiques » formées par la concentration de matières plastiques en

---

<sup>113</sup> La *microstoria* (micro-histoire) est un courant historiographique qui s'est développée à partir des années 1970 puis dans les années 1980, notamment sous l'impulsion des historiens Giovanni Levi et Carlo Ginzburg, et qui prenait pour objet d'étude des petites villes, des villages ou des trajectoires individuelles. L'objectif était de restituer le plus finement possible l'expérience des acteurs dans le passé et de rouvrir le champ des possibles historiques, afin d'éviter de plaquer sur les situations antérieures une lecture informée par le présent et qui risque de produire une histoire téléologique, faite de causes et de conséquences. Ce mouvement de recherche est, pour Jacques Revel, caractérisé par une « distance critique par rapport à l'approche macro-sociale » et propose une alternative « face au jeu des structures et à l'efficacité des processus sociaux massifs, anonymes, inconscients, qui ont longtemps paru seuls requérir l'attention des chercheurs » (Revel, 1996 : 10).



suspension (micro et macro) dans les *gyres océaniques*, d'importants courants marins (Monsaingeon, 2017 : 122)<sup>114</sup>. Si ce manuscrit propose de déconstruire certains discours associés aux déchets et aux plastiques et d'objectiver un savoir socio-anthropologique sur les questions que ces matières soulèvent, ma perspective de chercheuse reste en effet partielle (Haraway, 2007). Elle se situe à la fois géographiquement et socialement dans cette itinérance urbaine que j'ai commencé à décrire plus haut. Mon propos scientifique, s'il traite de l'industrialisation de la plasturgie au Viêt Nam, ou encore de la circulation internationale des déchets, a été construit par le bas-côté. Ce bas-côté, qui s'imisce entre la rue et le trottoir, est un espace de rejet, mais aussi d'échange.

### Marcher sur le bas-côté



À gauche : comme je l'ai évoqué plus haut, s'il existe des trottoirs au Viêt Nam, ceux des rues commerçantes sont le plus souvent investis par les échoppes ou les restaurants de rue, obligeant le piéton à faire des écarts sur son chemin. Or la chaussée peut, elle aussi être encombrée par un trafic motorisé important, notamment de deux-roues, qui, aux heures de pointe, s'entassent jusqu'à ce qu'aucun espace disponible ne soit plus visible. Marcher en ville revient donc souvent à zigzaguer entre le trottoir et la chaussée, et donc à finir dans le caniveau. – 2014 – Hanoi

À droite : dans les petites villes, beaucoup de rues ne sont pas aménagées avec un trottoir. Entre le seuil des maisons et la rue, il y a le bas-côté, où les riverains déposent leurs déchets pour qu'ils soient collectés. – 2011 – Binh Định

Si marcher en suivant le bas-côté offre un point de vue privilégié sur les situations de rejet-dévalorisation ou de récupération-valorisation des déchets, je choisis de situer mon propos socio-anthropologique dans cet espace que j'ai longuement arpenté, afin d'insister sur la

<sup>114</sup> Baptiste Monsaingeon considère que ces « continents de plastique » sont le « produit d'un récit mythologique » qui empêche de comprendre la réalité des processus à l'œuvre et cristallise les enjeux sociaux et politiques de « l'Anthropocène » (Monsaingeon, 2016b).

dimension incarnée de la conduite d'une recherche. En effet, pour Donna Haraway, « [il] nous faut apprendre dans nos corps [...] de façon à dire où nous sommes et où nous ne sommes pas [...]. La morale est simple : seule la perspective partielle assure une vision objective » (Haraway, 2007 : 117).

Cet ancrage physique dans un espace à la fois matériel – celui des déchets – et social – celui des collecteurs et des récupérateurs d'ordures – relève également d'une posture éthique. Dans le cadre des controverses écologiques mondialisées dans lequel le Viêt Nam est actuellement pris, il me semble important d'adopter une analyse critique en termes d'écologie politique. Cette approche, qui s'est donné pour projet de réfléchir aux relations à la fois coopératives et conflictuelles entre les humains et les non-humains, s'intéresse aux inégalités environnementales et la manière différenciée dont les personnes sont touchées par les transformations écologiques (Larrère, 2017), comme les études sur les déchets et leur gestion le montrent, notamment en géographie (Durand, 2010). Si les chiffonniers et les chiffonnières ont développé une forte proximité avec les ordures, cette relation spécifique est liée à une grande précarité de travail et de vie (Millar, 2018) : ils sont fortement soumis aux aléas économiques, aux variations des marchés et des cours des matières, ainsi qu'aux dangers environnementaux engendrés par les rejets des sociétés contemporaines. Avec une approche en termes d'écologie politique, il s'agit donc également de décrire, par le bas, l'histoire des luttes conjointes pour la justice sociale et pour la justice environnementale (Keucheyan, 2014 ; Richard, 2017)<sup>115</sup>. Or, dans le cadre d'une recherche multi-située, la tentation de mobiliser des concepts globalisants et unificateurs, qui gommeraient cette conflictualité et cette multiplicité du social, est très forte. Jean Baptiste Fressoz considère par exemple que le concept d'Anthropocène relève d' « une esthétique du sublime, esthétique occidentale et bourgeoise par excellence, vilipendée par les critiques marxistes, féministes et subalternistes, comme par les postmodernes ». Utiliser ce concept nuirait donc à la réflexion sur les dégradations environnementales actuelles en termes d'écologie politique (Fressoz, 2016).

Baptiste Monsaingeon voit à l'inverse une source d'inspiration dans la figure du chiffonnier qui, en déambulant dans la ville, négocie sa relation quotidienne avec les déchets. Pour lui, les « chemins de création » des chiffonniers qui arpentent les rues et composent avec la présence signifiante des ordures, « tracent les contours d'une éthique du soin, du précaire, du reste

---

<sup>115</sup> Claire Richard décrit par exemple comment le mouvement portoricain des « Young Lords », inspiré par les Black Panthers et actif à partir de la fin des années 1960, a débuté par une « offensive des poubelles ». D'abord mobilisés autour de questions ethno-raciales postcoloniales et des revendications pour plus de justice sociale, ses membres fondateurs ont cherché à mobiliser les habitants du quartier de Harlem, à New York, sur une lutte commune : *la basura* (les ordures) (Richard, 2017)

comme commun, en rupture avec les promesses de grandeur et de maîtrise d'une civilisation en quête d'immortalité » (Monsaingeon, 2017 : 253). Il me semble alors que, si « le chercheur doit se poser la question de la spécification de son propre statut par rapport à celui qu'il prête aux acteurs » (Genard & Roca i Escoda, 2013 : §9), affirmer que l'on adopte une posture de nomadisme scientifique s'apparente à adopter la posture du chiffonnier – où, dans le cas de ma recherche, de la chiffonnière, tant la récupération des déchets au Viêt Nam est marquée par le genre féminin<sup>116, 117</sup>. Dans le documentaire québécois *La loi et l'ordure*, les chiffonniers et chiffonnières qui éventrent les sacs de déchets ménagers de la ville de Montréal en quête de matières à recycler sont nommés par les habitants de la sorte : ce sont « les itinérants » (Thibault, 2000). Pour Tim Ingold, l'expérience phénoménologique de la marche serait pourtant capable de relier le point de vue de l'*habitant* et de l'*itinérant*, contrairement au point de vue choisi par le *passager*, qui se déplace en transport pour relier un point A à un point B et opère ainsi un détachement vis-à-vis du territoire vécu (Ingold, 2012). Cette attitude face au territoire relève selon lui d'une forme de domination liée au découpage administratif et politique des espaces et à l'exercice d'un pouvoir<sup>118</sup>. Si l'itinérant est capable de produire un « savoir d'habitant », le passager s'apparente alors à un occupant (*idem*)<sup>119</sup>. Adopter un point de vue d'itinérante, en l'occurrence, de chiffonnière – tant la question du genre est marquée lorsque l'on évoque la récupération des déchets au Viêt Nam<sup>120</sup> – ce serait donc prendre parti dans une lutte de positions et de pouvoirs. Il me semble donc que, assumer cette « perspective partielle » (Haraway, 2007) sur le monde social, c'est à la fois définir sa position dans le cadre de controverses scientifiques et citoyennes, mais c'est également réfléchir à l'esthétique que sous-tend la production du savoir. C'est de cette dimension sensible de la recherche, appuyée par des choix narratifs visuels cherchant à produire « un certain type d'intelligibilité » (Revel, 1996 : 34) dont j'aimerais parler à présent.

---

<sup>116</sup> J'ajoute que la majorité de mes interprètes étaient des étudiantes et que mon environnement social au Viêt Nam est largement dominé par les femmes de différentes générations : *em* « petites sœurs », *chi* « grandes sœurs », *cô* « tantes » et *bà* « grand-mères ».

<sup>117</sup> La question du genre intervient à plusieurs moments du manuscrit sans que j'y aie consacré une partie spécifique.

<sup>118</sup> Il oppose le *network* – le réseau d'administration d'un territoire par un pouvoir « colonial » – au *meshwork* – le maillage fluide des lignes de l'expérience (Ingold, 2012).

<sup>119</sup> Des réflexions similaires ont été développées auparavant par Henri Lefebvre, pour qui l'organisation de l'espace et « l'architecture » sont liées à la matérialisation des rapports de production et des rapports de pouvoir sociaux, économiques, politiques – il parle de « la production de l'espace » (Lefebvre, 2000). Michel De Certeau oppose quant à lui l'espace-territoire pratiqué, notamment par la marche urbaine, à la carte, dont les « connexions sont des lignes d'occupation » (Certeau, 1990 : 110).

<sup>120</sup> La question du genre apparaîtra à de nombreuses reprises, dans les *plasti-cités* suivantes, sans qu'elles ne fassent l'objet d'une sous partie spécifique.

### 3. Expériences sensibles et écriture en images<sup>121</sup>

Dans le film *American Beauty*, sorti en 1999 et réalisé par Sam Mendes (Mendes, 1999), une scène a marqué les esprits. C'est l'image d'un fin et léger sac plastique blanc, volant et tourbillonnant parmi des feuilles mortes sur un trottoir bordé d'un mur de briques. Elle est extraite d'une scène dans laquelle un jeune homme, Ricky, montre à sa voisine, Jane, une vidéo qu'il a réalisée. Il décrit ce sac plastique tourbillonnant comme « la plus belle chose [qu'il ait] jamais filmée »<sup>122</sup>. Porté par une musique vibrante, Ricky ajoute que c'est lors de cette rencontre avec le sac plastique qu'il a réalisé « qu'il y avait une vie derrière les choses ». Cette scène est romantique au titre de l'histoire d'amour qui prend corps à ce moment du film. Elle l'est aussi par le caractère sensible du point de vue de Ricky, qui élabore, à partir du sac plastique, symbole de l'objet vulgaire a priori insignifiant, une pensée sur l'existence et sur le monde, sa beauté, sa violence. En effet, « [l]e romantisme proclame le devenir-sensible de toute pensée et le devenir-pensée de toute matérialité sensible comme le but même de l'activité de la pensée en général » (Rancière, 2000 : 70). La vision esthétique de l'objet sac plastique, un point de vue sensible sur les choses derrière lesquelles Ricky voit même de la vie – ou bien une forme de « vitalité » pour reprendre les mots de la philosophe Jane Bennett (Bennett, 2010a) –, est en effet indissociable de la formation d'une pensée, qui accorde une place prépondérante aux sensations et aux émotions. La scène tente de transmettre cette réflexion sur le monde, d'abord à Jane, mais aussi aux spectateurs, par un jeu subtil de mise en abîme des différentes échelles de regard sur l'objet plastique : dans la scène de rue, sur la vidéo de Ricky, dans le regard compréhensif de Jane, dans le film *American Beauty*.

J'aimerais mettre en rapport cette scène de fiction avec mon expérience de recherche car j'ai remarqué que sa dimension esthétique, fondée notamment sur mon usage régulier d'images fixes et animées, a pu interroger mes interlocuteurs. Durant nos discussions, ces derniers ont tantôt souligné le risque de faire glisser mon propos vers une forme non-scientifique, tantôt salué une sorte de supplément d'âme à l'anthropologie que je propose<sup>123</sup>. Je vois ici l'opportunité de réfléchir à cette tension liée à l'usage des images dans le cadre d'un travail scientifique afin de discuter, en recourant à des éléments ethnographiques, de la « dimension esthétique inhérente au travail du chercheur » (Genard et Roca i Escoda, 2013 : §31). Il convient

---

<sup>121</sup> Cette troisième partie est une version remaniée d'une communication présentée au colloque international « Sciences, savoirs et pratiques des déchets » organisé à l'Institut des Amériques, à Paris, les 23 et 24 novembre 2017.

<sup>122</sup> Ricky demande à Jane : « *Do you want to see the most beautiful thing I've ever filmed ?* » - Le film ayant été tourné en anglais, je reprends ici la traduction proposée avec le doublage français.

<sup>123</sup> Anne Jarrigeon relève également cette tension autour de la compatibilité entre scientificité et esthétique au sujet de son usage de la photographie dans le cadre de ses recherches en anthropologie urbaine (Jarrigeon, 2010-2011).

d'employer ici le terme esthétique dans son sens étymologique : l'esthétique fait référence à l'univers du sensible, c'est-à-dire de la perception, des sensations et des émotions<sup>124</sup> (*idem*). L'acception sociale et politique du terme sensible permet également de rendre compte de contraintes exercées sur les personnes, engagées dans des expériences émotionnelles fortes (souffrance, domination, injustice, violence etc.) et sur le travail de recherche dans lequel l'enquêteur doit naviguer à vue, pris dans des controverses où la question de son engagement se pose de manière aiguë (Bouillon *et al.*, 2005). Cependant, je ne souhaite pas qualifier mon terrain d'enquête comme « sensible » car je ne souscris pas à l'idée de distinguer des terrains sensibles quand d'autres ne le seraient pas. L'acception philosophique du terme sensible, qui insiste sur l'univers des sensations, des émotions, et à partir duquel nous pouvons réfléchir à une esthétique de la recherche, suggère à l'inverse la possibilité d'un devenir sensible de toute enquête. Le devenir sensible-esthétique est à mon sens compatible, voire complémentaire, avec un devenir sensible-politique<sup>125</sup>, car il impose de penser la multiplicité et la conflictualité des attachements qui sont en jeu dans l'écologie politique (Hache, 2011 ; 2012)<sup>126</sup>. Cette approche nous pousse ainsi, à mon sens, à parler d'approche sensible ou de *démarche sensible* – le titre de cette première *plasti-cité* – et à questionner ce que l'idée d'un « partage du sensible » recouvre. Cette notion élaborée par Jacques Rancière, offre une possibilité de réfléchir conjointement les aspects esthétiques et politiques d'une recherche (Rancière, 2000). Dans cette partie, il s'agira en particulier de se demander ce que les images font à un objet scientifique singulier – les déchets puis les matières plastiques –, à la fois dans le cadre de la réalisation des enquêtes, dans la production du savoir scientifique et dans sa transmission. Dans un premier temps, je ferai une brève archéologie des images produites lors de mes enquêtes en réfléchissant au statut de la multitude de déchets-images accumulée, entre objectivation et réflexivité. Je discuterai ensuite du recours à l'image pour négocier le caractère *sensible* d'une recherche de terrain, au sens esthétique et au sens politique. Enfin, je proposerai de réfléchir à la production et à la transmission des savoirs produits par les sciences sociales sur la question des déchets en mobilisant des formes d'écriture recourant aux images.

---

<sup>124</sup> La question du beau n'est pas le centre de mon propos et il me semble réducteur de considérer que l'esthétique ne fait référence qu'à cette question (Rancière, 2000).

<sup>125</sup> Dans le 2.1, j'ai eu l'occasion de montrer comment toute enquête s'intéressant à des questions ordinaires (la cohabitation avec les ordures) peut devenir sensible, en particulier au Viêt Nam, quand la sureté de l'État est régulièrement invoquée.

<sup>126</sup> L'écologie politique montre bien, par exemple, que les luttes pour la défense des « ressources naturelles » sont autant liées à des attachements esthétiques (notamment via des symboles qui qualifient un rapport sensible au monde, comme avec la « Pachamama » – la Terre Mère – en Amérique latine) qu'à des attachements et des luttes politiques : pour la reconnaissance de droits civiques, pour une meilleure répartition des pouvoirs et des richesses (Hache, 2012).

### 3.1. La collecte des déchets-images entre objectivation et réflexivité

Durant mes enquêtes au Viêt Nam, entre 2011 et 2017, j'ai accumulé des images de déchets, notamment sous la forme de photographies. En sillonnant les villes à pied, parfois accompagnée d'une interprète, mais aussi très souvent seule, l'appareil photographique est devenu un outil cardinal de ma pratique ethnographique, au même titre que l'enregistreur ou le carnet de terrain. Si je l'avais initialement pensé comme un instrument pour accumuler des traces du « réel » afin d'objectiver mon objet de recherche, il me semble intéressant de réfléchir également aux effets déformants de ce regard photographique porté sur les déchets.

#### 3.1.1. *La preuve par le nombre : accumulation et quête d'objectivité*

Dès le début de ma recherche, j'ai utilisé la photographie comme une technique d'enquête au même titre que le recueil des paroles, des observations, des récits, qu'ils soient enregistrés ou écrits. Dans un contexte où l'organisation d'entretiens ne satisfaisait que partiellement mes objectifs de recherche – j'en ai expliqué les raisons auparavant –, j'ai progressivement pris le parti de l'observation. Il s'agissait en quelque sorte de compenser un manque d'accès à des contenus discursifs répondant aux canons de l'entretien semi-directif approfondi. Face au tableau souvent neutralisé ou idéalisé (Scott *et al.*, 2006) de la situation locale en termes de gestion des déchets et de la pollution, les photographies me permettaient de produire un autre discours. En d'autres termes, avec les images et plus généralement l'observation, il s'agissait de croiser les sources d'informations. C'est donc par volonté d'objectiver l'accumulation des déchets et la pollution ordinaire, alors que les discours tendaient à les faire disparaître, que j'ai commencé à photographier des tas d'ordures et à suivre les parcours des matières détritiques, depuis les pas de porte jusqu'aux décharges municipales, en passant par les ruelles, les caniveaux, les terrains vagues, les canaux et les rivières. Les images devenaient la preuve visible et tangible de l'existence d'une pollution difficile à qualifier ou à quantifier pour les sciences sociales. En effet, l'ethnologue, contrairement à l'écologue, n'est pas en mesure de qualifier la pollution dans sa dimension biogéochimique. Il n'effectue pas de prélèvements, ne mesure pas de concentrations et doit donc se contenter de ce qui semble être la face émergée de l'iceberg de la pollution, ce qui peut engendrer des frustrations<sup>127</sup>. Durant ma recherche, j'ai par exemple travaillé avec des géographes vietnamiens pour évaluer les enjeux liés aux déchets autour de la lagune portuaire de Quy Nhon, au centre du pays. L'un d'eux m'a demandé d'employer du matériel pour mesurer la demande biologique en oxygène des rivières et d'autres

---

<sup>127</sup> La cinquième *plasti-cité* – l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages » – permet de résoudre partiellement cette difficulté à objectiver la pollution plastique, notamment dans les rivières, car elle repose sur une collaboration avec des chercheuses issues des sciences de l'environnement.

indicateurs de pollution de l'eau. Il insistait régulièrement sur ces outils technologiques dont je ne connais pas les usages, car ceux-ci lui paraissaient nécessaires pour pouvoir décrire « scientifiquement » la pollution. Face aux outils technologiques rudimentaires de l'enquêteur en sciences sociales – un carnet, un crayon – et aux aléas du fonctionnement de la mémoire, l'appareil photographique se distingue alors : l'acte de photographier, si l'on est technophile et éventuellement inquiet par la qualité de son matériau ethnographique, semble être un moyen nouveau d'accéder à une réalité objective, indiscutable<sup>128</sup>. Ainsi la photographie est progressivement devenue pour moi un instrument de mesure de la présence envahissante des ordures dans le quotidien, qui me permettait également de présenter, notamment à mes partenaires au Viêt Nam, la preuve par le nombre, par la multitude.

### Multitude de déchets-images



<sup>128</sup> On peut faire le parallèle entre l'appareil photographique et l'enregistreur, qui, outre son caractère pratique, est également entouré d'une aura technologique. Il a notamment permis de développer des analyses discursives très élaborées via la retranscription des entretiens (et les logiciels d'indexation de termes et de mots). Mais enregistrer, me semble-t-il, ne dispense pas forcément de prendre des notes, car le son ne permet d'avoir accès qu'à un fragment de l'expérience de l'entretien.



Photographies prises dans la province de Binh Đinh entre 2011 et 2014.

Réaliser ma recherche de terrain dans un contexte vietnamien à la fois politiquement et scientifiquement contraint – car marqué par un positivisme peu propice à l'épanouissement des sciences sociales (Dinh, 1986) – m'a amenée à investir la photographie d'un pouvoir important : celui de rendre compte de la réalité que j'observais. Or il ne faut pas confondre « [l]'hypothèse réaliste, qui postule l'existence d'une réalité de référence relativement et partiellement connaissable par l'enquête » et « l'illusion réaliste, qui croit en un accès direct et objectif à ce réel de référence, et oublie que ce dernier est une construction sociale » (Olivier de Sardan, 2008 : 9). William James considère quant à lui que « la réalité signifie simplement ce qui est en relation avec notre vie émotionnelle et agissante »<sup>129</sup>. Dans cette assertion, « l'émotion se définit à la fois comme croyance et comme interprétation » (Lapoujade, 2007 : 47). C'est pourquoi je souhaite à présent discuter des biais d'observation et d'interprétation que l'usage de la photographie dans le cadre de l'enquête peut impliquer.

### 3.1.2. Point de vue et persistance des images

Si mes photographies ont progressivement pris le statut de preuves accumulées de l'existence de dégradations environnementales ou de dysfonctionnements dans les services municipaux de collecte des ordures, elles ne se substituent pas pour autant à une réalité que l'on pourrait qualifier d'objective. En effet, il est nécessaire d'insister sur la différence entre le réel et les images (du réel), faute de quoi l'une et l'autre notion n'auraient plus d'autonomie. Les images, dit Jacques Rancière, sont des *opérations* et « le régime le plus courant de l'image est celui qui

<sup>129</sup> Cette citation de William James est issue de son ouvrage intitulé *The Principles of Psychology* publié en 1890. Elle est reprise par David Lapoujade (Lapoujade, 2007 : 47).



met en scène un rapport du dicible au visible, un rapport qui joue en même temps sur leur analogie et sur leur dissemblance » avec le réel (Rancière, 2003 : 15). Si la photographie offre la sensation d'avoir un accès direct au réel, Walter Benjamin soulignait déjà au début du XXème siècle que la nature qui se donne à voir à l'appareil photographique est sensiblement différente de celle qui se donne à voir à l'œil nu. C'est pour cela, par exemple, qu'elle a pu être utilisée pour décomposer et séquencer le mouvement des corps ; un mouvement que l'œil nu perçoit comme continu (Benjamin, 2016). Cependant, il est problématique de considérer que cette technique de production d'images donne un accès à une réalité plus réelle que celle perceptible par l'appareil optique humain. Elle est simplement différente. Il est en effet important de souligner qu'il n'existe pas d'image sans observateur et que ces images n'existent pas non plus sans interprétation, c'est-à-dire sans « le processus, quel qu'il soit, qui sous-tend l'appréhension de l'image comme représentant autre chose qu'elle-même » (Dokic, 2014 : 25). Il est donc important d'insister sur le point de vue ethnographique qui préside à la production des images de déchets.

Au-delà d'une objectivation de la pollution, il me semble que ces déchets-images permettent de construire, comme mes enregistrements ou mes notes recueillies dans le carnet de terrain, la mémoire de mes enquêtes ethnographiques. En effet, la photographie « est un instrument de mémoire » du fait de sa capacité à fixer une expérience mouvante, inscrite dans un flux temporel, sous la forme d'images, des objets d'abord matériels (Le Gall, 2014 : 8). Ces photographies peuvent être préservées dans le temps, voire reproduites à partir des négatifs originaux ou encore par la copie numérique, ce qui en fait des objets persistants. Dans le cadre de l'enquête et de la production de connaissance, la photographie permet donc de faire persister des images que le chercheur pourra mobiliser *a posteriori* de l'expérience ethnographique. Mais la persistance des images est un processus à la fois mécanique et cognitif, qui vient alors questionner la réflexivité de l'ethnologue-photographe dans son travail scientifique. En effet, « [a]u sens ordinaire, une image persistante est une image dont nous avons de la peine à nous détacher, qui nous entête, nous fascine ou nous hante » (Dokic, 2014 : 25). On peut alors se demander si la persistance de déchets-images dans la mémoire d'une enquête ne relève pas d'une forme de distorsion progressive par rapport aux expériences vécues.

La dimension itérative de la recherche peut parfois s'approcher de l'obsession, car l'observateur, en voulant informer son objet de recherche, dirige volontairement, et de manière répétée, son regard vers une figure saillante sur le fond général de sa perception. C'est le cas lorsque l'on collecte des déchets-images dans le cadre d'une enquête : les déchets sont alors des figures saillantes dans le paysage parcouru par l'ethnologue. Or, dans la mémoire visuelle,

la persistance de cette figure abaisse le seuil de son apparition (et de sa disparition) par le système perceptif à mesure que l'individu exerce son regard : l'« impression sensorielle » est maintenue « même après la disparition des indices révélateurs » (Dokic, 2014 : 30). Autrement dit, si « on ne voit que ce qu'on regarde » (Lenclud, 2013 : 73), il faut ajouter que, plus souvent on regarde, plus vite on voit ce que l'on sait déjà voir. L'individu dont l'attention est portée de manière répétée sur une figure singulière risque donc de la percevoir comme particulièrement saillante, quand d'autres personnes n'ayant pas cet intérêt d'observation ne la verraient peut-être pas. Apparaît alors un décalage potentiel entre le regard exercé par le chercheur et celui exercé par d'autres personnes qu'il côtoie. Je vois dans ce nouveau décalage créé par l'exercice de la recherche une source heuristique de questionnement (Namian & Grimard, 2013b). Il met en évidence une des tensions caractéristiques de la production du savoir scientifique, entre la volonté d'objectivation d'une problématique de travail et la réflexivité qu'induit la prise de conscience des biais subjectifs intrinsèques à l'activité de recherche. Une collecte de déchets-images liée à l'exercice d'un regard singulier sur le réel affirme à nouveau la « perspective partielle » et le caractère situé du savoir scientifique (Haraway, 2007). Si l'ethnographe et marcheuse du bas-côté, depuis sa perspective chiffonnière, collecte des déchets-images, c'est qu'elle y voit matière à recycler. Il faut alors se demander en quoi ces images persistantes issues de la mémoire d'une enquête particulière sont des *images partagées*. Par ailleurs, que disent-elles de la cohabitation entre les humains et leurs ordures ? Pour le chercheur en sciences sociales, il s'agirait de découvrir de quelles questions et ou problèmes collectifs ces déchets-images sont les symptômes ou peut-être les fantômes obsédants<sup>130</sup>. Il me semble qu'une des manières de résoudre cette tension entre expérience individuelle et collective réside dans le recours à une recherche centrée sur la question du sensible, dont j'ai décrit les enjeux précédemment. Les images peuvent en partie rendre compte de cette esthétique de la recherche, en devenant le support d'une communication non verbale à même de restituer des expériences sensibles partagées.

### 3.2. Esthétique et expériences sensibles partagées

Comme je l'évoquais plus haut, on peut entendre par *esthétique* ce qui relève de l'univers du sensible. Ce sens étymologique est notamment celui de la philosophie kantienne, dans laquelle au-delà de la question du beau ou de l'art, l'esthétique s'intéresse aux perceptions, aux sens, aux sensations (Rancière, 2000). Cependant, la notion de *sensible* est elle aussi polysémique dans le champ des sciences sociales. J'ai donc choisi de faire dialoguer ma réflexion sur les

---

<sup>130</sup> *La chose commune*, la seconde *plasti-cité* de ce manuscrit, permet de répondre en partie à cette question.

images avec deux acceptions contrastées, mais à mon sens compatibles, de ce terme. Dans un premier temps, je discuterai de la capacité des images à révéler la dimension sensorielle (au sens de la tradition philosophique évoquée plus haut) d'une recherche sur les déchets et les matières plastiques. Dans un second temps, j'évoquerai certaines des questions soulevées par la production d'images dans le cadre d'une enquête prenant pour objet une controverse politique et écologique, un contexte conflictuel se rapprochant de la notion de *terrain sensible* (Bouillon *et al.*, 2005). Les images me permettront dans ces deux domaines de réflexion, de mettre en évidence la dimension intersubjective d'une démarche de recherche sensible et sa capacité à identifier les enjeux collectifs liés à la question des déchets et des plastiques de synthèse.

### 3.2.1. Paysages de déchets, co-présence et indicible

Si la question des déchets s'inscrit dans des ordres symboliques élaborés à partir de représentations sur le monde (Douglas, 2001), on ne peut dissocier ces représentations des propriétés matérielles et techniques des choses avec lesquelles les humains sont en relation (Dagognet, 1997 ; Rathje & Murphy, 2001 ; Jeanjean, 2006 ; Jouliau *et al.*, 2016). Durant mes enquêtes de terrain, la matérialité des ordures s'est ainsi progressivement imposée comme une donnée fondamentale. Si les déchets ont tendance à faire l'objet d'un écartement ou d'une invisibilisation, c'est justement leur visibilité qui a caractérisé mon expérience d'enquête déambulatoire, notamment quand il s'est agi d'amoncellements de déchets plastiques dans le village des recycleurs de *Minh khai*<sup>131</sup>. En d'autres termes, c'est parce que les ordures apparaissaient dans le paysage qui se dessinait durant mes journées de marche – une activité fortement perceptive (Thomas, 2007 ; Ingold, 2010 ; Le Breton, 2012) –, que j'ai produit autant d'images de déchets. La pratique de la photographie itinérante m'a ainsi permis de réfléchir à la construction d'un « paysage ethnographique » dans la relation entre la présence objective des éléments matériels et la perception de cet environnement (Ingold, 2000). En effet, évoluer dans l'espace implique un travail continu de construction du paysage, qu'il soit visuel, olfactif ou encore sonore, à partir des éléments tangibles qui constituent la matérialité de l'expérience : « le paysage naît dans le moment où une intentionnalité soustrait au hasard une part du monde naturel pour lui conférer une forme significative » (Vander Gucht & Varone, 2006 : 11). Mes photographies représentent ainsi des paysages détritiques capables de rendre intelligible une partie de l'expérience d'enquête, dont la dimension sensible ne se limite pas à l'univers du visible. Partager, même furtivement, l'expérience sensorielle des espaces de vie et de travail de

---

<sup>131</sup> Si cette visibilité doit être relativisée par le phénomène de persistance cognitive des images et par les biais visuels que j'évoquais précédemment, toute personne circulant dans ce village de recycleur serait soumise à l'envahissement de son champ de vision par les déchets plastiques.

mes interlocuteurs et interlocutrices est devenue pour moi une source importante de réflexion. Au-delà des mots et des paroles échangées, je vois dans la co-présence une manière de se familiariser, au moins partiellement, avec l'expérience sensible des autres et « d'être pris » dans leur monde phénoménologique (Favret-Saada, 2009). Lorsque l'on se concentre sur la dimension sensible de l'expérience ethnographique, on peut alors envisager ce que vivre à côté d'un point de transfert des déchets ménagers peut vouloir dire.

### Co-présences nauséabondes



Il s'agit d'un point de transfert de déchets ménagers, dans la banlieue de Hanoï. Situé entre la ville et les rizières, ce site mal contrôlé borde un canal d'irrigation. Le bâtiment jaune que l'on aperçoit est un internat pour étudiantes. À droite, mon interprète porte un masque en tissu qu'elle utilise quotidiennement pour se protéger à la fois du soleil, des gaz d'échappement, de la poussière et des odeurs diverses. Sur les photographies, le gris du ciel est celui de la saison la plus chaude de l'année. Il fait lourd et les orages craquent régulièrement le soir. – 2014 – Environs de Hanoï

Si les images ne rendent pas compte de toutes les dimensions perceptives d'un corps plongé dans un « monde météorologique » où la température, les odeurs, les sons, les mouvements de l'air complexifient l'expérience (Ingold, 2010), leur puissance évocatrice est intéressante pour

faire un pas en avant dans la compréhension des situations vécues. Par jeu d'évocations, les images permettent d'activer la mémoire et l'imagination de celles et ceux qui les regardent, et ainsi, de permettre une interprétation des situations s'approchant de l'expérience initiale.

Les images peuvent également remplir le vide laissé par l'absence de mots devant ce qui relève de l'indicible. Il arrive en effet que les individus que l'on rencontre lors des enquêtes ne souhaitent pas s'exprimer, pour des raisons multiples. Dans les usines de recyclage du plastique du village de *Minh Khai*, il m'était rarement possible de réaliser de véritables entretiens avec les ouvriers et les ouvrières, car ceux-ci étaient occupés à actionner les machines qui fonctionnaient parfois 24h sur 24h. Si certains acceptaient de bavarder en travaillant, d'autres toléraient uniquement notre présence à moi et mon interprète. Sous l'autorité de leur patron, ils ne souhaitaient ni parler, ni d'entretien sur rendez-vous. Je comprends ce mutisme récurrent des ouvrières et des ouvriers comme une manière de dire : « je ne veux/peux pas vous parler, mais vous pouvez être là et regarder. » Certaines personnes désiraient peut-être que l'on rende compte de leurs conditions de travail et des gestes réalisés, sans pour autant accepter de se livrer individuellement. Le bouleversement émotionnel que peut provoquer le fait de travailler au contact des déchets, une matière comportant une « forte charge symbolique », pourrait également accentuer l'incommunicabilité de l'expérience vécue (Jeanjean, 2006).

### Travailler sur la chaîne



Cette ouvrière d'une soixantaine d'années tire des ballots de plastique usagés vers la broyeuse de la machine de recyclage (extrudeuse) qui décrasse et fond le plastique afin qu'il soit transformé en granulés. – 2014 - Như Quỳnh

La barrière des mots, qui se dresse entre certaines situations ou expériences vécues et leur compréhension par un tiers, peut-être à mon sens être contournée par une approche sensible de l'ethnographie, quand le chercheur mobilise les différents aspects de sa perception. Si le dialogue verbal ne peut être installé, une forme de communication peut cependant exister à travers la co-présence, le regard, l'expérience sensorielle partagée. Mais l'observation *in situ* et la présence même de l'ethnographe peut parfois être problématique, pour des raisons liées au caractère sensible, d'un point de vue politique cette fois, de l'objet de la recherche. C'est donc le second sens du terme sensible que j'aimerais à présent analyser à travers mon expérience de terrain, afin de montrer comment les images m'ont permis de négocier les situations d'enquête et de révéler certains enjeux collectifs liés à l'activité du recyclage.

### 3.2.2. Une enquête sensible, entre visibilité et révélations

Si la question des déchets s'est souvent avérée conflictuelle et sujette à révéler des tensions dans les espaces et communautés que j'ai pu étudier durant mes recherches<sup>132</sup>, la découverte du village de recycleurs de plastiques de *Minh Khai* m'a montré à quel point mon objet de recherche pouvait être qualifié de politiquement sensible<sup>133</sup>. En effet, dans le village et ses environs, cette activité artisanale en voie d'industrialisation soulève des enjeux importants en termes d'environnement, de santé publique et de santé au travail, tout en révélant des formes de commerces et de trafics ambivalents voire illicites, ainsi que des affaires de corruption des autorités locales<sup>134</sup>. Dans un tel contexte, la présence d'un enquêteur ou d'une enquêtrice est vite jugée problématique. Comme je l'évoquais précédemment, lors de nos explorations de ce village avec mon interprète, nous avons été confrontées à des intimidations verbales de la part de propriétaires d'usines de recyclages, de contrôles policiers inopinés dans la rue ainsi que de tentatives pour nous interdire des accès ou pour contrôler nos mouvements<sup>135</sup>. Cette tension dans l'enquête montrait une volonté de la part de certains acteurs de maintenir des espaces de secret autour de la question du recyclage. À l'inverse, nous avons aussi été aidées par différentes personnes qui jugeaient que l'enquête devait être facilitée, et ce pour différentes raisons. Parmi

---

<sup>132</sup> Il faut en effet noter que « la perception de la saleté des rues est une expérience morale et sociale autant que visuelle et esthétique » et la « visée photographique » sur un espace donné, si elle se veut parfois objective, peut être vécue comme un jugement moral pour les habitants qui évoluent dans les espaces dégradés (Guinchard, 2016 : 75-77). Si les saletés constituent des traces que l'appareil photographique peut viser, elles révèlent en creux des pratiques et posent la question des responsabilités des personnes sur l'état de l'environnement (*idem*).

<sup>133</sup> Dans le 2.1. je donne d'autres exemples de situations d'enquête où l'ethnographe est accusé de porter atteinte à la sûreté de l'État.

<sup>134</sup> La quatrième *plasti-cité* de ce manuscrit, *L'épreuve d'un mythe*, analysera en détail ces éléments. Une partie de l'analyse est également disponible à la lecture dans deux articles : Le Meur, 2016a et Le Meur, 2016b.

<sup>135</sup> Il faut ajouter à cela la présence importante de chiens parfois agressifs près de certaines usines. Si ce sont peut-être des animaux errants, simplement attirés par la présence des ordures, dans les zones industrielles, les propriétaires ont parfois recours à des chiens de garde pour intimider les personnes de passage.

ces personnes, certaines voulaient dénoncer les problèmes évoqués plus haut, d'autres cherchaient au contraire à montrer qu'il n'y en avait pas plus qu'ailleurs. Beaucoup de nos interlocuteurs ont justifié leur aide passagère en affirmant vouloir montrer *la vérité* sur la situation, malgré une grande divergence de points de vue. L'enquête soulevait une controverse – aux ramifications nationales et globales – autour d'un modèle de développement économique basé sur les opportunités du commerce international des déchets, mais qui affectait profondément l'environnement et les conditions de vies et de travail à l'échelle locale.

Dans ce contexte, l'usage d'un appareil photographique volumineux s'est avérée problématique, du fait de la « crise de visibilité » engendrée auprès de nos différents interlocuteurs (Guinchard, 2016). Alors que j'étais assimilée à une journaliste d'investigation<sup>136</sup>, nous avons tenté, avec mon interprète, d'affirmer notre identité d'étudiantes<sup>137</sup>. Nous avons ainsi pu accéder à des usines et différents lieux privés, en négociant en situation, avec les ouvriers et les entrepreneurs, la possibilité de regarder les chaînes de recyclage du plastique. S'il est arrivé que les patrons posent avec plaisir devant leurs usines pour afficher leur réussite sur mes photographies, la plupart du temps, les images étaient prises furtivement, car ma présence était tolérée sur des moments relativement courts. C'est en entrant dans les premières usines de recyclage que j'ai commencé à utiliser mon téléphone pour faire des vidéos. Plusieurs raisons m'ont poussée à utiliser cet objet commun, très répandu au Viêt Nam, dans le cadre de ma recherche. Tout d'abord, le *smartphone* me détachait de l'image de la professionnelle de l'investigation que mon appareil photographique « reflex » suggérait aux yeux de mes interlocuteurs. En effet, filmer avec un téléphone fait référence à la vidéo amateur : l'objet est petit, discret et l'on imagine la production d'un film à la qualité médiocre. Par ailleurs, la photographie m'a d'emblée paru insuffisante pour rendre compte de ce que je voyais pour la première fois : des chaînes de transformation matérielle où le plastique changeait d'états à mesure que les ouvrières et les ouvriers le manipulaient et actionnaient les machines. Le film se révélait alors beaucoup plus efficace pour suivre cette transformation matérielle et comprendre les dynamiques à l'œuvre. Enfin, ma présence dans les usines étant tolérée, je ressentais une urgence à capter le maximum d'informations en un minimum de temps, sachant que je risquais d'être sommée de quitter les lieux soudainement. Écrire était impossible, parler était difficile (à cause du bruit, de l'indisponibilité des personnes présentes), photographier me

---

<sup>136</sup> Le village de *Minh Khai* était déjà médiatique en 2014 (lorsque j'y ai enquêté), notamment à l'échelle du Viêt Nam. Il l'est d'autant plus de nos jours. Je reviendrai sur sa médiatisation croissante dans la plasti-cité n°4.

<sup>137</sup> J'ai expliqué dans la première partie de ce chapitre comment l'identité de l'ethnographe était le produit d'un ensemble de catégorisations externes et d'identifications personnelles liées à la présentation de soi dans un contexte donné (Brubaker & Cooper, 2000).

semblait insuffisant, filmer devenait alors le meilleur outil que j'avais à disposition pour enregistrer et mémoriser ce que je percevais.

La production importante d'images animées durant mes enquêtes de terrain dans ce contexte conflictuel a dès lors accentué le caractère visuel et perceptif de ma recherche, qui était, comme je l'ai expliqué plus haut, déjà fortement marquée par l'observation. Afin de restituer mes expériences d'enquête et partager mes questionnements scientifiques, j'ai abondamment utilisé ces matériaux photographiques et vidéos. Je parlerai donc maintenant de l'écriture que j'ai commencé à développer avec les images afin de partager ma recherche.

### 3.3. Écriture en images et « partage du sensible »<sup>138</sup>

Les images, fixes ou animées, ont progressivement pris une place centrale dans la production et la mise en discussion de ma recherche (à l'université et au dehors), en suscitant des questions liées tour à tour à la preuve scientifique, aux techniques d'enquête, au regard esthétique, à la sensibilisation politique etc. Dans certaines de mes productions, il me semble que ces images ont dépassé le statut de l'illustration subordonnée au texte. C'est ce que j'aimerais montrer en décrivant certains modes d'écriture hybrides de ma recherche. Je proposerai ensuite de réfléchir aux effets de cette écriture mêlant les supports et les objets dans la transmission de mes questionnements scientifiques.

#### 3.3.1. Arrêts sur images, écriture et montages

Le contexte ethnographique conflictuel du village de recycleurs de plastique de *Minh Khai* m'a amenée à recourir à la vidéo afin de négocier l'urgence que je ressentais dans des lieux où je risquais de ne pas pouvoir rester ou revenir aisément. Dans le cadre général de ma recherche, les usines de recyclage que j'ai visitées durant cette phase d'enquête constituent un tournant majeur, qui marque le « réenchantement » plastique de mon ethnographie. Elle s'est alors développée de manière multi-située, ce qui m'a amenée à réfléchir à la notion de *plasticité*<sup>139</sup>. Il faut ajouter à cet inventaire des métamorphoses scientifiques le tournant filmique que ma démarche socio-anthropologique a alors pris. La complexité des situations de travail et de transformation matérielle que j'observais dans les usines de recyclage m'a en effet amenée à utiliser les vidéos réalisées en situation d'enquête comme des matériaux propices à une analyse centrée sur les détails. À l'image de « la description scripto-visuelle » proposée par Albert Piette avec la photographie (Piette, 1996), j'ai décrit les processus à l'œuvre dans le recyclage

---

<sup>138</sup> Je fais référence à l'expression de Rancière, dans son livre éponyme (Rancière, 2000).

<sup>139</sup> Voir 2.2 et introduction.



du plastique à partir des vidéos que j'avais prises lors de mes explorations ethnographiques, en les combinant avec d'autres notes issues du terrain. La vidéo, capable d'être visionnée à l'envi, m'a servi de support de compréhension des situations d'interaction entre les humains et les non humains dans l'activité de recyclage. Si les images filmées ne rendaient pas compte de toutes les sensations perçues lors de la visite des usines, elles me permettaient d'accéder de nouveau à l'expérience en mobilisant ma mémoire perceptive. Ce visionnage *a posteriori* m'a également apporté de nouveaux éléments de compréhension, dont je n'avais pas perçu l'existence sur le coup. En effet, en mobilisant la fonction arrêt sur images des lecteurs de vidéos, j'ai pu observer en détail les gestes des ouvrières et des ouvriers, les agencements techniques au sein des usines, les différents types de matières plastiques intégrées dans les chaînes de recyclage etc. J'ai par ailleurs monté les épreuves de tournage ('rushes') afin de reconstituer une chaîne de recyclage exemplaire – une « chaîne opératoire » (Leroi-Gourhan, 1965) – en prenant comme fil conducteur la transformation du plastique, depuis sa forme détritique jusqu'à sa forme recyclée, puis à nouveau transformée en sacs plastiques. À l'aide de ces montages combinant les *rushes* tournés dans les usines et des descriptions textuelles effectuées après visionnage, j'ai ainsi tenté de « 'recréer' le monde tel qu'il s'[était] déroulé, en tout cas de le présenter comme vécu par des 'hommes' » (Piette, 1996 : 78)<sup>140</sup>.

Cette expérience de montage vidéo m'a amenée à réfléchir aux modalités d'une écriture de ma recherche en images. Après avoir réalisé plusieurs petits montages et les avoir exposés lors de diverses conférences, j'ai pu découvrir que les images n'étaient plus cantonnées à un statut secondaire et faisaient partie intégrante de mon écriture et de mon propos socio-anthropologique. Au-delà de l'illustration d'un texte construit en amont, les images photographiques et vidéos apportaient d'autres types de contenus, précisaient mon regard sur l'objet de recherche, multipliaient les ressorts de discussion. Paroles, textes, images et sons s'entrelaçaient dans mes présentations, formant une écriture spécifique, différente de l'article scientifique. Ces présentations orales de ma recherche – tout comme l'exposition de médiation scientifique interdisciplinaire « Matières plastiques : des vies sauvages » à laquelle j'ai participé en 2018<sup>141</sup> – peuvent s'apparenter, il me semble, à l'objet « phrase-image », une notion élaborée par Jacques Rancière. Selon le philosophe, dans la « phrase-image », une fonction de continuité (habituellement associée à la phrase) et une fonction de rupture (habituellement associée à l'image) se combinent en mettant en rapport le texte et l'image sans subordonner l'un à l'autre. Cette notion s'apparente au montage, dont Rancière veut étendre la

---

<sup>140</sup> La *plasti-cité* n°4 présente les quatre montages vidéo que j'ai réalisés. Deux ont été publiés en ligne par la revue *Techniques&Culture* (Le Meur, 2016a).

<sup>141</sup> Cette exposition, disponible en *plasti-cité* n°4, combine des textes, des photographies et des illustrations.

définition au-delà du cinéma. Il considère que l'opération de montage consiste en « la création de petites machines de l'hétérogène » dont la force de partage réside dans la mise en tension entre le dialectique et le symbolique (Rancière, 2003 : 66). Cette tension me semble intéressante à réfléchir pour créer des objets hybrides, permettant de passer des frontières institutionnelles et communautaires, entre le champ scientifique et ses « au dehors ». Il s'agit alors pour moi de transmettre un regard, une posture de questionnement et des réflexions éclairées par la démarche de l'enquête en sciences sociales.

### 3.3.2. Transmettre une posture de recherche

Durant les années 2017 et 2018, j'ai franchi un pas de plus dans l'écriture hybride mobilisant les images, en réalisant un court-métrage de 37 minutes intitulé *À nos ancêtres* et en écrivant – avec deux collègues issues des sciences de l'environnement et travaillant à Hô-Chi-Minh-Ville, Émilie Strady (géochimiste des eaux) et Kiêu Lê Thủy Chung (géologue) – une exposition de médiation scientifique illustrée par Elza Montlahuc et intitulée : « Matières plastiques : des vies sauvages ». Il est important de noter que les contextes et processus de production de ces deux objets hybrides, qui constituent les *plasti-cités* n°5 et n°6, sont très différents. Le film est le fruit d'une production artisanale individuelle mêlant questionnements scientifiques et expérience intime de la recherche, alors que l'exposition est une production collective et institutionnelle (car financée par l'IRD – Institut de Recherche pour le Développement) répondant à un format normalisé. Toutefois, les deux objets sont le résultat d'un projet de « partage du sensible » caractéristique de mon travail de recherche et ils se font écho mutuellement.

L'exposition est constituée d'une vingtaine de panneaux verticaux trilingues – français, vietnamien et anglais – et transportables afin que l'exposition puisse voyager, au Viêt Nam et ailleurs. Elle est destinée au grand public et vise à faire un état des lieux des vies sociales des matières plastiques au Viêt Nam, en suivant les objets depuis leurs lieux de production, de consommation, dans l'intimité de la vie quotidienne et jusqu'aux accumulations de déchets dans l'environnement aquatique. Les matériaux et des questionnements mobilisés dans la narration de l'exposition sont issus des sciences sociales et des sciences de l'environnement en mélangeant textes descriptifs, questions, extraits d'entretiens, informations chiffrées et photographies d'enquête. Elle s'appuie également sur le graphisme original et illustratif de l'artiste marseillaise Elza Montlahuc<sup>142</sup>. En s'inspirant des couleurs claires et joyeuses des

---

<sup>142</sup> Elle a été sollicitée via l'association Le Tamis – Anthropologies coopératives (dont je fais également partie) et qui a été mobilisée pour réfléchir à la rencontre entre la pratique artistique et le projet de médiation scientifique.

pailles en plastique estivales, en mobilisant des textures d'emballage de bonbons, en fabriquant des objets graphiques rappelant les molécules des polymères et en réalisant des illustrations ludiques, elle a renforcé le caractère poétique et évocateur de cette exposition au propos engagé. L'équipe féminine qui a réalisé cette exposition a travaillé en étroite collaboration pour rendre accessibles et sensibles les enjeux locaux et globaux liés à la matière plastique, une matière populaire, démocratique, mais dont les effets sur l'environnement sont de plus en plus inquiétants, au Viêt Nam, mais également ailleurs dans le monde.

Le film *À nos ancêtres* est plus expérimental et il reflète la concrétisation provisoire de réflexions menées sur les images produites lors de mes expériences de terrain successives<sup>143</sup>. En prenant la forme d'une lettre adressée à une ancêtre récemment disparue, il questionne l'intimité de l'expérience ethnographique et constitue une tentative de mise en commun des savoirs par une approche mêlant réflexions, évocations et émotions. Les voix de mes interlocuteurs vietnamiens se mêlent à la mienne, aux images et aux citations que j'ai choisi de mobiliser. Dans ce film, j'ai pris le parti de faire se croiser les points de vue sur la présence des déchets et des matières plastiques dans le paysage, en proposant de questionner leur lien intime et ordinaire avec les habitants de la ville de Quy Nhơn. Les images de déchets et de plastiques, que je réintègre dans le contexte de ce port devenu station balnéaire, prennent tour à tour le statut de preuves visibles de dégradations environnementales, mais aussi de fantômes entêtant la mémoire visuelle, faisant ainsi écho aux préoccupations des personnes touchées par ces dégradations. Si le propos du film fait écho à mes travaux scientifiques, je considère ce montage comme le résultat de la rencontre et de l'imbrication de multiples influences et expériences personnelles et professionnelles. Puisqu'il est issu d'une pratique transfrontalière, son impureté scientifique, doublée de son impureté cinématographique, en font un objet fragile. Cette fragilité peut toutefois révéler des forces et être érigée en principe épistémologique pour les sciences sociales (Corcuff, 2003). L'une des forces du film, j'ai pu le constater, est qu'il a été vu par une communauté de personnes qui ne m'avaient, pour la plupart, jamais lue. Après quatre mois de circulation intensive au Viêt Nam et des projets pour qu'elle vienne en France et en Belgique, l'exposition a également touché un très grand nombre de personnes et l'enthousiasme teinté d'inquiétude citoyenne qu'elle a suscité nous conforte dans le fait de l'avoir réalisé. En cela, ces deux productions ont permis de faire circuler des images et des idées un peu plus loin, ailleurs que dans ma communauté de pairs.

---

<sup>143</sup> Ces réflexions ont été favorisées par ma participation active au sein de l'AHA – Atelier d'Hybridations Anthropologiques. Ce collectif organise des réflexions sur la rencontre entre arts et sciences ainsi que des formations à l'Université libre de Bruxelles. Il m'a également prêté du matériel de tournage pour réaliser le film.

Avec ces deux objet hybrides, ce sont également des choses différentes du contenu habituel d'un propos scientifique qui circulent. Mon souhait réside dans le fait qu'ils permettent de développer une attention nouvelle chez les personnes qui en prennent connaissance. Au-delà du contenu informatif qui est souvent l'intérêt premier des sciences sociales pour les images (Conord, 2007), je souhaite que les images du film et de l'exposition transmettent un regard et une posture de questionnement. Cet objectif rejoint la position de Tim Ingold qui considère que, dans l'apprentissage, il faut rejeter une conception de la transmission comme la circulation d'un stock d'informations ou de représentations, et s'intéresser plutôt à la transmission de la connaissance, entendue alors comme un processus d'éducation à l'attention (Ingold, 2001). Si l'on apprend à danser en imitant les mouvements du danseur ou de la danseuse, puis en s'interrogeant, au regard de sa propre expérience, sur l'intention qui guide leur mouvement, alors on apprend à questionner la présence des plastiques autour de soi en regardant quelqu'un le faire et en imitant son regard sur cet objet. De la même manière, c'est en organisant des excursions de terrain avec des géographes vietnamiens dont les intérêts de recherche étaient très loin des déchets, que j'ai pu attirer leur attention sur les questions que ceux-ci soulevaient. Beaucoup de mes collaboratrices et collaborateurs m'ont ainsi signifié qu'avant de découvrir ma recherche (via la pratique de terrain, via l'exposition de mon travail, sous ses différentes formes), les déchets et les plastiques n'étaient pas présents dans leur esprit comme une question saillante : ils ne les voyaient pas au même titre qu'ils les voient à présent. En partageant des expériences d'enquête et en échangeant sur nos préoccupations réciproques, l'image de ces matières est devenue progressivement persistante dans la mémoire perceptive de certains d'entre eux (Dokic, 2014). De la même manière, mon attention a pu être portée sur les inondations qui affectent durablement les provinces du centre du Viêt Nam en suivant mes collègues de l'Université de Quy Nhon (Ngô, 2014 ; Zaninetti *et al.*, 2014).

Dans la scène du film *American Beauty* décrite au début de cette section, c'est l'adhésion de Jane au point de vue sensible de Ricky sur le sac plastique dansant au milieu des feuilles mortes qui permet un engagement du spectateur avec l'image et qui la rend persistante. Si l'expérience ethnographique suppose de s'engager avec l'autre, tout l'enjeu de la transmission d'une recherche est donc, à mon sens, d'*engager l'autre avec soi*, dans une réflexion ouverte et sensible questionnant un objet ou une question singulière. Il me semble que les écritures hétérogènes et hybrides peuvent faciliter cet engagement réciproque, en mobilisant à la fois la perception, les affects et l'intellect. C'est pour cela que j'ai choisi d'intégrer plusieurs exemples de ces écritures hybrides à ce manuscrit.

## Conclusion

À la lecture de la restitution d'une enquête, il faudrait pouvoir, disait déjà Bronislaw Malinowski, « évaluer avec précision la part de connaissance personnelle qui entre dans les faits rapportés par l'auteur, et se faire une idée de la façon dont les renseignements ont été obtenus des indigènes » (Malinowski, 1922-1989 : 59). La réalisation d'enquêtes mêlant entretiens et « observation participante » (*idem*), ainsi que la tenue d'un *carnet de terrain*, ne suffisent cependant pas à expliciter comment un propos socio-anthropologique a été produit, concrètement. En effet, *le terrain* « est loin d'avoir les qualités de transparence épistémologique, d'évidence éthique et de neutralité politique qui lui ont longtemps été attribuées » (Fassin, 2008 : 7). L'expérience du *terrain* et sa restitution *à l'écrit* ne sont pas reliées par une traduction fidèle ni par un processus linéaire. Il y a au contraire toute une démarche à décrire, un processus de construction de connaissance mêlant engagement sensible et distanciation analytique, dont l'ambivalence contraint le chercheur à évoluer dans un entre-deux permanent (Favret-Saada, 2009). Si ce dernier est également un auteur, son savoir scientifiquement construit lui confère une autorité qui implique, en retour, des responsabilités vis-à-vis de ses lectrices et lecteurs et il ne peut se contenter de leur dire : croyez-moi sur parole, j'y étais (Clifford & Marcus, 1986 ; Stengers, 2002 ; Olivier de Sardan, 2008). Cette responsabilité scientifique m'a amenée, dans cette première *plasti-cité*, à donner des clés de compréhension et de mise en critique de ce manuscrit. En décrivant les conditions pratiques de l'enquête, en réinscrivant le propos socio-anthropologique dans les situations d'interlocution (Chauvier, 2011) et les moments de coprésence avec les différents acteurs et actants de la recherche, il s'agissait en effet de construire « le pacte ethnographique » qui engagera la lecture jusqu'à la conclusion finale (Olivier de Sardan, 2008). Si l'écriture était tendue vers un « horizon d'horizontalité » (Lordon, 2015) politique et éthique, les réflexions que j'ai développées sont également épistémologiques. L'exposition de ma *démarche sensible* est en effet une manière de montrer comment le processus de connaissance émerge d'une dynamique continue de mouvement et de transformation impliquant l'ethnographe – corps et esprit confondus – ainsi que certains êtres avec qui il partage sa recherche.

C'est d'abord en montrant comment la marche a pris une place majeure dans ma méthode d'enquête que j'ai proposé de décrire le processus de construction empirique et ambulatoire (James, 1907 ; 2005) de ma recherche sur la question des déchets puis des matières plastiques de synthèse au Viêt Nam. Si pour Pascal Picq, « tout humaniste commence par la marche » (Picq, 2015 : 24), en mettant son corps et son esprit en mouvement, l'ethnographe peut aller à la rencontre des personnes et des situations, jusqu'à provoquer le hasard et bénéficier de la

« sérendipité » des villes à explorer (Hannerz, 1987) et plus largement, de son *terrain* et de son champ de recherche (Namian & Grimard, 2013a). La marche urbaine se caractérise par une variation de rythmes et des mécanismes d'attachement et de détachement vis-à-vis de l'espace (Edensor, 2010). Aussi, elle est propice à la réalisation d'une ethnographie *en mode mineur* (Piette, 1998) dans laquelle l'attention flottante du chercheur lui permet d'être disponible à l'émergence de situations imprévues. L'« hospitalité à la surprise » (Genard & Roca i Escoda, 2013) nécessaire au développement d'une recherche empirique peut en effet être favorisée par cette déambulation méthodologique. En créant le mouvement et le décalage, dans un contexte social où la marche peut paraître incongrue, j'ai pu rencontrer des personnes et susciter des discussions propices à la compréhension des enjeux contemporains du Viêt Nam : le processus d'urbanisation, les aspirations modernistes liées au devenir motocycliste, l'implantation des centres commerciaux et le développement de la société de consommation, les inégalités de richesses et l'itinérance des paysannes en quête de déchets recyclables etc. Dans un contexte politique et administratif réduisant fortement la liberté de mouvement du chercheur, la marche et la déambulation multi-située m'a également aidée à mettre ma recherche en mouvement. Face à la quête des autorisations de recherche et des « tampons rouges », à l'intervention d'intermédiaires politiques et d'interprètes contraignant le travail empirique (Scott *et al.*, 2006 ; Bonnin, 2011 ; Turner, 2013), la déambulation peut devenir une « tactique » ethnographique (Certeau : 1990) permettant de résister aux contraintes imposées par l'État vietnamien. Devant la « méfiance idéologique » de l'administration vis-à-vis des sciences sociales (Dinh, 1986) les chercheurs sont en effet amenés à effectuer leurs enquêtes dans des espaces interstitiels, entre observation des règles et ethnographie « hors-piste » (Doquet, 2007). Afin, par exemple, de pallier les limites de l'entretien assis, qui peut s'apparenter à une pratique policière ou être politiquement contrôlée (Turner, 2013 ; Le Meur, 2014), les conversations déambulées permettent de libérer la parole des interlocuteurs, qu'il s'agisse des personnes directement interviewées (Kusenbach, 2003) ou bien des partenaires de recherche comme les interprètes.

Au-delà de la déambulation urbaine, les imprévus liés au déroulement de ma recherche empirique m'ont amenée à réfléchir à la pratique d'un nomadisme scientifique multi-situé. En effet, après avoir déployé mon ethnographie sur la question des déchets dans le centre du Viêt Nam, j'ai été contrainte, pour des raisons liées à l'obtention d'autorisations, de relocaliser mes enquêtes dans le Nord du pays, à Hanoï. C'est en étant informée de l'existence d'un village de recycleurs de plastiques par une chercheuse vietnamienne que j'ai commencé à enquêter à *Minh Khai* et dans la commune environnante de *Nhu Quỳnh*, où j'ai adapté ma méthodologie d'exploration déambulatoire. Durant cette recherche de terrain intense, les matières plastiques

ont envahi mon paysage ethnographique et m'ont à nouveau forcée à réfléchir à l'expérience sensible provoquée par la coprésence et la cohabitation avec les déchets et les polymères de synthèse. L'expérience de la saturation puis du réenchâtement de l'ethnographie m'ont alors poussée à suivre les matières et remonter les filières de production en multipliant les échelles de regard et les contextes d'analyse (Vallard, 2013). Réalisant que le travail empirique m'éloignait progressivement d'une étude de filière et d'une analyse génétique de la « vie sociale » des matières plastiques (Appadurai, 1986), j'ai dû réfléchir à la manière de connecter la multiplicité des situations qui constituaient mon matériau d'enquête. Le parallèle entre le système rhizomique (Deleuze & Guattari, 1980) et le processus de polymérisation caractéristique de la formation de plastiques de synthèse m'a conduite à développer une réflexion autour de la plasticité. Cet outil conceptuel, qui m'a permis de penser l'organisation de la multitude des fragments (Malabou, 2005), m'a conduite à agencer l'écriture du manuscrit en six *plasti-cités*. Dans ces petits univers hybrides, composés d'humains et de non humains, se déploient des controverses socio-techniques dans lesquelles le chercheur doit à mon sens affirmer sa position, entre objectivation et subjectivité. En effet, parce qu'« un sujet ne possède » pas un corps [mais qu'il] est un corps » (Warnier, 1999 : 12), il est important de considérer le savoir scientifique comme produit par des « corps apprenants », dont les perspectives et le point de vue sur le monde sont partiels (Haraway, 2007). Ancrer une recherche dans l'itinérance n'est alors pas neutre. Cela revient à adopter une perspective scientifique similaire à celle des chiffonniers et des chiffonnières, qui arpentent le bas-côté des controverses écologiques liées aux déchets et aux matières plastiques. Dans le cadre d'une écologie politique, ces itinérants sont ceux qui subissent les premiers les inégalités environnementales (Larrère, 2017) mais ce sont aussi des personnages créatifs (Monsaingeon, 2017), qui prennent soin de ce qui est déchu et qui réparent (Joulian *et al.*, 2016).

Cette première *plasti-cité* m'a amenée à construire une « épistémologie de terrain » (Olivier de Sardan, 2008) en questionnant la tension entre objectivation et réflexivité dans le processus de recherche. C'est à partir d'une réflexion plus approfondie sur la « dimension esthétique inhérente au travail du chercheur » (Genard et Roca i Escoda, 2013 : §31) que j'ai souhaité compléter la présentation de ma *démarche sensible*. En mobilisant les images photographiques et vidéo que j'ai produites dans le cadre de mes déambulations urbaines au Viêt Nam, j'ai proposé de combiner l'acceptation esthétique et l'acceptation politique de la notion de « sensible » (Rancière, 2000 ; Bouillon *et al.* 2005). Après avoir utilisé l'appareil photographique comme un outil d'objectivation du réel, j'ai eu recours à l'image pour créer une mémoire perceptive des situations d'enquête et pour tenter de comprendre l'expérience sensible des acteurs dans

leur rapport aux déchets et aux plastiques. Dans certaines situations, le caractère non-verbal des interactions oblige à réfléchir à des modes de communication par la coprésence et l'expérience partagée. La photographie est alors à même de réactiver les sensations vécues en situation. La vidéo, que j'ai commencé à utiliser dans un contexte d'enquête particulièrement contraint, m'a également été utile pour comprendre les transformations matérielles à l'œuvre dans les usines de recyclage. *A posteriori*, le visionnage des 'rushes' et la fonction « arrêt sur image » permet de décoder les situations d'enquête et le montage de ces éléments ethno-cinématographiques peut également permettre de reconstituer des « chaînes opératoires » (Leroi Gourhan, 1965). La pratique du montage d'objets similaires à une « phrase-image » (Rancière, 2003) est devenue récurrente dans l'exposition de mes résultats scientifiques. J'ai cherché à comprendre quel type d'intelligibilité ces formes hybrides permettaient de créer et il m'a semblé que ce type de support de transmission favorisait une « éducation à l'attention » (Ingold, 2001). Alors que l'ethnographe s'engage avec ses interlocuteurs lors des situations d'enquêtes, il reviendrait au scientifique investi dans la cité d'engager les autres avec lui dans le processus de connaissance. Cet engagement réciproque pourrait être favorisé par le nomadisme et l'ambulation intellectuelle (James, 1907) que le « véhicule méditatif » de l'ethnographie permet (Tyler, 1986) mais également par des formes d'écritures suscitant « le partage du sensible » (Rancière, 2000). Si la recherche implique « une prise de risque qui commence dans la relation d'enquête et se prolonge dans le travail d'écriture » (Fassin, 2008 : 13), la production de formes expérimentales et transfrontalières permettrait de sortir de la dichotomie entre science et non-science et de créer des rapports plus horizontaux entre les chercheurs et la communauté avec laquelle ils sont en dialogue (Perrot & Soudière, de, 1994 ; Corcuff, 2003). La fragilité épistémologique (*idem*) d'une telle démarche scientifique, à la fois sensible et également publique (Burawoy, 2009), serait une manière de rendre les écrits et les productions des chercheurs plus accessibles, appropriables et discutables par les êtres investis dans la *cité*. Dans le même mouvement, un dialogue heuristique pourrait se nouer entre les sciences sociales et les pratiques artistiques – arts visuels et arts plastiques ? – ou encore entre la science et la poésie.





## Pépîte n°1 : Le prélude

J'aime la grand-route. Il est peu de vues  
Qui me plaisent plus : cet objet a exercé son pouvoir  
Sur mon imagination depuis la prime enfance,  
Au temps où sa ligne, disparaissant dans le lointain,  
Chaque jour suivie du regard jusqu'au versant dénudé  
Très au-delà des limites franchises par mes pieds,  
Semblait guider, sinon vers l'éternité,  
Au moins vers des choses inconnues, infinies.  
Lorsque je commençai à m'informer,  
À observer ceux que je croisais, à les questionner, à parler  
Avec eux de choses et d'autres, les routes solitaires furent pour moi l'école où chaque jour j'étudiais  
Avec délectation les passions de l'humanité.  
Là, je plongeai les yeux au fond d'âmes humaines,  
Ces âmes qui semblent n'avoir pas d'épaisseur  
Pour l'œil vulgaire [...]

William Wordsworth,

*Le Prélude, ou la Croissance de l'esprit d'un poète, 1850*<sup>144</sup>

---

<sup>144</sup> Poème repris par Rebecca Solnit dans son essai sur la marche (Solnit, 2002)



## Plasti-cité n°2 : La chose commune



« La Vallée » - 2011

« Des ordures...

Cela fait une semaine que je ne pense qu'aux ordures.

Je n'arrive pas à m'en empêcher.

– Quel genre de pensées ?

– Je me dis... Je m'inquiète vraiment de ce qui pourrait bien arriver avec toutes ces ordures. C'est qu'il y en a tellement. Vous comprenez, on finira forcément par ne plus savoir où les mettre ! La dernière fois que j'ai commencé à éprouver ce sentiment-là, c'est après que cette péniche d'ordures se soit échouée à Long Island et que personne n'en voulait plus.

Vous vous rappelez ? »

Steven Soderbergh

*Sexe, mensonges et vidéo – 1989*

## Introduction

Dans la scène d'introduction du film de Steven Soderbergh sorti en 1989, *Sexe, mensonges et vidéo*, le personnage féminin principal, Ann Bishop Mullany, jouée par l'actrice Andy MacDowell, ouvre le film sur ces mots : « Des ordures... » La scène se passe dans un salon (peut-être un cabinet) en compagnie d'un psychologue (ou psychanalyste ?) et relie d'emblée les ordures aux obsessions de la jeune femme, qui génèrent en elle de grandes inquiétudes venant l'affecter jusque dans son intimité et dans ses désirs. L'échange entre la patiente et son thérapeute évolue rapidement vers la question de l'indécence et de la moralité, du juste, du bien et du mal. Il montre également à quel point l'obsession d'Ann pour l'accumulation des ordures est liée à sa relation de couple, dans laquelle la répartition des tâches est inégalitaire et où son mari exerce sur elle un pouvoir oppressant : il lui a fait quitter son travail pour qu'elle s'occupe du foyer, un foyer propre et ordonné dans lequel elle perçoit cet homme comme un facteur de chaos. En effet, lorsqu'elle évoque ses rêves peuplés d'ordures, c'est son mari qui fait déborder la poubelle. Cette dernière crache alors des déchets de manière répétée jusqu'à ce que ceux-ci envahissent la maison. Par cette scène introductive, le film propose également de faire le lien entre un accident écologique relativement lointain, celle d'une péniche d'ordures échouée à Long Island, et les tourments moraux de la patiente, qui se sent submergée par des événements qu'elle juge insoutenables, mais sur lesquels elle n'a aucune prise. Face à l'abandon des déchets, Ann Bishop Mullany s'interroge sur la responsabilité qui peut être engagée et désespère de voir que « personne [ne] voulait plus » de la péniche d'ordures, évoquant ainsi une capitulation de la société tout entière face au problème de l'accumulation des déchets.

Ce récit sur les ordures imbrique des éléments moraux, politiques, écologiques et idéologiques, faisant le lien entre l'intimité d'une personne et son rapport au monde. À travers les paroles d'Ann, le spectateur circule entre différents espaces : l'espace domestique qu'Ann a la charge d'organiser ; la rue où la poubelle offerte au ramassage déborde ; enfin, un espace distant impliquant une communauté élargie : Long Island, où la péniche s'est échouée. Un des aspects qui relie ces différents espaces est la question de l'ordre : un ordre domestique mais aussi moral et politique, car s'il s'agit de savoir où mettre les ordures, il s'agit également de savoir qui en a la responsabilité. L'anthropologue Mary Douglas – abondamment citée dans le cadre des études sur les déchets pour s'être penchée très tôt sur la question de la pollution – a montré que la souillure n'existe qu'en référence à un ordonnancement particulier des choses, mêlant différents systèmes de valeurs, spirituels, politiques, moraux. Si les catégories du pur et de l'impur permettent d'organiser ces systèmes, la souillure, une circulation inadéquate d'éléments entre ces deux catégories, peut être alors vue comme « quelque chose qui n'est pas à sa place », mais

également comme un danger (Douglas, 2001 : 55). Dans la traduction du titre de l'ouvrage de Mary Douglas en français, la notion de danger a disparu<sup>145</sup>. Elle permet pourtant de mesurer l'importance que peut représenter le maintien en ordre du système. La prolifération des ordures, répandues ici par une poubelle qui déborde, vient en effet déstabiliser des agencements, questionner des relations, mettre en évidence des enjeux de pouvoir quant au contrôle de l'espace vécu et partagé, dans son caractère ordinaire et matériel. En d'autres termes, ces ordures « inquiète[nt] vraiment » Ann et « forcent sa pensée », pour reprendre l'expression d'Isabelle Stengers (Stengers, 2010).

La présence de matières détritiques parmi les humains génère en effet plusieurs questions. Il est possible de classer ces matières dans la catégorie des non-humains, une catégorie dont la définition est problématique<sup>146</sup>, mais qui permet de réintégrer les humains dans le monde matériel dans lequel ils évoluent et de discuter des oppositions plus habituelles – nature/culture, objet/sujet, observé/construit – dont les limites intellectuelles ont été pointées<sup>147</sup>. Bruno Latour déplore que ces différentes dichotomies – regroupées dans ce qu'il appelle la « Constitution des modernes » – définissent « un monde dans lequel la représentation des choses par l'intermédiaire du laboratoire est à jamais dissociée de la représentation des citoyens par l'intermédiaire du contrat social » (Latour, 1997 : 43). Or les déchets sont, comme tous les non-humains, des « quasi-objets » car ils « sont à la fois réels, discursifs et sociaux » (*idem* : 87) et leur existence ne se réduit pas à la relation que les humains entretiennent avec eux. Cette agentivité des non-humains est également défendue par Jane Bennett, qui a élaboré la notion de « *thing-power* », c'est-à-dire « la curieuse habileté des choses inanimées à s'animer, à agir, à produire des effets spectaculaires et subtils » (Bennett, 2010b : 41). L'un des pouvoirs de ces choses est d'inquiéter, comme le dit Ann Bishop Mullany, ou encore de questionner. En d'autres termes ces non-humains sont de potentiels « *matters of concern* », c'est-à-dire des agents qui engagent le champ politique, et ils ne se limitent pas à la qualité de « *matters of fact* », (purs) objets de (pure) nature que la science aurait pour mission d'observer à l'extérieur du monde des humains (Latour, 1999). En prenant pour objet d'étude les rapports entre ces non-

---

<sup>145</sup> *Purity and Danger : An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, a été traduit par *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*. (Douglas, 2001)

<sup>146</sup> Isabelle Stengers ne se satisfait pas de cette catégorie abondamment utilisée, parce qu'utile, mais qui reste mal définie. Son préfixe privatif en montre d'emblée la faiblesse. Elle suggère également que « dans le processus [de définition du terme non-humain] nous pourrions également perdre la définition de l'humain » ce qui renvoie à un travail d'élaboration conceptuel toujours en chantier. Stengers suggère alors que, ce qui caractérise le mieux les non-humains c'est justement que ce sont des choses qui « forcent la pensée plutôt que des produits de la pensée » (Stengers, 2010 : 4-5)

<sup>147</sup> Philippe Descola a montré que la distinction entre nature et culture est un « anthropocentrisme » qui se veut universel, alors qu'il n'est pas partagé par l'ensemble des sociétés humaines, au sein desquelles coexistent différents modes d'identifications aux choses, au monde. Cette dichotomie est un construit historique issu de sociétés occidentales imprégnées par une philosophie moderne qui s'inscrit dans ce qu'il appelle l'ontologie naturaliste (Descola, 2001 : 100).

humains et les humains, il s'agirait donc d'observer « comment les matériaux sont susceptibles d'acquérir, dans certains contextes, des *capacités politiques constitutives* » (Hawkins, 2017 : 17).

Cette discussion autour des « matières politiques », parmi lesquelles j'entends inscrire les ordures, nécessite de « conceptualiser les questions politiques de telle manière qu'elles incluent les matières du politique »<sup>148</sup> (Braun & Whatemore, 2010 : XVI). Or ce que relèvent Bruce Braun et Sarah Whatemore, c'est que malgré l'existence de théories politiques dites « matérialistes » (Hobbes, Spinoza, Marx etc.), « on considère souvent que la théorie politique commence avec (et même serait) une purification en acte de la société humaine hors du monde matériel » (*idem* : XIV). Cette difficulté à penser la matérialité du politique se retrouve encore dans les travaux contemporains. Malgré la polysémie des termes comme « chose publique » ou « bien commun », Pierre Dardot et Christian Laval insistent d'ailleurs sur le caractère conceptuel de ces *choses* et de ces *biens* en alertant sur le danger d'une réification, en particulier du *commun*, notion qui constitue la clé de voute de leur ouvrage (Dardot & Laval, 2015). Selon eux, le terme latin *res* – qui a donné *res publica*, la « chose publique » puis la république – doit être entendu au-delà de la distinction objet/sujet, qui n'existe pas dans le droit romain : « Si la *res* est objet, elle l'est avant tout d'un débat, ou d'un différend, objet commun qui oppose et réunit deux protagonistes à l'intérieur d'une même relation » (*idem* : 36). Définir la *res* uniquement par des relations entre des acteurs tiers porte cependant le risque de nous faire oublier le caractère indépendant de l'existence des choses matérielles, qui résistent à ces relations (Bennett, *op cit.*). Le dictionnaire Gaffiot latin-français de 1934 nous rappelle à cette existence des choses dans sa traduction polysémique du terme *res* : « chose, objet, être, affaire, fait, évènement, circonstance »<sup>149</sup>. Je constate ici que : alors que nombre de questions soulevées par Dardot et Laval semblent appeler les réflexions sur le dépassement de la distinction sujet/objet travaillée abondamment en sociologie et en philosophie des sciences, les auteurs restent cependant relativement imperméables à ce champ de recherche et ne questionnent pas directement la matérialité des choses impliquée dans le champ politique<sup>150</sup>. Aussi, si je rejoins

---

<sup>148</sup> La citation d'origine est la suivante : « *to conceptualize political matters in such a way as to include the matter of politics* ». L'anglais « *political matter* » permet de faire émerger un double sens heuristique qui disparaît en grande partie en français. On entend « *matter* » comme (1) un sujet, une question, un problème et comme (2) de la matière, une matérialité.

<sup>149</sup> Je souligne.

<sup>150</sup> Le livre traite abondamment de questions liées à la relation entre les humains et les non-humains (l'eau, la terre, le vivant, les technologies, la connaissance etc.), sans pour autant la problématiser en ces termes. Il montre également qu'une discussion autour de la frontière nature/culture est nécessaire dans le cadre de la propriété intellectuelle. Le franchissement de cette ligne s'opère par la capacité acquise par des acteurs de breveter le vivant, suite à la brèche ouverte par une décision de la Cour Suprême des États-Unis dans les années 1980, autorisant « le brevetage d'une bactérie au prétexte qu'il y avait eu intervention humaine » (Dardot & Laval, 2014 : 118).

l'idée des auteurs qu'il ne faut pas définir *a priori* le concept de *res communis*, la « chose commune », comme « une chose qui serait *par nature* inappropriable » – ce qui reviendrait effectivement à intégrer une catégorie naturaliste dans le droit (Dardot & Laval, 2014 : 36-37), je tiens à discuter de la capacité des matières et des choses à devenir des questions et des agents politiques, des matières qui engagent la vie en communauté. Cela revient à poser la question suivante : *avec qui/quoi composons-nous du commun ?*<sup>151</sup> Il s'agira donc dans ce chapitre d'articuler la question des déchets en tant que « matière politique » à la question du commun, en passant par les catégories voisines du privé et du public, afin de comprendre comment se construit le commun dans un collectif hybride, fait d'humains et de non-humains. Le commun ne sera donc pas défini *a priori*, mais sa consistance sera éprouvée au fil du dialogue entre ce concept et l'ethnographie.

Pour ce faire, je propose d'aborder la question des déchets dans la théâtralité localisée de trois « arènes » aux caractéristiques semblables : trois petites villes vietnamiennes de deux provinces du centre du pays où se sont déployées mes enquêtes de terrain entre 2011 et 2016. Ces communes d'environ 15 000 à 20 000 habitants chacune ont le même statut dans les grades définissant l'urbanisation au Viêt Nam, c'est à dire le premier grade<sup>152</sup>. Afin de les distinguer en préservant l'anonymat des lieux, je les appellerai par des pseudonymes : *La Vallée*, *La Grenouillère* et *Les Sablines*. Ces trois petites villes n'ont pas toutes le même statut dans mes enquêtes. *La Vallée*, située à l'orée des montagnes du centre, est devenue un point de chute régulier de mes séjours de terrain – encore aujourd'hui –, après avoir été un de mes premiers lieux d'enquête en 2011. *La Grenouillère*, une petite ville située sur la route nationale 1 reliant le Nord et le Sud du Viêt Nam, a été un lieu d'enquête important durant l'année 2011, sans que je n'y retourne véritablement ensuite. *Les Sablines*, une ville côtière également située sur cette grande route nationale, a fait l'objet d'enquêtes courtes durant l'année 2014.

Si elles restent associées à l'idée de la campagne (*nông thôn*) dans les discours de certains de mes interlocuteurs, les institutions et le territoire de ces trois localités peuvent être appréhendées en termes d'arène urbaine :

« Une arène, au sens où nous l'entendons, est un lieu de confrontations concrètes d'acteurs sociaux en interaction autour d'enjeux communs. Elle relève d'un espace 'local'. Un projet de développement est

---

<sup>151</sup> Je reprends le mode de questionnement de la philosophe Émilie Hache, qui s'intéresse aux attachements entre humains et non-humains, c'est-à-dire *ce/ceux à quoi/qui nous tenons*, et aux modes de composition du commun (Hache, 2011).

<sup>152</sup> Voir *Decree on the grading of urban centers No. 42/2009/ND-CP*



une arène. Le pouvoir villageois est une arène. Une coopérative est une arène. Arène a un contenu descriptif plus fort que champ. » (Olivier De Sardan, 1995 : 179)

En mobilisant la notion d'arène, il s'agit de circonscrire ces trois terrains d'enquête singuliers autour de l'idée de la gouvernance urbaine ordinaire, car « [l']analyse des secteurs comme l'assainissement [...] montre comment une question personnelle et domestique est construite comme un problème public (de santé, d'environnement) et donc comme un objet de gouvernement » (Blundo & Le Meur, 2009 : 27)<sup>153</sup>. Parmi les acteurs présents dans l'arène, je souhaite faire intervenir les déchets, et les non-humains en général, car il est important de comprendre « 'la gouvernance ordinaire' comme une pratique de gouvernement s'effectuant à travers des objets techniques » (Hawkins, 2017 : 18). Il s'agit donc bien d'une tentative pour faire se rencontrer l'anthropologie politique de la ville et l'anthropologie symétrique, tout en insistant sur l'imbrication des questions politiques et des questions morales à travers l'expérience des acteurs (Fassin, 2009)<sup>154</sup>. La description des relations entre les humains et les ordures dans le cadre des trois arènes urbaines me permettra de faire émerger la dimension controversée de l'organisation de la ville et plus généralement de la vie en commun. Dans un premier temps, je propose de suivre les acteurs, humains et non-humains, au plus près des interactions quotidiennes et dans l'intimité des relations, afin de montrer comment ces rapports fabriquent l'ordre des choses du « commun », entendu dans son rapprochement avec l'ordinaire. Dans un second temps, je propose d'envisager les déchets comme des *choses publiques*, révélatrices de tensions autour de l'ordre public, une notion impliquant la question du pouvoir, notamment des institutions gestionnaires et de l'État. Enfin, je souhaite aborder les trois arènes au travers des multiples fractures sociales et spatiales dont elles font l'objet et que les ordures permettent d'identifier. Il s'agira également de questionner les frontières et les marges existant dans ces communautés urbaines et de réfléchir aux agencements politiques mettant en relation des humains et des non-humains, dans leur capacité à produire du commun.

---

<sup>153</sup> Il faut entendre ici la notion de gouvernance urbaine comme un concept « exploratoire et descriptif » de la production de la ville, de ses normes et des pratiques concrètes des acteurs (Blundo & Le Meur, 2009 : 8) et en ôter la normativité associée à la « bonne gouvernance » définie par la Banque Mondiale et d'autres institutions internationales.

<sup>154</sup> Didier Fassin soulève en effet l'intérêt de combiner une approche en termes d'économie politique avec une approche en termes d'économie morale, afin de rester proche du monde vécu par les personnes : « Alors que l'approche exclusive en termes d'économie politique (les rapports de production et les relations de classe) propose une perspective du dehors qui objective les situations mais délégitime souvent l'expérience des acteurs, l'introduction des économies morales rétablit un point de vue du dedans et reconnaît une subjectivité politique » (Fassin, 2009 : 1264).

## 1. Du commun ou de l'ordinaire : la chose familière

Une des acceptions classiques du mot « commun » est ce qui relève de l'ordinaire et du familier. Cet univers sémantique est intéressant pour traiter de la relation entre les déchets et les humains. On peut entendre l'ordinaire comme une catégorie faisant référence à l'ordre des choses, à la normalité des routines installées dans le monde social. Cet accent porté sur la question de l'ordre pousse à penser la société en termes de systèmes produisant des normes et induisant des variations ou des transgressions vis-à-vis de ces normes. Dans un tel cadre de réflexion, les questions liées aux ordures et à la pollution viennent s'inscrire dans une logique d'ordonnement du monde où le décalage produit par la saleté ou l'impureté devient révélateur de tout le système dans lequel chaque chose a sa place et une place existe pour chaque chose. C'est ce que décrit Mary Douglas :

« Quand nous aurons détaché la pathogénie et l'hygiène de nos idées sur la saleté, il ne nous restera de celle-ci que notre vieille définition : c'est quelque chose qui n'est pas à sa place. Ce point de vue est très fécond. Il suppose, [...] le bouleversement de cet ordre. La saleté n'est donc jamais un phénomène unique, isolé. Là où il y a saleté, il y a système. La saleté est le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés. »  
(Douglas, 2001 : 55)

Si cette appréhension des questions liées aux déchets a montré son efficacité en termes analytiques, ce en quoi la postérité de l'ouvrage de Mary Douglas peut témoigner, il convient de nuancer ce point de vue systémique, qui risque d'empêcher de voir la complexité des interactions quotidiennes, où les ordres et les normes sont en permanence négociés. Éric Chauvier affirme pour sa part la nécessité de repenser la notion d'ordinaire pour l'anthropologie, en insistant sur l'idée que cette catégorie ne relève pas d'une extériorité descriptible par le chercheur en tant que système de normes et d'habitudes incorporées – « un monde-objet » intemporel. Il insiste au contraire sur la dimension vécue de l'ordinaire, qui est avant tout un « ordinaire de l'enquête », au sein duquel le chercheur et ses interlocuteurs partagent un temps commun, une « co-temporalité », une notion qui va à l'encontre de la naturalisation du temps que recommandaient les fondateurs d'une anthropologie qualifiée par la suite d'anhistorique. On pense notamment à Bronislaw Malinowski, qui, dans le cadre de son analyse fonctionnaliste synchronique, promouvait « le gel du cadre temporel » (Chauvier, 2011 : 54). Selon Éric Chauvier, l'ordinaire serait donc plutôt un mode de connaissance reposant sur un « *retour vers l'ordinaire étrangeté du monde observé* », qui impliquerait de réhabiliter l'idée d'une réserve du chercheur face à ses observations (Chauvier, 2011 : 79) :

« L'anthropologie de l'ordinaire n'est pas ancrée dans l'observation d'une normalité usuelle, mais dans la fin sans cesse envisagée de cette perspective. [...] Il faudrait plutôt parler d'une *anthropologie de la recherche de l'ordinaire*. L'ordinaire est le cadre de conversion sceptique du monde. Ce qui est observé n'est plus une 'réalité culturelle', ce qui présuppose un déni d'expérience, mais une praxis répondant à des protocoles, qui ne sont pas admissibles *a priori*, mais négociés dans le cours de la communication. »  
(Chauvier, 2011 : 77)

Cette discussion autour de la notion d'ordinaire me semble fondamentale pour amorcer ma réflexion sur le rapport quotidien des humains avec les choses et en particulier les ordures, dans le cadre des petites villes vietnamiennes qui apparaîtront au travers de différents fragments ethnographiques dans les pages suivantes. En effet, si je n'abandonne pas la question du système de normes cher à Mary Douglas, duquel je conserve la question de l'ordre ainsi que les notions de lieu et de place, qui permettent de mettre l'accent sur la spatialité physique et conceptuelle de la saleté, il me semble que la réserve suggérée par Éric Chauvier est nécessaire à la description fine des interactions entre les humains et les non-humains. En suivant ces interactions depuis l'intimité du foyer jusqu'aux relations de voisinage, je n'entends pas décrire l'ordre des choses et l'ordinaire du rapport aux déchets comme une construction cohérente observée de l'extérieur et représentative d'une « culture locale ». Il s'agit plutôt de questionner les rapports quotidiens autour de l'hygiène, de la saleté et des déchets et de montrer comment les ordres moraux et politiques sont construits et négociés, dans leur variabilité et leur fragilité. Je propose donc de regarder de plus près les agencements liés à l'hygiène dans le cadre de l'organisation domestique, ainsi que la multiplicité des devenirs à la frontière entre l'objet et le déchet. Ensuite, je décrirai les interactions quotidiennes des citoyens entre eux et avec leurs déchets et ce que ces relations engagent pour construire une vie en commun.

### 1.1. Un ordre des choses familial

À partir de la rédaction par Aristote de ses traités sur la vie politique (*βίος πολιτικός*), on remarque que l'organisation de la cité-État (*πόλις – pólis*) repose sur différents éléments qui maintiennent la communauté en ordre selon des principes de fonctionnement établissant des frontières, internes et externes (la frontière externe de la cité étant matérialisée par la catégorie des barbares). Parmi ces éléments constitutifs, la sphère domestique est essentielle. Aristote rappelle donc d'emblée les mots d'Hésiode : « D'abord une maison, une femme, un bœuf de labour » car, il ajoute, « le bœuf tient lieu de serviteur aux pauvres » (Aristote, 1993 : 88). Cette cellule collective primordiale que constitue le foyer familial – un espace autant physique et

matériel que conceptuel et politique<sup>155</sup>, est en effet l'unité productrice qui permet à l'homme aristotélicien, animal politique par nature, de se libérer de la contrainte matérielle et de participer à la vie publique en tant que citoyen libre (un statut interdit aux femmes, aux esclaves et aux métèques : les autres habitants de la cité).

Ce détour par l'Antiquité grecque me permet d'insister sur la nécessité d'intégrer la sphère domestique au sein d'une économie morale et politique du déchet, d'autant que la maison est un des premiers lieux de production de normes d'hygiène, mais aussi d'ordures<sup>156</sup>. Pour Pierre Bourdieu, la morale est d'ailleurs avant tout liée à la raison domestique – une « raison maison » de laquelle s'est progressivement autonomisée la raison d'État (Bourdieu, 2012). En parallèle, les études de genre ont très vite considéré que la sphère domestique était un des lieux majeurs du politique<sup>157</sup>, ce qui fait de la maison un lieu fondamental pour comprendre la vie en commun, entre morale et politique<sup>158</sup>. L'organisation du foyer et plus généralement, les relations intimes et familiales entre les individus et les objets, nous renseignent en effet sur la répartition des rôles au sein de la communauté villageoise, citadine ou urbaine<sup>159</sup>. L'hygiène domestique est, en particulier, un marqueur genré de la division sociale du travail établissant la relation des humains aux non-humains. Enfin, c'est dans l'intimité de la maison et de la sphère privée, ou encore dans les moments de commensalité<sup>160</sup> de tous les jours, que l'on peut observer finement le devenir-déchet des choses du quotidien.

### 1.1.1. *Oppositions sexuées*

Si le Viêt Nam contemporain est un espace-temps très éloigné de la Grèce Antique, l'organisation des activités dans les petites villes du centre du pays où j'ai eu l'occasion de séjourner plus ou moins longuement, fait, sur certains points précis, écho à la *pólis* grecque. Ces points de rencontre sont en particulier ceux qui concernent les rôles sexués au sein de l'organisation sociale et politique. Par mon identité de chercheuse et mes premiers contacts au Viêt Nam, j'ai eu l'occasion d'intégrer des réseaux de sociabilité féminins (symbolisées ci-

---

<sup>155</sup> Aristote envisage l'organisation en communauté politique des humains dans une gradation qui va de la famille au village (une « communauté de familles »), jusqu'à la cité, modèle de gouvernement ultime (*op. cit.*).

<sup>156</sup> Il convient de souligner que la part des ordures ménagères dans la production globale d'ordures par les sociétés contemporaines est de plus en plus réduite, au profit des ordures liées aux activités économiques extra-domestiques. Cependant, dans les trois communes qui nous intéressent ici, elles représentent une part importante de la production de déchets, du fait notamment d'une faible industrialisation.

<sup>157</sup> Geneviève Fraisse parle, par exemple des « deux gouvernements » que sont la famille et la cité (Fraisse, 2001).

<sup>158</sup> Isac Chiva dit au sujet de la maison qu'elle « est à la société ce que le noyau est au fruit et à l'arbre : elle contient ce qui leur permet de se reproduire » (Chiva, 1987 : 5).

<sup>159</sup> La question de l'urbanité, et de ces termes voisins, sera discutée plus avant dans la suite de cette plasti-cité.

<sup>160</sup> Je traiterai plus bas de la commensalité dans des petits restaurants et cafés, qui s'intègrent dans la vie quotidienne de manière plus familière, je crois, que ce que l'on peut connaître en Europe. Par exemple, au Viêt Nam, beaucoup de familles prennent le petit déjeuner à l'extérieur, au coin de la rue, si une cantine s'y trouve.

dessous par le groupe de « mes tantes » – cô en vietnamien<sup>161</sup>) qui m'ont permis d'observer, depuis ce point de vue, comment s'organisait la vie en communauté. Je décris ici un rendez-vous entre femmes, lors des festivités du nouvel an vietnamien à *La Vallée* :

*Les tantes ont réservé une table dans un petit café. Tout est déjà prêt : les tasses chinoises bleu et blanc, le thé infuse, les quartiers d'orange verte et les gros cristaux de sucre, sans oublier les graines de pastèque séchées, élément de base de toute discussion en terrasse. Nous causons. [...] Des hommes en uniforme rentrent dans le café [et se font servir de l'alcool]. Je tente une phrase : « Pendant le Têt, les femmes boivent du thé et les hommes boivent de la bière et du vin. » La fille de Cô Ba<sup>162</sup> [...] réagit à mon commentaire : « À la campagne au Viêt Nam, la différence entre les hommes et les femmes est très grande. Ils ne se mélangent pas beaucoup. Les hommes profitent et boivent pendant que les femmes font tout à la maison ! [Carnet de terrain du 31.01.2014]*

Dans cette petite scène de fête, on retrouve de nombreuses oppositions sexuées marquant l'organisation du monde social d'une des petites villes où j'ai séjourné en de nombreuses occasions : parmi les boissons, le thé marque ici le féminin pendant que l'alcool marque le masculin ; parmi les vêtements, l'uniforme, symbole de l'institution et du politique, est associé au masculin ; parmi les activités, « profiter » semble relever du masculin quand les femmes « font tout » ; parmi les espaces, la maison est qualifiée de domaine féminin, quand les hommes boivent, c'est-à-dire, de manière sous entendue, sortent, vont au café ou au restaurant. Il convient en effet de souligner le caractère exceptionnel du rendez-vous au café avec ce groupe de dames, avec qui je suis sortie en de rares occasions et qui avaient pour cette fois « réservé une table ». Nous avons plutôt pris l'habitude de boire du café sur le seuil de la maison de l'une d'entre elles, une boisson souvent associée aux hommes et parfois jugée inadéquate pour les femmes, ce qui avait d'ailleurs suscité des commentaires critiques de la part de deux de mes interprètes à leur rencontre : « les femmes qui boivent du café sont des paresseuses », m'avait dit l'une des étudiantes avec qui j'ai réalisé mes enquêtes dans les petites villes. À l'inverse, les hommes vont régulièrement au café ou dans des lieux servant de l'alcool (plutôt des restaurants). Selon certains discours, le café leur procurerait la force nécessaire pour travailler et l'alcool leur permettrait de se relaxer après l'effort. Mais les lieux où l'on trouve ces boissons sont aussi associés à la débauche. Selon les dires populaires, les fonctionnaires, dont le

---

<sup>161</sup> J'appelle ce groupe de femmes « mes tantes » car en langue vietnamienne, les termes d'adresse au sein de la société sont construits comme une extension des liens de parenté (une exception existe : le « je » neutre utilisé pour s'exprimer dans le cadre du travail, notamment dans les institutions : « *tôi* »). Dans le cas présent, ces femmes sont de la génération de ma mère, aussi je m'adresse à elles en adossant le terme « tante » à leur nom d'usage. En retour, elles me dénomment « *con* », c'est-à-dire « enfant », terme d'adresse qui me permet aussi de m'exprimer au singulier : il s'agit d'un « je » situé dans la parenté.

<sup>162</sup> Les prénoms ont été modifiés.

quotidien est souvent assimilé à l'oisiveté voire à la fainéantise, passent leurs journées au café à ne rien faire. Le détournement humoristique de cette mauvaise réputation avait même provoqué un large rire entre convives lors d'une rencontre avec des universitaires d'une université provinciale, organisée au moment de ma venue en février 2017 : « Nous préférons les réunions de travail au café ! On y a l'esprit plus clair. » avait déclaré un chimiste.

Au-delà des quelques oppositions emblématiques citées plus haut et dont on retrouve des équivalents dans différents contextes socio-anthropologiques<sup>163</sup>, on peut relever des nuances entre ce qui est énoncé comme une norme et ce que les pratiques mettent en lumière : à *La Vallée*, « mes tantes » boivent du café, une pratique pourtant discutable aux yeux d'autres personnes souhaitant les maintenir à une certaine place. Peut-être est-ce d'ailleurs une raison qui les pousse à prendre leur café non pas au café, mais chez elles ou sur le seuil de la maison : un espace qui n'est pas marqué par le masculin, qui n'est pas associé à l'oisiveté ou la débauche. J'ajoute également que lors de la réunion de café entre universitaires, se trouvait une femme professeure, car les femmes fonctionnaires sont présentes dans la majorité des institutions, y compris dans les petites villes vietnamiennes. Si l'on peut étudier plus finement la répartition des métiers et les évolutions des carrières en fonction du sexe, il est important de noter que, de manière générale, le travail hors de la sphère domestique n'est pas une exclusivité des hommes au Viêt Nam. Par ailleurs, les femmes trinquent aussi avec de la bière à l'occasion, notamment les plus jeunes.

Toutes ces nuances, permettant de confronter un système d'oppositions sexuées avec l'expérience vécue des personnes, ne doivent pourtant pas nous faire oublier certaines constantes dans la structuration des tâches domestiques. Dans les petites villes où j'ai enquêté, cet espace social est caractérisé par une division du travail apparemment fidèle à la phrase de la jeune femme évoquée plus haut : « les femmes font tout à la maison ». En effet, mes enquêtes de terrain ne me fournissent qu'un seul contre-exemple notable venant discuter de cette répartition sexuée des tâches domestiques : il s'agit d'ailleurs du couple de la dame accueillant les autres « tantes » pour boire le café sur le seuil de sa maison. Son mari et elle travaillent tous deux comme ouvriers dans la manutention dans les ateliers de briques de la région et lui comme elles font la cuisine et s'occupent des tâches domestiques quotidiennes<sup>164</sup>. Dans la majorité des

---

<sup>163</sup> Voir par exemple les études de Pierre Bourdieu sur la Kabylie (Bourdieu, 2000).

<sup>164</sup> N'ayant pas vécu très longtemps avec eux, je ne peux pas donner d'informations avec un niveau de détail plus précis quant aux activités de nettoyage de certaines zones spécifiques de la maison comme les sanitaires, dont l'entretien est très majoritairement réservé aux femmes.

autres foyers que j'ai pu visiter plus ou moins longuement, les hommes en âge de travailler passaient l'essentiel de leur temps dehors, au travail ou au café.

### 1.1.2. Le genre de la maison : hygiène, morale et transmission

S'il est communément admis et souvent éprouvé par l'observation que, dans les petites villes vietnamiennes « les femmes font tout à la maison », selon les mots de la jeune femme évoquée plus haut, on peut risquer une analogie entre l'espace domestique et la catégorie du féminin, en mobilisant la notion de *devenir* élaborée par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Cette alliance « composée de termes hétérogènes en symbiose » (Deleuze & Guattari, 1980 : 305) peut nous aider à penser, en miroir, le devenir domestique de la femme et le devenir féminin de la maison. C'est en regardant de plus près les pratiques d'hygiène et d'organisation spatiale et temporelle liées à la grossesse et à l'accouchement que je souhaite proposer cette idée d'une symbiose temporaire, mais réitérée, entre la femme et la maison. Pour ce faire, je propose de mobiliser deux extraits ethnographiques :

*Hiên<sup>165</sup> va accoucher en novembre. Comme la tradition vietnamienne le veut, elle va rester un mois enfermée dans la maison, à rester dans une atmosphère chaude avec interdiction de se laver. Sa sœur, plus âgée et doyenne des femmes depuis la mort de leur mère l'année dernière, va prendre soin d'elle. Elle veut que Hiên reste à la maison conformément à la tradition. Malgré les questions insistantes de Melody et de Marieke<sup>166</sup> pour savoir si elle aussi souhaite cela, Hiên ne répond pas vraiment et rigole, probablement gênée. Elle va le faire, c'est tout, mais elle se lavera les cheveux deux fois et ne restera pas enfermée trois mois mais un mois seulement. Sa belle-mère va venir de Danang quelques jours pour s'occuper d'elle également. [Carnet de terrain du 28.09.2011]*

*Après son mariage, la fille de Cô Bà, Chị (cela veut dire grande sœur et c'est son surnom familial), avait emménagé dans la maison de la famille de son mari. Cependant, durant le dernier mois de la grossesse, Chị est revenue chez sa mère à Phú Xuân. Traditionnellement, l'accouchement se fait avec l'aide de la mère, même si de nos jours, la majorité des femmes accouchent à l'hôpital. Le mari, quant à lui, est resté chez ses parents pour assurer les rentrées de revenus pour toute la famille. Chị a passé deux jours au petit hôpital de Phú Xuân pour accoucher, puis elle est revenue dans la maison de sa mère. Alors qu'elle sortait dans la rue et qu'elle allait voir des amis pendant sa grossesse, Chị n'a pas mis les pieds hors de sa chambre pendant ma visite [...]. Quand je lui ai demandé pourquoi elle ne sortait pas, pas même pour se joindre à nous pour le repas, elle m'a dit : « ma grand-mère me l'interdit, c'est comme ça ».*

---

<sup>165</sup> Les prénoms et noms de lieux ont été modifiés.

<sup>166</sup> Deux jeunes européennes venues travailler temporairement au Vietnam.

*Durant au moins un mois après l'accouchement, la jeune mère est recluse dans une chambre dont les volets restent clos en permanence. C'est la tradition. Elle n'a le droit de sortir ni pour manger, ni pour aller aux toilettes, ni pour se doucher. Elle ne voit pas le soleil, elle ne touche pas à l'eau. Sa mère s'occupe de tout : elle lui apporte un pot de chambre, le vide, lui apporte son repas sur un plateau, change les langes de l'enfant, fait la lessive. Dans le cas de Chi, parce que sa mère est occupée par son travail d'ouvrière couturière, c'est sa grand-mère qui s'occupe de tout. L'arrière-grand-mère du bébé l'élève donc comme s'il s'agissait du sien, avec ses méthodes à elle, sans discussion. [...]*

*La petite, elle, a le droit de sortir. Au moins dans la pièce à vivre. Sa grand-mère la sépare de sa mère régulièrement pour lui donner le biberon et pour lui faire faire la sieste. Mais la jeune mère ne sort pas de sa chambre. [...] Dans la chambre, me dit-on, il fait chaud et l'atmosphère est lourde. Elle n'est pas aérée. La grand-mère apporte même parfois de l'eau bouillante et remplit des bassines qu'elle glisse sous le lit pour faire remonter la vapeur à travers les lattes en bambous. La jeune mère doit être au chaud. Il faut protéger son corps de l'extérieur et sa peau des agressions du soleil. Au bout d'un mois sa peau aux vergetures marrons sera redevenue blanche et laiteuse, critère de beauté numéro un des femmes vietnamiennes. Si elle ne se lave pas, ce serait parce que l'eau risquerait d'endommager sa peau trop faible après la grossesse. On soupçonne l'eau d'être un facteur de contamination, inoculant à la mère des saletés venues de l'extérieur. La peur de la contagion va jusqu'à interdire aux femmes ayant leurs règles de rendre visite au bébé et à la maman. [Carnet de terrain du 23.03.2014]*

### **De (grand-)mère en fille**



Dans la pièce à vivre de la petite maison de Cô Bả (tante Bả), la grand-mère de la jeune femme qui vient d'accoucher nourrit le bébé avec un petit biberon en plastique et accueille les visiteurs venus rencontrer l'enfant. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, ces derniers ne peuvent pas voir la jeune mère, qui est enfermée dans la pièce à côté. Le mari, tout comme l'oncle de l'enfant, n'échappent pas à cette règle. – *La Vallée* – 2014



La naissance d'un nouvel enfant est un moment privilégié de reconfiguration des rôles domestiques et des identités individuelles. La séparation entre le corps de la mère et le corps de l'enfant est fondateur de la construction de l'identité de ces deux individus et la question des excréments corporelles en est un marqueur (tout comme celle de l'alimentation). En effet, dans le ventre de sa mère, l'enfant évolue au milieu de ses excréments. La naissance, et donc l'accession à la vie, est liée à une séparation de deux corps imbriqués mais aussi à la distinction entre le corps du nourrisson et l'extérieur, son environnement immédiat : « par son contact avec les personnes qui s'occupent de lui et avec les objets qu'il manipule [le nourrisson] prend conscience [...] des limites externes de son corps et de ses sensations internes (sensations de faim, de soif, de satiété ; sensations liées à l'expulsion des excréments...) » (Edmond, 2005 : 41 ; 42). Si les premiers déchets que produit l'individu sont ses excréments, la maison est le lieu de l'intime dans lequel s'organisent les savoirs et pratiques autour du sale et du propre, du pur et de l'impur, des notions dans lesquelles la dimension morale est intrinsèque<sup>167</sup>. La naissance est donc un moment spécifique dans la transmission des règles d'hygiène.

Dans le cadre ethnographique décrit plus haut, la (grand-)mère qui a la charge de s'occuper de la jeune maman et de son bébé transmet les manières de faire en contraignant sa (petite-)fille dans l'espace domestique. Les destins de la jeune femme et de la maison fusionnent temporairement par une réquisition de la chambre à coucher, qui est clôturée et ne communique avec l'extérieur que sous l'action de la (grand-)mère<sup>168</sup>. La jeune mère est essentiellement passive, car c'est sa propre (grand-)mère qui fait circuler les matières (déchets excrémentiels, nourriture – lait), qui classe les choses et organise l'espace. Dans cette configuration, on note que l'eau est un danger pour le maintien de l'ordre moral et hygiénique<sup>169</sup>. On peut alors voir dans cet épisode contraignant pour la jeune mère, une manière de lui enseigner « un sens de

---

<sup>167</sup> Les historiens des sensibilités comme Alain Corbin expliquent en effet que les pratiques, savoirs et perceptions liés à l'hygiène sont des constructions historiques aux ramifications anciennes, dans le cadre desquelles certaines pratiques s'installent quand d'autres périclitent. La désodorisation de la vie quotidienne et des villes est un aspect important de l'évolution du rapport aux odeurs et de la moralisation des relations entre les humains et les matières détritiques et excrémentielles, qui s'est notamment déroulée au XIX<sup>ème</sup> siècle (Corbin, 2001).

<sup>168</sup> Dans son histoire des chambres mêlant intime et politique, Michelle Perrot décrit le processus d'autonomisation de la chambre à coucher individuelle et explique qu'auparavant, « [d]ans la maison, les femmes du commun n'ont pas de lieu propre. Sinon dans certaines circonstances liées au corps où la différence sexuelle s'affirme de manière forte. Deux essentiellement : le mariage et l'accouchement » (Perrot, 2009 : 180).

<sup>169</sup> Cette assimilation de l'eau à un « danger » dans le cadre d'un système hygiéniste et moral (Douglas, 2001) fait écho aux travaux de Georges Vigarello sur l'évolution de ses usages en Europe à travers les siècles derniers : l'eau était avant tout perçue comme un élément festif pendant le Moyen-Âge (via la pratique des étuves et des bains), puis comme un liquide potentiellement dangereux (contaminant) voire immoral (les bains et étuves étant jugés contraires à la pratique de la religion) pendant l'époque moderne, avant qu'elle ne soit finalement adoptée dans les réseaux urbains comme instrument de nettoyage pour les villes en croissance du XIX<sup>ème</sup> siècle (Vigarello, 1985).

l'être à sa place » relatif à l'organisation des relations entre les humains eux-mêmes et entre ces derniers et les choses (Edensor, 2005 : 312).

Dans un moment de bouleversement des identités individuelles, des rôles et obligations de chacun au sein de la parenté et du foyer, cette gestion domestique de la naissance permet de perpétuer un ordre transcendantal, qui dépasse le cadre direct de l'expérience des individus. Si c'est ordre est négocié et parfois contesté<sup>170</sup>, à travers la filiation et la transmission de normes d'hygiène et d'organisation impliquant une division sexuée du travail, on peut voir l'expression de ce que Pierre Bourdieu appelle la « pensée maison » :

« la principale propriété de la maison elle-même est de prétendre à se perpétuer dans l'être, de prétendre durer ; et toute une part des actions qu'elle [exige] de ceux qui l'habitent, c'est précisément [qu'ils agissent] au-delà de leurs intérêts temporels, au-delà de leur propre existence. » (Bourdieu, 2012 : 396)

Il paraît alors pertinent de relier les pratiques autour de l'accouchement aux rituels associés au culte des ancêtres, dont l'autel est également un des éléments fondamentaux de la maison vietnamienne et qui assure la transmission intergénérationnelle et la reproduction de l'organisation domestique. À travers les petits gestes du quotidien, qu'il s'agisse de rituels et d'offrandes aux morts, coprésents dans leur immatérialité, ou de la gestion des fluides et des matières produites par les vivants, les habitants de la maison organisent et négocient les rapports entre les humains et les non-humains, avec lesquels ils partagent leur existence.

### 1.1.3. *Histoires d'objet déchus et devenirs suspendus*

Au-delà des moments exceptionnels que représentent les naissances et les morts, l'ordre domestique se reproduit à travers des agencements quotidiens entre les humains et les non-humains. Comme je l'ai expliqué, cet ordre est produit et négocié dans les interactions et ne constitue pas un système figé, bien qu'il existe des oppositions et des places structurantes avec lesquelles les acteurs composent leur propre expérience. En évoquant l'intimité des pratiques liées à l'accouchement, j'ai décrit un premier univers matériel : celui des excréments corporelles. La description de cette cohabitation entre les humains et les non-humains permet de mettre en évidence la double dimension matérielle et morale liée à la mise en ordre du monde, que l'on retrouve en analysant l'étymologie des termes qualifiant les matières détritiques en français, comme en vietnamien. Comme je l'ai développé dans l'introduction du manuscrit, les racines

---

<sup>170</sup> Dans la première vignette ethnographique, Hiên explique bien qu'elle se lavera les cheveux malgré les injonctions et qu'elle ne restera pas enfermée toute la durée prévue par la tradition. Ce commentaire rejoint une autre discussion que j'ai pu avoir avec une amie qui m'a raconté comment un conflit s'est développé entre elle et sa mère au moment de son premier accouchement, car il était impensable pour elle de ne pas circuler dans la maison et de ne pas se laver.

latines et de l'ancien français qui désignent les excréments et les ordures renvoient à la fois à l'idée de la séparation et de la saleté (Harpet, 1999). Elles font référence à la mise en ordre des choses et des valeurs, tout en qualifiant la malpropreté, la souillure et la dégradation (Douglas, 2001). En vietnamien, les termes *rác* et *rác thài* désignent également les déchets, ordures, saletés et l'on y retrouve la dimension morale liée à la dégradation, tout comme dans l'expression *rác tai* qui désigne des propos vulgaires. La question de la chute est également centrale pour comprendre ce qu'est le déchet (Dagognet, 1997 ; Harpet, 1999 ; Monsaingeon, 2014). Si cette chute est à la fois physique et morale (ou spirituelle), les pratiques de consommation contemporaines donnent au déchet une définition plus globalement associée à l'abandon, un abandon aux motivations multiples, celui-ci pouvant être considéré comme une « partie de matière rejetée comme inutilisable ou non-consommable » (Harpet, 1998 : 51). Il devient alors intéressant de regarder de plus près le moment de cet abandon de matières ou d'objets du quotidien : le repas, notamment dans les cantines de quartier, semble se prêter particulièrement à cette analyse.

#### Chuter sous la table



Dans un petit restaurant situé sur la nationale qui traverse le Viêt Nam du Nord au Sud, les canettes de sodas et de bières jonchent le sol auprès de différents os de poulets et serviettes usagées. Pendant leur déjeuner, les clients ne gardent sur la table que ce qui est encore propre à la consommation, ou ce qui sera réemployé lors des repas suivants. Toute matière ou objet jugé inutile est jeté ou déposé sous la table. – *La Grenouillère* – 2011

Lors des repas attablés<sup>171</sup>, qu'ils aient lieu au restaurant ou lors de fêtes et autres mariages, les convives ont l'habitude de jeter les déchets du repas par terre, sous la table. Cette pratique très

---

<sup>171</sup> Il faut souligner que beaucoup de repas ont lieu directement sur le sol, notamment dans les foyers modestes. Les convives sont assis en tailleur sur le carrelage et remplissent leur bol à partir d'un plateau généralement disposé au centre et contenant le saladier de riz et les différents plats l'accompagnant. Une étudiante avec qui j'ai travaillé m'a cependant dit que, dans sa

répandue dans les petites villes, à la campagne ou dans les restaurants populaires, produit rapidement une situation où le sol est jonché de déchets. À chaque fin de service dans les restaurants, les employés balayent le sol et rassemblent ces ordures pour les jeter. Dans de nombreux petits établissements, cependant, des corbeilles sont de plus en plus souvent disposées sous les tables, pour inciter les clients à jeter leurs détritiques directement à la poubelle et éviter que le sol ne devienne impraticable, l'accumulation des déchets pouvant le rendre glissant et dangereux. Ce moment de basculement de statut, entre l'aliment (ou le produit consommable) et le déchet, est un espace dans lequel se déploient de très nombreuses pratiques parfois contradictoires. Parmi les convives, certains accentuent ou minimisent la chute de l'objet, en jouant sur son caractère visible, audible, voir ostensible, ou sur l'invisibilité et la discrétion de ce passage d'un état à l'autre. J'ai eu l'occasion de voir, par exemple, des groupes d'hommes jeter violemment des canettes vides sur le sol en appréciant le fracas qu'elles produisaient dans le cadre de repas, d'affaires ou de fête, où la bière coulait à flots. Dans des circonstances similaires, j'ai aussi observé des convives déposer délicatement ces mêmes canettes vides au pied de la table en évitant ainsi que la chute de l'objet ne soit sonore. Lors de repas plus distingués, notamment dans des restaurants pratiquant des prix relativement élevés, j'ai aussi observé des clients demander à disposer d'un bac pour entreposer les canettes vides afin qu'elles n'encombrent ni la table ni le sol. Concernant les résidus de poulet et autres restes alimentaires, les pratiques sont tout aussi variables. Si certains jettent ces restes machinalement sous la table, j'ai pu observer d'autres personnes disposer des os et d'autres résidus alimentaires sur des serviettes en papier à côté de leur bol, formant ainsi un petit tas pendant tout le repas. D'autres encore demandent un bol supplémentaire pour le transformer en poubelle de table. On rencontre également des pratiques hybrides, montrant que « la frontière [...] du garder-jeter » est plus souple que ce que l'on peut imaginer *a priori* (Filiod, 1999 : 170), comme dans la situation suivante :

*Nous avons rendez-vous avec le professeur de littérature, sa femme et Cô Bón au café. Le jeune voisin de Cô Bón nous accompagne. C'est la première personne que je vois manger des graines de pastèque en ne jetant pas les écales par terre. Il fait un petit tas de déchets au coin de la table. Après en avoir accumulé pas mal, le premier petit tas disparaît sous la table, symbole du fait que faire des efforts seul parmi les autres est une position difficile à tenir. Il persiste quand même par la suite. Il ne doit pas « arriver » à cracher les résidus sur le sol, comme je n'« arrive » pas à jeter mes serviettes usagées par terre. [Carnet de terrain du 24.09.2011]*

---

maison, tout le monde jetait aussi des résidus directement par terre, avant que le sol ne soit balayé, très régulièrement, par sa mère. Elle expliquait cela par la piètre qualité du sol, qui n'était pas recouvert de carrelage (il s'agissait peut-être d'une dalle de béton ou de terre battue).

Cette frontière ténue entre l'acte de conserver et l'acte de jeter se décline dans des temporalités plus longues au sein de la sphère domestique, où les objets sont potentiellement chargés d'une « densité biographique » (*idem* : 153) qui impose de réfléchir à la dialectique entre l'attachement et le détachement au sein des relations. Jean-Paul Filiod décrit bien ces situations de co-présence domestique avec des objets-déchets hybrides, au devenir suspendu :

« Situations intermédiaires entre l'objet et le rebut domestique, souvent dans des cartons, des sacs, des armoires : des vêtements (appelés dans ce cas 'fringues'), des affiches, et plus génériquement 'du merdier', 'du bordel', 'du bazar'. Lieux paradoxaux du rebut de l'intérieur, ils s'apparentent aux débarras, que peuvent figurer une pièce, un coin de pièce, un meuble, un dessous d'escalier, une partie d'un meuble, qu'il soit un placard, tiroir ou plan au sommet, etc. » (*idem* : 165-166)

Malgré le caractère modeste du foyer de *Cô Bà* – la dame qui m'héberge le plus souvent lorsque je me rends dans l'une des petites villes où je réalise mes enquêtes, sa maison comporte des lieux de stockage de ces objets entre deux vies : une vie d'usage et une vie d'abandon. L'armoire métallique de la chambre des enfants, qui ont grandi et quitté le toit, est remplie de ces objets chargés de récits et fourrés dans des sacs en plastique, que le « ménage cyclique » entraîne dans son tourbillon matériel, emportant occasionnellement « un objet qui pourrait rester là, qui n'est pas sale ni hors d'usage, mais qu'on a tout simplement envie de jeter » (*idem* : 170). On le voit, le devenir-déchet des choses n'est ni linéaire ni programmé. Les relations entre les humains et les non-humains produisent en réalité des « hybrides humains-objets », car, même si les objets risquent en permanence de basculer dans la catégorie des déchets, ils gardent imprimés dans la matière l'histoire de leur usage (Edensor, 2005 : 329). Aussi, lorsque les déchets sortent de la sphère individuelle ou domestique, la matière est chargée d'une histoire faite d'attachement et de détachements, qui se confronte à d'autres récits et s'imbrique dans d'autres relations hybrides, avec lesquels les humains négocient pour créer du commun.

## 1.2. La vie en commun : faire avec les déchets, faire avec les autres

En introduction de ce chapitre, j'ai mobilisé la notion d'arène urbaine pour qualifier les petites villes vietnamiennes à partir desquelles je propose d'analyser la manière dont les humains et les non-humains organisent leur vie en commun, en décrivant les économies morales et politiques du déchet. Si la notion d'arène suggère une conflictualité et une combativité entre les différents acteurs impliqués, je souhaite préciser ce que cette lutte entre acteurs recouvre en m'associant à la proposition de Gay Hawkins qui suggère qu'« il faut passer d'approches

antagonistes à des approches *agonistiques* du politique »<sup>172</sup> (Hawkins, 2017 : 26). En effet, si nous avons pu identifier certaines places, lieux d'ancrage et oppositions structurantes dans les rôles sociaux liés à la gestion de l'hygiène et des déchets, il faut entendre la notion d'arène au-delà du combat de positions ou des attaques entre factions<sup>173</sup>. Je souhaite insister ici sur ce que la lutte peut contenir de théâtral en montrant comment la question de la représentation et les jeux de rôles structurent les relations morales et politiques entre les personnes et les choses. La négociation collective des normes de vie en communauté se traduit en effet dans des mises en scène et des agencements où chaque acteur joue à la fois un rôle et peut s'en distancier (Goffman, 2009). Cette métaphore « goffmanienne » est à mon sens intéressante à la fois pour analyser les situations et les interactions, mais également pour insister sur les ajustements que la vie en commun suppose. En effet, le commun *se construit* dans l'interaction via ces ajustements. Si la vie quotidienne est faite de nombreux décalages, de dissensions et parfois de querelles, les acteurs *font avec* les choses et avec les autres. Je propose donc de filer cette métaphore théâtrale en présentant des éléments de décor urbain, entre la maison et la rue, dans lesquelles des situations conflictuelles peuvent émerger, notamment autour de la revendication de l'espace. Je décrirai ensuite des situations d'ajustements réciproques tendant à mobiliser des normes communes – moments singuliers où l'on peut distinguer ce qui est partagé et ce qui ne l'est pas.

### 1.2.1. *Entre cour et jardin : la scène et l'obsène*

Dans les petites villes que j'ai choisi ici de présenter via la notion d'arènes urbaines, les agencements des maisons et l'urbanisme nous renseignent sur l'organisation de la société et la vie en commun. Alors que la maison rurale se déploie de manière extensive, sur un terrain où se déclinent, parfois en cercles concentriques, différentes activités productives (cour, basse-cour, potager, champ ou rizière), la maison du centre-ville relève d'une toute autre architecture. Ayant un accès direct à la rue ou à la route, mitoyennes, les nouvelles maisons ont une façade étroite, à l'image des bâtisses verticales que l'on voit s'élever dans les grandes villes denses du Viêt Nam. De préférence traversante et de forme rectangulaire, l'archétype de la maison des

---

<sup>172</sup> J'ajoute également « de la morale », car, comme nous l'avons vu, ces deux dimensions s'imbriquent dans l'expérience des acteurs et nous ne pouvons pas limiter le politique aux institutions du politique ou la morale à la sphère privée.

<sup>173</sup> À mon sens, le vocabulaire employé par Jean-Pierre Olivier de Sardan dans son analyse des arènes politiques est à la fois efficacement descriptif, car imagé, et parfois problématique, car il tend à renforcer l'idée d'un monde social en guerre permanente : les acteurs développent des « stratégies » (militaires ?), se regroupent en « factions » qui « s'affrontent » pour faire avancer leurs intérêts et étendre leur pouvoir etc. (Olivier de Sardan, 1995) J'aimerais nuancer ici cette approche de l'arène en mobilisant d'autres modes de description du monde social.

petites villes répond donc généralement à une circulation linéaire faite d'aller-retours entre un avant et un arrière, une *scène* et un *obscène*, pour reprendre les mots d'Henri Lefebvre :

« [L]e mur, la clôture, la façade définissent à la fois une *scène* (où quelque chose se passe) et un *obscène*, ce qui ne peut pas advenir dans cet espace : l'inadmissible, maléfique et interdit, qui a son espace caché, en deçà et au-delà d'une frontière. » (Lefebvre, 2000 : 46)

L'intérieur du bâtiment dispose de certaines séparations plus ou moins franches, murs et cloisons partielles, pour délimiter des espaces dédiés à différentes activités. S'il est souvent prévu de faire un étage un jour, beaucoup de maisons modestes sont organisées de plain-pied.

### Deux maisons de plain-pied - entre ville et campagne



Partant du seuil, où l'on retrouve parfois une dalle de béton servant de terrasse, il faut souvent écarter un rideau de fer pour entrer dans la première pièce de la maison<sup>174</sup>. Cette première pièce

<sup>174</sup> Le rideau de fer, symbole du petit commerce, est très largement employé pour marquer le seuil des maisons. Son ouverture est plus grande que celles des maisons rurales aux portes et fenêtres en bois, ce qui apporte plus de lumière à l'intérieur du

alors largement ouverte sur l'extérieur est liée à des usages multiples : elle comprend le salon où l'on accueille les visiteurs avec du thé, dispose parfois d'une télévision trônant en bonne place, les murs et/ou la table basse sont souvent ornés de certificats officiels ou de diplômes obtenus par les membres de la famille<sup>175</sup>. Elle sert également souvent de garage pour les scooters et parfois même pour les voitures, pour les foyers aisés. Dans une grande maison bourgeoise de la première petite ville, habitée par une de mes tantes et son mari, cadre d'une entreprise sucrière et propriétaire de vergers dans les montagnes, j'ai aussi pu observer que sous le plastique transparent protégeant le bois massif de la table du salon, on avait glissé des planches de billets d'un dollar, invitant ainsi tout visiteur à les contempler. Cette première pièce est immanquablement le lieu de la représentation des valeurs familiales vis-à-vis de l'extérieur.

### La façade



Sur le seuil de cette maison, un rideau de fer dévoile un salon bourgeois, où une voiture côtoie des sièges et une table basse en bois massif et laqué (dans l'ombre à gauche). Ouvert en journée, le rideau de fer est fermé à la nuit tombée. – *La Grenouillère* - 2011

Lorsque l'on avance dans le bâtiment, on trouve généralement une ou plusieurs pièces à vivre et/ou à dormir. Les activités s'y succèdent à différents moments de la journée : dans certaines familles, on déplie les matelas chaque soir dans l'unique pièce à vivre. Ensuite, vient généralement une pièce d'eau, qui dispose du matériel nécessaire pour faire la cuisine et d'un ou plusieurs robinets combinés à des bacs d'éviers ou des bassines. Elle peut être associée à un bloc sanitaires/douche munis d'une fosse septique. Enfin, l'arrière de la maison est le lieu du

---

bâtiment. Une amie m'a suggéré que les personnes choisissant le rideau de fer envisageaient toujours l'éventualité d'avoir un petit commerce, au cas où les autres activités professionnelles venaient à s'arrêter, notamment pour les habitations installées au bord d'une route passante.

<sup>175</sup> Je reviendrai davantage sur le certificat de « famille cultivée » décerné par les autorités par la suite.



rejet des résidus alimentaires et autres détritiques divers, ainsi que des eaux usées de la cuisine et des lessives qui se frayent un chemin entre tuyaux, rigoles, caniveaux et friches. Bien que souvent ouverte sur l'arrière via une porte, une grille ou un grillage, la maison ne dispose pas toujours d'espace extérieur. Parfois, une cour plus ou moins grande se distingue, où l'on peut voir des poules picorer les restes des repas. C'est aussi le lieu où l'on trouve le plus souvent les blocs sanitaires/douche que beaucoup de foyers des petites villes ont construits à l'aide de campagnes de subvention du gouvernement. Lorsque l'arrière de la maison s'apparente à un jardin et dispose de suffisamment d'espace, c'est l'endroit que certains foyers utilisent pour enfouir ou brûler leurs déchets ménagers, quand ils n'ont pas accès à un service de collecte efficace.

### À l'arrière de la maison



Les espaces de nettoyage (vaisselle, lessive, douches et sanitaires) se retrouvent généralement à l'arrière des maisons par rapport à la rue et à la façade, que ce soit dans une cour (à gauche) où sur une plateforme semi-ouverte, bordée d'un grillage, si la maison possède peu d'espace extérieur (à droite). – *La Vallée* – 2014-2018

Comme on l'observe, les maisons sont généralement organisées selon une logique distinguant « un intérieur domestique et fonctionnel, et un extérieur de représentation sociale », la façade constituant un « lieu de surinvestissement symbolique » pour le foyer (Pedelahore de Loddis, 2006 : 31). Les espaces sont distingués par le franchissement de frontières et de seuils, qu'ils découpent l'intérieur de l'espace domestique ou qu'ils servent à délimiter celui-ci vis-à-vis de l'extérieur. Ces frontières, si elles permettent d'opérer un tri, entre les activités, les individus et les matières, sont également le lieu de circulations. De la même manière que « l'intérieur domestique se nourrit sans cesse de l'extérieur » (Filiod, 1999 : 153) l'extérieur recueille régulièrement des produits issus de l'intérieur, parmi lesquels on retrouve les matières

détritiques telles que les excréments humains, les eaux usées et les déchets. Le traitement réservé à ces matières diffère selon que l'on juge acceptable leur présence obscène ou non, selon les qualités mêmes des matières où bien selon ce qu'elles représentent dans l'ordre moral des choses. Ainsi, les fèces sont stockées dans les fosses septiques de la cour (en attendant une vidange épisodique par des professionnels), les eaux usées ruissellent depuis les maisons dans les caniveaux<sup>176</sup>, certaines ordures sont enfouies ou brûlées à l'arrière de la maison et, si une collecte existe, les déchets ménagers sont rassemblés et disposés devant la maison. C'est lorsque ces matières sortent de l'habitation que les interactions avec les autres citoyens sont en jeu.

### *1.2.2. Présence d'intrus : propreté, propriété et responsabilité*

La délimitation des espaces privés et l'attribution de territoires spécifiques à certaines activités sont l'objet de négociations permanentes dans le voisinage. La frontière entre l'intérieur de l'espace domestique et l'extérieur, qui serait soumis à un régime de vie en commun, est, j'ai commencé à l'évoquer, un lieu de circulation des humains et des non-humains, ce qui rend sa définition sujette à controverse. En effet, même si des clôtures, des murs ou des ouvertures aux accès contrôlés matérialisent ces frontières et ces seuils entre le chez soi et l'extérieur, ces objets ne suppriment pas les potentielles revendications sur les espaces adjacents et les luttes territoriales. Ces luttes peuvent d'ailleurs se matérialiser dans les ordures, présentes en certains lieux controversés.

---

<sup>176</sup> Les réseaux d'égouts et d'eaux usées sont très peu développés dans les petites villes que j'évoque ici. Il existe dans certaines zones un réseau de canalisations qui termine sa course dans la rivière ou le canal le plus proche.

## Dépôt de déchet interdit



Dans une ruelle donnant sur la rue principale de *La Vallée*, on peut lire un graffiti caractéristique : « dépôt de déchets interdit ». Le mur jaune de la maison installée à l'angle porte une trace noirie évoquant un tas de poubelles disparu. *La Vallée* - 2011

Cette photographie représente un cas récurrent de conflit territorial matérialisé par les déchets. Le propriétaire de la maison jaune s'est plaint auprès de moi et mon interprète du fait que les « habitants des allées » viennent régulièrement déposer leurs déchets devant son mur. Sa maison fait l'angle entre la rue principale, où circule le camion de collecte des déchets, et une petite ruelle où le véhicule ne peut pas passer. Théoriquement, une charrette et des balayeurs prennent le relais pour ce type d'axe de circulation secondaire. Cependant, l'enlèvement des ordures n'est pas assez régulier aux yeux des riverains vivant en retrait, qui jugent bon de rapprocher leurs déchets des zones de collecte, pour accélérer l'enlèvement et/ou éloigner leurs détritiques du pas de leur porte<sup>177</sup>. Pour le propriétaire, qui considère que « chacun doit s'occuper de ses propres déchets », la source de ce tas d'ordures envahissant est extérieure et il n'en a pas la responsabilité. Il associe alors cette présence détritique à une intrusion dans un espace qu'il revendique (c'est *son mur* qui est sali par les déchets entreposés) ou qu'il souhaite maintenir « neutre ». Les « habitants des allées » sont donc gênants car ils empiètent :

« Agir en intrus est donc une façon d'empiéter [...] L'exemple classique est le suivant : un individu revendique un espace personnel excessivement étendu et empiète par conséquent sur l'espace personnel des personnes adjacentes ou sur des terrains considérés comme publics, au sens où ils ne sont pas revendiquables. » (Goffman, 2009 : 63)

---

<sup>177</sup> Je décrirai plus précisément l'organisation des services de collecte dans la seconde partie de cette plasti-cité.

La présence de ce tas d'ordures relèverait par conséquent de ce qu'Ervin Goffman appelle une « offense territoriale » (*idem* : 62), car les déchets ne sont pas des matières neutres. Comme nous l'avons vu plus tôt, ils sont associés à une vie antérieure, faite d'usages et de modes d'attachements singuliers qui, même s'il y a eu chute et abandon, rappellent une ancienne propriété et impliquent, *a minima*, une responsabilité clairement identifiée : chacun ses déchets. On peut faire ici le lien avec la proposition de Michel Serres qui considère que « polluer, c'est s'approprier », en réintégrant l'humain dans une continuité de pratique avec le règne animal, notamment des espèces territoriales qui marquent leur territoire en le souillant (Serres, 2008). Ervin Goffman note d'ailleurs que des substances qui ne sont pas sales lorsqu'elles sont encore englobées par le soi (il prend l'exemple de la salive), deviennent sales lorsqu'elles sont expulsées hors de soi (*op. cit.*). Aussi, si l'individu producteur du déchet est dérangé par celui-ci, il en va d'autant plus pour une personne étrangère aux matières rejetées, qui voit dans la présence de ces substances et autres objets des intrusions dans son propre espace. Propreté, propriété et appropriation méritent, on le voit, d'être pensées conjointement. Par ailleurs, si les matières, les objets et les substances changent de statuts, d'états et circulent à travers différents espaces, la continuité matérielle avec leur vie d'usage et le régime de propriété associé amène à réfléchir sur la responsabilité des humains vis-à-vis des choses auxquelles ils s'attachent et desquelles ils se détachent. Cette responsabilité peut être, dans un premier temps, associée à un devoir moral vis-à-vis des choses et renvoie, à nouveau, à la négociation de normes collectives.

### 1.2.3. *Ajustements : regards croisés et entreprise de morale*

Les normes collectives liées à la gestion de la propreté et aux interactions entre les humains et les déchets se négocient dans le cadre des interactions quotidiennes et, comme nous l'avons vu, ces pratiques ont partie liée à l'extension de la morale domestique. Dans ce contexte, la question du regard mérite une attention particulière. Si la dialectique du visible et de l'invisible est une entrée intéressante pour questionner le rapport des humains aux ordures, je souhaite ici évoquer plus directement les regards croisés entre les personnes elles-mêmes et la manière dont ces regards influencent les pratiques vis-à-vis des choses. En dehors de l'espace « obscène » de l'arrière-cour évoqué plus tôt, nous agissons en effet dans un espace de visibilité partagé, qu'Ervin Goffman décrit en mobilisant le champ lexical du théâtre. La « mise en scène de la vie quotidienne » qui fait l'objet de son attention repose en partie sur la présentation de soi, une « tâche qui consiste à maintenir une image acceptable de soi-même » et dans laquelle « les sujets et leurs autres ont un souci commun, paraître normaux, quoique, peut-être, pour des raisons différentes » (Goffman, 2009 : 263). Je souhaite illustrer la négociation permanente de

cette norme apparente ou cette apparence normale en mobilisant la scène suivante, qui est issue d'une expérience d'observation dans un petit restaurant :

*J'ai observé une des jeunes cuisinières s'occuper d'un saladier de crudités. Après avoir nettoyé le récipient à l'eau, sorti les légumes prédécoupés de leur sac plastique, elle a versé dessus plusieurs bols de sucre et d'eau. Afin de remuer le mélange, elle a placé le saladier sur la table (les autres opérations étaient faites à même le sol, accroupie). Elle y a trempé ses doigts et commencé à malaxer le tout en prenant soin que chaque légume soit bien imprégné. Je ne sais pas si c'est après avoir remarqué que je l'observais (on avait déjà plusieurs fois croisé nos regards), mais la jeune fille a décidé soudainement d'aller chercher des gants en plastique fin. Il devait s'agir là d'une consigne d'hygiène plus ou moins respectée qu'elle s'est soudainement sentie dans l'obligation de suivre (après avoir manipulé le mélange avec ses doigts nus). [Carnet de terrain du 27.08.2011]*

Dans cette scène, le regard de l'ethnographe joue un rôle important, rappelant la nécessité de discuter de la notion de point de vue situé dans la construction de l'enquête (cf. plasticité n°1). La persistance d'un tel regard, quel que soit l'effort de discrétion effectué, peut en effet être interprété comme une action de jugement sur l'action en train de se dérouler, malgré le silence des sujets en interaction. On peut interpréter l'effet de mon regard comme la perception, par la jeune femme, d'une qualification de sa pratique en tant que déviance (i.e. agir de manière inadéquate ou impropre). Cette qualification supposée appelait alors son autocorrection (i.e. s'interrompre pour aller chercher des gants en plastique) et lui permettait ainsi de s'ajuster à la norme qu'elle avait identifiée comme la référence (i.e. l'hygiène culinaire d'un restaurant)<sup>178</sup>. Cette scène permet ainsi de rappeler que « faire avec » les choses, c'est également « se regarder<sup>179</sup> mutuellement faire avec » les choses. La charge morale contenue dans les pratiques liées à l'hygiène et aux déchets est d'ailleurs telle que le regard peut profondément influencer l'action. Cela permet de lire différemment la situation décrite précédemment durant laquelle des hommes jetaient ostensiblement et bruyamment des cannettes de bières vides en dessous de la table. Quel sens donner à cette action qui appelle le regard et la considération des autres ? Il me semble que le risque d'une surinterprétation ne doit pas faire oublier la nécessité d'une discussion autour d'un tel rejet brutal. Il faut *a minima* entendre l'interpellation que représente ce type d'acte ostensible avec les objets/déchets, une pratique qui reconnaît la coprésence des

---

<sup>178</sup> Howard Becker rappelle que « [l]a déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un 'transgresseur' » (Becker, 1985 : 33). Ici, c'est la jeune femme qui interprète mon regard et s'auto-sanctionne, dans un jeu de miroir déformant.

<sup>179</sup> Se regarder, mais aussi se considérer, s'examiner, se savoir.

autres au sein de la scène et donc engage l'existence d'un collectif hybride d'humains et de non-humains.

Les ajustements de pratiques ou les déviations éventuelles vis-à-vis d'une norme liée à un ordre moral et hygiéniste plus ou moins explicite peuvent également être appelés par des attitudes plus volontaristes. Howard Becker développe la notion d'« entrepreneurs de morale », pour évoquer des personnes ou des institutions qui s'investissent dans une lutte pour la reconnaissance d'une norme qu'ils jugent supérieure, mais qui n'est pas globalement partagée (Becker, 1985 : 146). Cette idée me sera utile pour analyser la scène suivante, où, à nouveau, l'ethnographe sort de son rôle et de sa réserve. Il s'agit d'une sortie entre étudiants jusqu'à un site naturel protégé, des chutes d'eau, à laquelle j'ai été conviée lors des festivités du nouvel an :

*Ngọc et ses amis vont [aux chutes d'eau] et je suis invitée à y aller aussi [...] Elle est partie au marché acheter de quoi manger là-bas. Sacrée logistique. Nous partons à plusieurs motos. Les garçons se chargent d'emporter des caisses de canettes de bière, les filles emportent la nourriture solide : bánh mì<sup>180</sup>, fruits et gâteaux. [...] Nous marchons dans le parc protégé. C'est la cohue. Tout le monde a la même idée pour le Têt. Hà s'exclame : « Ah, de l'air pur ! » C'est le plaisir de la nature. [...] Nous installons notre campement au milieu du passage, sur le sable, à l'ombre, au bord de l'eau. [...] Les filles installent les acquisitions du marché, vont laver les fruits dans l'eau de la rivière et commencent à couper les concombres et les mangues en morceaux. Les garçons restent assis, sortent les bières et fument cigarettes sur cigarettes. [...] Ils lèvent leurs canettes et nous appellent à trinquer : 1, 2, 3, yo ! 1, 2, 3, yo ! 1, 2, 3, uông !<sup>181</sup> [...] Les garçons ne mangent pas beaucoup. Les filles plus. [...] Le groupe n'est pas mélangé. Nous sommes répartis de chaque côté du cercle. [...] Nous rangeons. Les garçons ont tout balancé dans le sable, mégots, canettes, restes de concombres, mangues, sachets plastiques. J'organise ostensiblement le tri. Je vais ramasser un mégot jeté par les garçons et leur lance : « Báo vệ môi trường ! »<sup>182</sup> et je le jette dans la poubelle. Ils rient et me singent. Ils continuent de même. Je leur dis « đái là môi trường của người việt không của người pháp »<sup>183</sup>. Certains ont l'air de comprendre, d'autres restent juste étonnés. Ma voisine me dit prendre très à cœur cette question des poubelles. Les garçons ne réagissent toujours pas et restent dans leur position nonchalante : boire, fumer, balancer. Nous terminons de grignoter. Certains partent sans rien faire. Quelques filles ramassent, rassemblent les ordures dans des sacs plastiques, récupèrent les canettes pleines. Et partent. Il reste Hà, Ngọc et moi sur le sable et je montre le sol à Hà : il reste des bouts de cartons, des papiers, des bouts de fruits et des mégots. Je lui dis que c'est*

---

<sup>180</sup> Des petits sandwichs.

<sup>181</sup> « 1, 2, 3, Santé ! 1, 2, 3, Santé ! 1, 2, 3, Buvez ! »

<sup>182</sup> « La protection de l'environnement ! »

<sup>183</sup> « Ici c'est l'environnement des vietnamiens, pas l'environnement des français. »

*sale et que le travail n'est pas terminé, mais tout le monde a déjà mis les voiles. [Carnet de terrain du 02.02.2014]*

Lors de cette sortie « nature » à l'extérieur de *La Vallée*, j'ai perdu mon sang froid ethnographique et ai réagi comme une jeune femme habituée à ne laisser aucune ordure sur son passage dans les espaces naturels et dégoûtée par l'attitude à mon sens irresponsable des jeunes gens avec qui je venais fêter le nouvel an. Cet écart à mon rôle habituel d'ethnographe, souvent en retrait, posant des questions, évitant les jugements hâtifs, a permis d'identifier de premières limites à ce qui faisait commun. La norme qui s'imposait à moi quant au maintien « en l'état » des berges de rivières temporairement investies n'était pas partagée par tous les jeunes vietnamiens avec qui j'avais passé un long moment. Les discussions avec les deux jeunes femmes Hà et Ngoc provoquées par cet épisode montrent cependant que l'ajustement de nos appréhensions des normes liées aux ordures est en cours.

Chaque acteur s'ajustant sans cesse afin de *faire avec* la chose commune, il convient alors de discuter des institutions et des pouvoirs constitués qui *font avec* les déchets lorsque ceux-ci deviennent une chose publique.

## 2. Déchets urbains : la chose publique

Comme je l'ai évoqué en introduction, la propreté urbaine et l'assainissement de la ville sont des objets de gouvernement qui relèvent de prérogatives essentielles des institutions politiques (Blundo & Le Meur, 2009). La préoccupation des pouvoirs publics à gouverner la ville par le gouvernement des ordures est un phénomène aux ramifications historiques lointaines. Il se manifeste notamment dans l'élaboration de textes normatifs et législatifs, comme en témoigne cet édit publié en 1539 par François Ier, roi de France de 1515 à 1547 : « En joignons iceux fiens et immondices serrer et mettre dedans leurs maisons en panniens et mannequins, pour après les faire porter hors de ladite ville et fauxbourgs d'icelle » (Bertolini, 1999). On le voit dans ce texte ancien, les déchets produits par les maisons nécessitent d'être gérés par la collectivité selon des normes de circulation et d'écartement s'appliquant à tous. En ce sens, on peut considérer les ordures comme une chose publique relevant d'une action publique déterminée par l'organisation des pouvoirs et des institutions urbaines. Il convient alors de définir la notion de public, une notion voisine du commun, qui, comme le relèvent Pierre Dardot et Christian Laval, peut s'articuler autour de deux définitions parfois contradictoires :

« Le public s'oppose au privé, comme le commun s'oppose au propre. D'un côté, il s'oppose donc à tout ce qui relève du domaine privé mais n'est pas nécessairement relié à l'État : c'est ainsi que l'on parle de

'lecture publique', c'est-à-dire faite devant tout le monde, ou que l'on parle encore aujourd'hui d'"opinion publique', laquelle n'est évidemment pas l'opinion de l'État. D'un autre côté, le terme 'public' désigne ce qui tient de l'État en tant que tel, à ses institutions et à ses fonctions : le *publicum* est le trésor de l'État, les *bona publica*, sont les biens de l'État. La doctrine politique romaine a légué un terme qui, pour renvoyer à la communauté des citoyens, a pu cependant être utilisé aussi pour magnifier et augmenter la domination de l'institution étatique sur les sujets politiques. » (Dardot & Laval, 2014 : 27-28)

On le voit dans cette citation, le terme *public* a partie liée avec l'État, bien que sa définition ne soit pas épuisée par ce caractère étatique. La première acception du terme fait en effet référence à ce qui intéresse une société donnée dans son ensemble, ce qui fait du terme *public* un très proche voisin de ce que l'on appelle aussi le *commun*, entendu alors comme ce qui est lié au tout, à l'ensemble, au collectif et à la communauté. Dans notre réflexion sur le *commun*, un détour par la notion de public est donc à la fois nécessaire et périlleux, car on le voit, cette proximité de sens engendre un risque, relevé par ailleurs par Pierre Dardot et Christian Laval, qui est la tendance à l'étatisation du *commun*<sup>184</sup>. Dans le cadre du Viêt Nam contemporain, ce risque semble d'autant plus fort que l'État, une République Socialiste qui est, rappelons-le, un régime autoritaire, se déploie de manière tentaculaire jusque dans des échelons très locaux de la société. Pour développer cette réflexion sur les déchets comme *chose publique*, je propose alors de nous intéresser à la théâtralité du pouvoir dans le cadre des arènes urbaines, en regardant de plus près les enjeux liés à la propreté publique et à la gestion du territoire urbain. Dans un second temps, il s'agira de regarder plus avant les techniques de gouvernements que sont les services urbains de gestion des ordures et les politiques de sensibilisation à la question des déchets. Ces deux éléments nous permettront de mettre en évidence la figure idéale du citoyen-citoyen.

## 2.1. Propreté publique et théâtralité du pouvoir

Si pour Ervin Goffman, la ville est un théâtre dans lequel les relations de voisinage, de présentation de soi et de rapport aux autres sont le fruit d'une mise en scène de la vie quotidienne<sup>185</sup> (Goffman, 2009), cette théâtralité se retrouve à une échelle d'observation urbaine et institutionnelle. On peut en effet voir la ville comme un théâtre au sein duquel les pouvoirs publics mettent en scène leur maîtrise du territoire. Cette théâtralité du pouvoir n'est pas uniquement liée à l'ordre urbain mais se réfère plus généralement à l'ordre étatique, qui repose sur une performance *publique* car « l'officiel étant le visible, le public, le théâtral – le

---

<sup>184</sup> Cette étatisation fait partie selon eux d'un processus historique double d'étatisation et de spiritualisation du commun, produisant « la notion théologico-politique de 'bien commun' » (Dardot & Laval, 2014 : 30).

<sup>185</sup> J'ai détaillé dans la première partie de ce chapitre quelques interactions quotidiennes entre les humains et les ordures.



*theatrum*, c'est ce qui se voit, se donne en spectacle » (Bourdieu, 2012 : 84). Cette dimension théâtrale des institutions politiques n'est pas secondaire, mais bien intrinsèque à leur existence et à leur reproduction. Si, comme le rappelle Pierre Bourdieu, toute institution est une « invention organisationnelle », autrement dit une « fiction sociale [qui] n'est pas fictive » (Bourdieu, 2012 : 53), sa persistance dans le temps repose largement sur sa capacité à se matérialiser dans l'espace, à devenir publique et visible. L'idée d'une cristallisation des institutions dans une performance théâtralisée permet d'ailleurs de faire le lien entre ce qui relève de la dimension conceptuelle et intellectuelle de celles-ci et ce qui relève de la matérialité des espace-temps dans lesquelles elles sont enchevêtrées<sup>186</sup>. C'est également ce que soulève Henri Lefebvre lorsqu'il introduit l'idée d'une « production de l'espace » liée au fait que « chaque société [...] produit un espace, le sien » (Lefebvre, 2000 : 40). Cet espace vécu est en effet la résultante des rapports de production, d'organisation sociale et matérielle, mais également de la mise en scène théâtrale des pouvoirs politiques. On voit, dans cette discussion sur la théâtralité et la matérialisation des institutions, se rejoindre les deux acceptions de la notion de « public » que Pierre Dardot et Christian Laval soulignaient plus haut (*op. cit.*). Si l'on considère les déchets comme des *choses publiques*, il convient donc d'analyser leur articulation à la théâtralisation de l'ordre politique urbain. Pour ce faire, je reviendrai en premier lieu à la notion de *public* appliquée à la rue vietnamienne. Ensuite, j'analyserai ce que la présence de déchets dans la rue et les espaces urbains veut dire en termes de gestion publique de la ville. Enfin, je montrerai comment les institutions politiques se saisissent de cette question à travers une politique de grands nettoyages.

### 2.1.1. La rue vietnamienne entre privé, public et commun

La rue, que nous classons habituellement dans la catégorie des espaces publics, est sujette, dans le contexte général des villes vietnamiennes, à des usages multiples liées à des logiques d'accaparement<sup>187</sup>. La rue est en effet caractérisée par une « double nature, publique et privée », prise dans une tension permanente entre le collectif et son éclatement (Gourdon, 2001 : 165). Emmanuel Cerise et René de Maximy décrivent précisément les usages pluriels et concurrentiels de la rue pour la ville de Hanoï, capitale du Viêt Nam, où « [l]a majorité des espaces publics ouverts [...] sont accaparés par les habitants et leurs activités » (Cerise & De Maximy, 2006 : 47). Si cette conquête de l'espace urbain s'observe lorsque l'habitat est dense, on retrouve aussi dans les petites villes « des riverains pour qui les trottoirs et la rue sont le

---

<sup>186</sup> Dans le domaine des institutions religieuses cette dialectique se retrouve dans la distinction entre l'ordre « spirituel » et l'ordre « temporel ».

<sup>187</sup> Je l'ai évoqué dans la plastic-cité n°1 en me référant à la pratique ethnographique de la déambulation urbaine.

prolongement admis de leur logement ou de leur lieu d'activité » (*idem* : 48). Ces usages posent directement la question de la qualification des espaces urbains, des « espaces publics ouverts » ou encore des « espaces communs qui ne sont pas pour autant communautaires » (*idem* : 50). Dans les petites villes encore marquées par les activités rurales, les chemins, routes et rues sont souvent investis pour le séchage des grains de riz, des poissons, des pousses de bambou, des matières végétales destinées à faire du combustible (noix de coco, fibres et autres feuilles) ou encore pour faire sécher les panneaux de galettes de riz au soleil. Dans le cadre de leurs activités liées au tri et au séchage, les habitants tirent en particulier partie de certaines rues peu fréquentées mais bétonnées ou bien de certains trottoirs pavés, probablement du fait de l'espace laissé « vacant », mais également du fait de leur entretien régulier et de leur propreté. Quelques espaces spécifiques bénéficient en effet d'un traitement particulier de la part des autorités locales qui missionnent des balayeurs liés au service communaux de l'entretien des parcs et jardins. Lors d'un entretien sur le vif avec une balayeuse de l'une des petites villes, celle-ci nous a expliqué, à mon interprète et moi, qu'elle se chargeait « uniquement de l'entretien des rues publiques », une qualification qui a d'abord entraîné mon étonnement, puis la discussion lexicale suivante :

*Nous avons une discussion intéressante avec [mon interprète] sur la notion de « public ». Elle me dit qu'en vietnamien, « public », qui se dit « công công », se réfère aux lieux publics comme la gare, l'hôpital, le siège du parti, la station essence, le parc... mais pas la rue. La rue n'est pas un espace public comme nous le disons en anglais. Pourtant, elle n'est pas privée non plus parce qu'elle n'appartient à personne, ni même au gouvernement, et qu'elle peut être utilisée par tout le monde. « Privé » se dit « riêng » et correspond à notre notion de propriété privée : ce qui appartient à chaque individu. La rue est donc un entre-deux que [mon interprète] a du mal à qualifier. Ce n'est certainement pas public comme un parc, me dit-elle. Je lui propose « commun ». Elle accepte plus ou moins. « Oui, on pourrait dire que la rue est une 'infrastructure commune' » (common facility). Alors « chung », « commun », pourrait décrire la rue dans le sens où tout le monde y a accès. Propriété commune se dit « tài sản chung ». La terre appartient au gouvernement et relève selon elle de cette « tài sản chung ». Par la suite, les gens construisent leur maison sur cette terre qu'ils achètent. Mais ils ne la possèdent pas véritablement, elle reste propriété du gouvernement. La terre reste donc « tài sản chung » mais la maison est « tài sản riêng ». [Carnet de terrain du 6.10.2011]*

Cet échange me permet d'articuler plus précisément les réflexions théoriques sur les notions de public, de commun et de privé avec le contexte vietnamien. Dans ce contexte, il existe des « rues publiques » et des rues ordinaires, relevant de ce *commun* général, relativement

indéterminé, mais lié à la terre et au territoire national dans un sens élargi<sup>188</sup>. Après discussions avec différents balayeurs et avec mon interprète, ainsi qu'en observant les pratiques du personnel communal, il est apparu que les « rues publiques » sont des rues bordant les lieux publics, dont mon interprète dressait la liste plus haut. Parmi ces lieux, on retrouve le Comité Populaire de la commune ou du district et tous les bâtiments accueillant les institutions politiques, mais également les parcs, les écoles, les musées, les marchés etc. Tous ces lieux ont pour caractéristique commune de relever de la responsabilité d'institutions publiques, d'où cette déclinaison : une institution publique est liée à un lieu public dont les accès et les abords sont matérialisés par des « rues publiques ».

En dehors des « rues publiques » bordant les lieux publics, ce sont les riverains qui sont responsables de l'entretien et du balayage des trottoirs, quelles que soient leurs propres contraintes. Une vieille dame habitant dans une petite ruelle m'a d'ailleurs expliqué son ennui vis-à-vis de cette responsabilité : « Je préférerais pouvoir embaucher quelqu'un pour faire ce travail fatiguant »<sup>189</sup>. La gestion de ces espaces non publics revient alors aux individus membres d'une « communauté » urbaine dont l'unité et la capacité à s'occuper de la propreté est sous-entendue, et dont les responsabilités et le mode d'organisation sont décrétées par les institutions étatiques : chaque individu est responsable devant l'État et la communauté en question, l'État se substituant à cette dernière dans le cas où des sanctions devaient être prononcées quant au respect du vivre ensemble<sup>190</sup>.

---

<sup>188</sup> On peut imaginer ici que ce *commun* « chung », relève de la terre au sens d'une terre « naturelle », associée de manière contextuelle à une société, un peuple, représenté ici par l'État. Cette notion renvoie alors aux travaux sur l'autochtonie, dont il ne sera pas directement question ici.

<sup>189</sup> Entretien du 13.09.2011

<sup>190</sup> Des sanctions liées à la dégradation des espaces existent, bien qu'elles soient peu mises en pratique. En revanche, il existe des sanctions positives, via l'obtention de certificats de bonne conduite. Nous le verrons plus en détail par la suite.

## Entretien des rues : responsabilités partagées



Au gauche : Au centre de l'une des petites villes, une balayeuse des services communaux entretient les trottoirs et la chaussée d'une des principales « rues publiques ». Cette rue borde un petit parc (en arrière-plan) et une institution importante de la ville : le Comité Populaire du district (à droite, hors cadre).

À droite : Une habitante du même centre-ville balaye les feuilles mortes devant sa maison. Elle tient à la main un sac plastique contenant ses ordures ménagères. – *La Vallée* - 2011

En analysant les modes de qualification de la rue et les pratiques de gestion de sa propreté au quotidien, on retrouve l'assimilation entre le public et l'État, dont Pierre Dardot et Christian Laval relevaient le lien avec une forme de domination des sujets politiques par les institutions étatiques (*op. cit.*). Cette étatisation de la notion de *public* n'est donc pas étonnante dans le cadre d'un régime autoritaire.

### 2.1.2. Propreté, sécurité et grands nettoyages

Les espaces publics sont le lieu d'un investissement symbolique important, et requièrent donc un entretien régulier et ostensible, comme on le voit dans le cadre des rues dites « publiques », balayées par les employés communaux des petites villes qui n'ont pourtant pas beaucoup de moyens pour mettre en place des services municipaux importants. Les salaires des employés en témoignent : durant mes enquêtes, j'ai remarqué que la plupart des balayeurs étaient des paysannes, relativement âgées, qui touchaient un salaire mensuel d'environ 1 000 000 VND, soit 35 euros<sup>191</sup>. Au-delà des considérations économiques, qui peuvent être limitantes, la propreté d'un espace est liée aux formes de pouvoir qui s'exercent sur celui-ci et à la capacité des dépositaires de ce pouvoir à l'exercer, à le rendre visible. La qualification du territoire est donc nécessaire pour comprendre quel type de pouvoir s'y exerce, qu'il soit lié à un ordre privé,

<sup>191</sup> Un salaire en dessous du salaire mensuel moyen, qui s'élève à environ 100 euros.

familial (comme nous l'avons vu précédemment au sujet de l'ordre domestique), ou qu'il relève d'autres institutions.

Ainsi, Michel Kokoreff étudie le métro parisien comme « une métaphore de la société » dans laquelle l'institution en charge de la gestion et de la régulation des lieux est la RATP : Régie Autonome des Transports Parisiens. Il décrit alors les campagnes de communications organisées par cette institution dans les espaces souterrains et aériens du métro comme une « stratégie de *reconquête et de maîtrise de son territoire* » dont les deux aspects intimement liés sont la propreté et la sécurité. La RATP, en mobilisant des agents responsables du respect des normes d'hygiène et de sécurité dotés de la prérogative de sanctionner les contrevenants, s'est d'ailleurs dotée d'un pouvoir de police pour faire respecter l'ordre qu'elle s'est donnée pour mission d'instituer (Kokoreff, 1992 : 26). Ce rapport entre l'ordre sécuritaire et l'ordre hygiéniste est relevé par de nombreux auteurs dans des contextes socio-historiques variés et montre que la gestion de l'assainissement et des déchets est intrinsèquement liée à la configuration des pouvoirs urbains. Dans le Paris industriel du XIX<sup>ème</sup>, Bruno Latour montre par exemple que l'ordre hygiéniste, promouvant la mise en quarantaine, le nettoyage des rues par l'eau et la reconfiguration des circulations urbaines s'impose avant tout du fait du pouvoir qu'exerce le corps des hygiénistes sur les institutions politiques<sup>192</sup>.

Au cours du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècle vietnamien, on retrouve ce lien entre la configuration du pouvoir politique et la gestion de l'espace, quoique de manière différente. Sous la dynastie des Nguyễn, qui s'est étendue entre 1802 et 1945, les politiques de grands travaux d'assainissement et de travaux forcés, notamment via les corvées de nettoyage et de balayage des rues constituaient un moment important de démonstration du pouvoir. Pour imposer ces travaux aux habitants des villes vietnamiennes, le pouvoir en place corrigeait les récalcitrants en recourant à des « punitions corporelles (le fouet) [et des] amendes » (Parenteau & Nguyễn, 2006 : 178). Bien que cet exemple de grands travaux relève d'une période impériale et coloniale déjà révolue, il permet de soulever la question de la participation des habitants aux différentes activités de gestion de l'ordre urbain, une participation répondant de nos jours à un ordre autoritaire caractéristique de l'organisation de l'État socialiste vietnamien. Cette participation repose sur des organisations de masse, une structure hiérarchique visant à regrouper les citoyens dans différents grands corps sociaux (femmes, jeunes, paysans, vétérans etc.) et dont le pilotage tient, en dernier ressort, du Front de la Patrie, une institution intimement liée à la cellule

---

<sup>192</sup> La doctrine hygiéniste rencontre alors les découvertes microbiologiques, notamment de Pasteur, et le corps technocratique des hygiénistes mobilise ces nouvelles découvertes pour légitimer des modes de gestions urbains qu'ils promouvaient déjà avant la découverte du microbe (Latour, 1984).

nationale du parti unique dirigeant (Culas & Nguyễn, 2010). Ces « organismes communautaires de base » que l'on retrouve dans d'autres régimes socialistes de l'Asie du Sud-Est, comme au Laos, tendent à circonscrire les possibilités de participation populaire aux questions sociales et politiques en les subordonnant à des institutions à la fois fractionnées et stratifiées. Encore de nos jours, le fonctionnement de ces institutions paraétatiques répond à une logique de secret similaire aux autres institutions du politique au Viêt Nam<sup>193</sup>, ce qui en fait, aux yeux de certains auteurs « une sorte de zone noire dans les connaissances » (Parenteau & Nguyễn : 2006 : 174).

On retrouve ces organisations de masse dans le cadre de la gestion locale de la propreté urbaine et des questions environnementales, notamment sous la forme d'actions ponctuelles et visibles, notamment organisées par l'Union des jeunes ou l'Union des femmes. Les différents groupes locaux de ces organisations (qui suivent le modèle stratifié des institutions du politique : niveau national, province, district, commune, groupes de résidents) sont en effet chargés d'organiser des évènements de sensibilisation à la question de la propreté urbaine, tout en pratiquant du même coup, des formes de « nettoyages domestiques » permettant de traiter des « déchets sauvages », des déchets qui échappent aux services de propreté du quotidien et dont la responsabilité de traitement revient à la communauté urbaine (Blot, 2017). Au-delà d'un engagement environnementaliste soutenu par des émotions telle que « l'amour de la nature » et le désir de la préserver (Milton, 2002), ces nettoyages permettent de mettre en ordre l'espace de vie de la communauté. C'est ce que l'on peut voir sur cette photographie, prise à *La Vallée* :

---

<sup>193</sup> J'ai décrit plus longuement dans le chapitre 1 les logiques institutionnelles liées au secret et la manière avec laquelle celles-ci influencent l'enquête ethnographique auprès des fonctionnaires locaux.

## La jeunesse pour une ville propre



Au feu rouge, l'un des seuls de la ville, un groupe de jeunes gens faisant partie de l'Union des Jeunes du district et de la commune balayent la rue principale. Si l'opération publique de nettoyage n'est pas très visible, on remarque tout de même la présence d'un jeune homme vêtu d'une chemise bleue dotée d'un insigne officiel sur la poche, au centre du groupe. Il ne balaye pas, mais supervise l'évènement et son regard est dirigé vers l'appareil de la photographe. – *La Vallée* – 2011

Dans son analyse du traitement des « déchets sauvages » en France et en Belgique, Denis Blot distingue les « nettoyages domestiques », réalisés dans le cadre d'un territoire communal donné, et les « nettoyages prophylactiques », qui sont organisés par des associations de protection de la nature et de l'environnement. Si ces deux actions traitent des mêmes types de déchets, elles ne sont pas mues par les mêmes intentions, les premiers étant « directement liés à l'exercice sur pouvoir et des responsabilités publiques » et reposent sur une « morale sociale » que Denis Blot distingue de la « morale environnementale » qui anime les seconds (*idem* : 185). Ce qui relie ces nettoyages des espaces communs, en revanche, c'est leur caractère ostensible. Dans le cas vietnamien des « dimanches verts »<sup>194</sup> ou des jours fériés<sup>195</sup> animés par les organisations de masse, cette visibilité est profondément liée au caractère officiel de la démarche, qui rappelle la théâtralisation du pouvoir politique dans l'espace urbain.

On peut voir dans l'organisation de ces événements la suite d'une politique volontariste et moderniste héritée de la période fondatrice de la République démocratique du Viêt Nam. À la suite de la guerre d'Indochine, en 1958, Hô Chi Minh a par exemple multiplié les actions environnementalistes démonstratives de la renaissance vietnamienne, notamment en organisant

---

<sup>194</sup> On peut relever ici le qualificatif « vert » qui fait référence à la nature, alors qu'il n'est pas uniquement question d'environnement au sens de la « nature », mais plus largement de propreté des espaces urbains et donc d'ordre moral et politique, comme je le montre dans tout ce chapitre.

<sup>195</sup> *Ngày lễ* : des jours de célébrations diverses comme la fête de l'indépendance, la journée de la femme etc.

la plantation massive d'arbres (Parenteau & Nguyễn, 2006). Le musée de l'une des petites villes possède d'ailleurs une collection de photographies d'hommes politiques locaux et nationaux plantant des arbres à la suite de l'oncle Hô (le surnom populaire d'Hô Chi Minh). On remarque alors l'imbrication de la morale sociale et politique et de la morale environnementale dans la symbolique de l'arbre, qui représente la nature renaissante, mais aussi la nation indépendante. Ces opérations plus ou moins spectaculaires, mêlant morale environnementale et politique se retrouve d'ailleurs dans d'autres régimes socialistes comme durant la période sankariste du Burkina Faso, durant les années 1980. L'organisation d'« opérations *Ville propre* » était alors intimement liée au projet révolutionnaire de Thomas Sankara, qui souhaitait passer un grand coup de balais dans l'ordre existant, au sens propre comme au sens figuré, et fédérer la population autour d'un projet politique commun (Jaglin, 1995). D'autres figures militaires avaient précédemment marqué l'histoire de la gestion de la propreté urbaine, comme à New-York, où le Colonel George E. Waring Jr. installa la première usine de tri des déchets des États-Unis en 1898. Parallèlement, il créa également une « Ligue Jeunesse de la Propreté des Rues » qui devaient à la fois sensibiliser la population à la propreté urbaine, nettoyer les caniveaux tout en chantant publiquement des chansons de régiment (Melosi, 2005). Cette dimension spectaculaire et extraordinaire de la mise en scène du pouvoir dans le cadre de l'espace urbain pose cependant la question de ses effets dans le cours ordinaire des choses.

### 2.1.3. *Du théâtre au simulacre*

Malgré l'attitude volontariste et démonstrative des pouvoirs publics quant à la gestion de la propreté des espaces urbains, force est de constater que les petites villes vietnamiennes que j'ai parcourues entre 2011 et 2016 sont marquées par la présence visible des ordures. Certains habitants déplorent d'ailleurs que les efforts des autorités locales se concentrent pendant les fêtes nationales destinés à nettoyer la ville de ses détritits, comme cette dame qui, parmi d'autres, a lancé ironiquement durant notre entretien la proposition suivante : « il devrait y avoir plus de jours fériés dans l'année ! »<sup>196</sup>. Cette courte phrase nous permet de discuter de la relation entre la dimension extraordinaire et la dimension ordinaire de la démonstration, par les pouvoirs publics, de la maîtrise du territoire et de sa propreté. Aux yeux cette femme, qui vit dans une maison bourgeoise longeant le fleuve qui traverse *La Vallée*, il y a un décalage trop important entre ces deux temps d'exercice et de mise en scène du pouvoir. Son lieu de résidence en est pour quelque chose, puisque les berges du fleuve sont un haut lieu de pollution quotidienne par les ordures, tout en étant un espace emblématique de l'environnement urbain, qui fait donc l'objet de grands nettoyages occasionnels. Face à ses ennuis liés aux ordures, cette femme

---

<sup>196</sup> Entretien du 16.09.2011



incrimine la mauvaise gestion de la propreté urbaine par les autorités communales, qu'elle essaie d'alerter via le représentant de son groupe résidentiel (la plus petite unité administrative), mais ses plaintes ne semblent pas avoir d'effet et glissent « comme de l'eau sur le dos d'un canard »<sup>197</sup>. Le caractère exceptionnel des mesures de nettoyage des espaces urbains est également sujet à une critique forte pour les habitants qui voient dans ces manifestations irrégulières et fortement politiques un simulacre de gestion du problème des déchets. C'est le cas de cet homme d'une quarantaine d'année, vivant aux abords de l'ancienne nationale qui traversait le Viêt Nam du Nord au Sud et qui a été déviée pour contourner le centre de *La Grenouillère* :

*« Récemment, il y a eu des campagnes environnementales et des gens sont venus nettoyer et brûler les déchets, mais c'était très superficiel. [...] Je crois qu'il s'agissait de personnes du comité populaire, de l'Union des femmes ou des jeunes, je ne suis plus sûr. [...] Ils viennent très occasionnellement et ça dure une heure. La célébration est très rapide. Ils collectent des choses en surface, les brûlent et laissent encore plein de déchets sales derrière eux. S'ils s'intéressaient vraiment au problème, ils ne feraient pas comme ça. Ils viendraient rencontrer chaque famille pour les sensibiliser à faire attention à la propreté de la rue. [...] Mais ils ne viennent pas nous parler. On voit juste les drapeaux au début de la rue et un camion avec un haut-parleur fort passe à côté. C'est tout. » [Entretien du 23.09.2011]*

La liberté de ton au sujet des institutions politiques dont a fait preuve cet homme durant tout l'entretien n'est pas exceptionnelle, mais reste relativement inhabituelle. Elle a d'ailleurs provoqué la censure de mon interprète durant la discussion<sup>198</sup>. Cette critique des campagnes de nettoyage liées à la mise en scène du pouvoir dénote de son exaspération face à ces mesures « superficielles » qu'il assimile à une forme d'hypocrisie de la part des institutions, qui ne prennent pas sérieusement la mesure du problème de l'accumulation des déchets dans certains espaces de la ville. *La Grenouillère* s'est d'ailleurs révélée être la plus sale des trois arènes urbaines que j'ai choisi ici de mobiliser dans cette plasti-cité. Il nous a fallu peu de temps, à mes deux interprètes successives et à moi, pour remarquer qu'il y avait des dysfonctionnements globaux dans la gestion de cette ville. Outre la présence visible d'ordures dans de nombreux espaces, cela se constatait par une mise en scène du pouvoir visiblement chaotique : les rues « publiques » n'étaient pas entretenues aussi bien que dans les deux autres petites villes et certains choix urbanistiques inharmonieux semblaient illustrer des dysfonctionnements

---

<sup>197</sup> « *Như nước đổ đầu vịt.* »

<sup>198</sup> Un épisode de conflit entre mon interprète et moi dont je relate les conséquences dans la plasti-cité n°1.

institutionnels<sup>199</sup>. J'ai pu en partie constater ces dysfonctionnements durant mes enquêtes et ceux-ci m'ont été abondamment confirmés par les responsables du projet de développement provincial qui hébergeait mes recherches à ce moment-là. On voit avec cet exemple une forme de correspondance entre le désordre institutionnel et le désordre matériel de la ville. En effet, si la maîtrise de l'espace public et la propreté urbaine peuvent être considérés comme « un indice de crédibilité politique » (Bouju, 2009a : 138), au contraire, « la présence « ostentatoire » des ordures dans les lieux publics [...] symbolise le dysfonctionnement permanent des pouvoirs publics » (Lesbet, 1999 : 123). La mise en scène théâtrale du pouvoir dans la ville peut d'un côté assurer une part de crédibilité aux institutions et une adhésion globale à leur gestion urbaine, mais elle peut également se transformer en un simulacre insupportable aux yeux de certains habitants, nourrissant alors les critiques envers les autorités. Il s'agit maintenant de regarder de plus près l'organisation de la gestion urbaine des ordures et de la propreté afin de comprendre comment ces techniques de gouvernement construisent l'identité urbaine.

## 2.2. Gouverner le public : techniques de gouvernement et urbanité

La question des déchets s'intègre dans la gouvernance urbaine ordinaire qui s'opère à travers des objets techniques impliquant humains et non-humains. Le concept de gouvernance permet de mettre l'accent sur la pluralité de pratiques, « un ensemble d'interactions régulées entre les acteurs et les institutions », qui caractérise la gestion quotidienne de la ville (Blundo & Le Meur, 2009 : 6). Ce concept est donc particulièrement intéressant dans le contexte international contemporain, marqué par la libéralisation des services urbains et l'intervention progressive de la « société civile » dans la mise en œuvre des politiques publiques, notamment à partir des années 1980. Cependant, malgré la politique de libéralisation du pays avec le *Đổi mới* (renouveau) proclamé en 1986, l'émergence d'acteurs non étatiques dans la gestion urbaine quotidienne reste très marginale au Viêt Nam, en particulier dans les petites villes dont il est question ici. Les entreprises sont encore largement marquées par un « corporatisme d'État » (Jeong, 1997)<sup>200</sup> et le développement d'organisations sociales capables de se constituer en

---

<sup>199</sup> Je fais référence en particulier à la construction, au milieu des années 2000, d'une arche commémorative très massive, en plein centre-ville, destinée à célébrer la ville comme le berceau d'une des dynasties impériales vietnamiennes. Il s'est avéré peu de temps après la construction, que l'emplacement de l'ancien palais impérial n'était pas dans la ville elle-même, mais à quelques dizaines de kilomètres plus loin, dans la région. L'arche commémorative avait donc perdu sa plaque, mais restait là, mal entretenue (mauvaises herbes et gravas à ses pieds), défigurant la rue principale dont les travaux d'aménagement n'avaient pas été finis.

<sup>200</sup> Je nuancerai tout de même ce constat dans le chapitre 3, qui traitera du développement du recyclage du plastique, dont une grande partie de l'activité repose sur un secteur privé familial en plein essor. On pourra tout de même relever que les entrepreneurs circulent et occupent souvent des rôles politiques locaux importants, brouillant toujours les pistes entre privé et public.

acteurs politiques influents est tout juste balbutiant<sup>201</sup>. Comme nous l'avons déjà suggéré, en matière de gestion urbaine et environnementale, et plus largement en matière de gouvernance, le constat est donc le suivant :

« Ainsi l'État ne se limite pas à inciter ni à, dans une certaine mesure, contrôler la population en la subordonnant à l'aide des structures existantes comme les Conseils populaires (unités politiques) et les Comités populaires (unités administratives) au niveau provincial, du district ou de la commune mais également, dans une moindre mesure, à travers les organisations de masse et les ONG qu'il autorise. »  
(Hostovski *et al.*, 2010 : 409)

Cette logique d'administration verticale, bien que caractérisée par une multiplicité d'acteurs, étatiques et para-étatiques, nous permet d'envisager un nouveau sens pour le terme *public*, entendu ici dans son sens collectif : le public, ce sont les gouvernés. Cette nouvelle acception du terme *public* nous amène à envisager les déchets non seulement comme une *chose publique*, visible dans l'espace et objet de gouvernement, mais également comme *la chose du public*, c'est-à-dire à la fois le problème et la matière-objet des gouvernés. En effet, les politiques modernistes et hygiénistes de gestion des déchets mises en œuvre dans les petites villes vietnamiennes (et ailleurs) ont tendance à attribuer la responsabilité des ordures au « public » car « il s'agit de l'amener à voir qu'une gestion rationalisée des déchets doit passer par un engagement de chaque foyer » (Rumpala, 1999 : 614). Cette logique technocratique tend ainsi à développer des modes de gouvernements qui se diffusent jusque dans l'espace domestique et intime, que j'ai évoqué plus en détail auparavant. On voit ainsi que se brouillent les frontières entre la sphère privée et la sphère publique, ce qui montre à nouveau comment morale et politique sont imbriquées dans le cours ordinaire et continu de la vie.<sup>202</sup> Je propose donc de regarder plus attentivement les techniques de gouvernement au premier rang desquels on retrouve les services urbains de collecte des ordures. Dans un second temps, je traiterai de la manière avec laquelle les politiques publiques tendent à gouverner jusque dans les foyers. Enfin, je montrerai comment se construit l'urbanité du citoyen-citadin, entre injonctions et instruction.

---

<sup>201</sup> Ngoc Anh Vu constate très récemment l'émergence de mouvements environnementalistes citoyens influents autour de la protection des arbres, en particulier à Hanoï, et suggère que cet activisme présage une transformation importante des rapports État-Société dans les métropoles vietnamiennes (Ngoc Anh Vu, 2017).

<sup>202</sup> On retrouve ici un lien avec la notion de biopolitique, pensée par Michel Foucault, pour qualifier le gouvernement de la vie des individus constituant une population, en combinant des mesures de protection et des mesures disciplinaires.

### 2.2.1. Services étatiques déconcentrés : faiblesse et autorité

Dans les trois petites villes que j'étudie ici, l'existence de services de ramassages des ordures à l'aide de camions de collecte est récente. Ils ont été développés au cours des années 2000. La responsabilité de l'organisation de cette collecte revient, comme pour ce qui concerne le balayage des rues et l'entretien des parcs, à l'Union des Paysans via ses coopératives agricoles. Ce sont donc des services d'État déconcentrés qui gèrent la collecte quotidienne des ordures.

#### Salle de réunion d'une coopérative agricole



Comme dans tous les services de l'État vietnamien, la salle de réunion de la coopérative agricole qui s'occupe de la collecte des ordures ménagères dispose des symboles socialistes nationaux : étoile, faucille, marteau et le buste de l'Oncle Hồ. – *La Vallée* – 2011

Lors de mes premières enquêtes de terrain, la qualification des organisations en charge de la collecte des ordures ménagères a très vite posé un problème de compréhension entre moi et mes deux interprètes successives. Elles mobilisaient des termes anglais faisant référence à l'existence d'un secteur privé ou d'un secteur associatif, alors que l'observation et la rencontre des fonctionnaires semblait indiquer une déconcentration des services de l'État. Ce trouble était d'ailleurs maintenu par les fonctionnaires eux-mêmes, comme cet homme travaillant dans l'administration provinciale pour un projet de développement agricole de la Banque Mondiale :

*[...] Il se lance dans une explication sur l'évolution [de l'Union des paysans à la suite du Đổi mới (Renouveau)]. « Avant, cette organisation contrôlait toutes les activités des paysans, mais maintenant, ça n'a plus rien à voir. L'union est en fait un regroupement volontaire de paysans qui veulent sécuriser leur production et décident de s'organiser entre eux. » Il me décrit un processus de formation de la société civile digne des manuels. [...] mais les activités qu'il décrit sont les mêmes : éducation sur le bon usage des pesticides et fertilisants, sécurisation des*

*revenus agricoles, fixation du prix des denrées etc. Tout semble identique à mes yeux, mais mon interlocuteur insiste à plusieurs reprises sur la différence. « Entre avant et maintenant, il n'y a rien à voir ! C'est une nouvelle Union des Paysans. » [Carnet de terrain du 25.11.2011]*

On voit dans cette incompréhension entre moi et mon interlocuteur toute l'ambiguïté contenue dans la doctrine du *Đổi mới* (*Renouveau*), qui contient à la fois l'idée de « changer pour faire du neuf » et une forte continuité dans les institutions, à tous les niveaux (Bao An & Tréglodé, 2009). Pour les fonctionnaires, les termes employés pour caractériser ce projet de transformation de l'organisation politique vietnamienne la font donc exister concrètement, révélant à la fois la performativité du langage (Bourdieu, 1982) et les aspirations des personnes au changement et à la modernisation (Ferguson, 1999). Or, malgré la volonté de décrire l'Union des Paysans comme un regroupement volontaire issu de la société, cette institution fonctionne de manière hiérarchique comme tout autre service de l'État. On peut donc considérer les services de collecte des déchets pris en charge par les coopératives agricoles locales comme des vecteurs du pouvoir de gouvernement de l'État au quotidien, car « ce sont des actes autorisés, dotés d'une autorité, qui de proche en proche, par une série de délégations en chaîne, renvoie à un lieu ultime [...] : l'État » (Bourdieu, 2012 : 27). Ainsi, cet État local gouverne les rapports entre les humains et les choses à travers des objets techniques, comme les camions de collecte des ordures ménagères, mis en action par des employés communaux.

### Trois villes, trois camions de collecte



En haut à gauche : Le camion-benne collecte les déchets sur le quai du port (un des rares espaces disposant de containers de poubelles). Les ouvriers disposent d'uniformes neufs. – *Les Sablines* – 2014

En bas à gauche : Après plusieurs jours de réparation de sa benne mécanique et d'interruption du service de ramassage, le camion acheté sur le marché de l'occasion japonais vient de collecter les déchets débordant du point de transfert du marché. – *La Grenouillère* – 2011

À droite : Un camion ordinaire a été agrémenté de nattes pour augmenter sa capacité de stockage. Les ouvriers et ouvrières (chapeaux coniques) agricoles doivent monter dans la benne et tasser les déchets pour le remplir. C'est la collecte de fin de marché. – *La Vallée* – 2011

Si l'on considère le camion de collecte, une machine actionnée par des humains, comme un objet technique de gouvernement, le fonctionnement du service de collecte nous informe sur la relation entre le pouvoir étatique et la communauté urbaine des humains et des non-humains. Je souhaite souligner ici l'ambivalence entre la faiblesse du service de collecte – symbolisé ici par des camions tombant régulièrement en panne, des équipes de collecteurs souvent mal équipés et des collectes irrégulières – et l'autoritarisme et l'arbitraire dans la tenue du service, qui ne s'adapte pas aux usages des foyers, mais impose plutôt que les foyers le fassent. La description d'un moment de collecte des déchets sur la route nationale traversant *La Vallée* illustre bien ce propos :

*Sur la route principale, nous croisons le camion de ramassage d'ordures. [...] Deux collecteurs sont debout dans le camion tandis que deux autres ramassent les sacs sur la route et les leurs envoient. Ceux à l'intérieur essaient de faire une pile de déchets dans le fond de la remorque en tassant pour laisser de la place aux nouveaux arrivages. Une fois vidés, les grands sacs de toile cirée et les corbeilles des riverains sont jetés sans cérémonie sur la route. Comme les cailloux du petit poucet, ils marquent le sillage du camion, qui essaie de garder une allure modérée et constante. Derrière son passage, les habitants viennent ramasser leur sac vide qui a trainé dans les flaques d'eau de pluie. Pour ceux qui ne suivent pas le passage du camion de près, les récipients restent sur la route. Il faut vraiment être présent quand le camion passe sinon la rue devient vite désordonnée. [Carnet de terrain du 05.10.2011]*

Les employés des services de collecte des ordures font évidemment *ce qu'ils peuvent* pour maintenir un service correct avec des moyens très réduits. Cependant, leurs pratiques professionnelles engendrent souvent du mécontentement chez les habitants. Si les relations entre les soignants et les soignés des hôpitaux d'Afrique de l'Ouest témoignent des dysfonctionnements des services de santé et produisent une « médecine inhospitalière » (Jaffré & Olivier de Sardan, 2003), on pourrait qualifier de la même manière les services de ramassage des déchets dans les petites villes vietnamiennes comme des « collectes ordurières ». Afin de maintenir la propreté des rues et d'assurer les bénéfices de ces services dysfonctionnels, les ménages doivent donc faire preuve de bonne volonté et d'inventivité.

### Guetter le passage du camion



Déchets déposés entre la maison et la rue. – La Grenouillère – 2011

Le passage du camion de collecte des déchets est imprévisible, voir totalement erratique dans certains quartiers des petites villes<sup>203</sup>. Or les habitants ne disposent pas de poubelles de stockage des déchets qui permettent de gérer l'attente du ramassage. Cela les oblige à mettre leurs sacs

<sup>203</sup> Je donnerai plus de détails sur la répartition territoriale de la collecte dans la partie 3 de cette plasti-cité.

directement sur la rue, les exposants aux éléments ou aux animaux errants, ou encore à inventer des stratagèmes pour éviter l'éparpillement des ordures (comme sur la photographie de droite). Ils peuvent également guetter la venue du camion. À travers le camion de collecte et l'équipe de ramassage des ordures, les institutions publiques gouvernent les rapports entre les citoyens et les matières détritiques. Le fait de devoir guetter le camion de ramassage des déchets, que les habitants attendent parfois plus d'une semaine, montre comment la vie quotidienne est rythmée par les services techniques urbains, impliquant ainsi une relation de forte proximité entre la famille et l'État.

### 2.2.2. Gouverner des familles cultivées

Afin d'illustrer la manière avec laquelle les politiques étatiques de gestion de l'hygiène se déploient jusque dans les maisons et l'intimité des foyers, je souhaite mobiliser un fragment ethnographique en marge de la question des déchets. Il a été recueilli lors d'une campagne de désinsectisation effectuée dans le quartier de *La Vallée* où je réside régulièrement.

*En début d'après-midi nous essayons de joindre le président du groupe résidentiel, nous passons finalement au bâtiment officiel. Il n'a pas beaucoup de temps à nous consacrer car dans l'après-midi, ils organisent un programme de prévention des maladies en pulvérisant de l'anti-moustique dans les maisons du quartier. [...] Des hommes habillés de sacs à dos pulvérisateurs remplis d'un liquide inconnu entrent dans toutes les maisons sans demander la permission. Ils viennent pulvériser trois coups dans toutes les pièces et sortent. Apparemment, plusieurs équipes font la même chose dans les différents quartiers. Six personnes sont prévues pour pulvériser dans notre zone mais seulement quatre sont venues et le président du groupe résidentiel est embêté. Il suit les travailleurs en scooter et supervise l'opération dans sa zone. Deux hommes de l'hôpital et de la division santé étaient là pour préparer l'opération. Je dis mon inquiétude à [mon interprète] sur la nocivité des produits pulvérisés et elle me répond qu'il n'y a aucun risque car c'est une campagne gouvernementale qui répond aux standards nationaux. [...] Les habitants n'ont pas l'air d'avoir le choix de dire non. Par ailleurs, l'homme que nous suivons ne se perd pas en politesses. Il entre sans discussions et dérange un homme pendant sa sieste. [...] Le soir, avant d'aller nous coucher, la nièce de Cô Bâ nettoie notre chambre. Sur le sol, des cafards ont les quatre pattes en l'air au milieu de résidus d'autres insectes. C'est le résultat des pulvérisations de l'après-midi. Selon elle, les cafards sont simplement drogués. [Carnet de terrain du 30. 09.2011]*

Sur le moment, cette opération de prévention de la prolifération d'insectes m'a semblé extrêmement intrusive, alors que mes interlocuteurs vietnamiens ne semblaient pas dérangés. Peut-être avaient-ils été informés de l'intervention des hommes munis de pulvérisateurs par



voie radiophonique ou par d'autres modes de communication officiels<sup>204</sup>. Malgré ou grâce à leur mandat, les fonctionnaires chargés des pulvérisations se sont départis des formalités d'usage lorsque l'on pénètre dans des résidences privées. Cette intrusion est liée à une logique d'efficacité et de rapidité où le choix n'est pas laissé aux habitants. La désinsectisation des espaces intimes est imposée. On retrouve cette logique d'imposition dans le développement progressif des services urbains de collecte des déchets. Si la taxe d'enlèvement des ordures ménagères est rendue routinière et même impensée dans les villes disposant de longue date de services de collecte, elle ne relève pas de l'évidence pour certains habitants des petites villes qui nous intéressent ici, comme en témoigne cette dame vivant à *La Grenouillère* :

*« Est-ce que tout le monde participe au service de collecte des ordures par ici ?*

*– Oui, tout le monde, mais il y a deux ans, les leaders m'ont accusée de résister au service parce que je n'ai pas payé la taxe pendant quelques mois. Ils ont voulu me sanctionner. Quand ils sont venus chez moi, ils ont essayé de m'imposer de signer un document mais je leur ai expliqué que je voulais seulement payer au mois et être libre le mois d'après. C'est parce que je n'ai pas beaucoup de déchets. [...] Je m'occupe de mes déchets toute seule, donc je ne veux pas payer autant que les autres familles. Je n'ai pas voulu signer le papier. » [Entretien du 20.09.2011]*

À *La Grenouillère*, où habite cette dame, le service de collecte des ordures dessert son quartier depuis peu. La taxe des ordures ménagères est collectée en porte à porte par des employés municipaux et les familles ne sont pas toutes habituées à devoir payer ce service, qui est encore très dysfonctionnel. Il s'agit pour ces familles de changer radicalement leurs habitudes quotidiennes d'enfouissement ou de brûlis de déchets dans le jardin ou la cour. La dame citée au-dessus est une paysanne, qui, certes, habite dans le périmètre des services urbains, mais vit selon des normes villageoises. Sa petite maison borde des étangs et une rizière et elle ne voit pas quel serait son intérêt à adhérer à une collecte des déchets qui ne lui rend pas service. À la suite de notre entretien, mon interprète a qualifié cette femme d'ignorante.

Cette ignorance imputée par mon interprète à la paysanne refusant de payer la taxe d'enlèvement des ordures est le miroir opposé de ce que le gouvernement vietnamien souhaite mettre en valeur au sein de sa population. Il s'agit au contraire de valoriser la « culture » des ménages en leur attribuant des certificats officiels pouvant orner les murs intérieurs des maisons

---

<sup>204</sup> Je mentionne rapidement ici que les campagnes et les petites villes vietnamiennes se réveillent tous les matins au son de la radio officielle, diffusée par des haut-parleurs fixés sur des poteaux électriques (ces radios sont aussi présentes dans les universités). La radio informe sur l'actualité internationale, nationale, locale et diffuse régulièrement des chants révolutionnaires.

ou se glisser sous les plastiques protecteurs des tables de salon<sup>205</sup>. L'un des critères permettant de se voir décerner un certificat de « famille cultivée » est d'ailleurs lié au respect de normes d'hygiène et de propreté domestique et publique. En effet, la liste de ces critères embrasse très largement et intimement la vie des habitants, car ils requièrent un maximum de deux enfants par famille, le respect des directives du parti, ainsi que le respect de « la sécurité et l'ordre social, les politiques gouvernementales, l'hygiène environnementale et un mode de vie cultivé dans les espaces publics »<sup>206</sup>.

### Le certificat de « famille cultivée »



Ce certificat a été octroyé en 2010 par les autorités communales de *La Vallée* à un paysan vivant dans une zone rizicole qui a depuis été asséchée (sa maison n'existe plus), puis transformée en un quartier résidentiel où l'on trouve de nombreux karaokés. Ce type de certificat est valable trois ans. – *La Vallée* - 2011

Cette moralisation de la vie urbaine par l'attribution de statuts honorifiques est liée au paternalisme dont fait preuve l'État vietnamien envers ses sujets : il attribue des « bons points » pour des « bons élèves » et cette attitude condescendante repose sur « une perception, parmi les fonctionnaires d'État que les populations pauvres ne sont pas capables ou prêtes à faire quoi que ce soit d'elles-mêmes » (Scott *et al*, 2006 : 32).

#### 2.2.3. L'injonction à l'urbanité ou l'instruction des masses

En anglais, le terme *citizen* désigne à la fois le citadin et le citoyen. Il permet de faire un lien direct entre la question de l'urbanité et la question de la majorité politique. Si le fait d'être

<sup>205</sup> Voir 1.2.1

<sup>206</sup> Décision n° 62/2006/QĐ-VHTT du ministère de la culture sur « la promulgation du statut reconnaissant les titres de 'famille cultivée', 'village cultivé' et 'quartier résidentiel cultivé' ».

urbain relève d'une accession à une citoyenneté pleine, un défaut de civilité citadine pourrait relever d'une forme de minorité politique. C'est ce que soulèvent les paroles faisant état de l'incivilité ou de l'inculture des citoyens de seconde zone, les habitants des petites villes situées « dans les districts », une expression qualifiant l'arrière-pays et charriant des significations négatives en termes de développement (Le Meur, 2014). On remarque en effet une tendance à l'essentialisme dans les discours sur le retard de développement de cet « hinterland » (Pedelahore de Loddis, 2006 : 34) dont l'un des symptômes serait la prolifération des ordures :

*« Que pensez-vous de la qualité environnementale de la commune ?*

*– Ce n'est pas propre car ici c'est un village et pas une ville<sup>207</sup>. Ce n'est pas encore civilisé. Une ville est riche, moderne et civilisée, mais un village est pauvre. En comparaison avec le passé, c'est mieux mais en comparaison avec une ville, c'est encore très sale. » [Entretien du 20.09.2011]*

Si l'inculture villageoise entraîne une dégradation des espaces, les habitants « des districts » méritent donc d'être éduqués et socialisés aux « normes d'urbanité, de sociabilité et d'activité pratiquées par les habitants et les usagers de la ville » (Bouju, 2009b : 147), bien que ceux-ci vivent déjà dans des espaces qualifiés d'urbains, comme les petites villes que je traite ici. Il existe plusieurs types d'« injonctions à l'urbanité », dans la mise en scène du quotidien, dont nous avons évoqué quelques interactions auparavant (voir point 1.2.).

*« L'injonction à l'urbanité se manifeste à travers les rappels à l'ordre parsemés dans la ville. Ceux-ci [...] ne fonctionnent comme tels que pour les agents prédisposés à les percevoir et réveillent des dispositions corporelles profondément enfouies, sans toujours passer par les voies de la conscience et du calcul. » (Hilgers, 2009 : 32)*

Certaines de ces injonctions se traduisent dans les rapports des habitants entre eux, par des jeux de regard, de qualification<sup>208</sup>, de contrôle mutuel etc. Certaines sont liées à des techniques de gouvernement plus manifestes, cherchant à faire incorporer des normes par la contrainte. On retrouve parmi elles les sanctions et les amendes. Si mes entretiens suggèrent que ces sanctions s'appliquent peu, j'ai au contraire souvent entendu des habitants demander un renforcement de celles-ci, notamment envers d'autres habitants (et non envers les administrateurs), voire envers

---

<sup>207</sup> En réalité, la personne qui s'exprime habite dans un des quartiers résidentiels d'une des petites villes. Sa physionomie est cependant proche des zones rurales. On peut alors imaginer que, lorsqu'elle parle de ville moderne, elle fait référence à des capitales provinciales ou à des métropoles.

<sup>208</sup> Mathieu Hilgers évoque le terme vernaculaire des citoyens « VDV », qui veut dire « individu Venu Directement du Village » (Hilgers, 2009 : 151). Dans le cas vietnamien, on pourrait évoquer l'expression péjorative qui a même trouvé un destin international avec la colonisation : *nhà quê*, un terme argotique pour parler des paysans, que l'on peut traduire par « péquenot ».

eux-mêmes. On peut se demander dans quelle mesure ces appels à plus de sanctions sont liés à une forme d'intériorisation de la domination politique. Une vieille dame qui constatait pourtant les dysfonctionnements de services de collecte des ordures près de chez elle m'avait tenu des propos très patriotiques afin de défendre l'administration qui avait dû sauver le pays de la guerre, ce qui la faisait dire : « On ne peut pas les blâmer ! »<sup>209</sup>. À l'inverse, elle souhaitait que l'administration multiplie les sanctions envers les habitants incivils, tout comme cette autre personne :

*« Croyez-vous que les politiques d'incitation et de sensibilisation des autorités pour améliorer la conscience environnementale des usagers est suffisante ?*

*– Selon moi, elle n'est pas suffisante ni complète. S'ils veulent vraiment travailler pleinement, ils doivent utiliser des méthodes plus strictes, pas comme maintenant. Ils devraient s'appuyer sur des sanctions financières pour les habitants qui auraient peur et cela pourrait améliorer leur conscience environnementale. » [Entretien du 16.09.2011]*

Dans les diverses discussions que j'ai pu avoir avec des amis vietnamiens ou durant mes entretiens, la peur des sanctions, mais également la honte étaient souvent décrites comme des sentiments profitables au développement d'attitudes civiques. On retrouve de manière littérale la notion d'*injonction* à l'urbanité dans la promotion de relations d'enseignement fondées essentiellement sur un style transmissif (l'enseignant détient le savoir et le transmet à l'élève) et autoritaire (l'enseignant fixe seul toutes les règles). Par ailleurs, les campagnes de promotion de la « conscience environnementale » dont j'ai pu avoir la connaissance relevaient plus souvent de méthodes d'instruction, qui ignoraient les pédagogies centrées sur l'émancipation et de style plus participatif ou démocratique. C'est ce qu'illustre à mon sens cette exposition de dessins d'enfants « des districts », lors d'un évènement de compte rendu des actions de sensibilisation à l'environnement promues par un projet de développement provincial auprès duquel j'ai enquêté<sup>210</sup> :

*Dans la salle de réunion, je scrute de plus près les dessins. Ils se ressemblent tous beaucoup à mes yeux. On y voit des gens qui balaient la cour d'école et plantent des arbres. Beaucoup d'arbres sont plantés. Les photos des élèves exposées à côté confirment mon impression : ce ne sont pas eux qui dessinent, mais les professeurs. Les élèves, eux, colorient. [Carnet de terrain du 29.09.2011]*

---

<sup>209</sup> Entretien du 22.09.2011

<sup>210</sup> Je mobilise des éléments ethnographiques liées à ce projet de coopération car je considère ce programme de développement bilatéral comme étant dans la continuité de l'action publique de l'État vietnamien (Lavigne Delville, 2017), bien que cette juxtaposition d'institutions nationales puisse engendrer des frictions spécifiques (Le Meur, 2014).

Outre les paysans, les villageois et les enfants, qui doivent être instruits à devenir de bons citoyens, les femmes sont également visées par les campagnes et événements de sensibilisation organisés par les autorités<sup>211</sup>. Certaines conférences ou ateliers s'attachent d'ailleurs à transmettre des techniques pour bien gérer leur foyer. On retrouve, dans cet inventaire des publics cibles à civiliser, les différentes catégories identifiées par les organisations de masse. Comme les études de genre et les études postcoloniales le montrent, cette division de la société en groupes cibles des politiques publiques révèle l'impensé de la domination politique : lorsque l'on peut identifier des minorités de ce type, c'est que les sujets politiques pleinement majeurs sont préférentiellement des hommes urbains actifs, sous-entendu « modernes »<sup>212</sup>. C'est ce que j'ai pu observer dans une réunion « participative » organisée par les membres du projet de développement bilatéral pour promouvoir un nouveau dispositif de gestion domestique des déchets. Après environ deux heures de réunion, un résident a résumé la situation de cette manière :

*« Il y a beaucoup d'hommes présents ici et nous savons que les déchets sont une affaire de femmes alors nous devrions formaliser la procédure et ensuite faire de la communication auprès des femmes pour qu'elles participent au projet. » [Carnet de terrain du 27.09.2011]*

Les paroles de cet homme permettent de retrouver la dissociation entre l'ordre politique et l'ordre matériel discuté en introduction de cette plasti-cité. Cette dissociation repose sur une acception limitative de la notion de politique, comme liée à des fonctions officielles et délibératives. Si la division genrée du travail citoyen rejoint parfois la *pólis* grecque décrite par Aristote, il convient d'analyser maintenant plus en détail les dynamiques politiques et matérielles qui construisent et fracturent le collectif urbain des humains et des non-humains.

### 3. Communautés & Cosmopolitiques

Dans le titre originel de l'ouvrage fondateur de Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, apparaissait le terme anglais « danger », disparu avec la traduction du titre en français (Douglas, 2001). Ce danger que peuvent représenter des êtres et matières impurs qui ne seraient pas à leur place dans l'ordre des choses permet de considérer la

---

<sup>211</sup> L'organisation de célébrations lors des jours fériés fait partie de ce travail de sensibilisation (cf. 2.1.2.)

<sup>212</sup> Dipesh Chakrabarty propose une réflexion postcoloniale sur la question de l'hygiène et de la saleté en discutant de la dichotomie moderne/prémoderne, que je ne reprends pas directement ici. Cette distinction permet cependant de faire le lien avec l'idée de la domination : une population dominante moderniste (pour Chakrabarty elle peut être colonialiste ou nationaliste car il voit une continuité dans l'impérialisme entre l'extérieur et l'intérieur), qui est *de facto* titulaire d'une majorité politique, s'investit par elle-même d'une mission civilisatrice envers des populations minoritaires, dominées (ici des populations « prémodernes ») (Chakrabarty, 1992).

question du désordre et le conflit au sein d'une communauté régie par un ensemble de normes données. Au cours de la réflexion que j'ai proposée sur les déchets comme chose publique, certains éléments sont déjà venus confronter l'ordre politique que les institutions étatiques tendent à imposer dans les petites villes étudiées. Si une dualité entre des pouvoirs publics et un public de gouvernés a pu apparaître (autrement dit un affrontement entre une « société locale » et un « État local »), il convient de complexifier cette conflictualité en s'intéressant à ses formes multiples. La question des déchets révèle en effet des rapports de domination, des hiérarchies sociales et de multiples lignes de fractures politiques aux expressions territoriales et conjoncturelles variées (Hawkins, 2017). Certains auteurs, comme Djaffar Lesbet qui s'est intéressé à la Casbah d'Alger, considèrent la saleté urbaine comme le témoin d'une dégradation des liens sociaux de solidarité, une « rupture dans la transmission du mode de vie urbain et de l'histoire du lieu » (Lesbet, 1999).

Pour nuancer ce constat de dégradation, il peut être intéressant d'envisager la cohabitation avec les ordures dans les communautés d'humains et de non-humains comme l'expression de reconfigurations matérielles et politiques. La conflictualité, en particulier dans un régime autoritaire, peut aussi être synonyme de résistances anonymes, de contestations sans organisations politiques structurées et de reconfiguration de certains pouvoirs. À l'image de James Scott qui a étudié les résistances paysannes d'Asie du Sud-Est, on peut donc voir dans la conflictualité ordinaire autour des déchets l'expression de résistances « infrapolitiques » (Scott, 2012 ; Scott, 1987). Cependant, ce dernier terme, qui permet de voir du politique là où on ne le cherche pas forcément et de renouveler l'analyse des mouvements sociaux dans les pays (semi-)autoritaires, ne nous aide pas, *a priori*, à dépasser le grand partage entre politique et matérialité discuté en introduction<sup>213</sup>. Or « la vie de la *polis* ne doit plus jamais être pensée uniquement comme des humains réunis ensemble sans leur myriade d'attachements. [Car] les 'choses' du politique sont là, depuis le début » (Braun & Whatemore, 2010 : XXXII). C'est ce que rappelle l'historien américain William Cronon lorsqu'il débute son « éco-biographie » de la ville de Chicago : « Chicagou », c'est d'abord « l'endroit où pousse l'ail sauvage » (Cronon, 2012 : 317). C'est justement pour comprendre la question politique dans la matérialité des attachements des humains avec leur monde et dans la diversité des agencements que la notion de « cosmopolitiques » me semble ici intéressante :

---

<sup>213</sup> Le préfixe « infra » – que l'on retrouve dans l'infrastructure et qui est souvent sous-terrain et invisible – risque même de poser une hiérarchie dans les formes politiques et d'accentuer l'asymétrie des configurations conflictuelles que je souhaite analyser ici. Au contraire, comme je l'ai dit en introduction, j'adhère au projet d'une anthropologie symétrique qui promeut le dépassement de tous les grands partages entre les êtres : nous/eux, les modernes/les prémodernes, les humains/les non-humains (Latour, 1997).

« La présence du cosmos dans les cosmopolitiques résiste à la tendance du politique à concevoir les échanges dans un cercle exclusivement humain. La présence du politique dans les cosmopolitiques résiste à la tendance du cosmos à concevoir une liste infinie d'entités qui doivent être prises en compte. »  
(Latour, 2012 : 40)

Pour Bruno Latour, qui reprend Isabelle Stengers, cette notion s'oppose frontalement à l'idée d'un cosmopolitisme unique et univoque. Il s'agit en effet d'insister sur l'idée de la multiplicité présente à la fois dans l'idée du cosmos – qui « désigne tout ce qui est » et qu'il rapproche du « plurivers » de William James – ainsi que dans la pluralité des ensembles et des expressions politiques, considérées dans leur conflictualité intrinsèque (Latour, 2012 : 41). Cette proposition conceptuelle me semble intéressante pour réfléchir à l'expérience quotidienne de la vie en communauté dans les trois petites villes vietnamiennes, en y intégrant non seulement les déchets et leur matérialité, mais les espaces, les paysages ainsi que les êtres imaginaires et réels qui les peuplent, qui y évoluent<sup>214</sup>. Elle permet aussi d'insister sur les ruptures, les alliances et les conflits dans les communautés d'humains et de non-humains. Dans un premier temps, j'analyserai plus particulièrement les conflits et les fractures que les déchets peuvent révéler à *La Vallée*, *La Grenouillère* et aux *Sablins*, en insistant sur leur aspect territorial. Dans un second temps, je souhaite développer ma réflexion autour des frontières de l'altérité entre les êtres, les espaces et les choses, dont la coprésence et la cohabitation entraînent parfois des logiques de coopération et d'alliance pour construire du commun.

### 3.1. Communautés fracturées

Dans sa proposition d'*ethnographie à l'échelle de la ville*, Mathieu Hilgers propose d'envisager la ville comme un « collectif d'appartenance », un « cadre intersubjectif où se jouent des enjeux partagés par ses membres » et au sein duquel les représentations et les pratiques se construisent en commun (Hilgers, 2009 : 15). Dans ce cadre, la gestion quotidienne des ordures peut être légitimement envisagée comme un des « points névralgiques où se cristallisent les enjeux matériels et symboliques dont l'importance sur l'ordre social est proportionnelle au nombre d'habitants qu'ils concernent » (*idem* : 26). Ce point névralgique peut également devenir un point d'achoppement révélateur des luttes et des inégalités au sein du collectif urbain, et ce, peut-être, jusqu'à en remettre en question l'unité. Partager un enjeu de lutte suffit-il à créer du commun quand la lutte révèle des fractures et des inégalités au sein des communautés ? C'est cette question que soulève l'écologie politique en insistant sur les inégalités de rapports entre

---

<sup>214</sup> Comme le suggère la citation mise en exergue plus haut : certains de ces éléments sont plus pertinents que d'autres dans l'analyse des cosmopolitiques. J'en choisirai donc seulement quelques-uns d'exemplaires.

les êtres humains et les non-humains<sup>215</sup>. La dimension spatiale de ces inégalités est particulièrement révélatrice des enjeux politiques qui mobilisent les acteurs sociaux, comme le montre Razmig Keucheyan en étudiant les luttes autour de la localisation des sites de décharge et d'enfouissement de déchets aux États-Unis :

« Les catégories populaires et les minorités raciales ont en général une propension moindre à recourir à la loi pour empêcher l'enfouissement de déchets toxiques à proximité de leurs quartiers. C'est une des raisons pour lesquelles l'État se débarrasse de ces déchets dans ces endroits-là. Leur capacité à se mobiliser efficacement, à faire mouvement, est également en principe plus faible, du fait d'une dotation en 'capitiaux' – au sens de Pierre Bourdieu – moins grande. En revanche, les représentants des classes supérieures savent mettre à contribution les ressources du droit pour se faire entendre. Ils savent également jouer de la crainte des élus d'être l'objet de sanctions électorales lors des scrutins futurs. Le phénomène du NIMBY – Not in my backyard [...] n'est pas équitablement distribué dans la population. Il repose sur des considérations de classe, de race et de genre. » (Keucheyan, 2014 : 19)

En considérant l'imbrication historique des luttes politiques – notamment aux États-Unis où les mouvements des droits civiques et de la justice environnementale sont intimement liés, l'écologie politique insiste désormais sur le fait que « [l]es inégalités environnementales constituent une donnée structurante des rapports de force politique » (*idem* : 73). Comme je l'ai montré jusqu'ici, la question du genre est en effet fondamentale pour comprendre les économies morales et politiques liées à la question des ordures. De la même manière, la question de la stratification sociale liée à des critères économiques et les classes sociales sont un enjeu majeur des rapports de pouvoir autour des déchets<sup>216</sup>. Un des aspects que j'ai pu étudier dans le cas des trois arènes urbaines vietnamiennes est lié aux inégalités de richesse et aux circulations monétaires impliquées par la gestion des ordures. Pour traiter de la dimension conflictuelle révélée dans le collectif urbain par les rapports de pouvoir autour des ordures, je m'attacherai dans un premier temps à décrire des fractures sociales et territoriales dans l'accès au service de collecte des déchets. Ensuite, la question de la fiscalité et son rapport au territoire sera abordée à travers le cas d'une fronde contre la taxe d'enlèvement des ordures ménagères. Enfin, je

---

<sup>215</sup> Le terme non-humain n'est pas forcément employé dans la littérature s'inscrivant dans le courant de l'écologie politique. Cependant, la critique des représentations naturalistes analysées comme des construits historiquement et socialement situés y tient une place importante. Razmig Keucheyan développe par exemple une critique de la notion de « *Wilderness* » (une nature supposément sauvage et inhabitée) comme associée à la « *Whiteness* » (une blancheur liée à la domination raciale et à la colonisation territoriale) qui caractérise sociologiquement les organisations naturalistes nord-américaines qui ont émergé au XIX<sup>e</sup> siècle (Keucheyan, 2014).

<sup>216</sup> Le troisième aspect évoqué par Razmig Keucheyan est la question raciale, pour laquelle mon terrain ne me permet pas de documenter longuement le cas vietnamien. Cependant, j'évoque dans la partie 3.2. des éléments permettant d'articuler les représentations ethniques locales et nationales avec la question des déchets au Viêt Nam. Par ailleurs, je développerai dans le plati-cité n°4 des réflexions liées à la question des inégalités environnementales dans le contexte de la mondialisation des échanges.



m'intéresserai aux logiques d'accaparement financier engendrées par le fonctionnement et les dysfonctionnements des services de collecte des déchets, en discutant en particulier du statut des sites de décharge.

### 3.1.1. *Le pont, le tas et la marge*

Comme je l'ai évoqué auparavant, la mise en place de services de collecte des ordures pose la question du territoire urbain et de son contrôle par les pouvoirs publics. La capacité de déploiement spatial d'un tel service est donc un enjeu en termes d'efficacité technico-gestionnaire – l'objectif est de collecter le maximum de déchet et de maintenir le territoire propre – ainsi qu'en termes d'efficacité politique – la bonne tenue du service informe sur la capacité des pouvoirs publics à gérer un problème, une *chose publique*. L'égalité de traitement entre les territoires est donc un des aspects fondamentaux de l'unité matérielle et politique de celui-ci. Or, comme nous l'avons vu auparavant, les services de collecte des déchets sont insuffisants dans les trois petites villes, ce qui crée de grandes disparités quant à l'accumulation des ordures. Cela peut être lié à des déterminations topographiques et spatiales, comme dans l'une des arènes urbaines étudiées ici, un petit port à la géographie contraignante : *Les Sablines*. La structure de la côte impose en effet une densité d'habitat importante dans le centre du port, qui est traversé par un axe central, l'une des seules voies capables d'accueillir le camion de collecte des ordures. Dans les allées, des charrettes doivent prendre le relais. Le camion peut également longer la côte, où la voierie portuaire en béton y est suffisamment large. Il doit cependant s'arrêter à l'entrée d'un petit pont, qui sépare le centre-ville d'un quartier de pêcheurs attendant. Le pont marque une frontière importante aux *Sablines*, car au-delà, aucune collecte n'est prévue. Les habitants du quartier de pêcheurs déposent alors leurs déchets de l'autre côté du pont, sur la zone accessible pour le camion.

## Tas de déchets sur le port



Au bord de l'eau, avant le pont reliant le quartier des pêcheurs (à gauche hors cadre) au reste de la ville portuaire (à droite hors cadre), on découvre un tas d'ordures ménagères au pied d'un poteau électrique. – *Les Sablines* – 2014

Ce site de dépôt régulier de déchets est institué comme une norme par les pratiques quotidiennes des riverains et du service de collecte, mais il ne dispose pas de benne à ordures permettant de protéger les déchets, ce qui empêche d'officialiser le site comme « point de transfert ». Il est donc fortement soumis aux aléas (intempéries et animaux errants), ce qui augmente le risque d'une fuite des déchets directement dans le port. Ceci explique peut-être pourquoi certains pêcheurs vivant de l'autre côté du pont ont même renoncé à venir déposer leurs ordures au pied du poteau électrique : « Il n'y a pas de collecte de ce côté-ci du pont alors nous sommes bien obligés de jeter les déchets à l'eau. » nous a dit une femme vivant à l'entrée du quartier des pêcheurs, juste de l'autre côté du pont.<sup>217</sup> La distance à parcourir pour qu'elle dépose ses déchets au pied du poteau n'était pourtant que de 10 mètres environ. Qu'ils choisissent de jeter leurs déchets dans l'eau ou de s'en occuper dans leur cour en les brûlant ou en les enfouissant, les pêcheurs ne disposent pas des mêmes services que les autres habitants de la ville, ce qui peut nourrir un sentiment d'injustice. Si certains décident de jeter leurs déchets directement dans l'eau, une ressource partagée avec le reste du port, faut-il y voir un message politique ? une bouteille à la mer ? Peut-être s'agit-il d'une « souillure volontaire », comme la décrivent Jacky Bouju et Fatoumata Ouattara dans la ville de Bobo-Dioulasso, au Burkina Faso :

« La salissure de l'espace public apparaît à la fois, comme le moyen le plus économique qu'ont trouvé les pauvres et les déclassés de la ville pour dire que leur marginalisation socio-économique est devenue

---

<sup>217</sup> Entretien du 26.01.2014

insupportable, et comme la seule offense qui soit à disposition pour signifier aux dominants, aux puissants et aux riches que « leur ordre », l'ordre public, n'est rien que de la merde ! » (Bouju & Ouattara, 2002 : 143)

Dans le cas du tas d'ordures défigurant ce petit port, il est difficile de savoir si un message politique est contenu dans le dépôt de déchets<sup>218</sup>. Si ce tas de déchets s'est progressivement mué en un « point de transfert » improvisé pour les services de collecte des déchets, afin de faire la jonction entre le quartier des pêcheurs et le reste de la commune, on peut y voir également la matérialisation d'une frontière dans la ville. Cette frontière se retrouve sur le plan sociologique et économique, puisque les populations de pêcheurs sont généralement marquées par la pauvreté. Par ailleurs, à l'image des paysans, les représentations et les discours en font des marginaux par rapport à l'idéal d'urbanité et de civilité. Comme l'explique le géographe Jean Gouhier, fondateur de la rudologie<sup>219</sup>, les déchets permettent de rendre visibles les marges, des « espaces déconsidérés », c'est-à-dire « des espaces faibles, peu exploités et mal défendus ; en un mot des espaces peu appropriés par les forces significatives du système économique, de la structure politique, de la dynamique associative » (Gouhier, 1999 : 81). Ainsi le tas de déchets matérialise une marge sociale et spatiale dans la ville entre une petite communauté de pêcheurs et le reste de la communauté urbaine.

### 3.1.2. Résister : la taxe des ordures ménagères

Au-delà de l'interprétation risquée des signes matériels, l'analyse des rapports quotidiens entre les humains et les déchets permet d'identifier des actes pouvant relever plus explicitement de formes de contestations politiques, ou « infrapolitiques » pour reprendre les termes de James Scott. Ce dernier définit la résistance ordinaire, notamment paysanne, en ces termes :

« La résistance paysanne est n'importe quel acte réalisé par un paysan (ou des paysans) qui est destiné à atténuer ou à refuser les demandes (c'est-à-dire de loyers, taxes, corvées, égards) dirigées sur cette classe par des classes supérieures (c'est-à-dire les propriétaires, l'État, les prêteurs) ou pour faire avancer les revendications des paysans (liées à la terre, au travail, aux aides, au respect) auprès de ces classes supérieures. » (Scott, 1987 : 419)

Cette définition des résistances paysannes, au-delà de l'existence de mouvements sociaux structurés, lui permet d'y intégrer des pratiques éventuellement individuelles comme le fait de

---

<sup>218</sup> L'échec de ma demande d'une autorisation locale de recherche a écourté mon enquête dans ce port. Plus de temps aurait peut-être permis de répondre à cette question, bien que la critique ouverte des pouvoirs publics ne soit pas toujours aisément exprimée (voir Chapitre 1.2). Cela nous renvoie souvent *in fine* à un travail d'interprétation de signes qui mérite de la prudence.

<sup>219</sup> La rudologie est la science du déchet. Ce terme a été employé dès les années 1980 par Jean Gouhier, professeur à l'Université du Maine. Elle fait écho à la « garbology » anglosaxonne.

« trainer les pieds, dissimuler, feindre la docilité, chaparder, jouer l'ignorance, calomnier, lancer des incendies criminels, saboter » (*idem*). Dans ce cadre, jeter ces déchets sur la voie publique peut être interprété comme une forme de résistance à l'ordre public, comme je l'ai suggéré plus haut. De manière plus évidente, refuser de payer la taxe des ordures ménagères constitue un acte de contestation d'un service pourtant obligatoire, qui représente l'administration locale et son mode de gouvernement ordinaire de la ville<sup>220</sup>. Le non consentement à cette taxe peut également révéler des scissions au sein du collectif urbain, notamment dans sa dimension spatiale. En effet, « [l]'expérience de l'appartenance à une unité [territoriale] définie est très fortement liée à l'expérience de l'imposition », car « [o]n se découvre comme sujet en se découvrant comme imposable, contribuable » (Bourdieu, 2012 : 322). Ce type de refus peut être exercé à l'échelle individuelle, comme dans le cas de la paysanne évoquée précédemment (2.2.2), mais lorsqu'une somme importante de foyers refuse de s'acquitter de la même taxe, on peut se demander si cette résistance relève d'une forme d'expression politique collective.

Dans chacune des trois arènes, la topographie influence fortement l'inégale répartition des services de collecte des ordures, ainsi que la distribution inégale des formes de résistances aux pouvoirs publics. À *La Vallée*, un fleuve scinde la commune en deux zones d'habitat. Sur la rive droite, on retrouve le centre-ville, le marché et la grande majorité des institutions politiques. Sur la rive gauche, deux zones résidentielles relativement récentes se sont développées près d'anciennes fermes d'éleveurs. Au cours des années 2000, les autorités ont réquisitionné des terrains aux habitants vivant sur place pour y construire un musée dédié à un héros national vietnamien du XVIII<sup>ème</sup> siècle, devenu empereur après de grandes batailles et qui était originaire de la région. Si le musée et son parc sont des espaces très bien entretenus, les rues et routes environnantes frappent par leur qualité médiocre. Par ailleurs, les abords de l'un des ponts sont, sur cette rive gauche, un véritable dépotoir d'ordures : au pied des massifs de bambous, des sacs plastiques remplis d'ordures ménagères flottent dans l'eau. Si ces déchets peuvent être charriés par le courant du fleuve, j'ai aussi pu observer des riverains jeter directement leurs poubelles depuis le pont. Les quartiers situés sur cette rive du fleuve posent d'ailleurs de nombreux problèmes à la coopérative agricole en charge de la collecte. Durant nos premiers entretiens, les fonctionnaires communaux n'ont pas voulu évoquer ces problèmes, expliquant que les quartiers étaient bien desservis par la tournée du camion de ramassage des ordures. S'ils affirmaient initialement que le taux de collecte des ordures était proche de 100 %

---

<sup>220</sup> C'est particulièrement le cas au Vietnam, étant donné le mode de gestion des services de collecte évoqués dans la partie 2.2.1. : une déconcentration des services de l'État.

(comme le disent souvent les rapports, en dépit de flagrantes preuves empiriques), une discussion plus détaillée avec un des fonctionnaires du service a permis de nuancer ce tableau officiel. Durant notre entretien, il nous a montré un tableau récapitulatif du recouvrement de la taxe des ordures ménagères selon une répartition par secteur, ce qui m'a permis de remarquer que toutes les zones résidentielles n'apparaissaient pas dans le dossier de gestion.

*« Dans les zones résidentielles de la rive gauche, le camion va également ramasser les ordures, mais la coopérative ne peut pas collecter la taxe là-bas. C'est pour cela qu'elles ne sont pas inscrites sur le document.*

*– Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas collecter la taxe là-bas ?*

*– Au début, ces zones résidentielles ont pris part au service de collecte des ordures et les habitants payaient normalement et régulièrement la taxe. Mais certaines personnes ont commencé à poser leurs déchets devant les maisons de ceux qui participaient à la collecte. Ceux qui participaient au service n'étaient évidemment pas contents que les autres, qui ne paient pas, viennent jeter leurs ordures chez eux. Alors la coopérative a arrêté de collecter l'argent là-bas car les gens ne voulaient plus payer la taxe. Le camion continue de desservir le secteur parce qu'il y a le musée là-bas et qu'il faut l'entretenir pour qu'il soit propre. Un jour, la coopérative ira réclamer l'argent. [...] [Carnet de terrain du 29.10.2011]*

Selon cet employé, les habitants ont arrêté de payer la taxe pour des raisons liées à des conflits de voisinage autour des lieux de dépôt des ordures. C'est en 2010, soit peu de temps après l'agrandissement et l'inauguration du musée que cette fronde a commencé. Dans l'une des deux zones résidentielles jouxtant celui-ci, 575 ménages sont inscrits au service de collecte mais seulement 22 paient la taxe. En effet, les employés chargés du recouvrement à domicile ont arrêté de se rendre dans ces quartiers car les habitants les molestaient. Certains habitants de la rive droite à qui j'ai pu évoquer le problème des déchets dans les quartiers bordant le musée connaissent la fronde des riverains, même s'ils ne partagent pas leur point de vue. « Dans ce quartier, les gens font des montagnes avec des collines ! »<sup>221</sup> disait ainsi une des dames que je côtoie régulièrement dans cette petite ville, pour m'expliquer que les habitants de la rive gauche du fleuve faisaient des histoires. Cependant, le refus de payer la taxe des ordures ménagères peut être liée à des revendications politiques profondes, notamment autour de la propriété des

---

<sup>221</sup> Carnet de terrain du 30.09.2011

communs<sup>222</sup> – comme la terre, l’eau, l’air. C’est ce que cet homme en colère vivant sur la rive gauche raconte, après avoir longuement critiqué le système de collecte des ordures :

*« Par exemple, mon grand-père avait une terre. Quand les autorités ont exigé de construire une route dessus, il a été obligé d’accepter. Ils ont écrit un document et ont confirmé le contrat. Mon grand-père est allé aux États-Unis et ma mère a hérité de la terre. Ils lui devaient des indemnités, une compensation, mais ils ont pris la terre et ne lui ont rien donné. Ils disent que tout appartient au passé et que le document n’existe plus. Au final, ils ne résolvent pas le problème. La plupart du temps, on ne peut pas croire les raisons qu’ils donnent. On entend tout le temps que les gens vivent égaux, en démocratie et dans le progrès de la civilisation mais c’est juste une théorie. [...] En général, les autres sont fiers du musée, de l’endroit. Moi je suis fier du lieu où je vis quand les gens savent apprécier les bénéfices de la vie en communauté, quand les responsables savent faire attention à leurs administrés. Les autorités disent que la terre où je vis, l’air que je respire et beaucoup d’autres choses appartiennent à l’État. Je ne suis pas d’accord. Pourquoi rien ne m’appartiendrait ? » [Entretien du 14.09.2011]*

Dans les paroles de cet homme, comme chez d’autres personnes rencontrées, le musée dédié au héros national tient une place ambivalente : à la fois source de fierté chez des habitants, il est aussi critiqué parce que sa construction et son agrandissement récent a obligé des familles à être déplacées. Certaines personnes vivant sur la rive gauche m’ont également affirmé qu’elles ne retireraient aucun bénéfice de cet édifice, dans lequel de nombreux fonctionnaires de tout le Viêt Nam viennent pour rendre hommage au héros de l’indépendance et pour visiter le musée. Une commerçante installée à quelques mètres du musée disait ainsi : « On voit les bus entrer et sortir mais personne n’en descend ! »<sup>223</sup>. Par ailleurs, beaucoup de riverains nourrissent de la rancune contre l’État qui ne les a pas dédommagés suffisamment au moment où des parcelles de leurs terrains ont été réquisitionnées. On voit ainsi comment cette fronde à la taxe des ordures ménagères peut s’insérer dans un mouvement de contestation politique plus large, mêlant des revendications individuelles et locales avec des considérations plus largement liées à l’usage des ressources, à la propriété, à la répartition des gains du développement local etc. On voit aussi dans ces revendications diverses apparaître la question des attachements familiaux et affectifs aux terres et aux paysages. Outre le fait que les propriétés se transmettent dans la parenté, certaines personnes, comme l’homme en colère cité plus haut, revendiquent également

---

<sup>222</sup> J’entends ici le terme « communs » au pluriel dans le sens de ressources disponibles et accessibles à tous. Cette définition est réductrice, mais permet d’intégrer les paroles de l’entretien suivant dans la question plus générale de ce chapitre autour du commun (Dardot & Laval, 2014).

<sup>223</sup> Entretien du 15.09.2011

la liberté d'appropriation d'un lieu, d'une terre, d'un air et le développement d'un mode de vie en commun, hors de la propriété de l'État.

### 3.1.3. Accaparements & corruption : l'argent de l'enfouissement

La question des déchets, que ce soit par la présence matérielle des ordures dans le paysage, ou par les transactions économiques et politiques qu'elle implique, permet de révéler les tensions qui animent une communauté ou un espace singulier. La taxe pour le ramassage des ordures ménagères montre que les déchets sont une matière problématique dont la gestion implique un coût que l'ensemble des habitants du territoire concerné par le service doit financer. Si la solidarité vis-à-vis de l'impôt montre déjà des fractures, les circulations monétaires que la gestion des ordures entraîne peuvent également devenir l'objet d'une convoitise de la part de certains acteurs de l'arène urbaine, renforçant ainsi les scissions au sein de la communauté. Qualifier ces pratiques de corruption est cependant complexe, tant l'« imbrication entre les pratiques corruptives et l'ensemble des pratiques 'réelles' quotidiennes des services de l'État » est importante, notamment dans les pays marqués par le népotisme et le patrimonialisme (Blundo & Olivier De Sardan, 2007 : 8-7). Toutefois, la gestion des déchets, comme d'autres services administratifs, peut être le théâtre de pratiques d'accaparement financier.

Dans le cas de *La Grenouillère*, on peut d'ailleurs se demander si le caractère dysfonctionnel des services de gestion des déchets n'est pas un effet des logiques de détournement de l'argent du service par les notables locaux. Dans cette petite ville, le site de décharge des ordures appartient à un notable, également fonctionnaire provincial, et accueille les déchets des deux grandes communes alentours moyennant le paiement d'une redevance calculée sur la quantité de m<sup>3</sup> déversés. Pourtant le site de décharge n'est autre qu'un simple terrain, à peine agrémenté de bâches protectrices qui ne constituent pas un dispositif de lutte efficace contre la pollution par le ruissellement du lixiviat (liquide produit par la dégradation des ordures) et sa pénétration dans le sol. Le service rendu par ce propriétaire terrien est donc minimal, alors que les services communaux sont, d'après le chauffeur du camion de collecte, dans un piètre état financier :

*Les camions paient un droit d'entrée au site en fonction de ce qu'ils déchargent. À chaque déchargement, le chauffeur doit signer un papier au gardien du site de stockage. Cette fois-ci, il n'est pas encore arrivé, donc le chauffeur nous dit qu'il signera à son prochain passage. À la fin de l'année, les signatures permettent de déterminer la quantité de m<sup>3</sup> de déchets versés et le prix de la taxe. Le chauffeur nous explique que la coopérative de gestion n'arrive pas à tout payer et doit emprunter de l'argent à des banques pour payer ce droit de décharge à la fin de l'année. Elle est proche de la banqueroute. [Carnet de terrain du 24.09.2011]*

Dans ce compte-rendu d'une discussion qui s'est déroulée lors d'une tournée du camion de ramassage des ordures, plusieurs éléments posent question. D'une part, il convient de se demander pourquoi la commune fait appel à un propriétaire foncier privé qui lui impose une taxe, quand dans les deux autres communes, c'est un terrain communal qui a été dédié à la décharge des ordures. Le dépôt y est donc gratuit pour le service de collecte<sup>224</sup>. D'autre part, le paiement ne s'effectue pas directement par le chauffeur, mais est calculé à la fin de l'année sans que les employés de collecte ne puissent prendre part au calcul, qui semble approximatif puisqu'aucun pesage n'est réalisé. On peut se demander avec quelle transparence les comptes sont établis, car c'est souvent au moment du règlement de frais importants que les transactions frauduleuses peuvent être constatées, les agents comptables de l'administration jouant un rôle clé dans la fuite de ressources financières. Par ailleurs, le recours nécessaire au prêt bancaire ajoute à la suspicion sur un montage financier complexe, cherchant à multiplier les échanges monétaires sur lesquelles différents intermédiaires pourraient ponctionner une part. Si cette hypothèse est difficilement vérifiable du fait même du caractère fuyant de l'objet de recherche qu'est la corruption (Blundo & Olivier De Sardan, 2007), elle est plausible dans le contexte vietnamien, marqué par une corruption généralisée.

Cette corruption systémique entraîne une défiance profonde des services de l'État de la part des citoyens et des dénonciations publiques de la part de certains dissidents emblématiques. Les carrières de ces opposants politiques sont d'ailleurs tortueuses, du fait des harcèlements et des emprisonnements dont ils peuvent faire l'objet (Kerkvliet, 2015). Comme je l'ai évoqué dans la première plasti-cité, le népotisme est une donnée importante du fonctionnement des administrations locales, au sein desquelles on retrouve des fonctionnaires ayant développé une certaine autonomie dans l'exercice du pouvoir. Cette relative autonomie est liée au fait qu'« ils doivent jouer un double rôle comme fonctionnaires d'État et comme membres de communautés au sein desquelles ils ont habituellement d'importantes relations de parenté. Cette situation dilue leur sens du devoir envers l'État et renforce leur sens du devoir envers la communauté » (Hostovski *et al.*, 2010 : 408). La communauté dont il est question dans les cas de corruption, de détournements financiers ou d'accaparement de ressources répond à une définition très éloignée de l'idée d'un collectif urbain. Il s'agit d'une communauté liée au réseau de personnes impliquées dans les échanges, qu'il s'agisse du personnel administratif dont les actes ou le silence sont nécessaires à la tenue de ces échanges, ou bien des bénéficiaires directs ou indirects de ces détournements. Les accusations de corruption montrent d'ailleurs bien que la

---

<sup>224</sup> Si l'on reprend le cas précédent de fronde à la taxe des ordures, on peut également se souvenir que la construction du musée avait nécessité de déloger des habitants de leurs terres. Si l'État vietnamien est en mesure de réquisitionner des terrains de la sorte, pourquoi n'exerce-t-il pas ce pouvoir pour obtenir des terrains destinés au dépôt des ordures communales ?



redistribution ne concerne qu'une communauté réduite, au premier rang de laquelle les dignitaires politiques locaux sont difficilement mis en danger. Lors d'une rencontre au café à *La Grenouillère*, où la coopérative de gestion des déchets est en faillite, un professeur de littérature a ainsi dénoncé la grande richesse du président de la province, un homme peu respectable qui avait même fait détruire l'autel des ancêtres de sa maison avant de la transformer en villa. Notre interlocuteur avait résumé cet accaparement de ressources, qui met en danger la cohésion de la communauté, en dénonçant la disparition des liens de solidarité entre les vivants et les ancêtres, mais aussi entre humains théoriquement égaux : « Certains semblent avoir oublié la camaraderie de la guerre. »<sup>225</sup>

Dans ce contexte, les décharges et les sites d'enfouissement de déchets constituent des enjeux d'accaparement de ressources importants. Elles supposeraient même, selon le directeur du projet de développement bilatéral qui m'a accueilli lors de mes premières enquêtes, l'existence d'un « agenda caché » de la part des hauts fonctionnaires locaux qui « tirent des bénéfices financiers à faire construire des sites d'enfouissement »<sup>226</sup>. À mon sens, ces bénéfices peuvent être liés à deux sources de revenus principales. D'une part les sites d'enfouissement relèvent du secteur des bâtiments et travaux publics, un secteur en pleine croissance au Viêt Nam et qui implique des logiques de spéculation et d'investissement reposant parfois sur du blanchiment de rentes financières exceptionnelles. D'autre part, avec la taxe d'enfouissement calculée sur la masse des déchets, « plus on enfouit de déchets, plus on produit de la valeur », comme le décrit Sebastian Carenzo à Buenos Aires (Carenzo, 2017 : 124). Il faut ajouter que, dans le cas vietnamien, les districts disposant de sites d'enfouissement de déchets obtiennent des subventions de la part de l'État, qui visent à maintenir leur fonctionnement et à favoriser le remplacement des anciens sites de décharge. Ces subventions constituent alors une nouvelle masse monétaire susceptible d'être détournée ou accaparée.

La corruption est une notion intéressante à mobiliser dans le cadre des études sur les déchets du fait du double sens qu'elle contient. D'un côté, elle se réfère au « détournement, au profit de la personne, des profits procurés par une autorité dont la personne est dépositaire et qu'elle a reçus d'une délégation » (Bourdieu, 2012 : 433), comme dans le cas des notables et fonctionnaires provinciaux évoqués plus haut. D'un autre côté, elle permet de décrire la dégradation de la matière, l'altération d'un système sain et la décomposition d'une unité. En vietnamien, certaines expressions contiennent ce double sens. Le terme *thối*, qui veut dire « pourri », s'utilise pour qualifier les aliments impropres à la consommation, mais il contient

---

<sup>225</sup> Entretien du 22.09.2011

<sup>226</sup> Entretien du 30.08.2011

également une dimension morale, liée à la honte et à la dégradation, à l'abject. Il peut se retrouver dans certaines expressions comme « *Xã hội thối nát* » : « une société corrompue »<sup>227</sup>. La corruption nous permet donc de relier directement les économies morales et politiques du déchet tout en insistant sur leur dimension matérielle – les matières circulantes étant essentiellement l'argent et les déchets. Elle permet enfin de décrire les logiques de stratification sociales et les manières avec lesquelles se reconfigurent les communautés, fracturées par l'accaparement des ressources et les inégalités.

### 3.2. Entre altérités et marginalités : cohabitations fertiles

Les enjeux soulevés par la gestion des déchets mettent en exergue les fractures au sein des différentes arènes urbaines analysées dans cette plasti-cité. Des groupes d'acteurs mobilisent cette matière dans leurs luttes territoriales, politiques et leurs velléités d'appropriation des ressources collectives. Ainsi, la question des déchets oblige à réfléchir aux frontières du collectif urbain et à sa capacité à se reproduire dans le temps. Avec qui/quoi faisons nous communauté ? L'interrogation doit porter aussi bien sur le plan spatial que le plan temporel, tant l'étude des échanges et de la transmission s'avère fondamentale pour penser la dialectique des attachements et des détachements communautaires. Face aux fractures intérieures évoquées auparavant, il convient de réfléchir aux frontières extérieures qui protègent l'existence d'un commun partagé. Il est d'ailleurs intéressant de noter que « le problème des déchets pose [...] le problème du *dehors* », dont la représentation humanisée est « la figure de l'*outsider* comme fauteur de troubles » (Chakrabarty, 1992 : 542)<sup>228</sup>. On peut ainsi se demander qui sont ces figures de l'étrange qui partagent les territoires symboliques et matériels des déchets et que l'on associe au danger pour la reproduction de la communauté. En miroir, les figures familières qui génèrent de la confiance, viennent bousculer les dichotomies ordinaires, notamment la frontière humains/non-humains, comme nous allons le voir. Examiner les marges externes et internes de la communauté nous permet de discuter de la *créativité des liens* qui se constituent dans les cosmopolitiques locales du déchet. En effet, comme le relève Jean Gouhier, « [a]u sens dérivé, la marge est synonyme de distance, de prise de liberté relative par rapport à une situation ; c'est la reconnaissance d'une possibilité d'initiative entre deux champs » (Gouhier, 1999 : 83). Cette marginalité créatrice se retrouve dans les agencements que les êtres construisent en pratique et en récits, par la mise en relation des leurs existences avec les choses, les êtres et le monde. Pour évoquer la question des marges extérieures qui définissent, par contraste, le ciment de la

---

<sup>227</sup> Parmi ces termes à double sens, moral et matériel, on peut également citer le lexème *hông* qui veut dire cassé, endommagé. L'expression « *lãm hông* » peut vouloir dire abîmer, gâter ou encore corrompre ; « *Hư hỏng* » signifie également « se pervertir », « dégénérer » ou encore « être corrompu ».

<sup>228</sup> Cette question du *dehors* fait écho à la notion d'écartement vue dans la partie 1.

communauté citadine, je m'intéresserai tout d'abord à l'altérité en mobilisant quelques-unes de ses figures humaines et non-humaines, entre matières, paysages, situations et présences absentes. Dans un second temps, je montrerai comment les habitants des petites villes produisent du commun avec d'autres existences, en particulier animales, à travers les problématiques détritiques auxquelles ils sont confrontés. Enfin, je suivrai le parcours des femmes récupératrices et collectrices de déchets, qui créent des liens sociaux et matériels discrets, mais solides dans chacune des petites villes étudiées.

### 3.2.1. *Au-delà : les montagnes, les décharges, les cimetières, la nuit*

Si comme au Laos, l'État vietnamien s'intéresse de plus en plus aux coutumes et aux traditions des ethnies minoritaires et promeut la « restauration » de certaines cérémonies jusqu'à les inventer (Petit, 2013), la figure du montagnard reste celle de l'altérité et de l'exotisme intérieur pour les nationaux qui se revendiquent de l'ethnie *Việt*, un peuple majoritaire<sup>229</sup> associé aux plaines rizicoles et aux deltas. Dans le musée de l'une des petites villes qui nous intéresse ici, j'ai d'ailleurs eu l'occasion de voir la représentation d'une danse dite traditionnelle par des membres d'une communauté *Bahnar* devant une reproduction de leur maison commune à la haute toiture très caractéristique. Les organisateurs étaient des fonctionnaires locaux *Việt* et les montagnards dansaient lorsque ceux-ci le leur demandaient. En parallèle, ils exhortaient les visiteurs à les photographier en action. Si les montagnards représentent l'Autre, que dire dans ce cas de la montagne ? Le paysage plat des campagnes rizicoles abondamment chanté, narré, peint dans la culture populaire s'oppose en effet aux terres vallonnées et accidentées, qui sont aussi des lieux de rejet. Dans les trois petites villes en effet, les sites de décharge des ordures ont été installés au pied de montagnes ou sur des collines, à l'extérieur des zones habitées.

*La route de la décharge serpente et à chaque virage, on voit des dépôts sauvages de déchets. Nous passons devant un premier site de décharge qui a été recouvert de terre. Un peu plus grand que la surface d'un terrain de football. C'est juste une étendue de terre tassée. Aucune clôture ou limite franche si ce n'est de la végétation. Plus loin vers la montagne, après une route boueuse pleine de trous, nous découvrons le site actuel. Il est rudimentaire, [...] à ceci près que des bâches et des sacs de sable ont été installés dans la fosse qui est remplie d'eau de pluie. Les collecteurs nous disent que cela évite de contaminer le sol, ce qui reste à prouver. Le camion déverse d'ailleurs sa cargaison sur le bord de la fosse, là où il n'y a pas de protections, à même la terre. [...] Après avoir déversé son contenu difficilement (visiblement la remorque est un peu rouillée), tout le monde remonte à bord et se débat face à l'invasion de mouches. Le chauffeur*

---

<sup>229</sup> J'entends ici les notions de minorités et de majorités ethniques comme des constructions socio-historiques produisant des effets concrets dans l'expérience quotidienne. Ainsi, au Vietnam, il est communément entendu que l'ethnie *Việt* (ou *Kinh*) représente de 85 à 90% de la population.

*et les employés plaisaient avec [mon interprète] sur la situation ridicule où tout le monde brasse de l'air et manque de se donner des coups. Nous quittons les collines et descendons en longeant des champs et des zones de séchage de manioc et de foin. L'odeur est très forte. À chaque ouverture de la remorque, du jus de déchets ruisselle sur le sol. [Carnet de terrain du 24.09.2011]*

Les montagnes et les collines sont des lieux ambivalents qui donnent à la fois sa structure au paysage et le hantent, comme des ombres sur une estampe. Dans la région des trois petites villes, ce sont aussi des lieux où l'on trouve des ruines de l'ancien royaume Champa, dont on remarque les tours en brique, souvent bâties sur les hauteurs. Ces lieux en retrait, hors du temps et de l'agitation quotidienne des villes, accueillent aussi parfois des cimetières, ce qui engendre d'étranges cohabitations, comme aux *Sablins*, le petit port :

*Nous avons rendez-vous avec l'homme qui s'occupe de la gestion des ordures communales. Nous le retrouvons de l'autre côté de la route nationale où il emprunte une moto pour nous conduire jusqu'à la décharge. La route grimpe, à trois sur la moto, nous sommes en surpoids, il fait des virages à 5 km/h pour aider la mécanique mais après des rires, nous descendons mon interprète et moi pour finir la côte à pied. Nous ré-enfourchons l'engin pour un dernier bout de chemin et débouchons sur le site destiné aux ordures de la commune. Entre deux collines, la décharge prend la place d'un encaissement de vallée dont on voit la fin au loin : les rizières. L'homme nous explique qu'il n'y a pas véritablement de protection entre la décharge et les champs. En réalité, les déchets sont déchargés là, puis brûlés en partie, puis recouverts de produits chimiques visant à désinfecter et éliminer les odeurs et la plupart du temps, on recouvre les détritiques de terre. Le site est nivelé à nouveau et prêt à accueillir les futurs déchets. [...] La procession d'enterrement [que nous avons croisée en chemin] est arrivée près de nous. Le mort sera enterré près de la décharge. Des hommes nous regardent visiter l'endroit insolite. [...] Nous reprenons la route cimentée [...] qui part de la décharge et traverse le cimetière. La musique inquiétante s'est arrêtée<sup>230</sup>. Les hommes portant un bandeau blanc sur le front en signe de deuil brûlent de l'encens sur la tombe d'un proche. Nous ne nous approchons pas de l'enterrement de plus près et filons à trois sur la moto. [Carnet de terrain du 26.01.2014]*

---

<sup>230</sup> Pendant les processions d'enterrement, le mort est accompagné au cimetière par des sons de tambours et d'instruments à vent très spécifiques.

## La décharge dans les montagnes



Entre les collines, juste après le cimetière communal, on trouve une décharge surplombant une vallée rizicole. Une femme fouille un tas de déchets récemment déchargés pour y trouver des objets valorisables sur le marché local des matières<sup>231</sup>. – *Les Sablines* – 2014

Il n'est pas étonnant que les décharges, les ruines et les cimetières se côtoient dans les mêmes espaces. Ces lieux renvoient tous trois à ce que les sociétés cherchent à mettre de côté afin de préserver le cours ordinaire des choses. Comme le souligne Tim Edensor, « la soudaine réapparition de choses que nous pensions avoir reléguées au passé et totalement oubliées peut nous choquer et nous faire réaliser [...] que ces choses disparues étaient des objets de nos propres histoires » (Edensor, 2005 : 327). Les déchets font partie de ces objets de mémoire qui parlent « de personnes que nous n'avons jamais rencontrées et de vies que nous n'avons jamais connues » (*idem* : 328). Ce sont les histoires intimes contenues dans la matière qui font de ces déchets des dangers aux yeux des êtres présents. Leurs inquiétudes les amènent alors à formuler des accusations obscures et imprécises au sujet des déchets qui dérangent. Durant mes enquêtes, de nombreux habitants ont en effet accusé *les autres*, des êtres indéterminés et absents, de la présence de tas d'ordures dans leur quartier. Les responsables de cette souillure étaient selon eux « des gens des allées », « des gens d'autres villages », « des gens d'ailleurs, pas des gens d'ici », qui « viennent la nuit » déposer leur tas de déchets « chez nous ». Impossible de savoir qui étaient ces personnes, c'était la nuit, on ne distinguait pas qui ils étaient. Peut-être des fantômes errants, ces « morts de la rue » qui n'ont pas de foyer, pas d'autel, qui n'ont pas trouvé leur place dans le cours de la vie, de la transmission et des choses (Kwon, 2008)<sup>232</sup>. En

---

<sup>231</sup> Je traite un peu plus de la question de la récupération plus bas, 3.2.3., et la plasti-cité n°4 est consacrée à la question du recyclage et du marché des matières plastiques.

<sup>232</sup> Heonik Kwon a montré comment les fantômes de la guerre sont présents dans la vie quotidienne, notamment dans les zones où des conflits ont eu lieu, et comment leur présence s'intègre au paysage, aux lieux. Comme les déchets dans la rue, les « morts

définitive, les déchets dont la présence dérange sont les déchets des *outsiders*, des étrangers, des autres, de la nuit. Avec l'aide de quels êtres et dans quelles configurations collaboratives ces déchets peuvent-ils être domestiqués et réappropriés dans le cadre quotidien ?

### 3.2.2. *Alter-egos animaux et compagnons de vie*

Si j'ai évoqué les relations entre les humains et les non-humains dans les petites villes, notamment en décrivant des matières détritiques et des objets techniques de diverses nature (rues, maisons, certificats de « famille cultivée », camions de collecte des ordures etc.), une grande catégorie de non-humains n'a pas été explicitement mentionnée jusqu'ici : les espèces animales avec qui les humains sont en relation étroite. Certains d'entre eux sont pourtant des acteurs majeurs dans la relation qu'entretiennent les habitants des petites villes avec leurs ordures. Parmi les animaux qui constituent le collectif hybride, on retrouve les poules, nourries avec les restes de repas dans le fond des cours, les chiens errants fouillant les poubelles dans la rue ou encore les mouches de la décharge faisant rire les employés du service de ramassage des ordures<sup>233</sup>. Toutes ces espèces animales partagent des temps et des espaces de vie avec les habitants des petites villes et imposent, par leurs présences et leurs actions, des ajustements de la part des humains. Comme je l'expliquais auparavant, c'est notamment la crainte que les chiens éventrent les sacs poubelles sur le trottoir qui pousse les habitants à protéger leurs déchets ou à guetter la venue du camion de collecte.

Si tous ces êtres vivants interagissent avec les humains, certains sont de véritables « espèces compagnes » (Haraway, 2012 : 184) car les relations que les humains ont construites avec elles sont de l'ordre d'une cohabitation quotidienne relevant parfois d'une véritable coopération pour gérer les déchets. Pour illustrer les cosmopolitiques ménagères qui se mettent alors en place, je souhaite évoquer une rencontre avec un couple de paysans et éleveurs de cochons vivant à *La Vallée*, « de l'autre côté du pont », où la fronde contre la taxe d'enlèvement des ordures s'est développée. Dans ce quartier où les services communaux de collecte des ordures sont défaillants, la solution qu'ils ont trouvée pour s'occuper de leurs déchets organiques et même des déchets des autres, témoigne d'une inventivité domestique et entrepreneuriale :

---

dans la rue » sont des fantômes dont il faut trouver la place et qui peuvent acquérir le même statut que les ancêtres, c'est-à-dire les « morts de la maison », au moyen de diverses opérations et réagencements matériels et symboliques (Kwon, 2008).

<sup>233</sup> Il ne faut pas oublier les cafards et autres insectes tués lors de la campagne de désinsectisation évoquée dans la partie 2.2.2.

## Le restaurant « zéro-déchet » des cochons



À droite : Une vue d'ensemble de la pièce où le couple d'éleveurs stocke des seaux remplis des restes de repas et des déchets de cuisine acheminés depuis les restaurants de la petite ville (selon les cas, les restaurants les donnent ou les vendent à bas prix).

En haut à gauche : Afin de nourrir les cochons, il faut cuisiner les restes organiques des restaurants longuement. En plus du biogaz (voir en dessous), les éleveurs utilisent comme combustibles des restes de fibres végétales issues des champs environnants qu'ils ont préalablement fait sécher sur le bord de la route.

En bas à gauche : les cochons (une vingtaine) sont nourris et le lisier qu'ils produisent sert à alimenter un digesteur installé au fond de la cour et qui produit du méthane, réemployé ensuite pour la cuisine. – *La Vallée* – 2011

Avant de venir chez elle, mon interprète et moi avions croisé l'éleveuse de porcs sur la route, lorsqu'elle faisait des allers-retours entre son exploitation et les restaurants de la ville avec sa moto munie d'une remorque pour collecter des seaux de restes alimentaires. Arrivées chez elle, elle nous a fait visiter son élevage en détaillant toutes les étapes d'un processus « autosuffisant » et avait conclu avec fierté : « Ici, on produit zéro-déchet ! »<sup>234</sup>. Si le couple d'éleveurs n'était pas directement affilié à l'Union des Paysans, ils nous ont tout de même expliqué qu'ils avaient

<sup>234</sup> Dans l'actualité de la question des déchets, mentionner le terme « zéro-déchet » peut faire référence à un slogan écologiste devenu un véritable mouvement international (Monsaingeon, 2017). Il est difficile de savoir si cette femme connaît ce mouvement, bien que la circulation des informations sur internet ait pu jouer un rôle.

obtenu une aide de l'État pour construire leur digesteur de biogaz, ce qui suggère une certaine proximité avec les services étatiques.

Il arrive en effet que certaines familles se portent volontaires pour des projets écologiques pilotes, comme un jeune couple d'éleveur de lapins chez qui nous avons séjourné avec ma seconde interprète dans une autre des petites villes. Dans leur cour, ils avaient installé une poubelle « mésophilique » élaborée par un ingénieur américain dans le cadre du projet de coopération bilatérale mentionné auparavant. Le principe de fonctionnement de cette poubelle repose sur la présence dans la région d'une espèce de mouche très singulière dénommée « *Black Soldier* »<sup>235</sup>. La poubelle étant fabriquée avec des briques percées d'une multitude de trous au diamètre très précis, elle peut accueillir des individus de cette espèce de mouche (en filtrant d'autres espèces) et après la ponte, leurs larves sont capables de dévorer une grande quantité de déchets organiques. La jeune femme du couple d'éleveurs de lapins avait un poste de fonctionnaire au sein des services communaux. C'est ainsi qu'elle a eu vent de la mise à disposition de prototypes de cette technologie pilote dans la région. Elle a donc demandé à faire partie de l'échantillon de familles destinées à tester la poubelle, alors que ses collègues fonctionnaires étaient restés dubitatifs sur son efficacité. Son intérêt pour ce prototype repose sur le fait qu'elle avait identifié chez elle un problème d'accumulation d'ordures, sa maison étant situé hors du circuit de collecte. Dans le cadre de son organisation domestique, cette poubelle s'est révélée efficace pour réduire sa production de déchets, faisant de la mouche « *Black Soldier* » son alliée au quotidien.

Il est intéressant de noter que la présence d'animaux reconfigure les rapports entre les humains et leurs ordures. Dans le premier cas, la capacité d'action des cochons – consommateurs de restes alimentaires et producteurs de lisier, lui-même capable d'être transformé en biogaz – transforme le rapport qu'entretient le couple d'éleveurs à ses ordures, ce qui les pousse à développer un modèle autosuffisant « zéro-déchet »<sup>236</sup>. À l'inverse, le rapport qu'entretient le second couple d'éleveurs de lapins avec ses déchets reconfigure la relation du foyer avec les espèces animales, puisque que c'est leur trop plein de déchets organiques qui les a poussés à

---

<sup>235</sup> La mouche « Soldat Noir », dont le nom scientifique est *Hermetia illucens*.

<sup>236</sup> Il faut rappeler que l'intimité des liens entre le cochon et les sociétés humaines s'est construite par une domestication lente et continue, un processus historique aux ancrages géographiques multiples, en Europe comme en Asie. Michel Pastoureau analyse l'ambivalence de la relation entre l'humain et le cochon, dans ses multiples dimensions, jusqu'à sa parenté biologique. Cette ambivalence repose notamment sur la proximité de cet animal avec les ordures : « Le porc est un animal facile à nourrir, bien plus que le bœuf ou même que le mouton. Vorace et omnivore, il est peu difficile sur la qualité de son alimentation, celle-ci pouvant même aller jusqu'à l'absorption de charognes, voire de fanges ou d'excréments (crottin de cheval par exemple) mélangés à du son ou du grain. D'où la réputation de saleté et les tabous qui l'accompagnent. Au Moyen-Âge, plusieurs auteurs soulignent le grand contraste existant entre les nourritures viles ou abjectes qu'absorbe le cochon et la saveur incomparable de sa viande ; quelques-uns y voient un miracle ou un don de Dieu » (Pastoureau, 2013 : 27).



cohabiter avec une colonie de mouches. Ces coopérations inter-espèces nous permettent ainsi de montrer l'intérêt de discuter des relations entre humains et non-humains pour comprendre les logiques de production du commun. De la même manière, les relations qu'entretiennent certains humains avec les matières et les objets permet de mettre en évidence la production de liens au sein du collectif hybride urbain.

### 3.2.3. Récupérations et réparations fragiles

Comme je l'ai évoqué dans la première plasti-cité, déambuler dans les rues vietnamiennes amène à rencontrer des femmes, souvent âgées, qui collectent des déchets en porte à porte ou sur des décharges. Si je traiterai plus longuement de la question du recyclage dans la plasti-cité n°4, je souhaite mentionner ici ces activités qui reconfigurent les rapports entre les humains et les non-humains, en contrevenant à la logique d'écartement qui préside à la gestion ordinaire des déchets. Ces femmes, investies dans la récupération et la collecte en porte à porte des déchets du quotidien, participent d'une dynamique de valorisation des choses qui n'est pas sans rapport avec la création de liens sociaux. Peut-être, d'ailleurs, que ce sont les choses déchues – mais valorisables – elles-mêmes, qui permettent à ces femmes de tisser de nouveaux liens avec la communauté des petites villes. Ces objets et matières leur permettent en effet de dégager des petits revenus et de les mettre en relation avec d'autres récupérateurs et récupératrices, ainsi que certains citadins et petits entrepreneurs.

#### Récupérations silencieuses



Comme beaucoup de paysannes, ces dames sillonnent les petites villes en vélo (plus rarement à pied) en quête de déchets recyclables comme la ferraille, les bouteilles plastiques, les canettes, afin de revendre leur collecte à de petits entrepreneurs. – *La Grenouillère* – 2011

Loin du caractère ostentatoire des opérations de balayage des rues organisées par les pouvoirs publics, ou de la « collecte ordurière » des camions de ramassage de déchets mis en place par la commune, ces femmes réagencent la matérialité urbaine en remettant en circuit des choses, en faisant circuler l'argent, en tissant des liens. Elles participent donc pleinement aux économies morales et politiques du déchet dans les petites villes, bien que leur présence soit parfois ignorée. Elles ne sont pourtant pas invisibles pour qui sait les considérer, aussi « il faut (dé)fétichiser la matière jetée, en associant un visage, un corps et une histoire au travail socialement nécessaire qu'[elles] accomplissent afin que ces déchets puissent être réutilisés ou recyclés » (Carenzo, 2017 : 131). Lors des fêtes, moments emblématiques de consommation, voire de « consommation » et de destruction matérielle (Baudrillard, 2015 : 49), ces femmes succèdent aux convives et travaillent à récupérer ce qui est récupérable. Après avoir laissé leurs détritrus par terre à la fin de la célébration du nouvel an près des chutes d'eau du parc naturel, le groupe de jeunes gens que j'avais suivi s'en est allé. Mais des récupératrices ont pris leur place, comme en témoigne la suite du fragment ethnographique mobilisé auparavant (1.2.3.) :

*[...] Je ramasse nos ordures en ronchonnant puis donne le tout à la femme qui depuis deux heures sous nos yeux, ramasse, rassemble, trie les déchets de tout le monde. Elle n'a pas l'air d'être une employée du parc naturel. J'ai l'impression que c'est une collectrice indépendante qui revendra plastiques et canettes à une petite entreprise. Elle ne chôme pas : tous les groupes de visiteurs sont aussi sales que nous. [Carnet de terrain du 02.02.2014]*

Ces femmes contribuent à « réparer »<sup>237</sup> les fractures entre les humains et les non-humains qui s'opèrent dans la négociation conflictuelle autour des ressources des petites villes. Comme les chiffonniers de Paris au XIX<sup>ème</sup> siècle, leur présence est indispensable au maintien d'une redistribution des gains de l'économie locale. Ces « travailleuses des déchets » font circuler les matières et créent du lien (Corteel & Le Lay, 2011). Si certains voient dans leur marginalité des formes d'insertion et de solidarité (Gonzalez-Lafaysse, 2017), la reconnaissance sociale dont ces collectrices font l'objet n'est pas à la hauteur de leur rôle économique. Elles participent à alimenter une filière de récupération et de recyclage interrégionale fortement stratifiée, dans laquelle la redistribution des gains parmi la multiplicité d'acteurs est très partielle. C'est par ailleurs les contraintes économiques et de la nécessité qui les poussent souvent à trouver une seconde vie aux choses et aux matières, faisant d'elles des petites mains précaires d'un système de revalorisation des rebuts fondé sur cette précarité (Millar, 2018). La question du « choix »

---

<sup>237</sup> Je reprends ici le titre du numéro spécial de la revue *Techniques & Culture* récemment consacré à la question des ordures : « Réparer le monde. Excès reste, innovation » (Joulian, *et al.* 2016).

des individus à s'engager dans ces pratiques de récupération et de recyclage doit donc être évaluée à l'aune des déterminants socio-économiques structurels et des parcours de vie (Soares, 2011). Il faut également distinguer la récupération – et les circuits courts de revalorisation des objets et des matières – du recyclage en tant que système socio-technique et économique globalisé, au sein duquel on observe une forte concentration des richesses, comme je le montrerai dans la plasti-cité n°4. Au contraire, la récupération peut être un « espace de liberté et de créativité » dans lequel on observe une réappropriation des matières déchues, mais également des destins individuels et collectifs (Pacreau, 2017 : 87). Cette dernière photographie en est à mon sens une très bonne illustration :

### La récup'



À *La Vallée*, où je retourne souvent, je passe du temps avec les enfants (désormais jeunes adultes) d'un couple modeste vivant au bord de la route nationale. L'une de leurs filles s'est un jour fabriqué un sac à main en languettes de canettes tissées de rubans. Après avoir reçu mes compliments, que j'ai doublés de cette photographie, sa grande sœur m'a fabriqué et offert un sac similaire. – *La Vallée* – 2016

Cette récupération créative n'est toutefois pas portée par les mêmes objectifs de survie que la récupération des paysannes collectrices sillonnant quotidiennement *La Vallée*, *La Grenouillère* ou *Les Sablines*. La différence est notable, puisque les jeunes femmes qui fabriquent des objets, tels que ce sac en languettes de canettes, le font pour leur loisir et pour offrir. Ce sont des étudiantes, encore à la charge de leurs parents, qui prennent le temps de réenchanter l'ordinaire sans être prises, pour l'instant, dans l'urgence de « gagner leur vie ».

## Conclusion

Dans cette seconde plasti-cité, j'ai proposé de traiter la question des déchets comme une problématique centrale de ce qui fait la dimension collective et conflictuelle de la ville, en considérant les matières détritiques non comme des « *matters of fact* », mais comme des « *matters of concern* » (Latour, 1999) : des matériaux politiques permettant de discuter des relations et des agencements entre les humains et les non-humains. Les déchets étant des matières circulantes, ils permettent en effet d'explorer les différents espaces constitutifs de la vie en commun, depuis l'intimité de la sphère domestique jusqu'à la rue, qu'elle soit régie par des normes de voisinage ou un ordre public se matérialisant dans des mises en scènes théâtrales du pouvoir. *Chose commune* évoquant l'ordinaire et la reproduction de l'ordre moral, ou *chose publique* impliquant le gouvernement des humains et des non-humains par des pouvoirs constitués, « le potentiel devenir politique des matériaux détritiques » se révèle dans les interactions quotidiennes qui constituent la vie en communauté dans les trois arènes urbaines étudiées (Hawkins, 2017 : 29). La relation entre les humains et leurs déchets peut même être considérée comme au cœur du processus du devenir citoyen des humains, tant les normes qui régulent l'hygiène domestique et urbaine sont fondamentales dans le cadre du processus de « civilisation » d'une communauté : c'est ce que soulèvent l'attribution de certificat de « famille cultivée » et les différentes « injonctions à l'urbanité » (Hilgers, 2009) décrites précédemment. Au sein de la cité, à la fois ville matérielle et communauté politique (*pólis*), on pourrait donc voir dans les déchets des matériaux capables de révéler le devenir politique des humains.

Cette assertion pose cependant la question de l'inégale répartition du pouvoir et impose de questionner les logiques de domination et d'exclusion à l'œuvre dans la mise en ordre de la communauté. En effet, si la question des déchets permet de révéler le *devenir citoyen* de certains humains, d'autres, à l'inverse sont mis à l'écart, déconsidérés, marginalisés ou bien pris pour cible d'un processus volontariste de modernisation :

« Ce dont il est question c'est du langage de la modernité, de la conscience civique et de la santé publique, d'une certaine idée du beau liée à la gestion des espaces publics et des intérêts, un ordre esthétique duquel l'idéal de l'hygiène publique ne peut pas être séparé. C'est le langage des gouvernements modernes, à la fois coloniaux et postcoloniaux, et pour cette raison c'est le langage non seulement des autorités impérialistes mais aussi des nationalistes modernistes. » (Chakrabarty, 1992 : 541)

Depuis le cas indien, Dipesh Chakrabarty voit dans la question des déchets la possibilité de discuter de l'ordre politique et moral dominant, dont l'objet est de réguler et de contrôler ce

qu'il appelle le « *bazaar* », l'espace des déchets par excellence. Mais cet espace est aussi l'espace de l'action collective, de la contestation et de l'auto-organisation, qui préexistait à la conquête britannique de l'Inde (*idem* : 543). Aussi, si la pollution peut être associée au danger (Douglas, 2001), les individus et les groupes constitués en figures de l'altérité, *via* des mécanismes de domination révélés par la gestion des ordures, sont eux aussi associés à un danger pour la communauté. Dans le *bazaar* ouvert et exposé, au-delà de l'enclosure protectrice (Chakrabarty, *op. cit.*), on retrouve les classes dangereuses du XIX<sup>ème</sup> siècle hygiéniste et leurs faubourgs marginaux, productifs et pourtant nécessaires à la ville (Gourdon, 2001), ou encore les immigrés, les homosexuels, les groupes ethniques et raciaux (Keucheyan, 2014) et dans le cas des petites villes vietnamiennes : les paysans, les éleveurs, les pêcheurs, les montagnards, les femmes etc. Les matières détritiques emportent avec elles « [l]es idées de chute, de décomposition de l'unité, d'invasion de ses frontières propres, [qui] nourrissent ainsi les fantasmes et les peurs primitives qui mènent au rejet de l'autre » (Wullschleger, 2013). Si ces frontières sont à la fois imaginaires et réelles – car liées à l'ordre des représentations mais aussi à l'ordre matériel des choses – les agencements et les situations imposent de penser la circulation, les marges intérieures et les dynamiques d'alliances.

Dans les cosmopolitiques du déchet que j'ai décrites, en prenant appui sur les luttes territoriales et politiques des trois petites villes, on découvre tout d'abord des dynamiques de fracturation du commun : scissions territoriales, fronde contre les services de collecte de ordures, accaparement de ressources de l'enfouissement des déchets etc. Les études prenant pour objet la gouvernance ordinaire ont en effet permis de montrer l'existence de luttes et de résistances dans le cadre d'un régime autoritaire comme la République Socialiste du Viêt Nam. Dara O'Rourke note que les auteurs étudiant ces phénomènes se répartissent entre trois catégories : « (1) ceux qui pensent que l'État domine ; (2) ceux qui considèrent que l'État contrôle la société civile à travers divers moyens ; (3) les chercheurs qui sont convaincus que la résistance sociale est fondamentale dans les relations État-village » (O'Rourke, 2004 : 92). À mon sens, il ne s'agit pas de se classer dans l'une ou l'autre catégorie, mais de reconnaître l'existence de pouvoirs multiples, mais inégaux, capables de s'exercer dans des contextes et des situations aux contraintes différenciées. L'influence de ces différents pouvoirs s'exerce par ailleurs sur des temporalités très diverses, allant du temps long des ordres moraux et domestiques incorporés, au temps court des luttes politiques localisées et ciblées. Dans les grandes villes vietnamiennes, O'Rourke montre que les nuisances produites par des infrastructures industrielles ou de gestion des déchets entraînent la formation de mouvements de protestation populaires importants. Ces mobilisations collectives sont caractérisées selon lui par une certaine efficacité politique, dans

la mesure où les pouvoirs politiques ont aménagé des solutions locales pour remédier à ces nuisances. Il explique cette efficacité, notamment du fait du rôle stabilisateur de l'État vis-à-vis de la conflictualité politique générée par ces mouvements :

« L'État a réprimé certains individus et organisations, mais n'a pas été capable de mettre fin à l'action communautaire. [...] Cette préoccupation pour la stabilité, combinée à l'idéologie propre et à la rhétorique du Parti Communiste, ont été utilisées comme des ressources par les acteurs des communautés locales pour leur permettre d'influencer l'action de l'État. » (O' Rourke, 2004 : 93)

Si le désir partagé de maintenir la stabilité et l'unité politique à différentes échelles de gouvernement (de la ville au pays) peut entraîner des logiques de répression, de censure<sup>238</sup> et de sanctions envers des individus ou des groupes, il peut également entraîner des concessions de la part de l'État dans certaines luttes. Cette analyse des modes de régulation de l'action collective et de la conflictualité politique montre bien que l'État est un des acteurs majeurs de gestion de la vie en commun, ce qui rappelle le processus d'étatisation du *commun* (Dardot & Laval, 2014 : 30). Pour éviter cette fusion permanente entre *le public* lié à l'État et le *commun*, une notion proche, mais indépendante, il est donc important de considérer la variété des acteurs et des modes de production du commun, y compris dans un régime autoritaire.

C'est en mobilisant l'ensemble de la communauté hybride, composée d'humains et de non-humains, que j'ai proposé d'aborder cette question à travers l'idée de cosmopolitiques du déchet. Outre le fait de mettre en évidence les fractures et la conflictualité au sein des communautés urbaines, ces cosmopolitiques permettent de comprendre les mécanismes de production du commun dans l'intimité des relations entre les humains et les non-humains, qu'il s'agisse de lieux, de fantômes, d'animaux, de matières ou de paysages. À travers la description des liens qui unissent les humains à leurs semblables, aux territoires vécus, aux présences qu'ils côtoient, à des « espèces compagnes » (Haraway, 2012 : 184) ou encore à des objets du quotidien, je propose de dépasser le « schème spontanéiste de production du commun » au sein de la société (Dardot & Laval, 2014 : 225). Il ne s'agit pas ici d'affirmer que les liens et les attachements qui produisent du commun vont *de soi*, mais de montrer comment des agencements hybrides se construisent, créent ainsi des formes de solidarité et de coopération entre les humains, les choses et les êtres qu'ils côtoient. Dans ces coopérations, les espèces animales jouent un grand rôle car les déchets organiques s'inscrivent dans le cycle du vivant. Des dispositifs sociotechniques singuliers (l'élevage de cochons « zéro-déchet », la poubelle

---

<sup>238</sup> Mary Douglas note d'ailleurs que la censure fait partie intégrante des mécanismes assurant la reproduction des institutions dans le temps (Douglas, 2004).

« mésophilique » accueillant les mouches « *Back Soldier* ») peuvent ainsi contribuer à réinscrire les déchets accumulés par les humains dans des formes coopératives avec les autres espèces et formes de vie. Ce commun hybride vient alors contrebalancer la tendance des sociétés humaines reposant sur une ontologie naturaliste à se penser hors de la matérialité du monde (Descola, 2001). En décrivant les relations multiples, entre dynamiques d'attachement et de détachement, qui constituent la vie ordinaire de trois petites villes vietnamiennes, j'ai ainsi proposé de questionner la production quotidienne du commun. Les économies morales et politiques du déchet m'ont permis de circuler entre dans les « plurivers » dans lesquels les humains évoluent, cohabitent avec les choses et entrent en relation avec le monde (Latour, 2012 : 41). La question politique est restée centrale tout au long de ce chapitre consacré aux déchets, car si ceux-ci peuvent être considérés comme des « *matters of concern* », ces *choses communes* demandent « que nous pensions, hésitions, imaginions, prenions position » (Stengers, 2013 : 9). Cette prise de position se retrouve dans la démarche ethnographique et épistémologique<sup>239</sup>, mais également dans la démarche d'écriture qui impose le traitement des déchets comme d'une matière textuelle :

« Il se pourrait d'ailleurs que le fait même d'en faire un objet d'attention, et de métamorphoser le souci en sollicitude intellectuelle, appartienne déjà à la logique du recyclage (philosophique, herméneutique, artistique, littéraire, etc.) : au désir de récupérer les fils brisés de la petite bobine pour en tisser des textes qui lui donnent sens. » (Wiser, 2013 : 3)

---

<sup>239</sup> Je renvoie ici aux réflexions déployées dans le premier chapitre (1.3.).

## Pépîte n°2 : Le bouchon

*Je suis assise dans une chaise longue en plastique tressé, sur le trottoir, à deux pas du restaurant végétarien de la rue Hai Bà Trưng [la rue des deux sœurs Trung, héroïnes de la rébellion vietnamienne contre les Chinois]. C'est un couple assez âgé qui tient le petit café. [...] En face, il y a un nouveau café. Il n'était pas là en 2014. Tattoo Café. Enseigne noire, tables et tabourets en bois noir. Des photos de tatouages autour du rideau de fer. Deux jeunes femmes ont l'air de s'en occuper. Les deux sont vêtues de noir. L'une porte une minijupe et un top qui laisse apparaître sa peau et les tatouages qu'elle a dans le bas du dos et sur les cuisses. Devant l'entrée, deux chiens jouent. Un, petit, peut-être jeune, sans race évidente. [...] On en voit partout des comme ça. L'autre est un beau huskie noir et blanc. Il porte un collier rouge. [...] Il me rappelle le beau chien blanc à poil soyeux qu'on avait rencontré au restaurant, à la soirée des professeurs d'anglais expatriés. John, l'australien, connaissait le chien. Georges, l'anglais qui parlait tout le temps d'argent, avait dit à la cantonade que même si sa future femme vietnamienne en voulait un, il ne pourrait pas le lui offrir : « Vous savez combien ça coûte un chien comme ça ? 500 dollars ! J'ai un salaire vietnamien moi ! » [Je continue d'écrire dans mon carnet en sirotant mon café, puis reprends la description après avoir été étonnée par une scène.] Alors ça c'est drôle ! La serveuse tatouée vient de sortir du Tattoo Café et de jeter un bouchon de plastique vert sur la route, comme on jette des feuilles mortes, des cailloux etc. Un déchet, donc. Le petit chien vietnamien n'a pas compris, lui, qu'il s'agissait d'un déchet. Il est allé sur la route, a saisi le bouchon dans sa gueule et l'a ramené sur la terrasse du café comme si la serveuse lui avait lancé un bâton de jeu. Sauf que la serveuse avait bien décidé que ce bouchon était un déchet et que sa place était sur la chaussée. Elle est donc revenue sur la terrasse, a poussé le bouchon plus loin d'un mouvement de pied, chaussée de tongs, au-delà du caniveau. Elle a attrapé le petit chien vietnamien et l'a ramené à l'intérieur du café. Le bouchon est maintenant en plein milieu de la voie. Chaque fois qu'une moto roule dessus, il saute et rebondit sur le bitume en faisant du bruit. Maintenant il est très exactement au milieu de la route, entre deux traits blancs séparant la voie de droite de la voie de gauche. Une voiture vient de rouler dessus en doublant une moto. Ça y est, le bouchon est dans le domaine public.*

*[Carnet de terrain du 26.02.2016]*





Plasti-cité n°3 :  
L'emballage plastique



Binh Định – 2014

« I was born with a plastic spoon in my mouth. »

*Substitute* - 1966

The Who

## Introduction

En 1966, le groupe de rock 'n'roll britannique *The Who*, jouait la chanson *Substitute*, que l'on peut traduire pas « substitut » ou « produit de substitution ». Les paroles de ce morceau témoignent des questionnements régulièrement portés par le quatuor sur la société de consommation, la « culture pop » et les troubles identitaires de la jeunesse de l'époque (leur chanson phare *My generation* sortie en 1965 en est un autre exemple marquant). Ces réflexions étaient notamment entraînées par Pete Townshend, le guitariste-compositeur du groupe, qui avait pris l'habitude, depuis 1964, de détruire sa guitare sur scène pendant les concerts. Il était accompagné dans ses actions extravagantes par le batteur frénétique de leur formation, Keith Moon, qui aimait, lui aussi détruire sa batterie, tous deux provoquant parfois l'explosion de leurs instruments et de leurs amplificateurs. Ces pratiques de destruction d'objets, qui firent progressivement la marque de fabrique du groupe, se déployaient jusque dans les hébergements et différents lieux que les musiciens traversaient lors de leurs tournées, faisant exploser des toilettes à la dynamite, noyant une limousine dans la piscine d'un hôtel de luxe etc. Si l'on analyse ces destructions à l'aide de la pensée de Jean Baudrillard, on peut les replacer dans la continuité des pratiques de gaspillages, qui, selon le sociologue auteur de *La société de consommation*, sont intrinsèques au fonctionnement de toute société :

« Toutes les sociétés ont toujours gaspillé, dilapidé, dépensé et consommé au-delà du strict nécessaire, pour la simple raison que c'est dans la consommation d'un excédent, d'un superflu, que l'individu comme la société se sentent non seulement exister mais vivre. Cette consommation peut aller jusqu'à la 'consumation', la destruction pure et simple, qui prend alors une fonction sociale spécifique. Ainsi, dans le potlatch<sup>240</sup>, c'est la destruction compétitive de biens précieux qui scelle l'organisation sociale. Les Kwakiutl<sup>241</sup> sacrifient des couvertures, des canoës, des cuivres blasonnés, qu'ils brûlent ou jettent à la mer, pour 'soutenir leur rang', pour affirmer leur valeur. C'est encore par la *wasteful expenditure* (prodigalité inutile) qu'à travers toutes les époques, les classes aristocratiques ont affirmé leur prééminence. (Baudrillard, 2015 : 49)

Baudrillard ajoute que ce gaspillage, cette « *consumation* » des choses, est une condition de l'existence et, par-là même, de la nature humaine. C'est ce que suggère cette citation de Shakespeare dans la pièce de théâtre *Le Roi Lear*, qu'il reprend dans son livre : « Comprends-tu qu'il nous faut un rien de trop pour être ? » (Baudrillard, 2015 : 50). C'est alors ce *rien de trop*, ce surplus ou encore, pour reprendre l'expression de Georges Bataille, cette « part

---

<sup>240</sup> Le potlatch est une pratique d'échanges rituels (don/contre don) de l'Amérique du Nord décrite pour la première fois par Marcel Mauss dans *Essai sur le don* (Mauss, 1973).

<sup>241</sup> Un peuple amérindien originaire de l'actuel Canada.

maudite » de l'énergie ou des biens qu'une société produit, qui doit être détruite pour rétablir les équilibres entre les êtres et instaurer une forme d'ordre social (Bataille, 2014).

Cette analyse permet de reconsidérer l'acuité des questionnements du groupe de rock anglais lors de ses concerts spectaculaires et de faire le lien entre la consommation, la destruction et les questionnements identitaires d'une génération s'interrogeant sur l'évolution des rôles sociaux et le sens de l'existence dans le contexte de l'après-guerre. Dans la chanson *Substitute*, Pete Townshend détourne d'ailleurs l'expression « être né avec une cuillère en argent dans la bouche », qui fait référence à une naissance de bonne famille, à la richesse et au confort matériel, en proposant une version populaire de l'adage : « Je suis né avec une cuillère en plastique dans la bouche. »<sup>242</sup> L'introduction du plastique dans les paroles de la chanson révèle la multiplication des objets fabriqués en matières plastiques dans la vie quotidienne des européens et la démocratisation de la consommation après les pénuries de la seconde guerre mondiale. Les matières plastiques de synthèse se substituent en effet à des matériaux naturels plus rares et plus chers (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 ; Boote & Pretting, 2010), permettant ainsi aux générations d'après-guerre d'accéder à des objets de consommation nouveaux. Pour l'Europe et les principaux anciens belligérants (États-Unis, Japon etc.), cette période est marquée par une forte croissance économique et, en France, l'économiste libéral Jean Fourastié ira jusqu'à lui donner l'appellation nostalgique de « Trente Glorieuses »<sup>243</sup>. Ces trois décennies, entre 1945 et 1975, constituent en réalité une « période complexe et désunie » (Pawin, 2013 : 163), durant laquelle les guerres coloniales et les inégalités économiques succèdent aux pénuries et à la reconstruction. Au milieu des années 1960, cependant, les effets de la croissance économique et la production de masse se font ressentir jusque dans les ménages, comme en France, où les sondages montrent qu'une majorité de personnes sont « heureux de vivre à [leur] époque » (*idem* : 170). En effet, les classes populaires ont pu progressivement accéder à un certain confort matériel. Le monde des arts est aussi bouleversé par ce contexte d'abondance matérielle, comme on peut le voir avec la diffusion du *rock 'n' roll* et l'émergence de la musique « *pop* », ou encore le *pop art*, porté par la figure d'Andy Warhol. Les objets du quotidien, représentatifs de la consommation des ménages populaires

---

<sup>242</sup> L'anglais « *to be born with a silver spoon in the mouth* » devient « *I was born with a plastic spoon in my mouth.* » L'expression existe également en français.

<sup>243</sup> Rémi Pawin fait une analyse critique de l'introduction de cette expression française et de la périodisation proposée par Jean Fourastier en 1979, dont on retrouve des échos plus nuancés dans d'autres pays européens (en Italie, on parle de *miracolo economico*, l'économiste britannique Angus Maddison parle de *Post War Golden Age* etc.) Il note que le succès de l'expression doit à la personne médiatique de Fourastier, mais également au contexte social et économique de l'époque, dont la rupture avec la croissance d'après-guerre est liée aux deux chocs pétroliers et la montée du chômage : « les 'Trente Glorieuses' ont un effet apaisant : la crise a ouvert des plaies et, dans ce cadre, mettre en exergue une période récente de trente années 'glorieuses' permet de compenser les souffrances présentes par l'invocation d'un passé héroïque » (Pawin, 2013 : 156).

font leur entrée dans l'imagerie et l'art, qu'il s'agisse de la boîte de conserve de soupe<sup>244</sup> ou de la cuillère en plastique chantée par *The Who*. Comme les canettes et les conserves en métal, les matières plastiques sont représentatives de l'univers matériel ordinaire de cette époque pour une majorité de la population<sup>245</sup>. Avant le groupe de rock anglais, le philosophe Roland Barthes, observateur critique des décennies d'après-guerre, consacrait une de ses mythologies du monde moderne au plastique, une matière qu'il qualifiera alors de « matière miraculeuse » (Barthes, 1957 : 160)<sup>246</sup>. Si les matières plastiques ont en effet transformé la vie ordinaire dans les pays industrialisés, il convient de se demander ce qu'il se passait à la même époque dans un pays comme le Viêt Nam.

L'histoire du Viêt Nam au XXème est tristement célèbre pour les conflits meurtriers qui s'y sont déroulés. Le plus connu est celui de la guerre américaine, un conflit dont on peut fixer les bornes historiques entre 1955 et 1975 : la première date marque les débuts de l'investissement des États-Unis au Sud Viêt Nam et la seconde « la chute de Saïgon », c'est-à-dire la fin de la conquête du pays par l'armée populaire vietnamienne et l'évacuation des derniers personnels américains, leurs alliés sud-vietnamiens et de nombreux civils vietnamiens (c'est le début des *boat-people*). Le 2 juillet 1976, le pays était unifié sous le nom de République Socialiste du Viêt Nam. Pour les vietnamiens, ce long conflit, dont la phase la plus aigüe s'est déroulée au cœur des années 1960<sup>247</sup>, s'inscrit dans une série de guerres coloniales et idéologiques avec d'autres puissances : le pouvoir colonial français de l'Indochine et le Japon impérialiste de la seconde guerre mondiale, les Khmers rouges du Cambodge ou encore la République Populaire de Chine. Depuis le XIXème siècle, les guerres ont ponctué les phases de fermeture et d'ouverture aux échanges internationaux du Viêt Nam et il me semble intéressant de réfléchir à la manière dont ces oscillations nous renseignent sur l'évolution des modes de vies ordinaire des vietnamiens. Si l'embargo américain s'est maintenu de 1975 à 1994, à partir de la politique de *Đổi mới* (Renouveau) proclamée en 1986, le pays s'ouvre au commerce international, et plus uniquement aux échanges avec le bloc de l'Est<sup>248</sup>. Au début des années 1990, les objets de

---

<sup>244</sup> On pense ici à l'œuvre d'Andy Warhol intitulée *Campbell's Soup Cans* datant de 1962, une peinture sérigraphiée qui représente 32 boîtes de conserve de soupe de nouilles au poulet.

<sup>245</sup> Il faut insister sur le fait que, si certains naissent désormais avec une cuillère en plastique dans la bouche, d'autres nourrissent toujours leur progéniture avec des cuillères en argent. Les matières plastiques sont en effet des marqueurs de stratification sociale et la distinction des élites repose toujours sur l'usage de matériaux plus rares et plus chers.

<sup>246</sup> Je reviendrai longuement sur la question du mythe alchimique associé au plastique dans la *plasti-cité* n°4.

<sup>247</sup> Un premier tournant apparaît en 1961 avec l'engrenage de l'implication américaine sous la présidence de John Fitzgerald Kennedy, puis une « escalade » à partir de 1964 et jusqu'en 1968. De 1969 à 1975, c'est le désengagement progressif des États-Unis du Viêt Nam (Marx, 1991).

<sup>248</sup> En 1978, le Viêt Nam avait intégré le COMECON – Conseil d'assistance économique mutuelle fondé en 1949 par l'URSS pour concurrencer le Plan Marshall mis en place par les États-Unis en 1947 au sortir de la Seconde Guerre Mondiale. Des échanges économiques et diplomatiques existaient donc de manière parallèle entre les deux « blocs » jusqu'à la chute de l'Union Soviétique en 1991.

consommation courante, notamment en plastique ont alors commencé à pénétrer les foyers vietnamiens de manière massive et ont répondu aux aspirations modernistes – « *expectations for modernity* » (Ferguson, 1999) – de la population vietnamienne. Le pays s’est profondément reconfiguré, passant progressivement d’une société marquée par la sobriété matérielle et les pénuries à une société de consommation de masse. Durant la même décennie, l’économie vietnamienne s’est développée jusqu’à devenir un pays producteur et exportateur de biens manufacturés. En 2018, le Viêt Nam est désormais classé au 21<sup>ème</sup> rang mondial des économies exportatrices<sup>249</sup> et son industrie plasturgique est l’un des secteurs productifs les plus dynamiques du pays avec une croissance annuelle moyenne, durant les années 2010, de près de 20%.

Porter le regard sur les matières plastiques, en particulier les contenants et les emballages, permet à mon sens de documenter le processus de matérialisation (Coupaye, 2009) des transformations économiques et sociales du Viêt Nam durant ces dernières décennies et, plus largement, dans le grand XXème siècle. À travers une perspective socio-historique portant son attention sur des matières et « objets hybrides », chargés de multiples valeurs et significations (*idem*) et dans lesquels s’entrelacent les « petites histoires » et la « grande histoire », on peut également réfléchir à la manière dont le Viêt Nam s’insère dans le contexte plus global de l’Anthropocène. Malgré les critiques adressées à ce concept (Bonneuil & Fressoz, 2013) et les notions concurrentes qui ont pu être proposées pour y remédier<sup>250</sup>, Gabrielle Hecht propose aux sciences sociales de s’engager dans la controverse sur l’Anthropocène en se dotant d’outils adaptés (Hecht, 2018). Il s’agit d’appréhender la variété des contextes et des espace-temps et de réussir à « se diriger entre et au sein des échelles *emic* et *etic*<sup>251</sup> » (*idem* : 115). Pour cela, elle propose de mobiliser des « véhicules interscalaires » – à l’image des véhicules interstellaires inventés par la science-fiction pour relier des planètes éloignées –, c’est-à-dire des « objets et des modes d’analyse qui permettent aux savants et à leurs sujets de se déplacer simultanément à travers le temps long et le temps des humains, à travers l’espace géologique et l’espace politique » (*idem* : 135). Il me semble que les emballages et les matières plastiques de synthèse peuvent relever d’une telle catégorie analytique. L’emballage pose des questions spécifiques à la relation humains-objets et au devenir déchet des choses, tout en permettant

---

<sup>249</sup> The Observatory of Economic Complexity; MIT - Massachusetts Institute of Technology: <https://atlas.media.mit.edu>

<sup>250</sup> Jason Moore propose celui de « Capitalocène » afin d’insister sur la dimension capitaliste de la « grande accélération » des changements écologiques liés à l’exploitation d’une nature « pas chère » (Moore, 2015). Pour sortir d’un Anthropocène mortifère, Donna Haraway propose l’idée de « Chthulucene » : un temps présent où l’on compose avec l’incertitude et le trouble en tissant des liens de parenté multiples et en construisant des assemblages multispécifiques entre humains et non humains (Haraway, 2016).

<sup>251</sup> Cette opposition de termes vise à distinguer ce qui relève de l’expérience des acteurs eux-mêmes (*emic*) et les catégories extérieures à leur vécu et produites notamment par les scientifiques (*etic*) (Olivier de Sardan, 2008).

d'insérer la question des déchets dans celle des systèmes de production, de distribution et de consommation. À ce titre, c'est un objet de recherche heuristique pour questionner la notion d'Anthropocène, que l'on peut qualifier d'« apothéose du déchet »<sup>252</sup> (*idem* : 111). En effet, contrairement au contenu, le contenant n'est pas l'objet premier de la consommation : c'est sa valeur d'usage, associée en premier lieu au bien de consommation qu'il contient, qui en détermine le statut. La perte de cette valeur d'usage dégrade le statut de l'emballage, qui devient déchet. L'emballage constituerait en quelque sorte le surplus de production par essence, l'objet au devenir déchet intrinsèque, tout en étant, paradoxalement, un espace de projection et d'interaction sociale majeur dans les sociétés de consommation (Cochoy, 2002a). Les emballages à usage unique, sacs plastiques, bouteilles, boîtes et autres gobelets sont d'ailleurs symptomatiques d'un « 'syndrome consumériste' [qui] a trait à la vitesse, à l'excès et au déchet. » (Bauman, 2013 : 133). Ils témoignent d'une réduction du temps d'usage des objets et on peut les qualifier de « biens de consommation rapide »<sup>253</sup> (Hawkins *et al.*, 2015 : XIV). On voit alors comment l'engouement pour les emballages peut être relié à un *emballement* pour les matières plastiques, des matières bon marché que les industriels de la plasturgie ont voulu rendre superflues, après avoir cherché à prouver leur résistance et leur durabilité (Boote & Pretting, 2010). Si l'Anthropocène est défini par ses promoteurs comme une « grande accélération » (Bonneuil & Fressoz, 2013), on peut le visualiser « à l'aide d'une courbe simple dont le seul objectif est d'invoquer l'échelle elle-même : le temps constitue l'axe des abscisses-*x*, l'axe *y* reste indéterminé, faisant référence à la grandeur pure » (Hecht, 2018 : 113). L'évolution de l'usage des emballages en matières plastiques synthétiques pourrait-elle faire partie des grandeurs révélatrices de cette accélération<sup>254</sup> et d'un anthropocène vietnamien<sup>255</sup> ?

Dans cette troisième *plasti-cité*, je propose de suivre les matières plastiques de synthèse, notamment les emballages, à travers le temps et l'espace, afin de documenter l'évolution des modes de consommation ordinaires au Viêt Nam. En variant les échelles d'analyse, il s'agira également de questionner les implications économiques et politiques liées au modèle de

---

<sup>252</sup> L'expression de Gabrielle Hecht « apotheosis of waste » (Hecht, 2018) contient également la notion de gaspillage car le verbe anglais *to waste* signifie gâcher ou gaspiller.

<sup>253</sup> Gay Hawkins, Emily Potter et Kane Race parlent de « *FMCG - fast moving consumer good* » pour la bouteille d'eau à boire en plastique (PET – Polyéthylène téréphtalate) qui a envahi le marché mondial à partir des années 1970 (Hawkins *et al.*, 2015).

<sup>254</sup> Quelques 24 paramètres du « système Terre » allant de la consommation de papier, à la concentration atmosphérique de CO<sub>2</sub> en passant par la disparition de la biodiversité mondiale ont été retenus par certains scientifiques pour objectiver la « grande accélération » de l'Anthropocène. Pour tous les paramètres, l'augmentation suit cette courbe à l'allure exponentielle, qui démontre les effets de la révolution industrielle et les transformations majeures d'après 1945 (Steffen, 2005).

<sup>255</sup> Gabrielle Hecht parle d'un « anthropocène africain » pour décrire plus clairement le contexte géographiquement et historiquement situé de son travail sur l'extraction d'uranium et le nucléaire. Cette qualification permet de modérer la tendance englobante du concept d'anthropocène et de décentrer le regard des États-Unis ou de l'Europe vers des contextes singuliers (Hecht, 2018).

production industrielle vietnamien et à la circulation des matériaux plastiques dans le commerce international. Du fait de son histoire singulière, le Viêt Nam est entré pleinement dans la mondialisation économique capitaliste à la fin du XXème siècle, avec la mise en place par le Parti Communiste d'une « économie socialiste de marché » (politique de « *Renouveau* » de 1986). À mon sens, la présence et l'usage accrus de matières plastiques dans la vie quotidienne des vietnamiens – jusqu'aux objets jetables à usage unique – est une matérialisation de cette transformation du modèle de développement de la République Socialiste. C'est pourquoi je propose de qualifier la période allant des années 1990 à nos jours par l'idée d'un *emballage plastique*. Dans un premier temps, je dresserai une socio-histoire centrée sur les objets contenant et les matériaux d'emballage en entremêlant l'histoire intime et l'histoire globale. Des images d'archives se mêleront à mes photographies de terrain pour appuyer mon propos. Il s'agira de montrer dans quel contexte matériel et social les plastiques ont fait leur apparition au Viêt Nam et comment ces matières de synthèse sont venues s'agencer et s'hybrider avec les matières préexistantes. La deuxième partie de cette *plasti-cité* traitera de l'évolution de la consommation et de la distribution des biens mettant en regard le marché et le supermarché dans un contexte contemporain. En décrivant les configurations matérielles de ces deux modes d'approvisionnement des ménages, je décrirai comment les pratiques quotidiennes évoluent vers une société de consommation de masse normalisée. Dans un dernier temps, le développement récent de l'industrie plasturgique vietnamienne sera examiné au prisme de son rapport étroit avec la politique gouvernementale et le modèle de développement actuel du régime socialiste. Ce secteur industriel extraverti et fortement dépendant du commerce international des matières de synthèse me permettra d'évoquer les enjeux liés à l'exploitation des territoires pétrolifères du Viêt Nam, ainsi que la position du pays dans la controverse contemporaine sur l'Anthropocène.

## 1. Contenir : une socio-histoire matérielle

Si la première matière plastique de synthèse, la bakélite, a été inventée par le chimiste belge devenu américain Leo Baekeland en 1907 (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 ; Boote & Pretting, 2010), les applications industrielles et commerciales des nombreux matériaux qui lui ont succédé ont changé la consommation durant le XXème siècle : le nylon pour les bas féminins, le polyamide des pull-over, le PVC pour la tuyauterie, le polyéthylène téréphtalate pour les bouteilles d'eau etc. Pourtant, la progression des matières plastiques de synthèse dans la vie des ménages ne s'est pas faite de la même manière pour toutes les populations du globe. Au Viêt Nam, ces matériaux issus de la révolution industrielle européenne et américaine



pourraient être considérés comme d'origine exogène car le pays n'a vu son industrie pétrochimique et plasturgique se développer que depuis la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. De nos jours pourtant, les vietnamiens semblent habitués aux matières plastiques, tant celles-ci jalonnent la vie ordinaire et l'intimité des maisons. Il convient donc de regarder de plus près le processus de recontextualisation de ces matériaux dans le pays à travers le grand XX<sup>ème</sup> siècle :

« Quand des artefacts inhabituels ou 'exotiques' s'immiscent dans [un] ordre matériel, leur sauvagerie a tendance à être domestiquée par des stratégies de 'confinement' à travers lesquelles ils sont recontextualisés et incorporés dans les arrangements prédominants. » (Edensor, 2005 : 312)

Quel est l'ordre matériel qui préexistait à l'apparition des matières plastiques au Viêt Nam ? Ces dernières ont-elles subi une phase de confinement avant d'être pleinement intégrées dans la vie ordinaire du pays ? Comment ces matériaux protéiformes, capables de toutes les métamorphoses, ont-ils été adaptés aux usages vietnamiens jusqu'à modifier les pratiques existantes ? Cette première partie tentera de répondre à toutes ces questions en choisissant une approche socio-historique, fondée en particulier sur des archives visuelles de la vie ordinaire. À travers des images et des recherches documentaires associées, il s'agira de réfléchir à la manière dont « le passé pèse sur le présent » (Noiriel, 2006 : 4) sans pour autant réduire l'histoire à une suite de causalités décrivant un processus linéaire. Dans un premier temps, je ferai reposer mon analyse sur des archives historiques retraçant les grandes tendances matérielles du XX<sup>ème</sup> siècle et l'arrivée progressive des matières plastiques de synthèse. Dans un second temps, il s'agira de s'intéresser à quelques usages contemporains de ces matières montrant des hybridations avec les matériaux existants, mais également créant de nouveaux usages.

### 1.1. Archives croisées de la vie matérielle ordinaire

Afin de proposer une socio-histoire matérielle de la vie ordinaire au Viêt Nam durant le XX<sup>ème</sup> siècle, je chercherai à « retracer la genèse des instruments d'action à distance » (Noiriel, 2006 : 62) liés au commerce international des matières et des objets ainsi qu'aux usages de ces derniers. Des descriptions et images de la vie ordinaire situées dans le temps me permettront de discuter plus globalement de l'histoire contemporaine du Viêt Nam à travers ses relations avec différents pouvoirs économiques et politiques exogènes. Je décrirai d'abord un premier agencement matériel à partir de quelques objets de la vie ordinaire avant l'arrivée des matières de synthèse. Je mettrai ensuite en parallèle le développement de la chimie de synthèse dans les pays industrialisés avec le développement industriel vietnamien. Enfin, je proposerai de

réfléchir aux échanges matériels au sein d'un contexte mondialisé marqué par les échanges et les conflits.

### 1.1.1. *Paniers à balancier et papiers recyclés : des objets hybrides anciens*

Si l'on considère que les matières plastiques de synthèse sont des matières exogènes au Viêt Nam d'un point de vue spatial (la bakélite a été créée aux États-Unis), s'intéresser aux matières ordinaires avant leur production et leur diffusion sur le territoire vietnamien revient-il à rechercher des matières endogènes ? Autochtones ? L'étymologie du mot grec *autochtone* se réfère à « soi » et à la « terre » et l'autochtone peut être considéré comme celui qui est « né dans la maison » (Ceuppens & Geschiere, 2005 : 386). Les géologues parlent également de roches autochtones quand les minéraux se sont formés « sur place ». Comment définir l'autochtonie d'un objet ou d'un matériau d'usage courant, quand on sait que les humains transforment les ressources qu'ils extraient et font circuler les matières entre les territoires sur lesquels ils évoluent ? Le papyrus des scribes égyptiens est par exemple le fruit d'un processus singulier de transformation que l'on peut décrypter en analysant la « chaîne opératoire » selon laquelle les humains agissent sur la matière végétale (Leroi-Gourhan, 1965). L'homonymie entre la plante et le parchemin ne doit pas oblitérer ce travail de transformation<sup>256</sup>. De la même manière, les matières plastiques de synthèse peuvent être produites à partir de n'importe quels hydrocarbures extraits sur le globe, tant que la « chaîne opératoire » reste la même (*idem*). Le Viêt Nam, j'y reviendrai, dispose d'importantes ressources en hydrocarbures, notamment *off-shore*. Pourrait-on alors dire que des plastiques de synthèse issues d'hydrocarbures vietnamiens et/ou produites sur le territoire national sont des matières autochtones ? La réflexion sur l'autochtonie et le caractère « local » des choses n'est jamais éloignée des problématiques ethniques et identitaires. En effet, les revendications d'autochtonie reposent sur une lecture spécifique du passé et des dynamiques de peuplement des humains, mais également des non-humains, de sorte qu'il peut être périlleux de rechercher des « identités 'primordiales' antérieures à la colonisation » (Bayart *et al.*, 2001 : 180). Cela aurait pour effet d'enfermer le passé précolonial dans un ordre statique et invariant. Identifier le risque d'une « ethnicisation de l'autochtonie » (*idem*) doit nous aider à combattre l'idée qu'il y aurait des matières plus « vietnamiennes » que d'autres au sens d'une tradition culturelle *a priori* sans histoire.

---

<sup>256</sup> On peut noter ici que l'enjeu des « Appellations d'Origine Contrôlée » et des « Indications Géographiques Protégées » réside dans le fait de savoir si la matière/ressource et/ou la chaîne opératoire de transformation de celle-ci peuvent être associées à un territoire précis. Au-delà de la différenciation et de la normalisation des produits, ces processus de labellisation mettent en jeu des questions identitaires et régionales importantes.

Afin d'historiciser ces réflexions sur les choses, il me semble plus adéquat de parler de configurations matérielles contextualisées dans l'espace et dans le temps, et de décrire ainsi comment des objets et matériaux spécifiques deviennent saillants au sein d'un collectif situé d'humains et de non-humains (Latour, 1997). Dans ces configurations, certains « objets hybrides » se démarquent en effet, par « un ensemble de catégories matérielles, conceptuelles et symboliques qui les placent à l'intersection de plusieurs registres sociaux » (Coupaye, 2009 : 54). Au Viêt Nam, c'est à mon sens le cas du double panier à balancier, un objet-conteneur aux possibilités de chargement multiples, dont l'origine est ancienne et dont on retrouve la présence à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, sous le regard des colons français :

[Hanoï – 1884] : « De sept heures du matin à cinq heures du soir, les rues ne sont ainsi qu'un immense atelier et une immense boutique où les bourdonnements de la foule se mêlent aux bruits des métiers. L'animation est extraordinaire. Des marchands ambulants crient des gâteaux et des sucreries ; des coolies passent sans cesse, portant leur charge dans deux paniers pendus aux deux bouts d'un bâton de bambou posé sur leur épaule. Ils ressemblent exactement à une balance dont les paniers sont des plateaux et dont eux-mêmes sont le support. Le bambou plie et, pour en suivre l'ondulation, ils trottinent en se dandinant. Leurs files dansantes s'en vont en manière de chœur chorégraphique. » (Bourde, 2015 : 39)

Ancien camarade de classe d'Arthur Rimbaud, Paul Bourde a trente-deux ans quand il est envoyé comme reporter à Hanoï par *Le Temps*, journal proche du Quai d'Orsay et du parti colonial français, en 1883. À travers un récit raciste et colonialiste, il décrit la plus grande ville du Tonkin, province du Nord de l'Indochine colonisée par les Français depuis 1858 (Saïgon est occupée à partir de 1859) (La Patellière, 2015). Il y rencontre les marchandes assises sur leurs nattes, chiquant du bétel et vendant les produits de la campagne dans des étals couverts de paniers et de feuilles de bananiers. Il s'intéresse au *nước mắm*, la sauce fabriquée à partir de saumure de poisson et qui est stockée dans de grandes jarres. Il compare son odeur à celle de certains fromages français (Bourde, 2015). Le tableau est dressé et au milieu, trône le bâton de bambou et ses paniers à balancier tressés.

On retrouve cet objet emblématique et les agencements matériels en fibres végétales de l'économie rurale dans l'imagerie populaire produite au début et au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle au Viêt Nam. Les collections iconographiques de Henri Oger, administrateur colonial ayant documenté les techniques et la culture matérielle vietnamienne au début du XX<sup>ème</sup> siècle, et de l'ethnologue Maurice Durand, présentée pour la première fois par l'École Française d'Extrême Orient (EFEO) en 1960, en attestent (Durand, 2011 ; Papin, 2011). La seconde collection regroupe des « images produites et vendues à l'attention des gens ordinaires » qui

« nous renseigne[nt] sur la vie quotidienne, l'artisanat, les fêtes et les réjouissances, la culture matérielle, les croyances et pratiques religieuses... » (Papin, 2011 : 84). Cette « imagerie de la rue » (Papin, 2011 : 84) abondamment consommée par les vietnamiens des plus modestes aux plus aisés (les qualités des images et leur coût varient en conséquence) permet de présenter un point de vue *emic* – c'est-à-dire vietnamien – et populaire sur les configurations matérielles à l'époque de la colonisation française et jusqu'après la seconde guerre mondiale. Cette imagerie ancienne sur papiers de mûrier et de Daphné, à la fois standardisée et très variée, reposait sur une technique de reproduction d'image sur des « planches xylographiées » (*idem* : 85), un type d'estampage qui n'est plus pratiqué aujourd'hui (Le Failler, 2017). Les images étaient ensuite colorisées plus ou moins rapidement par les artistes. Elles pouvaient également être « peintes directement sur de vieux journaux et papiers ramassés dans la rue par des dames qui, après avoir rempli leurs paniers, en revendaient le contenu au poids dans les boutiques des artisans » (Papin, 2011 : 89).

### « Augmentons la production ! »



Fig. 5. Les travaux campagnards, sur une mercuriale des prix.  
EFEI, collection Durand, n° 3185.  
Édition 2011 d'Imagerie populaire vietnamienne : n° 1, p. 34.



Fig. 19. « Augmentons la production ! » - EFEI, collection Durand, n° 1886.  
Édition 2011 d'Imagerie populaire vietnamienne : n° 322, p. 265.

À gauche : une scène de campagne peinte sur un document listant le cours des matières premières des années 1937-1938 (une mercuriale des prix). On retrouve la technique de portage en balancier sur l'épaule, bien que les paniers soient remplacés par des fibres végétales et autres suspensions.

À droite : une représentation reprenant l'architecture de la précédente : division de l'image en « trois registres (la ferme en haut, les champs au milieu, le repos en bas) » et mobilisant « des éléments repris tels quels (la maison en haut à droite, le chemin qui serpente au milieu) » (Papin, 2011 : 98). On retrouve le panier à balancier en bonne place. Il s'agit ici d'une affiche de propagande d'après-guerre intitulée « Augmentons la production ! ». (Durand, 2011 ; Papin, 2011)

Autour du double panier à balancier en bambou, un « objet hybride » (Coupaye, 2009) représentatif des configurations matérielles, symboliques et sociales propres au mode vie rural vietnamien, on retrouve d'autres objets en fibres végétales : papier de Daphné et de mûrier, feuilles de bananiers, feuilles de bétel, nattes tressées etc. On voit également saillir d'autres matières et matériaux : des papiers industriels imprimés et recyclés, mais également des encres colorées issues de la chimie : en effet, les artistes de l'imagerie populaire ont adapté leur travail à l'air du temps « en ajoutant aux peintures végétales, dont l'usage se fit plus rare, la palette des crayon-feutre français et des peintures chimiques importées d'Allemagne » (Papin, 2011 : 86). Il convient alors de complexifier le tableau végétal précédent en tentant de retracer les premiers pas de la chimie de synthèse au Viêt Nam.

### *1.1.2. Du caoutchouc aux plastiques : extraction et substitution*

Avant l'arrivée des matières plastiques de synthèse, le Viêt Nam a été marqué par d'autres matériaux dont la plasticité intéressait les industries en pleine croissance du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles, au premier rang desquels on trouve le caoutchouc. Ce matériau issu du latex extrait des forêts d'hévéas du continent américain était connu bien avant que l'industrie ne s'y intéresse sérieusement et la gomme que les Mayas produisaient avait été rapportée en Europe au XVIII<sup>ème</sup> siècle après une expédition aux environs de l'Équateur (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001).

« le caoutchouc d'hévéa [...] entre dans l'industrie au XIX<sup>ème</sup> siècle quand l'Irlandais Macintosh l'utilise pour imperméabiliser les tissus à partir de 1823. Et il devient un matériau vraiment intéressant grâce à l'Américain Charles Goodyear (1800-1860), qui invente le procédé de vulcanisation : par addition de soufre et chauffage au-dessus du point de fusion, on obtient un caoutchouc élastique et résistant aux variations de température. » (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 : 249)

C'est le début progressif des pneumatiques, qui vont accompagner la croissance du secteur industriel des automobiles dans le second XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans un tel contexte, la production de latex par les grandes forêts d'hévéas en Amazonie devient un enjeu stratégique du développement industriel européen. Les Britanniques, dont l'empire colonial aux Amériques est fortement réduit, décident d'acclimater les hévéas en Malaisie et à Ceylan. C'est ainsi que le Sud-Est Asiatique devient une terre de culture intensive d'hévéas et « [d]ès 1914, la production de caoutchouc cultivé l'emporte sur le caoutchouc sylvestre récolté en Amazonie » (*idem* : 250). En 1937, 1 028 plantations d'hévéas sont immatriculées par le Bureau du caoutchouc de l'Indochine : on dénombre une seule plantation au Tonkin, l'actuel Nord Viêt Nam (le delta du Fleuve Rouge étant bordé au Nord par les montagnes partagées avec la

Chine) ; 16 sociétés d'extraction en Annam, la bande côtière qui constitue l'essentiel du territoire vietnamien actuel ; 76 au Cambodge ; 3 au Laos et pas moins de 932 plantations en Cochinchine, l'extrême Sud du Viêt Nam actuel, qui correspond au delta du Mékong<sup>257</sup>. Si d'actives recherches sont menées entre les deux guerres mondiales pour synthétiser le caoutchouc, notamment aux États-Unis et en Allemagne, l'occupation des régions du Sud-Est Asiatique par les japonais en 1942 accélère ce processus de substitution du caoutchouc naturel, tant l'extraction et l'acheminement du latex se compliquent.

Si certaines filières de transformation artisanale et industrielle se développent localement<sup>258</sup>, l'Indochine française fonctionne majoritairement sur le mode de l'économie d'extraction et la colonie produit les matières premières qui seront exploitées et transformées dans la métropole industrialisée. Au début du XXème siècle, l'industrie chimique indochinoise est particulièrement balbutiante et toujours liée au pouvoir colonial. Si l'entrepreneur C. L. Achard fonde une société pour gérer une fabrique de produits chimiques dans la région de Haïphong en 1916, en 1919, il est contraint de déposer le bilan. Cette société est ensuite rachetée et devient la Société Industrielle de Chimie d'Extrême Orient (SICEO), qui fonctionne pendant les années 1920 et est finalement dissoute le 31 mai 1931<sup>259</sup>. Elle n'aura pas le temps de commencer à synthétiser des nouveaux matériaux comme les plastiques qui reconfigurent déjà les économies américaines et européennes de l'entre deux guerres. Ses actionnaires dressent un bilan mitigé de cette tentative d'industrialisation du Tonkin par la chimie et soulèvent les enjeux économiques et géostratégiques de l'époque :

[...] les Chinois, qui ont le sens inné de l'association<sup>260</sup>, ont déjà étudié et créé de nombreuses industries chez eux et [ils] continueront dans cette voie, dès qu'ils en auront fini avec le Japon, avec comme objectif la fabrication de tout ce qu'ils consomment ou qu'ils utilisent et qu'ils sont obligés d'importer, ne les fabriquant pas chez eux. Ainsi ont-ils acquis tout le matériel de l'ancienne société des produits chimiques de Haïphong, qu'ils ont transporté dans la région de Tientsin, où ils ont créé une usine de soude caustique, acide chlorhydrique et dérivés : savonnerie, papeterie, cellulose, etc. [...] Dans l'étude des questions industrielles pouvant intéresser l'avenir de l'Indochine, il faudra donc envisager, bon gré mal gré et à peu

---

<sup>257</sup> *Bulletin du Syndicat des planteurs de caoutchouc de l'Indochine*, 29 décembre 1937 – consulté sur : [www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

<sup>258</sup> On recense des filières productives – papeterie, imprimerie, métallerie, filatures, gomme-laque etc. – sur le site internet suivant : [www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr) – Il faut ajouter l'existence anciennes des « villages de métiers » vietnamiens (Papin, 2001 ; Fanchette & Stedman 2009) – voir *plasti-cité* n°4.

<sup>259</sup> *Le Journal des finances*, 8 juillet 1932 – consulté sur : [www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

<sup>260</sup> On peut reconnaître, dans cette expression ethnocentrique, une variation des clichés racistes et colonialistes sur le « peuple chinois », qui est avant tout considéré comme une masse et un collectif, dans lequel l'individu est noyé et la complexité sociale niée. La sinophobie s'exprime également en Asie, notamment dans les pays limitrophes de la Chine tels que la Mongolie (Billé, 2013), ainsi qu'au Viêt Nam.

près uniquement, la consommation locale ; donc l'écoulement exclusif à l'intérieur des produits fabriqués.  
(Les Annales Coloniales, 23 mai 1938)<sup>261</sup>

Si la production de matériaux de synthèse est dépendante de la présence d'une industrie chimique, la fermeture de la SICCO et son rachat par les Chinois a mis un coup d'arrêt à cette hypothèse de développement sur le territoire indochinois. Il faut ajouter que la production locale de latex a pu satisfaire de nombreux usages et retarder la nécessité de recourir à des matériaux de substitution. En effet, le caoutchouc naturel n'a pas été supplanté par le caoutchouc synthétique et il est resté, jusqu'après la guerre, « maître du marché » avec 75% de la consommation totale en 1950 (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 : 253).

Sur d'autres territoires, en revanche, les matières de synthèses issues de l'extraction des hydrocarbures se sont révélées rentables et faciles à produire. C'est le cas des États-Unis, où au début du XX<sup>ème</sup> siècle, « [o]n creusait à peine, le pétrole giclait » (Servigne & Stevens, 2015 : 52). Les matériaux de synthèse issus de la polymérisation des hydrocarbures (pétrole, charbon et dans une moindre mesure, le gaz naturel) sont alors devenus compétitifs. Parce que « [l]es plastiques [...] sont l'exemple du triomphe d'un produit de substitution » (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 : 254), on a vu proliférer des ersatz de matières naturelles dans différents secteurs industriels. Il en va ainsi des textiles synthétiques, qui ont fait leur apparition au début du XX<sup>ème</sup> siècle, notamment sous l'action de l'entreprise de chimie et de matières synthétiques américaine DuPont, dont le slogan est « *The miracles of science* »<sup>262</sup>. DuPont présente le nylon en 1936 et les publicités de l'époque montrent une dame accompagnée du slogan « habillée par la chimie, de la tête aux pieds » afin de susciter le désir des femmes américaines, intriguées par « les bas que l'on fabrique avec le charbon » (Boote & Pretting, 2010 : 37).

« Le raffinage du pétrole brut coûte moins que l'exploitation de champs de coton ou l'élevage de troupeaux de moutons. C'est ainsi que les bas en nylon et les chemises en polyester sont bientôt suivis, au cours des décennies suivantes, de pull-overs en polyacrylique, de vêtements en lurex et de sous-vêtements en microfibres. » (Boote & Pretting, 2010 : 50)

La notion d'*ersatz*, un produit de substitution, mérite une attention particulière. Il s'agit d'un terme allemand apparu dans la langue française durant la première guerre mondiale<sup>263</sup>. Cette notion permet de mesurer d'une part, l'importance de l'économie de guerre dans le développement de la chimie de substitution face aux pénuries multiples et, d'autre part, de

---

<sup>261</sup> Extrait des *Annales coloniales* recueilli sur : [www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

<sup>262</sup> « Les miracles de la science. »

<sup>263</sup> Il est mentionné dans un dictionnaire de termes militaires dès 1916 (CNRTL).

relever le rôle de la pétrochimie allemande dans le développement des matières synthétiques (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001). C'est par exemple la société allemande IG Farben qui a, la première, développé un caoutchouc synthétique dénommé Buna dans les années 1930, en instaurant un effort de guerre permanent pour combler le déficit du pays en latex<sup>264</sup>. Au sortir de la seconde guerre mondiale, les industries pétrochimiques alliées aux pouvoirs politiques des anciens pays belligérants, se retrouvent alors en surproduction (*idem*). Il s'agit alors d'écouler les excès industriels en temps de paix. C'est l'avènement de la société de consommation de masse.

### 1.1.3. *Le panier en plastique rouge : conflits et échanges mondialisés*

Si nous disposons de sources multiples pour analyser les configurations matérielles de la société de consommation d'après-guerre dans les pays industrialisés, il n'est pas aussi évident de retracer le processus de contextualisation des matières plastiques dans la vie ordinaire des vietnamiens à la même époque. En réalisant des recherches documentaires, notamment photographiques, j'ai tenté de recouper (sans me prétendre historienne) certaines sources disponibles afin de rendre visible des objets du quotidien au Viêt Nam durant la période qualifiée en français de « Trente Glorieuses ». Comme je l'expliquais en introduction, si ce qualificatif est déjà critiquable en ce qui concerne la France et l'Europe (Pawin, 2013), il est d'autant plus inadapté dans le contexte vietnamien, qui est marqué par une succession de guerres meurtrières. convoité par des puissances impérialistes européennes, asiatiques et américaines, la quête d'indépendance du Viêt Nam a été marquée par la violence. Certaines guerres, notamment la guerre américaine, ont engendré une production accrue d'images. Ce conflit violent a largement été interprété, discuté, critiqué et réapproprié par la « culture pop » anglo-saxonne<sup>265</sup>, après avoir alimenté les télévisions des foyers américains en images « documentaires », entre décryptage, information et propagande militaire (Cazemajou & Lacroix, 1991). Si pour Benjamin Stora, l'avalanche des images de la guerre du Viêt Nam sur les canaux de diffusion américains et européens a participé à une « déréalisation » du conflit et à la confusion entre l'avant et l'après-guerre – multiplication des vues aériennes, brouillage des pistes entre documentaire et fiction etc. – (Stora, 1996), mes propres recherches m'ont en revanche permis d'alimenter la compréhension des agencements matériels vietnamiens de l'époque.

---

<sup>264</sup> L'Allemagne n'a plus de colonies depuis la fin de la première guerre mondiale. Sans plantations d'hévéas tropicaux, le pays est contraint de se procurer du caoutchouc naturel par le commerce international.

<sup>265</sup> La contre-culture hippie et pacifiste née aux États-Unis et en Grande-Bretagne dans les années 1960 dans les milieux étudiants a été marquée par une production culturelle importante sur le thème de la « guerre du Viêt Nam » (on pense par exemple à la comédie musicale *Hair*, créée en 1968 et aux nombreux autres œuvres qui ont suivi).



Au-delà de la controverse brûlante sur l'engagement américain au Viêt Nam, ce sont les personnes engagées dans le conflit qui ont pu, du fait de la démocratisation de la photographie, produire les images qui m'ont permis de documenter la vie quotidienne en temps de guerre<sup>266</sup>. Alors que la province centrale de Bình Định, où je me rends régulièrement, fait l'objet de peu de recherches en sciences sociales – contrairement aux bassins de population du delta du fleuve Rouge et du Mékong avec Hanoï et Hô-Chi-Minh-Ville – j'ai pu retrouver d'anciennes photographies montrant cette région durant les années 1960. Le chef-lieu de la province, le port de Quy Nhon, était en effet une base militaire importante pour les États-Unis engagés dans la guerre. Durant le conflit, la ville et sa région ont donc été parcourues par les forces américaines et leurs alliés, que ce soit par des troupes ou bien par des civils. Je pense en particulier à un corps de médecins néo-zélandais qui a tenu un centre de soin à Quy Nhon durant toute la guerre, créant ainsi des liens de coopération médicale avec les établissements vietnamiens, qui persistent encore aujourd'hui<sup>267</sup>. Outre les photographes professionnels et les journalistes qui ont documenté le conflit, d'autres individus détenteurs d'appareils photographiques, des objets rares et chers pour les vietnamiens, ont donc fabriqué des images de l'époque<sup>268</sup>. Voici une de ces photographies :

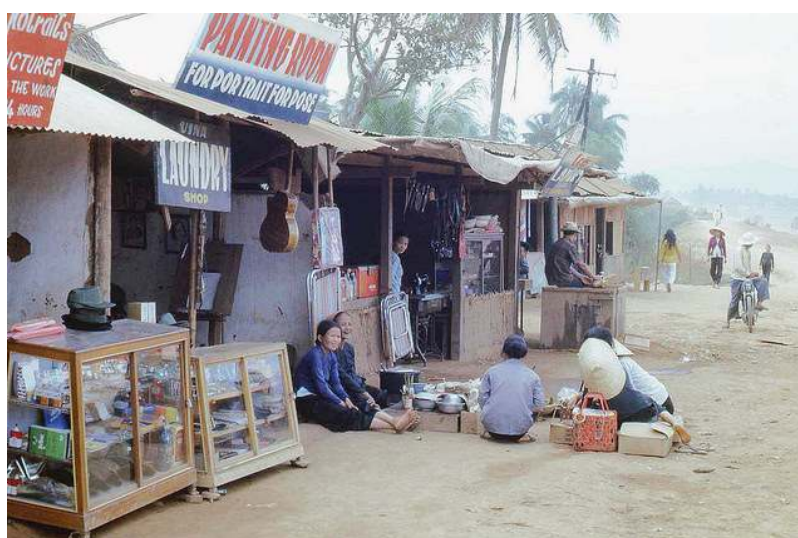
---

<sup>266</sup> Ces images sont issues de recherches sur internet, notamment via les sites des associations d'anciens combattants, mais également via des albums tenus par des individus ou des collectifs sur des plateformes telles que flickr.com. J'ai tenté de prendre contact avec certains des auteurs de ces photographies, sans résultat à ce jour.

<sup>267</sup> J'ai rencontré certains des néo-zélandais actuellement impliqués dans cette coopération médicale et tenté de prendre contact, par leur entremise, avec les personnes présentes pendant la guerre. Sans succès pour l'instant.

<sup>268</sup> Dans le film *À nos ancêtres*, qui constitue la *plasti-cité* n°6 de ce manuscrit, je montre une petite sélection d'images de Quy Nhon et de sa région durant le milieu du XXème siècle. Ces photographies me permettent de donner une profondeur historique à la réflexion sur le développement de la ville, que les extraits d'entretiens de la bande sonore suscitent.

## Lessive américaine et panier en plastique rouge



Cette photographie a été prise dans la région centrale de Binh Định entre 1967 et 1968 par Tom Ebrite, membre du 19<sup>ème</sup> bataillon d'ingénieurs de combat américain.

Vers le centre de la photographie, un panier en plastique rouge attire l'œil. Près d'un groupe de femmes en tenues de paysannes, il remplace les habituels paniers en fibres végétales vietnamiens. D'où vient-il ? Les autres éléments de la photographie peuvent nous aider à retracer son histoire. L'image nous permet en effet de comprendre que le petit commerce local s'est adapté à l'extraversion, aux mouvements de populations et aux circulations matérielles provoquées par la guerre. Dans la région, les étrangers, les soldats américains et autres résidents temporaires du pays sont des acheteurs potentiels, ce qui implique de leur proposer les objets et les services correspondant à leurs besoins et à les présenter dans leur langue : il y a la lessive (*laundry*) et la réalisation de portraits (*for portrait for pose*). Dans les vitrines des échoppes, on trouve également des blocs notes, des enveloppes en papier à liseré bleu blanc et rouge, des stylos<sup>269</sup> et des cartouches d'encre, ainsi que des bidons d'essence pour recharger les briquets *Zippo*. Une guitare – instrument occidental – est suspendue à côté de sièges transatlantiques à armature métal et tissu rayé. En effet, outre la figure symbolique de *Mickey Mouse*, titre de la chanson des soldats du film *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick sorti en 1987, les troupes de l'armée américaine engagées au Viêt Nam ont apporté dans leurs bagages des objets matériels iconiques de la société de consommation de l'époque comme les chewing-gums<sup>270</sup>, les barres

<sup>269</sup> Le stylo BiC Cristal a été créé en 1950 à partir de matières plastiques et d'encres synthétiques : son faible coût lui a permis de voyager à travers le monde dès les années 1950.

<sup>270</sup> Dès la seconde guerre mondiale, la ration journalière des G.I. comprenait un chewing-gum. C'est d'ailleurs un ancien G.I. débarqué en Normandie en 1944 qui fonda la première société de production de chewing-gum française : *Hollywood*. Avant d'être fabriqués à partir d'un élastomère synthétique de qualité alimentaire, les chewing-gums étaient issus de la pâte de *chicle*, une invention mexicaine fabriquée à partir de sève végétale du Yucatan (Redclift, 2004) : un autre exemple de substitution par les plastiques de synthèse.

chocolatées énergétiques et les cigarettes industrielles – autant d’objets constituant la panoplie du G.I.<sup>271</sup>

Il faut revenir sur le modèle économique américain et l’évolution de l’engagement des États-Unis au Viêt Nam pour comprendre les effets de la guerre sur les configurations matérielles vietnamiennes pendant le conflit. Après la seconde guerre mondiale et la guerre de Corée, « [l]a preuve semblait avoir été donnée, que les guerres stimulent l’économie et sont bénéfiques au capitalisme » (Ullmo, 1991). Par ailleurs l’intégration au commerce international n’est pas nécessairement ralentie en temps de guerre, mais plutôt reconfigurée selon des logiques de réquisition de cargos et d’équipages, de création de nouvelles chaînes logistiques contournant les zones de conflit et permettant l’approvisionnement via des ports secondaires. Ainsi, « [l]’alternance des périodes de crise économique ou de croissance, de guerre ou de paix n’a jamais empêché les transports maritimes de fonctionner » (Marcadon, 1984 : 292). Le Viêt Nam a donc continué à être intégré dans les échanges internationaux durant les guerres successives, nouant parfois des relations avec d’autres puissances, comme le Japon, qui était déjà « le fournisseur le mieux placé pour répondre aux énormes besoins des troupes américaines » engagées dans la guerre de Corée durant les années 1950 (Berstein & Milza, 1996 : 133). Par ailleurs, la présence américaine sur le sol vietnamien, en particulier au Sud, a près de deux décennies. À la suite de la guerre d’Indochine contre les français et avant l’escalade du conflit américain, les liens entre les États-Unis et Saïgon étaient très forts. Outre des conseillers militaires épaulant l’armée du Sud Viêt Nam, les États-Unis ont octroyé une aide militaire et économique au gouvernement de Ngô Đình Diệm de 230 millions de dollars annuels entre 1956 et 1960 (Marx, 1991 ; Ullmo, 1991). C’est sous la présidence de John Fitzgerald Kennedy que la présence physique des américains s’est accentuée :

« On sait les étapes de l’escalade américaine au Vietnam : 25 000 Américains (dont 20 000 ‘conseillers’) au Vietnam en 1962 ; 75 000 au début de 1965 et près de 200 000 à la fin de 1965. En septembre 1966, lorsque le Général de Gaulle lança son fameux discours de Phnom Penh, objurguant les Américains de se retirer du Vietnam, les effectifs américains étaient passés à 400 000 hommes. L’année suivante, ils étaient 500 000, le sommet étant atteint en décembre 1968 (540 000), le retrait progressif commençant en juin 1969 avec le départ de 28 000 hommes. La ‘vietnamisation’ de la guerre devait très vite ramener les effectifs à 330 000 hommes à la fin de 1970 et à 140 000 hommes à la mi-juillet 1972. Le dernier

---

<sup>271</sup> G.I. fait référence à « *Galvanized Iron* », c’est-à-dire « fer galvanisé », une mention qui était incrustée dans les gamelles et autres objets métalliques de l’armée américaine au début du XXème siècle. Le lien entre l’industrialisation, la production massive de nouveaux matériaux et la logistique militaire est à nouveau tissé.

Américain quitta le Vietnam le 27 janvier 1973. Trois millions d'Américains avaient ainsi été amenés à prendre part au conflit vietnamien. » (Ullmo, 1991: 175)

Marc Levinson montre également, dans son ouvrage sur la « conteneurisation » de l'économie mondiale intitulé *The Box*, que la guerre du Viêt Nam a été un temps fort du développement de ce nouveau modèle d'approvisionnement, à un moment où la logistique de guerre posait des problèmes au gouvernement américain. Alors que les bateaux déchargeaient difficilement leurs chargements dans les ports mal aménagés de la côte vietnamienne, l'entrepreneur américain et inventeur du container Malcom McLean s'est lancé dans un lobbying intensif auprès du Pentagone qui entraîna la construction de la plateforme logistique de Cam Ranh Bay, près de l'actuel port de Nha Trang (Levinson, 2006). S'il est difficile d'affirmer que le panier en plastique rouge qui a reconfiguré les usages quotidiens des paysannes vietnamiennes a suivi les trois millions de soldats américains dans un conteneur américain, il est indéniable que la guerre a transformé les configurations matérielles ordinaires du Viêt Nam. Pour compléter la réflexion sur les circuits matériels des plastiques de synthèse à cette époque, il convient de prendre en compte d'autres éléments du contexte géopolitique et économique. Dans le voisinage immédiat du Viêt Nam, la Chine a commencé à développer son industrie plasturgique dès les années 1950 (Rosato, 2005). Fondée sur une économie encore essentiellement rurale, la République Populaire déclarée en 1949 avait-elle une industrie du plastique suffisamment productive pour fabriquer les paniers nécessaires à ses propres paysans et également ceux du Viêt Nam ? Le rouge des plastiques vietnamiens fait-il référence à l'idéologie communiste ? Au bloc de l'Est, dont le pays a intégré l'union économique, le COMECON<sup>272</sup>, en 1978 seulement ? Restée sans réponse sur la traçabilité exacte du panier en plastique rouge – un témoin de l'intégration du Viêt Nam dans les échanges internationaux – je propose de nous intéresser maintenant aux objets hybrides contemporains.

## 1.2. Hybridations contemporaines

Dans les développements précédents, j'ai tenté de montrer *comment le passé* matériel, social, économique et politique *pèse sur le présent* des configurations matérielles et techniques – pour reprendre les mots de Gérard Noiriel dans sa proposition de définition de la socio-histoire (Noiriel, 2006). Il s'agissait d'historiciser le système socio-technique des plastiques de synthèse du Viêt Nam contemporain, afin de réfléchir à l'idée d'un *emballage plastique*. Cette démarche se distingue de l'écriture d'un récit historique diffusionniste univoque, qui sous-

---

<sup>272</sup> Le COMECON, Conseil d'assistance économique mutuelle, a été créé par l'URSS de Staline en 1949 pour concurrencer le Plan Marshall, mis en place par les États-Unis pour reconstruire l'Europe de l'Est en 1947 (Huwart & Verdier, 2012).

entendrait, par exemple, l'existence d'un processus d'américanisation du monde par les objets et les matières, à l'image du récit habituel sur la mondialisation des blue-jeans que critique Daniel Miller (Miller, 2009). En effet, même dans le cas d'objets symboliques et identitaires fortement marqués comme le blue-jean, les choses et les matières « existent comme des formes culturelles bien distinctes au sein de chaque situation ethnographique locale, formes dont la spécificité et les différences ne peuvent pas toujours être clarifiées par une histoire commune » (*idem* : 249). Outre leur capacité à se substituer à des matériaux existants, les polymères de synthèse ont par ailleurs la qualité d'être *plastiques*, ce qui en fait des matériaux particulièrement adaptables et transformables selon les contextes : des hybridations locales.

### 1.2.1. Un confort moderne ?

Comme j'ai pu l'évoquer précédemment, les paniers et autres corbeilles sont des objets anciens de la vie ordinaire vietnamienne. Fabriqués en fibres végétales de diverses sortes – fibres de palmiers, de coco, de bambous ou encore en joncs –, ces paniers accompagnent de longue date les activités, notamment rurales – la pêche (paniers destinés à capturer des poissons), le transport de charges de toutes sortes (doubles paniers à balancier), la gestion des animaux d'élevage (paniers renversés pour enfermer les poules, paniers longs pour le transport des cochons) ; marchandes – l'acheminement, le stockage et la présentation de marchandises diverses ; ou encore domestiques – plateaux de tri des grains et autres tamis, paniers de cuisson, paniers de commissions etc. Certains de ces différents contenants ont été remplacés, dans les usages quotidiens, par d'autres objets fait de matières non végétales. À ma connaissance, la vannerie artisanale vietnamienne n'a pas témoigné d'un métissage entre fibres synthétiques et fibres végétales comme la vannerie saharienne, où les fibres plastiques sont venues égayer les motifs de couleurs vives (Benfoughal, 2013). Dans les usages quotidiens, on assiste plutôt à une substitution : si les paniers de transport des animaux peuvent être fabriqués en fil de métal afin d'améliorer leur solidité, on retrouve beaucoup de paniers en plastique dans les maisons :

## Paniers, corbeilles et bassines : l'intimité avec le plastique



Ces photographies ont été prises à l'arrière de deux maisons de plain-pied (cf. Plasti-cité n°2, partie 1). À gauche, c'est le coin vaisselle sur lequel débouche la cuisine. On s'y lave aussi les dents (petit panier jaune suspendu). Au centre, c'est la cuisine, où sont stockés la vaisselle propre (panier au sol) et les aliments (couvercle sur la table). À droite, c'est l'arrière de la maison où on stocke les ordures prêtes à être jetées, les sacs plastiques et les paniers pour le marché. – Binh Định – 2014

Le succès des paniers, corbeilles et autres bassines en plastique dans les maisons est lié à deux critères économiques fondamentaux sur le marché des objets : le prix et l'utilité. Pratiques et bon marchés, ces objets en plastique sont également plus durables que leurs homologues en fibres végétales : ils ne pourrissent pas lorsqu'ils sont exposés à l'eau, une ressource très abondante au Viêt Nam, qui est parfois qualifié par les vietnamiens de « pays de l'eau »<sup>273</sup>. C'est en effet leur durabilité et leur solidité qui ont fait des matières plastiques de synthèse les succès commerciaux que l'on sait dans l'entre-deux guerres des pays industrialisés :

« [l]es matières traditionnelles [...], au bout du compte, présentaient beaucoup d'inconvénients. Le bois gonfle s'il est mouillé, et sa couleur change bien vite. La porcelaine est chère et fragile, l'acier pèse lourd et rouille facilement. Le plastique au contraire supporte même un lavage à l'eau bouillante, il est léger, solide et joli. Et s'il devait casser, qui s'en soucie ? La nouvelle matière coûte si peu que sa perte ne trouble personne. On se contentera d'acheter une nouvelle tasse ou une nouvelle assiette, voire un autre service complet, avec un design différent ! » (Boote & Pretting, 2010: 26)

Il faut en effet ajouter que le plastique possède une dimension esthétique non négligeable, notamment pour les milieux modestes : il est coloré et sa présence égaye les intérieurs<sup>274</sup>. Qu'il s'agisse d'objets très simples ou très élaborés, le plastique est associé au design et les formes

<sup>273</sup> Le terme *nước* veut d'ailleurs dire à la fois « eau » et « pays » ou « nation ».

<sup>274</sup> Je reviendrai sur la question de la couleur des matières au sujet des sacs plastiques dans les marchés (2.1.).

multiples qu'il peut prendre permettent de matérialiser un air du temps toujours « moderne ». La distinction entre tradition et modernité constitue cependant une dichotomie largement déconstruite par les sciences sociales. Selon Bruno Latour, la distinction entre prémodernes et modernes relève d'un « Grand Partage » au même titre que celui que les anthropologues remettent sans cesse en cause, c'est-à-dire celui entre « Nous » et « Eux » (Latour, 1997)<sup>275</sup>. Il considère alors que « nous n'avons jamais été modernes » (*idem*) et l'on pourrait étendre cette phrase accrocheuse à l'idée que *nous n'avons jamais été traditionnels*. Cependant, ces catégories peuvent avoir un sens pour les acteurs et c'est ce dont je souhaiterais discuter à l'aune d'une situation qui s'est déroulée dans une pagode de la province de Bình Định le premier jour de l'année lunaire 2014 :

*La nonne en chef reçoit les visiteurs et leur distribue des petites enveloppes rouges remplies de billets fraîchement imprimés de 1000 VND. Elle a un carton rempli de ces petites enveloppes en plastique. J'ai moi aussi le droit à mon enveloppe. Des visiteurs [... font également] des dons à la pagode : un espace où tout le monde se retrouve et profite des fleurs, des repas, du repos spirituel. Mes tantes<sup>276</sup> [...] discutent longuement avec la religieuse. Bà Bón et Cô Ba me font goûter les gâteaux “truyền thống” – traditionnels. Bà Bón pointe du doigt les anciens gâteaux du Tết et les sachets de crackers industriels disposés sur l'assiette : « ça c'est traditionnel, ça c'est traditionnel, ça ce n'est pas traditionnel ! » [Carnet de terrain du 31.01.2014]*

Après la dégustation de gâteaux du nouvel an à la pagode avec Bà Bón et Cô Ba, j'ai eu l'occasion de retrouver le terme *truyền thống* (traditionnel) en partageant d'autres gâteaux de fête avec des amies de la ville de Quy Nhơn. Ces gâteaux m'avaient été donnés par la mère d'une ancienne interprète à qui j'étais venue rendre visite dans la province de Quảng Ngãi. De retour « à la ville », mes amies vietnamiennes avaient été étonnées que je sois en possession de ce type de gâteaux. L'une d'entre elles m'avait dit : « Ce sont des gâteaux très traditionnels. Les gens des villes en voient très rarement. Ils mangent des gâteaux industriels. »<sup>277</sup> Le mot *truyền thống* est composé de deux morphèmes. Le premier, *truyền*, fait référence à la transmission et à l'acte de transmettre. Le second, *thống*, est lié à l'idée de système où d'ordre : *hệ thống*. On retrouve dans le mot et ses usages les composantes habituellement contenues dans la notion de tradition : 1) une persistance du passé dans le présent ; 2) un filtrage du passé permettant de constituer « un dépôt culturel sélectionné » lié à « un message important,

<sup>275</sup> D'autres oppositions font également l'objet du « Grand Partage » qu'il entend déconstruire : Naturel/Social (ou Culturel), Politique/Technique ou encore Global/ Local (Latour, 1997). J'ai évoqué ces questions en introduction et dans les premières *plasti-cités* du manuscrit.

<sup>276</sup> J'ai eu l'occasion de parler de « mes tantes » dans la *plasti-cité* n°2. Il s'agit d'un groupe de femmes avec qui je passe du temps lorsque je me rends dans une petite ville de la province. Elles ont entre 50 et 65 ans environ.

<sup>277</sup> Conversation du 06.02.2014

culturellement significatif » ; 3) « un certain mode de transmission » lié à l'oralité, au passage des générations ou à la rareté (Lenclud, 1987 : 113). En effet les gâteaux qualifiés de « traditionnels » sont rares, transmis dans certains lieux donnés – pagodes – et à certains moments donnés – période du nouvel an. Pourtant, leurs qualités intrinsèques peuvent être très variables. Ce qui reliait ceux que j'ai eu l'occasion de manger était à mon sens leur caractère artisanal et associé à une production de petites quantités dans des régions spécifiques. En contrepoint, on trouvait toujours les gâteaux industriels emballés dans des sachets en plastique colorés ou métallisés. On voit donc à quel point cette qualification de « traditionnel » relève plus d'« un 'point de vue' que les hommes du présent développent sur ce qui les a précédés, une interprétation du passé conduite en fonction de critères rigoureusement contemporains » (Lenclud, 1987 : 118).

Cette idée de la tradition comme point de vue sur le passé s'est illustrée dans une autre situation de festivités du nouvel an où j'ai accompagné la fille d'une de « mes tantes », qui avait alors environ 20 ans, lors d'une journée organisée par son « groupe Facebook ». Ce groupe reliait des étudiants du district partis à l'université à Đà Nẵng et de retour pour les fêtes. Le principe de la journée était de sillonner la campagne à la rencontre de chaque membre du groupe, afin de constituer progressivement une grande caravane de scooters :

*En allant chez un des étudiants, un dessinateur amateur qui avait reproduit le portrait de l'Oncle Hô à côté de l'affiche du Titanic, Ngọc a pointé du doigt des maisons en bois inhabitées et quasiment en ruine avec une grimace : « ça ce sont des maisons traditionnelles vietnamiennes ». Traditionnel rimait alors surtout avec pauvre et délabré, car durant notre périple, nous avons visité diverses maisons, certaines tout aussi traditionnelles mais belles et bien entretenues. [Carnet de terrain du 4.03.2014]*

Durant la journée de promenade dans la campagne, nous avons en effet eu l'occasion de passer un peu de temps dans des maisons très différentes, toutes très bien entretenues. Nous avons par exemple déjeuné au sol dans la ferme d'un des étudiants, une maison ancienne, modeste mais vaste, dans laquelle la pièce consacrée à l'autel des ancêtres était particulièrement grande et décorée. J'aurais pu qualifier cette maison de traditionnelle, mais la jeune femme que j'ai accompagnée dans ce périple a plutôt choisi de me montrer des masures en ruine pour décrire la maison traditionnelle typique du Viêt Nam. Elle avait ajouté qu'elle préférerait assurément vivre dans une maison « moderne » : *hiện đại*. Ce terme, que l'on peut traduire également par « contemporain », est directement associé à l'idée d'un présent permanent car il contient le morphème *hiện*, qui veut dire « actuel » ou « présent ». Il contient également une dimension normative, car *đại* seul peut vouloir dire « super » ou « grand ». On voit ainsi l'ambivalence



des termes traditionnel et moderne, qui, en français comme en vietnamien, impliquent la subjectivité des acteurs sur le passé, le présent, ainsi que différentes projections plus ou moins modernistes et optimistes sur le futur. Dans les objets de consommation courante marqués par la présence des plastiques de synthèse, ces opérations de qualification des choses peuvent entrer en jeu, bien que les matières cohabitent et soient régulièrement réagencées et hybridées par les humains.

### 1.2.1. Agencements plastiques et hybridations

Au-delà du remplacement des fibres végétales par les matières de synthèse dans les paniers de la vie quotidienne des vietnamiens, les plastiques sont présents dans un grand nombre de situations, notamment liées à l'alimentation. C'est sous la forme d'une multitude d'emballages que l'on retrouve ces matières synthétiques : sachets, bouteilles, enveloppes etc. Si les plastiques peuvent faire référence, au premier abord à des matières exogènes ou liées à la mondialisation, on les retrouve dans des agencements spécifiques propres à la vie ordinaire vietnamienne<sup>278</sup>. Ils s'intègrent donc dans un ordre des choses contextualisé, autant du fait de leur plasticité matérielle que de leur plasticité symbolique, à travers une répétition des pratiques ordinaires :

« la position 'correcte' des choses dans l'espace repose sur leur statut en tant qu'assemblage durable autour desquels les actions et les parcours habituels sont pratiqués de manière répétitive, comme des piliers de la réalisation d'une routine quotidienne. En ce sens, cette position cohérente consolide un sentiment d'être en place et offre la preuve que les modes de vivre et d'habiter l'espace sont partagés. Ainsi, les objets situés dans un réseau de significations et de pratiques normatives (re)produisent et soutiennent les valeurs culturelles dominantes. (Edensor, 2005 : 312)

Du fait de la répétition des usages liés à ces objets et matériaux synthétiques, il me semble en effet intéressant de considérer que les plastiques font partie d'un ordre matériel et symbolique vietnamien. C'est ce que montre notamment la pratique des offrandes au cimetière, comme dans la petite vignette présentée ci-dessous, ou sur les autels des monuments touristiques, comme sur la photographie suivante.

*Nous arrivons devant la tombe du défunt mari. Cô Ba dispose les pots de fleurs de chaque côté de la tombe et installe les assiettes en plastique remplies de crackers et de gelée sucrée ainsi que les canettes de « Bia Saigon » [bière] sur l'autel. [...] Elle allume des bâtons d'encens et fait le culte. Les parents du défunt, que nous avons vus chez eux la veille, nous rejoignent avec*

---

<sup>278</sup> Dans d'autres contextes comme au Sénégal, l'intervention des emballages en matières plastiques de synthèses produisent des modes de consommations singuliers, comme c'est le cas pour l'eau à boire en sachet (Valentin, 2010).

leurs deux autres filles. Ils vont sur une autre tombe d'une personne décédée à 94 ans en 2006. On brûle de faux billets et des papiers colorés. [Carnet de terrain du 31.01.2014]

### Offrandes sur l'autel



Cet autel est situé en haut d'une colline où a été construit, dans les années 2010, un monument célébrant un héros national vietnamien. Les gérants du lieu et certains visiteurs alimentent régulièrement l'autel en offrandes : gâteaux industriels, crackers, bouteilles de thé vert glacé, canettes de bières, bonbons colorés et gelées sucrées emballés sous plastique. Les corbeilles sont également remplies de fruits en plastiques. - Binh Đĩnh - 2014

Sur les autels des ancêtres des maisons comme dans les cimetières ou les monuments publics, les emballages plastiques industriels foisonnent. Ils contiennent la nourriture que l'on donne aux morts avant de l'octroyer aux vivants. En effet, les offrandes faites durant les rituels seront ensuite mangées, notamment dans les maisons, où ce qui orne l'autel des ancêtres nourrira la famille ou les invités lors des festivités :

*La sœur de Cô Loan nous a montré l'autel des ancêtres au premier étage (pas d'autres meubles ni lits, c'est l'étage des ancêtres uniquement). Elle y a allumé des bâtons d'encens et en a extrait une imposante pastèque gravée de symboles spirituels pour que nous la mangions. [...] Nous sommes descendues avec la pastèque. La sœur de Cô Loan est allée à la cuisine avec Ngoc pendant que les trois hommes déjà rougis par l'alcool se sont installés par terre, ouvrant de nouvelles cannettes et commençant la discussion. Elles sont revenues avec la pastèque découpée et des tranches d'oreilles de porc sorties de leurs papillotes en feuilles de bananier. [Carnet du 4.03.2014]*

Si les offrandes sur l'autel des ancêtres peuvent avoir une fonction ornementale, comme la pastèque sculptée, la nourriture périssable doit être mangée dans un délai relativement court. En dehors des cérémonies spécifiques où la nourriture cuisinée à l'aube est offerte aux ancêtres

le matin puis mangée par les convives le midi<sup>279</sup>, ce qui est disposé sur les autels peut y rester relativement longtemps. Dans un tel contexte, les gâteaux et les bonbons industriels emballés dans des sachets plastiques sont particulièrement pratiques. Ils peuvent orner les autels autant de temps que nécessaire, jusqu'à ce que le désir de les manger advienne, ou que la présence imprévue d'invités nécessite l'ouverture de ces douceurs bien conservées. D'autres techniques d'emballage et de conservation existaient d'ailleurs avant l'arrivée des emballages plastiques. La feuille de bananier a, en particulier, permis le développement de techniques culinaires multiples, liées à la cuisson, à la conservation ou à la présentation des mets. Contrairement à d'autres feuilles utilisées dans la cuisine vietnamienne – la feuille de riz sous toutes ses variations, mais également les feuilles vertes comme la feuille de moutarde – la feuille de bananier n'est pas consommée. S'il est exagéré de parler d'une « culture de l'emballage » (Hendry, 1993)<sup>280</sup> – car cette expression sous-entend une homogénéité des pratiques au sein d'une entité culturelle essentialisée –, les techniques d'emballages en feuille de bananier font partie de l'histoire et de l'actualité du Viêt Nam : elles sont le socle d'un artisanat culinaire vietnamien toujours vivace et donnent également lieu à des manifestations folkloriques. On peut d'ailleurs se demander si cette folklorisation des emballages en feuilles de bananiers ne contribue pas à les reléguer au rang de techniques « traditionnelles », c'est-à-dire attachées du passé, contribuant ainsi à ouvrir la voie à d'autres matériaux – tels que les plastiques de synthèse – de pouvoir représenter le futur.

#### Le « *Bánh Tét* » de 22 mètres



<sup>279</sup> C'est le cas par exemple pour les anniversaires des morts, qui ont lieu durant les années après le décès du parent.

<sup>280</sup> Joy Hendry a utilisé cette expression pour qualifier la culture japonaise dans un sens élargi en s'intéressant aux emballages alimentaires, mais également textiles (emballage du corps), graphiques (tatouages et inscriptions), ou encore symboliques (emballage du langage), via la politesse et les techniques de présentation de soi et des choses (Hendry, 1993).

Dans le jardin d'un musée de la province de Binh Định, un concours pour faire le plus long « Bánh tét » (gâteau du Têt) a été organisé à l'occasion du nouvel an 2014. Composé de riz gluant, de haricot mungo et de porc, il est enroulé dans une feuille de bananier sous une forme cylindrique, puis emmailloté de fibres végétales. Les participants ont réussi à faire un gâteau de 22 mètres. – Binh Định – 2014

L'usage de la feuille de bananier est pourtant bien attaché au présent, puisqu'on la retrouve dans de nombreuses préparations culinaires ordinaires, comme dans les petits restaurants et ou dans les échoppes, des grappes de ces préparations étant parfois suspendues et exposées à la vue des passants. Chaque région semble posséder sa spécialité en feuille de bananier et l'on devine leur contenu à la forme des paquets et aux techniques de pliages. En regardant ces ballotins d'un peu plus près, on peut remarquer la présence de matières plastiques :

### Emballages hybrides



À gauche : sur la table en plastique d'un petit restaurant de rue sont disposées des assiettes, elles aussi en plastique, où l'on peut trouver de petits encas en attendant un bol de nouilles à la viande grillée (bún thịt nướng) : des œufs de caille et des nem chua (du porc fermenté) emballés dans leurs feuilles de bananier et refermés par des élastiques en matières synthétiques.

À droite : le célèbre gâteau de la région de Quy Nhơn : le Bánh Ít, une pâte de haricot mungo sucrée et fourrée de noix de coco, qui est cuite dans une feuille de bananier. Ici la feuille de bananier de cuisson a été retirée pour mettre le gâteau dans un film plastique transparent, lui-même inséré dans une nouvelle feuille de bananier pliée en cône pour symboliser les tours Cham de la région – Quy Nhơn – 2016

Les matières plastiques de synthèses ont ainsi été intégrées dans les techniques d'emballage en feuilles de bananiers, jusqu'à être admises dans certains concours officiels de réalisation de mets traditionnels<sup>281</sup>. Si les usages des feuilles de bananier et des fibres ou films plastiques ne répondent pas aux mêmes objectifs – esthétiques, hygiéniques, gustatifs etc. –, ces deux types

<sup>281</sup> Dans l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages », visible en *plasti-cité* n°5, d'autres photographies d'un concours de *Bánh tét* et de *Bánh chung* observé dans la ville de Quy Nhơn montrent que ce sont souvent les liens en matières végétales qui sont remplacés par des liens colorés en matières plastiques.

de matières semblent se rejoindre dans la consommation des aliments, car leur usage est unique et elles finissent toujours par être jetées.

### 1.2.2. Emballages de rue : déterminants ou superflus ?

La restauration de rue est un domaine de la vie quotidienne qu'il est intéressant d'étudier pour comprendre l'évolution des techniques d'emballages et les usages qui leurs sont associés. Ces emballages sont destinés à un usage unique et seront jetés directement après consommation de leur contenu. On peut donc les considérer comme des « biens de consommation rapide » (Hawkins *et al.*, 2015 : XIV) adaptés à une restauration elle aussi rapide. Malgré cette rapidité de consommation, les emballages peuvent être très élaborés. Voici une sélection de photographies montrant différentes préparations de nourriture et de boisson très courantes dans la restauration de rue au Viêt Nam. Les différentes préparations alimentaires de cette petite collection d'images peuvent être achetées comme encas ou comme petits repas (les étudiants en sont grands consommateurs). Les boissons font l'objet de sorties en famille et de longues soirées entre amis, à discuter. Chaque portion individuelle présentée sur les photographies coûte entre 10 000 et 15 000 VND, soit entre 40 et 55 centimes d'euros. Ce sont des biens de consommation très populaires.

## Emballages élaborés – pour être jetés



En haut, de gauche à droite : Petits pains à la vapeur fourrés à la viande – *Bánh bao* ; Nouilles de riz agrémentées d'herbes et sauce *nuoc mam* ; Assortiment de préparations aux riz gluant (*xôi*). Dans la boîte : riz gluant à la viande et à l'œuf : *xôi thit*. Dans la feuille de bananier : riz gluant à la noix de coco et au maïs : *xôi bắp và dừa*. Dans le sachet : riz gluant au haricot mungo : *xôi vò*.

En bas, de gauche à droite : Sandwich – *Bánh mì* ; Verre de jus de canne à sucre – *Nước mía* ; Verre de thé vert « japonais » aux perles – *Matcha bubble tea*. – Quy Nhơn – 2016 - 2018

Les photographies montrent la quantité, la variété et le caractère élaboré des emballages destinés à présenter et transporter ces différents produits, alors que le prix d'achat du contenu est très bas. Outre les sacs et sachets plastiques, on découvre des boîtes en polystyrène de taille spécifique, certaines étant même moulées à l'image de leur futur contenu, comme pour le petit pain à la vapeur. Il faut parfois ajouter à ces contenants des petites cuillères en plastique afin de manger sur le pouce. Le cas des boissons est intéressant (deux dernières images). Habituellement, elles sont consommées sur place, sur des terrasses mobiles sorties à la nuit tombée, où même dans des petits cafés. Dans ce cas, elles sont le plus souvent servies dans des verres réutilisables (une chope en plastique est visible sur l'une des images). J'ai récemment été étonnée de voir, à Quy Nhơn et dans la région de Bình Định, que ces verres étaient de plus

en plus souvent remplacés par des gobelets jetables munis de pailles, même lorsque l'on continue de les consommer sur place. À Hanoï et Hô-Chi-Minh-Ville, cette pratique héritée des chaînes de cafés et de fast-food est courante depuis plus longtemps. Désormais, même la vendeuse du coin de la rue dans une petite ville de campagne peut servir ces boissons dans un gobelet jetable avec un sac en plastique dédié. La dernière image montre un *bubble tea* (thé aux perles) que l'on m'a offert à la campagne après un week end chez des amis, alors que je prenais le bus pour retourner à Quy Nhơn. Cette boisson, qui est devenue très à la mode ces dernières années<sup>282</sup>, nécessite même une paille spéciale, plus large que les pailles classiques, ainsi qu'une grande cuillère, afin de pouvoir atteindre les perles de gelées présentes au fond du verre. Dans le cas du *bubble tea* à emporter, il est difficile de savoir si c'est la boisson qui a déterminé l'emballage ou bien l'inverse, tant les deux éléments fusionnent dans une « alliance » spécifique, facilitant un mode de consommation « *on the go* », en mouvement (Hawkins *et al.*, 2015). À travers cette multitude d'emballages, on constate que les matières plastiques de synthèse ne sont pas seulement venues se substituer à des matériaux existants, mais ont également permis le développement de nouvelles formes et donc de nouveaux usages et pratiques de consommation (*idem.*, 2015)

Sur l'une des images, en haut à droite, la feuille de bananier est présente. Elle enveloppe une préparation spécifique : du riz gluant à la noix de coco. Aidée d'une étudiante, j'ai réalisé un entretien avec la vendeuse de rue à qui j'ai acheté l'assortiment de riz gluants à Quy Nhơn, afin de comprendre ce qui la poussait à faire cette distinction entre les emballages et les préparations.

*« [...] La viande est accompagnée de sauce, donc je ne peux pas utiliser la feuille de bananier. Ça coulerait. C'est pour cela que j'utilise une boîte. [...] Par le passé, il n'y avait pas de riz gluant (xôi) à la viande ou aux œufs. Il n'y avait que du xôi à la noix de coco ou du xôi aux cacahuètes. Il n'y avait pas de viande. [...] »*

[Mon interprète ajoute un commentaire :] *« [...] Ma mère m'a dit que, quand elle était petite, il n'y avait pas beaucoup de viande. Tu sais, à cette époque, le Viêt Nam était très pauvre et la viande, c'est très cher. Manger de la viande, c'était du luxe. C'était après la guerre. »*

[Nous reprenons la conversation sur les feuilles de bananier et la vendeuse répond :] *« [...] Je ne me rappelle pas quand on a commencé à utiliser les feuilles de bananiers. C'était il y a très longtemps, nos ancêtres faisaient comme cela, moi je ne fais que suivre cette voie. C'est la tradition. Et si j'utilise d'autres types de feuilles, j'ai peur que ce ne soit pas bon. [...] Il y a deux genres de personnes qui refusent les feuilles de bananier. D'abord, il y a les ouvriers qui*

---

<sup>282</sup> En Asie du Sud-Est, mais également en Europe et probablement ailleurs !

*ont les mains sales. Si j'utilise les feuilles de bananiers, les gens doivent manger avec leur main et sans cuillère. Donc ce n'est pas pratique. Ensuite, il y a les touristes qui séjournent dans des hôtels et vont dans des endroits chics. Ils n'aiment pas les feuilles de bananiers et préfèrent les boîtes. Ça peut être des touristes vietnamiens. Ils trouvent que les boîtes sont plus pratiques. [...] Parfois, quand les gens veulent que j'utilise une boîte pour leur xôi, je leur donne un conseil : je leur dis que le xôi est meilleur dans une feuille de bananier et que les boîtes, ce n'est pas bon pour la santé. On ne sait pas si c'est recyclé... » [Entretien du 1.06.2016]*

Après cette discussion sur les différents emballages, j'ai demandé à la vendeuse si je pouvais faire une photographie de son commerce de rue. Elle m'a alors répondu : « Si tu veux prendre une photo, c'est mieux avec du xôi à la noix de coco ! ». Jusque dans la consommation quotidienne de biens à usage rapide et vendus à des coûts très bas, on retrouve la question de la symbolique de l'emballage, dont le choix est chargé de significations diverses : on le choisit pour son caractère pratique, hygiénique, mais aussi esthétique, visuel, gustatif et peut-être politique : vendre du xôi dans une feuille de bananier – *lá chuói*, c'est aussi revendiquer un certain héritage et une façon de faire qui résiste à la course aux matières synthétiques, sur lesquelles la suspicion peut se porter : qui sait de quoi est vraiment composé le polystyrène des boîtes blanches ? Vendre du xôi dans une feuille de bananier, c'est également une opération de marketing visant à aider le consommateur dans ces choix cornéliens : quoi de plus semblable à du riz gluant que du riz gluant ? La vendeuse l'a probablement compris et de nombreux habitants de Quy Nhon connaissent son *xôi lá chuói*<sup>283</sup>. En effet, l'emballage compte car il transmet des messages, tout en jouant entre similitude et différence (Cochoy, 2002a), j'y reviendrai. La question que je souhaite d'abord soulever, c'est la manière dont les emballages plastiques aussi divers et élaborés sont devenus des matières jetables au même titre que des feuilles de bananier. Malgré leur utilisation importante, les feuilles de bananiers sont simplement prélevées dans les plantations dont l'objet premier est de fournir des fruits. Il arrive par ailleurs que ces feuilles servent de monnaie d'échange, comme me l'a expliqué une amie dont la mère avait coupé des feuilles de bananier dans son jardin pour payer des frais d'inscription à l'école. D'un autre côté, les matières plastiques de synthèse sont produites par un système industriel complexe reposant sur l'extraction des hydrocarbures. Mais il faut encore, pour les commerçants, acheter ces différents emballages que les consommateurs jetteront sans

---

<sup>283</sup> À Hô-Chi-Minh-Ville, un restaurant de plusieurs étages spécialisé dans le riz gluant a également décoré sa façade de banderoles mentionnant qu'ils utilisaient la feuille de bananier : *xôi lá chuói*.



culpabilité<sup>284</sup>. L'histoire internationale du secteur industriel de la plasturgie nous renseigne sur la meilleure manière de *déculpabiliser l'acte de jeter* (Bahers, 2017) :

« Au début, il n'a pas été simple de convaincre les gens de jeter les choses de manière automatique et irréfléchie. Depuis les années 1930, l'industrie du plastique fait tout pour persuader les consommateurs que ses produits sont durables et indestructibles. Et il faudrait maintenant s'en débarrasser ? Un changement de mentalité paraît nécessaire. Il faut combattre la tendance naturelle à prendre soin des objets et à les réutiliser. En 1956, lors de la conférence annuelle de l' 'American Society of the Plastic Industry', une solution est proposée : le consommateur doit admettre la nature 'superflue' du matériau. » (Boote & Pretting, 2010 : 34)

## 2. Emballer : marchés et consommation

Afin de comprendre l'évolution des pratiques de consommations ordinaires au Viêt Nam, il convient de s'intéresser plus particulièrement aux marchés et à la place que les emballages prennent dans ces systèmes sociotechniques singuliers, au sein desquels les acteurs réalisent des échanges matériels, mais aussi symboliques. Dans cette section, je propose d'explorer la question du marché en entendant cette notion à la fois dans son sens littéral – le marché est le lieu où l'on fait les courses – et dans un sens économique plus conceptuel : le marché est l'espace social où s'articulent l'offre et la demande de biens et de services donnés.

« Les marchés réels, et avec eux les agents qui les peuplent, partagent [...] avec les marchés stylisés des manuels d'économie, une même interrogation centrale : celle de la classification des biens qui sont offerts aux consommateurs. Les agents économiques consacrent une part importante de leurs ressources à positionner, les uns par rapport aux autres, les produits qu'ils conçoivent, fabriquent, distribuent ou consomment. » (Callon *et al.*, 2000 : 213-214)

La question du positionnement et de la hiérarchisation des biens sur le marché est intimement liée à la médiation de l'emballage, un objet à la fois « transparent et opaque », à travers lequel se joue un dialogue entre les différents acteurs pris dans la relation marchande : consommateur, vendeur, producteur, régulateur etc. (Cochoy, 2002a : 36). La carrière des *produits* les soumet à un « processus de qualification-requalification » continu et les propriétés des *biens* mis en circulations sur le marché<sup>285</sup> « se 'dévoilent' au cours de tests ou d'épreuves qui supposent des

---

<sup>284</sup> Dans les controverses actuelles sur les emballages, la notion de "*guilt-free packaging*" (emballage sans culpabilité) apparaît avec les matières biosourcées, biodégradables ou recyclées. Si j'ai déjà évoqué la dimension morale contenue dans l'acte de jeter dans la *plasti-cité* n°2, je reviendrai sur le cas de certains emballages contemporains dans le 2.2. de cette *plasti-cité* n°3.

<sup>285</sup> Pour Michel Callon, Cécile Meadel et Vololona Rabeharisoa, le « couple bien-produit » permet de complexifier la notion économique habituelle de « bien » : le *produit* permet de mettre l'accent sur le processus et la carrière de l'objet (Appadurai,

interactions entre les agents (équipés) et les biens à qualifier » (Callon *et al.*, 2000 : 217). Il est intéressant de considérer l’emballage à la fois comme un support de ces épreuves de qualification, mais également comme un produit lui-même soumis à la qualification des acteurs, sur le marché des emballages. Si je souhaite articuler ici la question des emballages en matières plastiques synthétiques au fonctionnement du marché (marché de denrées ou marché des emballages) et au processus de qualification des biens, on peut également entendre la notion d’emballage dans un sens plus extensif : celui d’une contextualisation de la relation d’échange. Dans quel contexte socio-technique la relation marchande est-elle plus globalement enveloppée ? Afin de décrire l’évolution des pratiques de consommation quotidienne, je comparerai ici deux contextes, celui du marché communal et celui du supermarché, dont l’apparition au Viêt Nam est récente, en particulier dans les villes de province. À mon sens, le succès actuel de la grande distribution auprès des vietnamiens est intimement lié à la relation de médiation permise par l’emballage de supermarché en tant qu’objet, mais également en tant que contexte enveloppant la relation marchande : peut-on considérer le supermarché comme un supra-emballage ? En effet, « l’enveloppe des marchés » est déterminante pour la consommation et les marchands en sont particulièrement conscient (Grandclément, 2004). Par ailleurs, outre leurs différences en termes d’agencement de lieu, de relation marchande et de modes de régulation, le marché et le supermarché s’adossent à des circuits d’approvisionnement distincts, que ce soit pour les produits de consommation à proprement parler, ou pour leurs emballages. Ils permettent donc de révéler différentes facettes du marché des emballages en matières plastiques. Dans cette section, il s’agira donc, dans un premier temps, de décrire le caractère éventuellement inquiétant du foisonnement matériel propre au marché, dans le contexte de la production alimentaire vietnamienne et de l’approvisionnement de détail en emballages plastiques. Dans un second temps, je montrerai comment le supermarché se situe dans la continuité de ce foisonnement et de cette abondance tout en offrant aux consommateurs un cadre matériel et technique normalisé permettant de domestiquer (partiellement) ces inquiétudes.

## 2.1. Au marché : foisonnements inquiétants

La formation d’un marché local, dit Karl Polanyi, est concomitante au processus d’urbanisation, car les villes ont été amenées à « contenir » les espaces locaux d’échanges de biens et de services. Selon lui, les villes se sont construites dans une « double fonction » vis-à-vis des

---

1986) qui est fabriqué, distribué, utilisé etc. alors que le *bien* est une stabilisation temporaire des propriétés d’un produit. Il faut le comprendre comme un « arrêt sur image dans la carrière d’un produit » (Callon *et al.*, 2000 : 220).

marchés : « elles [les] enveloppèrent tout en les empêchant de se développer » (Polanyi, 1983 : 110). On voit dans cette affirmation l'importance du marché, de la foire ou du *bazar*<sup>286</sup>, dans le fonctionnement de la vie urbaine et la menace potentielle que cet espace chaotique représente pour l'ordre social, amenant les pouvoirs locaux à tenter de le réguler (Chakrabarty, 1992). Au Viêt Nam comme ailleurs, les marchés locaux sont des espaces de foisonnement matériel et ils occupent une place importante dans la vie des citadins. En regardant de plus près les agencements matériels et les relations marchandes, je montrerai comment ces espaces sont organisés et régulés, tout en décrivant les inquiétudes qu'ils suscitent auprès des consommateurs contemporains. La présence ou l'absence d'emballages y jouent un rôle déterminant.

### 2.1.1. De l'étalage au bazar

Selon les différents contextes urbains dans lesquels ils sont intégrés, l'agencement des marchés et le type de produits disponibles peuvent différer. Dans les petites villes où j'ai eu l'occasion d'enquêter, le marché communal est divisé en plusieurs espaces regroupant les boutiques et les étals par catégories de biens vendus : d'un côté on retrouve les vendeuses de fruits, plus loin les vendeuses de légumes et d'herbes fraîches, viennent ensuite les vendeuses de produits secs (riz, graines, feuilles de riz séchées et haricots), une allée spécifique est souvent dédiée aux étals de viande et de produits frais comme les œufs, les nouilles de riz fraîches et les produits dérivés du soja (comme le *tofu*)<sup>287</sup>. Autour de cet espace souvent central consacré aux produits agricoles « locaux »<sup>288</sup>, on retrouve d'autres commerçants pour la vente de tissus à la découpe, de prêt à porter, d'équipements de cuisine (bassines, casseroles etc.), de produits alimentaires et d'usage quotidien emballés (gâteaux, confiseries, produits lactés et yaourts, produits d'hygiène etc.) et d'autres boutiques spécialisées<sup>289</sup>. Dans les plus grandes villes, cette distinction entre les catégories de biens engendre parfois la création de marchés spécialisés, comme à Quy Nhơn, qui dispose d'un marché au poisson alimenté chaque jour par le port de pêche. Certains moments de la semaine ou du mois sont par ailleurs fixés pour le négoce de

---

<sup>286</sup> La polysémie du mot persan « *bazar* » montre à la fois le caractère inquiétant du marché urbain chaotique et le risque d'un devenir marché de la ville tout entière, car le *bazar* est le quartier central de la ville persane. L'appropriation de ce terme et de celui de « *souk* » – l'équivalent du *bazar* pour les villes arabes – et son assimilation au désordre dangereux dans la langue française (mais aussi anglaise), dénotent également d'une conception occidentale orientaliste du marché « des autres ».

<sup>287</sup> Durant mon propos sur le marché, j'emploierai souvent le féminin pour parler des vendeuses et des acheteuses, étant donné que ce sont majoritairement les femmes qui interviennent des deux côtés de cette interaction d'échange. La règle grammaticale de prééminence du masculin en français, quelle que soit la proportion d'hommes investis dans l'action risquerait de masquer cette dimension fortement féminine du marché au Viêt Nam.

<sup>288</sup> Il est en réalité difficile de connaître la provenance exacte de ces produits agricoles et les citadins affirment que certains des légumes ou des fruits viennent de loin, notamment de Chine, ce qui nourrit leurs inquiétudes sur la qualité des biens vendus. J'y reviendrai.

<sup>289</sup> La photographie ouvrant cette *plasti-cité* présente le cœur d'un marché communal de la région de Bình Định.

denrées comme les animaux vivants ou bien les fleurs. Entre répétition quotidienne et variations ponctuelles, les marchés communaux drainent des flux de personnes et de marchandises importants. L'agitation varie entre des temps forts, comme le matin, et des temps faibles, durant lesquels seuls certains commerces restent ouverts, comme en journée. De la même manière, l'espace dédié à l'activité commerçante varie fortement entre le cœur du marché et les rues environnantes, qui sont envahies par les vendeurs ambulants à certains moments de la journée ou de la semaine. Les marchés se remplissent et se vident, s'installent et se désinstallent selon des rythmes communs, mais aussi propres à chaque commerçant. Cette organisation à la fois cadencée et fluctuante de l'activité repose notamment sur des agencements matériels simplifiés liés à l'assimilation de la boutique au simple stock (Vallard, 2013) :

« La matérialisation de ces espaces de négoce requiert un dispositif restreint qui, *a minima*, repose sur le stock de marchandises proprement dit et à peine quelques feuilles de bananier ou des bâches pour les y disposer à l'abri de la poussière. Bien entendu, il existe des dispositifs plus sophistiqués et pérennes (comme les bat-flancs de bambou, tables ou encore diverses structures plastiques bâchées), mais au fondement reste le stock, seul. » (*idem* : 235)

La sobriété des étals pose le cadre d'une relation marchande entre commerçants et clients caractérisée par une faible médiation matérielle, voire « une relation aux produits sans médiation » (Cochoy & Grandclément-Chaffy, 2005 : 647). Les produits disponibles à la vente sont simplement disposés sur des planches, nattes, où bien dans les paniers qui ont servi à les transporter jusque-là. Ce sont des « produits nus » (Cochoy, 2002a) qui sont au cœur de cette relation d'échange direct entre vendeuses et acheteuses : aucun emballage ne cache les produits, ils s'offrent directement aux sens de l'acheteuse qui doit en évaluer la qualité et l'aspect, en négocier le prix et en acheter la quantité qu'elle désire. Cette nudité des produits alimentaires construit une relation d'immédiateté avec la marchandise et plus particulièrement avec les matières qui exercent alors leur pouvoir d'attraction ou de répulsion sur les clients : « il arrive que les marchés sentent vraiment mauvais »<sup>290</sup>, m'expliquait une fonctionnaire d'environ quarante ans vivant à Quy Nhon. En effet, si les fruits diffusent de douces odeurs sucrées, d'autres matières consommables ont des propriétés sensibles plus ambivalentes, notamment lorsque l'altération des matières organiques est accélérée par la chaleur du climat. Sur les étals de boucherie, par exemple, sont exposés au regard des pièces de bétail ou des entrailles, des blocs de sang cuit à trancher, le tout sur des planches en bois quelque peu ensanglantées où les mouches cherchent souvent à se poser. Cette proximité avec l'animal mort, dont on reconnaît

---

<sup>290</sup> Entretien du 23.02.2016

parfois certains membres, peut être doublée d'une proximité avec l'animal vivant, car il existe également, dans certains marchés, des commerçants spécialisés dans l'abattage sur place. C'est le cas dans une des petites villes du centre où j'ai eu l'occasion de me rendre au marché avec la femme qui m'hébergeait et à qui l'on avait offert une poule pour fêter mon arrivée. Après avoir transporté la poule vivante jusque chez mon hôte, l'animal a cohabité quelques jours avec nous, dans la cour. Un matin, nous sommes allées au marché avec la bête et nous l'avons donnée à une femme installée dans une minuscule échoppe où il était impossible de tenir debout :

### Abattage de volailles « minute »



À la sortie du marché, près du terrain où les poubelles sont entreposées, une femme a installé une petite échoppe où elle réalise l'abattage et la préparation de la volaille pour quelques milliers de dôngs – Bình Định – 2014

En quelques minutes à peine, la femme a égorgé, ébouillanté, déplumé et évidé un canard et trois ou quatre poules. Arrivée vivante au marché, notre poule en est donc repartie préparée pour la cuisine, emballée dans un simple papier journal. Outre le spectacle de la mise à mort des volatiles, répétée à l'aide d'une séquence de gestes précis, ce type d'abattage confronte les clientes à la présence de matières animales potentiellement inquiétantes ou dangereuses comme le sang ou les viscères (Douglas, 2001). Il n'est d'ailleurs pas anodin que cette activité du marché soit située non loin de la zone dédiée au dépôt d'ordures, car les déchets générés par l'abattage des volailles nécessitent un écartement rapide du fait de leur présence dérangeante. Avec l'abattage « minute » au marché, la notion de « produit nu » (Cochoy, 2002a) trouve une consistance particulière que certaines clientes défendent comme un gage de qualité et de traçabilité – avec ce service, on peut acheter la volaille vivante selon ses propres critères puis s'assurer de la fraîcheur de l'animal en l'abattant le jour du repas –, quand d'autres personnes y voient un repoussoir.

Au-delà de certaines activités qui font du marché un espace foisonnant, « désordonné »<sup>291</sup> et parfois inquiétant, c'est l'agencement physique et matériel du lieu qui peut rebuter les acheteurs potentiels. Au niveau communal, les pouvoirs publics organisent pourtant l'espace du marché en lui dédiant un endroit spécifique de la ville et en l'aménageant. Il est courant qu'une toiture soit construite afin de protéger les commerces des intempéries et une dalle bétonnée surélève la plupart du temps le marché du sol. Plus rarement, des murs sont édifiés pour former des halles. Les marchés constituent également un point important de la collecte urbaine des ordures, avec la présence d'un « point de transfert » des déchets impliquant le passage quotidien des camions collecteurs. Cependant, la défaillance budgétaire et/ou technique des autorités locales entraîne parfois un déficit de gestion des marchés<sup>292</sup> et, dans certaines circonstances, ces dysfonctionnements se font criants. Dans une petite ville du centre où j'ai enquêté, le marché était le théâtre de débordements matériels systématiques lors des intempéries pourtant régulières dans la région. En plus d'une gestion urbaine des ordures erratique entraînant la stagnation des déchets au point de transfert, le marché n'était que partiellement couvert par une toiture de maison et des tôles en plastiques. Lors des grandes pluies, les eaux se mélangeaient donc aux ordures des commerces, formant au sol une boue peu engageante.

---

<sup>291</sup> Entretien du 21.02.2016 cité plus haut.

<sup>292</sup> Je traite plus longuement de ces questions au sujet de la collecte urbaine des déchets dans la *plasti-cité* n°2.

## Inondations et invasion d'ordures



Le marché d'une petite ville du centre lors des pluies d'automne. Les bâches de fortune ont cédé sous le poids de l'eau, les commerçantes ont rangé leurs étals. Découragés par les dalles piégées dans des flaques et les rigoles d'eau mélangées aux ordures, les clients attendront le retour du beau temps. – Binh Định – 2014

Pour les consommateurs, la figure du marché oscille entre l'attraction et le repoussoir. Ce sont à mon sens les agencements matériels du lieu et la confrontation avec des produits et des matières « nues » qui engendrent cette relation ambivalente avec le marché. Le contexte plus général de la relation d'échange est également déterminant : les produits sont nus et le marché lui-même semble parfois dépouillé d'aménagements capables de rendre l'expérience des courses agréable. Visiteurs et commerçants sont alors soumis aux aléas divers, comme le climat. Toutefois la fréquentation du marché repose également sur le degré de confiance des acheteurs dans les produits qui leur sont proposés et les inquiétudes peuvent se déployer dans un domaine plus invisible.

### 2.1.2. Inquiétudes : la difficile (al)chimie

Comme je l'ai évoqué précédemment, lorsque l'on fait des achats dans un marché inconnu, la difficulté réside dans le fait de choisir l'étal ou les produits qui semblent dignes de confiance. C'est notamment le caractère sensible des choses qui détermine l'élection des produits : il faut

observer, sentir, comparer et éventuellement toucher les biens pour tenter de les expertiser (Vallard, 2013). En effet, de nombreux étals vendent des produits en apparence similaires, qu'il faut savoir distinguer pour faire un choix, ou l'on risque de subir le triste sort de l'âne de Buridan, mort d'avoir été indécis (Cochoy, 2002a). Pourtant, au marché, les critères de choix semblent intégralement subjectifs, car même le prix est sujet à discussion et interprétation : il faut marchander. Ce sont donc souvent des relations de confiance nouées dans la durée qui permettent aux consommateurs de se repérer dans la variété des étals et d'effectuer leurs achats. Les pouvoirs publics tentent d'aider les visiteurs dans leurs choix subjectifs, en proposant d'objectiver les critères d'évaluation des produits. Cette triangulation de la relation entre acheteurs et vendeurs par les autorités régulatrices de la vie sociale se matérialisent dans certains marchés sous la forme d'affiches et de panneaux de recommandation.

### Recommandations et régulation du marché



À gauche : photographie d'un panneau de « Conseil aux ménagères » (*Lời khuyên cho người nội trợ*) à l'entrée du marché – Binh Định – 2011

À droite : le directeur de la cellule de gestion du marché dans son bureau. On reconnaît le buste de l'Oncle Ho et les symboles du parti communiste vietnamien. – Binh Định – 2011

Sur le panneau installé à l'entrée du marché d'une des petites villes de la région de Binh Định intitulé « Conseils aux ménagères », on peut lire une série de recommandations sur la bonne manière de faire ses achats auprès des commerçants. Ces conseils sont répartis selon trois catégories de produits : les produits crus – *thực phẩm sống*, les produits cuits – *thực phẩm chín*, et les produits emballés *thực phẩm bao gói sẵn*. Les acheteuses (l'illustration de l'affiche ne représente que des femmes), doivent faire attention au fait que les produits proposés à la vente soient bien frais, qu'ils n'exhalent aucune odeur anormale. Elles doivent également se garder de faire des achats près des égouts, de la saleté, de boues ou encore d'eaux stagnantes et vérifier



que les produits sont bien surélevés du sol. L'affiche recommande également de ne pas acheter les produits aux couleurs tape-à-l'œil (*màu sắc lòe lòe*) ou qui n'ont pas l'air naturel (*không tự nhiên*). Il est également suggéré de ne pas acheter s'il n'y a pas d'emballage. Toutefois, il faut savoir évaluer la qualité de ces produits emballés. On recommande à nouveau de ne pas acheter s'il n'y a pas d'étiquette, si aucune date de péremption n'est mentionnée ou bien encore si l'origine et le lieu de fabrication ne sont pas précisés. Si ce panneau illustre le paternalisme des autorités locales vietnamiennes qui cherchent à instruire la population, en particulier paysanne<sup>293</sup>, il peut aussi susciter l'anxiété chez les consommateurs du marché. En effet, il correspond à une série d'interdictions (« n'achetez pas si » – *không mua khi thấy*) ou d'autorisations partielles (« achetez ou utilisez uniquement si » – *chỉ mua hay sử dụng khi*), tout en adossant ces phrases impératives à des critères impliquant la subjectivité des personnes : comment être sûr que quelque chose est frais ? Qu'est-ce qu'une couleur tape-à-l'œil ? Ou un produit vraiment naturel ? Seules les recommandations liées aux produits emballés semblent s'associer à des critères objectifs : si les informations sont présentes, la voie est libre. Or l'achat de produits emballés impose une confiance dans le processus d'étiquetage, dont le panneau ne parlera pas davantage. Pourtant, « sur le marché moderne, il semble bien que tout gain local de confiance soit aussitôt compensé par une hausse du niveau général de suspicion » (Cochoy, 2002b : 377).

Cette suspicion vis-à-vis des produits vendus sur le marché n'est pas sans fondement. Le Viêt Nam ayant de longue date promu une agriculture productiviste via la révolution verte, les campagnes sont connues pour être abondamment traitées par les pesticides et nourries en engrais chimiques. Ces produits sont directement fournis par les cellules locales de l'Union des Paysans, qui est également chargée de former les producteurs à leur bon usage. Dans la région de Bình Định, le responsable de cette organisation paraétatique dans une petite ville m'avait expliqué que les paysans de la région avaient tendance à dépasser les doses d'insecticides ou de fongicides : « il faut apprendre aux gens à reconnaître les maladies du riz, à utiliser le bon produit et à ne pas en mettre trop »<sup>294</sup>. Il y a également de nombreuses histoires qui circulent à la campagne sur des personnes devenues handicapées du fait d'avoir manipulé des produits chimiques sans protection<sup>295</sup>. Les cancers « environnementaux » sont également une des grandes sources d'inquiétude liées à l'usage des pesticides<sup>296</sup>. Si les inquiétudes liées à la chimie

---

<sup>293</sup> J'ai parlé plus longuement du paternalisme et de la relation entre les citoyens, les paysans et l'administration dans la *plasticité* n°2.

<sup>294</sup> Entretien du 15.09.2011

<sup>295</sup> Entretien du 13.09.2011

<sup>296</sup> Rappelons ici que, entre 1961 et 1971, les États-Unis ont répandu de l'Agent Orange sur des hectares de terre vietnamienne afin de détruire les cultures de leurs ennemis et de les obliger à sortir de la forêt pour être à découvert : « un cinquième des

reposent sur une invisibilité insaisissable, l'objectivation des « micropolluants » confirme la pertinence de telles préoccupations, en pointant l'origine industrielle et agricole d'éléments toxiques dans le milieu et les chaînes alimentaires (Chèvre & Erkman, 2017). Lorsque l'on sillonne la campagne vietnamienne, il est très courant de voir les paysans répandre des substances issues de la chimie de synthèse sur les rizières et les champs avec des bidons remplis en guise de sacs à dos. Entre les molécules invisibles et la visibilité de l'usage des produits chimiques, la conscience d'un risque émerge chez de nombreux vietnamiens.

### Les produits chimiques



À gauche, des paysannes équipées de sacs à dos pulvérisateurs – Binh Định – 2011

À droite, un champ de légumes en train d'être pulvérisé – Région de Hanoi – 2014

Un consultant en développement rural de passage à Quy Nhon m'a un jour expliqué : « Au Viêt Nam, on est très loin de l'idée d'une agriculture biologique. Pour l'instant, on se contente de promouvoir une agriculture 'sûre'<sup>297</sup> », montrant ainsi le peu de confiance accordée au mode de production actuel. Pour les acheteurs, le marché peut alors être un lieu favorisant l'inquiétude et le doute, où il est difficile d'évaluer la qualité des aliments et la quantité de produits chimiques utilisés. Rincer les herbes, fruits et légumes abondamment, parfois avec du vinaigre de riz, fait partie de techniques visant à se protéger contre la chimie agricole. Mais devant un risque invisible, contre lequel les remèdes habituels n'ont pas forcément d'effets, certaines personnes refusent simplement d'acheter leurs légumes au marché. D'autres personnes, comme la mère de cette étudiante vietnamienne partie au Canada, recherchent l'autonomie :

---

forêts du Sud Viêt Nam [aurait] ainsi été détruit chimiquement » (Chèvre & Erkman, 2017 : 26). Ce défoliant était habituellement utilisé dans l'agriculture des années 1960.

<sup>297</sup> « *Safe agriculture* » en anglais.

*« Ma mère n'a pas du tout confiance dans les produits du marché. Elle achète le minimum à l'extérieur et elle fait pousser le maximum de choses à la maison, dans le jardin. Des concombres, des herbes de différentes sortes. Les gens ont peur de la contamination, des maladies. Moi je ne mange quasiment plus au restaurant ou dans la rue. C'est trop risqué. Au Canada, les produits sont de bonne qualité. Les normes sont élevées. Les fruits sont importés du Mexique ou d'Asie, mais comme la réglementation est forte, on peut les manger sans avoir peur. Ici au Viêt Nam, on ne sait pas d'où viennent les produits. S'ils sont chinois, c'est le pire. Mais les paysans vietnamiens aussi utilisent énormément de produits chimiques dans les champs. » [Conversation du 20.02.2016]*

Si l'on voit ici que le marché et le commerce de détail suscitent toutes sortes d'inquiétudes liées au modèle agricole vietnamien, tout en révélant comment les tensions géopolitiques avec la Chine affectent l'intimité des ménages, les marchés restent des lieux majeurs de l'activité marchande vietnamienne. Malgré l'absence d'emballage certifiant la provenance et la qualité des produits disponibles sur le marché, cette place d'échanges n'est pas exempte de tout emballage. Il convient en effet de s'intéresser aux emballages habituellement utilisés sur le marché afin de décrire comment se négocie la confiance dans la relation marchande. Ce regard porté sur le rôle des emballages permettra également d'ouvrir la réflexion sur le marché dédié aux emballages en matières plastiques.

### *2.1.1. Emballages en quête de transparence*

Si la grande majorité des produits alimentaires du marché se présente aux clients potentiels dans une forme de nudité, les obligeant à se fier à leurs seuls sens pour choisir parmi la variété des biens à leur disposition, la relation d'achat implique tout de même la présence d'un emballage particulier : le sac ou sachet plastique. Tous les commerçants présentant leur étal sur le marché disposent en effet d'un petit stock de ces sacs de formes, de qualités et de couleurs variées.

## Sacs plastiques du marché : en quête de transparence



À gauche : une marchande de tofu – préparation faite à partir de lait de soja caillé et autrement appelée « fromage de soja ». Elle fouille dans son panier afin de trouver le sac plastique transparent adapté à l'emballage de sa marchandise.

À droite : une marchande de fruits compare les différents sacs plastiques qu'elle possède pour servir ses clientes. Le sac plastique jaune transparent est selon elle de meilleure qualité.

Pour certains types de marchandises, les sacs plastiques sont utiles aux commerçantes afin d'éviter de toucher les aliments directement et ainsi de démontrer à leurs clientes l'hygiène dont elles font preuve. La qualité du bien est en effet révélée dans l'épreuve (Callon *et al.*, 2000) que constitue l'interaction entre la vendeuse, l'acheteuse et le bien. Ainsi, on voit souvent des commerçantes glisser leur main dans un sac plastique retourné sur l'extérieur pour se saisir d'une poignée de nouilles de riz fraîches, puis rabattre le plastique sur l'aliment qui est alors emballé sans avoir été mis en contact direct avec la peau. Parfois, ce sont des baguettes qui sont utilisées d'une main pour saisir un bloc de tofu, afin ensuite de l'introduire délicatement dans un petit sachet plastique transparent tenu dans l'autre main. Après avoir inséré le tofu dans un sachet dédié, la commerçante referme celui-ci à l'aide d'un lien ou d'un élastique puis le met dans un autre sac plastique, plus grand. Il faut en effet distinguer les sachets plastiques destinés à protéger les aliments et les sacs plastiques qui servent avant tout au transport. Sur la photographie de droite, les deux sacs plastiques jaunes sont utilisés pour contenir les produits alimentaires ne nécessitant pas de protection particulière : fruits, légumes, herbes etc. Mais les commerçantes distinguent encore des qualités au sein de cette catégorie d'emballages : dans une main, un sac plastique jaune transparent, dans l'autre, le sac plastique est plus opaque. La vendeuse de fruit comparant les deux sacs plastiques sur la photographie nous a expliqué qu'elle préférerait se procurer des sacs jaunes transparents mais que parfois, elle ne trouvait pas la qualité requise à un bon prix.

Il faut en effet regarder de plus près le circuit d’approvisionnement des commerçants, qui se fournissent auprès de détaillants en emballages plastiques souvent présents directement sur le marché, ou bien installés dans les rues avoisinantes. Certains commerces possèdent un petit stock d’emballages (barquettes, sacs, gobelets) en plus d’autres marchandises (souvent des petits équipements de cuisine ou d’entretien), mais il existe également des boutiques dédiées uniquement aux emballages plastiques.

### Qualités, formats et couleurs



Sur ces différentes photographies issues de deux boutiques d’emballages plastiques, on remarque la variété des formats, des couleurs et des qualités de sacs plastiques. Sur la droite, ce sont des sacs plastiques considérés comme supportant le contact des aliments, même chauds. Il en existe de multiples tailles. – Quy Nhon – 2016

En matière d’emballage, la variété est de mise et la qualité des plastiques est évaluée selon différents critères, de couleurs, de formats, de touché, mais aussi de transparence. Faute de traçabilité claire des produits, c’est la transparence qui fait office de contrat de confiance entre les vendeurs d’emballages et les commerçants de produits alimentaires, puis entre ces derniers et les clients du marché. Voici comment une commerçante spécialisée dans la vente de sacs plastiques et autres emballages en matières synthétiques décrit ses produits et sa clientèle :

*« Nous avons ouvert la boutique il y a dix ans. Au début nous vendions au marché. [...] Il y a de tout. Des sacs plastiques avec anses, sans anses, des petits, des grands. Avec une image, sans image. Il y a de toutes les couleurs pour intéresser les clients. Ce sont surtout des commerces. [...] Les vendeurs de fruits viennent directement ici et nous livrons aussi certains clients<sup>298</sup>. [...] Les sacs plastiques transparents sont faits pour mettre de la nourriture directement. Les noirs sont recyclés. Les transparents sont plus purs. Ils sont plus résistants. » [Entretien du 21.03.2016]*

Si la majorité des couleurs de petits sacs plastiques importe moins que leur transparence, une couleur serait toutefois proscrite pour les produits alimentaires, comme me l'affirma mon interprète lors d'un entretien avec une commerçante : « personne ne voudrait acheter de la nourriture dans un sac plastique noir ! »<sup>299</sup> En effet, le noir est associé au plastique recyclé et cette matière est particulièrement mal vue du fait de son origine inconnue et de son instabilité présumée autant qu'éprouvée<sup>300</sup>. Le court récit d'une autre détaillante en emballages plastiques nous renseigne sur les réseaux d'approvisionnement de ces produits. Elle raconte comment elle est arrivée à réaliser ce métier, qui repose sur un réseau familial déjà impliqué dans le marché interrégional des emballages plastiques.

*« Avant j'étais comptable dans une banque, au guichet. J'ai acquis de l'expérience, mais je cherchais un bon produit à vendre, de bonnes conditions de développement du commerce. [...] J'achète la marchandise à Hô-Chi-Minh-Ville car ma tante vit là-bas. Elle vend aussi des sacs plastiques. Elle nous fournit par camion ou parfois par les bus de passagers qui viennent jusqu'ici et qui transportent de petites quantités. [...] Nous sommes livrés deux ou trois fois par semaine et nous vendons vingt à trente kilos de sacs plastiques par jour. Les prix des usines sont fixes. Il n'y a pas de négociation car le prix est bon. [...] Le profit n'est pas gros, mais c'est mieux que lorsque j'étais comptable et c'est moins stressant. » [Entretien du 21.03.2016]*

Si le commerce des emballages intéresse le marché en tant que lieu de concentration des échanges, il alimente également tous les restaurants de rue et les petites boutiques qui achètent des quantités d'emballage limitées, au fil de leurs besoins. Certains foyers viennent également acheter des sacs au détail, ou bien des pailles à cocktail pour la maison, car les prix sont accessibles. Un lot de cent boîtes de polystyrène capables de contenir un repas à base de riz coûte par exemple 31 000 VND, soit 1,15 euros. Avec cent repas de ce type, vendus à 20 000

---

<sup>298</sup> La vendeuse de rue de riz gluant dont j'ai parlé précédemment fait partie des clients que la boutique d'emballages livre, notamment pour les boîtes de polystyrène qui sont encombrantes, bien que légères.

<sup>299</sup> Entretien du 1.06.2016

<sup>300</sup> Les sacs plastiques recyclés ont un touché spécifique et beaucoup sont « friables ». Ils supportent mal l'épreuve du temps. Je reviendrai sur la qualité des sacs plastiques recyclés dans la *plasti-cité* n°4, consacrée au recyclage.

VND en moyenne, le coût de l'emballage représenterait environ 1,5 % du prix de vente : un coût modéré. Il faut ajouter les sacs plastiques dans lesquels les boîtes sont insérées, qui sont vendus au poids à un coût faible. Devant la profusion des emballages, le gouvernement vietnamien a cependant décidé de taxer certains produits en matières plastiques synthétiques, visés par la *Loi de taxation environnementale* promulguée en 2010<sup>301</sup>. Le prix du kilogramme de sacs plastiques est ainsi passé de 10 000 VND à en moyenne 40 000 VND ou plus en une dizaine d'années<sup>302</sup>. Pour autant, l'utilisation des sacs plastiques dans les marchés reste très élevée chez les commerçants, qui continuent de les donner gratuitement à leurs clients. Il semblerait que la taxe n'ait pas eu l'effet de réduction de la consommation d'emballages escomptée. La question de l'utilisation massive de sacs plastiques au Viêt Nam commence d'ailleurs à devenir un sujet de controverse écologique, car les sacs plastiques colorés du marché se retrouvent souvent dans la nature, échappant aux services de collecte des ordures<sup>303</sup>. Devant ce péril détritique, le marché est souvent désigné comme responsable, alors que les supermarchés développent des solutions apparemment respectueuses de l'environnement. Cette opposition entre les modes de consommation du marché et du supermarché mérite donc une analyse approfondie.

## 2.2. L'ère du supermarché : normalisations

Si le principe fondateur du supermarché peut se résumer en un mot d'ordre de type « empiler les marchandises et les vendre à bas prix » (Boote & Pretting, 2010 : 31), la concentration d'une grande variété de biens bons marchés et à prix fixe dans un espace délimité n'est pas la seule innovation de la grande distribution. En effet, « [l]'une des innovations décisives du développement du secteur de la grande distribution et du grand commerce tient à la possibilité de contrôler entièrement les conditions météorologiques des lieux de vente grâce à la climatisation » (Grandclément, 2004). Il faut en effet comprendre le supermarché comme un système socio-technique fondé sur une normalisation à la fois des marchandises, le contenu, mais également du contexte global de la relation marchande : « l'enveloppe du marché » (*idem*). Après avoir décrit le fonctionnement des marchés communaux, on comprend en effet à quel point le lieu et les agencements matériels influencent les modalités de la consommation. En décrivant l'arrivée des supermarchés dans la vie ordinaire des vietnamiens, je propose donc d'analyser ce processus de normalisation de la consommation quotidienne. Il s'agira toutefois de porter un regard critique sur ce processus de normalisation, notamment en prenant en

---

<sup>301</sup> *Environmental Protection Tax Law – 57/2010/QH12*.

<sup>302</sup> La taxe est fixée à un montant variable, entre 30 000 à 50 000 VND sur le kilo de sacs plastiques.

<sup>303</sup> La *plasti-cité* n°5 propose de suivre « la vie sauvage » des sacs plastiques vietnamiens.

considération la prolifération des emballages plastiques et la logique de « consommation » des surplus et des choses superflues (Baudrillard, 2015 ; Bataille, 2014).

### 2.2.1. Nouvelles expériences de consommation

Si le premier supermarché européen a été construit en 1948 à Zurich par la coopérative Migros (Boote & Pretting, 2010 : 31), au Viêt Nam, le développement de la grande distribution est beaucoup plus récent. La première chaîne de grande distribution vietnamienne, *Co.opmart*, a ouvert son premier magasin en 1996. Il a fallu attendre la fin des années 2000 pour qu'un magasin de cette enseigne s'ouvre dans le port de Quy Nhon, une ville secondaire du pays dont la population s'élevait à environ 255 463 habitants en 2009<sup>304</sup>. Au tournant des années 2010, la ville portuaire a également découvert l'enseigne *Metro*, une chaîne de magasins de gros allemande, puis la marque de supermarché thaïlandaise *Big C*, fondée en 1993. Si en 2015, le Viêt Nam disposait déjà de 724 supermarchés et 132 centres commerciaux, cette forte croissance de l'implantation de la grande distribution est probablement un effet du plan annoncé par le gouvernement vietnamien en 2013, « dont l'objectif [était] d'atteindre 1 300 supermarchés et 180 centres commerciaux d'ici à 2020 ». (*Le Courrier du Vietnam*, 31.10.2015)<sup>305</sup> Pour ce faire, la République Socialiste favorise les investissements des firmes à capital uniquement étranger, alors qu'auparavant, elle n'autorisait que les firmes détenues par du capital vietnamien à un minimum de 51%. Certains géants coréens, japonais et français tels que *Lotte*, *Aeon* et *Auchan* se sont ainsi insérés dans le marché. Par ailleurs, les contraintes à la construction de nouveaux magasins se sont largement relâchées, car « depuis juin 2013, la création d'un point de vente par une entreprise étrangère [n'est] plus soumise à un « examen des besoins économiques locaux » si sa superficie est inférieure à 500 m<sup>2</sup> » (*idem*). Pour la grande distribution mondialisée, le Viêt Nam est un marché émergent intéressant et s'il ne représentait que 25% du commerce des ménages en milieu urbain en 2015, sa marge de progression n'en est que plus grande<sup>306</sup>.

---

<sup>304</sup> Quatre recensements de population officiels sont connus pour le Viêt Nam. Le dernier a eu lieu en 2009. En 1979, la ville de Quy Nhon comptait 127 211 habitants, en 1989, ce chiffre s'élevait à 159 852, puis à 218 484 en 1999. La croissance de la population urbaine de Quy Nhon a donc connu de fort taux ces dernières décennies : +25,7% durant les années 1980, +36,7% durant les années 1990 et +17% durant les années 2000. En projetant ce dernier taux de croissance sur la décennie 2010, on peut estimer que la ville a d'ores et déjà atteint les 300 000 habitants.

<sup>305</sup> *Le Courrier du Vietnam* est un journal vietnamien francophone fondé en 1964. Au départ dépendant du ministère des Affaires, il est repris à 1993 par l'Agence Vietnamienne d'Information (AVI). Ce quotidien national est donc destiné à un public non vietnamien et les informations qu'il diffuse peuvent être pensées pour susciter l'intérêt des francophones pour le pays et parmi eux, les investisseurs. Il constitue donc une source partielle et partielle d'information. Mais devant la difficulté à obtenir des informations statistiques auprès des agences gouvernementales vietnamiennes, son point de vue est intéressant.

<sup>306</sup> Pour comparaison, ce taux s'élève, selon *Le Courrier du Vietnam*, à « 90% à Singapour, 60% en Malaisie et 51% en Chine » (*Le Courrier du Vietnam*, 31.10.2015).



Si le développement de la grande distribution répond aux aspirations modernistes (Ferguson, 1999) des nouveaux citoyens vietnamiens, il repose également sur l'éloignement des besoins « naturels » et quotidiens pour favoriser « de nouvelles expériences de consommation » (Cochoy, 2002b : 359). C'est ce que je souhaite montrer à travers une vignette ethnographique réalisée dans la galerie commerciale du Co.opmart de la ville de Quy Nhon. Cette galerie commerciale a été construite à l'emplacement de l'ancien aéroport militaire américain, Quy Nhon ayant constitué une base importante pour les États-Unis durant la guerre. Autour de ce bâtiment, les anciennes pistes d'atterrissage sont devenues de grandes avenues décorées, par le Comité Populaire de la ville, d'installations lumineuses et de drapeaux colorés, à dominante rouge. Si le supermarché est au centre du dispositif, d'autres commerces se sont agrégés tout autour, ainsi que des institutions de divertissement. On y trouve des boutiques de *smartphones*, de jouets, un magasin de la grande enseigne vietnamienne de librairie papeterie *Fahasa*, une halle aux vêtements, des restaurants et cafés, une chaîne de fast-food vietnamienne, qui propose des *Bánh mì* (sandwichs) industriels, un restaurant de la chaîne américaine KFC-Kentucky *Fried Chicken* qui a ouvert en 2011<sup>307</sup> et des attractions comme des jeux pour enfants, des karaokés et des bars de nuit. La description qui suit a été réalisée à l'intérieur de la galerie, à la cantine du supermarché :

*Pour avoir le droit de m'installer j'ai pris une noix de coco. Elle est sous film plastique. La vendeuse n'a pas enlevé le film, elle a juste découpé le haut pour y percer l'ouverture, comme avec les noix de coco dans la rue. Il y a un comptoir où sont présentés des plats, des desserts, des boissons, derrière une vitre arrondie. Il faut payer la commande à la caisse et on obtient un ticket jaune. On donne le ticket à l'une des serveuses en uniforme bleu marqué du logo du Co.opmart. Elles portent un masque d'hôpital et une charlotte sur la tête [...] Visiblement, c'est la cantine de certains employés. Une femme en robe verte avec un badge vient de s'installer avec son plat. Elle est accompagnée d'une autre femme avec le même badge autour du cou, d'un agent de sécurité en uniforme bleu clair et d'une autre jeune femme avec un polo commercial de vendeuse. [...] À ma gauche, une grand-mère voutée en habit traditionnel. Chemise en soie et pantalon léger noir. Son petit garçon sirote un soda. [...] l'homme qui les accompagne [...] porte un long polo vert pâle sans forme, un pantalon noir à rayures et des sandales noires en caoutchouc recyclé. [...] Il y a un écran accroché au plafond qui diffuse des publicités. Des photos de Hanoï. Des pagodes. Une image pour la marque Aqua<sup>308</sup>. Une dame à côté de différentes machines d'électroménager. Une publicité pour une voiture : Ford 4x4 et*

---

<sup>307</sup> Au moment de cette ouverture, une européenne expatriée qui m'hébergeait régulièrement s'est précipitée au restaurant en me disant « pour une fois qu'il se passe quelque chose à Quy Nhon ! ». La présence de ce type de chaîne est en effet considérée comme un équipement nécessaire à l'attractivité d'une ville pour les étrangers.

<sup>308</sup> Aqua est une marque d'électroménager japonaise.

*citadine. Des réfrigérateurs. Hanoi de nouveau. Juste à côté de la cantine, il y a un magasin d'informatique. Ordinateurs, tablettes, smartphones, disques durs etc. Des pancartes promotionnelles suspendues : « Mua điện thoại, laptop, máy tính bảng. Tặng bia Heineken. » – « Pour l'achat d'un téléphone, d'un ordinateur portable ou d'une tablette, des bières Heineken offertes. » ; « Sạc dự phòng ; giảm đến 30% » – « 30% de réduction sur le chargeur-batterie de secours » [Carnet de terrain du 23.02.2016]*

Dans cette description, la vieille dame et son petit garçon, accompagnés de l'homme aux sandales en caoutchouc noir ont tous les attributs vestimentaires des habitants « des districts », c'est-à-dire de la campagne ou des petites villes de la région. Ce sont très certainement des personnes modestes qui semblent avoir fait le déplacement pour passer du temps avec leur petit fils au centre commercial. Au-delà des besoins propres à leur consommation quotidienne, ils profitent de l'atmosphère climatisée de la galerie durant les heures les plus chaudes de la journée et mangent dans un restaurant « moderne » et économique – les prix sont identiques à ceux des petits restaurants de la ville. Ce contrôle de l'atmosphère est en effet propice à la venue des clients (Grandclément, 2004) qui cherchent, au-delà des produits, un espace protégé où passer le temps<sup>309</sup>. Ces usages spécifiques du supermarché et du centre commercial ont d'ailleurs fait l'objet d'études marketing, en particulier à partir des années 1990, afin de favoriser la simple visite des espaces : « il s'agit, en effet, de travailler l'espace de vente comme un produit susceptible d'être recherché et consommé pour lui-même » (*idem*). Les visiteurs peuvent d'ailleurs venir de loin pour vivre cette expérience de consommation moderne. Il faut en effet ajouter à la description de la galerie qu'elle constitue un arrêt de bus important pour les différentes lignes de transport qui relient la campagne et les petites villes environnantes à la capitale provinciale. Mais avant que les supermarchés attirent les habitants des campagnes, les habitants de la ville de Quy Nhon ont également vu leurs habitudes de consommation changer, malgré parfois, un peu de scepticisme au départ. C'est ce que raconte cette femme d'une quarantaine d'année, employée dans un service économique des autorités provinciales :

*« Je pense que le premier supermarché de Quy Nhon a ouvert en 2008 ou en 2009. Je me souviens qu'à ce moment-là, on se questionnait beaucoup sur sa faisabilité. Combien de temps il survivrait, s'il ferait des bénéfices... Même les étrangers se posaient la question. J'en avais parlé à une néo-zélandaise qui était au Viêt Nam pour une année. Elle se demandait si le commerce serait rentable alors qu'il y avait déjà beaucoup de bons marchés à Quy Nhon et que beaucoup de choses sont disponibles à un bon prix. Et puis les revenus des habitants ne sont*

---

<sup>309</sup> L'histoire des galeries commerciales et des espaces de consommation de la grande distribution est liée au désir de « constituer un environnement affranchi des conditions climatiques » (Grandclément, 2004).

*pas assez élevés pour qu'ils puissent payer des suppléments. Mais après un ou deux ans, le supermarché a attiré de plus en plus de clients. Maintenant nous avons trois supermarchés. [...] Je ne vais pas au supermarché quotidiennement parce que notre maison est à côté d'un petit marché. Ma mère y va presque tous les jours pour acheter des produits frais. Je ne vais au supermarché que lorsque j'en ai réellement envie. Une à deux fois par mois. Ce n'est pas uniquement pour acheter des choses, mais aussi pour passer du temps. On peut penser à autre chose tout en faisant les courses. J'écoute les annonces sur les bons produits. Il m'arrive d'y aller juste pour la promenade. Si je n'ai rien à faire, je me dis que je peux y aller. Ou alors si j'ai envie d'un nouveau vêtement, si je cherche quelque chose de vraiment spécial. Il peut y avoir des promotions ! [...] C'est une sorte de divertissement d'aller au supermarché ! »*  
[Entretien du 23.02.2016]

Si le supermarché n'a pas remplacé le marché de quartier ou le marché communal, qui reste souvent le lieu d'approvisionnement prioritaire lorsqu'on y a ses habitudes, on voit dans les paroles de cette femme que les grandes surfaces, combinées à leurs galeries commerciales, sont venues diversifier les espaces de consommation. Contrairement aux marchés, des espaces foisonnants et parfois inquiétants, les supermarchés attirent car l'enveloppe des lieux y est maîtrisée (Grandclément, 2004). Les allées sont larges et favorisent la déambulation, l'écoute distraite des promotions sonores, le regard des affiches publicitaires. La température est contrôlée, les odeurs sont neutralisées. L'esthétique du lieu est à la fois normalisée et égayée de couleurs, de lumières et de décors artificiels afin que la consommation soit associée au divertissement et au plaisir. Si ces lieux sont propices à la déambulation non marchande<sup>310</sup>, l'objectif de gestionnaires de ces centres reste malgré tout d'attirer des clients et d'améliorer les ventes. Il convient alors de regarder plus en détail la manière dont les supermarchés agissent sur les modes de consommation afin d'identifier les attentes auxquels ils viennent répondre pour les ménages urbains comme ruraux et de comprendre les raisons de leurs succès.

### 2.2.2. Pour le consommateur : transparence et traçabilité

La logistique et l'organisation de l'espace font partie intégrante du système de la grande distribution, qui s'est créée sur une logique d'accessibilité, tant physique que financière, de simplicité et de rapidité d'achat, comme d'approvisionnement, afin qu'une grande quantité de marchandises soient écoulées<sup>311</sup>. Dans ce cadre, certaines matières industrielles jouent un rôle

---

<sup>310</sup> Comme je l'évoque dans *plasti-cité* n°1, les centres commerciaux sont suffisamment décorés et aménagés pour devenir des attractions en soi.

<sup>311</sup> Au sortir de la première guerre mondiale, puis à nouveau après la seconde, le développement des supermarchés s'est adossé à une industrie largement excédentaire. L'un des objectifs économiques était à l'époque d'écouler ces excédents en les reconditionnant et en les réintégrant à dans la grande distribution naissante (Boote & Pretting, 2010 ; Bensaude-Vincent & Stengers, 2001). Il s'agissait de contrôler l'incertitude marchande en adaptant le demande à l'offre (Cochoy, 2002b).

majeur comme le fer blanc – des caddies – et le carton – permettant le transport des marchandises. Les matières plastiques ont, quant à elles, le rôle fondamental d'emballer et de conserver ces produits (Boote & Pretting, 2010). La transparence de ces emballages, films ou bouteilles en plastiques industriels assure également, aux yeux des consommateurs, la qualité des produits que l'on peut voir parfaitement au travers. C'est le cas de l'eau embouteillée, qui s'allie avantageusement avec sa bouteille en PET<sup>312</sup> dans une transparence symbolisant la pureté (Hawkins *et al.*, 2015), mais également la distinction sociale, comme pour la consommation progressive d'eau minérale au cours du XX<sup>ème</sup> siècle (Marty, 2006). À mon sens, la transparence des plastiques fait également écho à la transparence des prix, qui sont affichés sur les produits. Au supermarché, on ne marchandait pas, ce qui est reposant aux yeux de beaucoup de vietnamiens qui ne sont pas toujours sûrs de leurs capacités à obtenir un « bon prix » auprès des vendeurs du marché. Accessibilité, efficacité et transparence, voici les maîtres mots du supermarché, c'est ce que confirme la fonctionnaire provinciale citée auparavant :

*« Aller au supermarché est pratique quand on est très occupé. Au supermarché on peut acheter beaucoup de produits très différents sans avoir à marcher longtemps. Et quand on achète beaucoup de choses, ils ont un service de transport qui livre à la maison. Les produits sont en exposition donc on peut voir ce que l'on veut acheter et on voit le prix. Il n'y a pas besoin de marchander. Les produits ont toujours l'air beau et sont bien présentés sur les rayons. »*  
[Entretien du 23.02.2016]

Alors que le marché impose une expertise fine des produits et la création de relations de confiance avec les commerçants dans la durée, le supermarché est conçu pour guider le consommateur dans ses choix à travers l'affichage des prix, le pré-conditionnement et les promotions. Ce sont les emballages qui remplissent ce rôle simplificateur et transforment le rapport entre l'offre et la demande : le consommateur ne choisit plus les quantités en fonction de ses besoins, mais s'approvisionne selon les formats que l'agro-alimentaire et l'industrie proposent. Ainsi les supermarchés transforment progressivement l'acheteur en un client consommateur qui « finit par accepter de ne plus évaluer les produits par un jugement synthétique et immédiat (les goûter ou les essayer : *tasting*) pour au contraire estimer les objets par un examen plus distant et analytique des propriétés objectives inscrites sur les emballages (comparer et juger les alternatives en fonction de référentiels extérieurs : *testing*) » (Cochoy, 2002b : 359-360). On voit s'opérer un glissement depuis l'acheteur du marché, qui use de sa subjectivité pour sélectionner et marchander les produits auprès des commerçants, vers un

---

<sup>312</sup> Polyéthylène téréphtalate – un plastique couramment utilisé pour l'emballage des boissons.

consommateur de supermarché, qui teste, de manière en apparence objective, les différentes offres pré-formatées et normalisées des produits emballés.

### Lots et promotions



Sur l'image de gauche, on voit des lots de saladiers en plastique en promotion. À droite, il s'agit de fruits en saumure pré-conditionnés dans des sachets plastiques. - Quy Nhơn - 2016

Si l'épreuve de qualification des biens dans la relation marchande repose sur le produit en lui-même – ses qualités « intrinsèques » –, ce sont aussi des qualités « extrinsèques » qui influencent ce processus (Callon *et al.* 2000 : 218). En effet, selon les acteurs, l'évaluation des marchandises peut différer. Les perceptions et projections individuelles, qui reposent elles-mêmes sur une série de médiations marchandes – l'emballage en fait partie – influencent l'attribution de qualités aux produits. Lorsque l'on connaît les inquiétudes qui caractérisent la relation d'échange au marché au Viêt Nam, et le manque de garanties sur la qualité et la traçabilité des produits, la normalisation des produits du supermarché favorise la confiance des consommateurs. Ces derniers ont plutôt tendance à juger que les biens disponibles sont de bonne qualité en se référant à l'emballage.

Cette confiance est renforcée par les normes d'hygiène régulant les interactions commerciales du supermarché. Pour tout employé manipulant de la nourriture, les gants en plastique, les charlottes couvrant les cheveux et les masques de protection du nez et de la bouche sont de mise. La propreté des espaces répond également à des normes strictes et des agents d'entretien s'activent à nettoyer les sols régulièrement, laissant sur leur passage le panneau jaune « sol glissant » – un signe de mise en garde autant qu'un faire-valoir de bonnes pratiques. Au-delà des sols aux carrelages clairs, les supermarchés sont également équipés de vitrines et de vitres qui créent une médiation supplémentaire entre les produits et les consommateurs, tout en assurant la visibilité des marchandises. Qu'il s'agisse de la transparence des emballages plastiques, de la transparence des prix, des vitres de présentation ou encore de la transparence

sur l'origine des produits, l'exigence d'hygiène et la traçabilité des produits se matérialisent dans l'espace du supermarché. La traçabilité, qui s'est construite avec la grande distribution et permet de rassurer les consommateurs, mérite d'ailleurs une attention particulière :

« Avant la traçabilité, la régulation des marchés consistait à encadrer la circulation des produits en mettant une organisation tout autour : douane, législation, répression des fraudes... Depuis la traçabilité, on laisse les produits circuler... mais en leur ajoutant un petit bout d'organisation. Avant, l'organisation était fixe et englobante et le produit était mobile et ponctuel. Avec la traçabilité, on invente une organisation ponctuelle et circulante... qui voyage bien fixée sur le dos des produits. » (Cochoy, 2002b : 375-376)

Cette traçabilité des produits, qui repose sur l'étiquetage des emballages de la grande distribution, est liée à l'intervention, à distance, d'acteurs exerçant une influence sur la relation marchande : l'industriel et le régulateur. Si l'on a pu voir précédemment les défaillances des pouvoirs publics dans leur capacité à réguler la production agricole et l'organisation du marché de biens, il faut au contraire voir chez les industriels des acteurs puissants de la normalisation commerciale. En effet, l'histoire des processus de normalisation industrielle et de labellisation des produits montre que cette certification des qualités de biens est voulue par les entreprises de production, parfois avant que les pouvoirs publics ne se saisissent de cette question (Cochoy, 2000). La normalisation, qui impacte à la fois la production et la distribution, permet en effet aux industries de mettre en adéquation les produits et leur qualification en tant que bien de consommation avec les exigences supposées du marché. Avec la norme, il est possible de jouer sur la différence, dans un espace où des marchandises semblables sont présentées aux consommateurs. Le respect de la norme révèle en miroir tout ce qui s'en échappe et au premier rang de cette non-normalisation, on retrouve les produits « nus » du marché. La demande de traçabilité est également influencée par la présence de crises sanitaires et le Viêt Nam a récemment été le théâtre de ce type d'événement.

En 2016, une usine sidérurgique taïwanaise du groupe pétrochimique et plasturgique *Formosa* a été accusée d'avoir déversé des pollutions dans une rivière de la province de Hà Tĩnh. Ces pollutions ont provoqué la mort de milliers de poissons sur la côte vietnamienne, tout en dévastant le secteur de la pêche de cette région du centre du pays. Ce scandale à la fois environnemental, économique et politique a engendré des manifestations de la part d'une partie de la population vietnamienne, qui se soulevait, à l'image d'autres populations du monde, contre l'industrialisation globalisée et son potentiel toxique (Pellow, 2007). Les manifestations ont fait l'objet de répressions policières, mettant en évidence la sensibilité de cette question pour l'État vietnamien et sa faculté à réagir vivement pour réprimer la critique (Kerkvliet,

2010). Les manifestants réclamaient plus de transparence sur les choix industriels, sur la politique économique du gouvernement, mais également plus de transparence pour les poissons, et, *in fine*, pour les citoyens-consommateurs : « Les poissons ont besoin d'eau claire. Le peuple a besoin de transparence »<sup>313</sup> disaient alors les affiches de certains manifestants à Hanoï ou à Hô-Chi-Minh-Ville<sup>314</sup>. Cet appel à la transparence peut être interprété comme une forme de critique de la corruption des élites politiques et économiques, d'où le caractère sensible des mobilisations. Toutefois, le manque de confiance dans la gestion de cette crise se traduisait surtout, chez les personnes avec qui j'ai pu discuter du scandale sans qu'aucune critique politique ne soit formulée, par une forte inquiétude sur l'approvisionnement alimentaire. Il s'agissait avant tout de savoir d'où vient ce que l'on mange et de s'assurer de sa qualité. Si on peut opposer les isolements du vote démocratique et les caddies des supermarchés qui « exposent nos choix les plus privés [...] à la vue générale » (Cochoy & Grandclément-Chaffy, 2005 : 653), on peut se demander, en contrepoint, si la figure du client réclamant transparence et traçabilité pourrait signer l'émergence de nouvelles formes d'engagement politique dans un pays non démocratique. « [A]vec tout le 'kit' bureaucratique-juridique » lié à la transparence sur la traçabilité des produits, la transaction marchande est dotée d'un outil « qui fonctionne comme force de 'rappel' potentiel » (Cochoy, 2002b : 376). Théoriquement, les clients sont en mesure de rapporter les produits défectueux et de demander des comptes aux responsables. C'est la figure du client, qui, selon Franck Cochoy, relie ainsi les sphères du politique, de l'organisation et du marché. En regardant de plus près les usages des sacs plastiques au supermarché, je souhaite à présent montrer comment la grande distribution s'inscrit dans une moralisation des pratiques de consommation et, plus largement, de la vie en société.

### 2.2.3. *Profusion, sécurité et moralisation*

Les emballages des produits et l'enveloppe du supermarché sont autant de médiations qui visent à favoriser la venue de clients et d'augmenter les achats dans les magasins des grandes chaînes de distribution. Dans les rayonnages, la largeur aérée des allées contraste avec l'opulence des étagères où s'entassent de grandes quantités et variétés de produits. Le supermarché se situe bien dans la lignée du marché foisonnant, bien que la profusion matérielle y soit maîtrisée et orchestrée. Cette mise en scène de l'abondance matérielle, doublée de la multiplication des signaux publicitaires, visuels, sonores, parfois même olfactifs – on pense aux emballages colorés, aux étiquettes de prix aguicheuses, aux écrans vidéo diffusant des publicités, aux

---

<sup>313</sup> « *Cá cần nước sạch, dân cần minh bạch* »

<sup>314</sup> Article du 24.10.2016 intitulé "Continued protests in Vietnam against formosa steel" : <http://newbloommag.net>

odeurs des cuisines d'où proviennent certains pains ou plat préparés<sup>315</sup> etc. – est destinée à éveiller les sens des consommateurs. Leurs désirs ainsi stimulés, les visiteurs du supermarché peuvent être pris par une fièvre d'avoir, dans laquelle une dépendance à la consommation s'articule à la peur de ne plus pouvoir consommer. Il s'agirait, selon Jean Baudrillard, d'un pacte avec le diable caractéristique de ce qu'il nomme « la société de consommation » (Baudrillard, 2015). Dans *Les choses, Une histoire des années soixante*, Georges Perec, décrit avec finesse cette envie de posséder et cette capture des sentiments humains par les choses :

« Alors, par bouffées, survenaient d'autres mirages. C'étaient des marchés immenses, d'interminables galeries marchandes, des restaurants inouïs. Tout ce qui se mange et tout ce qui se boit leur étaient offerts. [...] Ils sombraient dans l'abondance. » (Perec, 2017 : 60)

Au Viêt Nam, l'abondance des supermarchés vient se confronter à une mémoire encore vive des pénuries et de la pauvreté généralisée – tandis que cette pauvreté est encore le quotidien de nombreuses personnes – et le souvenir des restrictions se transmet de génération en génération au sein des familles. On voit ainsi se former un hiatus entre la sobriété incorporée dans les modes de vie familiaux et la profusion matérielle désormais mise à disposition. Durant les semaines qui précèdent le nouvel an cette tension aboutit au débordement des désirs d'achat, qui sont légitimés par l'arrivée imminente de la fête, comme me l'a expliqué une amie vivant à Quy Nhơn :

« Les gens travaillent dur toute l'année pour pouvoir dépenser au maximum au moment du Têt. Ils disent : 'Je me suis tellement limité jusque-là que maintenant, j'achète tout !' »  
[Conversations du 30.01.2016]

Les semaines précédant la fête du *Têt* sont effectivement marquées par une cohue presque permanente dans les supermarchés de Quy Nhơn<sup>316</sup>. Dans les rayons, on retrouve toujours une majorité de femmes, qui effectuent les achats d'intendance pour le foyer, mais les hommes semblent se faire plus nombreux également. Les caddies sont souvent remplis jusqu'à déborder. On y trouve des packs de bières et de sodas, une variété d'aliments emballés, mais également des batteries de cuisine, du petit électroménager, des lots de *Tupperware*, des habits etc. La

---

<sup>315</sup> La boulangerie industrielle s'adosse souvent aux supermarchés afin de produire sur place une partie du pain et des gâteaux proposés à la vente. Au *Big C* de Quy Nhơn, le plus récent et le plus élaboré des supermarchés de la ville, on peut trouver des baguettes fraîches toute la journée. Le rayon des plats préparés est également très développé et on peut y voir les cuisiniers s'affairer autour de grandes marmites préparant divers mets, y compris des spécialités régionales emballées dans des feuilles de bananier puis étiquetées.

<sup>316</sup> Les marchés sont aussi très fréquentés et un marché aux fleurs est installé en permanence dans le centre-ville pour que les ménages se procurent les traditionnelles fleurs jaunes du nouvel an (dans le Nord du pays, elles sont roses) *Hoa mai* – arbuste taillé en bonsaï, ou *Hoa cúc* – chrysanthèmes.



période précédant le *Tét* est un moment de renouvellement de la maison et de la garde-robe de ses habitants, qui se traduit par un grand ménage<sup>317</sup>, l'achat de nouvelles tenues qui seront étrennées au commencement de la nouvelle année, ainsi que d'accessoires de maison et d'équipements divers pour la famille. La fièvre consommatrice bat alors son plein. Dans les supermarchés, où l'abondance est le maître mot, il faut toutefois contrôler l'affluence des consommateurs et démontrer que l'ordre et la sécurité règnent dans cet espace marchand. À l'entrée, le contrôle des sacs est donc un passage obligé, car si posséder les choses est un désir légitime et même valorisé, le vol est interdit. La présence des agents de sécurité est donc fondamentale pour le bon fonctionnement du magasin. Des routines sécuritaires et dissuasives sont également instaurées afin de civiliser les comportements des consommateurs :

*À l'entrée du Big C, tous les sacs sont contrôlés et le moindre sac à main n'est pas admis sans protection contre le vol. L'agent de sécurité oriente vers un comptoir sur la gauche de l'entrée où un employé (des jeunes gens généralement) insère le sac en question dans un sac plastique qu'il scelle avec une machine thermocollante. [...] À ma seconde visite, pour éviter un tel gâchis, j'ai bourré mes poches de veste avec toutes mes affaires utiles et n'ai pas pris de sac à main. Cependant, je suis passée à la librairie du rez-de-chaussée avant de monter au supermarché. J'ai acheté des dictionnaires et deux romans illustrés en vietnamien. À la caisse de la librairie, la vendeuse les a insérés dans un sac en plastique blanc opaque de même texture que les sacs oxo-fragmentables<sup>318</sup> du Big C et l'a scellé avec un ticket collant indiquant le prix de mon achat, accompagné du ticket de caisse. Arrivée à l'entrée du Big C, outre ma veste aux poches bourrées, j'avais donc un sac blanc scellé de la librairie. Le gardien de l'entrée m'a demandé de passer au comptoir des sacs à main car mon sac plastique ne pouvait pas être admis. Une jeune employée du comptoir a donc inséré mon sac de librairie dans un autre sac plastique blanc [...] qu'elle a à nouveau scellé avec sa machine thermocollante. Un sac dans un sac... [Carnet de terrain du 12.02.2016]*

Avec la présence importante d'agents de sécurité, le supermarché organise et normalise les comportements des visiteurs. Si déambuler et consommer est une pratique « normale », dans un tel espace, faire des photographies est à l'inverse une pratique déviante. C'est ce que j'ai constaté en faisant quelques prises de vue dans deux supermarchés de la ville, où les agents de sécurité sont très vite venus m'interdire d'utiliser mon appareil photo. Naïvement, j'avais

---

<sup>317</sup> À cette période, mes connaissances vietnamiennes sont souvent peu disponibles, notamment les femmes, car elles sont occupées à nettoyer la maison, faire le tri, ranger et mettre en ordre pour pouvoir accueillir les proches. Dans les rues, aux abords des maisons, on aperçoit plus de linge à sécher qu'en période « normale », les balais et les bassines sont de sortie, les boutiques de lavage de scooters tournent à plein etc. La ville fait également son grand ménage et les services de collecte des ordures et de balayage des rues sont très sollicités. C'est également le moment où le service des parcs et jardins reflurit les parterres bordant les promenades urbaines.

<sup>318</sup> Je reviendrai rapidement sur cette dénomination dans le fil du propos.

assimilé ces espaces à des marchés, où la photographie est admise (en accord négocié avec les commerçants s'ils sont au centre de l'objectif), ou encore à la rue, un espace public. Cette interdiction de faire des photographies permet de montrer à quel point la gestion de l'espace est structurée et normalisée, ce qui dénote la présence d'une instance de régulation forte : l'entreprise gestionnaire du supermarché. Cet acteur peut être considéré comme un « entrepreneur de morale », dont l'objectif est de « faire appliquer une norme » par le plus grand nombre de personnes, sans qu'il n'y ait nécessairement de recours aux instances de régulation étatiques. Si l'espace du supermarché et de la galerie commerciale se situe à la frontière entre le public et le privé (toute personne peut entrer et circuler, mais pas à toute heure), la moralisation des comportements des consommateurs ne s'applique pas uniquement aux espaces et pénètre plus globalement dans la vie quotidienne. Les sacs plastiques à usage unique du supermarché sont des objets où se matérialise cette question morale entourant la consommation.

#### 2.2.4. La morale « verte » du sac plastique

L'abondance et la consommation de masse du supermarché peut soulever des critiques liées à la question du gaspillage. C'est par exemple ce que soulevait un collègue géographe m' enjoignant de faire mes enquêtes sur les emballages plastiques dans les supermarchés avant le nouvel an : « Avant le *Tét*, il y a du gaspillage. Les gens consomment beaucoup et gâchent beaucoup de sacs plastiques. »<sup>319</sup> Or les chaînes de la grande distribution développent des techniques pour s'adapter et parfois même devancer les questionnements des visiteurs sur le gaspillage, qui émergent notamment du fait de la montée du référentiel environnementaliste dans les pratiques de consommation (Monsaigeon, 2017) et ce, y compris au Viêt Nam. À Quy Nhơn comme dans tout le pays, les sacs plastiques de caisse sont devenus payants, ce qui est une manière, pour les chaînes de supermarché, de se distinguer des marchés locaux. Ainsi, une amie sensible aux problématiques environnementales me disait à ce sujet que, « le problème, ce n'est pas tellement les supermarchés qui ne donnent plus les sacs plastiques gratuitement [...], ce sont plutôt les marchés classiques où les vendeuses de fruits et de légumes en utilisent beaucoup trop. »<sup>320</sup> Avec ce coût imputé au ticket de caisse pour l'usage des sacs, les supermarchés envoient un message au consommateur : le sac plastique est devenu un produit comme les autres. Cependant, la fin de la gratuité ne résout pas la question du gaspillage, car le coût des sacs à usage unique est dérisoire. À l'inverse, le magasin réduit sa facture

---

<sup>319</sup> Conversation du 1.02.2016

<sup>320</sup> Conversation du 1.02.2016

d'approvisionnement en emballages en améliorant ses rentrées d'argent, car la pratique de venir avec son propre cabas lorsque l'on fait les courses s'est perdue, en particulier au supermarché.

### Sacs de caisse : le coût environnemental ?



Sur l'image de gauche, la rangée de caisses du Co.opmart de Quy Nhơn. À droite, le caissier montre les sacs réutilisables verts de la marque de grande distribution. Il est allé en chercher un exemplaire au fond du magasin. – Quy Nhơn – 2016

Les distributeurs proposent pourtant des sacs réutilisables payants où des inscriptions font référence aux problématiques environnementales : sur le sac photographié plus haut, on peut lire « parce que l'environnement est vert ». Mais leur usage en tant que sac réutilisable, c'est-à-dire ramené au magasin par les clients à chaque visite, est proche du néant, comme l'explique la gestionnaire du supermarché en charge des emballages :

*« Nous avons trois sortes de sacs. Les sacs verts réutilisables, les sacs en rouleau pour les fruits et légumes<sup>321</sup> et les sacs blancs des caisses. Les deux derniers sont faits dans un plastique qui disparaît dans la nature. Lorsque les clients font des achats pour plus de 400 000 VND, nous leur offrons un sac vert. Notre équipe encourage les clients à les utiliser [...] mais ils trouvent les sacs blancs plus pratiques. Nous avons fixé une règle pour encourager les employés à vendre des sacs verts : chaque mois, chaque employé à une quantité de sacs blancs limitée et il y a une sanction si elle est dépassée. » [Entretien du 01.04.2016]*

Si le supermarché semble s'engager dans une politique de réduction de la consommation des sacs plastiques blancs à usage unique, cette responsabilité repose sur les employés, sur qui s'appliquent des sanctions en cas de manquement à l'objectif d'austérité<sup>322</sup>. Le magasin

<sup>321</sup> Ces derniers sont gratuits.

<sup>322</sup> En réalité, il est difficile de savoir s'il s'agit véritablement d'austérité, dans la mesure où les stocks de sacs plastiques peuvent simplement être dimensionnés selon une moyenne de consommation, ce que j'explique ensuite. Toutefois, la gestionnaire de supermarché expliquait qu'il y avait eu une réduction de ce stock dans les dernières années et il semble que les consommateurs avaient pris la fâcheuse habitude de se servir en sacs de caisse au-delà des besoins de transport de leurs achats.

entreprenant par ce dispositif de moraliser sa propre équipe, qui doit elle-même moraliser les consommateurs. On retrouve, dans cette démarche de moralisation de la consommation un déplacement du paternalisme d'État vers un paternalisme d'entreprise, comme le souligne un autre commentaire de la gestionnaire : « les gens de la campagne ne comprennent pas pourquoi un sac est gratuit et l'autre pas » ajoutant que la conscience écologique est encore trop faible chez les consommateurs<sup>323</sup>. Pour le directeur du marché, la logique de la sanction lorsqu'un employé dépasse son stock de sacs de caisse peut toutefois être envisagée comme une technique de rationalisation logistique et managériale. En effet, il lui suffit de commander à son fournisseur les 1 500 kg de sacs plastiques mensuels (deux fois plus pendant le mois précédent le nouvel an)<sup>324</sup> et ses employés se chargeront de gérer ce stock avec parcimonie, dans la crainte de la punition.

De la même manière, il est important de déconstruire la labellisation des sacs plastiques de caisse « verts » [au sens du label cette fois, car ils sont blancs] qui sont désormais répandus dans la grande majorité des supermarchés vietnamiens. Leur succès au Viêt Nam doit en effet être replacé dans la controverse industrielle et écologique plus globale sur la production de sacs plastiques à usages uniques dégradables (Le Meur, 2018)<sup>325</sup>. Comme le mentionne l'extrait d'entretien précédent, ces sacs sont présentés comme ayant la capacité de disparaître dans l'environnement. La grande distribution promeut largement ces sacs sous un label « vert » portant la mention « biodégradable ». On les retrouve très largement aux rayons fruits et légumes, au niveau des caisses et également sur les comptoirs de la sécurité des supermarchés, où les employés insèrent les sacs à main et autres sacs de courses étrangers de clients dans ces sacs blancs à la texture singulière : au touché, ils sont souvent plus rêches ou granuleux que les sacs plastiques transparents. Ces sacs à usage unique sont en réalité fabriqués à partir de matières plastiques de synthèse « traditionnelles » auxquelles les industriels ont ajouté un « cocktail d'additifs » essentiellement composé de métaux lourds, qui entraînent une fragmentation des chaînes du polymère. On les qualifie plus volontiers de sacs « oxo-dégradables » ou « oxo-fragmentables », car la seule présence d'oxygène permettrait cette fragmentation. Aucune matière « biosourcée » n'entre dans la composition de ces sacs et aucune action biologique ne peut donc intervenir dans leur dégradation en milieu « naturel ». Aussi, certaines instances régulatrices qui ont pris position dans la controverse sur la production

---

<sup>323</sup> Je renvoie à la *plasti-cité* n°2 pour de plus amples développements sur la figure du paysan et le paternalisme des autorités vietnamiennes.

<sup>324</sup> Entretien du 01.04.2016

<sup>325</sup> J'ai consacré un chapitre d'ouvrage collectif à la controverse autour des sacs plastiques oxo-fragmentables largement distribués au Viêt Nam (Le Meur, 2018).






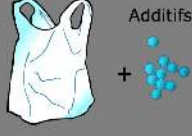




et l'usage de ces sacs plastiques, mettent en gardent contre les dangers de l'auto-labellisation de ces produits par les fabricants et les distributeurs : « Certains producteurs de matériaux plastiques utilisent abusivement l'appellation « plastiques biodégradables » pour qualifier des produits qui, en réalité, se dégradent en petits fragments, souvent invisibles à l'œil nu, dont les conséquences environnementales sont incertaines » (ADEME, 2013).

Cet exemple de labellisation d'un produit qualifié de « vert » par les industriels associés à la grande distribution permet de mettre en évidence l'ambivalence de l'entreprise de moralisation des consommateurs à travers le supermarché. Si la question environnementale est bien soulevée et que l'on évoque à la fois le gaspillage et la présence des sacs plastiques dans la nature, les réponses données par les grandes surfaces sont discutables. En effet, le remplacement des sacs plastiques classiques par des sacs plastiques « oxo-fragmentables » labellisés « verts » ne vient pas remettre en question la consommation de masse et la production de déchets. Aux yeux des consommateurs, on passe d'un sac plastique à usage unique et au devenir déchet problématique, à un sac plastique à usage unique capable de disparaître de notre regard et de résoudre la question des déchets. Or si certaines agences de régulation tirent la sonnette d'alarme, d'autres simplifient leur réglementation pour laisser la place au développement de ces produits dangereux. En effet, ces sacs plastiques « oxo-fragmentables » labellisés ne sont pas soumis aux taxes appliquées sur la production et l'usage des sacs plastiques classiques. Le champ d'application de la loi de taxation pour la protection environnementale de 2010 (57/2010/QH12), qui a un impact notable sur les sacs plastiques des marchés et de la vente de détail, est en effet restreint par une circulaire édictée en 2012. Cette circulaire soustrait les sacs plastiques labellisés « écologiques » à la taxe, sans toutefois définir de manière claire et restrictive les critères de leur dégradabilité, ce qui laisse l'espace aux industriels et aux distributeurs de généraliser l'usage de sacs plastiques « oxo-fragmentables » alors même que leurs effets environnementaux sont hasardeux<sup>326</sup> :

---

<sup>326</sup> *Circular providing on criterion of, order of, procedures for recognition of environmentally friendly nylon bags* No. 07/2012/TT-BTNMT (par abus de langage, le nylon est associé aux sacs plastiques au Viêt Nam, alors qu'ils ne sont pas fabriqués dans cette matière).

La vie sociale des sacs plastiques : une affaire de points de vue.

PRODUCTEUR	DISTRIBUTEUR	CONSOMMATEUR	RECYCLEUR	ÉCOLOGISTE
<i>Vie d'un sac plastique « classique »</i>				
 <ul style="list-style-type: none"> <li>Objet industriel classique</li> <li>Avantage coûts/bénéfice stable</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Emballage classique</li> <li>Objet symbole de la société de consommation</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Accumulation de déchets possible</li> <li>Usages multiples</li> <li>Réemplois dans la durée</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Recyclage possible si la matière est « propre » (<i>indus.</i>)</li> <li>Recyclage post-usage dans les filières secondaires (Pays en Développement)</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Sacs plastiques visibles dans l'environnement</li> <li>Pollution durable</li> <li>Symbole de lutte écologiste</li> </ul>
<i>Vie d'un sac « oxo-fragmentable »</i>				
 <ul style="list-style-type: none"> <li>Objet « innovant »</li> <li>Chaînes de productions inchangées</li> <li>Coût de production faible – gains supérieurs</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Emballage avec label</li> <li>Communication sur un engagement écologique</li> <li>Habitudes de distribution inchangées</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Emballage périssable</li> <li>Usages similaires mais risques accrus de migration des contaminants</li> <li>Stockage hasardeux</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Matière instable</li> <li>Temporalités de la dégradation matérielle inconnues</li> <li>Risque de contamination des chaînes industrielles</li> </ul>	 <ul style="list-style-type: none"> <li>Pollution visible (fragments) et invisible (microplastiques ; métaux lourds)</li> <li>Présence accrue de contaminants dans l'environnement</li> </ul>

Le schéma ci-dessus (reproduit depuis (Le Meur, 2018)), qui compare la vie sociale d'un sac plastique à usage unique classique et la vie sociale d'un sac « oxo-fragmentable », nous invite à intégrer les évolutions de la consommation contemporaine dans le contexte plus large de l'industrialisation du Viêt Nam et du modèle de développement économique promu par le gouvernement de la République Socialiste.

### 3. Accélérer : un régime plastique ?

En 1989, le Viêt Nam est encore sous embargo américain et, même si la politique de *Đổi mới* a été annoncée depuis 1986, ses effets concrets tardent à se manifester. Dans la capitale du pays, dit l'ancien ambassadeur de France Claude Blanchemaison, « la pénurie était générale, les ambassades occidentales se mettaient d'ailleurs en pool pour faire des missions d'approvisionnement à Bangkok » (Blanchemaison & Racine, 2015 : 73). Trente-deux ans plus tard, le pays, qui a adopté l'économie de marché, s'est mué en une société de consommation en quête continue d'abondance. La transformation semble franche, bien que demeurent « des tensions entre autoritarisme politique et ouverture économique » (Tréglodé, 2015 : 9). En effet, la croissance économique du pays a enregistré une moyenne annuelle de 6,43% sur la période

1985-2017 amenant le PIB vietnamien à augmenter de 680% en trente-deux ans seulement<sup>327</sup>. Si cette augmentation a elle-même subi des variations, notamment du fait de la période de crise à la fin des années 1990 en Asie et dans d'autres pays émergents, cette croissance vietnamienne semble répondre à ce que Hartmut Rosa dénomme l'accélération : une « *croissance quantitative par unité de temps* » (Rosa, 2013 : 199). L'accélération sociale mondialisée qu'il entend décrire ne se résume toutefois pas uniquement à des chiffres, mais se divise en trois composantes : une accélération technique, une accélération du changement social et une accélération du rythme de vie (*idem* : 94). Si les deux dernières composantes touchent à la subjectivité des individus et des groupes sociaux, *l'accélération technique* semble relever de l'évidence, notamment lorsqu'il s'agit de décrire le processus historique d'amélioration des transports et de la communication, qui entraînent un « *progressif rétrécissement de l'espace* » (*idem* : 45). Cette accélération se matérialise également par « *la fabrication plus rapide de biens, la transformation plus rapide de matériaux et d'énergie, et bien que dans une moindre mesure, l'accélération des services* » (*idem* : 96). Aussi, si « *le packaging est un agent des marchés alimentaires comme des processus politiques* » (Hawkins, 2013 : 67), dans cette section, il s'agira d'observer les transformations accélérées du Viêt Nam à l'aune de l'industrialisation de sa plasturgie et en particulier du secteur de l'emballage. En montrant les liens entre la politique gouvernementale industrielle et l'extraction des ressources en hydrocarbures, je discuterai enfin du modèle de développement vietnamien : un communisme plastique porté par une logique économique d'accélération, qui n'est toutefois pas à l'abri de certains ralentissements, plus ou moins désirés.

### 3.1. La normalisation de la plasturgie vietnamienne

L'industrie plasturgique fait partie des secteurs de l'économie vietnamienne qui ont connu un très fort développement durant les trente dernières années. Son développement progressif, notamment à partir de la fin des années 1990, a amené le gouvernement à se saisir de ce secteur afin d'en faire un fleuron national. En 2011, la décision gouvernementale 2992/QĐ-BCT octroie ainsi des avantages fiscaux et en capitaux à l'industrie plasturgique pour qu'elle se développe à l'horizon 2030. Durant les années 2010, le secteur connaît alors une croissance annuelle moyenne de 16 à 18% (certaines sources évoquent même des taux jusqu'à 25%)<sup>328</sup>.

---

<sup>327</sup> Pour comparaison, la Belgique a montré un taux de croissance annuel moyen de 2,63% entre 1961 et 2017. L'année 1964 affiche le taux le plus élevé avec 6,96% et 2009 marque le taux le plus bas avec -2,25%. Sur la même période, la variation moyenne annuelle du PIB français était de 2,77%. C'est à nouveau 2009 qui marque la valeur basse avec -2,94% et le pic de croissance de 6,99% est enregistré en 1969. Le PIB de la Belgique a augmenté de 334% en 57 ans et celui de la France a augmenté de 370% sur la même période. Les données sont exprimées en dollar constant (\$US constant 2005).

[Données présentées par l'Université de Sherbrooke, Canada, sur la plateforme Perspective Monde : <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/tend/VNM/fr/NY.GDP.MKTP.KD.ZG.html> – Source : Banque Mondiale]

<sup>328</sup> Sources: Ubrifrance 2011; Vietnam Briefing 2014 ; Vietnam Plastic Association 2014 ; Vietnam Plastic Industry Report 2016.

En analysant une branche de cette industrie en plein essor, celle de l'emballage, je propose de décrire le processus de normalisation du secteur. Il s'effectue notamment à travers l'influence des acteurs internationaux qui agissent sur l'organisation interne des entreprises et exercent un pouvoir structurant pour le marché vietnamien.

### 3.1.1. *Les petites mains de l'emballage « Made in Vietnam »*

Comme je l'ai évoqué précédemment, l'industrie plasturgique internationale s'est historiquement construite en s'adossant à des laboratoires de chimie de pointe recherchant de nouveaux matériaux à partir des résidus du raffinage des hydrocarbures<sup>329</sup> (Boote & Pretting, 2010 ; Bensaude-Vincent & Stengers, 2001). Lorsque les matières plastiques de synthèse sont pointées du doigt dans la controverse écologique actuelle, de nombreux arguments émergent pour mettre en avant les applications quotidiennes « positives » de ces nouveaux matériaux de haute technologie. On évoque les applications chirurgicales via l'introduction de plastiques dans le corps, la réduction du poids des automobiles par substitution d'anciens matériaux plus lourds, permettant ainsi des économies de carburant, ou encore l'isolation des logements favorisant une plus grande sobriété énergétique (Verlomme, 2006). Si les matières plastiques de synthèse avaient la vocation de remplacer d'autres matériaux plus coûteux et qui présentaient des inconvénients à l'usage, elles ont donc permis l'émergence de nouvelles applications. Parmi ces applications les emballages ne faisaient pas figure de priorité durant les débuts de ce secteur. Ils en sont pourtant devenus un des piliers en termes de poids économique.

« En 1960, aux États-Unis, seul un dixième de la production des matières plastiques revient à l'industrie de l'emballage. Quelques années plus tard, en 1966, déjà 1,3 millions de tonnes d'emballages plastiques sont jetés à la poubelle. À la fin de la décennie, un quart de la production de plastique américain est consacré aux emballages jetables, et aujourd'hui un tiers du plastique fabriqué dans le monde leur est dévolu. » (Boote & Pretting, 2010 : 32)

Au Viêt Nam, le secteur de la plasturgie est structuré en quatre branches industrielles : les biens de « consommation », la « construction », l'« emballage » et le segment « technique ». En 2015, l'industrie plasturgique vietnamienne consacrait 37,4% de son activité au secteur de l'emballage, faisant de cette branche industrielle la première en termes de volume et de valeur, ainsi qu'en taux de croissance depuis les années 2000<sup>330</sup>. Dans ce secteur, l'association

---

<sup>329</sup> On parle en particulier d'oléfines ou d'alcènes, des hydrocarbures insaturés à partir desquels la réaction de polymérisation peut se produire.

<sup>330</sup> Les biens de consommation (qui sont directement vendus aux consommateurs et non à des entreprises) constituent 29,3 % du secteur, contre 18,3 % pour la construction et 15,1 % pour le segment technique. Source : Vietnam Plastic Industry Report 2016.



vietnamienne des industriels de la plasturgie distingue quatre catégories de produits : les emballages plastiques, les emballages alimentaires, les emballages de construction et les emballages en PET – Polyéthylène téréphtalate (un secteur dominé par les bouteilles destinées aux eaux et boissons). Les emballages alimentaires doivent leur nom au respect de normes spécifiques liées au contact avec la nourriture<sup>331</sup>. L'industrie plasturgique vietnamienne répond à une augmentation de la consommation domestique<sup>332</sup>, mais elle se structure également dans l'extraversion, notamment par l'exportation d'emballages, l'unique secteur à afficher une balance commerciale positive. L'une des raisons qui explique ce succès à l'export est que ce secteur industriel est structuré sur une multitude de machines de technologie rudimentaire, qui mobilisent une main d'œuvre importante dont le coût est compétitif sur le marché international. C'est ce que je souhaite montrer en mobilisant des informations recueillies lors de plusieurs visites d'usines vietnamiennes avec un industriel français de la plasturgie en mai 2016<sup>333</sup>.

Dans le minibus qui nous éloigne de l'aéroport, l'industriel français me décrit l'entreprise que nous allons visiter dans le Nord du pays. C'est un des leaders vietnamiens de la fabrication d'emballages plastiques avec une production de sacs et de films s'élevant à environ 4 500 tonnes par mois. Sachant qu'un sac plastique pèse en moyenne dix grammes, il faudrait imaginer que 450 millions de sacs plastiques à usage unique sortent de l'usine chaque mois. Au Viêt Nam, continue-t-il de m'expliquer, le secteur est spécialisé sur une production qui demande beaucoup de main d'œuvre et les usines regroupent une multitude de petites machines de production. Pour la même quantité produite, une entreprise européenne utilise très peu de salariés car les procédés sont pour la majeure partie automatisés. Si les machines coûtent un million d'euros, elles sont inaccessibles pour la majorité des entreprises vietnamiennes. À l'inverse, un salarié français coûte 3 000 euros par mois, contre en moyenne 300 euros au Viêt Nam. « L'organisation industrielle vietnamienne est très compétitive sur certains produits », conclut-il. Selon ce chef d'entreprise, les industries vietnamiennes sont mieux organisées que celles du secteur plasturgique chinois. Il a donc choisi ce fournisseur, avec qui il travaille depuis quelques années et se fait livrer 3 à 4 conteneurs par mois à raison de 12 à 13 tonnes de sacs plastiques par conteneur : « Pour eux, je suis un petit client. » L'entrepreneur français est toutefois un client un peu spécial. Étant lui-même le patron d'une petite usine dans une île d'outre-mer où j'ai eu l'occasion de me rendre, il produit sur place une bonne partie de sa marchandise avec sa quinzaine de salariés – deux équipes de cinq personnes se relaient sur

---

<sup>331</sup> J'y reviendrai par la suite.

<sup>332</sup> La consommation annuelle de plastique par habitant au Viêt Nam est passée de 33 kg pendant l'année 2010 à 41 kg pour l'année 2015. Source : Vietnam Plastic Industry Report 2016.

<sup>333</sup> Le récit qui suit reprend des notes de terrain des 5, 6 et 7 mai 2016.

les machines en 2/8. La petite usine tourne, avec « pour maître mot la polyvalence ». Le jeune patron raconte qu'il « a commencé [son entreprise] avec rien, avec deux bouts de ficelles »<sup>334</sup>. Il fonctionne donc sur un modèle souple et extraverti, rachetant au port des conteneurs « dernier voyage » à des compagnies maritimes pour augmenter son espace de stockage en dehors du hangar. S'il possède deux extrudeuses et quatre machines de « sacherie » pour l'impression et les soudures – c'est-à-dire le nécessaire pour produire des sacs plastiques – il est plus rentable pour lui de faire importer certains types de biens. C'est pourquoi il travaille avec des fournisseurs vietnamiens. Dans la relation commerciale, c'est donc un client particulièrement informé sur les techniques et les modes de production auquel les partenaires vietnamiens ont à faire. Durant nos visites, il commente longuement la disposition des machines, les choix logistiques, les qualités de matières. Par l'entremise des deux jeunes employées commerciales qui nous guident dans les entrepôts, il suggère même des modifications de procédés aux techniciens vietnamiens pour les aider à opérer une transition des matières plastiques de synthèse aux matières « biosourcées » : « ils doivent pouvoir s'adapter à la nouvelle loi française », explique-t-il. En effet, à partir du 1<sup>er</sup> juillet 2016, les sacs plastiques à usage unique de caisse ont été interdits par le gouvernement français et la loi est venue imposer une modification des normes du secteur de la « sacherie », désormais contrainte de produire et de distribuer des sacs plastiques réutilisables (ils sont définis par leur épaisseur de plus de 50 microns), ou bien des produits « biodégradables » fabriqués à partir d'un composé incluant, par exemple, de l'amidon de maïs<sup>335</sup>. L'entreprise vietnamienne que nous avons visitée avait commencé à tester les composés biodégradables sur une machine, avec peu de succès. Le secteur du sac biodégradable semblait, à l'époque, ne pas intéresser véritablement ce producteur, qui trouvait trop de contraintes à ces nouveaux matériaux et trop peu d'intérêt commercial. Au total, nous avons visité trois des cinq ateliers de production chez le leader national, ainsi que l'un des deux derniers hangars construits par la compagnie. Les deux nouveaux hangars étaient destinés à produire 46 600 tonnes par an de sacs plastiques, soit un objectif de doublement de la production déjà réalisée dans les cinq autres unités<sup>336</sup>. Après un déjeuner gastronomique offert par l'entreprise dans un hôtel de luxe de la région, l'industriel français a continué ses visites en ma compagnie. Le lendemain, nous avons eu l'occasion de nous rendre dans une autre entreprise de sacs plastiques dans les environs de Hanoï. Elle

---

<sup>334</sup> Conversation du 10.08.2017

<sup>335</sup> Deux producteurs de ces composés mêlant plastiques et matières biosourcées possèdent les certifications liées à la biodégradabilité : l'allemand BASF et le chinois Kingfa. Le décret français n° 2016-379 du 30 mars 2016, qui décrit les modalités de mise en œuvre de la limitation des sacs en matières plastiques à usage unique interdit d'ailleurs la production et la commercialisation « des sacs fabriqués à partir de plastique oxo-fragmentable, matière dégradable, mais ni assimilable par les micro-organismes, ni compostable ». (Le Meur, 2018)

<sup>336</sup> Vietnam Plastic Industry Report 2016.

disposait, à ce moment-là, d'un unique hangar. Chez ces deux concurrents qui ne pèsent pas le même poids dans le marché vietnamien, on observe une similitude : la présence d'une importante main d'œuvre.

### Les rythmes ouvriers



Au Viêt Nam, la production de sacs plastiques, même si elle est partiellement automatisée, nécessite une importante main d'œuvre, notamment pour l'emballage des produits. À droite, des ouvriers prennent leur pause sous un manguier. - Hưng Yên & Hải Dương - 2016

Si la première entreprise visitée était un leader de la plasturgie vietnamienne et son PDG un personnage haut placé de l'industrie, ayant d'étroits contacts avec l'État, la seconde faisait plutôt office de modèle de l'émergence d'un secteur privé local. Le patron de l'entreprise avait commencé dans le secteur dix ans auparavant, accumulant suffisamment de capital pour construire l'unique hangar de la compagnie en 2014. Les deux actionnaires de l'entreprise, le patron que nous avons rencontré et une autre personne, dirigeaient ainsi 150 ouvriers environ. Ces ouvriers, hommes et femmes, travaillaient toute la semaine sur le modèle des 3/8, les équipes se relayant à 6 heures du matin, 14h et 22h sauf le dimanche et, selon les commandes, ne travaillaient parfois pas le samedi. Chaque employé était payé 200 dollars par mois, soit environ 170 euros. Cette main d'œuvre permettait ainsi de produire 250 à 300 tonnes de sacs plastiques par mois. Afin d'améliorer ce chiffre de production, l'objectif de l'entrepreneur était de rapidement s'équiper de trois nouvelles extrudeuses (les machines qui fondent les composés plastiques avant de les transformer en film<sup>337</sup>) pour un coût moyen de 250 à 350 euros par machine. Pour actionner ces trois nouvelles machines, il estimait alors nécessaire d'engager une vingtaine d'ouvriers. Chez le leader du sac plastique, les ouvriers étaient quant à eux payés 300 euros par mois pour des journées de travail de douze heures, six jours par semaine, en travaillant de manière alternée le jour et la nuit. Malgré un salaire plus élevé, leurs cadences de

---

<sup>337</sup> Extrudeuses de gonflage.

travail étaient plus intenses. Avec ces deux exemples d'entreprises, on constate que le secteur de la « sacherie » de l'industrie plasturgique vietnamienne repose sur une main importante et bon marché, qui assure le bon fonctionnement des machines, réceptionne les sacs et les conditionne pour une grande majorité à la main. Dans ce contexte, l'organisation de l'activité est au cœur de la compétitivité des producteurs.

### 3.1.2. Marques, organisation et processus qualité

Au-delà d'une production de masse à bas coût par une main d'œuvre peu qualifiée, c'est l'adaptation du produit aux exigences du client qui fait du marché de l'emballage « made in Vietnam » un secteur dynamique. Si la majorité des entreprises et des commerces souhaitent distribuer des produits portant leur logo, l'une des étapes importantes du processus de production est donc l'impression des sacs plastiques. Les marques jouent en effet un rôle important dans la relation marchande avec les consommateurs, car « [a]u-delà du simple signe de corporatisme, la marque repose sur les pratiques de régulation de l'État, entre autres acteurs, afin d'enjoindre à la confiance, de conférer de la valeur et de créer des attachements » (Hawkins *et al.*, 2015 : 73). C'est ce que j'ai pu montrer auparavant en comparant les pratiques de consommation au marché et au supermarché. Un professeur d'université vietnamien m'a ainsi raconté comment les marques de la grande distribution étrangère étaient convoitées avant que le Viêt Nam n'entre dans une économie de marché :

*« En 1982, je suis allé en France et au retour, j'ai emporté dans mes bagages une vingtaine de sacs plastiques avec les noms des marques françaises inscrites dessus pour les offrir à ma famille : Carrefour, Auchan, Mammouth. C'était des sacs qu'on donnait gratuitement à la caisse et il n'y avait pas ça au Viêt Nam. Je l'ai ai donnés aux femmes parce que ce sont surtout elles qui les utilisent et elles ont fait très attention de les faire durer. À cette époque là, les sacs avec des marques étaient des choses très rares à Hanoï ! » [Conversation du 18.05.2016]*

Dans les usines de production de sacs plastiques, il y a d'abord la phase d'extrusion, qui permet de transformer des granules de différents types de matières plastiques (des « pellets » de polyéthylènes haute et basse densités – PEHB - PEBD, polypropylènes – PP etc.) en un film plastique par fusion et pression, puis gonflage. La couleur et la qualité du film dépend de la « recette » de pellets initiale : en suivant les règles de compatibilité des matériaux, en dosant différentes couleurs et colorants, on fait varier la pâte qui sera fondue au sein de l'extrudeuse, puis gonflée en film tubulaire. Après l'extrusion, les rouleaux de films obtenus sont disposés sur une machine d'impression qui applique de la couleur par couches successives. Enfin, ces rouleaux imprimés sont installés sur de nouvelles machines qui soudent et découpent les sacs

selon la forme désirée : avec ou sans anses etc.<sup>338</sup> La manutention entre les machines est donc un travail important et de l'organisation de l'usine dépend la fluidité de la production et la rentabilité d'usage des machines. Si le niveau technologique des machines et la qualification des ouvriers est basse, c'est donc sur l'organisation que misent les entreprises, qui recherchent à répondre à des standards de qualité et d'hygiène pour pouvoir exporter leurs produits. En effet, les normes internationales et les exigences des pays importateurs de sacs plastiques se traduisent directement dans les modes d'organisation de la production au Viêt Nam. Le Japon, en tant que premier client des industries vietnamiennes de l'emballage, diffuse ainsi ses exigences de qualités jusqu'à l'intérieur des usines de sacs plastiques. Certaines d'entre elles se sont équipées avec des instruments de contrôle de la qualité des produits afin de susciter la confiance de leurs clients. D'autres ont même organisé leur entreprise pour qu'une unité de production soit dédiée à l'exportation japonaise, comme sur l'image centrale ci-dessous :

#### Made in Vietnam – Made for Japan<sup>339</sup>



Sur la gauche, un sac plastique imprimé d'une marque japonaise est suspendu à un crochet et rempli d'objets visant à faire du poids, afin de tester la solidité des anses et du fond du sac. Les tests de qualités s'effectuent sur un sac pour un lot produit.

Au centre, la salle de production « japonaise » du leader national évoqué plus haut. Il répond à des normes spécifiques : utilisation d'une charlotte pour les employés, les visiteurs doivent enfiler des chaussons jetables sur leurs chaussures. L'alignement des machines est régulier et l'espace est plus large que dans d'autres hangars de production.

À droite, une ouvrière empaquette des sacs plastiques par deux dans des emballages imprimés. Il s'agit d'une commande japonaise spéciale, qui ne peut être réalisée qu'à la main. Aucune machine n'est en mesure de créer des lots de deux sacs plastiques.

Photographies issues de deux entreprises – Hưng Yên & Hải Dương - 2016

<sup>338</sup> Je reviendrai sur le procédé de fabrication des sacs plastiques dans la *plasti-cité* n°4 (1.2.), pour décrire le mode de fonctionnement spécifique des chaînes de recyclage.

<sup>339</sup> Je remercie ici Damien Kunik pour la formule « Made for Japan » et pour ses commentaires précieux sur les échanges économiques avec le Japon, son pays de travail et d'adoption.

Dans la grande entreprise que j'ai eu l'occasion de visiter avec l'industriel français, un laboratoire a été aménagé pour regrouper différentes machines destinées à tester la tension limite des matériaux, leur résistance aux chocs et à la perforation. À notre arrivée, l'employé du laboratoire, visiblement peu occupé derrière un ordinateur, s'est empressé de faire une démonstration de ces différents outils, que l'industriel m'a avoué trouver un peu superflus. Pour des sacs plastiques, disait-il un test de résistance au poids et à la perforation très simple suffisait : remplir les sacs d'une grande quantité d'eau, les suspendre et vérifier qu'il n'y ait pas de fuites. Au-delà de l'exigence de qualité, la visite commerciale que nous avons effectuée reposait sur la démonstration de la mise en place d'une démarche « qualité » et d'un management de l'organisation satisfaisant les exigences du client.

« le discours de la qualité permet une 'remontée' du client dans l'organisation et cette remontée s'accompagne d'une véritable 'marchandisation' des rapports productifs : dans nombre d'entreprises, les relations client-fournisseur sont envisagées non seulement en externe, mais appliquées en interne ; chaque 'service' ou 'atelier' est présenté comme le client de l'autre. D'un côté, le 'discours du client' parle à tout le monde, parce que tout le monde occupe dans sa vie la position de client [...], contrairement à la position de patron beaucoup moins partagée [...]. D'un autre côté, parler de relations client-fournisseur en interne ne rend compte ni de l'absence de concurrence effective entre services, ni de la permanence de l'autorité hiérarchique. » (Cochoy, 2002b : 372)

Dans la grande entreprise de sacs plastiques, la concurrence entre les ateliers est visible, étant donné la forte division des tâches entre la production pour le Japon, la production internationale « classique », la production domestique et d'autres productions spécifiques. Cette entreprise s'est également dotée d'un hangar destiné au recyclage et, pour améliorer l'organisation de cette filière particulière, elle a fait appel à un manager japonais. À l'arrivée de notre petite délégation, celui-ci semblait gêné de ne pas pouvoir montrer le fonctionnement optimal de son atelier : « il y a encore beaucoup de choses qui ne sont pas réglées ! »<sup>340</sup>. Si la technologie nécessaire à la production de sacs plastiques est basse, la grande entreprise mise avant tout sur le management. C'est ce dont témoignent les courts messages diffusés par le panneau lumineux affiché à l'entrée du bâtiment où sont installés les bureaux de l'entreprise. Aux côtés du logo de la société, il affiche la date et la température du jour puis apparaît la devise du fabricant, inscrite en caractères gras et de couleur rouge. Ce sont les « 7G » : « *giữ tín, giành vác, gọi mở, gàn gũi, giúp đỡ, giáo dục, giám sát* » que l'on peut traduire par cette série de termes : « loyauté, responsabilité, ouverture d'esprit, proximité, assistance, éducation et surveillance ».

---

<sup>340</sup> Conversation du 5.05.2016

Outre le respect des normes internationales ISO<sup>341</sup>, publiées en 1987, que certaines entreprises vietnamiennes affichent parfois sur le hangar de leur usine<sup>342</sup>, une grande entreprise se doit de démontrer la qualité de sa gestion du personnel. L'organisation et la normalisation des procédés industriels devient alors, comme l'emballage, un argument marketing (Cochoy, 2002b). Après avoir vu comment les usines vietnamiennes sont organisées et gérées en leur sein pour répondre aux normes exigées par leurs clients étrangers, il est intéressant d'analyser les rapports entre les acteurs vietnamiens et les acteurs étrangers de la plasturgie lors des salons professionnels.

### 3.1.3. *Plasturgie de salon*

Les salons professionnels constituent des moments de matérialisation des relations à distance entretenues par les acteurs économiques. Ils sont intéressants pour comprendre la structuration d'un secteur et les différents rapports de pouvoir qui s'exercent entre les agents du marché. Durant l'année 2016, j'ai eu l'occasion d'assister au salon *Plastics & Rubber* à Hô-Chi-Minh-Ville. C'est la plus grande rencontre entre les acheteurs et les vendeurs de la plasturgie internationale pour le Viêt Nam. Il s'agissait de la sixième édition de cet événement organisé depuis 2007 conjointement par une institution allemande et une institution singapourienne : *Messe Düsseldorf Asia* et *Singapore Exhibition Services*. Le salon s'est tenu en mars dans le palais des expositions flambant neuf de la métropole Sud-Est asiatique à une encablure du luxueux centre commercial du groupe *Paragon*. Le centre d'exposition se situe dans le septième district, une des zones de la ville d'urbanisation récente où de nouveaux immeubles d'habitation en béton de « standard international » émergent chaque année sous les noms de « *Botanical Garden* » ou encore « *Silent Paradise* ». Le duo germano-singapourien proposait, simultanément à *Plastics & Rubber*, un autre salon au nom évocateur, *ProPak*, qui constitue l'un des événements les plus importants du secteur du packaging industriel en Asie depuis 25 ans. Ce dernier a pour objectif de mettre en adéquation le secteur vietnamien de l'agroalimentaire et des biens manufacturés de consommation courante avec l'industrie internationale de l'emballage plastique. Le salon *Plastics & Rubber* n'existe pas uniquement pour le Viêt Nam, mais possède des équivalents en Chine, en Thaïlande, en Indonésie et aux Philippines. Il constitue le diapason du secteur de la plasturgie des pays de l'Est et du Sud-Est asiatique, mais sa taille reste incomparable avec le plus grand salon international de la plasturgie de Düsseldorf, qui est concurrencé dernièrement par l'exposition *Chinaplast* à Shanghai.

---

<sup>341</sup> ISO – l'Organisation Internationale de Normalisation est une instance fondée en 1947 qui a pour but de créer des standards internationaux en matière de normes industrielles et commerciales.

<sup>342</sup> Sur le bord de la nationale cinq, qui relie Hanoï et Haïphong, le principal port du Nord du pays, on peut voir certains hangars où « ISO 9000 » et ses dérivés sont écrits en lettres d'enseigne pour attirer le regard des véhicules de passage. Dans la densité industrielle de cette région, afficher son respect d'une norme internationale aussi célèbre est un argument marketing.

*Plastics & Rubber Vietnam* constitue malgré tout un temps fort de la « diplomatie économique » du plastique pour les entreprises travaillant au Viêt Nam où cherchant à s'y implanter.

### Exposition des technologies internationales



Sur une durée de trois jours, les visiteurs de *Plastics & Rubber Vietnam* sont invités à découvrir les nouvelles technologies du secteur international de la plasturgie et de l'emballage alimentaire auprès des fabricants et distributeurs de machines. En bas à gauche, une machine autrichienne permettant de fabriquer des bols de soupe de nouilles par moulage du plastique. Elle est entièrement automatisée et un bras articulé vient déposer les bols sur un tapis roulant devant lequel se pressent les cameramen et les photographes, professionnels ou amateurs. – Hô-Chi-Minh-Ville – 2016

Les représentants asiatiques du salon viennent de Thaïlande, de Singapour, de Chine, de Taïwan et de Corée du Sud. Les grandes nations de la plasturgie européennes présentes au salon sont l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche et la Grande Bretagne. À ces grands exposants venus accompagnés de délégations commerciales et diplomatiques<sup>343</sup> s'ajoutent quelques entrepreneurs individuels épars. Le vestibule du palais des expositions accueille les technologies de pointe traitant de petites quantités de polymères, comme les imprimantes 3D et

<sup>343</sup> J'ai par exemple eu l'occasion de discuter avec un haut fonctionnaire britannique habitué des rencontres diplomatiques liées aux activités pétrolières et gazières de la Couronne. Il accompagnait l'un des représentants de l'association britannique de la plasturgie. Je reviendrai sur les rapports entre pétrochimie et plasturgie par la suite.



des stands de recherche et développement. La grande allée centrale, seule allée empruntée par la presse, à laquelle je me suis greffée lors de son tour d'horizon à l'ouverture du salon, présente à la vue de grandes machines de l'industrie plasturgique : une machine à filer le polyester sur de grands rouleaux, une machine permettant de laminier des feuilles de plastique avec un film de métal, une machine destinée à emballer du shampoing et autres liquides en doses individuelles, des éléments de machines du recyclage de pointe européen, une extrudeuse de moulage destinée à produire des bols de soupe de nouilles instantanées. La rencontre avec des représentants asiatiques et européens leaders du marché de l'industrie plasturgique internationale permet de comprendre quelle est leur perception du marché vietnamien. Voici comment un industriel autrichien analyse celui-ci :

*« Nous venons tous les 2 ou 3 ans. Cela fait près de 20 ans que nous travaillons au Viêt Nam.*

*– Et que pensez-vous de ce marché ?*

*Ça se développe, ça se développe. [...] Dans d'autres pays comme la Thaïlande ou l'Indonésie, l'industrie plasturgique est mieux établie. Le Viêt Nam s'est ouvert plutôt vers 1999-2000. Donc régulièrement, on garde un œil ici, surtout ces dernières années. Les investissements ont fortement augmenté dans les machines plastiques. Ils font tout ce que la Chine suggère, mais maintenant ils prennent vraiment place dans le marché mondial. Ils veulent fournir de véritables marques, mais pour produire pour la classe mondiale de qualité, il leur faut de bonnes machines. C'est pour cela que le commerce ici augmente. » [Entretien du 2.03.2016]*

Le marché vietnamien fait partie des espaces d'échange prometteurs de la plasturgie mondiale, en particulier pour les constructeurs d'équipements, qui voient une opportunité dans l'industrialisation du pays pour vendre leurs machines. Le Viêt Nam produit peu d'équipements et ce sont surtout des machines mobilisant une technologie faible qui sortent des usines nationales. Le pays a donc besoin d'importer ses machines depuis les producteurs asiatiques, prioritairement, qui, comme la Chine ou Taïwan, pratiquent des prix compétitifs. Les machines européennes font office de produits de luxe, mais certaines entreprises d'État sont en mesure de s'équiper avec cette technologie « de pointe ». Les constructeurs étrangers viennent donc exposer leurs machines avec la perspective que de plus en plus d'unités de production très technicisées voient le jour au Viêt Nam. Cette phase d'équipement est nécessaire pour l'industrie vietnamienne qui doit, si elle veut monter en grade et exporter ses produits, utiliser des machines lui permettant de répondre à des normes de production internationales. Dans le secteur de l'emballage alimentaire, les deux grandes agences de normalisation sont l'agence américaine FDA - *Food and Drug Administration* et l'agence européenne AESA - *Autorité*

*européenne de sécurité des aliments*. Les différents constructeurs de machines d'emballage alimentaire vendent donc des processus de productions certifiés par ces deux agences. Certaines multinationales comme *Coca Cola* imposent par ailleurs des normes spécifiques, ce qui fait de cette entreprise un des pouvoirs structurants du secteur plasturgique international, notamment en termes de recyclage des bouteilles en PET. Ce sont en particulier trois industriels européens du recyclage que j'ai rencontrés lors du salon qui m'ont décrit le rôle de *Coca Cola* dans ce secteur<sup>344</sup>. Pour l'un deux, les normes appliquées par *Coca Cola* seraient finalement plus strictes que celles des agences américaine et européenne. Or cette assertion est difficile à étayer puisque, contrairement aux agences gouvernementales et intergouvernementales, *Coca Cola* n'a pas l'obligation de rendre publiques les procédures de validation des normes et les critères d'évaluation utilisés dans le cadre de la certification. Cette importance accordée à la firme dans les discours sur la normalisation industrielle montre toutefois le poids que représente la multinationale dans le secteur des bouteilles en PET et de leur recyclage. Au-delà des États, la normalisation s'organise par l'influence des entreprises, qui viennent imposer leurs normes sur les processus de production de leurs sous-traitants et de leurs fournisseurs. Cette normalisation en cascade au sein des professionnels d'un secteur renforce la « marchandisation » des normes industrielles (Cochoy, 2000), qui ne sont plus uniquement des arguments pour se positionner au sein d'un marché, mais bien des droits d'entrée sur le marché.

Par ailleurs, l'arrivée des industriels internationaux au Viêt Nam contribue à rebattre les cartes du marché de l'emploi. Les entreprises étrangères qui viennent s'implanter au Viêt Nam recrutent des travailleurs sur place, afin de faire la jonction entre leur personnel expatrié et les clients. L'ouverture économique peut alors rimer avec l'ouverture des possibilités de carrière et même avec l'ouverture d'esprit, pour les jeunes travailleurs embauchés par des compagnies étrangères, comme pour cet ingénieur de moins de trente ans, employé depuis peu dans une entreprise japonaise d'équipement industriel :

*« Nous avons commencé l'activité au Viêt Nam en mars dernier [2015]. Mais la compagnie japonaise a quarante ans. Nous avons des bureaux et des branches en Thaïlande, en Chine, en Europe. [...] Je suis ingénieur en mécanique. J'ai commencé à travailler avec cette compagnie en juin dernier. Nous fournissons et entretenons les machines de beaucoup d'entreprises de la région d'Hô-Chi-Minh-Ville et donc cela me permet d'apprendre beaucoup de choses sur le secteur ! » [Entretien du 1.03.2016]*

---

<sup>344</sup> [Entretiens du 2.03.2016] - Je reviendrai sur le recyclage dans la *plasti-cité* n°4.

Face au « corporatisme d'État » (Jeong, 1997) et à la prégnance d'un modèle politique et hiérarchique contraignant au sein des entreprises – elles aussi prises dans la corruption endémique du régime vietnamien (Tréglodé, 2015) – beaucoup de jeunes diplômés souhaitent travailler pour des entreprises étrangères. Pour la grande majorité des personnes, dont les connexions familiales ne permettent pas d'atteindre des postes élevés et lucratifs dans les institutions vietnamiennes, les entreprises étrangères constituent alors une échappatoire. Elles offrent des salaires plus élevés que ce que les vietnamiens peuvent espérer dans une compagnie nationale, mais fournissent aussi une expérience d'un autre type d'organisation et de management, souvent moins hiérarchique, ou du moins plus « intéressant » en termes de contenu d'activités<sup>345</sup>. La perspective de voyages professionnels est également un moteur d'adhésion, comme pour le jeune ingénieur cité plus haut, qui avait déjà eu l'occasion d'aller en Thaïlande, mais attendait impatiemment l'opportunité d'aller au Japon, un voyage que ces employeurs planifiaient pour l'année suivante.

Le salon *Plastics & Rubber Vietnam* permet de mettre en évidence les rapports de force au sein du secteur plasturgique international et l'influence des acteurs dominants du marché sur le processus de normalisation de la production industrielle vietnamienne. Parmi ces acteurs, on retrouve les constructeurs et distributeurs de machines industrielles, les agences de normalisation et les multinationales de l'agroalimentaire. Afin que de s'insérer sur le marché international, le Viêt Nam doit donc suivre des normes imposées et ses travailleurs sont amenés à côtoyer de près des acteurs étrangers. Il convient maintenant de réfléchir aux enjeux de cette ouverture économique sur le modèle de développement du pays dans le contexte de l'Anthropocène.

### 3.2. Ouverture et accélération d'un régime plastique

Après avoir montré comment l'industrie plasturgique vietnamienne s'est développée durant ces dernières années par un processus de normalisation progressive d'une production tournée vers les exportations, je souhaite discuter plus largement du modèle de développement économique vietnamien. Ce modèle souvent qualifié, à l'image du voisin chinois, de « communisme de marché », mérite en effet une attention particulière. En gardant l'exemple des matières plastiques, il s'agira ici de décrire l'accélération de l'intégration du pays dans le commerce international, tout en faisant un pas de côté vers les liens entre plasturgie et extraction pétrolière. En évoquant les enjeux écologiques liés à l'exploitation des hydrocarbures, je replacerai les

---

<sup>345</sup> Beaucoup de vietnamiens avec qui j'ai eu l'occasion d'échanger à ce sujet décrivent l'ennui qu'ils ressentent au travail, ainsi que le poids paralysant de leur hiérarchie. C'est le notamment le cas chez les fonctionnaires.

enjeux de développement du Viêt Nam dans le débat sur l'Anthropocène, en tentant de comprendre conjointement les formes d'accélération et de ralentissement économique.

### 3.2.1. *La conteneurisation comme accélération*

Si l'industrie plasturgique vietnamienne se développe en produisant pour le marché intérieur, les objectifs de développement fixés par le gouvernement et la tendance de ses leaders nationaux est à la promotion de l'exportation, à partir notamment de produits nécessitant une technologie faible et une forte main d'œuvre : les emballages. En 2007, la valeur totale des exportations de produits plasturgiques vietnamiens était évaluée à 800 millions de dollars. En 2013, ce chiffre atteignait 1,8 milliards de dollars, ce qui représente une augmentation du chiffre d'affaire des exportations de 125% sur six ans<sup>346</sup>. Cette nette augmentation des exportations de produits plastiques vietnamiens reflète le développement très rapide de ce secteur industriel sur l'ensemble de l'Asie :

« En 10 ans, la production de plastiques dans le monde a augmenté de 103 Mt<sup>347</sup>, soit d'un tiers (245 Mt en 2006 contre 348 Mt en 2017). Mais on assiste à une claire redistribution des cartes : en 2006, l'Europe était en tête (25%) devant l'Amérique du Nord (23%), la Chine était en 4<sup>e</sup> position avec 15%. En 2017 c'est la Chine qui est en tête avec 29%. Si l'on additionne la Chine, le Japon et le reste de l'Asie, ce sont 50% des plastiques qui sont produits dans cette région du monde. » (PlasticsEurope, 2018.06.19)<sup>348</sup>

Bien que la croissance économique des différents pays d'Asie ait entraîné une augmentation notable de la consommation des ménages nationaux, la plasturgie asiatique s'est développée en particulier sur une délocalisation de la production industrielle des pays « du Nord » vers les pays en développement. Comme l'expliquait l'entrepreneur français évoqué plus haut, le secteur de l'emballage vietnamien, comme celui de l'Asie en général, est particulièrement compétitif car la main d'œuvre reste bon marché. Les sacs plastiques et autres emballages sont en effet des produits de faible valeur que les industriels de la plasturgie européens ou d'autres pays développés délaissent souvent pour des segments du marché plus techniques et plus rentables. En effet, à partir du moment où le Viêt Nam (comme ses voisins) est en capacité de répondre aux normes industrielles internationales, il est plus avantageux pour les industries historiques du secteur de délaisser cette production. Parmi les clients des produits de la plasturgie vietnamienne, on retrouve d'ailleurs majoritairement des pays disposant déjà d'une

---

<sup>346</sup> Vietnam Briefing 2014

<sup>347</sup> Mégatonne – un million de tonnes.

<sup>348</sup> Communiqué de presse de PlasticsEurope (le plus grand lobby européen de producteurs de plastique) intitulé « L'industrie des matières plastiques, une industrie performante et contestée ».

industrie développée. En 2016, le Japon représentait le plus gros client des produits plastiques vietnamiens avec 25% du volume des exports, les États-Unis importaient quant à eux 15% du total de la production exportée, suivis ensuite par les Pays-Bas, la Corée du Sud et l'Allemagne. Il faut rappeler que cette compétition amenant les pays à se spécialiser dans certains segments industriels en fonction de leur positionnement sur le marché international (en termes de main d'œuvre, de technologie, de ressources etc.) n'est viable que dans une économie mondialisée et extravertie reposant sur un transport par conteneur bon marché. Cette économie s'est développée durant la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle et a profondément bouleversé les échanges internationaux, qui jusque-là étaient coûteux, notamment car il impliquait une forte main d'œuvre de dockers pour la manutention des chargements :

« Le conteneur est au cœur d'un système hautement automatisé conçu pour déplacer des biens de n'importe où à n'importe où, avec un minimum de coûts et de complications en chemin. Le conteneur a rendu le transport maritime bon marché, et en faisant cela, il a transformé l'économie mondiale. Les armées de travailleurs mal payés et mal traités qui un jour gagnaient leur vie à charger et décharger les bateaux ne sont plus, leurs communautés soudées du bord de mer ne sont plus qu'un souvenir. »  
(Levinson, 2006 : 2)

La conteneurisation de l'économie a débuté au sortir de la seconde guerre mondiale après l'invention du conteneur en 1956 par l'entrepreneur américain Malcom Purcell McLean, d'abord spécialiste du transport routier et obsédé par la réduction des coûts du déplacement des marchandises (*idem*). La croissance exponentielle du trafic maritime par conteneurs à partir des années 1960 a augmenté la fluidité du capital, désormais capable d'être investi partout dans le monde. La « quatrième vague » de conteneurisation du commerce international s'est essentiellement déroulée en Asie dans les années 1990. Cette « vague chinoise » qui a continué durant les années 2000 a marqué l'internationalisation complète du transport maritime par conteneur, faisant de cet objet technique la norme du commerce globalisé (Guerrero & Rodrigue, 2014). Dans la région asiatique, le Viêt Nam se situe sur la principale route maritime qui relie Singapour, Hong Kong et le Japon. Si le gouvernement a largement investi dans la construction d'infrastructures pour accueillir des conteneurs dans différents ports du pays, toutes ne fonctionnent pas à plein (Fau, 2015). Toutefois, en 2017, le port de Hô-Chi-Minh-Ville était classé 25<sup>ème</sup> port à containers mondial en volume de trafic par la référence internationale Lloyd's List (Lloyd's List, 2018)<sup>349</sup>. À nouveau, ce sont les années 2000 qui ont

---

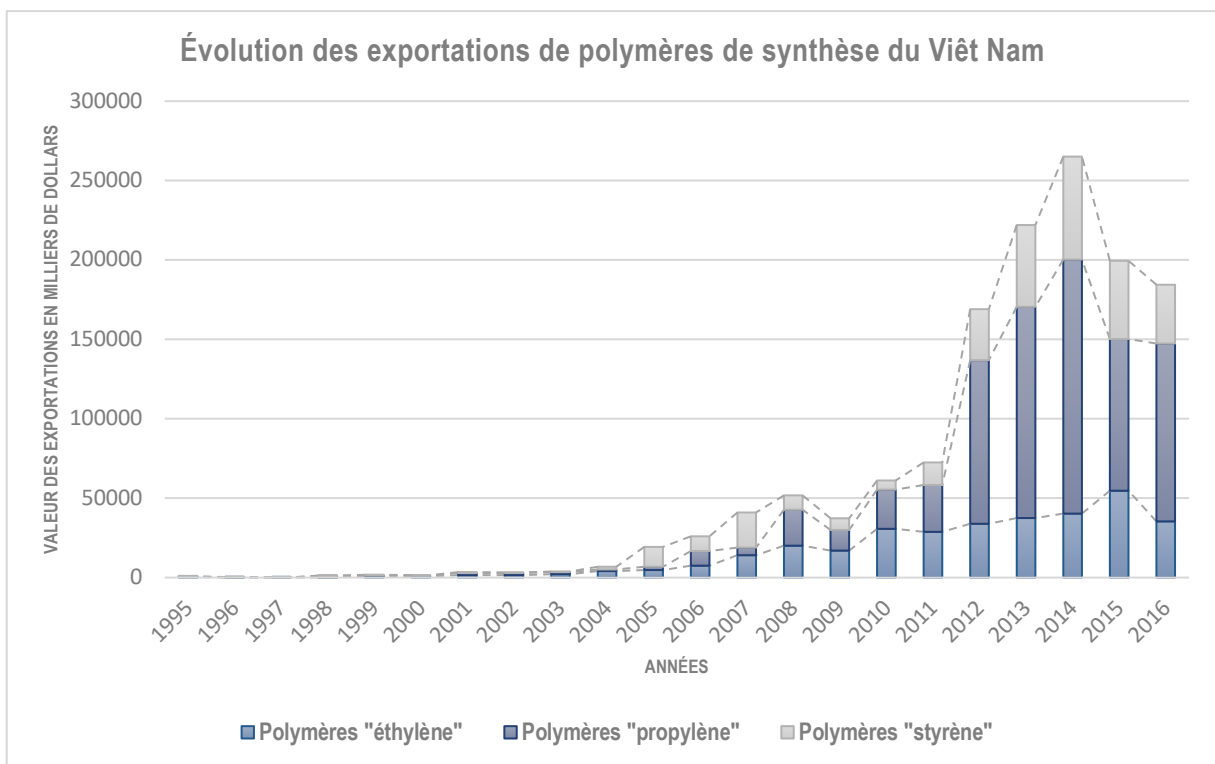
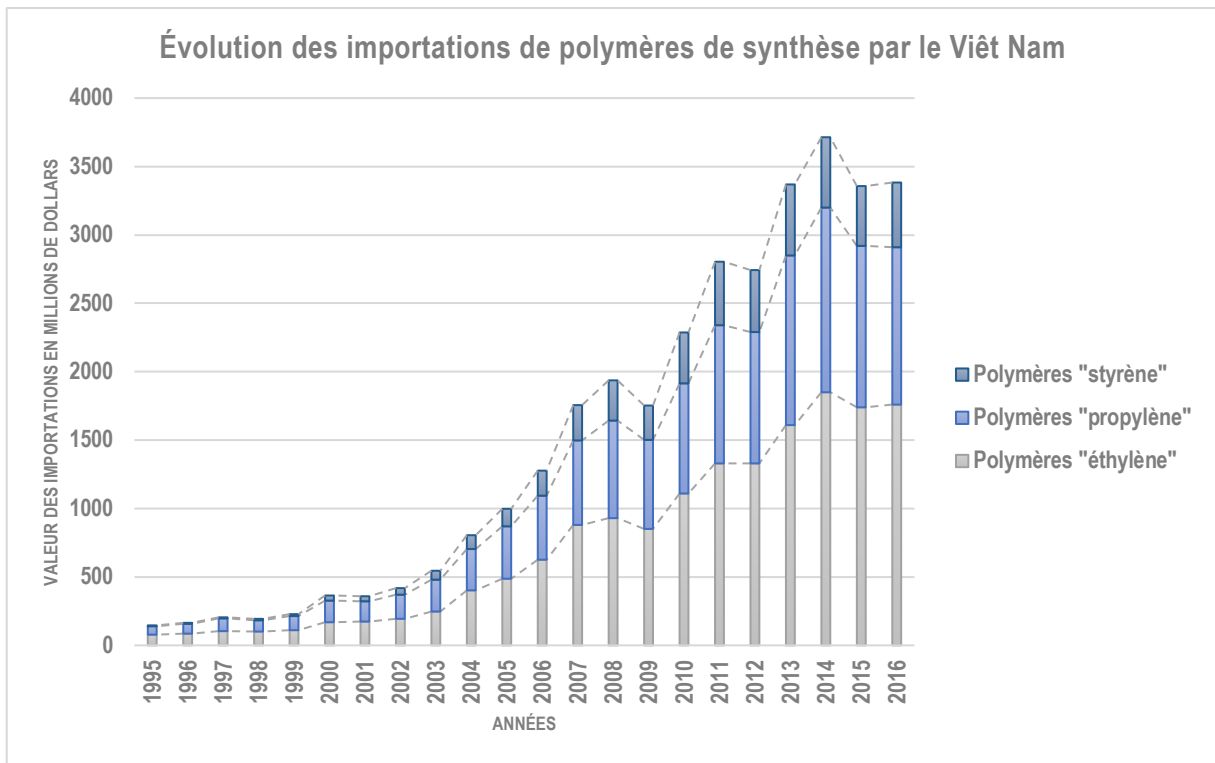
<sup>349</sup> Les huit premiers ports de cette liste sur 2018 sont asiatiques, avec six ports chinois (Shanghai, Shenzhen, Ningbo-Zhoushan, Honk Kong, Guangzhou et Qingdao) accompagnant Singapour et Busan, en Corée du Sud. Dubaï est le 9<sup>ème</sup> port du classement. Le premier port européen est à la 11<sup>ème</sup> place, il s'agit de Rotterdam. Source : Lloyd's List 2018

marqué le développement du commerce maritime du Viêt Nam : « entre 2000 et 2012, le taux de croissance annuel de conteneurs manipulés dans ses terminaux a été en moyenne de 16,8%, avec un pic entre 2000 et 2007 (19,7%) et une stabilisation autour de 12% depuis 2007 » (Fau, 2015 : 45). Ces chiffres particulièrement élevés, mais à l'image de la croissance du secteur de la plasturgie, sont amenés à atteindre une vitesse de croisière de 8 à 9% de croissance par an jusqu'en 2020 (*idem*). Les flux de conteneurs imposent de réfléchir conjointement les importations et les exportations du pays, car ce commerce maritime repose sur une optimisation de l'espace disponible sur les cargos et aucun conteneur ne devrait faire de voyage vide<sup>350</sup>. Ci-dessous, deux graphiques présentent l'évolution de la valeur des importations et des exportations de trois types de polymères de synthèse par le Viêt Nam depuis 1995. Si ces trois types de polymères ont des applications multiples, on les retrouve souvent dans le secteur de l'emballage. Le polystyrène – PS, est présent dans de nombreux emballages visant à protéger les produits contre des chocs, mais également dans les boîtes de repas à emporter. Le polypropylène – PP, dont l'aspect est brillant, est souvent utilisé dans les emballages alimentaires car il résiste à la graisse. Le polyéthylène – PE, se retrouve dans les bouteilles d'eau ou de boissons sous forme de PET (polyéthylène téréphtalate) ainsi que dans les sacs et films plastiques sous la forme de PEHB et PEBD (polyéthylènes haute et basse densités)<sup>351</sup>.

---

<sup>350</sup> Cette question de l'optimisation des voyages de conteneurs est déterminante pour comprendre les enjeux du recyclage globalisé que je développerai dans la *plasti-cité* n°4.

<sup>351</sup> Ces graphiques ont été réalisés à partir de données harmonisées (HS-Harmonized System) issues des banques de données BACI International Trade Database et présentées en ligne par The Observatory of Economic Complexity; MIT - Massachusetts Institute of Technology: <https://atlas.media.mit.edu>



Si l'évolution des *valeurs* d'importation et d'exportation ne nous renseigne que partiellement sur les *volumes* de matières importées et exportées (il faut prendre en compte le cours des

matériaux, qui a fortement évolué au milieu des années 2010)<sup>352</sup>, on observe une croissance très forte des flux de ces trois polymères. Ces graphiques, bien que partiels, me semblent intéressants pour documenter concrètement et dans un secteur donné – celui de la plasturgie – ce que l’on peut nommer une « accélération technique » (Rosa, 2013). Ils matérialisent, à une échelle de regard macrosociologique, ce que l’on peut observer à l’échelle de l’expérience ethnographique dans les supermarchés ou dans les usines de production de sacs plastiques du Viêt Nam : un *emballage plastique*. L’importation des matières plastiques par le Viêt Nam permet également de mettre en évidence la dépendance du pays en termes de matières premières, qu’il doit pour une grande partie acquérir sur le marché international. Cette dépendance nous amène à réfléchir plus avant sur la production de matières plastiques de synthèse à partir des sous-produits de l’industrie pétrochimique.

### 3.2.2. Plasturgie, pétrochimie et Anthropocène

Comme je l’ai dit précédemment, l’industrie plasturgique s’est développée en utilisant les sous-produits de l’extraction des hydrocarbures. Les matières plastiques de synthèse ont été inventées en combinant différents produits issus de l’industrie pétrochimique. Leur fabrication massive à la suite de la révolution industrielle et des deux guerres mondiales du XXème siècle a entraîné une logique d’écoulement de surplus (Bensaude-Vincent & Stengers, 2001 ; Boote & Pretting, 2010)<sup>353</sup>. De nos jours, les pays exportateurs de pétrole du Moyen Orient figurent parmi les plus grands exportateurs de matières plastiques de synthèse. Ainsi, entre 2010 et 2015, le plus grand fournisseur de polyéthylène (PE) du Viêt Nam était l’Arabie Saoudite, avec une part du marché des importations vietnamiennes entre 27% et 38%, se plaçant devant les autres fournisseurs asiatiques habituels tels que la Corée du Sud, la Chine ou Singapour<sup>354</sup>. Les cours des matières plastiques sont d’ailleurs indexés sur les cours du pétrole, comme l’explique simplement cet industriel autrichien rencontré au salon *Plastics & Rubber Vietnam 2016* :

---

<sup>352</sup> Le pic apparaissant en 2014-2015 matérialise en effet une chute importante du cours international des matières plastiques dont de nombreux industriels m’ont fait état lors du salon *Plastic&Rubber Vietnam* dont je parlerai ensuite. On peut alors supposer qu’une courbe des volumes aurait marqué une augmentation continue et n’aurait pas infléchi la matérialisation graphique de la croissance. Malheureusement, les chiffres des volumes d’importation et d’exportation vietnamiennes de polymères ne sont pas disponibles à ma connaissance.

<sup>353</sup> Les plastiques de synthèse sont également venus se combiner à des produits chimiques existant avant l’extraction du pétrole. Il est d’ailleurs intéressant de les envisager comme des rebuts industriels recyclés, qui ont trouvé des applications commerciales évitant aux entreprises de jeter leurs sous-produits : « la fabrication du PVC permet de se débarrasser à bon compte des grandes quantités de chlore qui proviennent de la fabrication de la soude caustique, présente dans certaines lessives. On évite les coûts élevés de l’évacuation du chlore, et il est possible de créer quelque chose de neuf à partir d’un déchet qui peut être revendu » (Boote & Pretting, 2010 : 53).

<sup>354</sup> Source: The Observatory of Economic Complexity; MIT - Massachusetts Institute of Technology: <https://atlas.media.mit.edu>



*« Si vous allez à la pompe à essence et que votre carburant est bon marché. Et bien le plastique aussi sera bon marché. » [Entretien du 2.03.2016]*

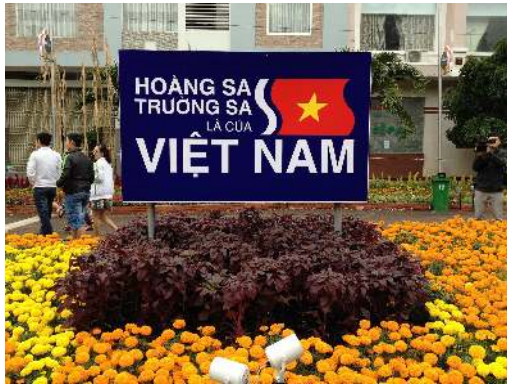
Si des mouvements écologistes critiquant le gaspillage des matières plastiques avaient émergé dans les pays industrialisés dès les années 1960, ce n'est qu'à la suite des chocs pétroliers de 1973 et 1979, accompagnés d'une accumulation des déchets à gérer pour les municipalités, qu'une réflexion sur le recyclage a véritablement été entreprise par les industriels (Selke, 2000). C'est ce qu'explique cet autre exposant autrichien spécialisé dans le recyclage :

*« Je vous raconte un peu l'histoire pour que vous compreniez. Il y avait déjà des recherches sur le recyclage, mais les films et les sacs plastiques, il n'y a rien de pire. Le matériau est tellement bon marché que tout le monde le jette. Mais quand le prix du pétrole a augmenté en 1980, le prix à presque doublé et il y a eu une demande disant : ok, faites quelque chose avec le recyclage parce qu'on ne peut plus se permettre simplement de gaspiller la matière. » [Entretien du 2.03.2016]*

Avec l'exemple du développement du recyclage expliqué par cet industriel, on comprend comment le cours du baril de pétrole influence la structuration du secteur de la plasturgie jusque dans ses orientations technologiques. C'est pour cette raison que je souhaite analyser plus en détail la situation du Viêt Nam en termes de ressources pétrolifères et d'extraction d'hydrocarbures. Pour ce faire, je mobiliserai une expérience ethnographique éloignée de la plasturgie, qui a eu lieu dans le port de Quy Nhon au moment du nouvel an 2016.

Lors de la fête du *Tết*, une amie m'a demandé de rendre service à un journaliste vietnamien qu'elle connaissait. Il devait faire un sujet pour la télévision locale sur les étrangers vivant à Quy Nhon et qui passaient les festivités sur place. J'ai accepté d'être interviewée et d'être filmée, tout en conviant dans l'aventure une autre amie attirée par la célébrité qui s'annonçait. Après l'interview, le cameraman nous a demandé de nous promener bras dessus, bras dessous, dans la nouvelle attraction de la ville : une « rue aux fleurs » inspirée de celle d'Hô-Chi-Minh-Ville et pour la première fois réalisée à Quy Nhon. Au centre de la ville, une rue piétonne avait été aménagée avec, sur une bande centrale, une succession de décors et de compositions fleuries qui étaient rehaussées de lumières à la nuit tombée. On pouvait observer des scènes évoquant les paysages ruraux traditionnels avec leurs rizières, échassiers et chapeaux coniques, des paysages côtiers matérialisés par une coque de bateau de pêche en bois bleu, orné des traditionnels yeux destinés à rejeter le mauvais sort. Un des parterres était simplement orné d'une pancarte disant ceci : « *Hoàng Sa và Trường Sa là của Việt Nam* » c'est-à-dire : « Les îles Paracels et Spratley appartiennent au Viêt Nam ».

## Dans la rue aux fleurs : revendications et icônes nationales



Sur la gauche, le panneau évoquant les archipels Spratley et Paracels. Sur la droite, le visage de l'Oncle Hô dans une installation en forme de lotus, éclairée à la nuit tombée. – Quy Nhon – 2016

Lorsque j'ai pris une photographie du panneau revendiquant la possession de ces îles de mer de Chine<sup>355</sup>, le journaliste caméraman s'est animé et il a demandé à mon amie que je « rejoue » la scène car cela permettait de montrer « le souci » et « l'intérêt » que je portais à cette question géopolitique importante pour le Viêt Nam<sup>356</sup>. J'ai alors eu la sensation d'être utilisée pour défendre un point de vue sur le conflit territorial auprès des médias locaux, mais cela m'a également permis d'identifier un des sujets importants de la propagande contemporaine de l'État vietnamien<sup>357</sup>. Les archipels Paracels et Spratley disposent en effet de ressources importantes – en partie connues, en partie espérées – d'abord halieutiques<sup>358</sup>, mais également en hydrocarbures : pétrole et gaz. Aussi, « disposant de 3 260 km de littoral de la frontière chinoise à la frontière cambodgienne et d'une zone économique exclusive évaluée à 700 000

---

<sup>355</sup> Au Viêt Nam, « la mer de Chine » est appelée mer de l'Est ou mer orientale. L'enjeu de cette dénomination est de taille, car le grand voisin Chinois y est considéré comme une puissance impérialiste. Les eaux de cette mer sont marquées par la présence de deux archipels riches en ressources halieutiques et en hydrocarbures, dont la propriété est fortement disputée : les îles Paracels sont revendiqués par la Chine, Taïwan et le Viêt Nam, mais depuis 1974, l'archipel est concrètement dominé par la Chine, qui y a construit des infrastructures (Fau, 2015) ; Les îles Spratley sont quant à elles revendiquées par Brunei, la Chine, la Malaisie, les Philippines, Taïwan et le Viêt Nam. Si chacun de ces pays occupe une partie des îles de l'archipel, depuis les années 2010, la Chine y a construit des îlots artificiels et les a dotés de lourdes infrastructures industrielles, défensives et portuaires. Cet article daté de juillet 2015 du New York Times montre des photographies vues du ciel de cette « fabrication d'îles » (*idem* : 50).

<https://www.nytimes.com/interactive/2015/07/30/world/asia/what-china-has-been-building-in-the-south-china-sea.html>

<sup>356</sup> Carnet de terrain du 10.02.2016

<sup>357</sup> En 2014, j'avais déjà eu l'occasion de relever la sensibilité du problème des archipels en mer de l'Est car de nombreux navires chinois étaient entrés dans les eaux territoriales revendiquées par le Viêt Nam, générant ainsi des émeutes près des usines chinoises installées dans le Nord du pays, où je me trouvais alors. Mon interprète de l'époque m'avait alors expliqué que, s'il fallait défendre le Viêt Nam contre les envahisseurs chinois, elle serait prête à prendre les armes et à mettre en pratique les rapides cours de maniement du fusil qu'elle avait reçus à l'université. Certains amis avaient également parlé d'aller manifester contre cet événement. En parallèle, tous les téléphones vietnamiens, le mien compris, recevaient des messages de l'État nous exhortant à rester calmes. Après « cette crise pourtant jugée sérieuse » qui a vu la mort de quatre ressortissants chinois, selon Pékin, le début de l'année 2015 a marqué « une reprise apaisée des relations diplomatiques et des visites croisées » (Fau, 2015 : 39).

<sup>358</sup> Le secteur de la pêche est très important au Viêt Nam et il fait aussi partie des priorités nationales (Fau, 2015).

km<sup>2</sup>, le Viêt Nam ambitionne désormais de devenir une puissance maritime d'Asie du Sud-Est continental » (Fau, 2015 : 40).

En 2016, le Viêt Nam importait pour 6,28 milliards de dollars de pétrole raffiné, soit 3,2% de la valeur de ses importations totales<sup>359</sup>, alors que le pays dispose d'importantes ressources pétrolifères. S'il a produit 17,4 millions de tonnes de pétrole en 2016, le Viêt Nam est classé troisième pays de la région Asie-Pacifique après la Chine et l'Inde en ce qui concerne les réserves de pétrole disponibles (Fau, 2015). Elles sont estimées à 595 millions de tonnes, en tenant notamment compte des ressources *off-shore*. Cependant, l'extraction, qui a commencé en 1986, reste basse et peu de raffineries sont disponibles pour transformer les hydrocarbures, aussi « pour assurer une plus grande indépendance énergétique en diminuant l'importation de pétrole raffiné et maîtriser davantage le cycle pétrolier, le Viêt Nam a ouvert en 2009 la raffinerie de Dung Quat », dans une région du centre (*idem* : 43). Toutefois, en 2011, l'Agence américaine d'Information sur l'Énergie (EIA) estimait que la consommation de pétrole du Viêt Nam surpassait sa production, élevée à environ 326 000 barils par jour. En 2013, le pays exportait du pétrole brut, mais continuait d'importer du pétrole raffiné à hauteur d'environ 70% de sa consommation. Cette part importante des importations pour répondre aux besoins de consommation est amenée à baisser si l'extraction et le raffinage s'améliorent, comme le prévoit le gouvernement vietnamien. Il faudra cependant que l'industrie pétrolière suive de près le développement global du pays, car les estimations de la demande intérieure pour 2030 s'élèvent à 830 000 barils par jour, soit plus du double de la consommation de l'année 2011, qui s'élevait à 375 000 barils par jour (World Energy Resources, 2013). Afin de développer l'extraction de nouveaux champs pétrolifères, le Viêt Nam organise des partenariats entre son leader national, *PetroVietnam*, ouvert aux capitaux étrangers depuis 2011, et des firmes internationales comme le malais *Petronas*, l'indien *ONGC-Videsh* (OVL) et l'américain *ExxonMobil*. Cette intervention de groupes pétroliers participe de « l'internationalisation du conflit » en Mer de Chine méridionale (Fau, 2015 : 44). Ces investissements industriels dans des espaces supposément « inhabités » favorisent également la formation d'« enclaves » extractives et d'accumulations territorialisées, venant contredire l'idée que la création de richesse capitaliste fonctionne sur le mode du flux (Ferguson, 2005 : 379).

Si le Viêt Nam se trouve actuellement dans une situation d'abondance pétrolifère présageant d'importants développements de son industrie pétrochimique, encore insuffisante pour répondre à la consommation intérieure, cette abondance des ressources naturelles risque par

---

<sup>359</sup> Source: The Observatory of Economic Complexity; MIT - Massachusetts Institute of Technology: <https://atlas.media.mit.edu>

ailleurs de masquer le contexte mondial de l'extraction du pétrole. Même si le pays occupe la troisième position de la région Asie-Pacifique en termes de ressources estimées en hydrocarbures, à l'échelle mondiale, « [l]a planète consomme [actuellement] ses stocks de pétrole plus vite qu'elle ne découvre de nouvelles réserves » (Mitchell, 2013 : 275). Ce contexte international permet de replacer la politique industrielle moderniste du Viêt Nam dans la diminution globale du stock de ressources naturelles disponibles. L'économie mondiale étant fortement dépendante des hydrocarbures, certains auteurs évoquent la possibilité d'un effondrement de la production d'énergies fossiles, impliquant alors une réaction en chaîne dans une grande majorité des secteurs de l'économie<sup>360</sup> (Servigne & Stevens, 2015). La baisse accélérée du taux de retour énergétique (TRE) moyen mondial (c'est-à-dire le nombre d'unités d'énergie obtenues pour une unité d'énergie dépensée<sup>361</sup>) témoignerait à nouveau de la « grande accélération » de l'Anthropocène (Bonneuil & Fressoz, 2013) et de la « compression de l'espace » par le temps que l'accélération technique débutée avec la révolution industrielle entraîne (Rosa, 2013 : 45).

« Les carburants fossiles sont, au contraire [du rayonnement solaire sur lequel s'est fondé la vie préindustrielle], des formes d'énergie dans lesquelles de grandes quantités d'espace et de temps ont été, pour ainsi dire, comprimées sous une forme concentrée. On peut donner une idée de l'intensité de cette compression en considérant qu'un seul litre de pétrole utilisé aujourd'hui a nécessité vingt-cinq tonnes de vie marine primitive, qui lui a fourni son matériau de base ; ou qu'il fallut, pour produire les carburants fossiles que nous consommons en une seule année, une quantité de matière organique équivalente à l'ensemble de la vie végétale et animale produite sur toute la surface de la Terre pendant quatre cents ans. Le charbon et le pétrole ont ainsi mis à disposition de l'humanité, sous des formes solides et liquides compactes et transportables, des réserves d'énergie équivalentes à des décennies de croissance organique et à des hectares de biomasse. » (Mitchell, 2013 : 25)

L'extraction pétrolière, sur laquelle repose le développement de l'industrie plasturgique, relie étroitement l'accélération de la « consommation » du pétrole à celle de la consommation des objets en plastique à usage unique comme les emballages. Des industriels tentent d'ailleurs, avec le soutien des grandes surfaces et de certains pouvoirs régulateurs, de faire disparaître en poussière ces objets issus du raffinage des hydrocarbures – c'est le projet du sac plastique oxo-fragmentable décrit précédemment (Le Meur, 2018). Pour terminer cette *plasti-cité*, je propose

---

<sup>360</sup> La « conteneurisation » de l'économie (Levinson, 2006 ; Guerrero & Rodrigue, 2014) repose par exemple sur la combustion de fioul lourd pour faire voyager les cargos à travers les océans. Si le prix du baril de pétrole augmente fortement ou bien si la ressource se raréfie, ce modèle internationalisé risque de battre de l'aile.

<sup>361</sup> Le TRE pétrolier des États-Unis au début du XX<sup>e</sup> siècle était de 100 :1, aujourd'hui, la moyenne mondiale oscille, selon le type d'énergie, entre 10 :1 et 20 :1 (Servigne & Stevens, 2015).

de donner à entendre différents discours sur les transformations récentes du Viêt Nam, afin de mettre en évidence les enjeux politiques liés à ce modèle communiste axé sur la croissance.

### 3.2.1. *Communisme plastique et ralentissements*

Après avoir analysé l'évolution du secteur de la plasturgie vietnamienne et ses liens étroits avec la politique de modernisation industrielle et d'extraction de ressources, il me semble intéressant de réfléchir à la transformation du communisme vietnamien, à l'œuvre depuis le « Renouveau » décrété en 1986. On peut en effet voir dans la République Socialiste du Viêt Nam un modèle de plasticité politique, tant le capitalisme a réussi à s'imposer dans le pays sans pour autant remettre en cause les pouvoirs anciens que sont le Parti communiste et l'Armée populaire vietnamienne (Tréglodé, 2015). Cette permanence de modes de décision prévalant avant l'ouverture et la lenteur du renouvellement des élites politiques suggère que l'accélération caractéristique de l'Anthropocène s'accommode tout à fait d'une stabilité des pouvoirs. Si l'extraction des hydrocarbures et le marché énergétique a structuré les pouvoirs politiques au XIXème et au XXème siècle (Mitchell, 2013), on peut considérer l'industrialisation plasturgique et pétrochimique du Viêt Nam comme une puissance motrice dans le modèle de « communisme de marché » que le pays a adopté à la suite de la Chine. La mondialisation, l'ouverture et la croissance de la consommation ne sont en effet pas venus renverser complètement l'ordre social et politique antérieur. C'est ce qu'explique cet artiste peintre et plasticien vietnamien, en évoquant la matière plastique avec laquelle il travaille, une « matière populaire », qui est venue chambouler les modes de vies :

*« En fait, pour moi, le plastique est beaucoup lié à la mondialisation du Viêt Nam, à la consommation... c'est lié à l'ouverture. Ça a vraiment beaucoup de sens au Viêt Nam, le plastique, en fait. Et c'est lié au communisme qui commence à changer de nature<sup>362</sup>, à devenir... pas vraiment une démocratie, avec le *Đổi mới*, mais à devenir... je ne sais pas comment dire, ce n'est pas vraiment le communisme comme à l'époque, parce que c'est beaucoup lié à l'argent maintenant. C'est l'argent qui est important... à l'époque le communisme était plus pur dans un sens politique. J'ai l'impression qu'à l'époque c'était plus idéologique en fait. Maintenant le communisme, c'est aussi la consommation. [...] À l'époque la consommation était très mal vue au Vietnam. Et maintenant, on est libre de consommer, d'aller au café... À l'époque on était*

---

<sup>362</sup> Cette petite phrase n'a pas trouvé sa place dans l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages » présentée en *plasticité* n°5, alors que la citation de l'artiste était prévue sur l'un des panneaux. C'est son caractère trop politique qui a amené les collaborateurs vietnamiens avec lesquels nous avons construit le contenu à faire supprimer cette citation. L'expression faisant référence à la nature du communisme pouvait engendrer des tensions avec le département de la censure vietnamien, qui aurait pu interdire l'exposition.

*un peu comme la Corée du Nord. Je ne pense pas qu'en Corée du Nord, ils aient des plastiques.  
[Rires] Je ne pense pas ! » [Entretien du 5.05.2016]*

Cet artiste, qui est parti vivre en France à la fin des années 1980, se souvient de la période précédant la politique de *Đổi mới* : « À l'époque on vivait de l'idéologie et on n'avait rien à manger. » Le plastique, autour duquel il a construit son art, marque pour lui l'ouverture de nouveaux horizons à la fois sensibles et esthétiques dans les interactions individuelles, mais aussi plus largement au sein de la société : « je crois que le plastique marque une nouvelle époque au Viêt Nam. »<sup>363</sup> Pour les citoyens ordinaires, le passage d'une période de pénuries à une économie de l'abondance a en effet transformé la consommation quotidienne. Avec les matières plastiques, le Viêt Nam aurait donc vécu une transformation fondamentale, tout en ayant gardé des caractéristiques antérieures, notamment en termes de régime politique. Pour certains auteurs, la transformation du fonctionnement du communisme vietnamien et son adaptation à l'économie de marché tient en effet à sa capacité à déployer un réseau de relations dans toutes les sphères de la société, y compris dans le secteur privé :

« Le capitalisme règne aujourd'hui au Viêt Nam, la société a changé et, rejoindre le Parti, c'est se donner une chance d'élargir ses relations et, à terme, d'améliorer sa vie matérielle. Les membres du Parti n'ont pas besoin d'être très nombreux, il suffit qu'ils soient partout, et au bon endroit. [...] À l'automne 2014, le gouvernement a publié un décret qui rend obligatoire l'établissement et le fonctionnement d'organisations politiques, et donc de cellules du PCV<sup>364</sup>, dans toutes les entreprises, y compris les sociétés étrangères. Jusqu'à présent, seules 0,55% des 20 000 entreprises privées à Hanoï disposaient d'une cellule du Parti, ce taux étant plus faible encore à Hô-Chi-Minh-Ville (0,06%). » (Tréglodé, 2015 : 14)

En fusionnant avec les structures capitalistes comme les grandes entreprises, le communisme vietnamien éprouve sa plasticité organisationnelle et offre à la société l'abondance matérielle désirée après les décennies de pénurie, tout en continuant de verrouiller le pouvoir. Le Parti Communiste Vietnamien reste aux commandes du gouvernement, en mobilisant un important réseau proche du gouvernement chinois (Fau, 2015 ; Tréglodé, 2015). Il verrouille les canaux d'expression politique et repousse l'échéance du multipartisme, arguant que le peuple n'est pas prêt. Ainsi, « L'État-parti veille à la 'sécurité et au développement' de la population ». (Tréglodé, 2015 : 12) Dans un tel contexte, il semble que, tant que la croissance économique fonctionne, le gouvernement vietnamien ne changera pas son cap productiviste et modernisateur. Il me semble toutefois important de relativiser le tableau d'un communisme

---

<sup>363</sup> Entretien du 5.05.2016

<sup>364</sup> Parti Communiste Vietnamien.

plastique à la fois économiquement ouvert et politiquement autoritaire en identifiant quelques brèches potentielles.

Si j'ai pu caractériser la période ouverte avec le *Đổi mới* en recourant à l'idée d'une « accélération technique » (Rosa, 2013) inscrite dans « l'événement » Anthropocène (Bonneuil & Fressoz, 2013), il me semble important de rendre visible certains discours d'acteurs évoquant une *décélération*. Pour Hartmut Rosa, le processus d'accélération sociale doit en effet être compris dans toute sa complexité et le « conflit culturel autour des technologies de l'accélération » est mis en évidence par des effets de ralentissement ainsi que des discours et des pratiques visant à accélérer, mais aussi à ralentir (Rosa, 2013 : pp. 60-61) :

« Premièrement, le processus d'accélération technologique ne se déroule pas uniformément, mais par à-coups, en se heurtant à des obstacles, des résistances et des mouvements de réaction qui le ralentissent, l'interrompent et peuvent même, à l'occasion, en inverser le sens. Deuxièmement, une poussée d'accélération est presque toujours suivie d'un discours sur l'accélération et la décélération [...]. Troisièmement, en dépit de l'hégémonie du discours des *partisans de la décélération*, chacun de ces conflits culturels s'est jusqu'à présent soldé par une victoire des *adeptes de l'accélération*, c'est-à-dire par l'introduction et l'implantation victorieuse d'une technologie nouvelle. » (*idem*)

Si la tendance générale de la croissance économique vietnamienne est à l'accélération, il y a quelques signes ponctuels de ralentissement, notamment dans le secteur de la plasturgie. Cette décélération peut être considérée comme un « contrecoup dysfonctionnel » (*idem* : 109) par certains acteurs se situant plutôt du côté des partisans de l'accélération et de la croissance. On retrouve cette idée d'un ralentissement non désiré dans le discours de ce représentant italien d'une entreprise d'équipement pour l'industrie que j'ai rencontré lors du salon *Plastics & Rubber Vietnam* en mars 2016 :

« Je m'occupe de tout le marché sud-est asiatique et aussi de la Chine. En ce moment, l'Asie du Sud-Est est dans une période de crise. Ils sont contraints de ralentir un peu. La Chine et l'ASE ralentissent. Le Viêt Nam, peut-être avec la Malaisie et l'Indonésie, est un de ceux qui ralentit le moins. Il n'y a pas de dévaluation entre le dollar américain et les dongs vietnamiens. La Malaisie et l'Indonésie ont fait de grandes dévaluations. La Thaïlande est stable surtout grâce au tourisme. L'industrie est en train de ralentir. Le Viêt Nam est peut-être un de ceux qui peut continuer. Parce que c'est un des pays les moins développés et parce qu'il y a une forte population. Et il n'y a qu'un gouvernement. Il est corrompu, mais c'est le seul. Alors que dans les autres pays, c'est plus compliqué. Il y a beaucoup de politiciens. » [Entretien du 02.03.2016]

Si le ralentissement est une perspective négative pour cet industriel, il semble confiant dans le modèle vietnamien pour redresser la barre et retrouver la marche de l'accélération. Cette confiance s'assoit d'ailleurs sur l'autoritarisme du pays, qui évite d'ajouter aux crises économiques d'autres crises, politiques cette fois, car liées au multipartisme ou à la concurrence des élites, comme chez ses voisins. Outre ce ralentissement géopolitique et macro-économique, on peut considérer d'autres espaces de lenteur, notamment en regardant de plus près les inégalités de développement du pays. On voit par exemple que si certaines zones du territoire sont « mises en valeur », d'autres sont délaissées par le gouvernement, ce qui entraîne notamment de très fortes disparités entre les chefs-lieux régionaux et leur campagne environnante (Gironde & Tessier, 2015). Au sein des villes également, la croissance économique se fait inégalitaire notamment du fait de la flambée des prix du foncier. La paupérisation des classes populaires urbaines, qui ont de plus en plus de difficultés à se loger, vient se confronter à l'enrichissement de l'élite économique et politique (*idem*). La croissance des inégalités semble irradier tous les secteurs de l'économie vietnamienne, témoignant à nouveau de la nécessité de porter un regard sur l'Anthropocène en termes d'inégalités environnementales (Larrère, 2017) et donc d'accélération différenciées, voire de ralentissement. Ce ralentissement de l'économie peut d'ailleurs être désiré par certaines personnes, comme le formule cette habitante de Quy Nhon, une amie déjà citée durant les développements concernant les marchés et supermarchés :

*« Est-ce que tu apprécies la manière dont Quy Nhon se développe actuellement ?*

*– Comme ci comme ça. Je n'aime pas tout à fait. Disons, moyennement. [...] Je n'ai pas envie que les gens construisent plein de maisons, de grands immeubles ou des choses qui abîment l'environnement. Tu vois le changement climatique ? J'aimerais que les choses se passent tout doucement. Pas trop vite. »<sup>365</sup>*

Si la contestation politique n'est pas encore possible de manière parfaitement libérée au Viêt Nam, certaines voix s'élèvent pour appeler à une réduction de la vitesse de développement et mettre en garde contre les dangers d'une industrialisation productiviste peu respectueuse des populations et de l'environnement. Dans certaines zones côtières, les projets d'intensification de l'extraction de charbon ou de nouvelles ressources minières comme le titane entraînent la contestation des acteurs locaux qui craignent la dégradation de leur environnement et de leur source de revenu : le tourisme (Mottet & Lasserre, 2015). Avec le conflit lié aux rejets de l'usine sidérurgique Formosa, qui a provoqué, au printemps 2016, la mort de milliers de poissons sur la côte du centre du pays, des manifestations ont également eu lieu dans différentes villes du Viêt Nam. La modernisation et l'industrialisation du pays a alors suscité de vives inquiétudes environnementales et sanitaires (Pellow, 2007 ; Le Meur, 2018). Ces inquiétudes liées au

---

<sup>365</sup> Cette citation apparaît également dans le film *À nos ancêtres*, présenté en *plasti-cité* n°6, où cette amie s'exprime plus longuement. [Entretien du 19.02.2016]



développement actuel du pays se traduisent par ailleurs dans des discours plus diffus sur l'évolution des modes de vie. En 2018, j'ai effectué une courte mission au Viêt Nam qui m'a offert l'occasion de revoir quelques amis. En discutant des transformations de l'urbanisme et des modes de consommations citadins, j'ai été frappée d'entendre, dans la bouche de deux personnes qui ne se connaissent pas, la phrase suivante : « si cela continue à ce rythme-là, j'irai vivre dans la montagne. »<sup>366</sup> Si on peut considérer la montagne comme un espace de rejet<sup>367</sup>, c'est aussi le territoire de prédilection des minorités ethniques vietnamiennes, qui sont souvent assimilées à des sociétés arriérées ou sous-développées par les habitants des plaines rizicoles. Que deux jeunes vietnamiens de la côte envisagent, sur le ton de la plaisanterie sérieuse, de s'installer à la montagne, n'est pas anodin. On peut analyser cette petite phrase comme le témoignage d'un désir de retour à la terre et à un mode de vie où la lenteur semble de mise : un appel à la décélération (Rosa, 2013).

## Conclusion

En suivant les emballages et les conteneurs à travers le temps et l'espace, j'ai montré comment les matières plastiques de synthèse se sont progressivement intégrées et hybridées au sein des agencements matériels et sociaux vietnamiens, jusqu'à conduire, à partir de l'ouverture du pays au tournant des années 1990, à un *emballage plastique*. Cette socio-histoire matérielle, qui vise à comprendre comment « le passé pèse sur le présent » (Noiriel, 2006 : 4), ne peut être entreprise sans faire varier les échelles de regard sur les systèmes sociotechniques, depuis l'expérience des acteurs jusqu'aux transformations macrosociologiques. À ce titre, les emballages constituent des « véhicules interscalaires » intéressants pour replacer l'histoire des matières plastiques de synthèse dans la controverse globale sur l'Anthropocène (Hecht, 2018). S'il est important de faire la critique de ce concept dans l'air du temps (Bonneuil & Fressoz, 2013), envisager l'Anthropocène comme un moment social et politique, capable de faire émerger des controverses sur les modèles de développement, nous force à décrire la complexité des situations et à re-contextualiser les enjeux écologiques contemporains (Hecht, 2018). C'est donc en suivant les emballages que j'ai tenté de décrire certaines dimensions de l'accélération sociale et technique liée à la modernisation du Viêt Nam (Rosa, 2013). Il a fallu revenir aux paniers en fibres végétales et à l'extraction de la sève d'hévéa – une ressource nécessaire à la production de caoutchouc qui s'est développée sous la domination coloniale française – pour comprendre comment les plastiques de synthèse sont venus se substituer à des matières

---

<sup>366</sup> Conversations du 6 et du 10 mai 2018.

<sup>367</sup> Cf. *plasti-cité* n°2 – troisième partie.

préexistantes (Boote & Pretting, 2010 ; Bensaude-Vincent & Stengers, 2001). À la suite des deux guerres mondiales, l'alliance entre l'industrie pétrochimique et les pouvoirs politiques belligérants a entraîné la production de grandes quantités de matières plastiques de synthèse, dont il fallait alors écouler les surplus (*idem*). C'est ainsi que s'est progressivement construit, dans les pays industrialisés, un système imbriquant le pouvoir politique, le pouvoir industriel et la grande distribution, entraînant l'émergence de la société de consommation des années 1950 et 1960. Au Viêt Nam, c'est le conflit avec les États-Unis qui a favorisé l'intégration du pays dans les échanges économiques mondiaux, en permettant l'arrivée progressive d'objets du quotidien iconiques de la société de consommation. Chewing-gums (Redclift, 2004), cigarettes industrielles, guitares et stylos à bille ont accompagné la présence des G.I. américains sur le sol vietnamien. Du fait de la « conteneurisation » de l'économie mondiale et de l'arrivée des premiers cargos sur la côte du Viêt Nam (Levinson, 2006), le pays s'est intégré dans les échanges internationaux. Le panier en plastique rouge a alors fait son apparition et est venu remplacer les paniers en fibres végétales jusque dans les campagnes du pays. Ce n'est toutefois qu'avec l'ouverture de la République Socialiste au commerce international et la libéralisation de l'économie décrétée en 1986 avec le *Đổi mới* (Renouveau), que les matières plastiques de synthèse sont devenues abondantes sur le marché vietnamien. Le pays, historiquement marqué par les pénuries et encore sous embargo américain jusqu'en 1994, s'est progressivement mué en une société de consommation de masse, dans laquelle les emballages plastiques sont venus transformer la vie quotidienne.

Au marché, les petits sacs plastiques colorés se sont répandus chez les vendeuses de fruits et légumes. Ils ont été accompagnés d'une variété de films et sachets, colorés ou transparents, vendus au détail par de petites boutiques spécialisées dans l'emballage. Leurs marchandises, fournies par des producteurs de la région de Hô-Chi-Minh-Ville ou de Hanoï, ont également transformé la restauration de rue : sachets, pailles, gobelets, cuillères et autres boîtes en polystyrène ont favorisé l'émergence de nouveaux modes de consommation « *on the go* », en mouvement (Hawkins *et al.*, 2015). La feuille de bananier, historiquement utilisée pour l'emballage de gâteaux ou d'encas, s'est vue réduite à un usage artisanal « traditionnel » voire folklorique, comme lors de manifestations culturelles organisées au nouvel an. Certains vendeurs ont toutefois maintenu leur usage de cet emballage pour se positionner sur le marché concurrentiel de la restauration rapide. La production d'emballages est également venue accompagner l'implantation des supermarchés, qui sont progressivement apparus dans les villes vietnamiennes à partir de la fin des années 1990. L'« enveloppe » du supermarché (Grandclément, 2004), un espace climatisé, ordonné, sécurisé et hygiénique, a permis à la

grande distribution de concurrencer le marché local, dont les foisonnements matériels liés aux « produits nus » (Cochoy & Grandclément-Chaffy, 2005) et à l'accumulation d'ordures peu déranger les visiteurs. Les inquiétudes autour de l'approvisionnement alimentaire au marché se sont renforcées du fait de la méfiance des ménages envers l'usage de produits chimiques dans l'agriculture. Le modèle agricole productiviste vietnamien augmente en effet certains risques sanitaires et environnementaux liés au mauvais usage des pesticides et des engrais, que les autorités diffusent abondamment auprès des paysans. Dans un tel contexte, le supermarché rassure les consommateurs en présentant des produits normalisés, à travers la médiation des emballages (Cochoy, 2002a ; Hawkins *et al.*, 2015). La transparence des bouteilles, des sachets et films plastiques vient s'adosser à la transparence de la traçabilité des produits. Pourtant, cette traçabilité rassurante est autant un effet de régulation du marché par les pouvoirs publics, qu'un enjeu de marketing et de distinction dans la concurrence entre les marques de l'agroalimentaire (*idem*). À travers les emballages, la grande distribution moralise également la consommation en affichant les symboles d'un engagement écologique parfois discutable (Le Meur, 2018). C'est en s'alliant avec les industriels de la plasturgie que les supermarchés ont permis à leurs nouveaux clients d'embrasser un mode vie reposant sur une consommation massive, tout en déculpabilisant l'acte de jeter les emballages à usage unique (Boote & Pretting, 2010 ; Hawkins, 2013 ; Ortar & Anstett, 2017 ; Monsaingeon, 2017).

En effet, la normalisation de la consommation est intimement liée à la normalisation de la production (Cochoy, 2000). L'histoire de l'*emballage plastique*, au-delà des « biens de consommation rapide » que sont les emballages (Hawkins *et al.*, 2015 : XIV), est donc également une histoire de l'industrialisation. En analysant la croissance récente de l'industrie plasturgie vietnamienne et en décrivant le fonctionnement de deux entreprises spécialisées dans la « sacherie », j'ai montré comment cette normalisation de la production était influencée par des acteurs économiques étrangers. Tournée vers l'exportation, l'industrie de l'emballage « made in Vietnam » propose des produits, à bas coût mais personnalisés, pour des marques de distribution du monde entier, en faisant travailler une main d'œuvre nombreuse, peu qualifiée et bon marché. C'est le Japon qui, en particulier, impose des normes strictes aux producteurs vietnamiens, les obligeant à adopter des modes d'organisation interne spécifiques et à mettre en place des processus de contrôle de la qualité des produits. Par ailleurs, le Viêt Nam fait partie des marchés asiatiques émergents du secteur international de la plasturgie, en affichant des taux de croissance annuels importants : entre 15 et 25% durant les années 2000 et 2010. De nombreux acteurs internationaux comme les constructeurs de machines européens et asiatiques tentent donc d'investir sur le marché vietnamien et d'y vendre leurs produits. Les rapports de

force du marché international de la plasturgie se matérialisent alors dans des salons professionnels comme *Plastics & Rubber*. Les acteurs industriels y présentent les dernières technologies du secteur, qui répondent à des normes internationales déterminantes pour accéder aux marchés et aux grandes multinationales de l'agroalimentaire comme *Coca Cola*. La normalisation en cascade du marché de l'emballage impose au Viêt Nam de répondre aux exigences de ses clients en adoptant le discours et les pratiques du management libéral contemporain, tout en maintenant des coûts de production compétitifs.

Si le pays cherche à développer son industrie plasturgique à l'export, le secteur est encore largement tributaire des importations de matières premières plastiques. Celles-ci proviennent des autres marchés asiatiques de la plasturgie comme la Chine, Taïwan, la Corée du Sud ou encore Singapour, mais également des économies productrices et exportatrices de pétrole, au premier rang desquels on trouve l'Arabie Saoudite. Les cours du marché des plastiques de synthèses sont d'ailleurs indexés sur les cours du pétrole, car ces matières sont issues de sous-produits du raffinage des hydrocarbures (Boote & Pretting, 2010 ; Bensaude-Vincent & Stengers, 2001). Il est alors intéressant de replacer l'accélération des flux de matières plastiques, transportés par les conteneurs desservant le Viêt Nam, dans la politique pétrochimique du pays et les enjeux géopolitiques qu'elle sous-tend. Si ses capacités de raffinage des hydrocarbures ne répondent pas encore à la demande domestique, la République Socialiste possède pourtant la troisième plus grande réserve de pétrole de la région Asie-Pacifique. Ces réserves essentiellement maritimes s'inscrivent dans un conflit territorial en mer de Chine, qui s'internationalise via le recours à des compagnies pétrolières non asiatiques par les États en concurrence (Fau, 2015). Malgré cette lutte de position avec la Chine et les pays de la sous-région, les hydrocarbures semblent être une ressource abondante pour la République Socialiste vietnamienne, masquant ainsi la raréfaction mondiale des énergies fossiles (Mitchell, 2013 ; Servigne & Stevens, 2015). Inscrit dans un modèle industriel productiviste en pleine accélération, le régime vietnamien, qui s'accommode avec le capitalisme sans remettre en cause son autoritarisme (Tréglodé, 2015), semble alors peu enclin à prendre en compte les alertes écologiques mondiales. Plutôt qu'à accélérer et à consommer, voire « consumer », toujours plus et toujours plus vite les ressources précieuses du « système Terre » (Bonneuil & Fressoz, 2013), il s'agirait en effet de ralentir et de re-matérialiser l'économie, comme la politique :

« Avant le milieu du XXème siècle, l'idée selon laquelle la vie politique pouvait être organisée sur le principe d'une croissance illimitée n'aurait guère été pensable. Dans la première partie du siècle, les limites imposées par la nature étaient partout. [...] L'abondance soudaine du pétrole contribua à l'apparition d'une science de l'allocation des ressources – la science économique – qui les considéra

comme infinies. [...] L'industrie pétrolière donna naissance à l'industrie du plastique et des autres matériaux synthétiques, et à l'emploi de produits chimiques synthétiques dans l'agriculture sous la forme d'engrais et de pesticides. Des matières organiques et inorganiques pouvaient être produites en quantité sans précédent, à partir de réserves de combustibles fossiles qui semblaient presque illimitées. Le gouvernement des ressources n'était plus un problème concernant la nature et ses limites matérielles. La naissance de l' « économie », fondée sur le pétrole, rendit possible une forme de politique qui était à la fois dématérialisée et dénaturalisée. » (Mitchell, 2013 : 279-280)

Si le capitalisme que le Viêt Nam a embrassé ces dernières décennies repose sur une dématérialisation et une dénaturalisation de l'économie comme de la politique (*idem*), les matières et la nature se rappellent parfois aux humains. Les crises environnementales ou économiques mettent en évidence certaines limites matérielles et techniques oubliées, ce qui entraîne des ralentissements ponctuels. C'est ce que montrent les scandales environnementaux et sanitaires comme celui intervenu au printemps 2016, suite aux rejets de l'entreprise sidérurgique Formosa sur la côte vietnamienne, entraînant la mort de milliers de poissons. Dans certains endroits du pays, les voix s'élèvent d'ailleurs pour dénoncer les entreprises d'extraction minière et le productivisme industriel, qui est alors considéré comme une menace pour l'environnement et les paysages – les premières ressources du tourisme (Mottet & Lasserre, 2015). D'autres décéléralions sont visibles à l'échelle de la croissance de l'économie mondiale, comme de l'économie vietnamienne. Cependant, elles sont souvent envisagées sur le plan de la crise passagère, comme des dysfonctionnements dans un système destiné à accélérer infiniment (Rosa, 2013). Elles pourraient toutefois constituer les signes avant-coureurs de l'effondrement d'une économie trop lourdement dépendante de l'extraction des hydrocarbures (Servigne & Stevens, 2015). Si la plasticité du communisme vietnamien semble prouvée par les adaptations constantes de l'État-parti et des élites au pouvoir pour tirer les bénéfices de la libéralisation économique (Tréglodé, 2015), il s'agirait alors, pour le régime, de ne pas plastiquer et exploser en vol (Malabou, 2005). Cela impliquerait d'assumer un ralentissement, ou même de réfléchir à l'éventualité d'un effondrement. Or cette perspective suppose d' « accepter de voir mourir un avenir qui nous était cher et qui nous rassurait, aussi irrationnel soit-il » (Servigne & Stevens, 2015 : 23). Sur la côte du centre du Viêt Nam, les citoyens sensibilisés aux questions environnementales qui envisagent de se réfugier dans les montagnes, sont peut-être les premiers à avoir commencé ce travail de renoncement.

## Pépite n°3 : « Ralentir » avec Jack Ma

Jack Ma est un entrepreneur et homme d'affaires né en Chine en 1964. Il est devenu l'homme le plus riche du pays et une des plus grandes fortunes du monde en co-fondant le premier site internet de commerce en ligne *Alibaba.com* en 1999, après avoir été licencié d'anglais et interprète indépendant. Ce *self made man*, comme il aime le rappeler, a annoncé, dans une interview au *New York Times* en septembre 2018 (Yuan, 2018.09.07), qu'il désirait prendre sa retraite de la gestion du groupe *Alibaba* afin de se consacrer à des œuvres philanthropiques et éducatives. J'ai appris cette nouvelle via les réseaux sociaux, en voyant qu'un ami vietnamien avait partagé l'information. Cet ami, un *self made man* de Quy Nhon, comme il aime également le raconter, semblait fasciné par le destin glorieux du milliardaire, un modèle de réussite.

Le 30 septembre 2015, ce personnage emblématique du capitalisme chinois et mondialisé, était invité à la *Stanford Graduate School of Business*, afin de recevoir le prix ENCORE. Décerné à *Alibaba*, il récompense chaque année l'esprit d'entreprise et élit « *The Entrepreneurial Company of the Year* ». Lors de la table ronde organisée à cette occasion, l'entrepreneur chinois dialoguait avec Jerry Yang, un homme d'affaire taiwano-américain, fondateur de *Yahoo* !. Depuis son fauteuil sur la scène de l'amphithéâtre comble, voici ce que disait Jack Ma :

*« [...] [l'économie de] la Chine croît de 10, 11 ou 12 % depuis des années déjà. Je ne pense pas que cela puisse durer longtemps et c'est même impossible, sans effet secondaire. C'est comme le corps d'un humain, quand vous passez de 1,20 m à 1,80 m, vous ne pouvez pas grandir à ce rythme tout le temps. Vous devez continuer à grandir en qualité, c'est-à-dire avec votre cerveau, pas avec la taille du corps. [...] »*

*La Chine a besoin d'être ralentie et d'apprendre à ralentir, parce que quand vous voyez l'eau, quand vous voyez l'air, quand vous voyez toutes les ressources que l'on utilise, c'est impossible et ridicule. La Chine produit beaucoup d'argent et nous dépensons cet argent dans les médicaments et les hôpitaux. Cela ne peut pas fonctionner. Donc les gens comme moi pensent que si la Chine descend à 7%, c'est bien ! Mais il faut reconnaître que, pensez-y, même avec 7%, nous avons encore la plus forte croissance économique du monde. 7% du PIB global [...], c'est énormément d'argent. Nous devrions utiliser cet argent d'une meilleure manière pour gagner. Nous avons besoin de qualité, pas de quantité. Il y a 30 ans, nous avons besoin de beaucoup de quantité, mais maintenant, c'est la qualité. »*

Après avoir fait un rapide bilan de la balance commerciale, des investissements et de la consommation de la Chine, Jack Ma assurait être confiant. Selon lui, malgré le ralentissement,

l'économie chinoise n'allait pas si mal. Il appelait tout de même à « une réelle économie de marché », un pas de plus à franchir dans le développement du pays :

*« Après 30 ans durant lesquels c'était au gouvernement de gérer [la situation], maintenant, c'est à notre tour, à nous [les entrepreneurs]. »*

À la suite de ce plaidoyer pour la corporation des chefs d'entreprises et des hommes d'affaires, les seuls capables à ses yeux d'assainir la politique chinoise, il ajoutait que le trop haut taux d'épargne domestique des Chinois empêchait l'économie de se développer.

*« Ma grand-mère avait seulement une tenue dans sa garde-robe. Ma mère en a trois. La génération de ma fille : 50 ! Et 48 % ne sont jamais utilisées. Cela s'appelle la consommation domestique. Et nous devons augmenter ce type de comportement et faire en sorte que les gens commencent à dépenser leur argent. C'est quelque chose que le gouvernement ne sait pas faire, mais nous, [les entrepreneurs], nous savons comment faire pour que cela arrive. Donc je suis très confiant. [...]*

Entre ralentissement et accélération, Jack Ma semble avoir fait son choix.

## Plasti-cité n°4 : Le mythe du recyclage



« Chiffon fait papier,  
Papier fait argent,  
Argent fait banquier,  
Banquier fait crédit,  
Crédit fait mendiant,  
Mendiant fait chiffon,  
Chiffon fait papier. »

Comptine du XVIIIème siècle  
*Abbaye de Saint-Pons, Provence*



## Introduction<sup>368</sup>

Du 3 au 7 juillet 2018 a été organisée à Marseille une exposition intitulée « La mise en images du rebut », sous-titrée « Matières, corp(u)s et pratiques autour des déchets ». Cette exposition, installée dans une salle de la galerie commerciale aménagée dans les anciens docks du port phocéen, présentait des photographies de différents chercheurs en sciences sociales spécialistes de la question des déchets et du recyclage. Ce projet évolutif, présenté pour la première fois en 2016 et régulièrement augmenté de nouvelles images, de nouveaux terrains, a été mis sur pied par le réseau Sociétés Urbaines et Déchets<sup>369</sup> aidé de l'Agence Française de Développement. Quatre photographies issues de mes enquêtes au Viêt Nam sont ainsi venues se joindre au corpus de l'édition 2018. Dans le cadre de l'exposition marseillaise, des élèves d'une classe de CM2<sup>370</sup> ont suivi une visite guidée en présence de certains des organisateurs. Ils ont ensuite participé à un concours de dessins pour restituer leur expérience. La page de garde de cette plasti-cité présente deux de ces dessins d'enfants<sup>371</sup>. Le premier, qui propose deux tableaux face à face, avant et après le recyclage, a été sélectionné parmi les lauréats du concours. Dans ce jeu des différences composé par Camille, deux situations s'opposent. À gauche – c'est-à-dire *avant le recyclage*, « notre planète » est dégradée et le globe terrestre, transformé en visage, semble morose, triste. Dessous, les détails viennent éclairer la situation : à côté des immeubles gris et des voitures émettant des gaz marrons, une note : « ville polluée ». Ensuite, une « rivière polluée » présente ses « poissons intoxiqués » au milieu de déchets flottants – peut-être des canettes. Un oiseau mort est également représenté les yeux en croix. Des « fleurs fanées » côtoient enfin des déchets accumulés. Le tableau est gris, marron, vert sombre et les différents éléments représentés portent les attributs graphiques des mauvaises odeurs : la scène est marquée par la putréfaction et la dégradation généralisée. À droite – c'est-à-dire *après le recyclage*, « notre planète » sourit et a retrouvé ses couleurs : elle arbore un bleu océanique vif et les continents sont d'un vert flamboyant. En haut, Camille a représenté ce qui a changé : il y a désormais une poubelle verte marquée du logo du recyclage. Les détails de la situation s'opposent en tout point au premier tableau : les immeubles ne sont plus gris mais blancs et ils rayonnent. Un oiseau vole dans le ciel, les poissons nagent dans une eau claire et l'un d'entre eux s'adresse à nous : « je suis heureux dans ma mer propre ». Dessous, une voiture orange est

---

<sup>368</sup> Cette plasti-cité est une synthèse de deux articles publiés en 2016 sur la question du recyclage à partir d'un terrain réalisé en 2014 dans la commune de Nhur Quỳnh, où est situé le village de recycleurs du plastique de Minh Khai (Le Meur, 2016a ; Le Meur, 2016b). Le propos développé ici reprend l'essentiel de l'argumentation de ces deux articles, tout en les augmentant de nouvelles réflexions et d'éléments ethnographiques complémentaires.

<sup>369</sup> <https://sud.hypotheses.org/>

<sup>370</sup> Cours moyen 2<sup>ème</sup> année : les enfants ont entre 9 et 11 ans en moyenne.

<sup>371</sup> Je remercie Bénédicte Florin et Pascal Garret pour leur accord sur la reproduction de ces dessins.

représentée, sans qu'aucun gaz ne s'en échappe : c'est une « voiture électrique ». Deux poubelles de tri, pour le verre et le papier, sont représentées à côté de deux arbres verdoyants. Entre *avant* et *après* le recyclage, tout a changé. Camille a représenté dans son dessin une transformation écologique fondamentale dans laquelle les non-humains prennent une place prépondérante : certains, comme les poissons, sont même en mesure de s'exprimer dans le langage des humains. Le recyclage est ainsi perçu comme une solution contre la dégradation et la pollution de l'environnement. Il est également un moteur joyeux de transformation de la communauté hybride des humains et des non-humains. La seconde image présente quant à elle une formule accrocheuse, agrémentée de deux symboles : une poubelle et un panneau de signalisation « stop ». En lettres capitales vivement colorées, Tiago a inscrit cette phrase : « les déchets peuvent abolir la pauvreté ». Là aussi, un message apparaît clairement, sous une forme empruntant à la fois au slogan publicitaire et au mantra sacré : les déchets peuvent être transformés en richesse et résoudre la question des inégalités. On peut considérer que le recyclage est ici sous-entendu, en tant que force motrice de la transformation, non plus écologique, mais sociale et économique. Avec ces deux dessins de Camille et Tiago, le recyclage apparaît ainsi comme un processus doublement bénéfique pour la société : il permet de transformer la relation entre les humains et les non-humains, mais également entre les humains eux-mêmes, et de créer un monde à la fois joyeux, pacifié et débarrassé de ses maux, matériels et sociaux.

Sur ces dessins d'enfants sont représentées deux variations d'un récit devenu central dans le contexte de la montée du référentiel environnementaliste liée à la question des déchets (Monsaingeon, 2017), que ce soit dans les sociétés d'Europe – des pays « du Nord » – ou au Viêt Nam<sup>372</sup>. Je l'appelle *le mythe du recyclage*. Il s'agit d'un mythe *hybride* (Latour, 1997) à la fois matériel et social, technique et culturel, car il implique un récit sur les transformations des objets et des matériaux autant que sur les transformations des rapports humains au sein de la société. En effet, la notion de recyclage s'associe volontiers à l'idée générale d'un projet écologique et politique, lié au souci de protéger l'environnement tout en améliorant les conditions de vie des humains. Il fait partie du credo des « 3R » qui entend changer le rapport aux déchets<sup>373</sup> : « réduire » la production de déchets, « réutiliser » (et réparer) les objets en fin de vie et « recycler » les matériaux. Le logo qui certifie le caractère recyclable des emballages de consommation courante représente un *cycle parfait*, un système homéostatique préservant

---

<sup>372</sup> Les plasti-cités n°2 et n°3 donnent un aperçu des questionnements environnementalistes présents au Viêt Nam. La plasticité n°6 en témoigne également, sous la forme d'un film.

<sup>373</sup> La liste des verbes s'étend parfois à « 4R » et plus encore.

son équilibre perpétuel en toute autonomie<sup>374</sup>. Bien que la forme du logo ait été élaborée en 1970, l'idée qu'il existe un cycle de transformation matérielle n'est pas récente. Les résidus ont de longue date été considérés comme partie prenante d'une chaîne circulaire de renouvellement des substances. Dès l'Antiquité romaine, les excréments des animaux et des humains étaient utilisés pour fertiliser les champs (Laporte, 2003). Les vidanges des villes préindustrielles étaient épandues sur les terres agricoles et les résidus tels que les os et les chiffons venaient alimenter la production des savonneries et papeteries. Le chiffonnier, récupérateur de résidus équipé d'un panier et d'une pique, est devenu une figure centrale de l'économie urbaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, tout comme un personnage fondamental de la littérature de l'époque (Barles, 2011 ; Compagnon, 2017). Ce héros de la circulation des matières durant le siècle de l'industrialisation européenne, a également fait l'objet de récits politiques témoignant de l'imbrication de la question matérielle et de la question sociale au sein du mythe du recyclage. Linda Gonzalez-Lafaysse rappelle en effet que l'ingénieur métallurgiste Frédéric Le Play, auteur d'une monographie sur les chiffonniers de Paris, considérait que les déchets déposés dans la rue par les citoyens faisaient figure de « subventions » dédiées aux plus démunis (Gonzalez-Lafaysse, 2017 : 100). Comme un écho à la phrase colorée du dessin de Tiago – « les déchets peuvent abolir la pauvreté » – ce penseur moderniste associait au cycle de transformation matérielle une forme de redistribution économique et sociale.

Le recyclage, élément fondamental des processus de production, a toutefois été mis en péril par l'urbanisation et l'industrialisation, du fait d'une rupture de cycle, à la fois dans la ville elle-même et dans la relation ville-campagne. Les matières de synthèse issues de la carbochimie et de la pétrochimie – comme les plastiques, les engrais – ont remplacé les chiffons et les excréments urbains, devenus moins intéressants pour les industries et les parcelles agricoles (Barles, 2011). La rupture de certaines circulations matérielles, liée à une production massive de matière de valeur nulle, incapable d'être intégrée dans les circuits productifs, aurait abouti à « l'invention des déchets » dans les villes industrielles européennes de la fin du XIX<sup>e</sup> (Barles, 2005). Je vois dans cette idée d'une rupture la possibilité de fournir, sur le plan lexical, une explication à l'introduction contemporaine d'un préfixe itératif au « cyclage » habituel pour construire la notion de « *re*-cyclage ». Le déchet, propriété des entreprises de gestion de la propreté urbaine, se substitue au résidu – valorisable pour la production – menaçant ainsi l'avenir des métiers de la récupération, comme dans le cas des chiffonniers du Caire (Florin, 2011). On retrouve toutefois ce cycle matériel et social au cœur même du modèle de production capitaliste

---

<sup>374</sup> Représentant la concaténation de trois flèches, le logo est inspiré de la boucle de Möbius, un ruban constitué d'une seule face (et non de deux faces comme un ruban classique), ce qui accentue l'idée d'un unique flux matériel et d'un éternel recommencement.

contemporain avec la notion en vogue d' « économie circulaire ». La promotion de ce concept par des travaux de sciences économiques inspirés de la pensée néoclassique repose sur « l'hypothèse du marché comme unique mode de régulation entre les individus permettant d'atteindre l'optimum social » (Defalvard & Deniard, 2016 : 70). Outre cette confiance discutable dans le marché et la rationalité des acteurs économiques, ce concept repose encore une fois sur le « trope quasi-spirituel de la circularité » (Kirby, 2018).

Si le recours au recyclage est lié à des contingences matérielles – la récupération des matériaux étant fondamentale dans des contextes de carences historiquement et/ou géographiquement déterminés – il me semble également intéressant d'envisager la transformation matérielle sur le plan des représentations. L'usage de résidus, de l'agriculture à l'industrie, peut être adossé à l'idée d'une « alchimie du déchet » reposant sur la synthèse suivante : « Tout est dans tout, chaque chose contient un principe et son contraire, ce qui brûle et dessèche avec le temps féconde et nourrit, le remugle se mue en parfum et la pourriture devient or » (Laporte 2003 : 47). Dans la philosophie taoïste, l'idée d'une unité primordiale, d'un tout indifférencié, indéterminé, où toute substance est confondue, permet l'analogie entre le corps humain et le monde. La différenciation progressive des substances et l'ordonnement des choses doivent alors être régulés par une circulation équilibrée, une reproduction perpétuelle. La médecine alchimique, travaillant au rétablissement de l'ordre originel des humeurs et des substances, est l'illustration de cette idée du cycle autoreproducteur (Schipper, 1978, Girardot, 1977, Lauwaert, 1994) – la maladie, comme la souillure, s'apparente alors au désordre dans le système ordonné des choses (Douglas, 2001). Les matières circulantes peuvent changer selon les époques ou les échelles définies par le regard, mais l'idée d'une transformation perpétuelle et cyclique des substances demeure. Ce détour par l'alchimie permet à mon sens de renforcer l'analyse du recyclage en tant que mythe, « une parole choisie par l'histoire » et issue « d'un *usage* social qui s'ajoute à la pure matière », « décal[ant] d'un cran le système formel des premières significations » (Barthes, 1970 : 182-187).

Le terme de « mythe » peut cependant sembler décalé dans le cadre d'une recherche qui souhaite prendre au sérieux les acteurs et leurs discours (Boltanski & Thévenot, 1991). Ce mot pourrait en effet faire écho à une critique de surplomb de la société du « simulacre » (Baudrillard, 1981), ou encore à une sociologie du dévoilement, s'intéressant aux « codifications qui soutiennent clandestinement [...] la prétention de tout être à une présence authentique » (Boltanski & Chiapello, 1999 : 612). Le champ lexical du mythe renvoie, il est vrai, aux illusions et aux croyances que le savant pourrait déconstruire, voire démasquer, du haut de sa connaissance sur le monde. Toutefois, il ne s'agit pas ici de reproduire un grand

partage entre le savant et le profane, entre le sachant et le croyant, ni de tomber dans « la disqualification de la parole indigène et la promotion de celle de l'ethnologue » (Favret-Saada, 2009 : 149). Gérard Lenclud insiste d'ailleurs sur le fait que « la croyance est un jugement dogmatique sur le psychisme d'autrui » alors que « sa principale propriété sémantique est l'ambiguïté » (Lenclud, 1990 : 113). Il note en effet que les expressions françaises « croire en » et « croire que » contiennent à la fois « [é]noncé de jugement et proposition de foi » (*idem* : 114), ce qui remet en question la dichotomie entre savoir et croyance. Il est donc possible à Don Juan, personnage rationaliste et agnostique, de déclarer : « je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit » (Molière, 1999 : 94). Souligner l'ambiguïté du terme croyance ne remet pourtant pas en question la pertinence de la question que pose Paul Veyne dans son livre : *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* (Veyne, 1983). Pour y répondre, une perspective relativiste s'impose dès lors que « le mythe dit vrai » (*idem* : 147), puisqu'en effet, « il n'existe que des programmes hétérogènes de vérité » (Veyne, 1983 : 30). Il convient donc avant tout de considérer le mythe comme un récit, dont la particularité est d'être anonyme, sans auteur. Il décrit et formule « ce qui se sait et ce qui est, comme une ressource naturelle, à la disposition de ceux qui y puiseront » (*idem* : 33), autrement dit, « [i]l est le miroir allégorique des vérités éternelles qui sont les nôtres » (*idem* : 147).

À ce titre, l'anthropologue américain James Ferguson considère que le récit de modernisation est un mythe largement partagé, bien qu'également largement critiqué et déconstruit. Dans le cas de l'industrialisation et de l'urbanisation de la Zambie dont il fait l'étude, il voit une tension entre ce « récit erroné » sur le développement du pays et la puissance du mythe en tant que « structure cosmologique qui formule des catégories et des significations fondamentales pour l'organisation et l'interprétation de l'expérience » (Ferguson, 1999 : 13-14). Selon lui, ce mythe de la modernisation structure les désirs, les espérances et la vie des Zambiens depuis le développement de l'industrie d'extraction du cuivre dans les années 1960, alors même que le déclin économique des années 1970 et 1980 a provoqué « une perte irrévocable de statut » pour la population (*idem* : 12). Face au mythe modernisateur, que l'on pourrait qualifier, avec les mots de Paul Veyne, d'« imagination constituante » (Veyne, 1983 : 152), Ferguson propose donc une « ethnographie du déclin » (Ferguson, 1999 : 20). De la même manière, si je considère le recyclage comme un récit mythologique, je souhaite le mettre en dialogue avec une ethnographie d'un système socio-technique de transformation des déchets plastiques. Elle est fondée sur une enquête que j'ai menée au printemps 2014 au sein d'un village de recycleurs de

la banlieue de Hanoï dénommé Minh Khai (j'en ai introduit le contexte de réalisation auparavant<sup>375</sup>).

Dans un premier temps, je décrirai l'activité de recyclage réalisée au sein du village de Minh Khai en montrant comment celui-ci est devenu un nœud important dans le maillage – *meshwork* (Ingold, 2012) – des filières globalisées de la transformation des déchets et des matières plastiques. Afin de comprendre comment la matière résiste au mythe, je propose alors de déplier, ou de dérouler, une filière spécifique : celle du recyclage des films plastiques et de la production de sacs plastiques recyclés. Dans un second temps, je mettrai le mythe à l'épreuve de la controverse socio-technique qui se déploie dans la commune de Nhu Quỳnh au sujet des activités de recyclage du village de Minh Khai. Il s'agira de montrer la multiplicité des points de vue autour des conséquences de cette activité, entre les récits d'entrepreneurs victorieux, les inquiétudes liées aux dégradations de l'environnement et de la santé, et l'énonciation de critiques sur le développement économique local. L'accent sera porté sur les conditions socio-technique dans lesquelles évoluent les habitants, mais également les travailleuses et travailleurs du recyclage (Corteel & Le Lay, 2011). Enfin, je propose d'explorer différentes ramifications mythologiques liées au village de Minh Khai et au recyclage du plastique qui ont émergé à la suite de mes enquêtes. Je montrerai comment ce village est devenu un symbole du recyclage du plastique, à la fois dans d'autres régions du Viêt Nam et ailleurs dans le monde, engendrant la fabrication de nouveaux récits entrepreneuriaux et médiatiques. La circulation de ces récits me permettra d'approfondir la dualité entre les dimensions attractive et répulsive du mythe, ainsi que leurs effets sur les comportements humains et le réel.

## 1. Le mythe à l'épreuve de la filière

La question du recyclage est centrale dans le rapport que nous entretenons avec nos déchets car elle repose sur l'idée que les humains peuvent réintégrer les objets déchus de leur consommation dans des circuits matériels reproductibles à l'infini. Parmi les matériaux qui alimentent les circuits du recyclage – le verre, le carton, le métal etc. –, le plastique est exemplaire. En effet, la « matière miraculeuse » que décrivait Roland Barthes dans ses *Mythologies* (Barthes, 1970 : 160) est en apparence infiniment transformable, par fontes et refontes successives. C'est probablement pour cette raison que les matières plastiques alimentent des « rêves de dématérialisation » (Bensaude-Vincent, 2013). Pourtant cette plasticité révolutionnaire, à la fois « bon-marché, légère et high-tech » (*idem* : 23) est

---

<sup>375</sup> La plasti-cité n°1 (partie 2 puis 3) décrit la manière avec laquelle je suis arrivée dans le village de Minh Khai.

caractérisée par « des modes de transformation matérielle imprévus et souvent non désirés » (Gabrys *et al.* 2013 : 2). Il convient donc d'observer ces transformations matérielles de plus près, en examinant la manière avec laquelle se structure le système socio-technique du recyclage du plastique. Si les activités de recyclage du village de Minh Khai ne se rejoignent pas dans une seule et même filière de transformation matérielle, ce concept servira malgré tout de support empirique à ma réflexion, du fait de ses différentes qualités analytiques :

« le concept de filière est opératoire [...] pour au moins trois raisons : d'abord, il place la matière et ses transformations – tant physiques que discursives – au centre de la focale d'analyse ; ensuite, il véhicule l'idée d'interdépendance et de complémentarité d'activités ordonnancées en séquences impliquant des protagonistes – animés et inanimés – aux profils variés ; enfin, il lie différentes échelles sociologiques (locale, régionale, nationale, par exemple). » (Vallard, 2013 : 73)

La filière permet en effet de décrire « un objet réfractaire à l'approche parcellaire » comme l'est le recyclage (*idem*). Il s'agit également d'une forme linéaire (ou pluri-linéaire) qui ne présume pas par avance ni de sa source, ni de sa fin. En cela, elle offre un contrepoint intéressant au cycle mythique qui fait l'objet de cette plasti-cité : la filière permet de dérouler recyclage.

### 1.1. Minh Khai : un nœud de multiples filières

Comme je l'ai évoqué précédemment, le village de Minh Khai dans lequel j'ai enquêté au printemps 2014 est un nœud où s'enroulent de multiples lignes (Ingold, 2012) de transformation du plastique. Il serait toutefois erroné de le réduire à cette seule catégorie de matière, pour lequel il est devenu célèbre – comme je vais l'expliquer –, ou encore de considérer le plastique d'une manière unitaire. Les matières plastiques sont multiples et leurs filières de circulations et de transformations le sont également. S'il s'agit ici de montrer comment se matérialise le mythe du recyclage dans un espace donné, l'objectif est, en parallèle, de donner à voir la multiplicité, la complexité et le foisonnement des filières de transformation, dans lesquelles s'articulent les interactions entre les humains et les matières.

#### 1.1.1. Tournure locale d'un mythe : un village plastique ?

La nationale cinq est un axe de communication majeur pour l'économie du Nord du Viêt Nam car elle traverse le delta du fleuve Rouge, un territoire de riziculture de longue date dont la très forte densité de population brouille les frontières habituelles entre urbain et rural – 1 230 habitants/km<sup>2</sup> en 2009 (Fanchette, 2014). Cette route relie la capitale, Hanoï, au premier port du nord du pays, Haïphong. En bordure de cette route en permanence embouteillée où circulent de nombreux camions déplaçant matières brutes et produits transformés entre terre et mer, on

peut apercevoir de grands sites industriels arborant des bannières internationales : chinoises, japonaises, allemandes, britanniques... C'est dans ce delta dense et productif que se côtoient les grandes industries de la plasturgie et les autres entreprises actives du secteur rencontrées auparavant dans ce manuscrit (cf. Plasti-cité n°3). On y retrouve également des sites de production de biens de consommation répandus au Viêt Nam, comme par exemple l'usine d'embouteillage d'eau à boire de la marque *La Vie*, filiale de *Nestlé Waters*. Ces sites entourés de grilles qui observent le va-et-vient des mobylettes et des travailleurs en tenue d'usine ne concentrent pourtant pas à eux seuls l'économie productrice de la région. Les villages de métiers spécialisés autour d'activités telles que la poterie, la ferronnerie, l'ébénisterie, la papeterie (Fanchette, 2016a), structurent depuis longtemps des filières régionales de production et de distribution de biens. Le centre de Hanoï est d'ailleurs connu pour avoir été longtemps organisé en trente-six rues commerçantes attachées à trente-six corporations, organisées en filières spécialisées dans des objets, des techniques, des matières. C'est ce qu'explique l'historien Philippe Papin pour les XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles :

« Ce sont en effet les quartiers du centre de la ville, en bordure du fleuve Rouge, qui abritaient les rues commerçantes. Chacun portait le nom de la marchandise qu'on y vendait : rues du Sucre, du Chanvre, des Cartes, des Teinturiers, des Tasses, du Coton, des Poulets, des Plateaux, de l'Étain, de la Chaux, des Légumes, du Sel, des Chapeaux, des Tambours, des Éventails, du Charbon, des Paniers, des Plantes médicinales, des Trompettes, du Thé, des Peignes, du Bois etc. » (Papin, 2001 : 174)

Si une partie des activités productrices pouvait être réalisée par les artisans dans le centre-ville, c'est dans les environs de la capitale que la majorité de la production avait lieu, chaque filière distribuant les corps de métiers et les matières travaillées dans des villages du territoire entourant la capitale – comme par exemple pour les potiers (Fanchette & Stedman 2009). C'est donc sous la forme de « *[c]luster* de villages de métier », un « système productif localisé qui regroupe des ateliers et des entreprises d'un même secteur appartenant à des villages de métier d'un même voisinage » (Fanchette, 2014) que s'est historiquement structurée la production du delta du fleuve Rouge.

Dans ce paysage laborieux où l'agriculture – notamment rizicole – l'artisanat et l'industrie cohabitent, la commune de Nhu Quỳnh s'intègre de manière quelque peu singulière. La petite ville, coupée en deux par la nationale, est le théâtre de transformations majeures depuis l'ouverture du Viêt Nam au commerce international à la fin des années 1980 avec la politique de *Đổi mới* (Renouveau). Auparavant modelée par une économie rurale de subsistance, quand paysans et éleveurs évoluaient dans les rizières, elle s'est peu à peu métamorphosée en une



fabrique de transformation du plastique à ciel ouvert. Historiquement, la commune de Nhur Quỳnh ne renfermait pas de village de métier bien identifié, mais depuis près de trente ans, l'un de ses villages, celui de Minh Khai<sup>376</sup>, s'est progressivement dédié au recyclage, puis plus spécifiquement, à la transformation du plastique. Surnommé par les habitants « *Khoai* » – « patate douce » –, le village a désormais abandonné l'agriculture. En 2014, son responsable officiel affirmait que sur les 915 foyers vivant à Minh Khai, qui représentaient alors 4500 habitants, 80% des familles pratiquaient le recyclage<sup>377</sup>.

La métamorphose de ce village traditionnel en village de métier a impulsé une rapide transformation du paysage environnant, qui ne laisse pas indifférents les habitants des alentours, mais également les médias. En mai 2014, au moment où je sillonnais la commune de Nhur Quỳnh, les journaux du soir de VTV1, première chaîne télévisée du pays, ont diffusé un reportage à la fois inquiétant et fascinant sur le village de recycleurs : des maisons rutilantes poussaient sur des tas d'ordures ; tout n'était que désordre dégoûtant et accumulation indécente. C'était ce même contraste qui avait piqué ma curiosité, lorsqu'une collègue chercheuse vietnamienne m'avait expliqué que les habitants de Minh Khai étaient devenus « très riches » en peu de temps grâce au recyclage, mais que leur village était « très sale ». En 2014, un récit sur ce village singulier circulait donc déjà largement au Viêt Nam, que ce soit à travers les journaux, la télévision ou bien le bouche à oreilles. Ce récit décrivait les habitants de Minh Khai comme de nouveaux riches ayant découvert un filon bien particulier : ils accumulaient et transformaient les déchets, et cette activité atypique leur rapportait gros. On les imaginait dormir sur des tas d'ordures et d'or. C'est ce qu'illustrent les deux clichés suivants :

---

<sup>376</sup> La commune est une unité territoriale administrative composée de plusieurs villages. Minh Khai est un des villages de Nhur Quỳnh.

<sup>377</sup> Entretien du 26.06.2014

## Accumulations



Deux maisons bourgeoises dominant des tas de déchets. Elles ont les attributs de l'opulence – hauteur, fenêtres en bois noble, étages et balcons. Un aigle déploie ses ailes à leur sommet.  
– Minh Khai – 2014

Dans le village de recycleurs de Minh Khai, les tas de déchets en attente d'être recyclés sont visibles au bord des routes, au pied des maisons, à l'entrée des terrains vagues et des rizières. Certains amas sont même visibles depuis la Nationale 5, lorsque l'on jette un œil depuis la fenêtre d'une voiture ou d'un autobus. On peut également les observer à partir d'images satellites, tant ces amoncellements multicolores et désordonnés tranchent avec le vert des rizières et la couleur des toits. Depuis la terre ferme, c'est la verticalité qui domine. Du fait de la régulation foncière au Viêt Nam, la surface au sol des maisons est relativement faible, ce qui amène les propriétaires qui en ont les moyens à construire en hauteur. Le nombre d'étages de la maison familiale a d'ailleurs souvent été utilisé par mes interlocuteurs vietnamiens comme marqueur d'un rang social : « mes parents ne sont pas riches, ils sont paysans, leur maison n'a qu'un étage », me disait une étudiante.

*Afin d'avoir un premier aperçu du paysage et de l'activité au sein du village de Minh Khai, je vous invite à regarder une courte vidéo : Fichier n°1 – À moto*<sup>378</sup>.

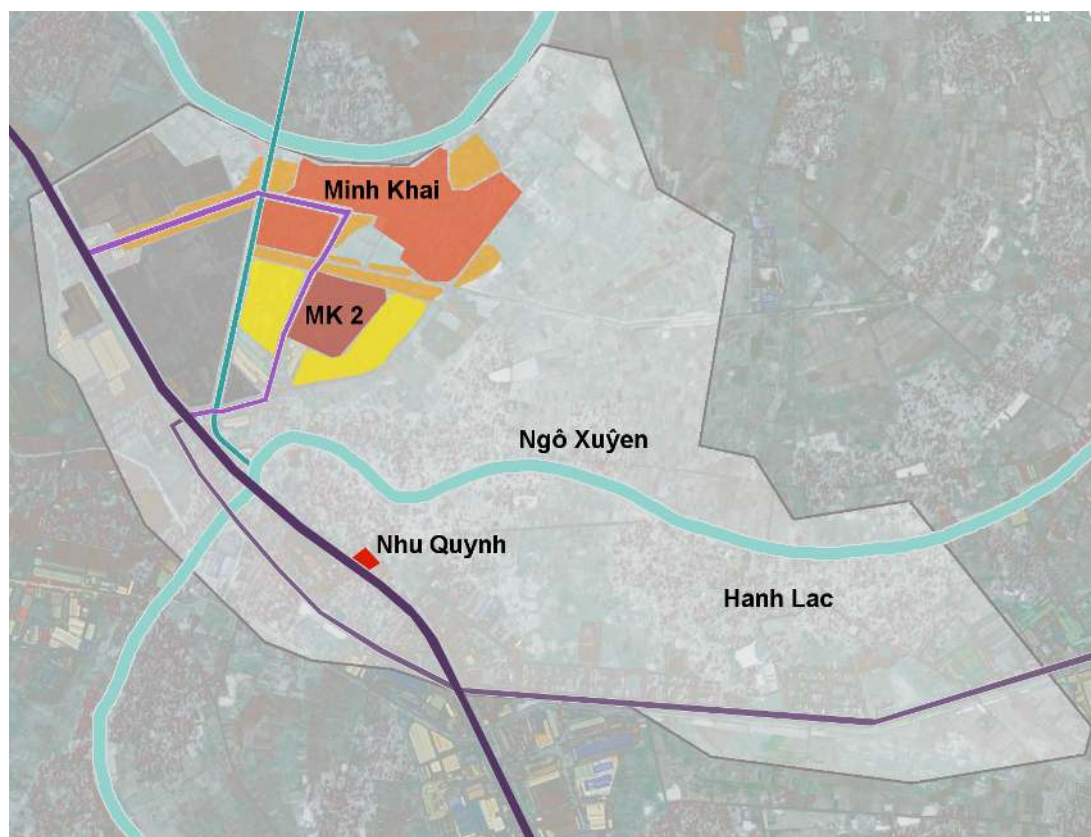
*Les images ont été réalisées à l'aide d'un téléphone portable depuis la place de passager, sur un scooter. Le film débute au cœur du village artisanal, puis emprunte successivement les deux axes routiers qui relient le village à la Nationale 5. Il longe ainsi les friches et la nouvelle zone artisanale ouverte à la fin des années 2000 : Minh Khai 2 (MK2). Il se termine à l'entrée de*

---












<sup>378</sup> Fichier vidéo également accessible sur le compte vimeo : <https://vimeo.com/user50802741>

*l'axe routier qui relie Hanoi et Haïphong. Depuis ces images, le paysage a fortement évolué, comme en témoigne la carte suivante (cf. Extensions depuis 2015). De nombreuses friches et champs ont été remplacés par des usines de recyclage et des espaces de stockage de déchets.*

### Le village de Minh Khai dans la commune de Nhu Quỳnh



### Légende

	Limites administratives de la commune		Accès principaux au village de Minh Khai
	Axe routier principal : Nationale 5		Village artisanal de Minh Khai - habitat historique
	Axe routier secondaire		Zone artisanale ouverte en 2009
	Canal artificiel		"Débordements" non planifiés - années 2010-2014
	Rivières et méandres du delta		Autres industries présentes avant 2009
<b>Hanh Lac</b>	Noms de villages ou de quartiers		
	Comité populaire de la commune		

Crédits : carte réalisée à partir d'informations ethnographiques obtenues en 2014 et recoupées avec un examen du bâti sur images satellites (consultations en 2014 - 2016 - 2018) - Mikaëla Le Meur - 2018.

#### 1.1.2. Itinéraires ethnographiques et matériels

Comme le montre la carte de la page précédente, le village de Minh Khai appartient à la commune de Nhu Quỳnh. Afin de mieux comprendre l'activité du recyclage et la manière dont

le village de recycleurs s'intégrait dans son environnement, j'ai donc choisi de réaliser une ethnographie déambulée sur l'ensemble de cette commune. Mon objectif consistait à identifier les circuits matériels et à de comprendre les enjeux locaux et globaux du recyclage du plastique, tout en inscrivant ma recherche de terrain dans la continuité de mes précédentes enquêtes, qui font l'objet de la seconde plasti-cité : *La chose commune*. J'ai donc sillonné l'ensemble de la commune de Nhu Quỳnh durant le printemps 2014, aidée d'une interprète vietnamienne, étudiante en économie et assistante d'anglais, que j'avais rencontrée sur le campus d'une université des environs. J'ai également obtenu du soutien de la part de collègues chercheurs de cette université pour organiser des entretiens avec les fonctionnaires du district de Van Lâm, dans lequel s'insère la commune.

En dehors de ces quelques rendez-vous officiels, l'ethnographie a essentiellement reposé sur une exploration urbaine faite d'itinéraires pédestres et d'entretiens sur le vif avec les habitants et les travailleurs des déchets et du recyclage. Parfois, les entretiens ont été menés en déplacement, d'une manière proche de la « méthode du *go-along* » (Kusenbach, 2003). Les itinéraires n'étaient pas fixés a priori – bien qu'incluant souvent le village de métier de Minh Khai et ses abords – afin de favoriser les rencontres imprévues, observer des scènes urbaines spontanées et bénéficier de la sérendipité (Hannerz, 1983). Beaucoup des discussions ont eu lieu sur les paliers de maisons, à l'entrée des usines, aux terrasses des cafés et dans les petits restaurants ouvriers, en bordure de route. Des habitants nous ont également invitées dans leur salon pour dialoguer plus longuement et, bien que n'ayant jamais passé la nuit sur place, nous avons lié connaissance avec certaines familles, qui nous ont fait partager leur intimité : repas réguliers, visites à la pagode. J'ai également pu pénétrer dans des ateliers de récupération et des usines de transformation du plastique, observer les travailleurs en action et susciter des discussions au sujet de leurs activités, ainsi que rencontrer les entrepreneurs pour échanger plus longuement. Cela m'a permis de pallier la lourdeur des procédures administratives pesant sur les chercheurs au Viêt Nam et les détours engendrés par les multiples intercessions et filtrages dans l'organisation des enquêtes de terrain que j'ai évoquées auparavant (Scott *et al.*, 2006 ; Le Meur, 2014). L'expérience de l'enquête dans le village de Minh Khai a cependant été plus difficile que dans les autres communes où j'avais pu enquêter précédemment. La tension autour des activités du recyclage, dont je ferai état par la suite, se ressentait dans la majorité des interactions et mon interprète et moi avons souvent fait l'objet de contrôles policiers et d'intimidations de la part de personnes réfractaires à la présence d'enquêtrices. J'ai pu évoquer ces questions au sein de la plasti-cité n°1 et montrer en quoi l'urgence d'une ethnographie sur

le fil entre autorisations et interdictions m'a amenée à revoir mes méthodes d'enquêtes, en recourant notamment à la vidéo.

Par ailleurs, réintégrer le village de Minh Khai dans le contexte plus général de la commune de Nhu Quỳnh m'a permis de comprendre comment l'activité spécifique du recyclage du plastique s'articulait aux autres activités et flux de matières existants. En effet, les activités de récupération, d'achat et de vente de matériaux recyclables (canettes, ferraille, cartons, bouteilles en verre, en plastique etc.) font partie du paysage urbain ordinaire au Viêt Nam, comme de celui de la grande majorité des villes des pays « du Sud » avec la présence importante d'un « secteur informel » de la gestion des déchets (Cavé, 2015 ; Florin, 2010). Contrairement à la collecte des ordures, qui est considérée comme une mission de service public à visée « exhaustive » – les autorités se doivent d'entretenir et de nettoyer l'espace urbain<sup>379</sup> –, la récupération sélectionne les matières ayant une valeur sur le marché (Bertolini, 1992, 1990). Ainsi, les récupérateurs peuvent tantôt être comparés à des ouvriers extrayant des ressources précieuses dans « les mines urbaines de déchets » (Cavé, 2015) tantôt à des ouvriers agricoles, glanant les résidus de la production encore valorisables (Varda, 2000). La figure des « paysans-recycleurs », faisant le lien entre économies agricoles et économies urbaines émerge alors – malgré les menaces, évoquées précédemment, que l'urbanisation et l'industrialisation font peser sur ces métiers (Cirelli, 2011 ; Florin, 2011). Au Viêt Nam, la « moisson urbaine » des matières recyclables vient presque naturellement contrebalancer l'enrôlement irrégulier des travailleurs saisonniers dans les champs, notamment les rizières ; la main-d'œuvre massive mise à contribution par pics étant désœuvrée le reste du temps (DiGregorio 1992). Dans toutes les communes vietnamiennes, comme dans des villes de plus grande importance, on retrouve donc des collecteurs de déchets recyclables, souvent des femmes, à pied ou à vélo, comme je l'ai expliqué auparavant. Cette récupération urbaine par des collecteurs et des collectrices indépendants, souvent des paysannes, est également présente dans la commune de Nhu Quỳnh et dans ses environs. Aussi, l'alchimie du déchet à l'or et la réussite sociale des travailleurs du déchet que les récits sur Minh Khai décrivent ne sont que la face avantageuse de la médaille du recyclage. La figure du fouilleur de poubelles ou du vendeur d'ordures est souvent mobilisée par les parents pour inciter leurs enfants à mieux travailler à l'école et ainsi s'assurer un avenir meilleur. Ces récits ordinaires, au Viêt Nam et ailleurs, révèlent l'existence d'espaces psychosociaux négatifs et refoulés (Lhuilier, 2011). Pour autant, la transformation matérielle régénératrice des ordures peut être associée à une quête optimiste de l'ascenseur social par le commerce et l'entreprise, comme le résume cet homme du delta du fleuve Rouge avant une

---

<sup>379</sup> Voir Plasti-cité n°2

réunion de comité villageois : « Notre village était spécialisé dans la collecte de la merde et c'est pour cela que nous sommes riches maintenant. »<sup>380</sup> Ces anciennes activités de recyclage des matériaux ont en effet bénéficié de l'intégration du Viêt Nam dans l'économie globalisée du recyclage, à l'image de la Chine, qui importe des millions de tonnes de déchets chaque année (Nguyên, 2013).

Ce sont en effet des circulations matérielles globalisées, découlant pour partie d'activités industrielles, qui expliquent pourquoi le village de recycleurs de Minh Khai s'est autant développé ces dernières décennies. S'il est difficile, au premier abord, d'identifier d'où viennent toutes ces matières s'amoncelant aux portes des petites fabriques familiales pour alimenter les chaînes de recyclage, certains indices nous renseignent. Les formes de ces déchets s'éloignent largement de ce que les récupérateurs indépendants peuvent obtenir en porte à porte, en parallèle de la collecte des ordures ménagères. Par exemple, les sacs de résidus plastiques à moitié fondus observables à Minh Khai proviennent probablement de filières de récupération de déchets électroniques, car « l'électronique doit son développement et son évolution à l'histoire du plastique autant qu'à celle de la silicone et des transistors » (Gabrys, 2013 : 84). La récupération et le recyclage des déchets électroniques, très développée notamment en Chine, implique donc un démantèlement des objets pour en récupérer les différents matériaux valorisables, parmi les lesquels, le plastique (Kirby, 2018 ; Schulz, 2015).

### Plastiques fondus



Différentes formes et couleurs de plastiques fondus. – Như Quỳnh - 2014

Sur ces sacs rencontrés au détour des rues, on peut lire les noms de grands groupes industriels occidentaux et asiatiques engagés dans le marché et la transformation du plastique – *Kolon Plastics, BASF Company, Perrite, Samsung, Lotte Infino* etc. – confirmant ainsi l'hypothèse de

<sup>380</sup> Citation traduite de l'anglais (Nguyên, 2013).

rebutis industriels. Malgré ces indices, il reste difficile de reconstituer le voyage précis des matières arrivant à Nhur Quỳnh, car ces grands groupes sont présents sur différents continents, brouillant ainsi les pistes. Par ailleurs, les déchets plastiques amoncelés n’offraient pas toujours de traces visibles de leur provenance comme avec les films plastiques transparents ou de couleur claire. Ce sont d’autres types de déchets dont les filières de recyclage transitent également par la commune de Nhur Quỳnh, qui m’ont permis de comprendre de quelles circulations matérielles il était question. Si le plastique donnait parfois peu de détails sur sa provenance, après les fontes et les reconditionnements successifs, le papier avait quant à lui d’autres informations à livrer. Au bord d’une route, la rencontre d’un homme triant une caisse de papier usagé destiné au recyclage, qui était arrivée le matin même par camion, m’a permis de connaître l’origine de certains chargements de déchets :

**« The best place to explore your Irish heritage »**



L’un des papiers visibles dans la boîte mentionne cette phrase en anglais, reprise dans le titre de la photo, que l’on peut traduire de cette manière : « Le meilleur endroit pour explorer vos racines irlandaises. »<sup>381</sup> – Nhur Quỳnh 2014

Dans la boîte de ce paysan modeste, j’ai trouvé pêle-mêle : des prospectus pour souscrire des assurances retraites, des factures d’électricité, des magazines sportifs faisant état des faits de gloires des rugbymen pendant le match du weekend, des journaux traitant d’actualité locale et internationale, des programmes culturels et autres invitations à des cocktails. Tous ces papiers caractéristiques d’un quotidien localisé étaient rédigés en anglais et affichaient leur provenance : l’Irlande. Ils dataient de l’année précédente, 2013, et avaient dû faire un long voyage par la mer en porte-conteneur, pour arriver au Viêt Nam dans le port de Haïphong, avant

---

<sup>381</sup> Carnet de terrain du 3.07.2014

d'être chargés dans les camions destinés à alimenter les villages de recycleurs de la banlieue de Hanoï. Avec cette boîte, je pouvais ainsi commencer à situer sur un planisphère quelques-uns des points nodaux d'une chaîne de circulations matérielles internationales, qui impliquait des résidus industriels, mais également des déchets ménagers produits de l'autre côté du globe.

### 1.1.3. *L'internationale du film plastique*

Si la commune de Nhur Quỳnh est inscrite dans des filières globalisées de déchets de différents types – j'y ai rencontré du papier, du carton, du métal etc. – beaucoup des travailleurs impliqués dans la récupération et le recyclage se sont spécialisés dans le plastique, matière pour laquelle le village de Minh Khai est devenu un place économique importante. Parmi les types de plastiques habituellement recyclés, on retrouve les bouteilles en PET<sup>382</sup>. Elles font partie des premiers objets en plastiques à avoir été inscrits dans des processus de recyclage, du fait de la conservation de leur qualité cristalline, même après usage, et de la facilité de leur tri et de leur collecte. Ce sont des déchets facilement valorisables sur le marché vietnamien, comme ailleurs dans le monde (Hawkins *et. al.*, 2015). Dans le village de Minh Khai, on trouve une très grande variété de matières plastiques destinées au recyclage. Certaines, comme les sacs et les films plastiques, ne font toutefois pas partie des catégories de déchets et d'emballages recyclables habituellement triées par les ménages.

En longeant une voie de chemin de fer au sud de la commune de Nhur Quỳnh, à une poignée de kilomètres du village de métier de Minh Khai, mon interprète et moi avons un jour rencontré une femme d'une cinquantaine d'années, occupée à récupérer des déchets sur un point de transfert de la collecte municipale des ordures. Munie de bottes en caoutchouc et debout sur la benne remplie à ras bord, elle éventrait un à un les sacs plastiques remplis de déchets domestiques issus des cuisines ou des lieux d'aisance des alentours, à l'aide d'une serpe. Elle remplissait progressivement son baluchon avec ces lambeaux de films plastiques souillés, en vue de les revendre. Durant mes précédentes enquêtes sur les modes de gestion des déchets au Viêt Nam, il m'est souvent arrivé de rencontrer des femmes travaillant dans les décharges. Couvertes de la tête au pied pour se protéger du soleil, elles fouillaient les monceaux d'ordures déchargés par les camions de collecte à l'aide de piques et de serpes, à la recherche de déchets recyclables. Dans leurs sacs on pouvait trouver des bouteilles, des canettes, des cartons, des morceaux de plastique rigide. Je n'y avais jamais vu de sacs plastiques. Que la récupération s'effectue en porte à porte ou sur les décharges, ces paysannes, cherchant à compléter leurs

---

<sup>382</sup> Polyéthylène téréphtalate.



maigres revenus agricoles, concentraient leur attention sur des objets pour lesquels il existait un prix sur le marché local de l'achat et de la vente des objets déchus.

Dans la commune de Nhu Quỳnh, le marché des rebuts recyclables ordinaires comme les canettes, la ferraille, le carton, les bouteilles en verre et en plastique existe également, comme partout au Viêt Nam. Fait plus rare, il est encore doublé d'un marché du *sac plastique*. Ailleurs dans le pays, les films et sacs plastiques échappent aux circuits de valorisation et finissent dans les décharges à ciel ouvert ou encore sur les rives des fleuves, sur les terrains inutilisés, ornent les arbres et les massifs de bambous. À Nhu Quỳnh, cette matière a une valeur sur le marché et c'est pour cette raison que les collectrices se sont mises à fouiller les décharges à la recherche de sacs. À nouveau, la collecte locale seule ne peut pas expliquer la quantité de films plastiques amassés qui envahissent le paysage : au-delà des bouteilles ou des autres déchets entassés aux bords des routes, ce sont les films et les sacs usagers qui constituent la matière la plus présente aux abords du village de Minh Khai. Ces amas transformant la physionomie de la commune sont encore une fois constitués de déchets venus d'ailleurs, car le sac plastique en polyéthylène (PE)<sup>383</sup>, est une matière voyageuse : d'énormes briques de sacs et de films sales arrivent à Nhu Quỳnh, par voie maritime depuis les quatre coins de l'Asie, voire même du monde, par le truchement de conteneurs. Ce processus de « mondialisation par le bas » (Tarrus, 2002) qui transfigure le village de Minh Khai, implique sur une multitude d'acteurs investis dans des chaînes d'exportation, d'achat, de vente et de stockage globalisées, dans laquelle les ports jouent un rôle majeur, à l'image de « la filière euro-africaine des véhicules d'occasion » (Rosenfeld, 2018). Avant d'être exportés, les films plastiques sont compressés et cerclés par des presses à balles pour en réduire le volume (jusqu'à 10 % de leur encombrement initial), formant ainsi des balles de plastique pouvant peser plus de cent ou deux cents kilos, calibrées pour le transport par cargo. Régulièrement, des camions venus du port de Haiphong viennent décharger le contenu d'un conteneur de plastique, notamment aux abords du village de métier de Minh Khai. Deux routes font particulièrement l'objet de ce stockage en plein air : l'une relie le village de métier de Minh Khai à la Nationale 5 ; l'autre fait la jonction entre Minh Khai et les autres villages constituant la commune de Nhu Quỳnh (voire carte présentée auparavant).

---

<sup>383</sup> On distingue le polyéthylène de haute densité (PEHD) et le polyéthylène de basse densité (PEBD). Le premier est utilisé pour la fabrication d'objets résistants comme des caisses, des bidons, des bouchons, mais également certains sacs « à usage unique ». Le second, moins cher et plus abondant, est également plus souple et il est majoritairement utilisé dans l'industrie du sac et du film plastique. Les films peuvent également être produits à partir de polypropylène (PP).

## Balles et conteneurs



À gauche : à l'arrière-plan, on aperçoit les hautes maisons du village de Minh Khai. Sur la gauche, hors cadre, la friche près de laquelle sont entreposés les amas de plastique était dédiée à la culture du riz. En 2014, ce n'était plus qu'un marécage nauséabond. Pourtant, à quelques dizaines de mètres de ces balles de plastique sur lesquelles ruisselle l'eau de pluie qui charrie la saleté en putréfaction dans la terre, on cultivait encore quelques variétés de légumes, notamment le liseron d'eau, plante aquatique très utilisée dans la cuisine vietnamienne. Progressivement, les champs et les rizières se transforment en dépôts de plastiques. – Minh Khai - 2014

Les balles de films plastiques sales sont déchargées par des camions dont la cargaison est achetée par les usines de recyclage locales. Les cours internationaux des matériaux PE sont définis en fonction des différentes qualités du marché et les entrepreneurs peuvent acheter des balles constituées de films clairs, plus ou moins sales, imprimés ou non, ou encore de couleurs variées. Entre janvier et octobre 2018, la tonne de film en polyéthylène « imprimé » provenant du Royaume Uni coûtait entre 160 et 200 livres par tonnes (soit de 180 à 230 €), contre de 250 à 300 livres par tonnes (soit de 285 à 345 €) pour les films « naturels »<sup>384</sup>. Il existe un grand nombre d'intermédiaires transportant ces matières depuis leurs pays d'origine par cargo. Le courtage international en matières plastiques est tenu pour être une activité lucrative à Nhur Quỳnh, comme le suggéra un entrepreneur local tentant de débaucher mon interprète un jour d'enquête : « Tu parles l'anglais, tu pourrais gagner beaucoup d'argent à Haïphong<sup>385</sup> ! »<sup>386</sup>.

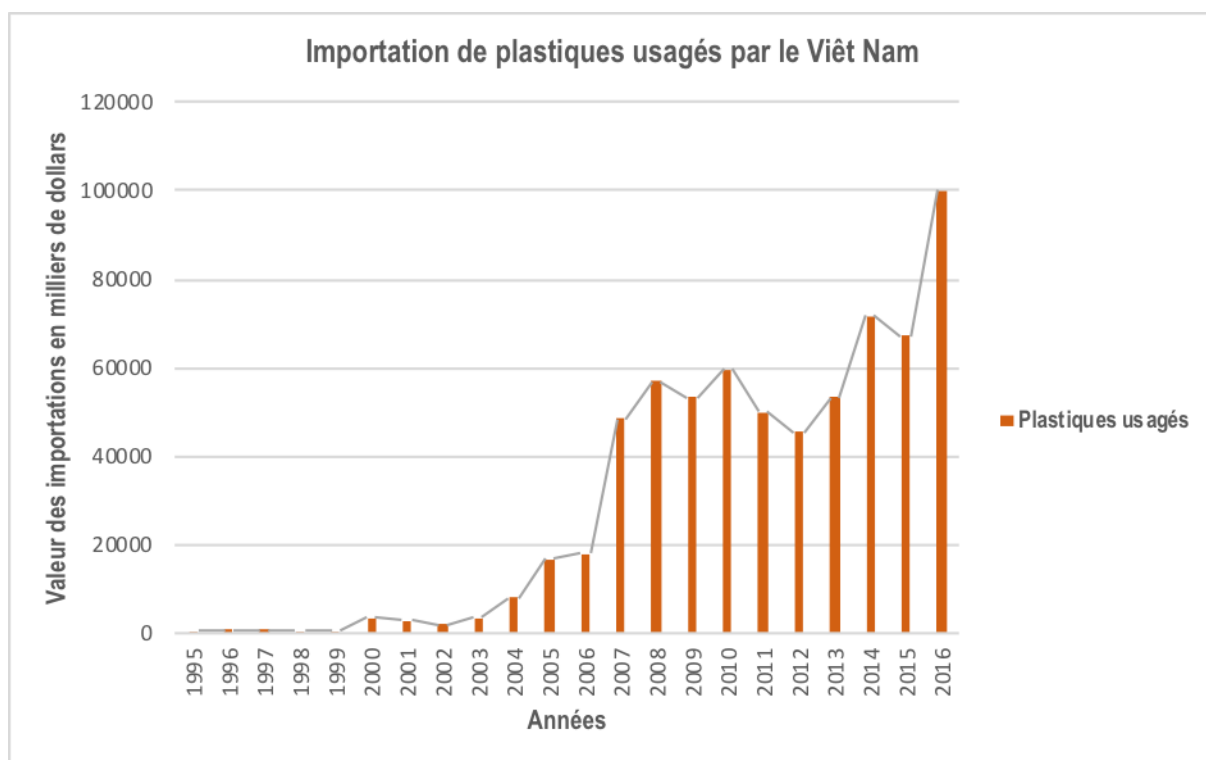
Dans les statistiques du commerce international, une partie seulement de ces films et sacs plastiques apparaît sous la catégorie de déchets ou de matières usagées (*scrap*), comme le

<sup>384</sup> Informations extraites d'un site internet britannique qui référence les cours des matières recyclables : <http://www.letsrecycle.com/prices/plastics/plastic-film/plastic-film-2015/>

<sup>385</sup> Le port.

<sup>386</sup> Carnet de terrain du 12.06.2014

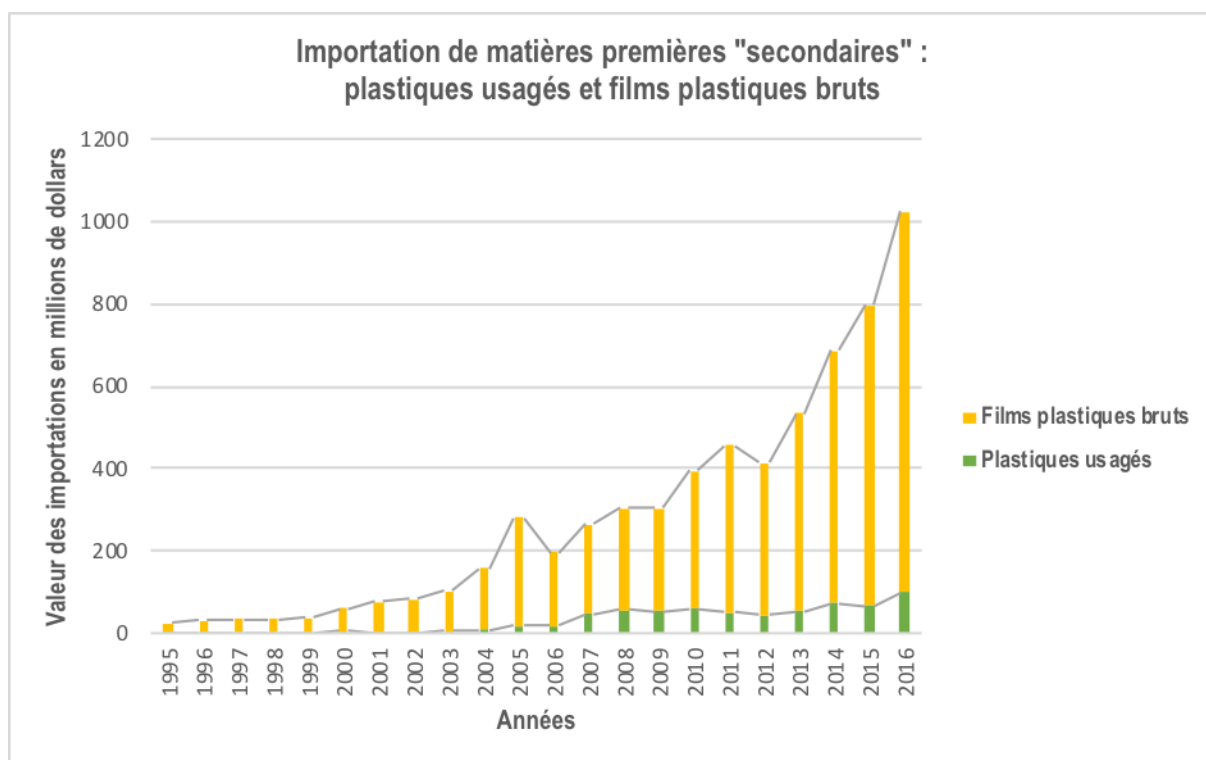
présente ce premier graphique, décrivant l'évolution des importations de plastiques usagés par le Viêt Nam durant les vingt dernières années. Cela est dû à la variabilité de la réglementation internationale : si l'Europe interdit le commerce international des déchets, les États-Unis ne le font pas. Par ailleurs, S'il existe certains dispositifs comme des accords bilatéraux ou régionaux (comme au sein de l'Union Européenne), certaines études estiment à 20% la part de commerce illégal dans les échanges internationaux de déchets, montrant ainsi la faiblesse de cette régulation (Bernard *et al.*, 2012).



Sources du graphique : données harmonisées (HS-Harmonized System) issues des banques de données BACI International Trade Database et présentées en ligne par The Observatory of Economic Complexity : MIT - Massachusetts Institute of Technology<sup>387</sup>

En valeur, ces importations de plastiques usagés par le Viêt Nam représentent des montants faibles, quoi que progressant de manière importante. Il faut toutefois y ajouter d'autres catégories de matières, qui ne sont pas considérées comme des déchets, mais qui sont requalifiées en tant que « matières premières secondaires ». Le graphique suivant montre ce que l'on peut observer en ajoutant à la catégorie des « plastiques usagés » celle des « films plastiques bruts ». Les valeurs ne s'expriment plus seulement en milliers de dollars, mais en millions et l'augmentation des importations suit une courbe presque exponentielle.

<sup>387</sup> <https://atlas.media.mit.edu>



Sources : (*idem*) données harmonisées présentées par The Observatory of Economic Complexity : MIT - Massachusetts Institute of Technology

Ce qui permet aux acteurs du commerce international des déchets (qu'ils soient industriels ou ménagers) de requalifier leurs marchandises en « matières premières secondaires » est leur capacité à opérer un tri et une sélection de celles-ci : par couleur, par qualité, comme je l'évoquais auparavant. Le commerce des plastiques usagés permet cette fluidité des catégories car les déchets plastiques ne sont pas qualifiés de déchets « dangereux » et à ce titre, ils échappent à la régulation internationale prévue par la Convention de Bâle, présentée en 1989 et entrée en vigueur en 1992, qui régule leurs mouvements transfrontières<sup>388</sup>. Or la dangerosité des plastiques pourrait être mise à l'agenda politique international, comme le souhaitent certains scientifiques travaillant notamment sur leur présence dans les océans et dans les organismes vivants (Monsaingeon, 2016a ; Rochman *et al.*, 2013). Afin de comprendre ce que deviennent les balles de films plastiques usagés arrivés par conteneur dans le village de Minh Khai, je vais à présent décrire la filière locale de recyclage de ces matériaux.

## 1.2. Matières à voir : des déchets plastiques à l'or noir

Comme j'ai pu le montrer précédemment, le village de Minh Khai et la commune de Nhu Quỳnh s'intègrent dans une histoire vietnamienne de la récupération des rebuts et une

<sup>388</sup> Par exemple, les déchets nucléaires ou les déchets ultimes entrent dans la catégorie des « déchets dangereux » définie par la Directive 2006/12/CE du Parlement européen et du Conseil du 5 avril 2006 relative aux déchets.

géographie globalisée de la circulation des matières détritiques. Afin de mettre à l'épreuve cette variation localisée du mythe du recyclage, je propose de sélectionner une filière de transformation spécifique du plastique : celle des films en polyéthylène. Elle reposera sur une biographie de matériau inspirée de la « biographie d'objet [s] » d'Igor Kopytoff (Kopytoff, 1986). Au fil de la seconde vie des films plastiques, il me semble important de considérer les matériaux dans la « promiscuité » qui les lie aux humains (Kirby, 2018), afin de comprendre la lutte que les travailleuses et travailleurs engagent contre la dégradation de la matière. En effet, « [c]ontrairement à la rhétorique pompeuse de l'économie circulaire, le recyclage des déchets plastiques et des métaux est limité par la pureté du matériau, le soin avec lequel il est trié, le procédé de transformation utilisé etc. » (*idem* : 39).

### 1.2.1. *En pleine lumière : tri sur le tas et reconditionnement*

À Minh Khai, les films en polyéthylène arrivés par conteneur ont été compressés et emballés pour les besoins du transport international de longue durée. Ces balles de plastique ne peuvent pas être utilisés par les entreprises locales en l'état, car elles ne possèdent pas de moyens de transport adéquats pour charger des quantités de matière aussi importantes et aussi lourdes (plusieurs tonnes). Ce sont en très grande majorité de petites fabriques familiales dont les outils de production sont rudimentaires et souvent achetés sur des marchés de seconde main, notamment chinois. Dans les rues où s'affairent les travailleurs du plastique, les véhicules que l'on croise le plus généralement sont de vieux camions ou de petits triporteurs pétéradant. Aucun monte-charge, les chargements sont opérés à la force des bras. Il faut donc reconditionner les arrivages des conteneurs sur place, entre la route, le marécage et le terrain vague. Sur le tas, les balles sont divisées en ballots, d'une vingtaine de kilos en général, qui peuvent ensuite être acheminés derrière les grilles des entrepôts et dans les cours des entreprises. Avant ce déplacement de la matière plastique vers des lieux moins visibles, on peut ainsi rencontrer, au bord de la route, sur des montagnes d'ordures, des ouvrières chargées de trier et de reconditionner les balles en ballots d'un poids acceptable pour des manutentionnaires.

C'est le printemps, saison chaude et humide dans le Nord du Viêt Nam. Le temps est orageux. Marcher au soleil est fatigant. Il fait environ 35 °C. Nous avançons, mon interprète et moi, sur la route reliant le village de Minh Khai et le reste de la commune. La route est bordée d'un grand terrain vague où sont stockées de hautes balles de films plastiques.

*Nous rencontrons un groupe de femmes vêtues de chemises bleues qui, debout ou accroupies sur un immense tas de déchets plastiques, trient les sacs bleus, blancs et noirs. L'odeur qui émane du tas est acide et agresse nos narines. [...] Les femmes travaillent en plein soleil et en*

*cette saison, chaude et humide, c'est un travail physique éprouvant. L'une d'elle m'apostrophe : « En France, ce genre de travail existe ? – Non, je ne crois pas, répondis-je. – Alors emmène-moi en France avec toi. » [Carnet de terrain du 29.05.2014]*

### Tri sur le tas



Minh Khai - 2014

Lorsque la balle est déballée par les trieuses, le plastique se répand sur le sol, formant un tout indéterminé, un chaos de matière indistincte, provoquant des sensations violentes, notamment le dégoût. C'est à mon sens une raison expliquant la « forte charge symbolique » associée au travail du tri qu'évoque cette femme par une courte plainte révélant l'incommunicabilité de l'expérience du contact répété avec une matière répugnante (Jeanjean, 2006 : 32). Comme la collecte des déchets en porte à porte ou sur les décharges, le travail de tri sur les amas de plastique est généralement effectué par des femmes, les hommes étant plus volontiers affectés au chargement des ballots reconstitués ou à la manœuvre des camions et triporteurs. Ces paysannes font parfois plus de deux heures de bicyclette aller-retour chaque jour pour venir travailler à Nhr Quỳnh, lorsque la saison de la moisson ou du repiquage du riz est passée. Elles sont payées à la journée par des entrepreneurs locaux. Leur travail est très irrégulier. Sur la photographie ci-dessus, les trieuses ont été embauchées par une entreprise locale de taille importante qui leur a fourni un uniforme bleu et des gants. Dans cette équipe d'intérimaires, certaines nous ont expliqué effectuer cette tâche en complément de leurs activités agricoles depuis trois ans. Elles ont entre 50 et 70 ans et travaillent environ dix heures par jour sur le tas de déchets pour un revenu journalier de 100 000 VND (environ 3 euros), soit entre 30 % et 50 % de moins que le revenu journalier d'un employé communal de premier échelon (cf.

services techniques de gestion des ordures), une profession salariée avec des congés hebdomadaires garantis.

Après avoir été reconditionnés en ballots de moindre envergure, les films en polyéthylène doivent être acheminés vers les usines de recyclage. Les ouvrières roulent alors les ballots depuis le tas vers la route où elles rencontrent d'autres travailleurs, souvent des hommes, avec qui elles pèsent la marchandise reconditionnée avant chargement.

### Chargement et transport des ballots



Les balles reconditionnées en ballots par les ouvrières sont chargées par les ouvriers des usines sur de petits camions ou sur des triporteurs. À faible allure, le triporteur transporte le plastique depuis la zone de décharge des conteneurs jusqu'à l'entrepôt. À gauche : la pesée des ballots. Au centre : les hommes chargent à la main un triporteur. À droite : le triporteur rentre en marche arrière dans l'atelier de recyclage. – Minh Khai – 2014

Sur la route, la pesée et le chargement des ballots s'effectue sous le contrôle de la gérante de l'entreprise de recyclage. Après avoir suivi le triporteur jusque dans l'entrepôt de l'usine installé à quelques centaines de mètres, nous réalisons un entretien avec le gérant, son mari. Ils ont ouvert un atelier de recyclage en 2010. La quantité de plastique qui arrive à leur usine varie chaque jour, mais elle s'élève en moyenne à 6 000 kg de films en polyéthylène. Il nous explique que, sur la route, « chaque espace de dépôt est associé à une maison » de recycleurs<sup>389</sup>. Tôt le matin, trois camions viennent décharger leur conteneur sur le bas-côté de la route d'accès au village artisanal de Minh Khai et les entreprises viennent y récupérer leur marchandise. Après reconditionnement, celle-ci est stockée dans des entrepôts jouxtant les ateliers de recyclages.

---

<sup>389</sup> Entretien du 12.06.2014

Ce sont souvent des entrepôts de fortune, à peine protégés par quelques tôles, des bâches tendues et des grillages :

### Stockage et tri dans les entrepôts



Nous sommes dans le village de Minh Khai. D'un côté de la rue bordée par une friche, de grandes maisons bourgeoises se dressent. En face de celles-ci, des entrepôts où les ouvrières organisent le stockage des ballots de plastique trié. – Minh Khai – 2014

Au sein de ces entrepôts, un nouveau tri des matières s'opère, toujours sous l'action des ouvrières, qui classent les films selon leurs couleurs, leur qualité, leur propreté. Elles découpent également les morceaux de films imprimés pour séparer les encres des matières plastiques. Ces multiples opérations de tri sont nécessaires pour préserver les qualités de la matière qui sera recyclée.

#### 1.2.2. Décrasser, évacuer et recomposer à l'abri des regards ?

Les entrepôts où sont conduits les ballots joutent les usines de transformation des films plastiques dans le village de Minh Khai. Dans ce village anciennement rural, les fabriques sont installées dans la cour des maisons. Tous les espaces potentiels y sont utilisés pour entreposer le matériau plastique en voie de transformation. Parmi les cours intérieures des maisons bourgeoises, celles n'hébergeant pas de chaîne de recyclage sont souvent louées par leur propriétaire à des entrepreneurs en quête d'espace de stockage. Depuis 2009, les autorités communales ont viabilisé d'anciens marécages pour construire une zone visant à inciter les entreprises à quitter le village de Minh Khai. On surnomme cette zone artisanale « Minh Khai 2 » ou « Nouveau Minh Khai » (voir carte précédente), mais sa physionomie s'éloigne de celle village traditionnel. Sur un terrain quadrillé, entouré de palissades et ne disposant que d'une seule entrée, des entrepôts neufs ont été construits sur de véritables dalles de béton. Toutefois, l'espace est trop petit et la terre est trop chère pour nombre d'entreprises familiales. Seules les



grandes fortunes locales ont pu se procurer une parcelle et y construire de nouvelles usines et de nouvelles maisons. En déambulant dans les rues du village de Minh Khai ou dans la nouvelle zone artisanale, l'activité de transformation du plastique est facilement visible, car elle déborde sur tous les espaces disponibles. Cette visibilité du recyclage est ambivalente : admise par les travailleurs, elle se révèle problématique en cas de présences extérieures, notamment celles des journalistes ou d'autres enquêtrices, comme mon interprète et moi. À l'entrée de Minh Khai 2 ou dans les rues du village, nous avons d'ailleurs rencontré quelques hommes menaçants, grondant que nous n'avions pas le droit d'être là, malgré les autorisations de recherche officielles. Nous avons également subi des contrôles de police dans la rue. Malgré l'extrême visibilité des amas de plastique, une forme de secret règne autour des activités exercées dans les cours des maisons, comme ici, au centre du village :

*On aperçoit l'intérieur d'une fabrique de recyclage depuis une allée qui mène au marché, désert à l'heure la plus chaude de la journée. Les ouvriers s'activent, les machines font un bruit assourdissant. De l'extérieur, nous pouvons voir les eaux usées noires ruisseler dans le caniveau. La fabrique est accolée à une grande maison bourgeoise. Nous parlons à l'ouvrière chargée d'alimenter une broyeuse en sacs. Il n'y a pas de mur entre elle et l'allée extérieure, juste un grillage et de la tôle, entrebâillée à son niveau. Elle est debout sur un monticule de sacs, ses habits sont noircis, elle porte un masque délavé et sale, un fichu sur la tête. « Le patron n'est pas là, vous pouvez rentrer, répond-elle. » Nous contournons la fabrique pour rentrer par la grande porte en métal qui donne sur le parvis de la maison. Sur la droite, comme dans un couloir, les propriétaires ont optimisé l'espace au maximum pour y installer une chaîne de recyclage. Il fait très sombre sous le toit de fortune en tôle et l'atmosphère est suffocante. [...] Un des ouvriers, torse nu, s'approche, me dépasse et, l'air mécontent, va parler à mon interprète : « Le patron ne voudrait pas vous voir ici, sortez tout de suite. » La femme qui nous avait fait entrer ne se prononce pas. La discussion est courte. L'homme retourne au fond du hangar. Nous n'insistons pas. La femme ajoute : « Il a raison, si le patron vient, nous risquons des problèmes. » Nous sortons de la cour fermée de la maison. [Carnet de terrain du 15.06.2014]*

Les fabriques ne sont pas des lieux propices à la discussion car actionner la chaîne requiert la concentration des ouvriers et les machines assourdissantes rendent toute interaction parlée laborieuse. Peu de paroles sont donc échangées, que ce soit entre les ouvriers ou avec les enquêtrices. Ce silence des personnes au milieu du bruit des machines est par ailleurs renforcé par une forme de secret lié aux conditions humaines et techniques du recyclage, qui font l'objet de positions controversées. Parmi les étapes du recyclage qui engendrent de nombreuses critiques, on trouve la phase de nettoyage des matériaux plastiques sales, car elle pose la

question de l'évacuation des eaux usées et donc de l'impact environnemental de cette activité – je reviendrai en détail sur cette controverse dans la seconde partie de cette plati-cité.

Chaque chaîne de recyclage dans le village de métier de Minh Khai répond au même procédé de transformation. Les chaînes sont actionnées par trois ou quatre ouvriers en moyenne qui alimentent des machines rudimentaires, le plus souvent issues du marché de l'occasion chinois. Les sacs et films préalablement triés sur le tas sont d'abord jetés dans l'entonnoir d'une broyeuse. Durant mes observations, c'était en général une femme qui occupait ce poste de travail, qui consiste à alimenter en matière première, et de façon continue, la source de la chaîne. Le polyéthylène est broyé puis projeté dans un bain d'eau, sous l'action parallèle de deux chaînes de transmission par courroies. Les mêmes courroies mettent en mouvement des essieux sur lesquels sont fixés des bras métalliques qui brassent l'eau et la matière plastique dans le bassin rectangulaire. Ce brassage a pour but de nettoyer le plastique broyé, mais au regard de l'efficacité discutable du procédé et de la qualité souvent très faible de la matière source, je parlerais plutôt de décrassage.

### Le décrassage



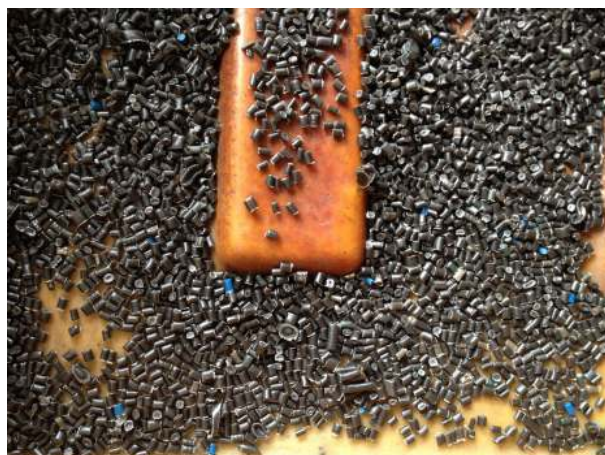
L'étape du bain de décrassage vise à nettoyer les films plastiques sales pour purifier le matériau avant transformation. – Minh Khai – 2014

Le polyéthylène de basse densité (PEBD) composant les sacs et films déchus est un matériau thermoplastique. Autour de 100 °C, le matériau fond, ce qui permet de le remodeler. Le polyéthylène de haute densité (PEHD) est thermoplastique également. Plus dense, plus cristallin, il fusionne à une température plus élevée. Certaines entreprises se sont spécialisées dans sa transformation mais la grande majorité des chaînes de recyclage de Minh Khai utilisent du PEBD, plus abondant et meilleur marché. On retrouve également du polypropylène (PP).

Malgré ces distinctions dans les catégories de polymères, il arrive que certaines chaînes de recyclage mélangent les matières car les travailleurs trient parfois les matériaux en fonction de leur aspect au toucher ou du bruit de leur froissement, ce qui laisse la place à de nombreuses erreurs. La réversibilité théorique des états du matériau plastique constitue la condition de son recyclage et crée le mythe d'une transformation infinie, rythmée par l'alternance de la fonte, du remodelage et du durcissement de la matière.

Après le décrassage, vient donc la transformation des sacs déchus en un matériau recomposé et purifié via un procédé d'extrusion. Sur la chaîne, le bain de décrassage se termine par une remontée mécanique : les bras métalliques actionnés par les courroies extraient la matière broyée et décrassée, qui s'égoutte sommairement, et l'abandonnent sur une plateforme de stockage transitoire. Sur cette plateforme, un ouvrier ou une ouvrière réceptionne les lambeaux broyés et, à l'aide d'un râteau, organise le flux matériel et alimente le goulot d'une extrudeuse. L'extrudeuse fond le broyat de plastique et sous la pression interne de la vis d'extrusion, produit une lave. La couleur et l'aspect de cette lave changent en fonction de la qualité de la matière entrant dans la chaîne. La palette varie du vert d'eau au noir en passant par des variations de marron et de gris plus ou moins sombres. Si la matière entrante est de mauvaise qualité, la lave peut sortir sous un aspect grumeleux, la lave fumante laissant échapper des bulles de gaz. L'air des ateliers de recyclage est donc particulièrement chaud et lourd. Les ouvriers inhalent les gaz s'échappant des extrudeuses et des plastiques sales stockés dans les entrepôts. Après extrusion, le matériau fondu tombe sur une plaque de métal noircie et un ouvrier (toujours un homme durant mes différentes visites) vient régulièrement couper l'arrivée de lave plastique au niveau de la bouche de l'extrudeuse à l'aide de grands ciseaux qu'il manipule d'une main. De l'autre main, il récupère la lave qui refroidit au contact de l'air avec une spatule en métal. Il transvase ensuite cette pâte dans le goulot d'alimentation d'une autre extrudeuse. L'opération est rapide car il ne faut pas que le polyéthylène durcisse trop. Pendant que la seconde extrudeuse avale et chauffe à nouveau le plastique, l'ouvrier fixe un filtre composé de nombreux trous à la sortie de la buse d'extrusion. De ce filtre sortent alors des « spaghettis » de matière plastique que l'ouvrier rassemble et plonge dans un nouveau bain d'eau pour les refroidir. Il fixe ensuite l'extrémité de ces filins de plastique sur une hacheuse mécanique. L'ultime action de découpe permet de recueillir la matière plastique recomposée dans un sac sous la forme de pastilles.

## Fusion et recomposition du minerai



À gauche : La pâte fondue par la première extrudeuse est réintroduite dans une seconde extrudeuse de laquelle sortiront des filins de plastique. — Minh Khai – 2014

À droite : Ces pastilles de plastique recomposées sont de couleur sombre et révèlent une présence importante d'impuretés dans la masse. — Minh Khai – 2014

*Afin de suivre la chaîne de recyclage des films plastiques depuis le goulot d'alimentation de la première extrudeuse jusqu'à la production de minerai plastique recomposé, je vous invite à regarder une courte vidéo : Fichier n°2 – **Recompositions**<sup>390</sup>.*

Comme nous l'avons vu avec la production du minerai de plastique recomposé, « [l]e recyclage [...] se focalise sur la récupération et la reformation des matériaux en des substrats relativement bruts afin d'être à nouveau manufacturés » (Gabrys, 2013 : 133). Cependant, si la matière doit « devenir informe pour pouvoir être reformée » (*idem* : 138), elle n'est pas dénuée de propriétés et de qualités spécifiques. C'est en effet de la qualité du minerai recomposé que dépendront les productions manufacturées futures. Ce substrat contient donc à la fois des potentialités de transformation et des limites.

### 1.2.3. De films en sacs : valoriser et purifier

Au bord d'une route de la commune de Nhu Quỳnh, mon interprète et moi avons un jour rencontré un homme qui installait un étal de fortune sur le sol pour y vendre des bassines, des passoirs et d'autres objets du quotidien en plastique coloré. Nous lui avons demandé si ceux-ci étaient fabriqués dans le village de métier de Minh Khai, tout proche. Il s'est offusqué et a répondu : « Bien sûr que non ! Les produits que je vends sont de très bonne qualité ! »<sup>391</sup>. Cette réponse illustre la perception dégradée qu'ont les résidents des alentours de Minh Khai de la

<sup>390</sup> Vidéo initialement publiée dans l'article Le Meur, 2016a. et visible à partir du compte : <https://vimeo.com/user50802741>

<sup>391</sup> Carnet de terrain du 30.05.2014

qualité de la production locale d'objets en plastique. En effet, les pastilles produites dans les usines de recyclage constituent un minerai dont l'usage est très limité : on en fait principalement des sacs et des films plastiques. Dans le village de Minh Khai et ailleurs dans la commune de Nhur Quỳnh, on rencontre ainsi de nombreuses petites fabriques de sacs plastiques. Certaines fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'activité étant assurée par un roulement d'ouvriers (essentiellement des hommes), seuls ou en duo. Pour produire des sacs, les pastilles plastiques sont à nouveau fondues puis reformées via un double procédé d'extrusion (fusion et pression) et de gonflage : la lave de plastique en fusion sortant de l'extrudeuse est gonflée verticalement sous la forme d'un tube continu de film plastique fin. Au contact de l'air, ce film tubulaire refroidit et se solidifie, il est alors enroulé sur des bobines – le tube aplati constituant ainsi un film de plastique double. Les bobines sont ensuite fixées sur des métiers mécaniques. L'action de ceux-ci vise à fusionner (par thermocollage) les deux pans du film tubulaire d'un côté – pour le fond du sac – et de découper celui-ci de l'autre – pour son ouverture. Ce sont des machines de soudures thermiques que l'on retrouve habituellement dans l'industrie de la sacherie<sup>392</sup>. Cependant, les machines des petits ateliers de la commune de Nhur Quỳnh ne sont pas capables de créer les anses des sacs plastiques. Les ouvriers sont donc ensuite chargés, à la main, de passer les liasses de sacs sortant du métier sous une presse permettant de découper des anses dans le film plastique. Après une pesée, ils regroupent ensuite les sachets par lots, parfois nouant manuellement un lien autour des sacs ou en les conditionnant sous un nouveau film plastique. Ils sont prêts à être commercialisés.

---

<sup>392</sup> On retrouve les mêmes machines dans l'industrie plasturgique classique, comme dans les usines décrites dans la plasti-cité n°3.

## De la bobine au métier



Les bobines de film plastique issu de l'extrudeuse de gonflage sont disposées sur un métier. Parfois, le film se froisse, bloquant totalement la machine. – Minh Khai - 2014

Comme je l'expliquais précédemment, la couleur et la friabilité des pastilles de plastique recyclé produites à Minh Khai sont généralement corrélées à leur degré d'impureté. La couleur noire est en général synonyme de très mauvaise qualité. À Minh Khai, elles sont donc utilisées pour la fabrication de films plastiques destinés à un usage horticole ou agricole (bâches, films de protection du sol, poches plastiques permettant le transport des plantes hors sol etc.). Certaines usines locales parviennent tout de même, en sélectionnant mieux les matières entrantes, à produire des pastilles de meilleure qualité et plus claires, souvent de couleur vert d'eau. Elles sont alors utilisées pour produire des sacs plastiques destinés à différents usages. Ils sont la plupart du temps colorés. Mais afin que la matière plastique soit teintée, il faut ajouter à la masse de granulés recyclés une certaine quantité de granulés de couleur « pure ». Or, ces pigments plastiques ne sont pas produits dans les chaînes de recyclage de films sales. On trouve donc dans la commune de Nthur Quỳnh des négociants en granulés plastiques de diverses qualités et offrant un large choix de couleurs. La matière issue du recyclage des déchets plastiques n'étant pas suffisante pour produire des objets commercialisables, l'ajout d'un colorant vient à nouveau contredire le mythe du cycle parfait de reproduction matérielle.

### Adjuvants de mise en valeur



Ces pastilles bleues et rouges sont disposées dans un grand pot transparent sur un étal de vente de pigments plastiques, dans une ruelle à l'entrée de Nhu Quỳnh, sur la route du village de Minh Khai. Dans les pots présentés à la vue, on trouve différentes teintes franches : du jaune, du rouge, du vert, du bleu etc. – Nhu Quỳnh – 2014

Les sacs plastiques produits dans la commune de Nhu Quỳnh sont vendus sur le marché vietnamien. On les rencontre inmanquablement au marché, dans les commerces de vêtements à bas coût, chez les commerçants de la commune. Au toucher, les sacs plastiques recyclés à Nhu Quỳnh se rapprochent de certains papiers car ils possèdent un grain légèrement rugueux que l'on ne retrouve pas avec des films plastiques sans impuretés. Leur dégradation intervient également plus vite que des plastiques de bonne qualité : leur surface est vite striée, ce qui donne au film un aspect craquelé comme si la matière était cassante, et la couleur ternit rapidement après quelques usages. Leur qualité ne permet pas d'exportations, quoi que certaines des personnes que nous avons rencontrées aient pu évoquer des ventes de ce type de produit en Chine.

*Afin de suivre la chaîne opératoire de la production de sacs plastiques recyclés au sein de la commune de Nhu Quỳnh et de voir comment chaque « recette » de granules plastique produit une couleur différente de film, je vous invite à regarder une troisième vidéo : **Fichier n°3 – Remises en formes**<sup>393</sup>.*

La faible valeur ajoutée des produits recyclés – des produits non pas valorisés, mais « dévalués » (Liboiron, 2017) – serait une des raisons permettant de discuter de l'attractivité et

---

<sup>393</sup> Vidéo initialement publiée dans l'article Le Meur, 2016a. et visible à partir du compte : <https://vimeo.com/user50802741>

de la rentabilité de cette filière. Les entrepreneurs de Minh Khai ayant les moyens de s'extraire du recyclage l'ont d'ailleurs compris. Ils ne souhaitent plus utiliser de granulés recomposés :

*À deux pas [d'un atelier de fabrication de sacs plastiques qu'une femme nous a fait visiter], après le coin de la rue, nous entrons dans un hangar construit comme extension d'une grande maison. C'est là que les ouvriers sont en train d'installer la nouvelle machine [il s'agit d'une machine de production de sacs plastiques fabriquée localement dont nous avons suivi l'installation, sur l'invitation d'un jeune ingénieur]. L'endroit est très bruyant. Les sacs plastiques produits ici ont l'air de bien meilleure qualité. Ils sont translucides et brillants. [...] Nous discutons [...] avec la propriétaire, qui fait des allers-retours. Les pastilles qu'ils utilisent viennent de l'étranger. À Minh Khai, personne n'est en mesure de produire cette qualité. [...] [Carnet de terrain du 12.06.2014]*

### Plastique pur ?



Contrairement à des pastilles de plastique recyclé produites à Minh Khai, les granulés visibles sur l'image centrale sont de forme arrondie, ovoïde. Ils ne sont pas issus de filins de plastique durcis puis découpés à la chaîne dans les fabriques locales. Ils sont translucides et non opaques ou de couleur sombre. – Minh Khai - 2014

La « pureté » des granulés ovoïdes et translucides qui ont permis la production de ces sacs plastiques transparents vient de l'étranger. Dans le cas de l'usine que nous avons visité, ils proviennent du site industriel pétrochimique d'Al Jubail en Arabie Saoudite, comme l'indiquent les piles de sacs entreposés devant la maison des entrepreneurs que nous avons rencontrés. Ces billes translucides de polypropylène sont acheminées par cargo depuis le pays producteur de pétrole dans des sacs de 25 kilos. C'est une qualité de plastique cristalline reconnue internationalement sous le nom de « Marlex » et produite par polymérisation de résines et d'hydrocarbures. Pour les recycleurs de Minh Khai, l'avenir est là, dans ce matériau plastique vierge, dont ils peuvent produire des objets à plus forte valeur ajoutée que les sacs recyclés.



Dans la nouvelle zone artisanale délimitée par les autorités locales, on trouve d'ailleurs quelques usines modernes où le recyclage a totalement disparu. Les entrepreneurs qui peuvent dégager suffisamment de capital pour acheter cette matière « pure » fabriquent d'autres biens de consommation : des sacs plastiques translucides, mais aussi des verres jetables, des bouteilles transparentes etc. La filière du recyclage monte en grade et se transforme en une filière de transformation reposant sur l'extraction d'une ressource finie : le pétrole.

En analysant la filière du recyclage du plastique comme un « collectif hybride », où les matériaux plastiques, les machines et les humains se distribuent les rôles selon les principes de l'anthropologie symétrique (Latour, 1997), le recyclage symbolisé par le ruban de Möbius apparaît bien comme un mythe. Si ce cycle de transformation matérielle perpétuelle semble clos, la filière nous permet au contraire de rencontrer les actions et les actants qui viennent disputer le mythe de l'alchimie parfaite du déchet à l'or. Il y a d'abord les pertes matérielles : les « reste[s] résistant[s] » (Le Lay, 2016 : 26) qui sortent de la filière à chacune des multiples opérations de tri, les eaux usées du décrassage, les gaz et vapeurs issus de la fusion des polymères etc. Il y a également un besoin permanent en énergie et en ressources extérieures. Sans travail – je parlerai davantage de l'organisation de celui-ci dans la partie suivante – ou sans électricité, aucun recyclage n'est possible. C'est ce dont ont témoigné de nombreux entrepreneurs que nous avons rencontrés, qui se plaignaient de la fréquence des coupures de courant, que ce soit dans le village ou dans la nouvelle zone artisanale de Minh Khai. Parfois, ils devaient arrêter les moteurs des bains de décrassage pour pouvoir continuer à extruder, ralentissant ainsi leur production et réduisant leurs gains. Enfin, la dégradation progressive et le devenir-déchet du plastique impose à l'activité de recyclage de nouvelles alliances : il faut recourir à de nouvelles matières pour requalifier les déchets comme les colorants ou les plastiques « vierges » issus du pétrole. Au lieu de considérer la matière première comme une matière « vierge » et inerte, c'est la « promiscuité » des échanges matériels (Kirby, 2018) entre humains et non-humains qui permet de montrer la « vitalité matérielle » – « *material vibrancy* » (Bennett, 2010a)<sup>394</sup>, mais également sa toxicité (Liboiron, 2013 ; Kirby, *idem*). C'est donc sur la controverse écologique et politique que suscite l'activité de recyclage que nous allons nous attarder à présent.

---

<sup>394</sup> Jane Bennett critique le vitalisme qui impose une distinction entre la vie et la matière, d'où la formulation de ce concept de « *material vibrancy* », qui fait référence à la vitalité des choses (Bennett, 2010a). En français, on peut également parler de « matière vibrante » (Monsaingeon, 2014) ou insister sur le « dynamisme » matériel, mais le risque est de perdre cette ambiguïté assumée autour de la notion de vie.

## 2. Le mythe à l'épreuve de la controverse

Lors d'une rencontre organisée à Marseille dans le cadre du numéro « Réparer le monde » de la revue *Techniques & Culture* en avril 2015 (Joulian *et al.*, 2016), Denis Chevallier, conservateur général du Mucem<sup>395</sup> et commissaire de l'exposition *Vies d'ordures* de 2017 avec Yann-Philippe Tastevin (Chevallier & Tastevin, 2017), a réagi à ma communication sur la commune de Nhur Quynh en la qualifiant de « ville poubelle ». Si « les déchets contribuent à fabriquer la ville » (Knowles, 2017 : 289), cette expression résume efficacement l'inscription de cette commune vietnamienne dans le commerce globalisé des déchets plastiques. Elle permet également de mettre en évidence l'état de dégradation de cette localité transformée par l'activité du recyclage portée par le village de métier de Minh Khai. Il me semble alors intéressant d'étudier le cas de la commune de Nhur Quynh sous l'angle de la controverse socio-technique (Barthe *et al.*, 2001) autour du recyclage, une activité généralement associée à un projet écologique.

Cette controverse autour du recyclage se déploie dans le contexte international, sous l'impulsion notamment d'intellectuels critiques (Liboiron, 2017), mais également *sur place*, où les habitants et les travailleurs du recyclage expriment différents points de vue sur le développement local. En effet, malgré le contexte autoritaire du Viêt Nam, la situation inquiétante de Nhur Quynh permet de faire émerger des discours critiques sur les modalités de développement par la croissance capitaliste, en particulier via l'industrialisation, dans un contexte marqué par des préoccupations environnementales croissantes. Le recyclage pratiqué à Minh Khai et les dégradations environnementales qu'il engendre dans la commune affectent la santé des habitants, la perception qu'ils ont de leur espace de vie et de travail ou encore leurs représentations identitaires. Cependant, ces effets, comme les situations affectées, sont hétérogènes. Habitants, ouvriers et entrepreneurs observent différemment les transformations engendrées par le développement rapide de l'activité du recyclage du plastique et tous ne sont pas prêts à dénoncer la pollution qu'elle produit. Mon propos est donc à la fois de montrer les expressions locales de cette controverse sur l'industrialisation du recyclage du plastique et d'identifier certains facteurs explicatifs de la diversité des positions : les « bonnes raisons » d'être pour ou contre le développement local du recyclage (Lenclud, 1990 ; 2013). Dans un premier temps, je présenterai les enjeux environnementaux locaux en m'appuyant sur des extraits d'entretiens menés auprès d'habitants et sur des observations filmées. Je développerai ensuite les récits de réussite économique et sociale, dissimulant parfois les conditions réelles

---

<sup>395</sup> Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

du travail dans ce secteur, suscitant le désir de beaucoup à s'engager dans le recyclage. Je montrerai enfin que l'industrialisation du recyclage produit des tabous, crée de la discorde et soulève les critiques de différents acteurs, notamment sur la répartition des gains monétaires engendrés par cette activité.

## 2.1. Vivre dans une « ville poubelle »

L'activité du recyclage dans le village de Minh Khai s'est développée sans réelle régulation publique jusqu'à la fin des années 2000, à la manière de la région côtière du Sud de la Chine, où s'est organisé un « secteur [informel] trouble, *de facto*, un marché gris » du recyclage, dédaigné par les autorités (Kirby, 2018 : §30). Malgré les alertes des médias vietnamiens, ainsi qu'un début d'encadrement des entreprises de recyclage avec la création de la zone artisanale de « Minh Khai 2 », l'activité en cours d'industrialisation dégrade fortement l'environnement local. Cette dégradation engendre une forme locale de « tragédie des biens communs » (Hardin, 1968) – c'est-à-dire une dégradation des ressources en libre accès par des activités économiques non régulées<sup>396</sup> – dans laquelle les habitants de la commune nourrissent des lamentations.

### 2.1.1. Dégradations accélérées

Parmi les biens communs qui font l'objet de cette dégradation figure la rivière *Hông* qui traverse la commune de Nhu Quỳnh, un méandre parmi une multitude, à l'Est de la séparation entre le fleuve Rouge et la rivière Duong, la première grande fourche du delta. Cette pollution est notamment due à la phase de décrassage des déchets plastiques décrite précédemment. Le recyclage nécessite en effet un nettoyage des déchets plastiques, qui sont broyés puis plongés dans des bains dont l'évacuation n'est pas contrôlée. Les eaux usées des entreprises de recyclage sont alors directement déversées dans les caniveaux du village, dans la rivière traversant la commune, dans le canal artificiel construit près des industries, ou parfois dans la rizière devenue friche jouxtant la chaîne de nettoyage. En 2009, lorsque les autorités locales ont ouvert la zone artisanale de « Minh Khai 2 » sur d'anciennes rizières asséchées, un système de filtrage et de traitement des eaux usées des usines était envisagé. En 2014, cette zone de vingt hectares regroupant les entreprises de recyclage les plus prospères ne disposait pas encore de système d'assainissement. En attendant la réalisation d'un tel ouvrage, programmée dès

---

<sup>396</sup> Les hypothèses de Hardin et les conclusions qu'il tire de son cas d'étude sur les pâturages épuisés par la mise en concurrence de bergers productivistes sont discutables. En effet, il n'envisage pas de régulation en dehors de l'État ou de la propriété privée, ce qui veut dire qu'il ne considère pas véritablement la notion politique de *commun*. Par ailleurs, son article a abondamment été utilisé par des penseurs néolibéraux, car il analyse la question environnementale uniquement sous l'angle des externalités par rapport au marché – des externalités à internaliser –, ce qui est très réducteur (Dardot & Laval, 2015). Toutefois, l'expression qui lui a valu la postérité me semble adaptée à décrire la situation de la commune de Nhu Quỳnh, tout en constituant un levier de réflexion et de critique intéressante de la régulation par le seul marché.

l'ouverture du site, une tranchée de drainage en ciment avait été construite. Ce canal d'évacuation collectait les eaux usées des usines, qu'elle déversait directement dans la rivière. Là, les eaux noires des usines ne se mélangeaient pas avec les eaux brunes de la rivière. En mai 2018, les journalistes de la télévision VTV1 affirmaient qu'aucun système de traitement des eaux usées n'avait encore été construit, alors que Minh Khai accueillerait désormais environ mille tonnes de déchets plastiques par jour de l'étranger<sup>397</sup>. Les pouvoirs publics, qui n'ont pas adapté leurs méthodes de gestion urbaine à la croissance industrielle locale, continuent d'effectuer des nettoyages de route et des drainages de canaux ponctuels, à l'image des actions réalisées dans les communes ordinaires<sup>398</sup>. Ils sont dépassés par la situation, qui s'est dégradée à une vitesse accélérée sur les dernières années.

### Les eaux noires



Au centre de la commune, en face de la pagode, se trouve un petit pont. Dessous coulent les eaux noires évacuées par les usines de recyclage de Minh Khai. Des morceaux de plastiques y sont en suspension. Sur le panneau installé près de la rive, en contre bas du pont, on peut lire : « Dépôts de déchets interdits ». – Nhu Quỳnh - 2014

*En 2014 déjà, la dégradation de l'environnement de la commune était manifeste, comme en témoigne cette nouvelle vidéo : Fichier n°4 : Au fil de l'eau<sup>399</sup>.*

#### 2.1.2. Vivre comme avant ?

Les habitants de Nhu Quỳnh constatent la dégradation de la rivière qui traverse leur commune. Ils sont nombreux à considérer que cette ressource en eau n'est plus utilisable. Ainsi l'exprime

<sup>397</sup> Sujet télévisé du 8 mai 2018 sur VTV1.

<sup>398</sup> La plasti-cité n°2 décrit ces actions de nettoyages ponctuelles par les pouvoirs publics.

<sup>399</sup> Fichier vidéo également accessible sur le compte vimeo : <https://vimeo.com/user50802741>

cette étudiante, dont les parents tiennent un restaurant à l'entrée de la commune, à quelques dizaines de mètres de la nouvelle zone artisanale de « Minh Khai 2 » :

*« Les gens disent qu'il y a vingt ans, quand ma mère était jeune, ils utilisaient directement l'eau de la rivière pour cuisiner, pour la lessive. Mais plus personne n'utilise cette eau maintenant. Même les poissons qui vivent dedans, on n'ose plus les pêcher. [...] C'est à cause du village artisanal [...]. Les entrepreneurs ont l'habitude de jeter leurs déchets dans la rivière ou le canal en fin de journée, après le travail. Par le passé, ils lavaient les plastiques sales directement dans le canal. Maintenant, ils ont des systèmes de nettoyage dans leur maison mais ils déchargent les eaux usées dans la rivière. » [Entretien du 03.05.2014]*

Auparavant, cette rivière servait aussi de lieu de baignade. C'est ce que nous a raconté la patronne du petit café installé à l'entrée du pont la traversant, regrettant le temps où les enfants jouaient dans l'eau et où l'on entendait leurs rires. Avant d'être polluée, la rivière faisait partie intégrante de la vie des habitants et de l'identité du lieu. Beaucoup ont exprimé leur nostalgie pour ce paysage traditionnel, désormais perdu. On peut toutefois se demander si ces discours qui invoquent un âge d'or environnemental passé entrent dans la catégorie d'un déclinisme nostalgique dont il faudrait relativiser les fondements. Si l'on peut dire qu'« au nom de la peur de la disparition, pour les bambins de demain, [...] on cherche à préserver, à muséifier des formes de vie, des valeurs, des rites, des savoir-faire », peut-on réellement faire ce même constat lorsqu'il s'agit de « la terre en tant qu'écosystème » (Berliner, 2018 : 16) ? Sans oublier l'importance d'une perspective relativiste, il me semble nécessaire de maintenir un regard objectivé sur la situation environnementale et d'affirmer, avec les personnes, qu'une dégradation existe : pour les habitants de Nhu Quỳnh, la perte de leur rivière et de ses usages passés est réelle et leur plainte est fondée.

Ce constat de dégradation se déploie ailleurs encore, comme en ce qui concerne le canal artificiel longeant le village artisanal et les industries. Les riverains observent avec inquiétude les eaux stagnantes, dont la couleur évolue en fonction des rejets des usines et des événements météorologiques. C'est ce qu'explique cet homme :

*« [L]a couleur de l'eau change et passe parfois du rouge au bleu, ou au jaune, surtout quand il fait chaud ou qu'il pleut. Quand elle est vert foncé, cela veut dire qu'elle est propre. Certains jours elle est noire. Cela me donne des nausées, je ne me sens pas bien. » [Entretien du 5.05.2014]*

Lorsqu'on lui demande s'il a déjà songé à déménager, il reste abasourdi : « Je n'ai jamais pensé à changer de maison. J'ai ma famille, mes enfants et il faut que je gagne de l'argent. » En

discutant avec lui de son activité professionnelle, on est étonné de comprendre qu'il participe lui aussi à polluer le canal qui passe sous ses fenêtres. À la fois paysan et réparateur de téléviseurs, il lui arrive de broyer des tubes cathodiques inutilisables dans de grands sacs de toile et de les lester, pour les déposer au fond du canal. Cela lui évite de payer la taxe d'enlèvement des ordures destinée aux activités professionnelles.

Si le canal artificiel constituait une ressource, notamment pour la riziculture et l'agriculture, il reçoit à présent des rejets d'eaux usées ainsi que les eaux de ruissellements polluées par les amas de plastique sale stockés en plein air. La dégradation semble irréversible. Toutefois, pour les habitants les plus démunis, ces eaux polluées peuvent encore constituer une ressource. Comme par exemple pour cet homme et son fils, rencontrés alors qu'ils pêchaient dans ce canal des tilapias – *cá rô phi* –, un poisson « détritivore » comestible, ou encore cette paysanne, très pauvre, puisant de l'eau pour arroser des bananiers plantés sur la rive<sup>400</sup>.

#### Les usages concurrentiels du canal artificiel



À gauche : Les déchets plastiques s'amoncellent sur chaque espace disponible. Au bord du canal, les ruissellements et les effondrements des amas terminent leur course dans le lit du canal.

À droite : Les tilapias pêchés par un homme et son fils dans le canal – Minh Khai - 2014.

La pollution de la commune de Nhr Quỳnh ne concerne pas seulement les eaux, elle touche également l'air. Comme je l'ai expliqué auparavant, le recyclage du plastique nécessite un procédé de fusion et de pression, nommée extrusion, dont les rejets gazeux sont problématiques. Les extrudeuses utilisées à Minh Khai sont souvent vétustes car en majorité issues du marché de l'occasion vietnamien et chinois. Elles sont par ailleurs alimentées par une matière de mauvaise qualité (des déchets plastiques nettoyés de manière sommaire), ce qui aboutit à la

---

<sup>400</sup> Carnet de terrain du 3.05.2014

fusion d'une pâte grumeleuse, chargée de gaz, rejetés *in fine* dans l'air ambiant. Si les premiers touchés sont les travailleurs, les habitants subissent également ces émanations. Ces rejets de fumées toxiques sont par ailleurs doublés par la dégradation et la putréfaction des amoncellements de déchets plastiques dans les entrepôts et aux abords des routes accédant au village de Minh Khai. Subissant les éléments météorologiques, les déchets stockés en plein air produisent d'autres odeurs nauséabondes qui renforcent la dégradation de l'air, comme en témoigne ce gérant d'un café donnant sur la nationale cinq :

« – Est-ce que vous allez souvent au village de Minh Khai ?

– Seulement si j'ai vraiment quelque chose à y faire parce que l'odeur est dégoûtante... il y a une blague qui dit : "même s'ils me donnaient un terrain gratuitement là-bas, je n'en voudrais pas !" [...] cette odeur me donne des nausées. » [Entretien du 19.06.2014]

Malgré un constat partagé et une dénonciation régulière des activités polluantes du village de Minh Khai, mes entretiens m'ont amenée à identifier une forme de segmentation spatiale des problématiques environnementales dans la commune de Nhu Quỳnh. En effet, de nombreux habitants ou professionnels ont souligné à quel point leur contexte de vie ou de travail immédiat était différent de celui du village de Minh Khai, comme ce jeune ingénieur qui souhaitait nous faire visiter son usine et qui disait, pour nous rassurer : « elle n'est pas sale comme à Minh Khai ! »<sup>401</sup> De la même manière, un habitant du village de Ngô Xuyên, qui se déploie au centre de la commune de Nhu Quỳnh, de l'autre côté du pont sur la rivière, nous disait apprécier son environnement de vie : « il y a encore de l'air pur ici, pas comme à Minh Khai ! »<sup>402</sup> Ces discours segmentant les problématiques environnementales et de santé peuvent être interprétés comme des manières pour les personnes de se protéger et de justifier pourquoi elles sont présentes – ici et maintenant – et qu'elles tentent de vivre « normalement », malgré tout. Le découpage administratif de l'espace et l'organisation hiérarchique qui caractérise les institutions publiques vietnamiennes favorisent également cette segmentation des problématiques en fonction du hameau, du village, de la commune etc.<sup>403</sup> Il faut également reconnaître que les contextes micro-locaux varient et que certains espaces de la commune sont plus préservés que d'autres. Pourtant, la pollution est une affaire de circulation et il est important de remettre en question le paradigme de la source et de la causalité unique afin de mieux comprendre les phénomènes liés à la toxicité. Il s'agirait alors de réinvestir la catégorie du « miasme », notamment dans le cas du plastique, une matière circulante et composite qui

---

<sup>401</sup> Carnet de terrain du 29.05.2014

<sup>402</sup> *Idem.*

<sup>403</sup> J'ai évoqué cette structure pyramidale durant la plasti-cité n°1 (partie 2) et la plasti-cité n°2 (partie 2 également).

entraîne avec elle des plastifiants, des additifs, des bactéries (Liboiron, 2013 ; 2015). C'est la multitude des expositions répétées à des éléments toxiques qu'il convient ici de penser et que le cas de la commune de Nhu Quỳnh permet de questionner. Toutefois, si nous avons pu relever les points de vue et les discours inquiets des habitants sur l'état de leur commune, certains acteurs, plus directement engagés dans le recyclage ne sont pas prêts à critiquer cette activité.

## 2.2. Les attachements du travail

Malgré les dégradations que l'activité du recyclage engendre au sein de la commune de Nhu Quỳnh, il est important d'identifier certaines des raisons sociales et économiques qui font qu'une partie de la population est attachée à cette activité. Il s'agit peut-être là d'une « ethnographie des bonnes raisons » de croire au recyclage et de s'y impliquer (Lenclud, 1990 ; 2013). Toutefois, l'accent sera porté sur la diversité des situations individuelles et la stratification des parcours au sein des travailleurs du recyclage de Minh Khai.

### 2.2.1. Pionniers du recyclage et maisons de tradition

Les habitants qui se sont lancés dans l'aventure économique risquée du recyclage – dont le modèle de production sous la forme du « village de métier » est peut-être en voie de disparition (Fanchette, 2016b) – sont attachés à l'histoire de leur village et de leur entreprise. C'est ce que montre cette rencontre avec un couple âgé d'entrepreneurs, parmi les pionniers du recyclage.

#### L'autel du recyclage



À gauche : dans la cour d'une maison ancienne de plain-pied, un tas de plastiques en attente d'être fondu. La maison est attenante à un hangar destiné au recyclage. Derrière, on aperçoit une maison récente de plusieurs étages.

À droite : à l'intérieur de la maison, le couple d'entrepreneurs du recyclage pose fièrement devant l'autel de leurs ancêtres. – Minh Khai 2014



Nous avons rencontré ce couple un dimanche midi, à l'heure la plus chaude de la journée. Ils nous ont accueilli dans la cour de leur maison chaleureusement, nous faisant visiter l'entrepôt de recyclage, où travaillait leur fils, une ouvrière et deux ouvriers. Ils nous ont décrit chaque étape de la chaîne de transformation du plastique. L'homme tenait particulièrement à être pris en photographie devant la fontaine monumentale installée dans sa cour ainsi que devant l'autel des ancêtres de sa maison natale. À côté de cette vieille maison, la famille a pourtant fait construire une autre bâtisse de plusieurs étages, afin de faire vivre la famille dans le confort moderne. Comme beaucoup d'autres entrepreneurs de la commune de Nhu Quỳnh ayant prospéré, il a conservé la maison rudimentaire des ancêtres, témoignant de sa fierté d'être un habitant-recycleur de Minh Khai, un pionnier du développement économique local<sup>404</sup>.

Le recyclage du plastique a en effet permis à une part de la population, autrefois rurale, qui vivait parfois dans des conditions très rudes, de développer un commerce florissant et de bénéficier de certaines retombées économiques. Pour les habitants qui ont réussi, il est donc important de rappeler d'où l'on vient. C'est l'histoire que raconte cet entrepreneur, accompagné d'un collègue, qui a débuté son activité dès 1990 et qui, de fil en aiguille, a dégagé du profit, amélioré sa production et s'est installé dans la zone artisanale créée en 2009.

*« – Je suis né ici. Avant c'était un village rural. Il n'y avait que des paysans, jusqu'à ma génération. Mes parents étaient paysans, même des gens de ma génération sont toujours paysans. J'ai travaillé dans les rizières jusqu'en 1995. Et puis j'ai arrêté. [...] Ici personne n'avait de travail. Les gens fabriquaient des sucreries et les échangeaient contre [...] des sacs plastiques et on les lavait à la main puis on les vendait à Hanoï. Après cinq ou six ans, j'ai commencé à produire des granulés [recyclés]. [...]. Je suis allé à Hanoï six ou sept fois et j'ai vu les machines de transformation. [...] J'ai attendu pour acheter une petite machine à recycler. Je me suis marié. Et j'ai changé la petite machine contre une grande machine. [...] On est passé sur des machines de Chine et de Taïwan. On vend nos produits puis on copie les procédés. Maintenant on fait des sacs plastiques. Ça nous a pris plusieurs années. [...] J'ai deux fils. [...] Le premier étudie la technologie et il veut revenir. Le deuxième veut aussi revenir et reprendre l'affaire. [...] Il faut étudier à l'étranger pour obtenir un bon salaire. [...] La vie est tellement différente maintenant. Mes parents étaient très pauvres, travaillaient aux champs et se battaient à la guerre. Quand j'étais enfant, personne ne me disait d'aller à l'école et on était malheureux.*

*– [L'autre homme] : C'était le socialisme. » [Entretien du 20.06.2014]*

---

<sup>404</sup> Carnet de terrain du 15.06.2016

L'entrepreneur rencontré ici représente une catégorie de personnes qui a largement bénéficié de la création de richesse liée à l'entrée du Viêt Nam dans le commerce international, notamment du plastique, et de la croissance de l'industrie du recyclage. En réalité, il ne recycle plus de déchets plastiques mais utilise une matière première importée, des granulés directement issus d'hydrocarbures, pour fabriquer de nouveaux produits. Comme je l'ai évoqué auparavant, c'est ce que font de plus en plus d'entrepreneurs locaux. Comme lui, ils opèrent cette conversion du recyclage vers la transformation du plastique vierge depuis la fin des années 2000. Cet homme, comme d'autres entrepreneurs de Minh Khai, est une figure de l'ascension socioéconomique liée à la plasturgie vietnamienne, qui croît chaque année entre 16 et 25% depuis plus de dix ans<sup>405</sup>. C'est cette histoire à laquelle aspire tout entrepreneur se lançant dans le recyclage – une aspiration moderniste (Ferguson, 1999) –, avec pour horizon la normalisation de cette activité de second rang par l'entrée dans l'industrie plasturgique traditionnelle.

Les entrepreneurs que nous avons pu rencontrer entretiennent ces récits de réussite et vantent les mérites de leur activité, comme cet « acheteur international » (tel qu'il se désigne lui-même) qui répondait à nos questions avec un grand enthousiasme :

*« J'ai des centaines de clients dans tous les pays du monde. Il y a des sacs plastiques français ici ! [Faisant référence à ma nationalité]. Et j'ai une voiture ! Je gagne 20 millions, 30 millions de VND par mois, même 2 000 dollars et plus ! [...] J'aime mon travail et je le continuerai jusqu'à ma mort ! » [Entretien du 12.06.2014]*

Ces montants représentent dix à vingt fois le salaire national moyen et leur mention vise à susciter des vocations. Derrière ces perspectives de profit se cachent pourtant des réalités individuelles très diverses. Les entrepreneurs ne se sont pas tous extraits des chaînes de recyclage élémentaires, leur activité affrontant parfois de grandes difficultés financières liées à leur fragilité face au marché très concurrentiel des matières plastiques ; un marché par ailleurs adossé aux cours du pétrole et ses fortes fluctuations. Certains propriétaires d'usines de recyclage avouent d'ailleurs ne pas rouler sur l'or, comme ce jeune entrepreneur, qui s'est lancé dans le recyclage en tant qu'indépendant après avoir travaillé avec ses parents : « Certains mois, je gagne 1500 dollars, mais d'autres mois, il n'y a pas de bénéfice »<sup>406</sup>. Il a alors évoqué la fluctuation importante des prix et les contraintes liées à la circulation des matières entre la Chine et le Viêt Nam. En effet, durant mes enquêtes du printemps 2014, le conflit entre les deux pays au sujet des îles de la mer de l'Est s'est aggravé, et a entraîné des affrontements autour d'usines

---

<sup>405</sup> Je renvoie à la plasti-cité n°3, partie 3, pour plus de détails sur le secteur industriel classique de la plasturgie au Viêt Nam.

<sup>406</sup> Entretien du 12.06.2014

chinoises dans tout le pays, ainsi qu'un boycott de certains produits et l'arrêt de flux de marchandises. L'entrepreneur de Minh Khai, qui vendait son minerai recomposé à des entreprises chinoises installées au Viêt Nam, s'est retrouvé plusieurs fois sans acheteur, car les entrepreneurs chinois avaient déserté le pays, creusant alors ses dettes. On voit ainsi que tous les entrepreneurs du recyclage ne possèdent pas de véhicule 4 x 4 comme le mythe le suggère. Le recyclage du plastique ne serait donc pas intrinsèquement porteur de réussite économique et sociale, malgré les *success stories* de certains pionniers.

### 2.2.2. Histoires de famille et logiques de genre

Le recyclage pratiqué à Minh Khai est une affaire de maisons et de familles, et, comme je l'ai expliqué auparavant, il se déploie dans des récits de réussite portés par des pionniers. Cette organisation familiale productive s'adapte au marché très concurrentiel du recyclage du plastique qui s'est développé à partir de l'ouverture du Viêt Nam au commerce international à la fin des années 1980. Dans un tel contexte, le foyer peut être considéré « comme une unité d'analyse particulièrement utile dans les contextes de changement social rapide où le niveau d'informalité et d'insécurité est élevé » (Nguyễn, 2014 : 1386). La politique de « Renouveau » vietnamienne a d'ailleurs octroyé une plus grande autonomie à la cellule familiale, en contrepartie d'un désengagement de l'État sur certaines missions de protection et d'encadrement de la population :

« La piété filiale, les obligations mutuelles et la hiérarchie familiale sont institutionnalisées par la Loi sur la Famille et le Mariage en tant que base morale et légale de l'économie du soin dans le foyer. À la place de services sociaux universels, l'État assume désormais un niveau minimum de protection sociale pour les pauvres et d'autres groupes ciblés comme les minorités ethniques ou les invalides de guerre. La responsabilité du soin et de la reproduction s'est déplacée vers le foyer. » (*idem*)

Dans les villages de métier, cette régulation de la famille fait également office de modèle productif. En effet, si les entrepreneurs qui ont réussi sont souvent devenus patrons et emploient des ouvriers – j'y reviendrai –, une grande majorité d'entre eux sont directement investis dans la manœuvre des machines. Ils cumulent alors le statut d'entrepreneur et de technicien, en enrôlant avec eux leur famille. En examinant les différents récits de recycleurs évoqués précédemment, on remarque en effet que les enfants reprennent souvent l'activité de recyclage de leurs parents, après avoir travaillé auprès d'eux. À de nombreuses reprises, mon interprète et moi avons ainsi visité des ateliers de production de granulés recyclés où père, mère et enfants actionnaient la chaîne de recyclage dans la cour de leur propre maison. Cette jeune femme,

étudiante en anglais dans un cursus de commerce international, et travaillant un dimanche sur la chaîne de recyclage de ses parents, en témoigne :

*« Là, ce sont mes parents et ici ma petite sœur. On utilise le travail familial. [...] Nous faisons ce commerce à petite échelle. Dès qu'on a le temps, on abandonne nos autres activités pour venir aider. » [Entretien du 15.06.2014]*

Si tous les membres de la famille mettent la main à la pâte, comme l'explique la jeune femme, il est nécessaire de considérer les inégalités de statut et les différents rôles occupés par chacune des personnes dans l'organisation de la production. Une division des activités s'opère au sein de la famille selon des logiques de genre et des logiques générationnelles.

Tout d'abord, à Minh Khai comme dans d'autres villages de métier du fleuve Rouge, l'organisation du travail au sein des entreprises familiales de recyclage répond à une division des tâches fortement genrée (Nguyễn, 2013 ; 2014 & 2016 ; Fanchette, 2016a & 2016b), qui renvoie plus généralement à la dimension genrée du travail des déchets (Gernet & Le Lay, 2011 ; Michel, 2011). Dans la famille, la mère s'occupe plus généralement de trier les plastiques usagés ou d'alimenter les bacs de décrassage et les machines d'extrusion. Le père occupe quant à lui un poste central au sein de la filière de recyclage : celui de l'extrudeuse, la machine qui porte le plastique – déjà trié et nettoyé – à sa température de fusion. Ce poste technique est également symbolique, car il se trouve au cœur du cycle mythique de la reformation matérielle. Cette division genrée du travail s'observe durant toute la filière de recyclage décrite précédemment, y compris lorsque les entreprises familiales font appel à des ouvriers. Outre la technique ou l'aspect physique de certaines tâches, qui peuvent être des marqueurs de division du travail, j'observe que cette répartition entre ouvrières et ouvriers accompagne l'évolution des qualités de la matière au sein du processus de transformation. Dans les activités où les matériaux plastiques sont mélangés, sales, désordonnés, dans des formes indéterminées qui les associent au déchet – les tâches proches du « sale boulot » (Chay & Thoemmes, 2015) –, on rencontre plus facilement des femmes : comme pour les activités de fouille sur les décharges, de tri sur le tas ou pendant l'étape d'alimentation de la chaîne de recyclage en matériau sale, avant le décrassage. Plus le matériau est purifié par la chaîne de transformation et plus il s'apparente à une matière première raffinée, plus les travailleurs sont des hommes : comme pour la manutention et le transport des ballots reconditionnés, la manipulation de la lave purifiée par l'extrusion. Il me semble que l'on peut voir dans cette division du travail un révélateur du rapport particulier qui lie les femmes aux activités de nettoyage, de purification, au plus près des sources de déchéance de la matière et de production de la saleté, comme dans la sphère

domestique (Nguyên, 2013)<sup>407</sup>. La gérante est aussi généralement en charge de la comptabilité et, lorsque l'entreprise familiale fait appel à des ouvriers hébergés ou bien nourris, de l'intendance : elle s'occupe des repas de l'équipe de recycleurs, ce qui l'inscrit à nouveau dans une logique de soin – ou de *care*, en anglais. La situation des femmes, alternativement gérantes, intendantes et ouvrières, montre « une très grande fluidité [...] dans la configuration genrée du travail payé et du soin » (Nguyên, 2014: 1386). Il convient d'ajouter ici que, si la femme prend en charge la gestion financière et matérielle du foyer productif, traditionnellement, son mariage lui a imposé de quitter sa famille et d'investir la maison de ses beaux-parents, qui l'adoptent comme leur fille<sup>408</sup>. L'autel de la maison familiale est donc généralement celui des ancêtres du mari, ce qui relativise la centralité du rôle de gestionnaire de la femme, dont le travail s'inscrit dans un lignage par alliance.

Parmi les moteurs de la division familiale du travail, la question des générations joue également un rôle important. On l'aura compris, la figure du père est centrale dans la cellule familiale productive des maisons de recycleurs. On peut alors noter une forme d'enrôlement des désirs individuels par un unique « désir maître » (Lordon, 2010) porté par l'entrepreneur et père de famille, également expert de la transformation du plastique par extrusion. Le désir de l'entrepreneur-technicien gouverne la mise en marche de l'entreprise, qui s'inscrit dans le productivisme du secteur de l'industrie plasturgique. Il est important de rappeler que cette orientation moderniste et techniciste de l'activité familiale, dont l'objectif est de s'extraire du recyclage pour travailler des matériaux plastiques « purs » et « vierges », peut être analysée sous l'angle des valeurs masculines et hétéronormées (Ferguson, 1999 ; Kirby, 2018). Le travail familial renforce donc une structure de production compétitive où les affects et les désirs subalternes des enfants-ouvriers se fondent (et disparaissent ?) dans le « désir maître » entrepreneurial. Jeunes et anciens y sont mus par le même élan, laissant peu de place à la conflictualité intergénérationnelle pour s'exprimer. En effet, les études supérieures elles-mêmes deviennent des investissements pour faire fructifier et pérenniser l'entreprise. L'aspiration des entrepreneurs à la plus grande ouverture internationale de leur commerce vient se confondre avec l'aspiration de la génération suivante à une ouverture culturelle (voyager, parler une langue étrangère) et aux désirs de consommation « modernes ». Si « [c]rainte et espoir sont par construction l'arrière-plan quasi permanent du désir » (Lordon, 2010 : 43), il est

---

<sup>407</sup> Je renvoie à la plasti-cité n°2 pour une réflexion plus avancée sur les circulations détritiques au sein de la sphère domestique.

<sup>408</sup> L'expression dit : « *Con gái là con người ta, dâu mình mới phải con bà, bà ơi.* » C'est à dire : « Madame, cette femme est l'enfant de ces gens, il faut en faire votre fille maintenant. »

difficile, pour les enfants d'entrepreneurs attachés à leur famille et à sa reproduction, d'entrer en contradiction avec l'activité du recyclage et d'en dénoncer les dégâts.

### 2.2.3. Désirs et conditions ouvrières

Malgré la variabilité de la réussite des entreprises engagées dans le recyclage, certains ouvriers employés dans les maisons de Minh Khai soutiennent également les *success stories* des entrepreneurs du plastique. Contrairement aux ouvrières intérimaires engagées pour trier les plastiques usagés sur le tas, qui sont parfois gênées d'être vues au travail – j'ai évoqué leurs plaintes auparavant –, il arrive que les ouvriers de la filière montrent leur fierté pour l'activité dans laquelle ils sont engagés. Cet ouvrier s'est par exemple fabriqué une boucle d'oreille avec une pastille produite dans son usine de recyclage, affichant à sa manière son attachement à la matière qu'il produit, à son travail :

#### Une pépite à l'oreille



Cet ouvrier est en charge de la manipulation des extrudeuses, un poste pivot, à la fois technique et physique, de la chaîne du recyclage — Minh Khai – 2014

Le degré d'identification des ouvriers aux récits des entrepreneurs devenus prospères dépend néanmoins du type d'activités qui leur sont dévolues, certaines étant plus éprouvantes ou dégradantes que d'autres. L'ouvrier à la boucle d'oreille plastique a pour mission d'actionner les extrudeuses. Ce poste pivot sur la chaîne de recyclage est particulièrement physique et son degré de technicité est parmi les plus élevés – si l'on considère toutefois que la technicité s'évalue à la présence de machines. Comme je l'expliquais plus haut, c'est le poste occupé par les pères de famille, leurs héritiers et les hommes en général. Tous les *self made men* du village de Minh Khai l'ont occupé, ce qui en fait une étape stratégique dans le devenir des

entrepreneurs. On comprend alors mieux l'attachement de cet ouvrier pour le recyclage. Outre la technicité et l'identification aux entrepreneurs victorieux, la pénibilité du travail et son caractère physique peuvent également être des moteurs de fierté individuelle et de revendications viriles (Michel, 2011). Lors de notre rencontre, l'ouvrier à la boucle d'oreille activait les extrudeuses en étant torse nu, ce qui suggère à nouveau la forte dimension corporelle et masculine associée à l'étape stratégique de fusion du plastique.

Si les récits influencent l'identification des ouvriers à leur travail, ce sont avant tout des raisons économiques qui incitent les travailleurs à se faire embaucher dans la commune de Nhu Quỳnh. Le recyclage globalisé des matières plastiques de Minh Khai attire d'ailleurs une population laborieuse venue de loin. Parmi les ouvriers non qualifiés que l'on rencontre dans les usines de recyclage et de production de sacs plastiques, certains viennent de provinces éloignées dans le delta du fleuve Rouge, mais également de régions habitées par les minorités ethniques montagnardes. On retrouve par exemple des jeunes gens venus de la province occidentale de Son La, dont les montagnes sont connues pour abriter la population *Tai Dam*. Les travailleurs migrants venus à Minh Khai doivent donc être hébergés sur place, que ce soit au sein des maisons des entrepreneurs, où ils endossent le rôle d'enfants-ouvriers subalternes, ou dans des logements ouvriers indépendants, qui leur imposent de payer un loyer.

### Migrations laborieuses



À gauche : des baraquements qui accueillent des ouvriers du recyclage et des usines alentour en quête d'un logement.

À droite : les trois jeunes « montagnards » installés sur les sacs de granulés plastiques sont hébergés chez l'entrepreneur qui les a embauchés dans son usine de fabrication de sacs plastiques. – Nhu Quỳnh – 2014

Cette main d'œuvre intérimaire ne considère pas forcément l'activité du recyclage comme une perspective pour leur avenir individuel. Les motivations sont économiques, familiales et le séjour est envisagé comme temporaire, comme en témoigne ce jeune ouvrier, locataire d'une chambre dans un petit bloc géré par un habitant de Nhr Quỳnh :

*« Je n'ai pas envie de rester ici toute ma vie. Avant, j'étais à Haïphong, mais l'entreprise n'était pas bien. Maintenant je suis plus près de ma famille. À Nhr Quỳnh, la vie n'est pas chère, donc ça va et le week end, je suis libre. » [Entretien du 29.05.2014]*

Pour certains jeunes ouvriers venus à la capitale ou dans ses environs pour travailler, la perspective du retour dans la terre natale est primordiale, tout comme l'est l'attachement à la famille et à la communauté (Petit, 2015). Le recyclage, un secteur dynamique dans l'économie vietnamienne, fait donc simplement partie des activités salariées possibles pour ces jeunes ruraux en quête d'indépendance financière et d'expériences urbaines. On peut toutefois se demander si ces travailleurs migrants sont en réelle capacité de retourner dans leur province natale comme ils le souhaitent. Dans le documentaire *Plastic China* (Wang, 2017), qui suit deux familles de recycleurs chinois dans une région productive surnommée les « Nations Unies des Déchets Plastiques », la famille de la petite Yi-Jie, personnage principal du film, a quitté sa terre ancestrale du Sichuan. Le père de famille, sa femme et leurs trois enfants sont hébergés chez un entrepreneur local du recyclage avec qui la relation de travail est conflictuelle, alors que les familles partagent leur quotidien, que les enfants jouent ensemble. Le père de Yi-Jie, qui est ouvrier, gagne un revenu très maigre et lorsqu'il souhaite acheter un billet de train pour retourner au Sichuan, il se rend compte qu'il n'en a pas les moyens.

À l'extérieur des usines et dans les entrepôts de Minh Khai, on retrouve, comme je l'ai évoqué à plusieurs reprises, des ouvrières relativement âgées, qui acceptent de travailler dans le secteur du recyclage pour des questions de survie. Ces femmes sont majoritairement employées de manière intermittente par les entreprises, c'est-à-dire au jour le jour et en complément de leur activité paysanne dans les rizières. De longue date, la collecte de déchets recyclables, tâche majoritairement féminine, s'est adossée aux variations d'activité de la production rizicole, chaque intervalle entre les moissons laissant les paysannes sans travail (DiGregorio, 1992). L'intérim des ouvrières paysannes constitue le prolongement contemporain de ce couplage historique, dans un contexte d'industrialisation et d'internationalisation du secteur du recyclage du plastique. Pourtant, les activités de collecte des déchets et de récupération des paysannes s'intègrent mal dans le nouveau recyclage globalisé, du fait d'un besoin en matières premières toujours plus élevé (Fanchette, 2016a & 2016b). Cette exigence de régularité dans la quantité



et la qualité de matières premières est d'ailleurs intrinsèque à la logique du recyclage industriel (Rathje & Murphy, 2001). On peut alors se demander si l'intégration des paysannes collectrices dans la filière du recyclage en voie d'industrialisation constitue une évolution positive ou un déclassement, dans un contexte de réduction des surfaces agricoles et de difficultés d'accès à la terre. Malgré leur salaire et les perspectives d'une activité régulière, ces femmes restent par ailleurs intérimaires, embauchées à la journée, et leur précarité économique est doublée d'une forme de prolétarianisation, perdant à la fois leurs outils de production et leur indépendance. De plus, la multitude des entreprises familiales embauchant une poignée d'ouvriers et d'ouvrières rend difficilement imaginable la mise en place d'une organisation professionnelle visant à défendre l'amélioration des conditions de travail collectives. Pourtant, au-delà des distinctions liées aux postes sur les chaînes de recyclage, les ouvrières et les ouvriers partagent des conditions de travail difficiles, et ce, même dans les usines les mieux structurées. Ils n'ont que peu ou pas de protections corporelles, sont exposés à des inhalations toxiques, à la dangerosité des machines et travaillent à des cadences très élevées. Les ouvriers, s'ils sont les plus touchés par les problèmes engendrés par le recyclage, n'en sont pourtant pas les plus fervents accusateurs. D'autres personnes émettent des critiques sur le développement de ce secteur, de manière plus ou moins assumée.

### 2.3. Gains, tabous et discordes

L'économie du recyclage telle qu'elle se développe dans le village de Minh Khai est caractérisée par une forte stratification sociale et économique, c'est ce dont témoigne l'organisation des entreprises familiales décrite précédemment. Si des entrepreneurs ont réussi, au sein de la commune de Như Quỳnh la grande majorité des travailleurs est pauvre. Ces inégalités de revenus engendrent des critiques sur les circulations d'argent, qui s'adosent à une dénonciation des conditions de vie dégradées de la petite ville. Si ces discordes ne s'expriment pas toujours par la parole, elles révèlent pourtant les différents pouvoirs qui s'exercent au sein de la communauté locale.

#### 2.3.1. *Portes ouvertes, police et volets clos*

Lorsque j'ai sillonné la commune de Như Quỳnh et le village de Minh Khai en 2014, j'ai été frappée par la variété des réactions des entrepreneurs et des habitants vis-à-vis de la présence d'enquêtrices. Malgré les difficultés liées à l'enquête et à l'obtention d'autorisations, nous avons tenté, avec mon interprète, de maintenir et de négocier notre identité de jeunes femmes, étudiantes, en quête de compréhension de la réalité locale, alors que nous aurions pu adopter d'autres stratégies d'accès au terrain : celle de prendre le rôle de négociant, par exemple

(Schulz, 2016). Cette identité ethnographique nous a valu plusieurs refus, des intimidations verbales parfois et de nombreuses apostrophes telles que « Encore des journalistes ici. Nous n'aimons pas les journalistes ! Après ils mettent tout sur internet ! »<sup>409</sup> Toutefois, de nombreuses rencontres se sont passées avec bienveillance. Certains entrepreneurs nous ont ouvert les portes de leurs usines, nous offrant leurs conseils durant des visites guidées, acceptant de réaliser un entretien, nous conduisant chez des collègues etc. Cette variété des attitudes est révélatrice de la controverse qui se déploie localement autour du recyclage et de l'industrialisation, bien qu'elle ne s'exprime pas toujours par la parole. Celle-ci se manifeste par des mouvements de va-et-vient entre *hypervisibilité* et *invisibilisation*, des problématiques habituelles lorsqu'il s'agit de déchets, de recyclage ou d'industrialisation (Schulz, 2016 ; Fontaine, 2016). Les temps d'ouverture et de fermeture de l'enquête témoignent de la présence de points de vue divergents sur le recyclage, mais également de la présence de pouvoirs qui structurent cette conflictualité :

*« Dans une rue très animée, nous passons à côté d'une usine qui produit des bouteilles en plastique transparent. Nous nous approchons de l'entrée et rapidement, le propriétaire vient à nous tout sourire. Il nous propose de rentrer et d'observer son procédé de production. Des pastilles de plastique transparent sont transformées en tubes qui sont ensuite chauffés et gonflés sur une petite chaîne actionnée par un ouvrier. L'homme m'invite à faire des photos. Il est très jovial et répond à nos quelques questions. Son entreprise semble propre et il explique qu'il achète ses matériaux à l'étranger mais revend au Viêt Nam. Nous sortons de son entrepôt et revenons au bord de la rue. Là, un homme à l'arrière d'un scooter nous interpelle : « Vous n'avez pas le droit d'être ici ! qu'est-ce que vous faites ? » Il est agressif et [mon interprète] essaie de répondre gentiment. Il reprend sur un ton virulent : « Allez, partez ! ». Puis la moto repart. Beaucoup de badauds nous regardent. Nous nous tournons vers le producteur de bouteilles qui a perdu son sourire : « Ne restez pas trop ici car on va me faire des histoires si je vous parle. » [Carnet de terrain du 12.06.2014]*

Cet événement ethnographique témoigne de la surveillance permanente de notre enquête durant le printemps 2014, malgré une déclaration officielle de celle-ci auprès des autorités du district et de la commune. Cette surveillance renforcée du travail d'enquête par des policiers locaux et des personnes en civil proches des autorités est à mon sens liée au caractère fuyant – aux yeux des autorités policières – de l'ethnographie déambulée telle que je la pratique. Cette manière d'enquêter ne correspond pas aux canons vietnamiens que j'ai eu l'occasion de décrire durant la première plasti-cité et qui consiste à prendre rendez-vous avec chacun des échelons

---

<sup>409</sup> Carnet de terrain du 12.06.2014

administratifs en la présence de fonctionnaires « chaperons » (Le Meur, 2014). Lorsque les mouvements de l'enquêteur ne sont pas contrôlés en amont, ils impliquent une forme de suivi en aval. À chaque contrôle de police dans la rue, nous avons prouvé que nous étions en règle et que nous avons informé les autorités du district et de la commune de nos agissements – nous avons également réalisé des entretiens auprès de certains d'entre eux. Après des remontrances des fonctionnaires de police durant une matinée passée au poste, nous avons donc pu reprendre le cours de notre travail, avec l'inquiétude, toutefois, que nous soyons à nouveau empêchées.

Cette surveillance des enquêtrices témoigne également d'une surveillance des activités économiques locales et de la parole des habitants et des entrepreneurs. Le pouvoir de police politique se substitue alors à un pouvoir de contrôle réglementaire du bon fonctionnement des activités artisanales et industrielles. En effet, les pouvoirs publics semblent avoir démissionné de leurs responsabilités pour contrôler les rejets industriels. À l'entrée de la nouvelle zone artisanale de « Minh Khai 2 », un bureau est dédié à la cellule de gestion du périmètre. Cependant, son état de dénuement et de délabrement en 2014 – à l'intérieur, il y avait simplement une table et quatre chaises, mais aucune étagère ni dossier – montrait qu'il n'était investi par aucun fonctionnaire. Après avoir demandé à rencontrer les personnes en charge de cette zone artisanale auprès des entrepreneurs locaux, nous avons dû attendre longuement qu'une femme se déplace depuis l'autre côté de la commune pour venir à notre rencontre. Si les autorités locales semblent avoir démissionné de leurs responsabilités dans la gestion environnementale de l'économie du recyclage, celle-ci crée des tabous et la présence policière accentue l'autocensure des personnes.

Dans les usines, rares sont ceux qui évoquent les problèmes de santé et les problèmes environnementaux occasionnés par le recyclage. C'est un sujet qui a pu crisper, voire brutalement arrêter certains entretiens. Aussi avons-nous, mon interprète et moi, choisi de bannir le mot environnement – *môi trường* – de nos conversations, en particulier avec les entrepreneurs. Si les discours sont neutralisés par ce refus d'énoncer les problèmes, les actes démontrent à l'inverse que ces derniers existent aux yeux des acteurs. En effet, les entrepreneurs, dès qu'ils le peuvent, achètent une maison hors du village de Minh Khai, à l'opposé de la commune de Như Quỳnh, là où l'environnement est moins hostile, ou beaucoup plus loin, comme à Hanoï. Ils montrent ainsi leur volonté de s'extraire de cet endroit où il ne fait pas bon vivre. Dans la zone artisanale où ont été relocalisées les usines les plus prospères, se trouvent alors de grandes maisons bourgeoises de plusieurs étages, mais leurs volets en bois noble restent en permanence clos. Bien que cette fermeture des fenêtres puisse s'expliquer par un besoin de protection vis-à-vis des odeurs des déchets se gâtant au soleil, elle est surtout liée

au fait que ces maisons sont inhabitées, leurs propriétaires vivant ailleurs. Les grandes bâtisses servent donc davantage de bureaux pour les sociétés que de maisons à vivre et l'on y rencontre surtout des employés, comptables, gardiens ou femmes de ménages.

C'est l'une des critiques que formulent les personnes n'ayant pas de lien avec le secteur du recyclage : si les entrepreneurs déménagent, c'est bien qu'ils sont conscients des dégradations qu'ils contribuent à engendrer. Leur départ viendrait également témoigner de la fuite des capitaux. En effet, les habitants ne voient pas nécessairement de retombées économiques positives au développement de l'industrie du plastique. Certains regrettent même les équilibres économiques du passé, qui, malgré une sobriété financière, leur semblaient plus profitables, car l'environnement pouvait offrir les ressources nécessaires. C'est le cas de cette commerçante :

*« Vivre était plus facile quand j'étais paysanne. [...] Certains ont ouvert une petite boutique près de la grande route pour gagner de l'argent mais c'est plus dur que de travailler au champ parce que l'on doit payer pour tout, acheter tout pour vivre. Quand on était paysans, on pouvait faire pousser du riz, des légumes et avoir des poules, des poissons. » [Entretien du 12.06.2016]*

Elle a vendu ses terres agricoles en plusieurs fois, entre 1996 et 1999. La première année, une unité de terrain (*sào*) se vendait neuf millions de VND puis quinze millions en 1999. Certains propriétaires ont vendu trop tôt, trop bon marché, ou n'ont pas réinvesti leur argent dans des activités génératrices de revenus. Dans une économie anciennement fondée sur la production vivrière familiale, l'arrivée massive de capitaux liés au secteur du plastique, associée à la transformation des activités et à la vente des terres, peut bouleverser des équilibres en laissant certaines personnes de côté. C'est le cas de celles qui n'ont pas voulu ou n'ont pas pu embrasser l'activité du recyclage. Même si l'on retrouve des femmes âgées dans les circuits de tri du plastique, cette commerçante n'a pas réussi à se faire employer par les usines, ne voulant pas effectuer n'importe quel travail à n'importe quel prix.

### 2.3.2. *Maux sociaux, corruption et politique du recyclage*

Les critiques qui s'expriment sur l'absence de redistribution des gains du recyclage ne concernent pas uniquement les entrepreneurs partis vivre dans des espaces plus accueillants. Certaines activités locales semblent faire commerce des maux de la commune de Nhur Quỳnh, comme l'exprimait une femme, enseignante, inquiète pour sa santé et celle de ses enfants : « j'ai peur du cancer »<sup>410</sup>, disait-elle, tout en s'interrogeant sur la multiplication des pharmacies.

---

<sup>410</sup> Entretien du 7.05.2014

## Le carrefour des pharmacies



Au centre du village de Minh Khai, on retrouve le carrefour des pharmacies : trois pharmacies sont installées à quelques mètres les unes des autres. Il en existe d'autres ailleurs dans la commune. À cette même intersection, au milieu des usines familiales, se trouve la grille du jardin d'enfants. – Minh Khai – 2014

Si les maux physiques des habitants augmentent leur consommation de médicaments et enrichissent les pharmacies, d'autres interlocuteurs analysant le développement économique de leur commune se sont montrés critiques quant à ses maux sociaux. C'est le cas de ce quincaillier de cinquante ans, expliquant ses craintes relatives à l'arrivée de nouveaux capitaux liés à l'industrialisation :

*« – Quand j'étais enfant, Ninh Quỳnh était pauvre. La commune s'est développée de 1 à 1 000 ! Grâce à l'ouverture du Viêt Nam après 1986, beaucoup d'investisseurs sont arrivés de l'étranger. Et puis il y a des exportations. Avant il n'y avait pas de bureaux à part ceux du gouvernement. Maintenant il y a des compagnies partout.*

*– C'est un développement pour le mieux ?*

*– La ville est plus belle, mais il y a plein de problèmes. Des problèmes sociaux. La drogue, l'héroïne. Avec le développement, il y a aussi plus de crimes, de paris, de prostitution. Même si les conditions de vie se sont améliorées. Les jeunes ont plein de manières pour dépenser leur argent. » [Entretien du 29.05.2014]*

Qu'il s'agisse de difficultés d'approvisionnement alimentaire, d'augmentation du budget familial pour les médicaments ou de dépenses dans des activités « moralement répréhensibles », la question de l'argent et de ses circulations est au centre des préoccupations et des inquiétudes de certains habitants. Cette critique de la répartition des gains et de ses usages se retrouve également dans les accusations de corruption qu'un homme nous a livrées lors d'un entretien

pourtant réalisé dans une société commerciale de produits chimiques liée à l'activité du recyclage :

*« Je vais vous dire la vérité à propos du Viêt Nam. Les institutions environnementales obtiennent de l'argent de la part des compagnies et c'est pour cela qu'elles peuvent décharger l'eau sale dans la rivière et qu'elle est contaminée. [...] Le gouvernement ici ne peut pas protéger l'environnement. Presque tous les fonctionnaires, à n'importe quel niveau, reçoivent des enveloppes avec de l'argent. » [Entretien du 7.05.2014]*

Lorsque les habitants osent en parler, la corruption des fonctionnaires est une cause souvent mobilisée pour expliquer l'inaction des pouvoirs publics. À Nhu Quỳnh, la parole se délie rapidement. Un fonctionnaire de l'administration fiscale du district a soutenu ces assertions. Lors de notre entretien, il nous a expliqué que le budget du district dédié à l'environnement était très supérieur à d'autres localités, sans effets remarquables : « C'est plus de 15%, c'est beaucoup ! c'est vraiment beaucoup ! Mais cela ne semble pas suffisant... » L'homme restant interloqué et silencieux, nous proposons de terminer l'entretien, aussi, j'éteins l'enregistreur. Il ajoute alors qu'on ne sait pas où va cet argent. La sociologue vietnamienne qui m'accompagnait cette fois m'a ensuite expliqué qu'il soupçonnait des fuites financières au département de l'environnement et des ressources naturelles. Il mettait donc directement en cause ses collègues, appuyant les soupçons de corruption des fonctionnaires locaux<sup>411</sup>.

Si les fonctionnaires en charge de la gestion de la nouvelle zone artisanale ont évoqué le manque de ressources pour pouvoir construire un système de traitement des eaux usées des usines, il convient toutefois de rappeler qu'il existe bel et bien de l'argent au sein des entreprises de recyclage. C'est ce qu'a montré le représentant du village artisanal lors de notre rencontre dans la maison commune du village : le *Đình* de Minh Khai.

*« Nous sommes le village le plus peuplé de Nhu Quỳnh et nous avons le plus grand Đình. Il a coûté 7 milliards de VND [environ 270 000 euros] et ce sont uniquement les villageois qui ont contribué. Il a été construit en 2012 et honore les clans du village : Nguyễn, Đình, Phùng, les premiers hommes qui ont fait ce travail et qui sont morts aujourd'hui. Recycler est un travail qui demande peu d'investissements mais qui rapporte beaucoup ! Ce sont les familles qui ont aussi payé pour construire la route. Ce n'est pas le gouvernement. [...] Il n'y a pas d'argent dans les institutions publiques. » [Entretien du 26.06.2014]*

---

<sup>411</sup> Entretien du 20.06.2014

## Le Đình de Minh Khai



Entre le village historique de Minh Khai et la nouvelle zone artisanale a été bâti le Đình des ancêtres du village. Si sa cour est propre et bien entretenue, tout autour de l'enceinte grillagée s'amoncellent les balles de plastiques. – Minh Khai – 2014

La maison communale traditionnelle occupe une place importante dans de nombreux villages du Viêt Nam. Pour l'ethnie majoritaire, les *Kinh*, cette bâtisse est appelée « *Đình* ». Il s'agit d'une maison dédiée aux ancêtres du village et à la réunion de ses habitants. À Minh Khai, la construction de cet ouvrage collectif affirme l'existence d'une corporation de recycleurs organisée pour défendre ses intérêts, rassemblée autour d'une quinzaine de foyers dont les entreprises auraient particulièrement réussi. Cependant, le représentant du village, qui se targuait d'avoir commencé à recycler dès 1977 et qui a un temps été président de la province de Hung Yên, expliquait qu'au-delà des réunions, aucun autre projet n'avait été lancé par cette puissante association. Ce n'est donc pas cette forme contemporaine de don ostentatoire à la communauté, d'évergétisme (Veyne, 1995), amenant les entrepreneurs locaux à honorer les ancêtres-recycleurs du village, qui suffira à faire taire la colère de certains habitants. Dans ce contexte politique encore autoritaire, ceux-ci usent parfois de moyens étonnants pour manifester leur dissension. Certains déversent leurs ordures devant le Comité Populaire de la commune, figurant ainsi des rapports sociaux et politiques locaux détériorés. C'est ce qu'ont affirmé plusieurs personnes, dont cette paysanne de la province de Hải Dương, mariée à un maçon de la commune de Như Quỳnh :

*« Avant, il n'y avait même pas de collecte des déchets ici. Cela fait deux ans qu'elle existe [2012]. Les gens allaient jeter leurs déchets devant le comité populaire pour les pousser à améliorer l'environnement. » [Entretien du 19.06.2014]*

Cette « résistance des ordures » (Bouju, 2009), qui parle sans être énoncée – car ce sont toujours « des inconnus, à la nuit tombée » qui la pratiquent<sup>412</sup> – est une méthode bien à propos pour exprimer de vives inquiétudes sur une situation marquée par la dégradation.

Au fil des positions contradictoires exprimées au sujet de l'industrialisation de Nhu Quỳnh par l'activité du recyclage du plastique, une nouvelle controverse semble ainsi émerger de la première, comme d'une poupée russe. Cette controverse est liée à la situation contemporaine du Viêt Nam, une République socialiste entrée de plain-pied dans la mondialisation capitaliste. Des positions nostalgiques évoquant un âge d'or environnemental, égalitaire et sécuritaire émergent des propos de certains habitants. Il pourrait s'agir d'une déclinaison de la nostalgie du socialisme partagée par de nombreuses sociétés de l'Est du mur tombé en 1989 (Angé & Berliner, 2014). La perte et la dégradation sont pourtant notoires : Nhu Quỳnh est bien devenue une « ville poubelle ». En miroir et en opposition, se déploient des histoires d'entrepreneurs partis de rien et tournés vers le futur de la plasturgie, laissant derrière eux la misère du passé socialiste. Ils sont mus par une volonté de réussite sociale et économique individuelle digne de l'imaginaire américain durant les Trente glorieuses. Ces lectures divergentes du passé et de la situation contemporaine sont liées aux histoires individuelles. Les récits des personnes s'articulent cependant à l'histoire collective vietnamienne et plus largement mondiale. L'industrialisation du recyclage nous permet en effet de reconstituer l'affrontement des deux blocs, socialiste et capitaliste, car les habitants reproduisent cette dichotomie dans leurs discours. Qui sont les gagnants, qui sont les perdants ? La réalité locale est cependant moins manichéenne. Le mythe du recyclage reste néanmoins solide, comme nous allons le voir avec les différentes ramifications mythologiques que je vais développer maintenant.

### 3. Ramifications mythologiques

Afin d'enrichir mon analyse du recyclage en tant que mythe, je souhaite montrer comment le village de Minh Khai lui-même est venu alimenter une mythologie circulante et comment celle-ci s'intègre plus largement dans le contexte vietnamien et international. Pour ce faire, je propose de développer trois récits issus de différents moments et terrains d'enquête. Chacun à leur manière, ils sont connectés au contexte localisé dont j'ai analysé les enjeux auparavant. Le premier récit opère une translation du mythe au sein d'une province du centre du pays, où certains entrepreneurs souhaitent reproduire le modèle qu'ils ont expérimenté dans la commune de Nhu Quỳnh. Le second récit emprunte un chemin directement international, en rencontrant

---

<sup>412</sup> Dans tous mes entretiens, cette expression revient, ne désignant personne en particulier.



des acteurs internationaux engagés dans l'industrie du recyclage et dans le commerce des déchets plastiques par conteneurs, rencontrés durant le salon *Plastics & Rubber Vietnam* 2016. Le dernier récit est médiatique et il fait état des bouleversements du marché chinois à partir de l'été de l'année 2017, et leurs conséquences sur le marché mondial et vietnamien du recyclage des plastiques usagés.

### 3.1. Récit n°1 : En province, un nouveau marché ?

Après plusieurs enquêtes sur la question des déchets et la pollution plastique au Viêt Nam, j'ai pris l'habitude de regarder sous les ponts, car on y trouve souvent des amas d'ordures. Un jour, au printemps 2016, mon regard a été attiré par des plastiques qui flottaient sous une route très fréquentée des environs de Quy Nhon, une ville côtière du centre du pays devenue un de mes ports d'attache. J'ai demandé à l'étudiant en géographie qui conduisait le scooter et qui m'aidait durant ma recherche de s'arrêter sur le bas-côté de la route et de se rapprocher de la rive. En descendant sous le pont, je n'imaginais pas rencontrer une mère et sa fille, de l'eau jusqu'aux genoux, le dos courbé, occupées à rincer des sacs transparents dans l'eau de la rivière. Je me suis approchée, afin de discuter avec les femmes. Mon interprète m'a suivie et nous avons échangé quelques mots. Je leur ai demandé si je pouvais les photographier et elles ont accepté sans arrêter de travailler. Elles nous ont expliqué que, afin de compléter les revenus agricoles de la famille, elles récupèrent au port de pêche des sacs plastiques ayant contenu des fruits de mer. Là-bas, ces sacs n'intéressent personne car leur odeur dissuade de les conserver ou de les réutiliser. Ce sont des déchets prêts à être jetés, mais les deux paysannes y voient quant à elles une ressource. Après avoir récupéré gratuitement les plastiques auprès de leur contact travaillant au port, les deux femmes les lavent donc dans la rivière pour les débarrasser des résidus de fruits de mer et atténuer leur odeur. Elles les conditionnent de nouveau en ballot puis les revendent à une entreprise de recyclage de films plastiques récemment installée dans la région, un peu plus loin sur la route nationale.

### Sous le pont



Les deux femmes ont délimité un périmètre de travail dans l'eau de la rivière à l'aide de grillages et de palettes de bois. Les sacs lavés et reconditionnés flottent en attente d'être enlevés pour être recyclés. – Quy Nhơn - 2016

Durant mes enquêtes en 2014 au sein du village de Minh Khai, j'avais remarqué que les sacs et films plastiques avaient émergé dans les ballotins des récupératrices et des collectrices de rues en tant que matériaux valorisables sur le marché local. Il me semblait alors que la proximité des usines de recyclage de Minh Khai expliquait l'intérêt de ce nouveau filon. Ailleurs, les paysannes que j'avais rencontrées ne s'intéressaient pas aux sacs plastiques, une matière sans marché, contrairement aux bouteilles, aux cartons, aux cannettes ou à la ferraille. En découvrant mère et fille sous un pont dans la région de Quy Nhơn, une ramification de la filière des sacs et films en polyéthylène de Minh Khai émergeait alors. Comme les deux femmes avaient mentionné une usine spécialisée dans le recyclage de ce type de matériau dans la région, mais qu'elles disaient ne pas connaître son lieu exact – elles étaient uniquement en contact avec un chauffeur chargé de récupérer la matière –, je me suis mise à sa recherche.

Aidée d'une autre étudiante, je me suis rendue dans une commune industrielle des environs de Quy Nhơn. Nous avons eu l'occasion de découvrir plusieurs usines de recyclage, dans un périmètre rapproché. La majorité d'entre elles recyclaient des bouteilles qui semblaient provenir des alentours. Le commerce de ces déchets fabriqués en PET – polyéthylène téréphtalate, est très largement répandu, jusque dans les campagnes, car il s'agit d'une matière dont la valeur est reconnue depuis plusieurs décennies. À cette transformation s'ajoutait celle des bidons et objets du quotidien, majoritairement fabriqués en PP – polypropylène. La plupart des entreprises organisaient un tri de ces objets usagés par couleurs et par qualités – opaque, cristalline – et les broyaient ensuite pour obtenir des flocons. Les bouteilles ayant été rincées avant d'être passées dans les broyeuses, les flocons pouvaient être mis à sécher au soleil,

étendus sur de grandes bâches posées au bord de la route – comme lorsque l’on fait sécher le riz. Certaines entreprises visitées étaient équipées d’une centrifugeuse permettant de séparer les flocons de plastiques de l’eau. Après des rencontres avec plusieurs entrepreneurs et ouvriers du recyclage des bouteilles, personne ne semblait connaître l’usine spécialisée dans les films plastiques, dont les deux femmes sous le pont nous avaient parlé. C’est en partant avec des amis en promenade, que j’ai rencontré un ingénieur qui connaissait la localisation de cet atelier de recyclage, car son usine de textile était installée non loin de là. Son patron, un expatrié français récemment installé dans la région, a accepté de nous conduire à cet endroit inconnu, en nous invitant dans le mini-bus qui faisait la navette quotidiennement pour les cadres expatriés de l’entreprise vivant à Quy Nhon – des asiatiques et un européen.

Arrivées sur place avec ma jeune interprète, nous découvrons de hauts murs en terre et un portail en métal fermé. À côté, une porte donne sur un bâtiment rudimentaire. Nous y rencontrons une jeune femme, la gérante de l’usine. Dans cette maison de plain-pied presque vide, elle nous invite à nous asseoir sur un matelas synthétique installé au milieu de la pièce. Nous entamons une discussion au sujet de l’activité de recyclage.

*« Avant il y avait une usine ici, pendant longtemps. Elle faisait le même genre de choses. Le propriétaire est mort. Son fils ne savait pas gérer l’affaire alors il a contacté des gens. Nous ne sommes pas de la famille, mais nous avons repris. Cela fait deux ans. J’achète des plastiques qui viennent de partout, de cette région, de Danang, et puis on recycle. Ensuite, nous vendons le produit à une entreprise qui fabrique des tuyaux dans la région de An Khê [à l’Ouest de là]. Nous sommes dix personnes. Il n’y a presque que des membres de la famille qui travaillent ici. [...] Avant, nous faisons le même travail dans la province de Hung Yên, Nhu Quỳnh. [...] Là-bas, nous étions déjà propriétaires, mon mari et moi. Comme c’est sa région natale ici, il voulait revenir. Il adore cette région. Je l’ai suivi. Cela fait maintenant deux ans. Longtemps avant, il avait travaillé dans les environs de Saïgon, dans une usine. C’était différent de Hung Yên. Mon mari a étudié à Saïgon et là-bas, il vivait avec son frère, qui travaillait déjà dans le recyclage. Il a commencé comme ça. Mon mari pourrait me quitter, mais il ne quitterait jamais le plastique. Il est tombé amoureux du plastique. Et il veut travailler uniquement en famille et être le patron. »*

La femme, qui a été rejointe par son mari entre temps, nous explique qu’à côté de leur usine, une autre a ouvert. Ce sont les deux seules de la région. C’est le fils de l’entrepreneur décédé qui a finalement décidé de se remettre dans l’affaire, mais selon la gérante avec qui nous discutons, il n’est pas assez efficace :

« *Quand les ouvriers demandent un jour de pause, ils acceptent. Normalement, il ne faut aucun jour de repos en fin de semaine. Les ouvriers dorment sur place. Il y a une maison pour eux, donc ils peuvent travailler en continu : de 7h du matin à 7h du soir et puis de 7h du soir à 7h du matin.* »

Dans cette usine de la région de Bình Định, loin du contrôle policier et de la tension du village artisanal de Minh Khai, le discours se délie de manière étonnante et le mythe est formulé sans fard. En effet, la femme conclut : « Notre travail permet à l'environnement d'être plus sain. » Notre entretien avec cette femme de 27 ans et son mari, qui en a 29, s'enchaîne avec une visite de l'usine. Il s'agit d'un grand enclos en terre battue au sein duquel est installée une chaîne de recyclage. On retrouve les étapes habituelles : dépôt et zone de tri, bains de décrassage et enfin, les extrudeuses, qui sont protégées par un hangar en tôles. Au fond de l'enclos, un bloc d'habitation rudimentaire, probablement destiné aux ouvriers. Les chaînes sont arrêtées et l'endroit est vide. Les jeunes propriétaires nous expliquent que les employés sont partis au champ : c'est la saison de la moisson des rizières. De retour dans la petite maison des propriétaires, nous remercions le couple et les saluons. Dès que nous avons le dos tourné, le mari s'agite et s'énerve contre sa femme, qui nous a tout raconté<sup>413</sup>.

### 3.2. Récit n°2 : Profits et trafics au salon du plastique

En 2016, j'ai assisté au salon *Plastics & Rubber Vietnam* afin de comprendre quelle était la place du pays dans le marché international de la plasturgie<sup>414</sup>. Si j'ai observé l'ensemble du salon, participé à une conférence de presse et discuté avec de nombreux industriels, j'ai concentré mon attention sur la question du recyclage et les quelques acteurs présents qui étaient investis dans ce secteur. Je souhaite rendre compte ici de la multiplicité de leurs points de vue sur le recyclage en général et sur le contexte vietnamien du recyclage en particulier, tant d'un point de vue technique, économique que politique.

Tout d'abord, la rencontre avec des industriels autrichiens, italiens et suisses, leaders dans cette branche de la plasturgie, m'a permis de confronter ma connaissance du recyclage pratiqué à Minh Khai avec celui pratiqué dans des industries de pointe et dans d'autres contextes nationaux. Les machines présentées durant le salon valaient parfois plusieurs centaines de milliers d'euros et elles étaient destinées en priorité au recyclage de rebuts industriels, avant de servir, dans certaines conditions à recycler des déchets « post-consommation » (c'est-à-dire des

---

<sup>413</sup> Entretien du 6.04.2016

<sup>414</sup> J'ai mentionné ce salon dans la plasti-cité n°3 (partie 3).

déchets de la collecte ménagère). C'est ce qu'explique cet ingénieur autrichien en montrant la plaquette de ses produits :

*« Nous sommes des pionniers du recyclage du plastique, en particulier sur des matériaux légers. [...] Beaucoup de matériaux peuvent être recyclés. Polyester, bouteilles, films etc. Et maintenant en fonction de quel type de matériau vous voulez recycler, vous avez des machines spécialisées. On peut dire qu'il y a cinq systèmes différents. Ça c'est ce qui est classique pour les films post-consommation : il faut laver le matériau. Là on est sur du déchet urbain qui a été lavé. Ça c'est pour le film de supermarché, le matériau n'est pas vraiment sale, mais il n'est pas vraiment propre non plus. Il y a aussi un système pour les matériaux laminés etc. Il y en a plusieurs. Pour les matériaux laminés, on ne peut pas séparer le plastique du métal ou autre. Tout se retrouve dans les pellets [granulés]. C'est homogénéisé. On peut dire qu'avec ces différents systèmes, toutes les formes de déchets plastiques peuvent être recyclées. Ici c'est le déchet industriel, qui sort directement de la production. Dans toute production il y a toujours des rebuts. En général, c'est directement recyclé dans l'usine et ça repart immédiatement dans la production. C'est très important parce qu'on ne peut pas juste jeter ça. C'est de l'argent. C'est du bon matériau. » [Entretien A du 2.03.2016]*

La question du recyclage des rebuts industriels est centrale dans les processus de production et elle montre qu'avant de vouloir mettre en place une économie circulaire à l'échelle de la société, c'est à l'intérieur même de l'entreprise qu'il s'agit de « fermer la boucle », comme les slogans des différents vendeurs de machines le proposent. C'est une question d'efficacité industrielle et de rentabilité des processus de production. Si les matières premières sont chères, les industriels font d'autant plus attention à ne pas en perdre une miette. L'histoire du recyclage du plastique et la croissance de ce secteur après les chocs pétroliers le montrent (Selke, 2000), comme l'explique à nouveau l'ingénieur commercial :

*« Quand le prix du pétrole a augmenté en 1983 – le prix a presque doublé –, il y a eu une demande disant : ok, faites quelque chose avec le recyclage parce qu'on ne peut plus se permettre simplement de gaspiller la matière ». [Entretien A du 2.03.2016]*

Pourtant, lorsque cette boucle des matières se déploie à l'échelle du marché, la fluctuation des cours n'incite pas forcément à recycler. Si le recyclage est économiquement intéressant quand les matières premières « vierges » sont chères, les industriels ont-ils toujours intérêt à s'y adonner quand elles sont bon marché ? C'est la question soulevée par un autre ingénieur commercial exposant lors du salon *Plastics & Rubber*, autrichien également :

*« Le recyclage ne vaut pas trop le coût en ce moment. [...] Pour la comparaison, il y a plus d'un an, le prix d'une tonne de PET ['vierge'] était entre 1400 et 1500 USD [dollars*

*américains]. Maintenant nous sommes à 800 USD [environ le même taux que pour du PET recyclé]. La marge n'existe plus. Ce n'est plus compétitif de recycler.*

*– Je croyais que le recyclage était un secteur en développement.*

*Oui et non. En ce moment, personne ne veut investir. Disons que pour quelqu'un qui a toujours produit des sacs plastiques, il se dit : Pourquoi je devrais utiliser des matériaux recyclés ? alors que je peux avoir des matériaux neufs pour le même prix. C'est l'humeur de maintenant. Mais ça va changer à nouveau. » [Entretien B du 02.03.2016]*

Dans le cadre d'une autorégulation par le marché, on remarque ainsi que le recyclage n'est pas compétitif. S'il faut dix ans pour rentabiliser des machines de recyclage de pointe, les coûts de la matière première doivent être suffisamment stables et prévisibles sur la durée pour que les investisseurs acceptent de s'engager dans le secteur. Au Viêt Nam, le recyclage du plastique est très peu développé en dehors des villages artisanaux, comme à Minh Khai, où des familles de recycleurs se lancent dans le commerce, avec pour finalité de s'en extraire. Il y aurait trois villages de recycleurs de ce type dans le Nord du pays. Dans certaines grandes entreprises, on trouve éventuellement une ligne de recyclage, mais ce n'est pas l'essentiel de la production. Dans la grande entreprise de sacs plastiques du Nord Viêt Nam présentée dans la plasti-cité n°3, il y avait en effet un petit hangar dédié au recyclage, mais de l'aveu de son manager japonais, engagé pour réorganiser la production, elle n'était pas rentable. Outre le cours des matières premières, « vierges » ou « secondaires », un ingénieur italien du salon *Plastics & Rubber* est venu apporter une seconde raison dissuadant les investisseurs de cette taille de s'engager dans le recyclage du plastique :

*« Le second point, c'est la source des matériaux recyclés. Si vous avez une station de nettoyage de 100 kWh, vous avez besoin d'une source stable de bouteilles. Et ça au Viêt Nam, vous ne pouvez pas l'avoir. Parce que le business des bouteilles est dans les mains des privés. Et ce sont plein de vendeurs. Ils n'autoriseront personne à entrer dans leur commerce, pour prendre les bouteilles et les recycler. Sauf si le gouvernement organise un système de gestion pour le recyclage, comme en Europe, par exemple, en Australie ou au Japon. Taïwan aussi. Mais là, c'est comme une mafia, disons. Il ne faut pas se mettre dans la mafia. Ils collectent et recyclent en Chine. Si quelqu'un veut leur prendre leurs bouteilles, ça devient leur ennemi. [...] Tant que le gouvernement ne voudra pas lancer une politique qui commence avec la gestion des déchets et qui prend en charge les bouteilles, il y a zéro possibilité. [...] Le recyclage, ça fonctionne bien si c'est bien organisé depuis la mairie. En Italie, par exemple, ceux qui produisent des préformés en PET paient une taxe et cette taxe est utilisée par le gouvernement pour subventionner la collecte. Après ils y a des machines pour laver les bouteilles et ils peuvent*

*acheter les bouteilles au point de collecte. Donc les producteurs de préformés disent : ok, je paie la taxe, mais quel est mon privilège ? Votre privilège, c'est d'avoir accès à une certaine quantité qui est garantie pour vous. C'est comme cela que ça fonctionne en Italie. Ça évite aussi d'avoir des gens qui disent qu'ils recyclent alors qu'en fait, ils commercent. Ils vendent les bouteilles à quelqu'un d'autre. » [Entretien C du 2.03.2016]*

La présence d'une source stable en matériaux est un élément fondamental de l'industrie du recyclage, qui, comme toute industrie, se développe sur un temps relativement long, durant lequel les investissements sont amortis. Le mode de fonctionnement industriel vient s'opposer à l'idée néolibérale selon laquelle les acteurs économiques s'adaptent rapidement aux fluctuations du marché. Au contraire, les modes de production imposent des temporalités longues, qui ne peuvent être bouleversées du jour au lendemain. C'est pour cette raison que les industriels ont intérêt, comme l'explique l'ingénieur italien, à s'allier avec les pouvoirs politiques, qui sont capables de leur garantir un flux relativement constant de matières à partir des systèmes de collecte urbaine. On retrouve alors la notion d'« économie circulaire » appliquée à la ville, qui se rapproche de l'idée d'un « *urban mining* » : l'exploitation des « mines urbaines de déchets » (Cavé, 2015). Mon interlocuteur résumait la situation ainsi : « le recyclage, ça fonctionne bien si c'est bien organisé depuis la mairie », mettant en cause directement le désintérêt et l'impuissance des pouvoirs publics vietnamiens. Notre discussion a ainsi longuement fait état de la corruption endémique du pays. Face à cette demande d'État de la part d'acteurs privés du recyclage, on pourrait rétorquer que la nécessité d'un flux constant de matière à recycler vient contredire le premier terme du slogan écologique des « 3R » : *réduire*, réparer/réutiliser, recycler. L'industrie du recyclage n'a en effet pas intérêt à ce qu'une forte réduction de la consommation soit mise en place, car elle viendrait tarir les « gisements de déchets » sur lesquels son économie repose.

L'encadrement de ces flux matériels de déchets par les pouvoirs publics évite toutefois, explique mon interlocuteur, de sombrer dans « la mafia » et « d'avoir des gens qui disent qu'ils recyclent alors qu'en fait, ils commercent ». Il y a en effet un risque que les entreprises recycleuses ne trouvent d'autres moyens de gérer la variation des flux et des cours de marchandises : elles peuvent exporter ce qui ne les intéresse pas, en fonction de la conjoncture économique. C'est l'hypothèse que je fais après avoir rencontré un employé commercial britannique sur son stand du salon *Plastics & Rubber*. Cette rencontre s'est avérée tendue, dans une ambiance de suspicion réciproque, alors que le « carré » de stands géré par la délégation du Royaume Uni ne présentait que des technologies plasturgiques controversées. Outre deux

entreprises vendant des additifs pour fabriquer des sacs oxo-fragmentables (Le Meur, 2018)<sup>415</sup>, le stand du commercial britannique proposait à la vente des conteneurs de plastiques usagés :

*Je suis ensuite passée au stand d'à côté, au coin d'une allée. Un stand avec deux panneaux recouverts de photos de balles de différentes qualités de plastiques, compressées et emmaillotées, moulées pour le transport en conteneurs. C'est le seul stand affichant de telles photos. Un stand qui n'est pas du tout porté sur les machines, mais plutôt sur la matière. Le responsable de l'entreprise Jayplas, un anglais, [...] a accepté de répondre rapidement à mes questions avec un sourire coïncé. Pas du tout bavard. J'ai quand même réussi à nous installer à une table. Ce n'est pas lui qui me l'a proposé. [...] À chaque fois que je lui posais une question, il me disait : « Je suis sûr que vous savez déjà ». [...] D'habitude, après deux jours d'exposition, les gens sont souriants, enclins à parler, à m'expliquer les choses. [...] C'est la première fois qu'on me fait des difficultés. [...] L'homme a saisi l'occasion que des vietnamiens se présentent pour me dire « Excusez-moi, mais j'ai des clients. » Puis il m'a tourné le dos, pas de « Goodbye, nice to meet you », comme d'habitude. Pas d'échange de carte. J'ai juste pris la sienne sur le présentoir. Un homme était devant cette petite table, prenant un prospectus. L'anglais l'a tout de suite accosté : « Êtes-vous un recycleur ? » L'homme a répondu : « Pas moi directement. » L'anglais a repris : « Oh, pas vous directement. » Et ils ont engagé la conversation sur la table ronde. Je suis repartie dans l'espace des visiteurs. [Carnet de terrain du 2.03.2016]*

Après avoir visité le village de recycleurs de Minh Khai et m'être renseignée sur le commerce des balles de plastiques usagés, j'étais étonnée qu'un négociant spécialisé dans ces produits controversés puisse exposer dans un salon professionnel international. Ce commerce est souvent critiqué par les professionnels de la plasturgie, comme l'ingénieur italien qui n'avait pas hésité à faire un signe de tête réprobateur vers le stand britannique lorsqu'il évoquait « la mafia ». Peut-on cependant qualifier ce type d'activité de *trafic* ? D'un point de vue juridique, le droit international n'interdit pas ce type de commerce, car les plastiques n'entrent pas dans le giron de la Convention de Bâle sur les déchets « dangereux », comme je l'expliquais auparavant. Si ce droit international – non coercitif – ne s'intéresse pas aux plastiques usagés, il n'y a donc pas lieu de parler d'illégalité. Pourtant, l'une des acceptions du terme *trafic* s'adapte à mon sens très bien à la situation : un trafic peut être entendu comme un « ensemble d'activités compliquées et plus ou moins répréhensibles, généralement mystérieuses. »<sup>416</sup> Les

---

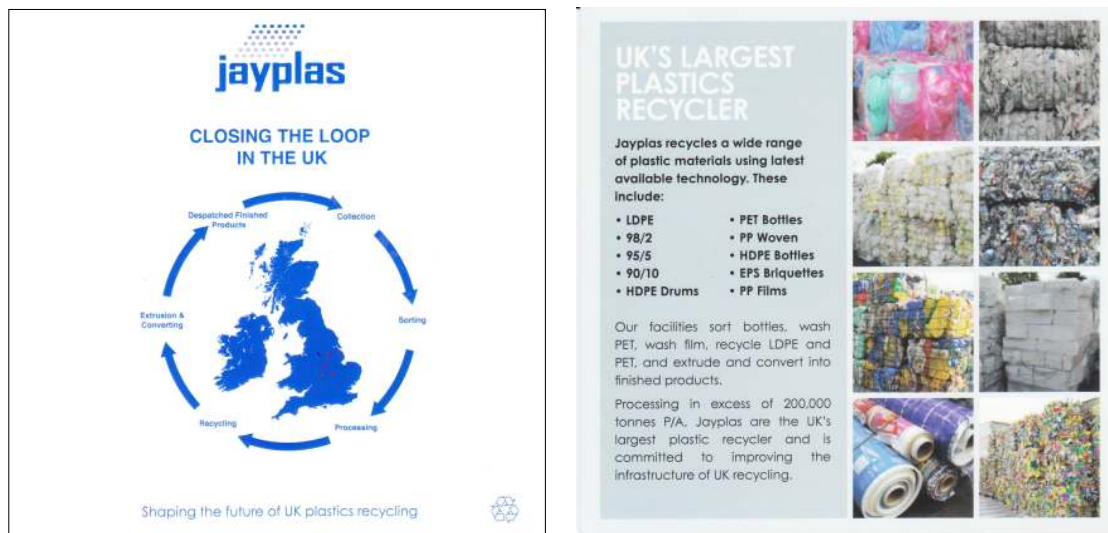
<sup>415</sup> La plasti-cité n°3 présente rapidement la controverse autour de ces sacs plastiques « additivés », qui se fragmentent dans la nature.

<sup>416</sup> CNRTL - Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.



représentants du Royaume Uni présents au salon *Plastics & Rubber* souhaiteraient, visiblement, préserver ce mystère.

### « Fermer la boucle au Royaume Uni »



Voici les deux premières pages de la plaquette de présentation de l'entreprise Jayplas, spécialisée dans le recyclage au Royaume Uni, mais également dans l'export de matériaux plastiques « bruts » à l'international. – Hô-Chi-Minh-Ville - 2016

Sur la plaquette de l'entreprise britannique, on retrouve le slogan habituel du recyclage et de l'économie circulaire : « Fermer la boucle au Royaume Uni ». Cette assertion, on l'a vu, est discutable, car la boucle a tendance à se déplier vers l'Asie, bien que l'entreprise recycle aussi sur le territoire britannique. En dessous de la boucle, un autre slogan pose question : « *Shaping the future of UK plastics and recycling* » – « Façonner le futur des plastiques et du recyclage britannique ». En changeant seulement deux lettres, le slogan s'adapterait plus aisément à la réalité du commerce international des matières plastiques pratiqué par Jayplas : « *Shipping the future of UK plastics and recycling* » – « Expédier le futur des plastiques et du recyclage britannique ». Le recyclage globalisé, on le voit, tend à se délocaliser dans les pays et les régions où toute ressource est bonne à prendre, en s'appuyant sur des modes de productions stratifiés, inégalitaires et dangereux pour l'environnement et les personnes, comme à Minh Khai. Certaines entreprises occidentales ne se privent pourtant pas de profiter de ce *dumping* social et environnemental du Viêt Nam contemporain, pour y envoyer leurs rebuts.

### 3.3. Récit n°3 : Actualités chinoises – le trop-plein

Au tournant de l'année 2017-2018, la Chine a fermé ses frontières à l'importation de vingt-quatre types de matières détritiques, notamment des papiers, cartons, plastiques, métaux et

textiles. Durant les dernières décennies, la République Populaire était devenue un acteur majeur du commerce international de déchets, principalement venus des États-Unis, du Japon, ou d'Europe. Ils étaient recyclés par différents acteurs allant des fabriques familiales artisanales aux entreprises industrielles de dimension régionale. Le documentaire *Plastic China*, du réalisateur Jiu-Liang Wang, sorti en janvier 2017 et plusieurs fois primé la même année, dresse un portrait critique de cette économie du recyclage qui repose, comme au Viêt Nam, sur les aspirations de petits entrepreneurs à la modernité (Ferguson, 1999) et à la consommation capitalistes. Une scène du film cristallise ces désirs d'extraction sociale : elle montre les deux familles de recycleurs que suit le réalisateur au salon de l'automobile de Pékin. Il les filme, perdus au milieu des paillettes, des habitacles en cuir, des volants en diamants et circulant, à la fois hagards et fascinés, entre les mannequins qui posent sur le capot des voitures de luxe (Wang, 2017). Peut-être ce film a-t-il joué un rôle dans la décision prise par le gouvernement chinois de stopper l'importation de certains types de déchets. Cette décision, annoncée le 18 juillet 2017 (R.O., 2017.08.10), était pourtant attendue depuis quelques temps déjà par les professionnels du secteur du recyclage. En mars 2016, au salon *Plastics & Rubber*, un ingénieur commercial autrichien, que j'ai cité plus haut, m'avait déjà parlé de ce projet :

*« La Chine prépare une nouvelle loi qui interdit l'import de déchets, en particulier ce type-là de flocons de PET. Cela veut dire qu'il va y avoir beaucoup de matériau disponible, ici au Viêt Nam. Cela pourrait conduire à des projets potentiels qui intéresseraient le recyclage. [...] Cette loi va toucher tout le monde. La Thaïlande, l'Indonésie, le Japon. Pas seulement le Viêt Nam. » [Entretien B du 02.03.2016]*

Si l'ingénieur était au courant de ce projet chinois de bouleversement des échanges internationaux de déchets, il n'avait pas l'air de s'en alerter réellement. Pour lui, des opportunités de développement se présentaient, surtout pour le Viêt Nam, qui disposerait alors de grandes quantités de ressources pouvant intéresser les investisseurs. En 2017, l'annonce de la décision chinoise semble pourtant avoir déstabilisé l'économie mondiale du recyclage. En interdisant ces importations, la Chine a rendu visible un commerce qui arrangeait de nombreux États, mais qui ne faisait pas tellement parler de lui. L'Union Européenne, comme d'autres États occidentaux, se reposait largement sur cette ouverture à l'export, notamment pour les déchets plastiques :

*"D'après la Fédération professionnelle des entreprises du recyclage (Federec), sur les 8 millions de tonnes de plastiques triés en Europe chaque année, près de 3 millions sont exportés en Asie, dont 2,6 millions vers la Chine. L'empire du Milieu importe en tout près de 9 millions de tonnes de déchets plastiques par an, qu'il réutilise ensuite dans ses industries." (R.O., 2017.08.10)*

L'arrêt d'un flux aussi important de déchets à l'échelle internationale a donc bouleversé les économies occidentales du recyclage, qui avaient abandonné la perspective d'une économie circulaire gérée à l'échelle des États, en délocalisant cette gestion et les problèmes associés en Chine. En 2017, l'annonce de la décision chinoise est donc une actualité majeure pour toutes les industries nationales, comme le dramatise cet article du journal *Les Echos* :

« La décision chinoise de fermer - du jour au lendemain au cœur de l'été - ses frontières à un certain nombre de déchets ménagers est tombée comme un couperet pour les recycleurs français. Balles de papiers usagés, carton, ferraille, plastique... ils revendaient en masse aux Chinois les matières premières dites 'secondaires', issues du tri des déchets. Le Commissariat général au développement durable (CGDD) soulignait l'an dernier que les tonnages de déchets exportés avaient bondi de 75 % entre 1999 et 2014. » (Chauvot, 2017.12.19)

L'inquiétude associée au blocage des matières sur les territoires anciennement exportateurs était alors doublée d'une crainte du trop-plein dû à de futures exportations chinoises. Le Bureau International du Recyclage – BIR, qui « représente plus de 760 compagnies membres issues du secteur privé et 36 associations nationales dans plus de 70 pays »<sup>417</sup> exprimait, par la voix de son directeur général installé à Bruxelles, Arnaud Brunet, ses inquiétudes sur l'avenir des flux : « Les Chinois [...] disent qu'aujourd'hui ils sont importateurs, que demain ils seront autosuffisants et après-demain exportateurs » (R.O., 2017.08.10).

Au Viêt Nam, les effets de cette décision chinoise sont particulièrement visibles et les médias nationaux se sont emparés de la question en décrivant le trop-plein de matières arrivées par conteneurs dans le pays. Le village de recycleurs de Minh Khai, qui était déjà connu des médias, a fait l'objet d'un traitement alarmiste au journal télévisé du soir de la première chaîne du pays, le 8 mai 2018 :

---

<sup>417</sup> [www.bir.org](http://www.bir.org)

## Minh Khai : un objet télévisuel



Captures d'écran du journal télévisé de 19h de la chaîne VTV1 – première chaîne du Việt Nam – du 8 mai 2018. Un sujet sur le village artisanal de Minh Khai de 2'30 minutes, avec envoyé spécial et interviews sur place, est diffusé. – 2018

Le présentateur du journal introduit le sujet télévisé en parlant des problèmes environnementaux et de la pollution causée par le village des recycleurs, qui selon les informations des journalistes, accueille 12 000 travailleurs chaque jour. Il ajoute que la taille du village aurait été multipliée par dix, en un an seulement. En voix off, un journaliste ajoute qu'en 2017, le village aurait accueilli environ 1000 tonnes par jour de déchets plastiques, dix fois plus que les chiffres de l'année précédente. Si la raison invoquée pour expliquer cette croissance soudaine des importations de déchets est bien une fermeture des frontières de « certains pays étrangers », à aucun moment la Chine n'est mentionnée. Les autorités provinciales sont dépassées par la situation et, dit la voix off, demandent au gouvernement

national de « clarifier la situation » (VTV1, 2018.05.08)<sup>418</sup>. Cette « mondialisation par le bas » (Tarrus, 2002) qui engendre des circulations et des accumulations de plastiques incontrôlées, semble bien se produire « en dessous » de l'État vietnamien (Wieviorka, 2002 : 9).

À l'automne 2018, les articles de journaux vietnamiens se multiplient. Ils dénoncent l'arrivée massive de conteneurs de déchets dans les ports du pays, des déchets qui ne trouvent pas d'acheteurs et qui attendent sur place depuis plusieurs semaines : « 9000 conteneurs de déchets importés attendent dans les ports du pays parmi lesquels Haïphong, Hô-Chi-Minh-Ville et Vũng Tàu » (Viêt Nam News, 2018.09.22). Fin septembre, parmi les 5800 conteneurs présents dans le plus grand port du Nord du pays, certains attendraient depuis environs trois mois déjà d'être déchargés, selon le directeur du Bureau de Régulation de l'Administration Maritime du port de Haïphong (*idem*). Plusieurs matières sont concernées : plastiques, papiers, aluminium, fer etc. La crainte d'importantes pollutions est mentionnée par tous les journaux traitant de ce sujet au carrefour des inquiétudes : diplomatiques, économiques, environnementales. Le Viêt Nam croule sous les déchets dont la Chine ne veut plus. Aussi le Premier Ministre vietnamien a édité une directive afin d'enjoindre « les ministres de la finance, de l'industrie et du commerce à revoir et faire les changements nécessaires [...] concernant l'importation, la réexportation, le transit et le transbordement des déchets. » La directive statue qu'il faut « résolument réexporter les cargaisons qui outrepassent les régulations sur l'importation de déchets et qui les font pénétrer le Viêt Nam, ainsi que sanctionner sévèrement les responsables conformément à la loi » (Nguyễn & Nguyễn, 2018.09.18). Début octobre, le vice-ministre de l'environnement ajoutait que, quelle que soit la solution trouvée pour se débarrasser de ces ordures – il mentionne la réexportation ou la mise en décharge – les coûts seront supportés par les entreprises incriminées (Viêt Nam News, 2018.10.03).

Ces différentes médiatisations de la crise des importations de déchets ont révélé l'impuissance des pouvoirs publics vietnamiens à réguler les flux de matières premières « secondaires » vers leur pays. Si la situation s'est dramatiquement dégradée durant l'année 2018, elle s'appuie sur une histoire vieille de plusieurs années – voire de plusieurs décennies. Le village de recycleurs de Minh Khai, devenu un des nœuds du problème des déchets importés, fait donc l'objet d'une attention particulière. Outre les médias vietnamiens, il a attiré l'attention des journalistes étrangers. Arnaud Vaulerin, journaliste au quotidien français *Libération* et correspondant au Japon, a ainsi publié un article au sujet du village de Minh Khai dans l'édition du 1<sup>er</sup> juin 2018 du journal, après une enquête sur place (Vaulerin, 2018.06.01). D'autres journalistes françaises,

---

<sup>418</sup> <https://vtv.vn/video/thoi-su-19h-vtv1-08-5-2018-297495.htm>

étudiantes cette fois, se sont intéressées à ce village et m'ont contactée pour organiser leur reportage, alors qu'elles étaient à Hanoï. À ce jour, je n'ai pas eu de nouvelles de leur travail, qui semblait se confronter à des difficultés pour obtenir des autorisations. Un photographe indépendant m'a également sollicitée pour préparer un reportage, tout comme un duo du *Figaro Magazine* composé d'un photographe et d'une journaliste, qui avait déjà eu l'occasion de faire un reportage sur les déchets plastiques en Indonésie. Alors que ces derniers étaient prêts à partir au Viêt Nam, pays bien connu par le photographe-reporter, ils m'ont annoncé par courriel qu'ils abandonnaient leur mission prévue au mois d'octobre, car ils avaient appris qu'il n'était « quasiment plus possible d'aller à Minh Khai. »<sup>419</sup> Cette information m'a été confirmée par une collègue chercheuse, expatriée au Viêt Nam depuis quelques années. S'il est difficile de connaître précisément les freins à l'enquête dans cette localité hyper-médiatisée, l'obligation d'obtenir des autorisations d'enquête officielles suggère que les autorités locales ont verrouillé les accès au village. Il convient alors de réfléchir aux effets de cette hypervisibilisation soudaine du village de recycleurs, devenu d'autant plus mythique qu'il semble désormais inaccessible.

## Conclusion

Si la récupération et le recyclage s'inscrivent de longue date dans les économies productives du delta du fleuve Rouge (DiGregorio, 1992 ; Fanchette, 2016a & 2016b), la transformation des matières plastiques a débuté dans la commune de Nhu Quỳnh à la fin des années 1980, concomitamment à l'ouverture du Viêt Nam au commerce international. Parmi d'autres déchets industriels ou ménagers requalifiés comme « matières premières secondaires », les sacs et films plastiques – fabriqués notamment en polyéthylène (PE) – arrivent du monde entier dans le village de Minh Khai, un « village de métier » d'un genre nouveau (Fanchette, 2014 ; Fanchette & Stedman 2009). Surnommé « *Khoai* » par ses habitants – c'est-à-dire « patate douce » –, le village est passé, en quelques décennies, d'une économie fondée sur la riziculture, l'agriculture et l'élevage à un modèle de développement reposant sur le recyclage des flux de plastiques usagés mondialisés. Lors de mes recherches de terrain au printemps 2014, 80% des foyers du village artisanal pratiquaient cette activité familiale en cours d'industrialisation, selon les estimations du représentant du village, un pionnier victorieux de la fusion du plastique. La réussite économique de certains des entrepreneurs venait d'ailleurs d'être célébrée, deux ans plus tôt, par l'édification d'une majestueuse maison commune dédiée aux ancêtres-recycleurs du village : ce *Đình*, le plus grand de la commune de Nhu Quỳnh, avait coûté 7 milliards de VND (environ 270 000 euros), une somme financée uniquement par les familles engagées dans

---

<sup>419</sup> Courriel du 1.10.2018

le recyclage. Durant notre rencontre, le représentant de Minh Khai s'était targué d'avoir également construit des routes destinées à désenclaver le village artisanal, en insistant sur l'absence d'argent dans les caisses des pouvoirs publics locaux, lui qui avait été président de la province de de Hung Yên durant les années 2000. Ces pouvoirs publics ont tenté d'encadrer les débordements du recyclage du plastique en asséchant des friches afin d'y installer une zone artisanale : « Minh Khai 2 ». Cette planification de l'espace n'a pourtant pas réussi à contenir la croissance des entreprises, utilisant chaque espace disponible pour entreposer les balles de plastiques et installer leurs chaînes de recyclage. Cette régulation environnementale fait par ailleurs les frais d'une corruption systémique des fonctionnaires locaux, renforcée par le pouvoir économique des entrepreneurs, pour qui le mot « environnement » est devenu tabou. Circulant aux différents postes de pouvoir locaux, ces pionniers du recyclage racontent qu'ils sont partis de loin et qu'à force de persévérance et de progrès de petits pas – collectant des déchets, achetant des extrudeuses pour les faire fondre, remplaçant les anciennes etc. – ils se sont extraits de la pauvreté qui frappait la région. « C'était le socialisme », concluait l'un d'eux lors d'un entretien<sup>420</sup>.

Toutefois, l'activité est très compétitive, localement et internationalement : les cours des matières premières et la diplomatie du commerce international influencent directement les gains des entrepreneurs, qui, pour certains, peinent à dégager des bénéfices. L'alchimie du déchet à l'or ne fonctionne que pour une petite quantité d'entre eux, qui se repose très largement sur le travail des ouvriers et des ouvrières. Certains, directement en charge de la fusion du plastique sur les extrudeuses, adhèrent plus volontiers aux récits de réussite de leurs patrons et nourrissent les mêmes aspirations à la modernité (Ferguson, 1999). D'autres viennent de loin pour obtenir un petit salaire en travaillant auprès des recycleurs locaux. Ils sont parfois hébergés directement dans leurs maisons, soulignant ainsi l'importance du foyer comme unité d'analyse de ce modèle de développement (Nguyễn, 2014). Ce sont souvent des jeunes gens issus des minorités ethniques montagnardes ou des provinces rurales du delta, qui espèrent tirer profit de leur passage, sans rester trop longtemps à Minh Khai. On retrouve également de nombreuses ouvrières, anciennement paysannes, qui sont assignées à des postes difficiles, au plus près de la matière détritique. Avec des protections rudimentaires, elles sont chargées du tri des déchets sur le tas et leurs employeurs font appel à elles pour des missions intérimaires. Si la division genrée des tâches et la stratification des statuts sont très fortes, tous les ouvriers partagent toutefois des conditions de travail difficiles et sont directement soumis aux émanations toxiques de la matière en putréfaction ou en fusion. Il est donc important de concevoir leurs interactions

---

<sup>420</sup> Entretien du 20.06.2014

avec ces matériaux à recycler sous l'angle de la « promiscuité », afin de contrebalancer une vision distanciée du recyclage des matières, envisagées sous l'angle des ressources « vierges » (Kirby, 2018). Cette virginité, les entrepreneurs la recherchent pourtant quand ils ajoutent des colorants aux chaînes de fabrication des sacs plastiques à partir de minerai recomposé, ou lorsqu'ils s'extraient directement du recyclage. Beaucoup sont en effet passés du recyclage des matériaux usagés à la transformation du plastique directement issu des hydrocarbures. Ils importent donc des granulés – « *pellets* » – depuis l'Arabie Saoudite et d'autres pays producteurs de pétrole, afin de fabriquer des films, des sacs, des bouteilles ou des gobelets transparents et cristallins. Cette volonté de monter en grade et d'intégrer la plasturgie traditionnelle, de la part des recycleurs de Minh Khai, montre à quel point cette activité est dévaluée, malgré les récits des entrepreneurs victorieux. Le recyclage est envisagé comme une étape dans l'ascension sociale, avant sa normalisation industrielle et le passage d'une économie de seconde zone à une économie plus noble.

La transformation des plastiques usagés produit en effet des maux de multiples natures. Ils font émerger une controverse sur le développement local et les perspectives de vie dans une « ville poubelle ». Parmi les habitants, beaucoup dénoncent les dégradations de l'environnement local et la perte, qui semble irréversible, du paysage et des ressources auxquels la communauté était attachée. La rivière qui traverse Nhu Quỳnh est particulièrement affectée par l'activité mi-artisanale, mi-industrielle du recyclage : les bains de décrassages des plastiques usagés y sont directement évacués, sans qu'aucun système de traitement ou de filtrage n'ait été installé à ce jour. Près du pont au centre de la commune, on aperçoit les eaux noires des usines et les plastiques en suspension qu'elles charrient. Ce flux continu de pollution ne se mélange pas avec les eaux brunes de la rivière. Il faut ajouter à cette altération des cours d'eau une dégradation générale de l'environnement communal. Les balles de plastiques qui sont stockées à même le sol, au bord des routes, pourrissent au soleil et l'eau de pluie ruisselle sur ces montagnes de déchets, contaminant les friches qui ont remplacé les rizières. Certains de ces tas de plastiques seront recyclés, mais sans régulation autre que celle du marché et de ses fluctuations, de nombreux chargements de matières attendent toujours acheteur. Si les déchets sont valorisables, sont-ils seulement valorisés ? La valeur fluctuante des déchets – qui n'existe qu'à l'état de potentialité à réaliser – révèle « une absence de réalisation systémique » intrinsèque au mode de production capitaliste, dont les conséquences sociales et environnementales peuvent être désastreuses (Gille, 2010 : 1054).

Dans cette plasti-cité, il m'a paru intéressant d'assimiler le recyclage au dessein alchimiste de la transmutation du plastique en or, afin de mettre en évidence le mythe contemporain d'une



« matière miraculeuse » associée à la transformation infinie (Barthes 1957 : 160). Comme je l'ai évoqué en introduction à partir des dessins de Camille et Tiago, le *mythe du recyclage* est un récit hybride portant à la fois sur des transformations matérielles, mais également sociales. Si le mythe de la modernisation peut être symbolisé sous une forme linéaire, comme une flèche ou bien une courbe d'accélération (Rosa, 2013), celui du recyclage repose, comme son nom l'indique, sur la notion de cycle. Bien que la forme mythique du cycle ait été combattue dans certains domaines, notamment l'historiographie contemporaine – « Nous autres, les modernes, nous ne croyons plus au cycle », dit Paul Veyne (Veyne, 1983 : 148) – ce cycle réapparaît ailleurs, dans le logo du recyclage, dans le credo de l'économie circulaire (Defalvard & Deniard, 2016 ; Liboiron, 2017 ; Kirby, 2018). Dans le village de Minh Khai et la commune de Nhu Quỳnh, ce récit mythique circule également. On en trouve même des ramifications dans d'autres régions vietnamiennes où certains entrepreneurs tentent de transmettre leur « amour » de la transformation du plastique. On retrouve des récits similaires chez les industriels internationaux qui assurent que leurs technologies sont capables de « fermer la boucle » des flux matériels, alors même qu'ils pratiquent, pour certains, l'export de déchets à l'international. On retrouve encore ce récit mythique dans la sphère médiatique, où le village de Minh Khai est venu cristalliser la fascination/répulsion contemporaine du plastique et les enjeux géostratégiques du commerce international, que ne cesse de bouleverser la République Populaire de Chine. À l'été 2017, « l'Empire du milieu », comme aiment l'appeler certains médias en quête de sensation (ou de synonymes), a en effet interdit l'importation de vingt-quatre types de matières premières détritiques, parmi lesquelles les plastiques recyclés à Minh Khai. Durant l'année 2018, les ports de Hải Phòng, Hồ Chí Minh-Ville et Vũng Tàu ont alors accueilli des milliers de conteneurs de déchets qui étaient auparavant destinés à la Chine. Cette décision du gouvernement Chinois a ainsi dévoilé l'existence d'un commerce international qui arrangeait les industriels des puissances occidentales et asiatiques depuis longtemps déjà : la délocalisation des déchets « du Nord » et des problèmes liés à leur gestion n'est pas nouvelle (Bernard *et al.*, 2012 ; Larrère, 2009). Au Viêt Nam, l'arrivée massive des conteneurs déroutés, accompagnée de l'emballage médiatique pour l'accumulation des plastiques, a eu pour effet de jeter le voile sur le village de Minh Khai, qui semble ne plus être accessible aux enquêteurs. Le mythe matériel et social se pare alors d'un nouvel atour, celui du mystère.

C'est pourtant à l'aide de l'enquête sur le fonctionnement des filières de recyclage vietnamiennes et par la mise en lumière d'une controverse socio-technique au sein même du village des recycleurs, que l'on peut montrer les limites d'une vision cyclique de la

transformation de la matière. En confrontant le *mythe* à la *filière* et la *controverse*, il apparaît à la fois comme un récit aux effets bien réels – une « imagination constituante » (Veyne, 1983 : 152) – et comme une « fiction théorique » mêlant conscience écologique et bon sens économique, qui serait symptomatique de la « psychopathologie du langage ordinaire » confondant les mots et les choses (Chauvier, 2014). Le plastique sale ne devient pas du plastique propre puis de l'argent ni de l'or sans quelques pertes, sans quelques dégradations, sans quelques dégâts. Après analyse, *l'entropie* du système socio-technique du recyclage du plastique est manifeste, tout comme *la perte*, que les discours des habitants mettent en évidence. S'ils sont parfois nostalgiques en se référant à un passé socialiste idéalisé (Angé & Berliner, 2014 ; Berliner, 2018), cette nostalgie ne doit pas masquer ni l'importance de leurs attachements, ni le caractère objectivable de la dégradation qu'ils subissent. Observations et discours remettent au centre la question de la toxicité des plastiques, un point nodal de la recherche et de la controverse socio-technique internationale autour de cette matière (Rochman *et al.*, 2013 ; Liboiron, 2013 & 2015 ; Monsaingeon, 2016a ; Knowles, 2017 ; Kirby, 2018). En décrivant la situation environnementale de la commune de Nhur Quynh, il me semble intéressant, avec Max Liboiron, de réinvestir la catégorie marquée par le XIX<sup>ème</sup> siècle de « miasme » (Liboiron, 2013). Il arrive que la toxicité des polymères soit remise en cause par les chimistes et les entrepreneurs de la plasturgie, qui considèrent que le plastique est « inerte » (Sivan, 2011). Il faut au contraire insister sur le fait que les plastifiants et autres additifs qui les accompagnent engendrent des pollutions, tout comme leurs contextes de transformation produisent des imprévus (Gabrys *et al.*, 2013), comme nous l'avons vu à Minh Khai. Or peut-on réellement extraire les plastiques de leurs contextes de production, de circulation, de transformation ?

« Parce qu'ils ne parviennent pas sans intervention humaine à réintégrer le cycle du carbone, parce qu'ils tendent à demeurer visibles pour des durées indéterminées lorsqu'ils sont simplement déposés dans des milieux naturels, parce qu'ils constituent des dangers potentiels mécaniques et chimiques pour le vivant, les plastiques ne semblent pouvoir être des déchets moralement et écologiquement acceptables que s'ils ne quittent à aucun moment la sphère anthropotechnique au sein de laquelle ils ont été synthétisés. »  
(Monsaingeon, 2017 : 156-157)

Il semble ici nécessaire de combattre les « rêves de dématérialisation » qui accompagnent la matière plastique (Bensaude-Vincent, 2013) et réintégrer celle-ci dans les collectifs hybrides qu'elle compose avec les humains et les autres non-humains (Latour, 1997). Pour reprendre le concept macrosocial proposé par Zsuzsa Gille qui « s'intéresse à la production, à la circulation et à la transformation des déchets en tant que matériaux concrets », on pourrait dire que le

Viêt Nam est entré dans un « régime détritique » plastique, un régime qui n'a rien d'un mythe. Au sein de ce régime, les déchets ne sont plus indéterminés, mais leurs qualités matérielles sont mises en évidence :

“Les déchets toxiques, les déchets nucléaires et de nombreux rebuts industriels sont franchement déterminés : alors qu'ils ne seront jamais tout à fait compris d'un point de vue théorique, nous en savons certainement *suffisamment* des dangers que certains de ceux-ci ou de leurs composants présentent. La question n'est pas de savoir s'ils sont déterminés mais plutôt s'ils sont *suffisamment* déterminés pour mériter une régulation. Les producteurs de déchets, au contraire, s'intéressent à la manière de maintenir inconnues la composition exacte, les effets exacts et la quantité exacte de ces rebuts. Quelles sont les instances concrètes qui fabriquent de l'indétermination avec de ce qui est déterminé dans les politiques du déchet ? » (Gille, 2013 : 4)

Il s'agirait en effet de sortir des « brouillards toxiques » (Zimmer, 2016) qui se construisent autour des pollutions industrielles et urbaines, sous l'action des pouvoirs politiques et économiques qui ont intérêt à maintenir le flou. Celui-ci est d'ailleurs renforcé par la délocalisation des industries et des problèmes environnementaux, complexifiant l'imputabilité des causes humaines de la pollution des milieux et diluant les responsabilités au sein de chaînes d'acteurs globalisées (Lee, 2006). Roland Barthes s'amusait déjà, dans son texte *Saponides et détergents*, de la construction d'un mythe publicitaire autour des lessives phares des années 1950 : « L'important, c'est d'avoir su masquer la fonction abrasive du détergent sous l'image délicieuse d'une substance à la fois profonde et aérienne qui peut régir l'ordre moléculaire du tissu sans l'attaquer » (Barthes, 1970 : 36). Le mythe du recyclage, cycle parfait de reproduction matérielle, repose selon moi sur le même type d'artifice qui masque les forces humaines et telluriques nécessitant d'être actionnées pour transformer nos objets ordinaires déchus en matières ressources. Décrire la résistance matérielle et humaine face au mythe est fondamentale pour comprendre les réductions à l'œuvre dans la construction de celui-ci et pour contrecarrer ses conséquences néfastes sur les personnes et les milieux.

## Pépîte n°4 : Le mythe et Coca Cola

Au salon *Plastics & Rubber Vietnam* de mars 2016, j'ai eu l'occasion de discuter longuement avec un expatrié italien vivant à Hô-Chi-Minh-Ville. L'entreprise pour laquelle il était exposant fabrique et commercialise des systèmes de nettoyage pour le recyclage. Ces machines ont peu de choses en commun avec les bains de dégraisage de Minh Khai. Il s'agit d'équipements de « haute technologie » pour des matériaux sélectionnés et non des matériaux « *post-use* » (usagés) comme les déchets issus des collectes municipales. Au cours de notre discussion, l'ingénieur m'a montré une vidéo d'une usine mexicaine équipée par son entreprise, qui recycle les bouteilles en plastique de Coca Cola. Pour lui, l'avenir du recyclage se trouve là :

*« Ils sortent les gens de la décharge et leur donnent du travail ! Ils gèrent 7 tonnes par heure non-stop. Pour les bureaux, ils ont des panneaux solaires. Et ils sont indépendants en énergie. C'est un endroit très bien. Ils ont un auditorium pour les étudiants. Ils enseignent aux enfants à l'école. Ils font du commerce, mais c'est aussi social. Et puis il y a de la technologie là-bas, la meilleure technologie. [...] Il y a dix ans, pour produire une bouteille, on utilisait uniquement 5% de matériau recyclé. De nos jours, [...] avec la technologie qu'on possède maintenant, on peut faire une nouvelle bouteille avec 100% de recyclé. Mais la FDA<sup>421</sup> n'autorise que 20 à 25%. [...] Il faut pouvoir atteindre un haut degré de décontamination. Pour le polyester, le PVC etc., on autorise 300 ppm<sup>422</sup>, alors que pour le contact alimentaire, c'est 20 ppm. La différence est énorme. [...] Je suis allé au Mexique, j'ai visité l'usine. Quand ils ont commencé avec la seconde machine, ils ont invité toute [notre] entreprise et il y avait aussi le président du Mexique. C'était vraiment bien. Le propriétaire est un investisseur privé mexicain. Au départ, il ne faisait que collecter des bouteilles, mais il a toujours eu envie de les recycler. Ça lui a pris du temps de collecter l'argent et d'attirer les investisseurs. Il a commencé par une machine et quand il a investi dans la seconde machine, Coca Cola l'a racheté. Et si vous lui demandez pourquoi il a accepté, il répond « Je ne pouvais pas refuser. » Ça veut dire qu'ils lui ont fait une offre tellement élevée, qu'il ne pouvait pas dire non. Mais il gère toujours la compagnie et il possède 25 % du capital. À chaque tonne ou millier de tonnes produit, ils doivent vendre 75% à Coca Cola et ils décident à qui ils revendent les 25% restants. Pepsi etc. [...] C'est bien pour Coca Cola de montrer ça. [...] Oui, parce que, en vérité, ils vendent de la merde. Mais d'accord, ils utilisent des matériaux recyclés, donc d'une certaine manière... Je ne bois pas de Coca Cola. Ce n'est que du sucre ! Je ne sais pas comment ils font. [Entretien du 2.03.2016]*

---

<sup>421</sup> *The U.S. Food and Drug Administration*: l'Administration de l'Alimentation et du Médicament des États-Unis.

<sup>422</sup> ppm : partie par million [d'éléments polluants ou toxiques].



Plasti-cité n°5 :  
« Matières plastiques : des vies sauvages »



Photographie d'une œuvre de l'artiste Trần Trọng Vũ.

Exposition « Meeting Point », L'Espace – Hanoi - 2016

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que l'environnement est fragile et qu'il faut y faire attention.

– Fragile ?

*[Elle cherche dans le dictionnaire]*

*Mỏng manh.*

Au Viêt Nam, on utilise le mot 'fragile' pour les femmes et les fleurs.

Je suis intéressée par le fait que tu dises *mỏng manh* pour l'environnement. »

Quy Nhon, le 14 mai 2018

## Sur l'exposition - récit

Durant le premier semestre de l'année 2016, je me suis rendue à Hô-Chi-Minh-Ville pour assister au salon *Plastics & Rubber Vietnam*, dont il a été question à plusieurs reprises au sein de ce manuscrit. Après les trois jours de salon, j'ai organisé des rendez-vous avec des institutions de recherche et de développement de la métropole, notamment le PADDI, un centre de formation aux métiers de l'urbain mis en place par la coopération décentralisée de la Région Rhône-Alpes. En évoquant le tournant plastique de mes recherches sur les déchets auprès de l'équipe franco-vietnamienne du centre, une personne a mentionné le nom d'une chercheuse française installée au Viêt Nam depuis quelques temps et qui développait une analyse de la pollution des rivières par les microplastiques : Émilie Strady. Après un échange de courriels, nous nous sommes rencontrées au CARE - Centre Asiatique de Recherche sur l'Eau, un laboratoire international francophone hébergé au sein de l'Université de Technologie de Hô-Chi-Minh-Ville. En très peu de temps, nous avons compris l'importance de cette rencontre pour nos recherches réciproques. Émilie, qui est biogéochimiste, observait dans l'eau une pollution microplastique dont elle ne connaissait pas la provenance, ce qui rendait sa compréhension de ce problème partielle. De mon côté, j'avais défriché une partie des « vies sociales » du plastique en amont (Appardurai, 1986), j'avais également observé une pollution plastique dans la commune de Nhu Quỳnh, mais mes outils scientifiques ne me permettaient pas de regarder sous la surface de l'eau. Si j'avais tenté, au cours de mes enquêtes, d'objectiver la pollution des petites villes vietnamiens en multipliant les images (cf. *Plasti-cité* n°1, troisième partie), je ne disposais d'aucune méthode de mesure adéquate pour évaluer concrètement celle-ci. Malgré nos intuitions scientifiques réciproques, qui convergeaient vers l'urgence d'une alerte, nos méthodes respectives nous empêchaient de comprendre plus précisément les enjeux soulevés par l'usage des plastiques de synthèse au Viêt Nam, ainsi que leur rejet dans l'environnement. Ensemble, nous imaginions pouvoir mieux décrire la situation.

Malgré l'envie de réaliser des recherches conjointes, nous n'avons pas eu l'occasion d'explorer nos terrains d'enquêtes spécifiques ensemble. Toutefois, nous avons acté que nous travaillerions sur un projet de recherche intitulé « EC2CO - Écosphère Continentale Côtière » et nous avons continué à échanger sur nos enquêtes en cours, à nous éduquer mutuellement à la forme d'attention scientifique de l'autre (Ingold, 2018). Dans le projet EC2CO rédigé en 2016, nous avons envisagé que cette recherche à venir serait pensée pour être diffusée largement et nous avons mentionné l'éventualité d'une exposition. Ce n'est que plus d'un an après que cette idée a refait surface, les financeurs ayant accepté le principe de ce projet. À l'automne 2017, nous avons commencé à réfléchir de manière concrète à la forme que nous

pouvions donner à une exposition sur les matières plastiques et sur les enjeux environnementaux associés. C'est avec le concours de l'IRD – Institut de Recherche pour le Développement, que nous sommes parvenues à fixer une forme pour ce projet, l'institution ayant pour habitude de réaliser des expositions itinérantes sous la forme de panneaux « kakemono ». Un objectif d'inauguration a été fixé, celui d'une conférence internationale qui devait avoir lieu près de la ville de Quy Nhon, un heureux hasard pour valoriser mes recherches de terrain dans cette région du Viêt Nam où je me rends régulièrement. Cette conférence, *Science for Development*, devait avoir lieu le 8 mai 2018.

Entre temps, il a fallu élaborer le contenu trilingue – français, vietnamien, anglais – des 22 panneaux de 60 cm de largeur sur 120 cm de hauteur financés par l'IRD. Nous nous sommes majoritairement appuyées sur ma thèse, en cours d'écriture, tout en favorisant les échanges entre sciences environnementales et sciences sociales, ainsi que l'harmonisation du propos entre les trois langues. Émilie et sa collègue, la géologue Kiêu Lê Thủy Chung, m'ont par exemple rappelé l'intérêt des informations chiffrées pour renforcer le propos, tandis que j'insistais, de mon côté, sur la parole des acteurs, souhaitant qu'apparaissent des extraits d'entretiens. Le travail d'écriture en vietnamien a nécessité un double regard, entre science et communication, avec la collaboration de Kiêu Lê Thủy Chung et Nguyễn Phương Anh, assistante de communication à l'IRD. Nous avons toutes investi l'écriture et la traduction, ce qui nous a permis de clarifier chaque phrase, chaque mot. Enfin, un journaliste anglais, Christopher Murphy, a apporté son aide pour la relecture des textes en anglais.

Afin de construire le fil rouge de l'exposition, l'inspiration est venue de la « vie sociale » des choses d'Arjun Appadurai et de la « biographie d'objet » d'Igor Kopytoff (Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986), qui permettent une fluidité de compréhension de l'enchaînement des situations d'interaction entre humains et non-humains. Nous avons ainsi choisi de suivre les objets plastiques depuis leurs lieux de production, de consommation, dans l'intimité de la vie quotidienne et jusqu'aux accumulations de déchets dans l'environnement aquatique. En choisissant ce titre – « Matières plastiques : des vies sauvages » – nous avons décidé d'insister sur le devenir matériel du plastique, à la fois dans sa vie sociale et sa vie environnementale, en écho à nos champs de recherche respectifs. En mobilisant ces champs de recherche complémentaires, on peut en effet mieux comprendre comment se construisent les inégalités environnementales (Larrère, 2017). Par exemple, le panneau n°18 propose de réfléchir au lien entre la vulnérabilité des populations face aux inondations, en particulier dans le delta de la région de Quy Nhon (Zaninetti *et al.*, 2014 ; Ngô, 2014), et la pollution des rivières, notamment par les déchets plastiques. Si elle permet d'articuler différentes échelles de regard sur les



relations entre les humains et les non humains, la notion d'environnement peut s'envisager de plusieurs manières. D'abord, en imaginant des cercles concentriques, centrés sur l'humain et inscrits dans un continuum : en prenant pour point de départ ce qui nous entoure, en considérant l'environnement de la ville, puis l'environnement régional élargi, jusqu'aux « forçages naturels » comme les océans ou les montagnes (Pigeon, 2007). Nous avons suivi les matières plastiques dans ce continuum. Ensuite en ouvrant une discussion sur les oppositions habituelles entre « nature » et « culture » (Descola, 2011), sans pour autant risquer de perdre notre public, qui devait être pris dans la narration de l'exposition et en sortir avec des idées clarifiées sur le sujet de la pollution plastique. C'est donc autour du terme « sauvage » que j'ai proposé de tisser une problématisation du propos. L'image choisie pour le premier panneau de l'exposition est donc un sac plastique « sauvage » pris au piège dans des filets de pêcheurs de la lagune de Quy Nhon. Le second panneau, quant-à-lui, travaille ces catégories duales en suggérant de penser les matières plastiques de synthèse comme des objets « domestiques » – c'est-à-dire tout à la fois ordinaires et profondément humains, car issus de l'extraction des hydrocarbures, une « nature » domestiquée – qui ont toutefois tendance à « retourner à l'état sauvage », à échapper au contrôle des sociétés.

Nous avons imaginé une manière de prendre du recul sur la méthode de recherche des membres du CARE, en montrant comment leur travail permettait de « rendre visible l'invisible », de décrire et de montrer les pollutions microplastiques. Cette phrase, qui est le titre du panneau n°16, pourrait résumer le projet de cette exposition, dont l'objectif principal est de sensibiliser un public élargi aux enjeux que soulève l'usage ordinaire des matières plastiques de synthèse, tout en lui fournissant des clés d'analyse issues d'enquêtes scientifiques en cours. Le titre de l'exposition a d'ailleurs d'abord été pensé en anglais, car la formule « *plastic matter* » est polysémique à dessein. Au-delà de la formule retrouvée dans le titre français « matières plastiques », on peut la traduire par « les plastiques comptent » ou bien encore « les plastiques sont importants ». Il s'agissait en effet de considérer les plastiques en tant que problème public, en tant que « matières politiques » (Braun & Whatemore, 2010 ; Hawkins, 2017). Le caractère politique de la question des plastiques fait d'ailleurs écho aux menaces de censure qui entouraient l'exposition. Au Viêt Nam, chaque exposition ouverte au public doit être soumise à la censure des services de l'État, qui se réservent la possibilité d'annuler des événements artistiques, culturels ou scientifiques jusqu'au dernier moment. La nôtre avait la chance de ne pas être soumise à la procédure habituelle, car son inauguration était prévue lors d'un événement scientifique « protégé » : l'organisateur de la conférence était une institution

étrangère – *Rencontres du Vietnam*<sup>423</sup> –, tout comme l’institution responsable de l’exposition, l’IRD. Par ailleurs, la conférence était accessible sur inscription payante, ce qui la distinguait d’un événement ouvert au public. Si ce contexte nous prémunissait contre une certaine forme de censure, avant de valider le contenu des panneaux, nous avons tout de même supprimé une phrase jugée trop problématique par une collaboratrice vietnamienne de l’IRD. Elle était extraite d’une discussion avec l’artiste Trần Trọng Vũ, cité sur le panneau n°21, qui évoquait l’entrée du Viêt Nam dans une nouvelle ère, marquée par le plastique. Il disait que le communisme avait « changé de nature »<sup>424</sup>. Ce jugement sur l’évolution du communisme semblait déplacé et dangereux pour la diffusion de l’exposition, aussi nous l’avons supprimé.

Afin de rendre publiques nos recherches et susciter l’attention de nos lecteurs-visiteurs, nous avons tenté de construire une narration restituant ces enquêtes de manière « complète et touchante », pour reprendre les termes du psychologue et philosophe pragmatiste américain John Dewey (Dewey, 2005 : 284). Nous avons donc mobilisé un langage scientifico-poétique et fait appel à des savoir-faire artistiques :

« La fonction de l’art a toujours été de briser la croûte de la conscience conventionnelle et routinière. Des choses communes comme une fleur, un rayon de lune, le chant d’un oiseau, et non des choses rares et lointaines, sont les moyens avec lesquels les niveaux plus profonds de la vie sont touchés de sorte qu’ils surgissent en tant que désir et pensée. » (Dewey, 2005 : 283)

L’association de recherche et d’action marseillaise *Le Tamis – Anthropologies coopératives*, dont je suis membre, nous a permis de créer cette passerelle entre la recherche et le langage artistique, en portant à notre connaissance le travail d’Elza Montlahuc, graphiste et illustratrice. Sa participation au projet a permis de renforcer la dimension esthétique de cette exposition, que le propos textuel et les photographies suggéraient déjà.

---

<sup>423</sup> Il s’agit d’une organisation non gouvernementale sans but lucratif de droit américain (US-IRS de type 501(c)) : <https://rencontresdುವietnam.org/>

<sup>424</sup> Entretien du 5.05.2016 – également cité dans la plasti-cité n°3 (partie 3).

## Graphisme et illustration



Elza Montalhuc, dans son atelier marseillais, travaillant sur le panneau n°14 : « Le recyclage : un mythe ? » Ce panneau propose une synthèse des réflexions que j'ai pu mener à partir de mes enquêtes dans le village de Minh Khai et dont la plasti-cité n°4 de ce manuscrit donne de plus amples développements. Nous avons élaboré, avec Elza, un schéma capable de transmettre de manière concise les éléments socio-techniques qui viennent discuter le mythe du recyclage, représenté ici par son logo composé de trois flèches. – Marseille – 2018

Les dessins, objets graphiques et autres illustrations colorées d' « Elzazimut »<sup>425</sup> permettent à l'exposition de conserver une certaine légèreté, ludique pour les lecteurs, à l'inverse à la dramaturgie médiatique croissante autour du plastique et de son influence dans la crise écologique. Lors d'une réunion de l'association Le Tamis dédiée aux questions posées par la transmission des sciences sociales<sup>426</sup>, Elza a eu l'occasion d'expliquer qu'elle avait choisi les couleurs vives de l'exposition en référence aux pailles en plastique – des objets multicolores associés à un imaginaire de fête. Elle a également pensé à créer des textures rappelant les papiers de bonbons transparents pour matérialiser les citations d'entretiens, ainsi que des dessins rappelant les agencements moléculaires des polymères, mais également les constellations d'étoiles, pour habiller les titres des panneaux tout en évoquant leur contenu. En développant ces outils graphiques, elle cherchait à éviter que le discours global développé sur les 22 panneaux ne soit trop accablant et ne fasse « décrocher » les lecteurs. Afin de toucher un public, principalement scolaire et étudiant, comme je l'expliquerai, il fallait trouver le ton juste et sa proposition a très vite remporté l'adhésion des chercheuses. Son travail de synthèse graphique de l'exposition, visible sur le panneau n°10, est particulièrement remarquable. Le soutien du Tamis, une association qui réfléchit aux conditions de réalisation d'une « anthropologie publique » – pour faire référence à la « sociologie publique » proposée par

<sup>425</sup> <https://www.elzazimut.com/>

<sup>426</sup> L'association conduit des activités à la croisée des sciences humaines et sociales, des arts et techniques et de l'éducation populaire : <http://www.letamis.org/a-propos/quoi/>

Michael Burawoy (Burawoy, 2009 ; Le Tamis, 2018), a également été d'un grand soutien dans l'élaboration et la réflexion autour du projet.

### Échantillon de panneaux



De gauche à droite, voici les panneaux n° 1, n° 2, n°3, n°10 et n°11.

Le premier panneau fournit les éléments graphiques qui seront déclinés au fil de l'exposition : des « molécules » colorées (ou constellations) que l'on retrouve sous chaque titre de panneau, des textures de films plastiques transparents qui soutiennent notamment les citations d'entretiens, ainsi que des dessins de sacs plastiques « sauvages ». Par ailleurs, chaque langue dispose d'une couleur dédiée : bleu pour le français, vermillon pour le vietnamien et violet pour l'anglais. Elles doivent guider la lecture tout au long des 22 panneaux.

Le panneau n°10 – « Un monde plastique ! » – représente une carte stylisée du Viêt Nam dans le monde, agrémentée de différents objets graphiques qui reprennent le propos des autres panneaux : une récupératrice de déchets portant des paniers à balancier, des maisons bourgeoises entourées de tas d'ordures, des extrudeuses fondant des « pellets » de plastique, un supermarché, des cargos transportant des conteneurs de déchets plastiques, des derricks et des pompes à têtes de cheval extrayant du pétrole, un vortex de déchets flottant dans la mer etc. Le globe bleu est constitué de textures de films plastiques.

Si « [...] une chose n'est pleinement connue que quand elle est publiée, partagée et socialement accessible » (Dewey, 2005 : 275), l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages » répond progressivement à ce nécessaire partage de connaissances. Elle a été inaugurée, comme prévu, le 8 mai 2018 dans le centre de conférence et d'éducation ICISE, fondé par le couple de scientifiques Kim et Jean Tran Thanh Van et installé au Sud du port de Quy Nhon. Le lancement de l'exposition a été un des temps forts d'une conférence s'intéressant aux passerelles possibles entre science et développement. Son public était composé en majorité de chercheurs internationaux en sciences fondamentales et de responsables institutionnels de la diplomatie francophone et du développement. Elle a également fait l'objet d'une couverture médiatique vietnamienne, via la télévision nationale et les journaux. À la suite de la conférence, le musée

scientifique associé au centre ICISE et destiné au public scolaire et universitaire de la région, « Explorascience », dont l'ouverture était programmée à l'été 2018, a demandé à une version permanente de cette exposition. Elle fait désormais partie du parcours muséal, au même titre que les espaces dédiés à l'astrophysique ou aux mathématiques.

### Photographies de l'inauguration



Les 22 panneaux ont été exposés au centre d'éducation et de conférences ICISE lors de la conférence « Science for Development » du 8 au 10 mai. – Quy Nhon – 2018

Cette présence près de Quy Nhon a également permis à des collègues géographes vietnamiens de venir la voir et de retrouver certaines des enquêtes que nous avons réalisées ensemble, notamment sur les inondations. En discutant avec une géographe de l'environnement avec qui j'avais eu l'occasion de travailler en 2016, j'ai remarqué que le propos de l'exposition pouvait être dérangent. Elle a semblé gênée par la « mauvaise image » qui était donnée du Viêt Nam, notamment parce que le pays a été classé parmi les cinq premiers émetteurs de déchets plastiques vers les océans, après la Chine, l'Indonésie et les Philippines (Jambeck *et al.*, 2015). Notre dialogue – que j'ai restitué en exergue de cette plasti-cité – s'est ensuite développé autour de la question de la « fragilité » de l'environnement<sup>427</sup>. Si nous n'avons pas eu la possibilité de présenter les panneaux aux étudiants de l'université lorsque j'étais sur place, du fait d'une difficulté à obtenir des autorisations officielles de diffusion en peu de temps, par la suite, son département de recherche a pu se réapproprié l'exposition et la diffuser localement. Il a en effet participé à l'organisation d'un événement, le 5 juin 2018, appelé « Le jour de l'environnement ». Organisé sur le campus de l'Université de Quy Nhon, les géographes vietnamiens y ont présenté l'exposition devant 1800 personnes, dont une majorité d'étudiants. À la suite de cette diffusion locale, « Matières plastiques : des vies sauvages » a circulé dans le Nord et le Sud du pays, dans des ambassades, des lycées français, des centres de conférences

---

<sup>427</sup> Conversation du 14.05.2018

et des universités, le plus souvent en présence d'Émilie Strady (cf. tableau ci-contre). Avant de repartir du Viêt Nam, où j'ai effectué une courte mission pour inaugurer l'exposition, j'ai eu l'occasion de rencontrer, pour la première fois en personne, ma collègue géologue Kiêu Lê Thủy Chung. Durant notre discussion, elle a eu ces jolis mots au sujet de ce travail :

« C'est très beau, très doux, et en même temps, je vois qu'il y a des pistolets et des couteaux à l'intérieur. Ça me plaît. »<sup>428</sup>

LES VOYAGES DE L'EXPOSITION Année 2018		
Dates	Institutions et événements	Lieux
8 mai	ICISE Center	Quy Nhơn, Viêt Nam
5 juin	« Jour de l'environnement », Université de Quy Nhơn	Quy Nhơn, Viêt Nam
4-6 juin	Ambassade de France	Hanoï, Viêt Nam
1-31 juillet	Fondation Amica <sup>429</sup>	Hanoï, Viêt Nam
24 septembre – 14 octobre	Colloque Recyc'urbs « Acteurs, déchets, secteur informel et métropolisation dans le Sud », Université d'Architecture de Hanoï	Hanoï, Viêt Nam
6-14 juillet	Conférence <i>Asean Water Platform</i> <sup>430</sup> , Université de Cần Thơ	Cần Thơ, Viêt Nam
15-19 octobre	Journée de l'innovation, Consulat de France	Hô-Chi-Minh-Ville, Viêt Nam
17 août – 03 décembre	Polytech, École d'Ingénieur, Université de Nantes	Nantes, France
9-23 novembre	Lycée français Marguerite Duras	Hô-Chi-Minh-Ville, Viêt Nam

*Liste d'événements non-exhaustive*

Mon travail sur l'exposition « Matières plastiques : des vies sauvages » a été récompensé par le Prix CEPULB – Université Inter-Âges, décerné une année sur trois aux chercheurs « qui se sont illustrés en réalisant un travail remarquable d'intérêt général dans le domaine de la vulgarisation scientifique »<sup>431</sup>. Il m'a été remis le 25 septembre 2018, lors de la séance inaugurale du CEPULB, sur le campus Solbosch de l'Université libre de Bruxelles.

<sup>428</sup> Conversation du 18.05.2018

<sup>429</sup> <https://www.amica-travel.com/actualites/exposition-plastique>

<sup>430</sup> <https://wanasea.eu/asean-water-platform-awp-2018-6th-14th-july-2018/>

<sup>431</sup> <https://www.ulb.ac.be/cepulb/prixCEPULB.html>

# UN MONDE PLASTIQUE !

A PLASTIC  
WORLD!

THẾ GIỚI CỦA  
NHỰA!



fnf

10

IRD Institut Français  
de Développement  
International

Pépète n°5 : *Matières plastiques* – l'exposition

Je vous prie de consulter le  
Fichier n°5 – Exposition<sup>432</sup>

---

<sup>432</sup> L'exposition est également consultable à partir du lien suivant :  
<http://www.ird.fr/la-mediatheque/expositions/expositions-disponibles-en-pre/matieres-plastiques-des-vies-sauvages>





Plasti-cité n°6 :  
« À nos ancêtres »



Quy Nhon – 2017

« Nos mondes demandent d'autres types d'imagination [...] »

Isabelle Stengers

*Une autre science est possible !*

*Manifeste pour un ralentissement des sciences.*

La découverte – 2013

p. 69

## Sur le film - récit

« À qui cela s'adresse-t-il ? » – voilà une question fondamentale, qui se pose dans tout processus d'écriture. J'y ai longtemps répondu en identifiant une personne, physique, bien réelle : « quand j'écris, je pense à ma grand-mère ». J'imaginai en effet ma grand-mère paternelle, qui a suivi mon doctorat jusqu'à sa disparition en février 2017, mais également ma grand-mère maternelle, disparue durant l'automne de la même année, et qui m'avait suivie, elle aussi, à sa manière. Nous nous suivions toutes les trois, du regard, en pensées, et nous n'avons pas arrêté de converser. En m'adressant à elles, il s'agissait de préserver ce lien intersubjectif, de le tisser et de le tricoter délicatement, sans que le fil ne s'échappe ni ne se casse. Dans le mouvement de la spécialisation scientifique et langagière intimement liée à une recherche en sciences sociales, il s'agissait pour moi de préserver notre intelligibilité réciproque, de continuer à se comprendre et à partager nos expériences. Si « [a]u cœur d'un travail, en pleine recherche, la cohérence n'est pas la première des vertus » (Becker, 2002 : 169), je gardais la clarté comme horizon, travaillant sans cesse ma souplesse d'anthropologue-acrobate dans le grand écart entre la spécialisation et l'ouverture, entre la complexité du réel et la simplicité d'un propos.

Afin de remplir cette mission d'équilibriste durant toutes mes années de doctorat, j'ai mobilisé différents langages pour exprimer et partager ce que ma recherche m'amenait à penser. Outre le va-et-vient entre le français, l'anglais et le vietnamien, j'ai développé et réfléchi ma pratique de l'écriture textuelle, visuelle et sonore avec le soutien de deux collectifs, l'un marseillais – Le Tamis (que j'ai déjà évoqué dans la plasti-cité n°5), l'autre bruxellois – l'AHA<sup>433</sup>. C'est avec du matériel de captation vidéo emprunté à ce dernier que je suis retournée au Viêt Nam au début de l'année 2017, dans le but de tourner des images. Si j'avais déjà une bonne expérience – autodidacte – de la photographie et de la prise de vue vidéo sur le vif<sup>434</sup>, je souhaitais élargir le champ de cette pratique et me laisser surprendre par la technique filmique, dans la perspective lointaine de fabriquer un court métrage. L'expérience ethnographique devait ainsi se transformer par l'usage combiné d'un appareil photo-vidéo muni d'un pied et d'un enregistreur numérique. Arrivée dans la région de Quy Nhon au début du mois de février, j'ai choisi d'explorer le port et ses environs à l'aide d'un scooter prêté par une amie vietnamienne. Munie du matériel de prise de vue, je suis retournée dans des lieux connus et déjà visités en 2011, 2014

---

<sup>433</sup> L'AHA – *Atelier d'Hybridations Anthropologiques* est une initiative collective de chercheur.e.s associé.e.s au Laboratoire d'Anthropologie des Mondes contemporains de l'Université libre de Bruxelles, qui vise à développer un espace de réflexion et d'expérimentation à l'interface de la recherche socio-anthropologique et des arts et techniques.

<sup>434</sup> Les précédentes plasti-cités témoignent de cette production d'images au long cours. La plasti-cité n°4 fait état de premiers montages vidéo.

et 2016. J'ai également découvert d'autres espaces, tout en constatant les transformations importantes qu'avaient connues mes précédents lieux d'enquête et de déambulation. Ce sont ces transformations que j'ai regardées à travers l'objectif en réalisant différents plans de la ville, « conçu[e] en tant qu'environnement à la fois matière[l] et humain[n] », dans une perspective d'écologie urbaine (Grafmeyer, 2005 : 25). J'ai tourné des images dans certains quartiers résidentiels en pleine mutation, dans les espaces publics, parcs, promenades, jardins, ou encore dans les marges industrielles et portuaires auxquelles je pouvais avoir accès. Mon regard s'est également porté sur les matières, détritiques ou plastiques, au cœur des usages et des transactions ordinaires, ainsi que sur les objets et les espaces que l'urbanisation touristique de Quy Nhon rejette et éloigne de la vue : les égouts, les quartiers populaires, les activités économiques dépréciées. Le devenir balnéaire de ce port secondaire du Viêt Nam, lié aux politiques de développement propulsées par les autorités locales et nationales depuis une dizaine d'années, a par exemple entraîné la relégation des activités de pêche à l'arrière de la ville, loin des regards. Il s'agissait pour les pouvoirs publics de libérer le front de mer et la plage de ses anciennes activités économiques, afin de l'offrir aux seules pratiques récréatives des habitants et des touristes. Désormais, on y rencontre surtout des « *surf bars* », des équipes de volley et des maîtres-nageurs. L'argument développé par les autorités et repris par certains citoyens pour justifier cette importante reconfiguration du lieu faisait référence aux mauvaises pratiques des pêcheurs, jugés responsables de la dégradation du bord de mer<sup>435</sup>. La concurrence des usages de la plage donnait alors raison au tourisme, une activité économique censée préserver le paysage et sa propreté, comme un symbole de l'attractivité de la ville. C'est ce que témoignent les nombreuses installations urbaines apparues ces dernières années sur le front de mer et mentionnant ces mots : « *Quy Nhon xanh, sạch, đẹp* » – « Quy Nhon est verte, propre, belle ».

Afin de mettre en perspective mon regard à la fois étranger et familier sur les transformations de la ville, j'ai également organisé quelques entretiens filmés avec des personnes de mon entourage immédiat et indirect. Il s'agissait de discuter, le plus librement possible<sup>436</sup>, avec des citoyens qui acceptaient d'évoquer la ville, son histoire, son présent et la manière dont cette histoire urbaine s'entrelaçait avec les parcours individuels. Ces trois entretiens filmés se sont déroulés au café<sup>437</sup>, en tête à tête, le plus souvent en anglais, une *lingua franca* que beaucoup

---

<sup>435</sup> Au-delà des pratiques réelles de rejets de déchets en mer par les pêcheurs, je renvoie à la plasti-cité n°2 pour une analyse plus fine de ces accusations envers des populations ou des groupes sociaux considérés comme « sales ».

<sup>436</sup> Il faut replacer ce désir de parole libérée dans un contexte de contraintes exercées sur la recherche, comme je l'ai décrit dans la plasti-cité n°1.

<sup>437</sup> Si j'ai réalisé trois entretiens en 2017, je n'en ai retenu qu'un seul pour le film. J'ai également mobilisé des matériaux plus anciens. J'y reviendrai.

de vietnamiens souhaitent pratiquer lorsqu'ils en ont l'occasion – bien que son usage soit fortement différencié, en tant que marqueur de distinction sociale et professionnelle<sup>438</sup>. Ces rencontres amicales et affinitaires, durant lesquelles j'ai également pu exprimer mes interrogations et mon point de vue sur les transformations urbaines, n'ont jamais eu pour objectif de représenter la population dans son ensemble. Il s'agissait plutôt d'élaborer un savoir situé (Haraway, 2007) à travers le dialogue. Si les entretiens se sont révélés très riches, les images produites alors n'étaient pas satisfaisantes au visionnage. Débutante dans le tournage de telles scènes, je n'avais pas trouvé le cadre adéquat pour filmer des interactions dans lesquelles j'étais à la fois observatrice, par le truchement de la caméra et de l'installation technique, et participante directe à la conversation. Avant d'avoir le temps d'améliorer mes techniques de tournage et ajuster mon dispositif filmique, j'ai appris, à Quy Nhon, le décès de ma grand-mère paternelle. Revenue précipitamment en France, j'ai emporté dans mes bagages un matériau ethno-filmique composite et lacunaire, fait d'entretiens mal réalisés, de paysages et de plans urbains multiples, ou encore d'images de la vie quotidienne passée en compagnie de mes amis vietnamiens, durant lesquels je m'amusais avec la caméra. Mais mon départ soudain m'avait également donné la profonde détermination d'écrire un film dédié à ma grand-mère, dont la mort avait surgi dans mon journal de terrain, brouillant la distance entre l'ici et l'ailleurs, entre le travail et la vie. Si le projet de court métrage était auparavant pensé dans un avenir lointain, indéterminé, c'est dans le mouvement de ce retour auprès de ma famille que l'écriture filmique a commencé.

Un autre événement, professionnel cette fois, est ensuite venu marquer le processus d'écriture. Il s'agit de l'organisation, avec l'AHA, d'un atelier d'initiation à la réalisation de paysages sonores, mené par deux animateurs spécialistes du son et du montage : Clara Alloing, réalisatrice de documentaires radiophoniques et Antonin Simon, compositeur de musique électroacoustique<sup>439</sup>. Durant cette courte formation de trois jours, nous avons l'ambition de créer des paysages sonores de quelques minutes, tout en questionnant le statut du son dans les sciences sociales. Il s'agissait en particulier de discuter de la place prépondérante prise par la parole, d'ouvrir le spectre de notre perception de l'espace sonore au-delà des échanges proprement discursifs, puis de travailler la matière sonore sans construire de propos a priori, tels des « tailleur[s] de sons » (Paranthoën, 2002). Cette expérience individuelle et collective

---

<sup>438</sup> Dans les métiers du tourisme, l'anglais est nécessaire, tout comme dans les métiers du commerce international ou des relations aux investisseurs étrangers. À l'université, on retrouve également des personnes pratiquant l'anglais ou le français, mais à des niveaux de maîtrise très variables. Il faut ajouter tous les professeurs d'anglais indépendants, le marché des cours particuliers en anglais étant en forte expansion, pour pallier les limites du système éducatif public.

<sup>439</sup> Je les remercie ici pour la qualité de l'atelier qu'ils ont mené.

sur le campus de l'Université libre de Bruxelles m'a permis de repenser mon rapport à l'enregistrement dans le cadre des enquêtes de terrain, mais également de me former au montage sonore sur le logiciel *Reaper*. Forte de cette initiation stimulante à l'usage du son dans la recherche et l'écriture en sciences sociales, j'ai décidé de mettre à profit ces apprentissages dans la réalisation de mon court métrage.

Il a cependant fallu composer avec l'existant, car l'enquête ethnographique, ethno-filmique et sonore au Viêt Nam était derrière moi et aucun voyage supplémentaire n'était prévu avant la fin du doctorat. J'ai donc choisi de donner une large place à la parole des personnes que j'avais interviewées auparavant, qu'il s'agisse des entretiens (mal)filmés de 2017 – dont je n'ai gardé que le son – ou des entretiens simplement enregistrés de mes enquêtes précédentes (de 2016 notamment). En analysant ces entretiens, j'ai choisi d'entremêler des voix vietnamiennes retravaillées à partir des entretiens à une voix off, plus personnelle. Cet accent porté sur les voix, dissociées des visages, me semblait propice à la création d'un équilibre entre une forme d'intimité et une distance respectueuse des personnes<sup>440</sup>. J'ai ainsi construit le fil narratif à partir du sonore, auquel j'ai progressivement associé des images, issues de mes différents séjours au Viêt Nam et de mes recherches iconographiques<sup>441</sup>. Si j'ai mobilisé les vidéos produites en 2017 en vue de l'écriture du film, j'ai également utilisé des images plus anciennes, que j'avais produites avec un smartphone de qualité moyenne, lors de mes enquêtes ethnographiques antérieures. Aux voix réflexives et évocatrices des personnes interviewées, que j'ai entrelacées d'images parfois contemplatives, je voulais mêler des situations d'interaction plus vives et dynamiques, qui étaient issues de ma recherche auprès des travailleuses et des travailleurs des déchets et du recyclage. La carte postale que j'écrivais ainsi à ma grand-mère devait pouvoir parler du cœur de ma recherche, à la fois à travers l'expérience de terrain, de l'enquête et de la rencontre de mes interlocuteurs, mais également à travers un questionnement scientifiquement construit. J'ai choisi de mobiliser la parole de quatre intellectuelles et chercheuses pour renforcer ce questionnement : Germaine Tillion, Émilie Hache, Annie Ernaux et Donna Haraway. À nouveau, mon ambition était de relier le général et le particulier, mais surtout l'ici et l'ailleurs, qui se sont brutalement rencontrés au moment du décès de mon ancêtre. J'ai donc choisi d'ajouter à ce tableau descriptif et interrogatif sur les transformations à l'œuvre dans la ville de Quy Nhon, des éléments de l'univers sonore de ma grand-mère et de mes espaces de

---

<sup>440</sup> Les témoignages que j'ai recueillis pouvaient en effet être très personnels et émotionnellement chargés, ou encore revendicatifs et politiques, ce qui imposait une forme de protection liée au contexte autoritaire vietnamien.

<sup>441</sup> Les photographies intégrées au film sont extraites de mes recherches internet sur l'évolution de la vie ordinaire au Viêt Nam et sur les transformations historiques de la ville de Quy Nhon. Certaines photographies sont anonymes, d'autres sont signées, mais je n'ai pu entrer en contact avec aucun de leur auteur, malgré mes tentatives.

vie en France : dans le court métrage, on retrouve ainsi des sons collectés dans son appartement en Bretagne, dans le port de Lorient et, dans une moindre mesure, à Marseille.

Ce film, composé de fragments visuels et sonores pluriels, qui prennent sens dans le montage, a été construit comme une correspondance, un message que l'on fait circuler entre les espaces, entre les personnes et entre les générations. J'ai choisi de prendre au mot la parenté élargie que l'on retrouve dans les termes d'adresse de la langue vietnamienne<sup>442</sup> afin de construire de la proximité entre les expériences individuelles et de « faire famille » par le « bricolage de liens de parenté »<sup>443</sup>. En effet, durant les années d'enquête menées au Viêt Nam, je suis devenue tante à plusieurs reprises, voyant, à chaque retour, grandir les enfants de mes amis. Des sœurs se sont mariées, des frères ont terminé leurs études, trouvé un travail. J'ai également rendu des visites régulières à « mes tantes », à la campagne, et salué de nombreuses grands-mères, dans leur maison ou dans la rue. La perte de ma grand-mère paternelle a révélé ces liens de parenté en chaîne, qui unissent les individus au-delà des généalogies étroites. En choisissant Quy Nhon comme port d'attache, j'ai pris position dans une parentèle vietnamienne et, à travers le film, j'ai souhaité élargir cet horizon des parents un peu plus loin, en tissant, en retour, un lien entre mon expérience ordinaire au Viêt Nam et ma famille en France. Fabriquer de la parenté, affective et intellectuelle, est à mon sens nécessaire pour développer une conscience de la situation des autres et pour forger les armes collectives capables d'affronter l'incertitude et éventuellement la catastrophe, dans le contexte politique et écologique actuel (Haraway, 2016). Dans ma réflexion sur la transmission des expériences ordinaires et des interrogations que suscitent les transformations écologiques du Viêt Nam, j'ai donc choisi d'adresser mon film à une ancêtre récemment disparue. Ce film est le fruit d'une pensée furtive, qui aurait pu tenir sur une carte postale ou dans une courte prière sur l'autel familial, jusqu'à ce que se consume le bâton d'encens<sup>444</sup>. Pour autant, ce détour par les ancêtres permet à mon sens de déplier l'instant, d'ouvrir un espace de réflexion et de prendre un recul nécessaire vis-à-vis du flux de l'existence. En se tournant vers le passé et vers les absents, dont l'héritage nous unit, il s'agit de rendre compte de ce qui se passe et des inquiétudes que l'on porte sur l'avenir. Cette mise à l'épreuve du présent, rendue possible par l'invocation de nos ancêtres, peut alors permettre de redéfinir le chemin que l'on souhaite suivre. Ainsi, « ma grand-mère », ou plutôt « mes grand-mères »,

---

<sup>442</sup> J'ai évoqué cet aspect linguistique précédemment, en évoquant tour à tour « mes tantes » – *cô*, mes interprètes et petites sœurs – *em*, ou encore l'Oncle Hô – *Bác Hô*.

<sup>443</sup> Dans le documentaire que lui a consacré Fabrizio Terranova, Donna Haraway invite à ce bricolage dans lequel il s'agit de « faire du proche, faire du pareil » – *making kin, making kind* (Terranova, 2016).

<sup>444</sup> Durant mes séjours au Viêt Nam, j'ai également fait l'expérience de cette parenté élargie avec des morts qui m'étaient inconnus en brûlant des bâtons d'encens sur l'autel des ancêtres des familles qui m'ont accueillies, en participant à des célébrations d'anniversaire pour ces défunts, en visitant leurs tombes.

les destinataires identifiées de toutes mes écritures, de toutes mes tentatives pour formuler un propos et partager des expériences, peuvent être considérées comme des personnages imaginaires et, il me semble, collectifs. J'écris pour *mes* grands-mères mais également pour *les* grands-mères, en espérant qu'à travers elles, nous puissions créer du commun. C'est ce que raconte le film *À nos ancêtres*.

\* \* \*

À ce jour, une version non définitive du film a été présentée et discutée à l'occasion d'une journée d'études de l'AHA – Atelier d'Hybridations Anthropologiques, le 30 juin 2017 à l'Université libre de Bruxelles. Des extraits du film, accompagnés d'une réflexion sur les images, la recherche et le « partage du sensible » (Rancière, 2000) (cf. Plasti-cité n°1, troisième partie), ont été présentés lors du colloque « Sciences, savoirs et pratiques des déchets : dialogues entre mondes européens et américains », à l'Institut des Amériques de Paris.

Une soirée de projection est prévue dans un café associatif du centre ville de Marseille, l'Équitable Café, pour le 21 décembre 2018. Une autre projection accompagnée d'une discussion est prévue pour le second semestre de l'année académique 2018-2019 à l'Université d'Aix-Marseille dans le cadre de la Licence Sciences & Humanités<sup>445</sup>. Actuellement, seule la version française du film est disponible. À l'avenir, une traduction des sous-titres en vietnamien et en anglais sera nécessaire à sa diffusion plus large. Au Viêt Nam, seules les trois personnes principales rencontrées au cours du film – le professeur, la grande-sœur et l'amie – ont pu le voir. Leurs retours sont très touchants et encourageants.

---

<sup>445</sup> <https://sciences.univ-amu.fr/licence-sciences-humanites>



Captures d'écran du film



Pépète n°6 : *À nos ancêtres* – le film

Je vous prie de consulter le  
Fichier n°6 – Film<sup>446</sup>

---

<sup>446</sup> Le film est également disponible au visionnage – en libre accès – à partir du lien suivant :  
<https://vimeo.com/301918068>



## Conclusion générale

« La fin n'est plus 'finale',  
elle est simplement 'ce qui est en vue' –  
provisoire et contextuelle. »

Joëlle Zask

*La politique comme expérimentation,*

Gallimard – 2005

p. 14

La citation de la philosophe Joëlle Zask que j'ai choisie de mettre en exergue de cette conclusion générale est issue de sa présentation du livre de John Dewey, *Le public et ses problèmes* (Zask, 2005 : 14 ; Dewey, 2005). Elle pourrait à elle seule transformer ce texte final en un tableau de René Magritte : ceci n'est pas une conclusion. Si cette phrase peut évoquer le surréalisme du peintre belge, je l'ai choisie pour une raison plus pragmatique. Elle me permet d'insister à nouveau sur l'idée que la recherche n'existe que dans le cheminement. Fixer une conclusion – toujours « provisoire et contextuelle » (*op. cit.*) – revient alors à faire une pause au bord du sentier, le temps de reprendre un souffle, de regarder le paysage, d'exercer sa réflexivité sur la distance parcourue et de réajuster l'horizon du voyage. Ce paysage, désormais derrière nous, est constitué de six plasti-cités, autant d'espaces à la fois physiques et conceptuels que mes enquêtes sur les déchets et les transformations écologiques du Viêt Nam sont venues matérialiser. L'enquête est en effet au cœur de ce projet de recherche et d'écriture, qui a donné forme à un manuscrit multimédia. Il s'agit d'un résultat expérimental, car « [l]'expérimentation peut [...] être comprise comme l'histoire continue d'un ensemble d'expériences formant entre elles une série » (Zask, 2005 : 30). Cette série de plasti-cités nous renseigne à la fois sur la manière dont ces enquêtes ont été menées – avec quelles « ficelles » elles ont été tissées (Becker, 2002) – et sur ce qui constitue les *terrains* parcourus.

Si j'ai veillé à faire dialoguer le travail de recherche empirique et les réflexions théoriques dans chacune de ces cités hybrides – humaines et non-humaines –, la première occupe une place particulière. Cette plasti-cité n°1 relève de l'enquête sur l'enquête. Elle met au centre de la réflexion la question du mouvement inhérent à la formation de la connaissance, en tant qu'*expérience ambulatoire* (James, 1907). La description de ma *démarche sensible* visait à faire le récit et à tirer des enseignements d'une recherche ethnographique en terrain vietnamien, ainsi qu'à donner l'impulsion nécessaire au déploiement de la série des plasti-cités. En partant de la figure de l'enquêtrice déambulant dans les rues des petites et grandes villes vietnamiennes, cheminant entre les trottoirs encombrés et les caniveaux des bas-côtés, j'ai proposé de situer le propos général du manuscrit depuis une *perspective chiffonnière*. Matérialiser cette « perspective partielle » dans le processus de construction de la connaissance, assumer ce « savoir situé » (Haraway, 2007), me semblait être un préalable nécessaire à l'exploration de la multiplicité des espaces d'enquête, allant de l'intimité des maisons vietnamiennes aux exhibitions d'un salon international de l'industrie plasturgique. Ce nomadisme scientifique a mis à l'épreuve ma plasticité d'anthropologue (Berliner, 2018), ne devenant jamais vraiment l'Autre, quel qu'en soit le désir, et assumant mon décalage : en marchant à la rencontre des humains, des déchets et des matières plastiques, j'ai opéré un pas de côté. Cette plasti-cité a ainsi mis en évidence une transformation, celle de l'enquête et de l'enquêtrice, prises dans un environnement contraignant parfois leur mouvement, imposant des procédures (Scott *et al.*, 2006 ; Turner, 2013), suggérant des tactiques (Certeau, 1990), favorisant des rencontres. Cette transformation s'est également traduite par l'émergence des images comme mode d'écriture et de « partage du sensible » (Rancière, 2000), une sensibilité à la fois phénoménologique (ou expérientielle) et politique, car mettant au jour conflits et controverses.

La plasti-cité n°2 a pris au mot cette question politique, en étudiant le déchet en tant que *chose commune*. Il s'agissait de proposer une approche matérialiste de l'étude du fait politique, un « nouveau matérialisme » (Braun & Whatemore, 2010) mettant en exergue le « pouvoir des choses » (Bennett, 2010b) et la manière avec laquelle ces non-humains composent du commun avec les humains. En mobilisant une ethnographie de trois petites villes du centre du Viêt Nam, *La Vallée*, *La Grenouillère* et *Les Sablines* (des noms fictifs), j'ai proposé de considérer les déchets comme des « matières politiques » (Hawkins, 2010 ; 2017). Avec les choses et les humains, nous avons circulé depuis l'intérieur des maisons jusqu'à leurs façades donnant sur la rue, puis sur les trottoirs jouxtant les Comités Populaires, afin de discuter des notions de *privé*, *public* et *commun*. La théâtralisation du pouvoir dans la mise en scène de grands nettoyages des rues, qui mobilisent souvent la jeunesse, m'a ainsi permis de mettre en évidence un mouvement

d'étatisation du commun (Dardot & Laval, 2015). J'ai également montré que le camion de ramassage des ordures – comme le certificat de « famille cultivée » –, constituait un objet technique de gouvernement des petites villes vietnamiennes, malgré les défaillances des services de gestion des déchets. Au-delà des logiques duales de domination, de coopération ou de résistance entre les citoyens et les administrés (Scott, 1987 ; O'Rourke, 2004), j'ai cherché à décrire la pluralité des positions au sein du collectif hybride des petites villes. À travers la question de la propreté des espaces – maisons et rues – et de la récupération urbaine des déchets valorisables, les logiques de genre sont apparues saillantes dans les modalités d'organisation de la vie en commun. Certaines « espèces compagnes » (Haraway, 2012 : 184), comme les mouches « *Black Soldiers* » et les cochons, sont venues compléter ces « cosmopolitiques » du déchet (Latour, 2012), où les rivières, les montagnes et les ponts structurent un paysage fait de marginalités, de conflits et d'accaparements.

La plasti-cité n°3 propose de renverser la logique synchronique de la plasti-cité précédente en s'intéressant de plus près aux qualités matérielles de certains déchets qui composent nos cosmopolitiques. Il s'agissait de faire une socio-histoire des matières plastiques de synthèse en s'interrogeant sur la manière dont « le passé pèse sur le présent » (Noiriel, 2006 : 4). Cette plasti-cité remonte donc le temps, depuis l'invention de la bakélite par le chimiste belge Leo Baekeland aux États-Unis au début du XXème siècle, jusqu'aux emballages transparents et accrocheurs qui font le succès des supermarchés ouverts dans les années 2000 dans le port vietnamien de Quy Nhon. Afin de comprendre comment les plastiques de synthèse sont venus modifier les usages ordinaires vietnamiens, il a fallu reconstituer l'histoire de ces emballages, à la fois médiateurs de la consommation (Cochoy & Grandclément-Chaffy, 2005) et « véhicules interscalaires » (Hecht, 2018 : 135) capables de nous faire naviguer dans l'espace et dans le temps. En plus des matières végétales que les plastiques de synthèse sont venus remplacer (le caoutchouc d'hévéa), d'autres contenants se sont ainsi mêlés au récit – paniers à balancier, papiers recyclés et feuilles de bananier – progressivement folklorisés et partiellement remplacés par les « biens de consommation rapide » en plastique (Hawkins *et al.*, 2015 : XIV). Cette socio-histoire a également permis de décrire les mouvements d'ouverture du Viêt Nam aux échanges internationaux, via la colonisation française, la guerre avec les États-Unis – qui a marqué les débuts de la « conteneurisation » de l'économie internationale (Levinson, 2006 ; Guerrero & Rodrigue, 2014) –, mais également via la politique de *Đổi mới* (« Renouveau ») proclamée en 1986. Ces éléments sont venus décrire le processus d'accélération (Rosa, 2013) de l'usage des emballages plastiques au Viêt Nam – *l'emballage plastique* –, dont la production se fait désormais sur place, via le développement du secteur de la « sacherie »

industrielle. La diplomatie du pétrole en « mer de Chine » méridionale et l'intégration du régime dans le capitalisme mondialisé, malgré un fonctionnement bureaucratique et autoritaire (Tréglodé, 2015), nous ont enfin permis de réfléchir à la dimension plastique du régime communiste.

La plasti-cité n°4 s'intéresse plus particulièrement aux transformations subies par une commune de la banlieue de Hanoï – Nhu Quỳnh –, qui abrite un village de recycleurs du plastique – Minh Khai. Dans ce nœud où s'enroulent de multiples filières matérielles (Ingold, 2012 ; Vallard, 2013), on retrouve de nombreux éléments introduits dans les trois plasti-cités précédentes, mais sous un nouveau jour : une ethnographe et son interprète, déambulant au milieu de matières plastiques qui « forcent la pensée » (Stengers, 2010) ; des conteneurs de déchets venus du monde entier et requalifiés en « matières premières secondaires » ; des chaînes de fabrication de sacs plastiques recyclés à partir de minerai recomposé ; une controverse sur le développement capitaliste mondialisé dans une commune où les pouvoirs politiques sont à la fois autoritaires et impuissants à réguler les activités locales ; des maisons où la division genrée du travail se recompose au contact d'ouvriers migrants précarisés ; des rivières, des ponts, des friches, des tilapias et des autels dédiés aux ancêtres qui composent un paysage commun marqué par la toxicité (Liboiron, 2013 ; Kirby, 2018) et la corruption ; enfin, des images fixes et animées qui tentent de partager la sensibilité matérielle et politique de cette situation dégradée. Le système socio-technique du recyclage qui se déploie dans le village de Minh Khai depuis une trentaine d'années est ici confronté au *mythe* de la reproduction matérielle perpétuelle du logo vert des slogans écologistes – la boucle infinie du ruban de Möbius. Il s'agit d'une mise à l'épreuve du *mythe du recyclage*, une « imagination constituante » (Veyne, 1983) qui a des effets concrets sur l'expérience des personnes et qui structure leurs désirs et leurs aspirations à la modernité (Ferguson, 1999). On en retrouve des ramifications dans « l'amour » du plastique et du recyclage que certains entrepreneurs souhaitent exporter jusqu'au centre du Viêt Nam ou bien dans le credo de l'« économie circulaire » analysée par les ingénieurs du salon *Plastics & Rubber* à l'aune de la fluctuation des cours du pétrole. Ce mythe se retrouve à nouveau dans les récits médiatiques vietnamiens et internationaux, portés par l'actualité de la diplomatie économique chinoise – le pays ayant interdit l'importation de 24 types de matières détritiques durant l'été 2017. Cette interdiction a mis en lumière un commerce de déchets ancien mais peu visible (Bernard *et al.*, 2012), car sa proximité avec le *trafic* incite ses protagonistes à entretenir le mystère. À Minh Khai, il semble que les enquêteurs ne soient désormais plus admis, ce qui risque de transformer le mythe des maisons rutilantes poussant sur les tas d'ordures en mirage.

La plasti-cité n°5 propose au contraire de réfléchir aux conditions du partage de ces enquêtes sur la « vie sociale » des matières plastiques (Appadurai, 1986), afin d'éviter que le public n'en soit dépossédé, ou « éclipsé » (Dewey, 2005). L'exposition de médiation scientifique trilingue « *Matières plastiques : des vies sauvages* » a été conçue – collectivement – pour rendre compte à un public élargi de ces circulations matérielles, depuis les boîtes en polystyrène des restaurants de rue jusqu'aux conteneurs de déchets, en passant par les microplastiques en suspension dans la rivière Saïgon. Cet objet hybride, faisant s'entremêler des informations chiffrées, des textes explicatifs, des photographies de terrain, des paroles d'entretiens et des objets graphiques ludiques, vise à disséminer des graines de connaissance critique « de sorte qu'elles prennent racine et aient une chance de pousser » (*idem* : 275). Afin de pouvoir *toucher largement*, l'exposition a reposé sur une collaboration de trois chercheuses en sciences sociales et en sciences environnementales, et a mobilisé les techniques artistiques et le savoir-faire d'une graphiste-illustratrice. Elle circule actuellement au Viêt Nam, entre les universités, les espaces culturels et les lycées. Les réactions sont parfois vives, car la visibilisation des déchets et des enjeux liés à la pollution plastique peut heurter les sensibilités individuelles et politiques. Il est par exemple difficile de rester indifférent à l'annonce de la présence du Viêt Nam dans le classement des cinq premiers émetteurs de débris plastiques vers les océans (Jambeck *et al.*, 2015). Les demandes régulières pour faire circuler l'exposition sont toutefois encourageantes quant à la capacité des lecteurs-visiteurs de se saisir du problème.

La plasti-cité n°6 est une autre forme hybride, plus personnelle, visant elle aussi à transmettre des questionnements écologiques et à *toucher*, cette fois *de proche en proche*. Il s'agit d'un film ethnographique, intitulé *À nos ancêtres*, qui propose de construire des passerelles entre l'ici et l'ailleurs, de rendre familier ce qui est lointain, en fabricant des liens de parenté en chaîne (Haraway, 2016). Il est construit comme une lettre visuelle et sonore destinée à une ancêtre récemment disparue. Cette approche, mêlant subjectivité et démarche de recherche et de questionnement, vise à éveiller l'attention des spectateurs (Ingold, 2001 ; 2018) sur les expériences de vie et le point de vue des personnes rencontrées. Le film est composé de fragments ethnographiques recueillis dans la ville de Quy Nhon et ses environs, ainsi que d'éléments glanés au fil de la recherche : citations, images d'archives. Les voix de trois habitants de ce port en pleine transformation – un professeur de littérature, une grande sœur et une amie qui m'a ouvert son jardin – s'entremêlent avec une voix off. Nous rencontrons également une vendeuse de riz gluant, une récupératrice de déchets qui n'en peut plus de sa collecte à bicyclette, des travailleurs qui fouillent, nettoient, trient, broient et transportent des plastiques à recycler. Enfin, nous allons à la pagode pour prier pour la santé, juste la santé.



Si cette thèse s'intéresse aux déchets et aux transformations écologiques du Viêt Nam à travers les questions soulevées par les matières plastiques, la santé est probablement le *premier problème* d'un *public* vietnamien toujours « éclipsé » par son régime autoritaire (Dewey, 2005). De ce fait, cette question est sans doute également le premier ressort de sa participation à la vie politique. C'est ce dont témoignent les mobilisations et les manifestations de rue qui ont suivi le scandale des poissons morts intoxiqués par les rejets de l'entreprise sidérurgique taïwanaise *Formosa* – filiale de *Formosa Plastics Group* – au printemps 2016. Au-delà de la sauvegarde de l'environnement et des espèces marines, c'est la pêche en tant qu'activité économique et nourricière qui venait d'être frappée. Les inquiétudes qui plongent de nombreux vietnamiens dans la tourmente lorsqu'il s'agit de choisir où et quoi manger sont à prendre au sérieux. Que ce soit au marché, au supermarché, dans la rue ou au restaurant, la menace invisible plane : qui sait quel produit chimique a été utilisé pour faire pousser ce brin de coriandre frais et vert ? Les boîtes en polystyrène contenant le riz gluant sont-elles fabriquées en plastique recyclé ? Avec l'eau de quelle nappe phréatique a été cuisinée cette soupe « *phở* » ? Provient-elle d'un « village de cancers » ? L'espace premier de la « promiscuité » avec les non-humains (Kirby, 2018) est bien l'alimentation car, en incorporant la nourriture, on se constitue en tant que sujet, on devient ce que l'on mange (Lupton, 1996). Aussi, la traçabilité des aliments et les fantômes des herbicides hantent-ils les familles, qui espèrent trouver dans les supermarchés la régulation qui manque partout ailleurs. Cette régulation de la grande distribution et de l'industrie agroalimentaire, qui s'exprime par le truchement de l'emballage, répond toutefois plus à des objectifs commerciaux qu'à des objectifs de santé publique (Cochoy, 2002a), bien que ceux-ci puissent se retrouver occasionnellement. Au sein de « l'enveloppe » du supermarché – ou du centre commercial –, propre, lumineuse et climatisée, les caddies deviennent les isolements d'une participation démocratique qui n'advient pas (Grandclément, 2004 ; Cochoy & Grandclément-Chaffy, 2005). Devant la perspective entravée d'une voix offerte à chaque individu, les allées bordées de publicités ouvrent une autre voie : celle de l'expression, parfois dans la plus grande indécence, des inégalités de revenus. En effet, si les préoccupations autour de la santé et de l'alimentation semblent partagées par tout le monde, elles n'affectent pas les personnes avec la même brutalité.

Face à la crise écologique et à son expression vietnamienne, il est en effet important de rappeler l'existence d'inégalités sociales, environnementales et d'une exposition différenciée aux risques et à la vulnérabilité (Larrère, 2009 ; Durand, 2010). Depuis le Viêt Nam, comme ailleurs, elles s'expriment à toutes les échelles : celle du village, de la commune, du pays, ou bien du globe :

« La même polarité entre riches et pauvres, groupes ou nations culturellement dominantes et dominées, se retrouve entre les pays du Nord et les pays du Sud. Ceux-ci ont leurs problèmes environnementaux propres (liés au climat, mais tout autant à la dégradation de sols qui ont été soumis à une exploitation coloniale), et [...] ils ne servent que trop souvent de poubelles aux pays du Nord. » (Larrère, 2009 : 156)

Le développement de l'activité de recyclage du plastique dans le village de Minh Khai et ses effets dans la commune de Nhur Quỳnh témoignent, de manière dramatique, de l'existence, sur ce globe, de « villes poubelles » accueillant les déchets des pays riches, qui jugent *inintéressant* de les recycler chez eux. L'un des ingénieurs autrichiens rencontrés au salon *Plastics & Rubber Vietnam* l'a dit : « [l]e recyclage ne vaut pas trop le coût en ce moment. »<sup>447</sup> Doit-on espérer que la vapeur du marché ne se renverse ? Que les cours du pétrole augmentent à nouveau pour que les matières détritiques deviennent compétitives ? Le principe de l'« économie circulaire », extension du recyclage à l'ensemble des acteurs économiques, repose sur l'idée capitaliste néoclassique que le marché est en capacité de s'autoréguler jusqu'à aboutir à l'« optimum social » (Defalvard & Deniard, 2016 : 70). L'entreprise britannique *Jayplas* s'en revendique sur ses plaquettes promotionnelles, arguant qu'ils peuvent « fermer la boucle » des flux matériels. Ses employés exportent pourtant des conteneurs chargés de balles de plastiques usagés – des déchets « de trop » – vers le Viêt Nam, en guettant les acheteurs potentiels, qui ne sont pas « directement » des entrepreneurs du recyclage, bien qu'ils en portent la voix. Ces échanges internationaux de déchets requalifiés en « matières premières secondaires » reposent directement sur les inégalités socio-économiques entre les pays du Nord et les pays du Sud : pour les pauvres, les déchets des riches ont toujours eu de la valeur, qu'ils soient chiffonniers, récupérateurs ou glaneurs dans les champs des propriétaires peu partageurs (Varda, 2000). La récupération et le recyclage « écologiques » sont venus après, lorsque l'environnement est devenu une question sociale et politique (Monsaingeon, 2017).

Ce commerce de déchets que nous ne saurions voir, repose également sur une forme de *dumping* environnemental lié à l'impuissance des États à réguler concrètement les activités industrielles sur leur territoire. Une fonctionnaire de l'administration provinciale de la ville de Quy Nhon m'expliquait à ce sujet : « Au Viêt Nam, nous avons de bonnes lois, mais nous n'avons personne pour les faire respecter. »<sup>448</sup> C'est ce qu'on observe dans le village de Minh Khai, où les plastiques à recycler débordent des usines familiales, malgré les tentatives de planification de l'activité par les autorités locales. De la même manière, la corruption systémique des fonctionnaires rend l'administration impuissante à gérer et traiter les eaux usées des ateliers de

---

<sup>447</sup> Entretien du 02.03.2016

<sup>448</sup> Entretien du 23.02.2016

recyclage, que les entrepreneurs ont décidé d'occulter. Protection de l'environnement, de la santé et développement économique ne feraient pas bon ménage. C'est ce que suggérait le responsable coréen de l'entreprise Formosa évoquée plus haut, lorsqu'il était invité à s'expliquer sur les pollutions générées par son usine : « Je ne peux pas vous assurer que les activités de l'aciérie sont sans impact sur la vie marine. Vous y gagnez, vous y perdez. [...] Vous devez choisir entre attraper des poissons et des crevettes ou construire une industrie sidérurgique moderne ». (Tuoi Tre News, 2016.04.26) Cette déclaration choquante fait un écho étonnant à une autre, celle de chercheurs spécialistes de la question des déchets et du recyclage. Alors que leur livre collectif dresse un tableau de la question du recyclage globalisé tout en complexité, leur introduction laisse échapper cette phrase, à mon sens problématique :

« [L]es histoires que nous entendons souvent au sujet de l'économie globale, qui serait divisée entre les gagnants et les perdants, les gains et les pertes, les producteurs et les consommateurs, deviennent indéfendables. À leur place, nous présentons un état des économies globalisées du recyclage – éparpillées, précaires et merveilleusement créatives – qui défie les simples récits moraux. » (Alexander & Reno, 2012 : 2)

Si les oppositions duales – entre producteurs et consommateurs en particulier – masquent la complexité des systèmes socio-techniques, est-il pour autant judicieux d'abandonner la question des gains et des pertes ? Par ailleurs, en avons-nous véritablement fini avec la morale ?

Il est indéniable que les humains investis dans les économies globalisées du recyclage font preuve d'inventivité et de créativité dans leur capacité à transformer les matières, les choses et les situations. Il serait toutefois dangereux d'oublier que beaucoup le font pour assurer leur survie ou pour s'extraire de leurs conditions de vie difficiles. Les récits des entrepreneurs victorieux de Minh Khai et ceux des paysannes-ouvrières, qui collectent et trient les matériaux recyclables sur le tas, se rejoignent sur un aspect au moins : la vie ne vaut pas d'être vécue si elle est misérable et pour la transformer, on est parfois prêt à tout, comme à se « spécialise[r] dans la collecte de la merde » (Nguyên, 2013). Il me semble important de se remémorer la plainte de ces femmes du village de recycleurs Minh Khai, âgées de cinquante à soixante-dix ans, triant les plastiques pourrissant dans la chaleur humide du printemps et rassemblant des tas de couleurs : bleu, rose, noir etc. Il y a également cette demande filmée près de Quy Nhon, de la part d'une femme rieuse mais aussi fatiguée de trop pédaler, qui souhaitait aller en France en se faisant passer pour sa mère. Il y a encore cette mère et sa fille, plongeant les sacs plastiques dans la rivière pour les débarrasser de leur odeur de fruits de mer : elles s'occupaient de matières dont personne ne voulait. La liste des plaintes recueillies sur les montagnes de déchets, les tas

d'ordures et les bords de route est longue. Elles s'ajoutent à ces autres phrases entendues auprès des acheteurs locaux de déchets, stockant sous des bâches des tas de ferraille, de bidons de peinture ou de tubes en PVC, qui attendaient là, parfois depuis plusieurs mois ou années, à cause d'une dévaluation soudaine du cours des métaux ou du pétrole. Parmi eux, une acheteuse malchanceuse avait déclaré : « Je n'ai pas choisi mon métier. Je fais ce que je peux. C'est la roue de la fortune. »<sup>449</sup>

Cette roue de la fortune, comme la filière ou la controverse, met également à l'épreuve le mythe du recyclage, qui, loin de la récupération récréative, s'adosse à un système stratifié où la division du travail et l'inégale répartition des gains est le maître mot. Dans les maisons des entrepreneurs de Minh Khai, ces inégalités des statuts, des rôles et des tâches reproduisent la hiérarchie familiale, car, avec la réforme du « Nouveau », l'autonomisation de la famille est venue se substituer au désengagement de l'État dans la protection sociale (Nguyên, 2014). Les jeunes, comme les femmes, puis les ouvriers et les ouvrières, se plient au « désir maître » de l'entrepreneur spécialisé dans la fonte du plastique par extrusion (Lordon, 2010). La famille devient alors une cellule productive particulièrement adaptée à une économie capitaliste fondée sur la concurrence des multiples entreprises et acteurs investis dans la chaîne de récupération et de recyclage des matières. Dans le contexte d'un Viêt Nam à la fois transformé et inchangé par la doctrine du « Nouveau » (Bao An & Tréglodé, 2009 ; Tréglodé, 2015), la plasticité du régime (Gille, 2010) s'éprouve jusqu'au cœur des foyers du recyclage et des familles « cultivées ».

À l'opposé, certains industriels européens rencontrés au salon *Plastics & Rubber Vietnam* souhaiteraient que les flux matériels soient contrôlés par l'État, ou par « la mairie », afin d'assurer la permanence et la régularité des « gisements de déchets » destinés à être recyclés dans les usines. Entre un modèle de capitalisme entrepreneurial et familial et un modèle de capitalisme industriel d'État, l'enjeu est bien l'accès à la ressource – les déchets – et son accaparement (Debout *et al.*, 2018 ; Schramm & Nguyên, 2018). Les luttes des chiffonniers et des récupérateurs, qui revendiquent le libre accès à cette ressource contre son appropriation par les multinationales de la gestion des ordures et de leur traitement, deviennent ainsi brûlantes, comme au Caire (Florin, 2011). L'indépendance économique et sociale des travailleurs du déchet est en jeu. Cette indépendance est toutefois synonyme de précarité (Millar, 2018) et on peut se demander dans quelle mesure ce désir d'indépendance – et peut-être de subversion – n'est pas incorporé par un système capitaliste capable d'assimiler toutes les positions critiques

---

<sup>449</sup> Entretien du 01.04.2016

(Boltanski & Chiapello, 1999). En miroir, il faut écouter un balayeur et poète suisse philosopher sur son métier, « [u]n métier sale, certes, mais pas un sale métier » (Simonet, 2017 : 14), pour se rendre compte de ce qu'une protection sociale et salariale peut offrir comme liberté :

« C'est bien sûr une chance d'appartenir au service public, avec sa sécurité de l'emploi, paix et paie assurés à la fin du mois. Et de bénéficier, comme balayeur de rue, d'une grande autonomie dans l'organisation du travail quotidien. Le danger guette pourtant. » (*idem* : 103)

Cette parole déambulée, venue du bitume de la ville de Fribourg, de la part d'un employé des services de nettoyage de la municipalité qui a choisi son métier, est rare. En décentrant le regard, elle permet de comparer les situations : celles des paysannes isolées, qui courbent le dos sur des tas de déchets, et celles des salariés vivant dans des pays où l'histoire des luttes sociales, toujours en cours, a permis de conquérir des droits. Cette thèse est écrite depuis l'un de ces pays – anciennement colonisateur – et elle entend témoigner de *notre* responsabilité vis-à-vis de cette injustice. Il serait en effet irresponsable d'ajouter à « l'injustice [...] la dénégation de l'injustice » (Fassin, 2018 : 155), que le simple silence alimente :

« [L]a reconnaissance la plus élémentaire que l'on doit à celles et ceux qui subissent le poids de l'inégalité des vies, c'est la reconnaissance non seulement de cette réalité, dont ils sont victimes et dont ils font quotidiennement l'expérience, mais aussi du déni dont elle ne cesse d'être l'objet et dont ils ont eux-mêmes une conscience aigüe. » (*idem* : 156)

Les travaux des sciences humaines et sociales sur la question des déchets et du recyclage ont une responsabilité vis-à-vis des personnes rencontrées en chemin : décrire finement leurs conditions de travail et d'existence (Corteel & Le Lay, 2011), ainsi que les mécanismes socio-techniques dans lesquels elles sont prises. Combiner les approches en termes de culture matérielle, d'analyse socio-technique et d'écologie politique me semble alors nécessaire. S'il est important de relever la « vitalité matérielle » des choses (Bennett, 2010a), de développer un regard symétrique sur les humains et les non-humains (Latour, 1997), il est également nécessaire de considérer les enjeux politiques liés à cette matérialité en interaction (Braun & Whatemore, 2010). Le « pouvoir des choses » (Bennett, 2010b) doit par ailleurs être observé du point de vue de leur *toxicité* pour les humains et les milieux (Kirby, 2018), une toxicité inégalement répartie et inégalement subie par ces derniers. Il s'agit bien d'affronter un danger, peut-être celui de la souillure qui menacerait un système d'ordonnancement symbolique du monde (Douglas, 2001), mais surtout celui d'un danger concret. Il est mis en lumière par la présence des plastiques à toutes les échelles de la vie terrestre, depuis le « plastiglomérat » des géologues jusqu'aux océans de plastiques (Monsaingeon, 2016a : 54), transportant avec eux

des « miasmes » de bactéries et d'additifs (Liboiron, 2013), en passant par les microplastiques qui s'infiltrent dans les chaînes alimentaires via les crustacés et le plancton. Réévaluer ces relations entre les humains et les non-humains à l'heure de la crise écologique est donc bien un projet « épistémo-politique » (Hache, 2011 : 10). L'écologie y est envisagée de manière pragmatique, analysant finement la multiplicité des fins et des attachements, sans les relativiser, car tout ne se vaut pas (*idem*). Il convient en effet de prendre en compte « l'inégalité [réelle] de la valeur des vies » (Fassin, 2018 : 32) et les mécanismes qui l'engendrent. S'il y a bien une morale dans nos poubelles (Ortar & Anstett, 2017), l'éthique des sciences qui s'y plongent est à construire, sans confondre projet moral et moraliste :

« Une deuxième contrainte permettant d'échapper au moralisme se trouve dans notre rapport à l'expérience, aussi bien dans l'élaboration des problèmes moraux que dans les réponses que nous serions susceptibles d'y apporter. C'est parce que l'on s'est engagé dans une expérience ou bien que l'on a pris en compte l'expérience d'autrui que l'on hésite ou que l'on relativise. L'expérience est à rapprocher de l'ancien sens du mot expertise : un savoir *issu* de l'expérience, résultant d'un travail d'apprentissage comme un intérêt pour ce dont on parle. S'engager en ce sens-là dans l'expérience permet de bien prendre en compte les autres : poser les bonnes questions, hésiter au bon moment, ne pas oublier ce qui compte pour ceux à qui nous répondons. » (Hache, 2011 : 45)

Dans les plasti-cités, les mythes contemporains du recyclage, du « continent de plastique » (Monsaingeon, 2016b) ou de l'économie circulaire, nourrissent notre désir de moralisation de l'écologie, mais ils en perdent l'attachement pragmatique. Cette morale s'incarne dans la figure de héros médiatiques, tels que ce sportif, rencontré dans un documentaire télévisuel sur les déchets plastiques, qui parcourait les fleuves d'Europe sur sa planche de *paddle*, filmant son voyage et les résultats de sa collecte de bouteilles flottantes, de résidus de filets de pêches, de sacs plastiques échoués. On y retrouve également ces jeunes inventeurs géniaux, qui ont conçu une poubelle flottante collectant les déchets qui surnagent dans les ports et les marinas du monde<sup>450</sup>. Il y a aussi la figure héroïque de ces scientifiques de l'Université du Colorado qui disent avoir mis au point un plastique « recyclable à l'infini » (Levêque, 2018.04.27) ou encore ceux qui ont découvert un enzyme capable de digérer le plastique (Coulaud, 2018.04.18). Depuis son adolescence, le hollandais Boyan Slat élabore un système de captation des déchets plastiques des océans, à partir de filets de plusieurs centaines de mètres de long. En 2012, alors qu'il avait 18 ans seulement, il avait eu l'occasion de présenter ses expérimentations lors d'une conférence TEDx intitulée « Comment les océans peuvent s'auto-nettoyer » et visionnée près de trois millions de fois sur Youtube depuis. Désormais âgé de 24 ans et devenu PDG de

---

<sup>450</sup> <https://www.seabinproject.com/>

l'organisation sans but lucratif *Ocean Cleanup* qui associe « plus de 80 ingénieurs, chercheurs et scientifiques »<sup>451</sup>, il a lancé le bateau *Maersk Launcher* à la conquête du plus grand vortex de déchets du Pacifique (Sciences et Avenir, 2018.09.10). *Maersk* ? Fondé au Danemark, ce groupe est le plus grand armateur de porte-conteneurs au monde et ses conteneurs marqués de lettres capitales sont visibles dans tous les ports vietnamiens, renfermant des marchandises insoupçonnées.

Comme le jeune Boyan Slat, les héros des déchets et du plastique nous offrent l'espoir d'une maîtrise à venir de la crise écologique, quand d'autres récits nous préparent, au contraire, à la perte de repères et à l'effondrement (Servigne & Stevens, 2015). Les personnages secondaires de ces récits héroïques, qui symbolisent « les promesses de grandeur et de maîtrise d'une civilisation en quête d'immortalité », pourraient au contraire nous fournir d'autres « chemins de création » (Monsaingeon, 2017 : 253). Si leur fragilité – *mông manh* – est patente, elle suggère toutefois de mettre le soin au cœur, comme on devrait prendre soin « des femmes et des fleurs »<sup>452</sup>. Le fait-on réellement ? Cette éthique et cette esthétique du rapport entre les humains et les non-humains sont nécessaires pour retrouver la valeur des petites choses, avec lesquelles il s'agirait de bricoler « [nos] pistolets et [nos] couteaux », comme l'exprimait avec délicatesse, rage et malice ma collègue géologue vietnamienne<sup>453</sup>. Nos armes, ce sont ces mots, ces papiers et ces images, que nous mettons en partage en espérant qu'ils *touchent* et *provoquent* le dialogue, afin de construire, ensemble et équitablement, notre vie et notre devenir communs.

---

<sup>451</sup> <https://www.theoceancleanup.com>

<sup>452</sup> Cf. *Plasti-cité* n°5

<sup>453</sup> *Idem*.

## Dernière pépite : Junk

*Motor cars, handlebars*

*Bicycles for two*

*Broken hearted jubilee*

*Parachutes, army boots*

*Sleeping bags for two*

*Sentimental jamboree*

*Buy ! Buy !*

*Says the sign in the shop window*

*Why ? Why ?*

*Says the in junk in the yard*

*Candlesticks, building bricks*

*Something old and new*

*Memories for you and me*

*Buy ! Buy !*

*Says the sign in the shop window*

*Why ? Why ?*

*Says the in junk in the yard*

*Junk*<sup>454</sup> – 1970

Paul McCartney

---

<sup>454</sup> *To junk* : jeter ; *Junk* : camelote, bon à jeter, « broi » (Belgique).





# Bibliographie

## Références des ouvrages et des articles cités :

- Agier, Michel, 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant
- Akrich, Madeleine, 1989. « La construction d'un système socio-technique : Esquisse pour une anthropologie des techniques », *Anthropologie et sociétés*, Vol. 13(2), pp. 31-54
- Alexander, Catherine & Joshua Reno (eds.), 2012. *Economies of recycling the global transformation of materials, values and social relations*, London/New York: Zed Books
- Alonso, Ana Maria, 1994. « The politics of space, time and substance: State formation, Nationalism, and Ethnicity », *Annual Review of Anthropology*, Vol. 23, pp. 379-405.
- Angé, Olivia & David Berliner (eds.), 2014. *Anthropology and nostalgia*, London/New York: Berghahn Books
- Appadurai, Arjun (ed.), 1986. *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge: Cambridge University Press
- Arborio, Anne-Marie & Pierre Fournier, 2008. *L'observation directe*, Paris : Armand Colin
- Aristote, 1993 [1990]. *Les Politiques. Traduction et présentation par Pierre Pellegrin*. Paris : Flammarion
- Augé, Marc, 1992. *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil
- Bahers, Jean-Baptiste, 2017. « La dimension contradictoire et paradoxale des injonctions adressées aux consommateurs », in Nathalie Ortar & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIe siècle*, Paris : Éditions Petra, pp. 57-78
- Bao An, Yann & Benoît de Tréglodé, 2009. « Doi moi et mutations du politique », in Stéphane Doyet & Benoît de Tréglodé (éds.), *Viêt Nam contemporain*, Paris/Bangkok : IRASEC-Les Indes savantes, pp. 119-151
- Barles, Sabine, 2011. « Les chiffonniers, agents de la propreté et de la prospérité parisiennes au XIXème siècle », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 45-67
- Barles, Sabine, 2005. *L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970*, Seyssel : Éditions Champ Vallon.
- Barthe, Yannick, Michel Callon & Pierre Lascoumes, 2001. *Agir dans un monde incertain, essai sur la démocratie technique*, Paris : Seuil
- Barthes, Roland, 1970 [1957]. *Mythologies*. Paris : Seuil
- Bataille, Georges, 2014 [1949]. *La part maudite*, Paris : Éditions de Minuit
- Baudrillard, Jean, 2015 [1970]. *La société de consommation*, Paris : Gallimard

- Baudrillard, Jean, 1981. *Simulacres et simulation*, Paris : Galilée
- Bauman, Zygmunt, 2013. *La vie liquide*, Paris : Fayard-Pluriel
- Bayart, Jean-François, Peter Geschiere & Francis B. Nyamjoh, 2001. « Autochtonie, Démocratie et citoyenneté en Afrique », *Critique Internationale*, N°10, pp. 177-194
- Beaud, Stéphane, 1996. « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, Vol. 9, N°35, pp. 226-257
- Beaud, Stéphane & Florence Weber, 2010. *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : La Découverte
- Beaune Jean-Claude (éd.), 1999. *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon
- Becker, Howard, 2002. *Les ficelles du métier*, Paris : La Découverte
- Becker, Howard, 1985. *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Paris : Métailié
- Benfoughal, Tatiana, 2013. « La vannerie saharienne se métisse », *Techniques & Culture*, N°58, pp.194-211
- Benjamin, Walter, 2016 [1931]. *Petite histoire de la photographie*, Paris : Éditions Allia
- Benjamin, Walter, 2003 [1939]. *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris : Allia
- Bennett, Jane, 2010a. *Vibrant Matter. A political ecology of things*, Durham: Duke University Press
- Bennett, Jane, 2010b. “Thing-Power”, in Bruce Braun & Sarah J. Whatemore (eds.), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*, Minneapolis/London: University of Minnesota Press, pp. 35-62
- Bensa, Alban, 1996. « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in Jacques Revel (éd.), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Paris : Gallimard
- Bensaude-Vincent, Bernadette, 2013. “Plastics, materials and dreams of dematerialization”, in Gabrys Jennifer, Gay Hawkins & Mike Michael (eds.), *Accumulation: The Material Politics of Plastic*, London/New York: Routledge, pp.17-29
- Bensaude-Vincent, Bernadette & Isabelle Stengers, 2001. *Histoire de la chimie*, Paris : La Découverte
- Bercegol, Rémi de, 2015. *Petites villes et décentralisation en Inde*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes
- Berliner, David, 2018. *Perdre sa culture*, Bruxelles : Zones sensibles
- Berliner, David, 2013. « Le désir de participation ou Comment jouer à être un autre », *L'Homme*, N° 206, pp. 151-170
- Bernard, Sophie, Damien Dussaux, Mouez Fodha & Matthieu Glachant, 2012. « Le commerce international des déchets », in CEPII, *L'économie mondiale*, Paris : La découverte, pp. 104-115
- Berstein, Serge & Pierre Milza (éds.), 1996. *Histoire du XXe siècle, 1945 – 1973, le monde entre guerre et paix*, Paris : Hatier
- Bertolini, Gérard, 1999. « Les déchets : recueil de citations et dictons », in Jean-Claude Beaune (éd.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon, pp. 210-230

- Bertolini, Gérard, 1992. « Les déchets : rebuts ou ressources ? », *Économie et statistique*, Vol. 258, N°1, pp. 129-134
- Bertolini, Gérard, 1990. *Le marché des ordures, économie et gestion des déchets ménagers*, Paris : L'Harmattan
- Bertucci, Marie-Madeleine, 2008. « Chronique de linguistique. Le récit de vie, outil heuristique de la connaissance des identités plurilingues dans des situations d'exil ou de migration », *Le français aujourd'hui*, N° 161, pp. 107-112
- Billé, Franck, 2013. "Indirect interpellations: hate speech and 'bad subjects' in Mongolia", *Asian Anthropology*, Vol. 12, No. 1, pp. 3–19
- Blanchemaison, Claude & Jean-Luc Racine, 2015. « Le Viêt Nam et le grand tournant post-1989 : témoignage », *Hérodote*, N°157, pp. 72-81
- Blot, Denis, 2017. « À propos des déchets sauvages : petits exemples de confrontation entre une morale sociale et une morale environnementale », in Nathalie Ortar & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIe siècle*, Paris : Éditions Petra, pp. 179-198
- Blundo, Giorgio & Pierre-Yves Le Meur (eds.), 2009. *The Governance of Daily Life in Africa, Ethnographic Explorations of Public and Collective Services*, Leiden/Boston: BRILL
- Blundo Giorgio & Olivier de Sardan, Jean-Pierre, 2007. *État et corruption en Afrique, Une anthropologie comparative des relations entre fonctionnaires et usagers (Bénin, Niger, Sénégal)*, Paris : Karthala
- Boltanski, Luc & Ève Chiapello, 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris : Gallimard
- Boltanski, Luc & Laurent Thévenot, 1991. *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard
- Bonneuil, Christophe & Jean-Baptiste Fressoz, 2013. *L'Événement Anthropocène, La Terre, l'histoire et nous*, Paris : Seuil
- Bonnin, Christine, 2011. "Doing Fieldwork and Making Friends in Upland Northern Vietnam: Entanglements of the Professional, Personal and Political", Conference paper 3-5 of May 2011, Montréal: Mc Gill University
- Boote, Werner & Gerhard Pretting, 2010. *Plastic Planet. La face cachée des matières synthétiques*, Paris : Actes Sud
- Bouillon, Florence, Marion Fresia & Virginie Tallio, 2005. *Terrains sensibles, Expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris : Centre d'Études Africaines
- Bouju, Jacky, 2009a. « L'assainissement et la gouvernance urbaine », in Laëtitia Atlani-Duault & Laurent Vidal (éds.), *Anthropologie de l'aide humanitaire et du développement*, Paris : Armand Colin
- Bouju, Jacky, 2009b. « Urban dwellers, politicians and dirt: An anthropology of everyday governance in Bobo-Dioulasso (Burkina Faso) », in Blundo, Giorgio & Le Meur, Pierre-Yves (eds.), *The Governance of Daily Life in Africa, Ethnographic Explorations of Public and Collective Services*, Leiden/Boston: BRILL, pp. 143-170

- Bouju, Jacky & Fatoumata Ouattara, 2002. *Une anthropologie politique de la fange : La souillure de la ville par les eaux usées et les excréta à Ouagadougou & Bobo-Dioulasso (Burkina Faso)*, Action de Recherche N°4, Marseille/Ouagadougou : SHADYC & GRIL
- Bourde, Paul, 2015. *Hanoi. Récit*, Paris : Magellan & Cie
- Bourdieu, Pierre, 2012. *Sur l'État. Cours au collège de France 1989-1992*, Paris : Seuil
- Bourdieu, Pierre, 2000 [1972]. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris : Seuil
- Bourdieu, Pierre, 1982. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard
- Bourdieu, Pierre, 1975. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et sociétés*, Vol. 7, N° 1, pp. 91-118
- Braun, Bruce & Sarah J. Whatemore (eds), 2010. *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*. Minneapolis/London: University of Minnesota Press
- Brubaker, Roger & Frederick Cooper, 2000. « Beyond 'Identity' », *Theory and Society*, Vol. 29, No. 1, pp. 1-47
- Bulle, Sylvaine, 2009. « William James : d'une pensée ambulatoire à une pensée de l'urbanité », in Thierry Paquot & Chris Younès (éds.), *Le territoire des philosophes : Lieu et espace dans la pensée au XXème siècle*, Paris : La Découverte, pp. 201-225
- Burawoy, Michael, 2009. « Pour la sociologie publique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, N°176-177, pp. 123-148
- Callon, Michel, Cécile Meadel & Vololona Rabeharisoa, 2000. « L'économie des qualités », *Politix*, Vol. 13, N°52, pp. 211-239
- Caratini, Sophie, 2012. *Les non-dits de l'anthropologie*, Vincennes : Éditions Thierry Marchaisse
- Carenzo, Sebastian, 2017. « Fétichismes de la matière jetée : une économie morale de la gestion des déchets dans la région métropolitaine de Buenos Aires, Argentine », in Nathalie Ortar & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIe siècle*, Paris : Éditions Petra, pp. 115-136
- Castiglioni, Franck, Jean-Michel Cusset, Patrick Gubry, Nguyễn Thi Thien & Pham Thuy Huong (éds.), 2006. *La ville vietnamienne en transition*, Paris/Hanoï/Hô-Chi-Minh-Ville : Karthala-IMV-PADDI
- Cavé, Jérémie, 2015. *La ruée vers l'ordure. Conflit dans les mines urbaines de déchets*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes
- Cazemajou, Jean & Jean-Michel Lacroix (éds.), 1991. *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*, Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, pp. 169-187
- Céfaï, Daniel, Alexandra Bidet, Joan Stavo-Debaugé, Roberto Frega, Antoine Hennion & Cédric Terzi, 2015. « Introduction du Dossier 'Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations' », *SociologieS*, Mis en ligne le 23 février 2015, [En ligne]

- Cerise, Emmanuel & René De Maximy, 2006. « Voirie et recompositions urbaines à Hanoï », in Castiglioni, Franck Jean-Michel Cusset, Patrick Gubry, Nguyễn Thi Thien & Pham Thuy Huong (éds.), 2006. *La ville vietnamienne en transition*, Paris/Hanoï/Hô-Chi-Minh-Ville : Karthala-IMV-PADDI, pp. 45-72
- Certeau, Michel de, 1990 [1980]. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris : Gallimard
- Ceuppens, Bambi & Peter Geschiere, 2005. "Autochthony: local or global? New modes in the struggle over citizenship and belonging in Africa and Europe", *Annual Review of Anthropology*, Vol. 34, pp. 385-407
- Chae, Yooeun & Youn-Joo, 2017. "Effects of micro- and nanoplastics on aquatic ecosystems: Current research trends and perspectives", *Marine Pollution Bulletin*, Vol. 124(2), pp. 624-632
- Chakrabarty, Dipesh, 1992. "Of Garbage, Modernity and the Citizen's Gaze", *Economic and Political Weekly*, Vol. 27, No. 10/1, pp. 541-547
- Chavier, Éric, 2014. *Les mots sans les choses*. Paris : Éditions Allia.
- Chavier, Éric, 2011. *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse : Anacharsis
- Chay, Claire & Jens Thoemmes, 2015. « Le tri sélectif des déchets : entre difficultés et potentialités d'une nouvelle profession industrielle », *SociologieS*, Mis en ligne le 26 mai 2015, [En ligne]
- Chevallier, Denis & Yann-Philippe Tastevin, 2017. *Vies d'ordures. De l'économie des déchets*, Paris/Marseille : Mucem-Artlys
- Chiva, Isac, 1987. « La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir », *Terrain*, N°9, pp. 5-9
- Chemama, Roland & Bernard Vandermersch, 2009. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Larousse
- Chèvre, Nathalie & Suren Erkman, 2017 [2011]. *Alerte aux micropolluants. Un péril invisible*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes
- Chollet, Mona, 2018. *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Paris : La Découverte
- Cirelli, Claudia, 2011. « 'Lorsque la ville avait besoin de nous.' Fortune et déchéance de la figure des paysans-recycleurs des eaux usées urbaines au Mexique », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 121-143
- Clifford, Joseph, & Georges E. Marcus (eds), 1986. *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley-Los Angeles: University of California Press
- Cochoy, Franck, 2002a. *Une sociologie du packaging ou l'âne de Buridan face au marché*, Paris : Presses Universitaires de France
- Cochoy, Franck, 2002b. « Une petite histoire du client, ou la progressive normalisation du marché et de l'organisation », *Sociologie du travail*, N°44, pp. 357-380
- Cochoy, Franck, 2000. « De l'«AFNOR» à «NF», ou la progressive marchandisation de la normalisation industrielle », *Réseaux*, Vol. 18, N° 102, pp. 63-89

- Cochoy, Franck & Grandclément-Chaffy, Catherine, 2005. "Publicizing Goldilocks' Choice at the Supermarket: The Political Work of Shopping Packs, Carts and Talk", in Bruno Latour & Peter Weibel (eds.), *Making Things Public: Atmospheres of Democracy*, Karlsruhe-Cambridge/London: ZKM-The Massachusetts Institute of Technology Press, pp. 646-657
- Compagnon, Antoine, 2017. *Les Chiffonniers de Paris*, Paris : Gallimard
- Conord, Sylvaine, 2007. « Usages et fonctions de la photographie », *Ethnologie française*, Vol. XXXVII, pp. 11-22
- Copans, Jean, 2008. *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris : Armand Colin
- Corbin, Alain, 2001. *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris : Champs Flammarion
- Corcuff, Philippe, 2003. « Pour une épistémologie de la fragilité. Plaidoyer en vue de la reconnaissance scientifique de pratiques transfrontalières », *Revue européenne des sciences sociales*, Vol. XLI, N°127, pp. 233-244
- Corteel, Delphine & Stéphane Le Lay (éds.), 2011. *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès.
- Coupaye, Ludovic, 2009. « Décrire des objets hybrides. Les grandes ignames décorées du village de Nyamikum, province de l'Est Sepik, Papouasie-Nouvelle-Guinée », *Techniques & Culture*, N°52-53, pp. 50-67
- Crapanzano, Vincent, 1994. « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain*, N° 22, pp. 109-117
- Cronon, William, 2012. « Rêver la métropole », in Émilie Hache (éd.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux.*, Paris : Éditions Amsterdam, pp. 317-360
- Culas, Christian & Nguyễn Văn Sửu (eds.), 2010., *Norms and practices in contemporary rural Vietnam, Social interaction between authorities and people*, Bangkok: IRASEC
- Dagognet, François, 1997. *Des détritiques, des déchets, de l'abject. Une philosophie écologique*. Le Plessy-Robinson : Institut Synthélabo
- Dardot, Pierre & Christian Laval, 2015 [2014]. *Commun, Essai sur la révolution au XXIème siècle*. Paris : La Découverte
- Debout, Lise, Sylvie Jaglin & Irène Salenson (éds.), 2018. *Rebut ou ressource ? Valorisation des déchets dans les villes du Sud*, Paris : Agence Française de Développement
- Defalvard, Hervé & Julien Deniard, 2016. « Les organisations de l'économie sociale et solidaire dans l'économie des déchets et du réemploi en Île-de-France : une approche institutionnaliste », *Mouvements*, N°87, pp. 70-81
- Deleuze, Gilles & Félix Guattari, 1980. *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit
- Descola, Philippe, 2011. *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles : Quæ
- Descola, Philippe, 2001. « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, N°114, pp. 86-101.

- Devereux, Georges, 2012 [1967]. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion
- Dewey, John, 2005 [1927]. *Le public et ses problèmes*, Paris : Gallimard
- Dinh Trong Hiêu, 1986. « L'accès au terrain en pays socialistes de l'Indochine, pour les recherches en sciences sociales », in Marceau Gast & Michel Panoff (éds.), *L'accès au terrain en pays étranger et outre-mer*, Paris : L'Harmattan, pp. 69-90
- DiGregorio, Michael R., 1992. *Urban Harvest: Recycling as a Peasant Industry in Northern Vietnam*. Honolulu: East-West Center Occasional Papers
- Dokic, Jérôme, 2014. « Hystérèses de l'image, ou comment l'image persiste », *Les carnets du Bal*, N°5, Paris : Le Bal - Éditions Textuel - Centre National des Arts Plastiques, pp. 24-51
- Doquet, Anne, 2007. « L'enquête en 'situation ethnologique' ou l'exercice nécessaire de la réflexivité », in Olivier Leservoisier & Laurent Vidal (éds.), *L'anthropologie face à ses objets, Nouveaux contextes ethnographiques*, Paris : Archives contemporaines, pp. 205-222
- Dossey, Larry, 2005. "Syllogomania", *Explore, The Journal of Science and Healing*, Vol. 1, No. 6, pp. 415-419
- Douglas, Mary, 2004 [1986]. *Comment pensent les institutions ?* Paris : La Découverte
- Douglas, Mary, 2001 [1967]. *De la Souillure, Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris : La Découverte
- Ducasse, Déborah, Charles Alezrah, Jalel Benayed, Denis Arbault, Hervé Bardou, Mostéfa Meniai & Isabelle Ferrer, 2011. « Réflexions autour d'un cas clinique de syndrome de Diogène et ses liens avec la psychose », *L'Information psychiatrique*, Vol. 87, pp. 733 à 739
- Durand, Mathieu, 2010. *Gestion des déchets et inégalités environnementales et écologiques à Lima, entre vulnérabilité et durabilité*, Thèse de doctorat en Géographie et Aménagement de l'espace réalisée sous la direction de Vincent Goueset & Robert D'Ercole, Université de Rennes 2
- Durand, Maurice, 2011 [1960]. *Imagerie populaire vietnamienne*, Paris : EFEO.
- Edensor, Tim, 2010. "Walking in rhythms: place, regulation, style and the flow of experience", *Visual Studies*, Vol. 25, No. 1, April, pp. 69-79
- Edensor, Tim, 2005. "Waste matter – The debris of industrial ruins and the disordering of the material world", *Journal of Material Culture*, Vol. 10(3), pp. 311–332
- Edgerton, David, 2013. *Quoi de neuf ? Du rôle des techniques dans l'histoire globale*, Paris : Seuil
- Edmond, Marc, 2005. *Psychologie de l'identité, Soi et le groupe*, Paris : Dunod
- Eriksen, Marcus, Laurent C. M. Lebreton, Henry S. Carson, Martin Thiel, Charles J. Moore, Jose C. Borerro, Francois Galgani, Peter G. Ryan & Julia Reisser, 2014. "Plastic Pollution in the World's Oceans: More than 5 Trillion Plastic Pieces Weighing over 250,000 Tons Afloat at Sea", *PLoS ONE*, Vol. 9(12), First published on 10 December 2014, [Online]
- Ernaux, Annie, 2002. *Une femme*, Paris: Gallimard



- Fabbiano, Giulia, 2008. « Déconstruire l'empathie. Réflexions sur l'art magique de l'ethnographe », *Journal des Anthropologues*, N° 114-115, pp. 185-202
- Fabian, Johannes, 2017. *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Toulouse : Anacharsis
- Fanchette, Sylvie, 2016a. « Papeterie et recyclage dans les villages de métiers. La fin du modèle de production du delta du fleuve Rouge ? (Vietnam) », *Techniques & Culture*, N°65-66, pp. 199-201
- Fanchette, Sylvie, 2016b. « Papeterie et recyclage dans les villages de métier », *Techniques & Culture*, Suppléments aux n°65-66, Mis en ligne le 31 octobre 2016, [En ligne]
- Fanchette, Sylvie, 2014 « Quand l'industrie mondialisée rencontre l'industrie rurale : Hanoï et ses périphéries, Vietnam », *Autrepart*, N°69, pp. 93-110
- Fanchette, Sylvie & Nicholas Stedman, 2009. *Discovering Craft Villages in Vietnam: Ten itineraries around Hà Nội*. Paris : Institut de Recherche pour le Développement-Thê Gioi.
- Favret-Saada, Jeanne, 2009. *Désorcèler*, Paris : Éditions de L'Olivier
- Favret-Saada, Jeanne & Cyril Isnart, 2008. « En marge du dossier sur l'empathie en anthropologie. Entretien avec Jeanne Favret-Saada réalisé par Cyril Isnart », *Journal des anthropologues*, N° 114-115, pp. 203-219
- Favret-Saada, Jeanne, 1977. *Les mots, la mort, les sorts*, Paris : Gallimard
- Fassin, Didier, 2018. *La vie. Mode d'emploi critique*, Paris : Seuil
- Fassin, Didier, 2009. « Les économies morales revisitées », *Annales HSS*, N°6, pp. 1237-1266
- Fassin, Didier, 2008. « L'inquiétude ethnographique » in Alban Bensa & Didier Fassin (éds), *Les politiques de l'enquête*, Paris : La Découverte, pp. 7-15
- Fau, Nathalie, 2015. « La maritimisation de l'économie vietnamienne : un facteur exacerbant les conflits entre le Viêt Nam et la Chine en mer de Chine méridionale ? », *Hérodote*, N°157, pp. 39-55
- Ferguson, James, 2005. "Seeing Like an Oil Company", *American Anthropologist*, Vol. 107, No. 3, pp. 377-382
- Ferguson, James, 1999. *Expectations of Modernity: Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian Copperbelt*, Berkeley: University of California Press
- Filiod, Jean-Paul, 1999. « L'épluchure, le matelas, la statuette : l'univers domestique à l'épreuve de la conservation », in Jean-Claude Beaune (éd.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon, pp. 153-172
- Florin, Bénédicte, 2011. « Résister, s'adapter ou disparaître : la corporation des chiffonniers du Caire en question », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès.
- Florin, Bénédicte, 2010. « Réforme de la gestion des déchets et reconfigurations des territoires professionnels des chiffonniers du Caire », *Géocarrefour*, Vol. 2, N°85, pp. 109-118

- Fontaine, Marion, 2016. « Visible/invisible, Ce qui reste des mines », *Techniques & Culture*, N°65-66, pp. 74-91
- Fraisse, Geneviève, 2001. *Les deux gouvernements : la famille et la cité*, Paris : Gallimard
- Fresso, Jean-Baptiste, 2016. « L'Anthropocène et l'esthétique du sublime », *Mouvements*, Mis en ligne le 16 septembre 2016, [En ligne]
- Gabrys, Jennifer, Gay Hawkins & Mike Michael (eds.), 2013. *Accumulation: The Material Politics of Plastic*, London-New York: Routledge
- Gabrys, Jennifer, 2013 [2011]. *Digital Rubbish. A natural history of electronics*, Ann Arbor: The University of Michigan Press
- Gallenga, Ghislaine, 2008. « L'empathie en anthropologie », *Journal des anthropologues*, N°114-115, pp. 9-11
- Gélard, Marie-Luce, Olivier Gosselin & Laurent Legrain, 2016. « La promenade sensorielle comme outil pédagogique », *Hermès*, N°74, pp. 158-167
- Genard, Jean-Louis & Marta Roca i Escoda, 2013. « Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique », *SociologieS*, Mis en ligne le 19 novembre 2013, [En ligne]
- Gernet, Isabelle & Stéphane Le Lay, 2011. « S'accommoder des conduites viriles dans les collectifs de travail mixtes. Le cas des éboueurs », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 257-278
- Gille, Zsuzsa, 2013. "Is there an emancipatory ontology of matter? A response to Myra Hird", *Social Epistemology Review and Reply Collective*, Vol. 2(4), p. 1-6.
- Gille, Zsuzsa, 2010. "Actor networks, modes of production, and waste regimes: reassembling the macro-social", *Environment and Planning*, Vol. 42, pp. 1049-1064
- Girardot, Norman J., 1977. "Myth and Meaning in the 'Tao Te Ching': Chapter 25 and 42", *History of religions*, Vol. 16(4), pp. 294-328
- Gironde, Christophe & Olivier Tessier, 2015. « Viêt Nam : les 'nouveaux territoires' d'une mondialisation inégalitaire », *Hérodote*, N°157, pp. 161-183
- Goffman, Erving, 2009 [1973], *Les Relations en public. La Mise en scène de la vie quotidienne II*, Paris : Éditions de Minuit
- Gonzalez-Lafaysse, Linda, 2017. « La récupération des déchets... à la croisée d'enjeux politiques, moraux, sociétaux », in Nathalie Ortar & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIe siècle*, Paris : Éditions Petra, pp. 95-114
- Gouhier, Jean, 1999. « La marge : entre rejet et intégration », in Jean-Claude Beaune (éd.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon, pp. 80-89
- Gourdon, Jean-Loup, 2001. *La rue. Essai sur l'économie de la forme urbaine*, La Tour-d'Aigues : Éditions de l'Aube
- Grafmeyer, Yves, 2005. *Sociologie urbaine*, Paris : Armand Colin

- Grandclément, Catherine, 2004. « Climatiser le marché. Les contributions des marketings de l'ambiance et de l'atmosphère », *Ethnographiques.org*, N°6 – Novembre 2004, [En ligne]
- Gros, Frédéric, 2011. *Marcher, une philosophie*, Paris : Flammarion
- Guerrero, David & Jean-Paul Rodrigue, 2014. "The waves of containerization: shifts in global maritime transportation", *Journal of Transport Geography*, N°34, pp. 151–164
- Guinchard, Christian, 2016. « Observation photographique : disqualification et requalification de l'espace et des personnes », *Espaces et sociétés*, N°164-165, pp. 67-84
- Hache, Émilie (éd.), 2012. *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux.*, Paris : Éditions Amsterdam
- Hache, Émilie, 2011. *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique.* Paris : Éditions La Découverte
- Hannerz, Ulf, 1983 [1980]. *Explorer la ville*, Paris : Éditions de Minuit
- Haraway, Donna, 2016. *Staying with the Trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Durham: Duke University Press
- Haraway, Donna, 2012. « OncoMouse™ », in Émilie Hache (éd.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, Paris : Éditions Amsterdam, pp. 197-234
- Haraway, Donna, 2007. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*, Paris : Exils éditeur
- Haraway, Donna, 2004 [1976]. *Crystals, Fabrics, and Fields. Metaphors That Shape Embryos*, Berkeley: North Atlantic Book
- Hardin, Garrett, 1968. « The tragedy of the Commons », *Science*, Vol. 162/3859, pp. 1243-1248
- Harper, Charles A. (ed.), 2000. *Modern plastics handbook*, Hightstown/New Jersey: McGraw-Hill Companies
- Harpert, Cyrille, 1999. « Le déchet : une horloge chaotique, Série sémantique des termes de la déchéance », in Jean-Claude Beaune (éd.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon, pp. 181-199
- Harpert, Cyrille, 1998. *Du déchet : philosophie des immondices. Corps, ville, industrie.* Paris : L'Harmattan
- Hawkins, Gay, 2017. « Repenser le déchet : de l'éthique au matériau politique », in Nathalie Ortar & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIe siècle*, Paris : Éditions Petra, pp. 15-38
- Hawkins, Gay, 2013. "The performativity of food packaging: market devices, waste crisis and recycling", *The Sociological Review*, Vol. 69(2), pp. 66-83
- Hawkins, Gay, 2010. "Plastic Materialities", in Bruce Braun & Sarah J. Whatemore (eds), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life.* Minneapolis/London: University of Minnesota Press, pp. 119-138
- Hawkins, Gay, Emily Potter & Kane Race, 2015. *Plastic Water. The Social and Material Life of Bottled Water*, Cambridge-London: The Massachusetts Institute of Technology Press

- Hecht, Gabrielle, 2018. "Interscalar Vehicles for an African Anthropocene: On Waste, Temporality, and Violence." *Cultural Anthropology*, Vol. 33, No. 1, pp. 109–141
- Hendry, Joy, 1993. *Wrapping Culture: Politeness, Presentation, and Power in Japan and Other Societies*, Oxford: Oxford University Press
- Hennion, Antoine, 2013. « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS*, Mis en ligne le 25 juin 2013, [En ligne]
- Hilgers, Mathieu, 2009. Une ethnographie à l'échelle de la ville. Urbanité, histoire et reconnaissance à Koudougou (Burkina Faso), Paris : Karthala
- Hostovski, Charles, Virginia MacLaren & Geoffrey McGrath, 2010. "The role of public involvement in environmental impact assessment in Vietnam: towards a more culturally sensitive approach", *Journal of Environmental Planning and Management*, Vol. 53, No. 3, pp. 405–425
- Huwart, Jean-Yves & Loïc Verdier, 2012. *Economic Globalisation: Origins and consequences*, Paris: OCDE Editions
- Ingold, Tim, 2018. *L'anthropologie comme éducation*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes
- Ingold, Tim, 2012 [2007]. *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles : Zones sensibles
- Ingold, Tim, 2010. "Footprints through the weather-world: walking, breathing, knowing", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Vol. 16(1), pp 121-139
- Ingold, Tim, 2001. "From the transmission of representations to the education of attention", in Harvey Whitehouse (ed), *The debated mind: Evolutionary psychology versus ethnography*, Oxford/New-York: Berg, pp. 113-154
- Ingold, Tim, 2000. *The Perception of the Environment, Essays on livelihood, dwelling and skill*, London: Routledge
- Jaffré, Yannick & Jean-Pierre Olivier de Sardan, 2003. Une médecine inhospitalière, Les difficiles relations entre soignants et soignés dans cinq capitales d'Afrique de l'Ouest, Paris : APAD-Karthala
- Jaglin, Sylvie, 1995. *Gestion urbaine partagée à Ouagadougou : pouvoirs et périphéries (1983-1991)*, Paris : Karthala-ORSTOM
- Jambeck, Jenna R., Roland Geyer, Chris Wilcox, Theodore R. Siegler, Miriam Perryman, Anthony Andrady, Ramani Narayan & Kara Lavender Law, 2015. "Plastic Waste Inputs from Land into the Ocean", *Science*, Vol. 347, N° 6223, pp. 768-771
- James, William, 2005. *Essais d'empirisme radical*, Marseille : Agone
- James, William, 1907. « A word more about truth », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 4, No. 15, pp. 396-406
- Jarrigeon, Anne, 2010-2011. « Projeter, exposer, publier... Comment montrer ses photographies en sciences sociales ? », in Daniel Vander Gucht (éd.), *La sociologie par l'image*, Bruxelles : Revue de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles, pp. 157-169

- Jeanjean, Agnès, 2006. *Basses œuvres. Une ethnologie du travail dans les égouts*, Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques
- Jeanjean, Agnès, Le Lay, Stéphane, Roueff, Olivier, 2016. « Où va l'*homo detritus* ? Loin, parce qu'il a pris de l'élan... », *Mouvements*, N°87, pp. 7-12
- Jeong, Yeonsik, 1997. "The Rise of Stat Corporatism in Vietnam", *Contemporary Southeast Asia*, Vol. 19, No. 2, pp. 152-169
- Joulian, Frédéric, Jamie Furniss & Yann-Philippe Tastevin, 2016. « Réparer le monde. Excès, reste et innovation », *Techniques & Culture*, N°65-66, pp. 14-27
- Julien, Marie-Pierre & Céline Rosselin, 2009. *Le sujet contre les objets... tout contre - Ethnographies de cultures matérielles*, Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques
- Julien, Marie-Pierre & Céline Rosselin, 2005. *La culture matérielle*, Paris : La Découverte
- Jullien, François, 2012. *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris : Galilée
- Kerkvliet, Benedict J. Tria, 2015. "Regime Critics: Democratization Advocates in Vietnam, 1990s-2014", *Critical Asian Studies*, Vol. 47, No. 3, pp. 359-387
- Kerkvliet, Benedict J. Tria, 2010. "Governance, Development, and the Responsive–Repressive State in Vietnam", *Forum for Development Studies*, Vol. 37, No. 1, pp. 33–59
- Keucheyan, Razmig, 2014. *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*. Paris : La Découverte
- Kirby, Peter Wynn, 2018. "Mangling and promiscuity. Materialities of waste conversion in East Asia", *Electronic journal of contemporary Japanese studies*, Vol 18(2), First published on 8 September 2018, [Online]
- Knowles, Caroline, 2017. "Untangling translocal urban textures of trash: plastics and plasticity in Addis Ababa", *Social Anthropology*, Vol. 25, pp. 288-300
- Kokoreff, Michel, 1992. « L'espace public du métro : propreté, saleté, civilité », in Marion Segaud (éd.), *Le propre de la ville : pratiques et symboles*, La Garenne-Colombe : Éditions de l'Espace Européen, pp. 21-43
- Kopytoff, Igor, 1986. "The cultural biography of things: commoditization as process", in Arjun Appadurai (ed.) *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 64-91
- Küchler, Susanne & Graeme Were, 2009. « Empathie avec la matière, Comment repenser la nature de l'action technique », *Techniques & Culture*, N°52-53, pp. 190-211
- Kundera Milan 1998 [1995]. *La lenteur*, Paris : Gallimard
- Kusenbach, Margareth, 2003. "Street phenomenology: The go-along as ethnographic research tool", *Ethnography*, Vol. 4(3), pp. 455-485
- Kwon, Heonik, 2008. *Ghosts of War in Vietnam*, Cambridge: Cambridge University Press
- La Patellière, Julie de, 2015. « Une aube trouble », in Paul Bourde, *Hanoi. Récit*, Paris : Magellan & Cie

- Le Breton, David, 2012. *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris : Métailié
- Le Failler, Philippe, 2017. « Pierre Pascal, Estampes du Viêt Nam », *Moussons*, Vol. 30, pp. 240-241
- Le Gall, Guillaume, 2014. « Une persistance photographique, préambule », *Les carnets du Bal*, N°05, Paris : Le Bal - Éditions Textuel - Centre National des Arts Plastiques, pp. 4-23
- Le Lay, Stéphane, 2016. « L'homme detritus fait-il de la politique ? Quelques réponses sous forme de mégots de cigarettes », *Mouvements*, N°87, pp. 25-35
- Le Meur, Mikaëla, 2018. « Fragmentation, disparition ou intoxication ? Le succès troublant des sacs plastiques oxo-fragmentables au Vietnam », in Lise Debout, Sylvie Jaglin & Irène Salenson (éds.), *Rebut ou ressource ? Valorisation des déchets dans les villes du Sud*, Paris : Agence Française de Développement, pp. 241-259
- Le Meur, Mikaëla, 2016a. « Sous la montagne de plastique, une mine d'or ? », *Techniques & Culture*, Supplément au N°65-66, Mis en ligne le 31 octobre 2016, [En ligne]
- Le Meur, Mikaëla, 2016b. « Controverse autour du recyclage du plastique : Désirs globaux contre inquiétudes locales à Nhu Quynh, Vietnam », *Mouvements*, Supplément au N°87, Mis en ligne le 14 septembre 2016, [En ligne]
- Le Meur, Mikaëla, 2014. « Enquêter entre interdictions et non-dits au sein d'un programme de coopération bilatérale au Vietnam : une heuristique des contretemps », *Anthropologie et Développement*, N°40-41, pp. 47-70
- Le Tamis, 2018. « À pas de fourmis. Une sociohistoire du Tamis », *blog de la revue Terrain*, Mis en ligne le 22 mai 2018, [En ligne]
- Laporte, Dominique, 2003 [1978]. *Histoire de la merde*. Paris : Christian Bourgeois.
- Lapoujade, David, 2007. *William James. Empirisme et pragmatisme*, Paris : Seuil
- Larrère, Catherine, 2017. *Les inégalités environnementales*, Paris : Presses Universitaires de France
- Larrère, Catherine, 2009. « La justice environnementale », *Multitudes*, N°36, pp. 156-162
- Latour, Bruno, 2012. « Quel cosmos, quelles cosmopolitiques ? », in Émilie Hache (éd.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux.*, Paris : Éditions Amsterdam, pp. 35-50
- Latour, Bruno, 2010. « Prendre le pli des techniques », *Réseaux*, N° 163, pp. 11-31
- Latour, Bruno, 1999. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris : La Découverte
- Latour, Bruno, 1997 [1991]. *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris : La Découverte
- Latour, Bruno, 1995. « Moderniser ou écologiser ? À la recherche de la 'septième' cité », *Écologie et Politique*, N°13, pp. 5-27
- Latour, Bruno, 1984. *Les microbes : guerre et paix ; suivi de Irréductions*, Paris : Métailié
- Lavigne Delville, Philippe, 2017. « Pour une socio-anthropologie de l'action publique dans les pays 'sous régime d'aide' », *Anthropologie et Développement*, N°45, pp. 33-64
- Lauwaert, Françoise, 1994. « Semence de vie, germe d'immortalité », *L'Homme*, Vol. 34 (129), pp. 31-57

- Lee, Kai N., 2006. "Urban Sustainability and the Limits of Classical Environmentalism", *Environment and Urbanization*, Vol. 18, N° 1, pp. 9-22
- Lefebvre, Henri, 2000 [1974]. *La production de l'espace*, Paris : Anthropos
- Lenclud, Gérard, 2013. *L'universalisme ou le pari de la raison*, Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales-Gallimard-Seuil
- Lenclud, Gérard, 1990. « Vues de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir », *Terrain*, N°14, pp. 5-19.
- Lenclud, Gérard, 1987. « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain*, N°9, p. 110-123
- Leroi-Gourhan, André, 1965. *Le geste et la parole II. La mémoire et les rythmes*, Paris : Albin Michel
- Lesbet, Djaffar, 1999. « La Casbah : une cité en reste », in Jean-Claude Beaune (éd.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel : Champ Vallon, pp. 123-150
- Levinson, Marc, 2006. *The Box. How the Shipping Container Made the World Smaller and the World Economy Bigger*, Oxford: Princeton University Press
- Lhuillier, Dominique, 2011. « Souillure et transgression : le travail sur le négatif psychosocial », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 35-43
- Liboiron, Max, 2017. « Recycler : une crise du sens », *Vacarme*, N°79, pp. 99-103
- Liboiron, Max, 2015. "Redefining pollution and action: The matter of plastics", *Journal of Material Culture*, pp. 1-24
- Liboiron, Max, 2013. "Plasticizers. A twenty-first-century miasma", in Gabrys Jennifer, Hawkins, Gay & Michael, Mike (Ed.) *Accumulation: The Material Politics of Plastic*, London and New York: Routledge, pp. 134-149
- Lordon, Frédéric, 2015. *Imperium. Structures et affects des corps politiques*, Paris : La Fabrique éditions
- Lordon, Frédéric, 2010. *Capitalisme, désir et servitude*, Paris : La Fabrique éditions
- Lupton, Deborah, 1996. *Food, the Body and the Self*, London: Sage
- Malabou, Catherine, 2005. *La plasticité au soir de l'écriture. Dialectique, destruction, déconstruction*, Paris : Éditions Léo Scheer
- Malabou, Catherine, 2004. *Que faire de notre cerveau ?* Paris : Bayard
- Malinowski, Bronislaw, 1989 [1922]. *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris : Gallimard
- Marcadon, Jacques, 1984. « L'influence de la crise économique et des conflits armés sur les transports maritimes », *Noroi*, N°122, pp. 271-293
- Marcus, Georges E., 1995. "Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography", *Annual Review of Anthropology*, Vol. 24, pp. 95-117
- Marty, Nicolas, 2006. « La consommation des eaux embouteillées, Entre alimentation, distinction et hygiène », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. 3, N° 91, pp. 25-41.

- Marx, Roland, 1991. « Les temps forts de la guerre américaine du Vietnam de 1961 à 1975 », in Jean Cazemajou & Jean-Michel Lacroix (éds.), *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*, Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, pp. 49-60
- Mauss, Marcel, 1973. *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris : Presses Universitaires de France
- Mazura, Georges, 1997. « Les matières plastiques », *Bulletin de l'Union des Physiciens*, Vol. 91, N° 790, pp. 93-108
- Melosi, Martin V., 2005. *Garbage in the cities. Refuse, Reform and the Environment*, Pittsburgh: University of Pittsburgh Press
- Michel, Frédéric, 2011. « Quand tout un univers prend sens dans son rapport à la pénibilité de la tâche », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 169-190
- Millar, Kathleen M., 2018. *Reclaiming the discarded, Life and Labor on Rio's Garbage Dump*, London: Duke University Press
- Miller, Daniel, 2009. « Le blue-jean », *Techniques & Culture*, N°52-53, pp. 232-255.
- Milton, Kay, 2002. *Loving nature. Towards an ecology of emotion*: New York: Routledge
- Molière, 1999 [1971-1973] *Dom Juan*, Paris : Gallimard
- Monsaingeon, Baptiste, 2017. *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris : Seuil
- Monsaingeon, Baptiste, 2016a. « Plastiques : ce continent qui cache nos déchets », *Mouvements*, N°87, pp. 48-68
- Monsaingeon, Baptiste, 2016b. « Faire monde avec l'irréparable. Sur les traces des océans de plastique », *Techniques & Culture*, N° 65-66, pp. 34-47
- Monsaingeon, Baptiste, 2014. *Le déchet durable. Éléments pour une socio-anthropologie du déchet ménager*. Thèse de doctorat en Sociologie réalisée sous la direction de Alain Gras en collaboration avec Sophie Poirot-Delpech, Université de Paris 1 – Panthéon Sorbonne
- Monsaingeon, Baptiste, 2017. *Homo Detritus, Critique de la société du déchet*, Paris : Seuil
- Moore, Jason W., 2015. *Capitalism in the Web of Life: Ecology and the Accumulation of Capital*. New-York : Verso
- Mottet, Éric & Frédéric Lasserre, 2015. « Géopolitique des ressources naturelles et énergétiques au Viêt Nam : un ancrage économiquement viable ? », *Hérodote*, N°157, pp. 141-160
- Murray, Brian, 2008. "Diogene syndrome", *British Medical Journal*, Vol. 337, No. 7682, p. 1344
- Namian, Dahlia & Carolyne Grimard, 2013a. « Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? », *SociologieS*, Mis en ligne le 19 novembre 2013, [En ligne]
- Namian, Dahlia & Carolyne Grimard, 2013b. « Entre sensibilité et ironie. Quelle place pour les 'décalages' dans la logique de la découverte ? », *SociologieS*, Mis en ligne le 19 novembre 2013, [En ligne]



- Ngô Anh Tu, 2014. *Évaluation environnementale du risque d'inondation dans le delta du fleuve Ha Thanh (Centre Viêt Nam)*, Thèse de doctorat en Géographie, Aménagement et Environnement sous la direction de Jean-Marc Zaninetti et Stéphane Grivel, Université d'Orléans
- Ngoc Anh Vu, 2017. "Grassroots Environmental Activism in an Authoritarian Context: The Trees Movement in Vietnam", *Voluntas*, Vol. 28, pp. 1180–1208
- Nguyễn, Minh T.H. 2016. "Trading in broken things: Gendered performances and spatial practices in northern Vietnamese rural-urban waste economy", *American Ethnologist*, Vol. 43, No. 1, pp. 116–129
- Nguyễn, Minh T.H. 2014. "Translocal Householding: Care and Migrant Livelihoods in a Waste-trading Community of Vietnam's Red River Delta", *Development and Change*, N° 45(6), pp. 1385-1408
- Nguyễn, Minh T. H. 2013. « *Di cho and Mo Bãi: Performance and Space Production in Vietnamese Rural-Urban Waste Economy* », *Working Paper*, No. 146(21). Halle/Saale: Max Planck Institute for Social Anthropology
- Nietzsche, Friedrich, 1950 [1887]. *Le gai savoir*, Paris : Gallimard
- Noiriel, Gérard, 2006. *Introduction à la socio-histoire*, Paris : La Découverte
- O'Rourke, Dara, 2004. *Community-Driven Regulation. Balancing Development and the Environment in Vietnam*, Cambridge: The Massachusetts Institute of Technology Press
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre, 2008. *La rigueur du qualitatif*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre, 1995. *Anthropologie et développement, Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris : APAD-Karthala
- Ortar, Nathalie & Elisabeth Anstett (éds.), 2017. *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIème siècle*, Paris : Éditions Petra
- Pacreau, Fanny, 2017. « La récupération et le tri à la déchetterie. Vices et vertus de l'appropriation des déchets », in Ortar, Nathalie & Elisabeth Anstett (éds.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXIème siècle*. Paris : Éditions Petra, pp. 79-94
- Papin, Philippe, 2011. « La diversité de l'imagerie vietnamienne et les figures de la vie ordinaire », *Arts Asiatiques*, Tome 66, pp. 83-98
- Papin, Philippe, 2001. *Histoire de Hanoi*, Paris : Fayard
- Paranthoën, Yann, 2002. *Propos d'un tailleur de son*, Arles : Éditions Phonurgia Nova
- Parenteau, René & Nguyễn Quốc Thông, « Le rôle de la société civile dans la gestion environnementale urbaine », in Castiglioni, Franck Jean-Michel Cusset, Patrick Gubry, Nguyễn Thi Thien & Pham Thuy Huong (éds.), 2006. *La ville vietnamienne en transition*, Paris/Hanoi/Hô-Chi-Minh-Ville : Karthala-IMV-PADDI, pp. 173-212
- Pastoureau, Michel, 2013. *Le cochon*, Paris : Gallimard

- Pawin, Rémi, 2013. « Retour sur les « Trente Glorieuses » et la périodisation du second XXe siècle », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, N° 60-1, pp. 155-175
- Pedelahore de Loddis, Christian, 2006. « Processus et acteurs de la transition vietnamienne », in Castiglioni, Franck Jean-Michel Cusset, Patrick Gubry, Nguyễn Thi Thien & Pham Thuy Huong (éds.), *La ville vietnamienne en transition*, Paris/Hanoï/Hô-Chi-Minh-Ville : Karthala-IMV-PADDI, pp. 19-43
- Pellow, David Baguib, 2007. *Resisting Global Toxics. Transnational Movements for Environmental Justice*, Cambridge, Massachusetts: The Massachusetts Institute of Technology Press
- Perec, Georges, 2017. « Les choses. Une histoire des années soixante », in *Œuvres I*, Paris : La pléiade
- Perrot, Martyne & Martin de la Soudière, 1994. « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communications*, N°58, pp. 5-21
- Perrot, Michelle, 2009. *Histoire de chambres*, Seuil : Paris
- Petit, Pierre, 2015. "Mobility and Stability in a Tai Vat Village (Laos)", *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, Vol. 16, N° 4, pp. 410-423
- Petit, Pierre, 2013. "Ethnic performance and the State in Laos. The Boun Greh annual festival of the Khmou", *Asian Studies Review*, Vol. 37(4), pp. 477-490
- Petit, Pierre, 2010. « L'ethnographe ethnographié », *Publication du Musée des arts contemporains de la Communauté française de Belgique*
- Picq, Pascal, 2015. *La marche. Sauver le nomade qui est en nous*, Paris : Autrement
- Piette, Albert, 1998. « De la distance au rôle au mode mineur de la réalité : contribution à la sociologie de l'interaction », *Information sur les sciences sociales*, Vol. 37(2), pp. 2875-297
- Piette, Albert, 1996. « L'institution religieuse en images. Modèle de description ethnographique », *Archives de sciences sociales des religions*, N° 93, pp. 51-80
- Pigeon, Patrick, 2007. *L'environnement au défi de l'urbanisation*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes
- Polanyi, Karl, 1983. *La Grande Transformation*, Paris : Gallimard
- Queval, Isabelle, 2016. *Philosophie de l'effort*, Lormont : Éditions Cécile Défaut
- Rancière, Jacques, 2003. *Le destin des images*, Paris : La Fabrique éditions
- Rancière, Jacques, 2000. *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. Paris : La Fabrique éditions
- Rathje, William & Cullen Murphy, 2001. *Rubbish! The Archeology of Garbage*, Tucson: The University of Arizona Press
- Redclift, Michael, 2004. *Chewing gum, The Fortunes of Taste*, New York London: Routledge
- Revel, Jacques (éd.), 1996. *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Paris : Gallimard
- Richard, Arnaud, Éric Perera & Laurent Fauré, 2016. « Chercheur d'émotions : une expérience in situ en SHS », *Corps*, N°4, pp. 219-227

- Richard, Claire, 2017. *Young Lords, Histoire des Blacks Panthers latinos (1969-1976)*, Paris : L'échappée
- Richaud, Lisa, 2016. « Au parc par temps de fête : Fêtes étatiques et performances publiques à Pékin aujourd'hui », *L'Espace politique*, N°30, Mis en ligne le 7 décembre 2016, [En ligne]
- Rochman, Chelsea M., Eunha Hoh, Tomofumi Kurobe & Swee J. The, 2013. "Classify plastic waste as hazardous: policies for managing plastic debris are outdated and threaten the health of people and wildlife", *Nature*, Vol. 494, pp. 169-171
- Rosa, Hartmut, 2013 [2010]. *Accélération, Une critique sociale du temps*, Paris : La Découverte
- Rosato, Donaldo, 2005. *Plastics China: Technologies, Markets and Growth Strategies to 2008*, Oxford: Elsevier
- Rosenfeld, Martin, 2018. *Car Connection. La filière euro-africaine de véhicules d'occasion*, Paris : Karthala
- Rumpala, Yannick, 1999. « Le réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers », *Revue française de science politique*, Vol. 49, N° 4-5, pp. 601-630.
- Schaefer, Sabine, Martin Lövdén, Birgit Wieckhorst & Ulman Lindenberger, 2010. "Cognitive performance is improved while walking: differences in cognitive-sensorimotor couplings between children and young adults", *European journal of developmental psychology*, Vol. 7(3), pp. 371-389
- Schramm, Sophie & Nguyễn Thi Thanh Mai, 2018. "Turning waste into resources and resources into waste: Centralised waste-to-energy nexuses and alternative modes of nexusing in Hanoi", *Urban Studies*, First Published 26 November 2018, [Online]
- Schulz, Yvan, 2016. « 'Fin de vie' et renaissance clandestine en Chine du Sud », *Techniques & Culture*, Suppléments aux n°65-66, Mis en ligne le 31 octobre 2016, [En ligne]
- Schulz, Yvan, 2015. « Vers un nouveau régime en matière de déchets ? Réflexions sur l'évolution du marché chinois des appareils high-tech d'occasion », *Perspectives chinoises*, N°3, pp. 47-56
- Scott, James C., 2012. « Infrapolitics and mobilizations: a response », *Revue française d'études américaines*, N° 131, pp. 112-117.
- Scott, James C., 1987. "Resistance without Protest and without Organization: Peasant Opposition to the Islamic Zakat and the Christian Tithe", *Comparative Studies in Society and History*, Vol.29, No.3 (Jul.,1987), Cambridge: Cambridge University Press, pp. 417-452
- Scott, Steffanie, Fiona Miller & Kate Lloyd, 2006. "Doing Fieldwork in Development Geography, Research Culture and Research Spaces in Vietnam", *Geographical research*, pp. 28-40
- Selke, Susan E., 2000. "Plastics Recycling and Biodegradable Plastics", in Charles A. Harper (ed.), *Modern Plastics Handbook*, New York: McGraw-Hill, pp. 984-1092
- Sepúlveda, Luis, 2014. *Histoire d'un escargot qui découvrit l'importance de la lenteur*, Paris : Métallé
- Serres, Michel, 2008, *Le Mal propre : Polluer pour s'approprier ?* Paris : Le Pommier

- Servigne, Pablo & Raphaël Stevens, 2015. *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris : Seuil
- Shipper, Kristofer, 1978, "The Taoist Body", *History of Religions*, Vol. 17 (3/4), pp. 355-386
- Simonet, Michel, 2017 [2015]. *Une Rose et un Balai*, Trocy-en-Multien : Éditions de la revue Conférence
- Sivan, Alex, 2011. "New Perspectives in Plastic Biodegradation", *Current Opinion in Biotechnology*, Vol. 22, Issue 3, pp. 422-426
- Soares, Angelo, 2011. « L'élégance des éboueurs », in Delphine Corteel & Stéphane Le Lay (éds.), *Les travailleurs des déchets*. Toulouse : Éditions érès, pp. 213-234
- Solnit, Rebecca, 2002 [2000]. *L'art de marcher*, Arles : Actes Sud
- Steffen, Will (ed.), 2005. *Global Change and the Earth System: A Planet Under Pressure*. New-York: Springer
- Stengers, Isabelle, 2010. "Including Nonhumans in Political Theory: Opening Pandora's Box?", in Bruce Braun & Sarah J. Whatemore (eds), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*. Minneapolis/London: University of Minnesota Press, pp. 3-33
- Stengers, Isabelle, 2013. *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris : La Découverte
- Stengers, Isabelle, 2002. *Sciences et pouvoirs. La démocratie face à la technoscience*, Paris : La Découverte
- Stora, Benjamin, 1996. « Le cinéma américain pendant la guerre du Vietnam. Le mythe de 'l'avalanche' », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N°49, pp. 149-155
- Sussarellu, Rossana, Marc Suqueta, Yoann Thomasa, Christophe Lamberta, Caroline Fabioux, Marie Eve Julie Perneta, Nelly Le Goïca, Virgile Quilliena, Christian Minganta, Yanouk Epelboina, Charlotte Corporeau, Julien Guyomarchb, Johan Robbensc, Ika Paul-Ponta, Philippe Soudanta & Arnaud Huvet, 2016. "Oyster Reproduction is Affected by Exposure to Polystyrene Microplastics", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, Vol. 113, N° 9, pp. 2430-2435
- Tarrius, Alain, 2002. *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris : Éditions Balland
- Tasia, Edgar, 2014. *Angoisses d'anthropologue : de l'impact émotionnel de l'anthropologie sur l'anthropologue*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Anthropologie, Université libre de Bruxelles.
- Thomas, Rachel, 2007. « La marche en ville. Une histoire des sens », *L'Espace géographique*, Vol. 36, pp. 15-26
- Tilley, Christopher, 2007. "Ethnography And Material Culture" in Paul Atkinson, Amanda Coffey, Sara Delamont, John Lofland & Lyn Lofland (eds), *Handbook of ethnography*, London: Sage, pp. 258-272
- Tréglodé, Benoît de, 2015. « Viêt Nam, le Parti, l'armée et le peuple : maintenir l'emprise politique à l'heure de l'ouverture », *Hérodote*, n°157, pp. 9-22

- Turner, Sarah (ed.), 2013. *Red stamps and gold stars, Fieldwork dilemmas in upland socialist Asia*, Vancouver: UBC Press
- Tyler, Stephen, 1986. « Post-Modern Ethnography: From Document of the Occult to the Occult Document »; in Joseph Clifford & Georges. E. Marcus (eds), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley/Los Angeles: University of California Press, pp. 122-140
- Ullmo, Sylvia, 1991. « La guerre du Vietnam et l'économie américaine », in Jean Cazemajou & Jean-Michel Lacroix (éds.), *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*, Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, pp. 169-187
- Valentin, Manuel, 2010. « Bouteilles et sachets en plastique. Pratiques et impacts des modes de consommation d'eau à boire au Sénégal », *Autrepart*, Vol. 3, N° 55, pp. 55-70
- Vallard, Annabel, 2017. « Quand la vie ne tient qu'à un soupçon de sensibilité. Ethnographie de rapports interspécifiques à l'échelle des lépidoptères en Thaïlande », *Techniques & Culture* « Mondes infimes », N°68, pp. 134-161
- Vallard, Annabel, 2013 *Des humains et des matériaux. Ethnographie d'une filière textile artisanale au Laos*. Paris : Éditions Petra
- Vander Gucht, Daniel & Frédéric Varone (éds.), 2006. *Le paysage à la croisée des regards*, Bruxelles : La lettre volée
- Veith, Blandine, 2004. « De la portée des récits de vie dans l'analyse des processus globaux », *Bulletin de méthodologie sociologique*, N°84, pp. 49-61
- Verlomme, Hugo, 2006. *La Guerre du pochon : Paradoxes pour un écocitoyen (essai)*, Paris : Yago
- Veyne, Paul, 1995. *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris : Seuil
- Veyne, Paul, 1983. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris : Seuil
- Vigarello, Georges, 1985. *Le propre et le sale, L'hygiène du corps depuis le Moyen-Âge*, Paris : Seuil
- Warnier, Jean-Pierre, 1999. *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris : Presses Universitaires de France
- Wieviorka, Michel, 2002. « Préface : Un thriller sociologique », in Alain Tarrus, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris : Éditions Balland
- Wiser, Antonin, 2013. « Les fils d'Odradek », « *A contrario* », N° 19, pp. 3-6
- Wullschleger, Marie Fleury, 2013. « Du déchet au dégoût. Une lecture de Truismes de Marie Darrieussecq », « *A contrario* », N° 19, pp. 105-114
- Zaninetti, Jean-Marc, Ngô Anh Tu & Stéphane Grivel, 2014. « La construction sociale de la vulnérabilité face au risque d'inondation au Viêt Nam », *M@ppemonde*, N° 114, [En ligne]
- Zask, Joëlle, 2005. « La politique comme expérimentation », in John Dewey, [1927]. *Le public et ses problèmes*, Paris : Gallimard, pp. 11-65
- Zimmer, Alexis, 2016. *Brouillards toxiques*, Bruxelles : Zones Sensibles

### **Rapports, communiqués et presse :**

- ADEME, 2013. « Plastiques biodégradables », *Les fiches techniques*, Paris : Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie
- Chauvot, Myriam, 2017.12.19. « La fermeture des frontières chinoises a déstabilisé les recycleurs français », Paris : *Les Echos*, [En ligne]
- Coulaud, Aurore, 2018.04.18. « Enzyme dévoreuse de plastique : un espoir pour la planète ? », Paris : *Libération*, [En ligne]
- Le courrier du Vietnam, 2015.10.31 « Grande distribution : les géants étrangers misent gros », [En ligne]
- Levêque, Rémi, 2018.04.27. « Des scientifiques mettent au point un plastique 'recyclable à l'infini' », Paris : *Usbek & Rica*, [En ligne]
- Lloyd's List, 2018. London
- Nguyễn, Hoai & Nguyễn, Ha 2018.09.18. « Vietnam remains unrelenting on scrap imports », *Vietnam Express International*, [Online]
- OMS, 2002. *Rapport sur la santé dans le monde*, Genève : Organisation Mondiale de la Santé
- PADDI, 2012. *Organisation et modes de financement du service de gestion des déchets à HCMV*, Hô-Chi-Minh-Ville : Les Livrets du Centre de Prospective et d'Études Urbaines – PADDI
- PlasticsEurope, 2018.06.19. « L'industrie des matières plastiques, une industrie performante et contestée », *Communiqué de presse*, [En ligne]
- R.O., 2018.10.18. « Recyclage : les industriels pris de court par la décision de Pékin », Paris : *Les Echos*, [En ligne]
- Sciences & Avenir, 2018.09.10. « Le bateau d'Ocean Cleanup quitte San Francisco et s'attaque au continent plastique », Paris : *Sciences et Avenir*, [En ligne]
- Tuoi Tre News, 2016.04.26. "Beleaguered Taiwanese firm tells Vietnam to choose between factory and marine life.", Hô Chi Minh City: Tuoi Tre News, [Online]
- Ubifrance, 2011. *Plasturgie et emballage industriel au Vietnam*
- Vaulerin, Arnaud, 2018.06.01. « Au Vietnam, les champs recyclés en ateliers pollués », Paris : *Libération*, [En ligne]
- Việt Nam News, 2018.10.03. « Environment ministry announces measures to deal with scrap containers held up at ports », [Online]
- Việt Nam News, 2018.09.22. « Seaports told to remove scrap containers », [Online]
- Vietnam Briefing, 2014. "Vietnam Plastics Industry to See Strong Growth", First published on 22 May 2014, [Online]
- Vietnam Plastic Association, 2014. *Vietnam Plastic Industry Overview*, Ho Chi Minh City
- Vietnam Plastic Industry Report, 2016. Hanoi: Vietcombank securities company

World Energy Resources, 2013. *World Energy Resources – Survey*, London: World Energy Council

Yuan, Li, 2018.09.07. « Alibaba's Jack Ma, China's Richest Man, to Retire From Company He Co-Founded », *New York Times*, [Online]

### **Textes de loi :**

Decree No. 42/2009/ND-CP of the government of Vietnam – 7th of May 2009 on the grading of urban centers

Decision No. 62/2006/QĐ-BVHTT of Ministry of Culture and Information – 23th of June 2006 on promulgating the statute recognizing the titles « a cultural family », « a cultural village » and « a cultural residential area group »

2012. *Youth Law and The Vietnamese Youth Development Strategy 2011-2020*, Hanoi: Ministry of Home Affairs of Viet Nam

### **Films et documentaires :**

Mendes, Sam, 1999. *American Beauty*, Glendale: DreamWorks SKG Jinks/Cohen Company, 122 min.

Soderbergh, Steven, 1989. *Sexe, mensonges et video*, Los Angeles: Outlaw Productions, 100 min.

Terranova, Fabrizio, 2016. *Donna Haraway: Story Telling for Earthly Survival*, Bruxelles-Paris: Spectre Productions - Atelier Graphoui, 81 minutes

Thibault, Stéphane, 2000. *La loi et l'ordure*, Montréal : Office National du Film du Canada, 25 min.

Varda, Agnès, 2000. *Les glaneurs et la glaneuse*, Paris : Ciné-Tamaris, 142 min.

Wang, Jiu-Liang, 2017. *Plastic China*, Beijing/Honk Kong–Taipei: CNEX Studio Corporation

Santelli, Claude, 1970. *Germaine Tillion ou Notre famille humaine*, Paris/Bry-sur-Marne : Office de radiodiffusion-télévision française - Institut national de l'audiovisuel, 22 min.

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b>	<b>3</b>
1.1. MATIERES A PENSER	4
1.2. TOUCHER ET « ETRE AFFECTE »	7
1.3. TECHNIQUES ET TRANSFORMATIONS	9
1.4. PLASTICITE	11
1.5. PLASTI-CITES	14
1.6. CONTROVERSES ECOLOGIQUES MULTI-SCALAIRES	18
1.7. ENQUETES ET EXPERIMENTATIONS	21
<b>PLASTI-CITE N°1 :</b>	<b>25</b>
<b>DEMARCHE SENSIBLE</b>	<b>25</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>26</b>
<b>1. MARCHER A LA RENCONTRE D'UN TERRAIN ET DE SES HABITANTS</b>	<b>31</b>
1.1. DE L'ANGOISSE A LA MARCHÉ ?	32
1.1.1. En quête d'une méthode	32
1.1.2. Créer l'écart : se mouvoir et s'émouvoir	36
1.1.3. Mode mineur ethnographique : lenteur, attention et surprise	39
1.2. FAIRE UN PAS DE COTE : UNE HEURISTIQUE DU DECALAGE	41
1.2.1. Aller à pied : ãi bô	41
1.2.2. Espaces contemporains de la marche	44
1.2.3. L'identité de l'ethnographe en question	49
<b>2. UN NOMADISME ETHNOGRAPHIQUE (MULTI)-SITUE</b>	<b>53</b>
2.1. CONTRAINTES ET TACTIQUES DU MOUVEMENT	54
2.1.1. Administration, intermédiaires et tactiques	55
2.1.2. Paroles interprétées et conversations déambulées	58
2.2. MATIERES ET FILIERES PLASTIQUES	63
2.2.1. Saturations	63
2.2.2. « Réenchantement » plastique	65
2.3. MULTIPLICITE ET SAVOIRS SITUES	67
2.3.1. Multiplicité, polymères et plasti-cités	68
2.3.2. Par le bas-côté : une perspective chiffonnière	71
<b>3. EXPERIENCES SENSIBLES ET ECRITURE EN IMAGES</b>	<b>75</b>
3.1. LA COLLECTE DES DECHETS-IMAGES ENTRE OBJECTIVATION ET REFLEXIVITE	77
3.1.1. La preuve par le nombre : accumulation et quête d'objectivité	77
3.1.2. Point de vue et persistance des images	79
3.2. ESTHETIQUE ET EXPERIENCES SENSIBLES PARTAGEES	81
3.2.1. Paysages de déchets, co-présence et indicible	82
3.2.2. Une enquête sensible, entre visibilité et révélations	85
3.3. ÉCRITURE EN IMAGES ET « PARTAGE DU SENSIBLE »	87
3.3.1. Arrêts sur images, écriture et montages	87
3.3.2. Transmettre une posture de recherche	89
<b>CONCLUSION</b>	<b>92</b>
<b>PEPITE N°1 : LE PRELUDE</b>	<b>97</b>



**LA CHOSE COMMUNE** **99**

---

<b>INTRODUCTION</b>	<b>100</b>
<b>1. DU COMMUN OU DE L'ORDINAIRE : LA CHOSE FAMILIERE</b>	<b>105</b>
1.1. UN ORDRE DES CHOSES FAMILIER	106
1.1.1. Oppositions sexuées	107
1.1.2. Le genre de la maison : hygiène, morale et transmission	110
1.1.3. Histoires d'objet déchus et devenirs suspendus	113
1.2. LA VIE EN COMMUN : FAIRE AVEC LES DECHETS, FAIRE AVEC LES AUTRES	116
1.2.1. Entre cour et jardin : la scène et l'obscène	117
1.2.2. Présence d'intrus : propreté, propriété et responsabilité	121
1.2.3. Ajustements : regards croisés et entreprise de morale	123
<b>2. DECHETS URBAINS : LA CHOSE PUBLIQUE</b>	<b>126</b>
2.1. PROPRETE PUBLIQUE ET THEATRALITE DU POUVOIR	127
2.1.1. La rue vietnamienne entre privé, public et commun	128
2.1.2. Propreté, sécurité et grands nettoyages	131
2.1.3. Du théâtre au simulacre	135
2.2. GOUVERNER LE PUBLIC : TECHNIQUES DE GOUVERNEMENT ET URBANITE	137
2.2.1. Services étatiques déconcentrés : faiblesse et autorité	139
2.2.2. Gouverner des familles cultivées	143
2.2.3. L'injonction à l'urbanité ou l'instruction des masses	145
<b>3. COMMUNAUTES &amp; COSMOPOLITIQUES</b>	<b>148</b>
3.1. COMMUNAUTES FRACTUREES	150
3.1.1. Le pont, le tas et la marge	152
3.1.2. Résister : la taxe des ordures ménagères	154
3.1.3. Accaparements & corruption : l'argent de l'enfouissement	158
3.2. ENTRE ALTERITES ET MARGINALITES : COHABITATIONS FERTILES	161
3.2.1. Au-delà : les montagnes, les décharges, les cimetières, la nuit	162
3.2.2. Alter-egos animaux et compagnons de vie	165
3.2.3. Récupérations et réparations fragiles	168
<b>CONCLUSION</b>	<b>171</b>
<b>PEPITE N°2 : LE BOUCHON</b>	<b>175</b>

**L'EMBALLLEMENT PLASTIQUE** **177**

---

<b>INTRODUCTION</b>	<b>178</b>
<b>1. CONTENIR : UNE SOCIO-HISTOIRE MATERIELLE</b>	<b>183</b>
1.1. ARCHIVES CROISEES DE LA VIE MATERIELLE ORDINAIRE	184
1.1.1. Paniers à balancier et papiers recyclés : des objets hybrides anciens	185
1.1.2. Du caoutchouc aux plastiques : extraction et substitution	188
1.1.3. Le panier en plastique rouge : conflits et échanges mondialisés	191
1.2. HYBRIDATIONS CONTEMPORAINES	195
1.2.1. Un confort moderne ?	196
1.2.1. Agencements plastiques et hybridations	200
1.2.2. Emballages de rue : déterminants ou superflus ?	204
<b>2. EMBALLER : MARCHES ET CONSOMMATION</b>	<b>208</b>
2.1. AU MARCHÉ : FOISSONNEMENTS INQUIETANTS	209

2.1.1.	De l'étalage au bazar	210
2.1.2.	Inquiétudes : la difficile (al)chimie	214
2.1.1.	Emballages en quête de transparence	218
2.2.	L'ERE DU SUPERMARCHÉ : NORMALISATIONS	222
2.2.1.	Nouvelles expériences de consommation	223
2.2.2.	Pour le consommateur : transparence et traçabilité	226
2.2.3.	Profusion, sécurité et moralisation	230
2.2.4.	La morale « verte » du sac plastique	233
<b>3.</b>	<b>ACCELERER : UN REGIME PLASTIQUE ?</b>	<b>237</b>
3.1.	LA NORMALISATION DE LA PLASTURGIE VIETNAMIENNE	238
3.1.1.	Les petites mains de l'emballage « Made in Vietnam »	239
3.1.2.	Marques, organisation et processus qualité	243
3.1.3.	Plasturgie de salon	246
3.2.	OUVERTURE ET ACCELERATION D'UN REGIME PLASTIQUE	250
3.2.1.	La conteneurisation comme accélération	251
3.2.2.	Plasturgie, pétrochimie et Anthropocène	255
3.2.1.	Communisme plastique et ralentissements	260
	<b>CONCLUSION</b>	<b>264</b>
	<b>PEPITE N°3 : « RALENTIR » AVEC JACK MA</b>	<b>269</b>

---

**PLASTI-CITE N°4 :** **271**

---

**LE MYTHE DU RECYCLAGE** **271**

	<b>INTRODUCTION</b>	<b>272</b>
<b>1.</b>	<b>LE MYTHE A L'EPREUVE DE LA FILIERE</b>	<b>277</b>
1.1.	MINH KHAI : UN NŒUD DE MULTIPLES FILIERES	278
1.1.1.	Tournure locale d'un mythe : un village plastique ?	278
1.1.2.	Itinéraires ethnographiques et matériels	282
1.1.3.	L'internationale du film plastique	287
1.2.	MATIERES A VOIR : DES DECHETS PLASTIQUES A L'OR NOIR	291
1.2.1.	En pleine lumière : tri sur le tas et reconditionnement	292
1.2.2.	Décrasser, évacuer et recomposer à l'abris des regards ?	295
1.2.3.	De films en sacs : valoriser et purifier	299
<b>2.</b>	<b>LE MYTHE A L'EPREUVE DE LA CONTROVERSE</b>	<b>305</b>
2.1.	VIVRE DANS UNE « VILLE POUBELLE »	306
2.1.1.	Dégradations accélérées	306
2.1.2.	Vivre comme avant ?	307
2.2.	LES ATTACHEMENTS DU TRAVAIL	311
2.2.1.	Pionniers du recyclage et maisons de tradition	311
2.2.2.	Histoires de famille et logiques de genre	314
2.2.3.	Désirs et conditions ouvrières	317
2.3.	GAINS, TABOUS ET DISCORDES	320
2.3.1.	Portes ouvertes, police et volets clos	320
2.3.2.	Maux sociaux, corruption et politique du recyclage	323
<b>3.</b>	<b>RAMIFICATIONS MYTHOLOGIQUES</b>	<b>327</b>
3.1.	RECIT N°1 : EN PROVINCE, UN NOUVEAU MARCHÉ ?	328
3.2.	RECIT N°2 : PROFITS ET TRAFICS AU SALON DU PLASTIQUE	331
3.3.	RECIT N°3 : ACTUALITES CHINOISES – LE TROP-PLEIN	336
	<b>CONCLUSION</b>	<b>341</b>
	<b>PEPITE N°4 : LE MYTHE ET COCA COLA</b>	<b>347</b>

<b>PLASTI-CITE N°5 :</b>	<b>349</b>
<b>« MATIERES PLASTIQUES : DES VIES SAUVAGES »</b>	<b>349</b>
<b>SUR L'EXPOSITION - RECIT</b>	<b>350</b>
<b>PEPITE N°5 : <i>MATIERES PLASTIQUES</i> – L'EXPOSITION</b>	<b>359</b>
<b>PLASTI-CITE N°6 :</b>	<b>361</b>
<b>« À NOS ANCETRES »</b>	<b>361</b>
<b>SUR LE FILM - RECIT</b>	<b>362</b>
<b>PEPITE N°6 : <i>À NOS ANCETRES</i> – LE FILM</b>	<b>369</b>
<b>CONCLUSION GENERALE</b>	<b>371</b>
<b>DERNIERE PEPITE : JUNK</b>	<b>383</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>385</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>407</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS</b>	<b>411</b>

# Table des illustrations

UNE COLLECTRICE DE DECHETS RECYCLABLES	43
LE DEVENIR MOTOCYCLISTE	44
UN TROTTOIR ENVAHI	45
DEAMBULER AU PARC	46
ETAPES DU PROCESSUS DE POLYMERISATION	70
MARCHER SUR LE BAS-COTE	72
MULTITUDE DE DECHETS-IMAGES	78
CO-PRESENCES NAUSEABONDES	83
TRAVAILLER SUR LA CHAINE	84
DE (GRAND-)MERE EN FILLE	111
CHUTER SOUS LA TABLE	114
DEUX MAISONS DE PLAIN-PIED - ENTRE VILLE ET CAMPAGNE	118
LA FAÇADE	119
A L'ARRIERE DE LA MAISON	120
DEPOT DE DECHET INTERDIT	122
ENTRETIEN DES RUES : RESPONSABILITES PARTAGEES	131
LA JEUNESSE POUR UNE VILLE PROPRE	134
SALLE DE REUNION D'UNE COOPERATIVE AGRICOLE	139
TROIS VILLES, TROIS CAMIONS DE COLLECTE	141
GUETTER LE PASSAGE DU CAMION	142
LE CERTIFICAT DE « FAMILLE CULTIVEE »	145
TAS DE DECHETS SUR LE PORT	153
LA DECHARGE DANS LES MONTAGNES	164
LE RESTAURANT « ZERO-DECHET » DES COCHONS	166
RECUPERATIONS SILENCIEUSES	168
LA RECUP'	170
« AUGMENTONS LA PRODUCTION ! »	187
LESSIVE AMERICAINE ET PANIER EN PLASTIQUE ROUGE	193
PANIER, CORBEILLES ET BASSINES : L'INTIMITE AVEC LE PLASTIQUE	197
OFFRANDES SUR L'AUTEL	201
LE « BANH TET » DE 22 METRES	202
EMBALLAGES HYBRIDES	203
EMBALLAGES ELABORES – POUR ETRE JETES	205
ABATTAGE DE VOLAILLES « MINUTE »	212
INONDATIONS ET INVASION D'ORDURES	214
RECOMMANDATIONS ET REGULATION DU MARCHÉ	215
LES PRODUITS CHIMIQUES	217
SACS PLASTIQUES DU MARCHÉ : EN QUETE DE TRANSPARENCE	219
QUALITES, FORMATS ET COULEURS	220
LOTS ET PROMOTIONS	228
SACS DE CAISSE : LE COUT ENVIRONNEMENTAL ?	234
LES RYTHMES OUVRIERS	242
MADE IN VIETNAM – MADE FOR JAPAN	244
EXPOSITION DES TECHNOLOGIES INTERNATIONALES	247
DANS LA RUE AUX FLEURS : REVENDICATIONS ET ICONES NATIONALES	257

ACCUMULATIONS	281
LE VILLAGE DE MINH KHAI DANS LA COMMUNE DE NHU' QUỲNH	282
PLASTIQUES FONDUS	285
« THE BEST PLACE TO EXPLORE YOUR IRISH HERITAGE »	286
BALLES ET CONTENEURS	289
TRI SUR LE TAS	293
CHARGEMENT ET TRANSPORT DES BALLOTS	294
STOCKAGE ET TRI DANS LES ENTREPOTS	295
LE DECRASSAGE	297
FUSION ET RECOMPOSITION DU MINERAL	299
DE LA BOBINE AU METIER	301
ADJUVANTS DE MISE EN VALEUR	302
PLASTIQUE PUR ?	303
LES EAUX NOIRES	307
LES USAGES CONCURRENTIELS DU CANAL ARTIFICIEL	309
L'AUTEL DU RECYCLAGE	311
UNE PEPITE A L'OREILLE	317
MIGRATIONS LABORIEUSES	318
LE CARREFOUR DES PHARMACIES	324
LE DINH DE MINH KHAI	326
SOUS LE PONT	329
« FERMER LA BOUCLE AU ROYAUME UNI »	336
MINH KHAI : UN OBJET TELEVISUEL	339
GRAPHISME ET ILLUSTRATION	354
ECHANTILLON DE PANNEAUX	355
PHOTOGRAPHIES DE L'INAUGURATION	356
CAPTURES D'ECRAN DU FILM	368



## Résumé

Sommes-nous entrés dans l'ère du plastique ? L'Anthropocène est-il un Plasticocène ? Les enjeux écologiques contemporains nous invitent à porter un regard critique et sensible sur les matières plastiques de synthèse qui ont progressivement investi notre vie quotidienne durant le XXème siècle. Depuis la fin des années 1980, la République Socialiste du Viêt Nam s'est ouverte au commerce international et a adopté un modèle de production et de consommation de masse. Suivre les plastiques nous permet de raconter l'histoire de ce « Renouveau » vietnamien (*Đổi mới*), une transformation accélérée du régime autoritaire autant que de la vie ordinaire dans les petites et grandes villes du pays. Cette thèse questionne le devenir déchet de ces matières issues de l'extraction des hydrocarbures et leur rapport avec les humains, dans un contexte d'*emballage plastique*. Elle est constituée d'une série de six *plasti-cités*, qui sont à la fois des lieux physiques – petites villes et métropoles – et des communautés politiques hybrides. Dans la cité, les humains ne sont jamais seuls. Observer les matières, les choses, les êtres, autrement dit, les non-humains, permet de réfléchir aux principes structurant la vie en commun. Ces *plasti-cités* sont également des écritures : elles proposent de rendre compte textuellement et plastiquement d'enquêtes de terrain menées au Viêt Nam depuis 2011. La démarche est sensible et fondée sur l'expérience. La narration qui en résulte cherche à construire un équilibre entre éthique et esthétique scientifique, depuis une *perspective chiffonnière*.